LIB
945
.08
S
MAI

INSTITUT UNIVERSITAIRE EUROPEEN

LE MONDE TEXTILE DE PRATO

XVIIIe-XIXe SIECLES

CORINE MAITTE

Thèse de Doctorat

TOME II

JURY: M.AYMARD (Maison des Sciences de l'Homme-external supervisor)
A. CARRERAS (Institut Universitaire Européen)
P.DEYON (Professeur émérite Université de Lille III)
G.GAYOT (Université de Lille III)
P.MALANIMA (Università di Pisa)
S.J.WOOLF (University of ESSEX-Supervisor)

FLORENCE, FEVRIER 1994

European University Library

3 0001 0015 4265 5

(1)
R.0880

INSTITUT UNIVERSITAIRE EUROPEEN

ISTITUTO UNIVERSITARIO EUROPEO
BIBLIOTECA
LIB
945.085
MAI

LE MONDE TEXTILE DE PRATO

XVIIIe-XIXe SIECLES

CORINE MAITTE

Thèse de Doctorat

TOME II

JURY: M.AYMARD (Maison des Sciences de l'Homme-external supervisor)
A. CARRERAS (Institut Universitaire Européen)
P.DEYON (Professeur émérite Université de Lille III)
G.GAYOT (Université de Lille III)
P.MALANIMA (Università di Pisa)
S.J.WOOLF (University of ESSEX-Supervisor)

FLORENCE, FEVRIER 1994

FLORENCE FEVRIER 1994

[illegible] (Université de Essex-Supervisor)
[illegible] (Université de Pise)
[illegible] (Université de Pise III)
[illegible] (Professeur Ensuite Université de Pise III)
[illegible] (Institut Universitaire Européen)
[illegible] (Maison des Sciences de l'Homme-External Supervisor)

TOME II

Thèse de Doctorat

CORINE MAITTE

XVIIIe-XIXe SIECLES

LE MONDE TEXTILE DE PRATO

INSTITUT UNIVERSITAIRE EUROPEEN

III PARTIE

LES ENTREPRENEURS

[redacted]

Après avoir suivi pas à pas les Mazzoni, être retourné vers les espaces plus larges des territoires manufacturiers, il faut reposer d'une façon plus globale la question: qui furent les entrepreneurs de Prato? Comment pensaient et agissaient les hommes qui fabriquèrent pendant des décennies le textile de la ville? Les mêmes interrogations nous poursuivent, renouvelées par leur généralisation à l'échelle d'un groupe social, stimulées par la possibilité de comparaison permanente avec les choix et le destin des Mazzoni.

Jusqu'à présent, nous avons vu Vincenzo Mazzoni introduire la fabrication des bérets à Prato mais ne jamais se décider à franchir le pas de l'investissement massif dans les structures de production; une attitude fondamentalement négociante, s'adaptant constamment aux variations de la conjoncture: était ce là le comportement général des entrepreneurs textiles que Mazzoni pouvait rencontrer à Prato? Les Pacchiani, associés en affaire et en famille, semblaient au contraire donner l'exemple d'un constant investissement au coeur même de la production: du teinturier au grand industriel, ils ne dédaignaient pas les installations fixes, prêts à agrandir régulièrement leur patrimoine productif.

Entre ces deux figures en partie contradictoires, ces deux façons d'être entrepreneur de la fabrique, quel était l'usage de Prato? Quels types d'entrepreneurs s'y développaient et y prospéraient? Quelles furent les logiques et les stratégies manufacturières, en terme d'organisation de la production, en terme d'investissements, de gestion de "l'entreprise"? Quelles furent les raisons des choix, dans l'ordre de la manufacture, mais aussi en dehors, dans l'espace familial ou social plus global? Un ensemble de question que nous posons à ceux qui firent la manufacture de Prato, sa permanence et sa diversité: les rythmes de constitution du monde entrepreneurial, ses caractéristiques, nous intéressent au premier chef, mais il faudra d'abord nous interroger, après un portrait d'ensemble global du groupe, sur les façons de faire de Prato et le lent renouvellement des techniques au XIXè siècle, pour ensuite passer à une étude plus approfondie du groupe.

Chapitre 10

PORTRAIT DE GROUPE

Avant de pénétrer au coeur des maisons de fabrique, dans le secret des familles et des fortunes, il faut tenter de dresser un premier portrait d'ensemble du groupe entrepreneurial et de son évolution. Combien étaient les fabricants à Prato? Il s'agit d'abord de compter: une première approche chiffrée permettra d'évaluer la pesée globale et de dessiner l'évolution du groupe des entrepreneurs. Mais plus que le nombre des fabricants, le changement de la physionomie du groupe nous intéresse avant tout: chacune des grandes enquêtes déjà évoquées, nous offre un "instantané" du monde de la fabrique que nous voyons ainsi se modifier petit à petit au fil des demandes et des années. Ainsi cette première approche, réalisée encore "à distance", devrait permettre de préciser les contours des différents types d'entrepreneurs qui vivaient et prospéraient à Prato, et aider à formuler les questions que nous auront à leur poser par la suite.

1 MESURE ET PHYSIONOMIE D'ENSEMBLE DU GROUPE ENTREPRENEURIAL

Les mêmes sources nomment les entrepreneurs et en permettent le dénombrement. Les registres de marque de l'Art nous offre la première mesure du monde de la fabrique au XVIIIè siècle. Le graphique 1 en enregistre les variations quinquennales.

Graphique 1: évolution des effectifs de fabricants au XVIIIè siècle d'après les registres de marque

(Source: S.A.S.P., Arte della Lana, 81-147)

Vingt quatre marchands originaires de la ville se présentent en moyenne chaque année pour faire estampiller du sceau de la communauté leur production réglementée: c'est, avec Florence, de loin la plus grande concentration de fabricants de la Toscane. L'enquête de 1738 avait en effet dévoilé de multiples villes et bourgades occupées à tisser des draps de laine, sous la direction d'un nombre généralement restreint de marchands: seule la communauté de Ponte a Sieve et Pelago, avec ses dix sept marchands, pouvait alors rivaliser avec Prato. Loin derrière elles, Barberino di Mugello comptait dix fabricants et tous les autres centres ne possédaient au plus qu'une demi-douzaine de marchands-fabricants. L'enquête successive de 1767 ne démentirait pas cette supériorité au moins numérique de la communauté fabricante de Prato.

Les registres de marque permettent cependant difficilement de relever le sens d'une évolution: les vingt fabricants recensés en 1715-16 étaient certes devenus vingt huit en 1750-51: une hausse assez remarquable de quarante pour cent, qui va de pair avec la tendance à l'augmentation de la production. Malheureusement pour notre optimisme, nous retrouvons de nouveau vingt et un producteurs en 1755-56.

Aussi faut-il reconnaître que l'essentiel est ailleurs: la production de draps de laine, nous l'avons vu[1], devient à Prato un phénomène quantitativement minoritaire, supplantée par la production de draps mixtes, étoffes de lin voire de chanvre. Les fabricants de cette production pure laine étaient, comme leurs draps, minoritaires. C'est ce que révèle l'enquête de 1767 pour laquelle les enquêteurs eurent soin de mentionner, non seulement ceux qui travaillaient les draps de laine, mais d'une façon plus générale, l'ensemble des acteurs des activités textiles, nous livrant ainsi pour la première fois la physionomie globale de la communauté entrepreneuriale textile de Prato, synthétisée par le graphique 2.

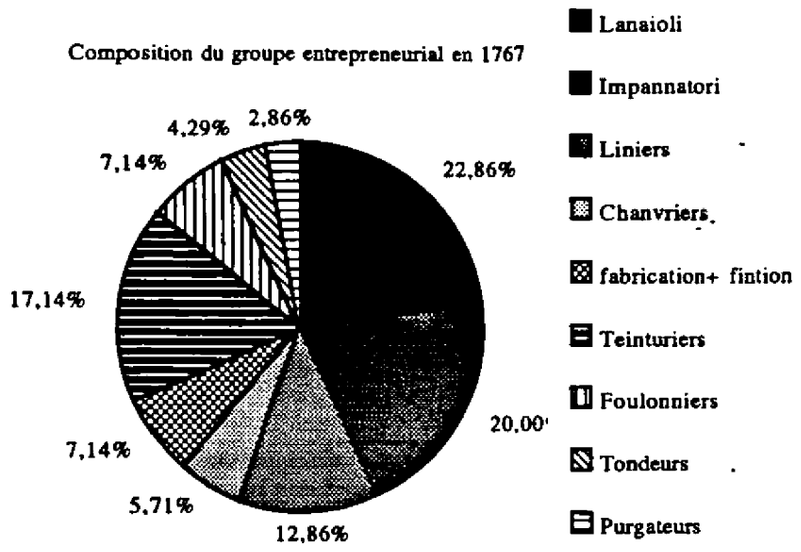
Quarante huit fabricants étaient dénombrés par les enquêteurs alors que les registres de marque de 1764-65 n'en comptaient encore que vingt et un, un chiffre néanmoins cohérent avec les résultats de l'enquête qui comptabilisait dix neuf producteurs de draps de laine: ceux-ci ne représentaient donc que quarante pour cent des fabricants. C'est donc près de soixante pour cent des producteurs, occupés à faire tisser des draps non réglementés, que les registres de marque laissent dans l'ombre. On mesure ainsi de nouveau l'importance que prit à Prato le travail des fibres végétales:

---

[1]Dans la première partie concernant la production

les fabricants d'étoffes mêlées, les liniers et les chanvriers semblaient être les véritables fruits de la croissance du siècle, bien plus que les *lanaioli*, dont le nombre ne subissait que peu de variations. Ainsi, le groupe entrepreneurial semblait suffisamment nombreux pour être varié et soumis à des changements internes non négligeables.

Pourtant, mesurer l'évolution de l'engouement pour les fibres végétales se révèle impossible: le silence des registres de la corporation est en effet respecté par l'enquête de 1738 qui ne s'est intéressée qu'à la production lainière.



(Source: S.A.S.P., Arti, 40)

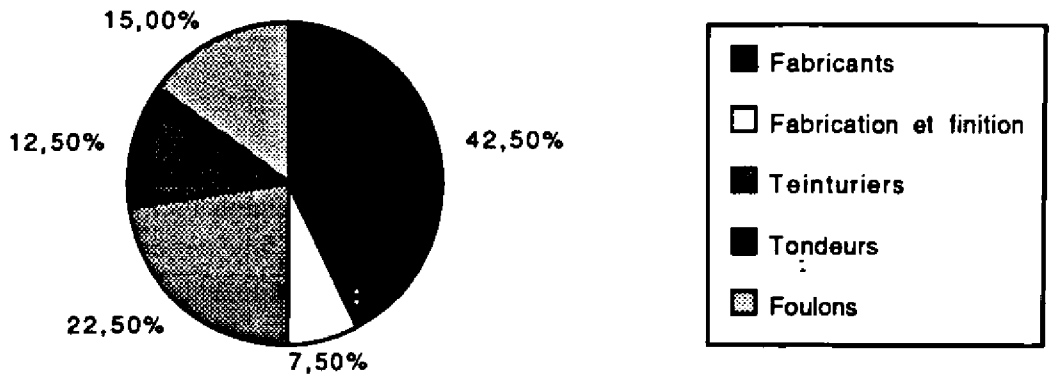
La position nettement minoritaire des *lanaioli* n'est pas la seule révélation de l'enquête de 1767: elle montre également le poids qu'occupent, à côté des divers fabricants, les membres de la finition, dont la place apparait en relation avec la spécialisation précoce de Prato dans ce domaine crucial.

Dès le début du siècle, les registres de marque permettent de saisir l'importance, au moins numérique, du pôle de la finition (graphique 3). Ses membres semblent ici presque aussi nombreux que les fabricants, dont le nombre est pourtant sous estimé[2]. Les teinturiers, tondeurs, et foulons que l'on voit ici, travaillent essentiellement pour les forains qui utilisent de plus en plus nombreux les services de Prato: cent vingt sont enregistrés en 1715-16, preuve d'un processus déjà largement en cours; ils sont cent

[2] Il ne s'agit en effet que des seuls fabricants de draps de laine puisque les informations proviennent des registre de marque.

quarante en 1720-21, plus de cent cinquante l'année suivante: un nombre relativement constant tout au long du siècle et qui représente en moyenne six fois plus que les entrepreneurs de la ville. Voilà qui devait peser lourd dans l'économie des relations entre manufacturiers et fabricants locaux: travaillant pour toute la Toscane, quels comptes avaient encore à rendre les artisans de la finition aux *lanaioli* de Prato? Une affaire à suivre.

Composition du groupe entrepreuneurial d'après les registres de marque
1715-16

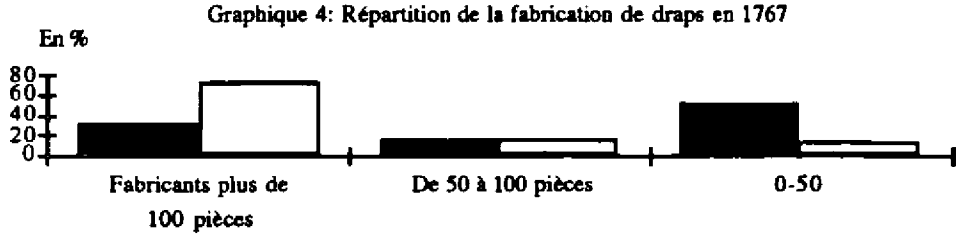


Source: S.A.S.P., Arte della Lana, registro di marchio 1715

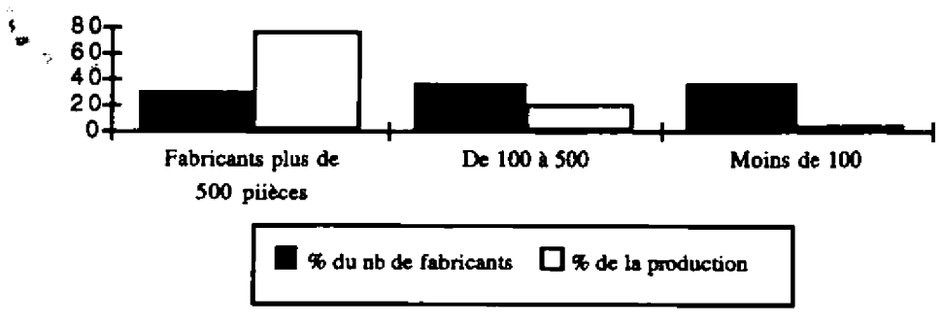
En tous cas, le monde même des marchands-fabricants est divers, voir hétéroclite; le groupe relativement stable de fabricants de draps est supplanté numériquement par l'ensemble des fabricants de draps mixtes et de toiles. Mais le nombre ne fait pas nécessairement le pouvoir et le prestige. Les *lanaioli* n'ont peut-être pas dit leur dernier mot dans la lutte pour la suprématie dans la fabrique.

De fortes différenciations internes semblent en tous cas exister: qu'il s'agisse des draps de laine ou des draps mixtes, une minorité tisse l'essentiel de la production tandis qu'une majorité de petits déploie toute son énergie à ne fabriquer qu'une part infime du total annuel. Le milieu apparait donc fortement hiérarchisé. On ne pèse pas le même poids lorsqu'on fabrique 20% ou 2% de la production de la ville.

Graphique 4: Répartition de la fabrication de draps en 1767



Répartition de la fabrication de "mezzelane" en 1767



(Source: S.A.S.P., Arti, 40)

Ainsi se pose le problème des rapports de force dans la fabrique, le tout étant de déterminer dans quelle mesure les "grands" menent le jeu. Les petits fabricants apparaissent en effet extrêmement nombreux; cette présence massive incite à se demander s'ils ne sont qu'un résidu de l'époque antérieure ou, au contraire, un fruit de l'évolution en cours. L'histoire entrepreneuriale du XVIIIè siècle s'avère donc beaucoup plus complexe que ne le laissaient présager les seules courbes des registres de marque, qui masquent la diversité du monde entrepreneurial: diversité des marchands-fabricants, diversité du monde de la finition qui tend sûrement à acquérir une importance croissante. L'histoire du groupe au XVIIIe siècle semble devoir être placée sous le signe de cette multi-polarité qui est aussi histoire d'inter-relations, d'interdépendance, de lutte de pouvoir.

A partir de 1808, ce sont les registres du séchoir public qui nous fournissent de nouveau jusqu'aux années 1880 les listes annuelles des fabricants. La nature des registres a changé, les informations qu'ils nous livrent également: non plus les noms des seuls fabricants de laine, mais ceux des seuls utilisateurs du séchoir. Si le nombre des fabricants apparait plus élevé, le changement de source en est en partie la cause: les fabricants tissant des draps mixtes peuvent également se servir du séchoir communautaire. Il semble que l'effectif des fabricants ait crû sensiblement à la fin du XVIIIè siècle; on percevait en effet cette tendance en consultant les derniers registres de marque qui portent trace d'une augmentation de plus de quarante pour cent par rapport à la période précédente. En 1808, quarante huit fabricants utilisent le séchoir public: une nouvelle augmentation de quarante pour cent par rapport aux dernières informations fournies par les registres de marque du XVIIIè siècle, mais par contre une remarquable stabilité par rapport à l'enquête de 1767 qui dénombrait un nombre

identique de fabricants. Alors, croissance du groupe ou, au contraire, grande stabilité? Tout laisse penser que les fabricants étaient effectivement plus nombreux en 1808 car il est difficile de croire que tous se servaient alors du séchoir: l'augmentation n'est donc sûrement pas de quarante pour cent, mais elle n'est pas nulle non plus, démontrant l'accroissement de l'effectif à la fin du XVIIIè siècle et jusqu'aux meilleures années de l'époque française.

Les données quantitatives fournies par les registres du XIXè siècle semblent mieux rendre compte des variations du nombre d'entrepreneurs que n'avaient pu le faire les registres de marque (Graphique 5).

Graphique 5: Evolution des effectifs de fabricants au IXè siècle d'après les registres du séchoir

(Source: S.A.S.P., Arte e Tiratoio, 159-215: giornale del Tiratoio)

En effet, nous percevons clairement ici la crise subie par le groupe entrepreneurial lors des années les plus sombres de la domination française, de 1811 à 1814, qui se poursuivent au delà de la Restauration: elle ne fut visiblement pas l'époque des lendemains qui chantent si l'on en croit le peu de dynamisme du milieu entrepreneurial, qui s'achemine doucement vers ce qui apparaît être une crise de recrutement au tournant du siècle; mais encore méfions-nous des chiffres: les mêmes incertitudes pèsent sur le nombre de draps et celui des fabricants.

On peut cependant interpréter ce phénomène de diverses façons: vers 1850, les bérets sont en crise; d'autres secteurs apparaîssaient plus porteurs de réussite et attiraient les nouvelles vocations: c'est bien sûr le cas de la paille dont les tresses et les chapeaux semblaient assurer la fortune à qui en entreprenait la confection. Ainsi s'expliqueraient les faibles effectifs de 1840-50, qui fournissent des chiffres semblables à ceux enregistrés par les derniers registres de marque du XVIIIè siècle. Pourtant, la nature de la source peut aussi influer sur la courbe: le séchoir public était en effet quelque peu délaissé par les entrepreneurs qui lui préféraient les installations privées de

plus en plus nombreuses; la reconstruction d'un nouvel édifice, plus moderne, à la fin des années 1850 peut par contre expliquer le nouvel engouement des fabricants pour une installation redevenue à la pointe de la performance technique et qui s'avèrait de plus fort utile en ces temps de fortes commandes et de nouvel engouement pour la laine mécanique. Les deux phénomènes se complètent: la fièvre entrepreneuriale regagne le textile.

Les registres nous permettent donc de dessiner des tendances, mais il reste difficile d'évaluer à partir de ces chiffres le nombre exact des entrepreneurs liés au textile. L'absence, pour cette période, d'informations aussi complètes et précises que celles de 1767 rend aléatoire toute tentative d'évaluation de l'importance numérique de ceux qui n'utilisaient pas le séchoir.

Les grandes enquêtes menées par l'administration napoléonienne, et conservées à Florence, n'ont en effet pas livré de listes nominatives précises des fabricants de Prato. Il faut donc se contenter des listes fournies par les rôles de la patente; listes problématiques car tous cherchent, sinon à échapper à la taxation, du moins à devenir le plus modeste possible. Quatre vingt trois personnes apparaissent taxées pour une profession liée au textile: un nombre certes supérieur à toutes les données précédentes.

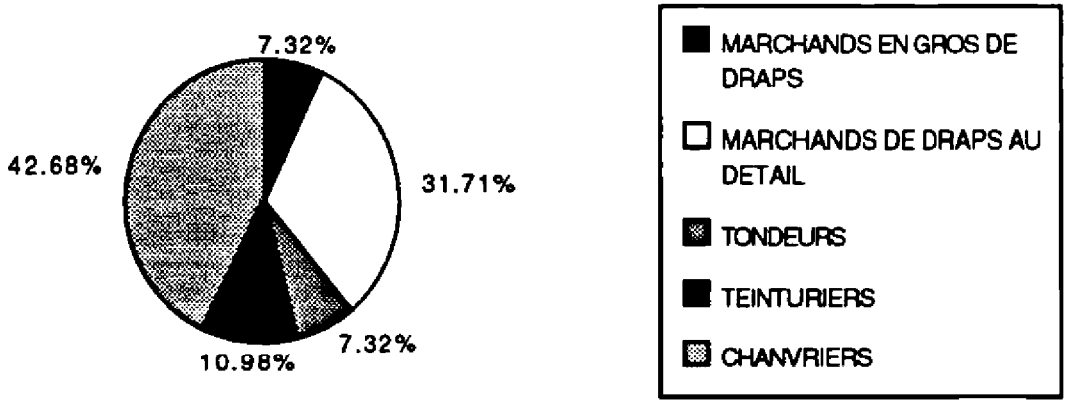
Certaines caractéristiques surprennent cependant: les foulons ont disparu, de la liste, pas de la ville bien sûr; les teinturiers, recensés au nombre de quatorze dans la statistique industrielle de 1813, ne sont que neuf à payer la patente en 1814; enfin, le nombre total de marchands de draps, 32, est inférieur au nombre d'utilisateurs du séchoir cette même année. Il est vrai que certains sont recensés dans d'autres catégories: les Pacchiani sont "marchands", les Mazzoni marchands de grains. Il faudrait donc déjà connaître tous les fabricants pour les repérer dans ces listes, en particulier parmi les chanvriers dont le nombre surprend: surprise cependant partiellement levée par une lecture attentive de cette liste dans laquelle se trouvent de nombreux utilisateurs du séchoir, fabricants des draps tout autre que de chanvre.

Si l'image du groupe entrepreneurial soumis à la patente est quelque peu distordue, on peut néanmoins en tirer d'utiles informations. Comptabilisant comme fabricants les marchands en gros et au détail de draps ainsi que les chanvriers, on obtient un total de soixante sept entrepreneurs, un nombre qui dépasse largement celui des utilisateurs du séchoir (une quarantaine). Il est cependant difficile d'en conclure que la

moitié des fabricants se passaient du séchoir public dans la mesure où l'on y trouve les plus grands, les Pacchiani pour ne citer qu'eux, mais aussi les plus modestes qui n'y font sécher que quelques pièces et peu de laine: il nous faut donc admettre que tout comme pour la production, il reste difficile de mesurer le nombre de producteurs échappant à nos listes annuelles.

Toujours est-il que l'image de la communauté textile que dessinent les rôles de 1814 (Graphique 6) reste sensiblement égale à celle de 1767, au delà des différences de classification qui rendent a priori ardue la comparaison. La distinction entre fabricants de draps de laine et fabricants de draps mixtes, reflet d'une structure corporative qui contrôlait les uns et ignorait les autres, a disparu au profit d'une classification attentive à la taille et à la nature des affaires: un symbole du temps. On peut cependant douter de la réalité des distinctions opérées: les marchands en gros ne dédaignaient pas forcément la vente au détail et surtout, de nombreux marchands au détail de la liste commerçaient en fait en gros, et beaucoup de chanvriers tissaient des draps.

Graphique 6: Composition du groupe entrepreneurial d'après les registres de la patente de1814



(Source: A.S.F., Prefettura dell'Arno, 520)

Quelques conclusions générales peuvent cependant être tirées: le maintien d'une structure proto ou pré-industrielle qui reste caractérisée par la présence de marchands-fabricants aux figures variées, depuis ces puissants marchands en gros dont le nombre est sans doute sous-évalué, en passant par les fabricants médiocres jusqu'aux petits *impannatori* que méprisaient les Mazzoni. A côté de ce pôle marchand, le secteur autonome de la finition se maintient, même si le nombre des entrepreneurs semble avoir diminué depuis 1767: concentration majeure des activités dans les

mains de quelques uns? Processus d'absorption par les marchands fabricants? Une analyse plus détaillée devra statuer sur le devenir des membres de la finition. Rappelons toutefois que les foulons sont absents de la liste, le nombre des teinturiers sous-estimé.

Une remarque s'impose: les sources brouillent de plus en plus les pistes des entrepreneurs. Difficile de savoir qui est qui: l'exercice était déjà malaisé à partir des listes de patentes, on vient de le voir; il devient hardu en présence des listes de la taxe sur le commerce de 1848: ici plus d'allusion aux fabricants, ni même aux marchands de draps de 1814; seuls existent des négociants, merciers, trafiquants. Les chanvriers, si nombreux en 1814, n'ont plus ici qu'une place dérisoire, sans doute plus proche de leur présence réelle. De nouveau, il faut interpréter. Il semble a priori impossible de savoir qui sont les personnes liées au secteur textile: un seul fabricant de bérets est recensé; Alessandro Pacchiani, dont on sait qu'il est alors à la tête d'une fabrique concentrée, est classé parmi les merciers. En l'absence de spécification, tous les négociants, merciers, trafiquants ont été retenus: on y retrouve en effet la plupart des entrepreneurs déjà connus et il était difficile de procéder à des éliminations arbitraires. L'effectif ainsi obtenu est cependant sûrement supérieur à celui des entrepreneurs effectivement liés au textile.

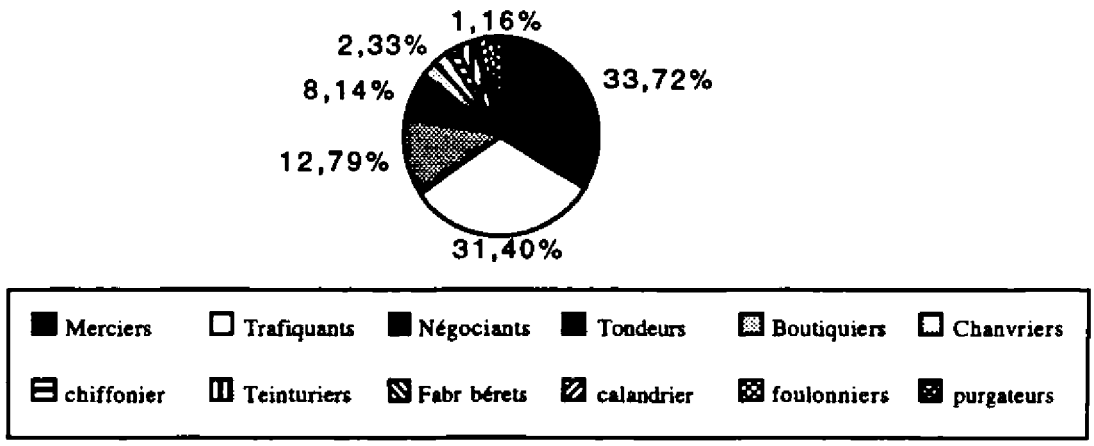
Involontairement, ces listes mettent l'accent sur un caractère fondamental du milieu entrepreneurial, dépassant la simple contingence d'une possible évasion fiscale: la tendance constante à ne jamais s'affubler du titre de "fabricant". Nos entrepreneurs sont en toutes occasions négociants, commerçants ou trafiquants, sans plus de spécification; ainsi semble se manifester la prépondérance de leur rôle commercial. La "Manchester" toscane se révèle sous nos yeux davantage comme une place de négoce que comme un foyer industriel[3]. Faudrait-il alors penser que tous avaient comme les Mazzoni plus de penchants vers le commerce en général que vers la fabrique textile en particulier? Une autre affaire à suivre.

En attendant, constatons que les rôles de la taxe (Graphique 7) nous proposent l'image d'un monde entrepreneurial toujours varié: des négociants aux trafiquants, s'étend une ample gamme d'activités et de puissance. Par ailleurs, le secteur de la finition, certes affaibli, semble néanmoins persister en tant que groupe autonome.

---

[3] Pour reprendre les termes de JP HIRSCH: *Lille: place de négoce ou foyer industriel?* in Le Mouvement Social, 132, 1985

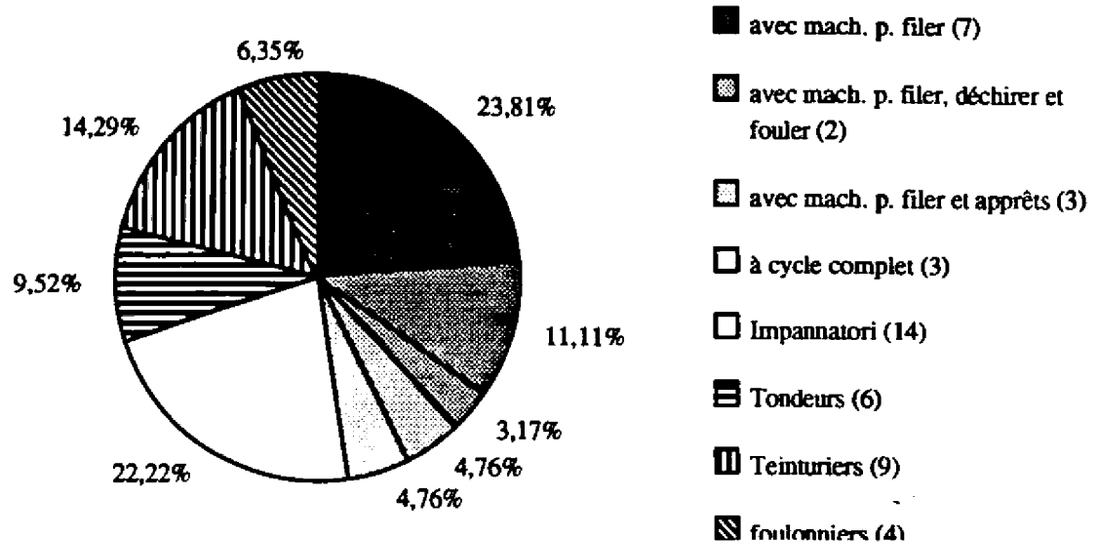
Graphique 7: REPARTITION DES MEMBRES DES PROFESSIONS COMMERCIALES ET TEXTILES SOUMIS A LA TAXE SUR LE COMMERCE EN 1848



Au fond, le tableau reste en apparence sensiblement identique aux précédents: des fabricants qui se définissent comme des marchands, fidèles aux définitions classiques des *Verlegers;* on devine que l'activité textile peut être leur occupation principale mais sûrement pas exclusive, occupés qu'ils sont sans doute à négocier ou à trafiquer de tout. Une attirance vers le négoce qui dénoterait la persistance d'une structure "proto-industrielle" et qui expliquerait également le maintien d'un secteur indépendant de la finition. A en croire ces données, peu de *verlegers* avaient investi dans des installations de fabrication, prenant le parti de devenir véritablement industriels.

Faut-il croire qu'en quinze ans tout a changé? Le portrait suivant est en effet dressé en 1864 par F. Mariotti (Graphique 8). Il met en évidence l'importance de la mécanisation liée en particulier à l'introduction de la laine régénérée qui suppose l'existence de machines capables de transformer les chiffons en laine puis en fil. Mais les machines existent aussi pour le classique fil de laine vierge: les *verlegers* de 1848 se sont-ils découvert une vocation d'industriels en l'espace d'une décennie?

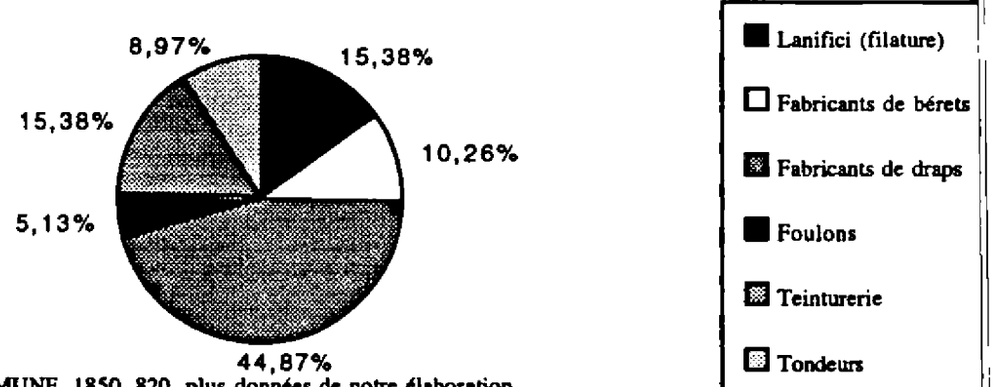
Graphique 8: Les entrepreneurs exerçant l'industrie de la laine en 1864



(Source: F.Mariotti, op.cit., P.93-94; E.Bruzzi, op.cit., p.130-131)

Il faut revenir aux listes de 1848: elles nous fournissent une vision sûrement trop négociante du monde entrepreneurial. Si au contraire, nous cherchons à dresser une fiche signalétique du milieu textile à partir de l'enquête de 1850, certes très imprécise, le résultat est quelque peu différent (Graphique 9).

Graphique 9: Reconstitution du milieu entrepreuneurial textile d'après l'enquête de 1850



Source: S.A.S.P., COMUNE, 1850, 820, plus données de notre élaboration

Le principal problème posé par cette enquête est l'absence de liste nominative des fabricants; on se contente d'y indiquer, sans plus de précision, que ceux qui tissent les draps de laine ou de tissus mixtes sont "en grand nombre". Il faut donc se nourrir de suppositions; pour combler cette lacune, le chiffre des fabricants a été ici emprunté aux registres du séchoir.

L'image ainsi esquissée confirme l'importance maintenue de la finition et révèle l'existence, dès cette époque, d'édifices hydrauliques destinés à la filature mécanisée. La nouveauté est importante: certains négociants ou merciers de 1848 cachaient aussi bien leur jeu qu'Alessandro Pacchiani et avaient ajouté la filature à la gamme de leurs activités. La période de la Restauration apparait ainsi porteuse de plus de nouveautés que ne pouvait le laisser penser le nombre relativement faible des fabricants. Le processus de mécanisation fut donc antérieur à l'introduction de la laine régénérée. Du reste, rien ne nous dit que les tondeurs de 1848 ou 1850 employaient toujours les forces de leurs pères ou que les teinturiers usaient toujours les mêmes procédés que Filippo Pacchiani, il nous faudra y revenir.

Cependant, l'introduction de la mécanisation ne semblait pas jusqu'alors devoir signifier la concentration verticale des activités et la disparition des *verlegers*, des *impannatori*, comme on les appelait depuis longtemps à Prato. Les données de 1864 ne parlent du reste pas de révolution en ce domaine. A regarder de plus près le graphique 8, on observe en effet un nombre à peu près égal d'entrepreneurs de la filature, le maintien du secteur de la finition dont on perçoit nettement désormais qu'il s'est en partie mécanisé. Les entrepreneurs de la laine mécanique ont amplement remplacé les fabricants de bérets, désormais disparus.

Deux données méritent toute notre attention: le nombre des entreprises à cycle complet, dont la modestie nous indique qu'il s'agit d'un choix encore largement minoritaire; le nombre des *impannatori*, largement sous-estimé aux dires mêmes de l'auteur[4], révèle que nombreux sont encore ceux qui ne possèdent rien, font travailler à domicile et se servent justement des entreprises spécialisées et mécanisées qui existent dans les différentes phases cruciales de la fabrication: finition et filature. Entrepreneurs spécialisés et *impannatori* pourraient donc bien être deux figures complémentaires d'un système productif intégré.

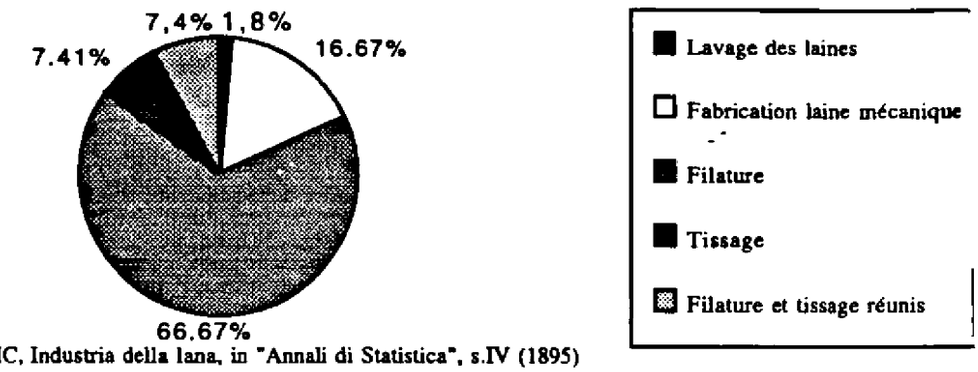
Faut-il croire à une phase transitoire entre l'époque du travail manuel à domicile et celle de la mécanisation et de la concentration? Il semble au contraire qu'une telle structure associant entreprises spécialisées mécanisées, travail à domicile et *impannatori* persiste sur la longue durée.

---

[4] "*outre ceux-ci, il y a une quantité de petits impannatori qui font tisser quelques centaines de kilogrammes de laine par an, desquels il est impossible d'indiquer le nombre et le nom*", F. Mariotti, *Storia del lanificio toscano antico e moderno*, p. 94

Les données collectées en 1894 par le Ministère de l'Agriculture Industrie et Commerce (MAIC) peuvent en effet être interprétée en ce sens (graphique 10). La concentration en entreprises à cycle complet reste un phénomène minoritaire tant en nombre qu'en poids dans l'ensemble du secteur productif qui continue d'être caractérisé par la spécialisation des entreprises. Si l'on note l'introduction du tissage parmi les entreprises mécanisées et concentrées, c'est en tant que nouvelles entreprises spécialisées, existant à côté de celles de la filature et de la finition. Mais elles n'ont encore qu'un rôle minoritaire et marginal dans la production.

Graphique 10: Entreprises exerçant l'industrie de la laine en 1894



Source: MAIC, Industria della lana, in "Annali di Statistica", s.IV (1895)

Par contre, les *impannatori* ont disparu de ces données: est-ce à dire qu'ils ne font plus partie de la réalité pratésienne? Tout laisse à penser au contraire que leur disparition apparente tient une fois de plus davantage à la nature de la source qu'au changement radical des caractéristiques du milieu. Ayant à construire des statistiques dont les catégories soient valables pour l'ensemble du territoire national, il était logique que cette figure spécifique de la réalité pratésienne n'apparaisse pas, d'autant plus que les *impannatori* ne font pas partie de ce que la statistique cherche à mettre en évidence: le potentiel d'entreprises mécanisées de chaque province. Considérées sans doute comme des figures appartenant plus au monde commercial, ils ne trouvaient pas de place ici, tout comme n'y trouvaient pas non plus place les commerçants de chiffons qui alimentaient l'industrie de la laine régénérée. La suite de l'enquête devra donc préciser l'éventuel maintien de la figure de l'*impannatore* ainsi que son rôle dans le système productif.

Au total, Prato semble caractérisé sur la longue durée par la coexistence d'entrepreneurs plus négociants, d'autres plus producteurs, un système commercialo-productif, puis commercialo-industriel dont les inter-relations sont fondamentales. En d'autres termes, les Mazzoni comme les

Pacchiani pourraient bien représenter, chacun à leur manière, différentes façons d'être entrepreneur à Prato, sans que l'un exclut l'autre, mais au contraire dans un processus de complémentarité réciproque. Leur société serait alors la concrétisation, en même temps que le symbole, d'un processus sans doute courant à Prato dont nous aurons à reparler.

Restons un instant encore avec nos deux familles: Vincenzo Mazzoni arrive à Prato en 1780, s'y installe, y fait fortune; ses fils se tournent vers la terre, ou vers des activités commerciales et productives toujours plus diversifiées qui les portent de nouveau hors de Prato: en somme les Mazzoni font figure de nouveaux venus, parvenus, au coeur fondamentalement commerçant mais également facilement attirés par le prestige de la reconnaissance terrienne, voire nobiliaire. Une adaptation constante qui supposerait aussi un renouvellement permanent du milieu. Les Pacchiani, au contraire, offrent l'immédiat contre-exemple d'une remarquable longévité qui vit se succéder dans l'activité textile quatre générations familiales. Leurs deux exemples nous proposent donc une nouvelle alternative: renouvellement ou permanence, injection régulière de sang neuf ou continuité des héritiers? Tournant un instant nos regards vers l'hexagone, faudrait-il songer aux dynasties d'industriels alsaciens, qui dominèrent du haut de leurs lignées le textile régional[5], au patronat normand, grand pourvoyeur de parvenus abandonnant l'activité dès fortune faite[6], ou encore au cas sedanais où les petits tourbillonnaient autour des grands sans arriver à entamer leur position et à acquérir leur longévité, jusqu'à ce que les seigneurs de la laine cèdent définitivement la place[7]?

2 PERMANENCE ET RENOUVELLEMENT SUR LA MOYENNE DURÉE

Les listes nominatives générales de 1767, 1814, 1848, 1864 rendent possible l'évaluation de la continuité ou, au contraire, du renouvellement des entrepreneurs. Le manque d'homogénéité déjà relevé entre ces différentes listes peut certes conduire à une sous-estimation de la continuité: mais la disparité tient plus à un problème de classification des individus qu'à leur disparition totale d'une liste à l'autre. Aussi valait-il la peine de tenter l'expérience.

---

[5] Hau M. *La longévité des dynasties industrielles alsaciennes*, Mouvement Social, 132, 1985

[6] Chaline JP *Les industriels normands: un patronat sans dynasties?*, Mouvement Social, 132, 1985

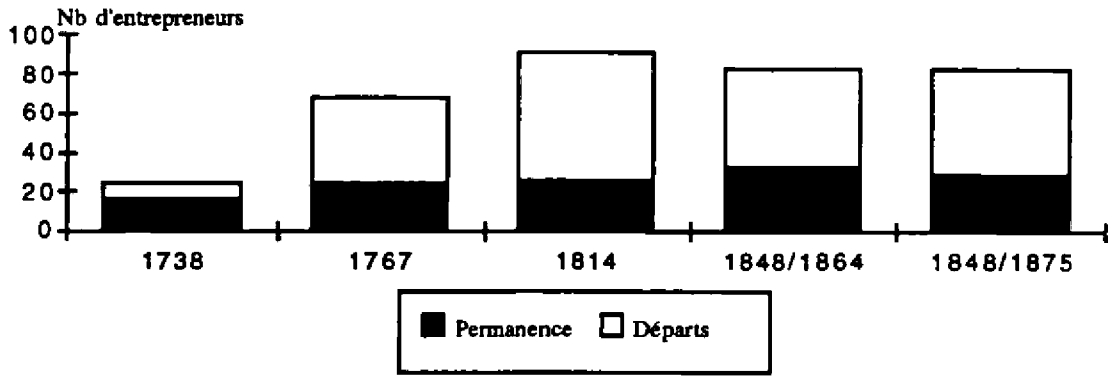
[7] Gayot G. *La pluralité des mondes industriels. La draperie royale de Sedan, 1680-1850*, op.cit., à paraître

Elle n'est cependant pas sans problème: pour le XIXè siècle, les données de 1848 sont encore une fois les plus difficilement maniables: la prise en compte de tous les membres du commerce entraîne une sur-évaluation de l'effectif et par conséquent sans doute une sur-estimation du renouvellement. De même, l'omission de nombreux petits *impannatori* des listes de 1864 peut, au contraire, impliquer une sur-estimation de la permanence. C'est pourquoi nous avons également pris en compte les listes du séchoir de 1875, pour effectuer ainsi une double comparaison avec les données de 1848.

En présence d'effectifs à chaque fois variables, la permanence peut être évaluée de deux façons: on peut essayer de savoir quel pourcentage de l'effectif initial est encore présent à une date postérieure (graphiqu 11), ou, au contraire, quel est le nombre d'héritiers de l'effectif d'arrivée (graphique 12). Ces deux démarches, en apparence semblables, ne sont pas réalisables dans tous les cas: considérant en particulier les listes de 1738 et de 1767, il nous est seulement possible de savoir combien de fabricants de draps recensés lors de la première enquête sont toujours entrepreneurs textiles en 1767: une évaluation de la permanence de l'effectif de 1738. Il est par contre impossible de savoir combien sont les héritiers en 1767 puisque c'est alors la première enquête globale prenant en compte en plus des fabricants de draps tous les producteurs de tissus mixtes, tous les membres de la finition.

Au vu des résultats que synthétise le graphique ci-dessous, une majorité des entrepreneurs de 1738, plus de 62%, se retrouvent, personnellement ou par leur descendance, en 1767. La continuité dans l'activité domine, aucune rupture majeure ne semble toucher le milieu textile qui reste lié à la stabilité corporative: les fils et petit-fils choisissent tout naturellement la profession de leurs pères, les générations successives se transmettent le flambeau de la permanence dans une activité qui contribue largement à la définition de leur status. Si c'est bien là la tendance dominante, il ne faut pas négliger les quarante pour cent qui ont cependant abandonné le métier à cette même époque, une proportion loin d'être insignifiante, qui semble devoir indiquer des mouvements internes relativement importants.

Graphique 11: Permanence des entrepreneurs en fonction des effectifs initiaux 1738-1875



Notre curiosité était grande de savoir si les artisans de la finition se comportaient différemment des fabricants. Les registres de marque de 1715 fournissent le détail des noms des foulons, teinturiers et tondeurs: un ensemble cohérent qui pouvait être facilement mis en relation avec les données de l'enquête de 1767. La longévité des membres de la finition paraît être sensiblement plus brève que celle des fabricants: ils ne sont en effet que 47% à être toujours présents en 1767; entre temps cependant, l'effectif total du secteur avait crû et les héritiers n'y représentaient que 40%. Dans tous les cas, le renouvellement semblait ici l'emporter.

Des distinctions sont cependant nécessaires: tous les foulons de 1715 se retrouvent en 1767, ainsi qu'une majorité de tondeurs. C'est au contraire chez les teinturiers que la tendance à la mobilité était la plus forte: seuls 27% de ceux de 1715 exerçaient encore en 1767; sur l'ensemble des teinturiers de 1767, seuls 20% apparaissaient être des héritiers. Ainsi d'une continuité totale à un renouvellement presque complet, le secteur de la finition semblait le lieu des plus forts contrastes. Pourtant, tous ces métiers requéraient apprentissage, connaissances et expérience. Bien sûr, le nombre plus limité des foulons constituait sans doute un obstacle au renouvellement: une fois une famille installée dans une foulonnerie, il fallait plusieurs générations avant qu'elle ne la quitte. Si l'attitude des foulons ne surprend donc pas, il reste beaucoup plus difficile à ce stade de l'enquête d'expliquer l'importance du mouvement dont sont saisis les teinturiers.

Au total, le monde textile semblait parcouru de mouvements et de tendances contradictoires, parmi lesquels une propension certaine mais encore minoritaire au renouvellement.

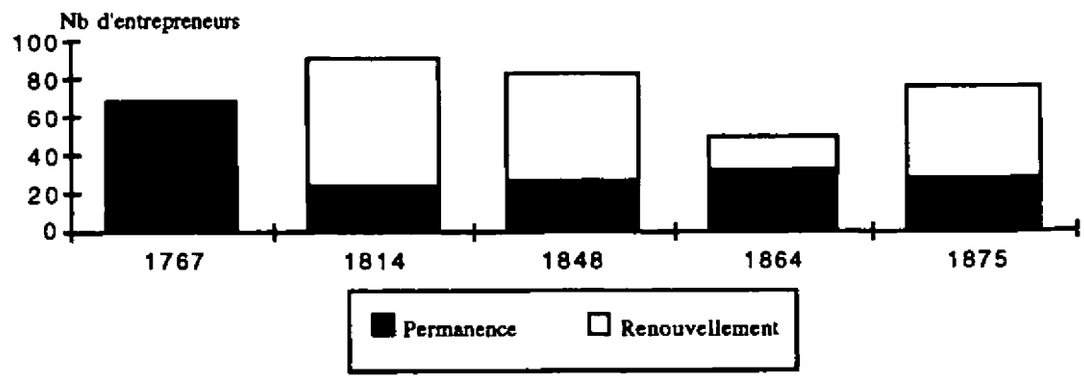
Les données ultérieures indiquent que cette tendance est ensuite devenue majoritaire: seul un peu plus de 30% de l'effectif de 1767 est encore présent en 1814. A la fin de la période française, le milieu entrepreneurial textile semble s'être largement renouvelé: il existe certes un "noyau dur" de la fabrique qui réussit à persister au travers des vicissitudes de la fin du XVIIIè siècle et surtout des guerres et de la domination étrangère, mais la plupart des entrepreneurs du XVIIIè siècle ont été remplacés par des nouveaux venus.

Ceci est vrai des fabricants comme des membres de la finition dont seuls 37% des présents en 1767 le sont encore au début du XIXe siècle. Une fois encore, les teinturiers semblent les plus gagnés par le renouvellement; mais désormais le mouvement de relève a également touché les foulons dont seuls deux font encore partie des listes de 1814: privés toutefois de leur ancienne qualification, ils sont alors devenus, pour les enquêteurs du moins, des marchands de draps au détail.

Les circonstances troublées de cette période ne peuvent être les seuls facteurs déterminants de la tendance générale au mouvement puisqu'elle se poursuit par la suite: ainsi moins de 30% de l'effectif de 1814 fait encore partie des listes de 1848; de 1767 à 1848, une minorité d'entrepreneurs est restée de façon stable dans la fabrique, la plupart ont choisi ou ont été contraint à d'autres destins, remplacés cependant à chaque fois par de nouvelles familles.

Curieusement, la permanence reprend le dessus entre 1848 et 1864: 37% de l'effectif de 1848 se retrouve en 1864; si l'on prend en considération l'effectif de 1864, on y trouve 62% d'héritiers, comme nous l'indique le graphique 12.

Graphique 12: Permanence et renouvellement des entrepreneurs en fonction des effectifs finaux, 1767-1875



Un phénomène qui surprend d'autant plus que les plus grands changements semblaient alors survenir parmi les entrepreneurs, qui, merciers en 1848, devenaient "industriels" en 1864. C'est donc au moment où l'on s'attend à un renouvellement complet du milieu, sous l'effet conjoint de l'introduction d'une nouvelle production et de nouvelles techniques, voire d'une nouvelle organisation du travail, que l'on découvre la continuité la plus grande.

La liste de 1864 pouvait cependant être en partie responsable de cette apparente anomalie puisqu'elle laisse de côté, nous l'avons dit, de nombreux petits *impannatori*. Nous avons donc choisi de confronter également la liste de 1848 avec celle des membres du séchoir de 1875, une liste beaucoup plus fournie que celle de 1864 et qui se situait à un intervalle de temps plus proche de ceux précédemment pris en considération.

Les résultats obtenus (graphique 12) sont effectivement semblables à ceux du début du siècle; un peu plus de 32% des entrepreneurs de 1848 survivent jusqu'en 1875, dont la liste comporte 35% d'héritiers: des résultats presque inverses de ceux de 1864. Cependant, le pourcentage de permanence continue d'être légèrement plus élevé que dans la première partie du siècle; les années 1860 ne semblent décidément pas constituer une période de rupture majeure dans les comportements habituels de la classe entrepreneuriale: la continuité de la tendance à un taux de renouvèllement assez élevé persiste.

Dans l'ensemble donc le milieu entrepreneurial ne sécrète que peu de véritables dynasties, restant dans l'activité le temps de trois ou quatre générations: peu de Pacchiani en quelque sorte pour de nombreux Mazzoni, à la réussite cependant sans doute moins brillante. Plus normands qu'alsaciens, telle est l'impression générale de cette étude qui nous conduit au seuil de nos réflexions ultérieures: il faudra en effet chercher ailleurs que dans les listes de présence les raisons de tels comportements, le devenir des fils déserteurs, la provenance des nouveaux venus, les motivations, enfin, de ceux qui restent.

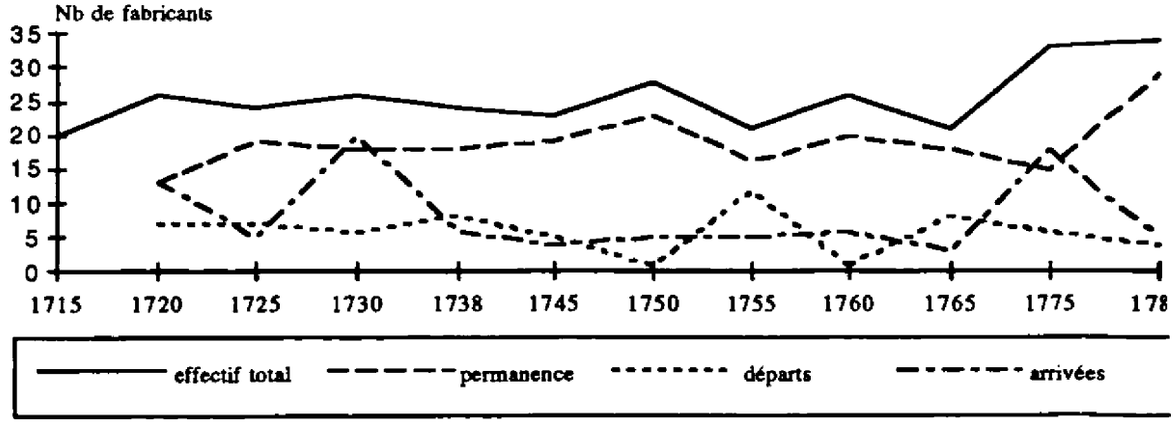
Avant de poursuivre en ce sens l'enquête, nous avons espéré des listes quinquennales dressées à partir des registres de marque et du séchoir qu'elles nous précisent les mouvements de plus faible amplitude qui agitaient le monde entrepreneurial.

3 PERMANENCE, TURBULENCE, RENOUVELLEMENT DANS LE COURT TERME

Les registres parvenus jusqu'à nous permettent de dresser des listes annuelles de fabricants. Mais c'est à intervalles de cinq ans que les changements et les permanences ont été évalués: un temps suffisamment court et qui cependant permettait de ne pas alourdir outre mesure le dispositif de comparaison. Les résultats ont été synthétisés dans les deux séries de graphiques ci-dessous: d'une part ceux qui évaluent la "turbulence" des entrepreneurs, et de l'autre ceux qui mesurent les entrées et les sorties effectives du groupe.

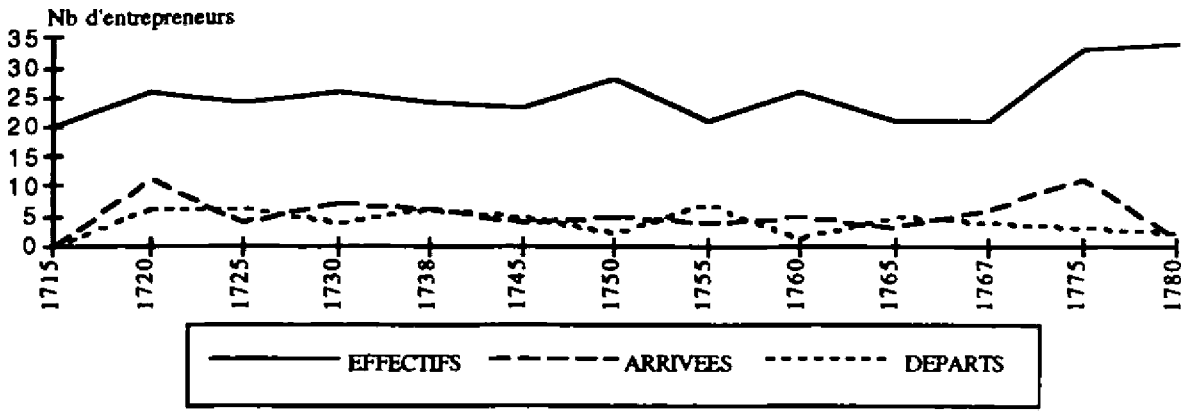
En effet, un certain nombre d'entrepreneurs disparaîssent une année des registres sans pour autant qu'ils cessent définitivement leurs activités puisque cinq ans plus tard, ils sont de nouveau inscrits sur les listes. La turbulence est donc cette mesure brute des entrées et des sorties quinquennales. Au contraire, nous avons comptabilisé comme véritable entrée la première mention dans nos registres d'un entrepreneur, et comme sortie la disparition définitive de cette personne ou de ses descendants[8].

Permanence et turbulence des entrepreneurs, 1715-1780

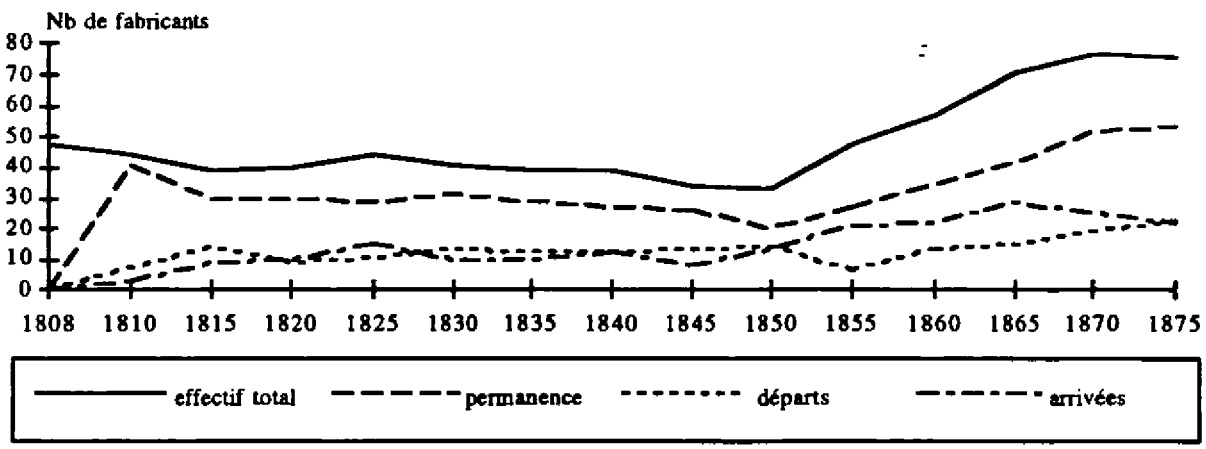


[8] Si donc un entrepreneur est déjà présent dans la liste de 1715 et que ces descendants le sont dans celle de 1780, aucune entrée ni sortie ne sera enregistrée pour cette famille; par contre si ce même entrepreneur n'apparait pas en 1745, il fera partie des graphiques de la turbulence parmi les effectifs des départs en 1745 et ceux des entrées en 1750.

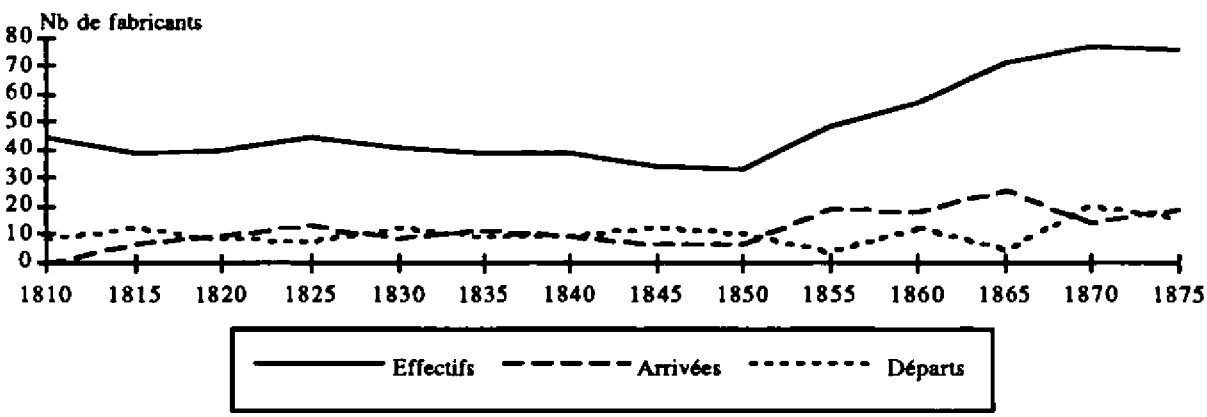
Effectifs, entrées et départs des entrepreneurs de Prato au 18è
d'après les registres de marque



Permanence et turbulence des entrepreneurs, 1808-1875



Effectifs, Entrées et départs des entrepreneurs de Prato au 19è siècle
d'après les registres du séchoir

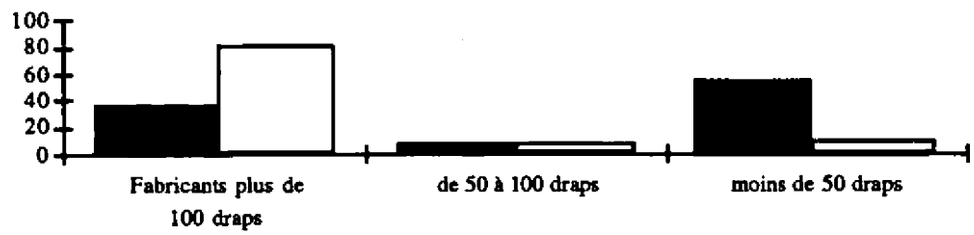


Ces deux séries de graphiques présentent dans le détail de nombreuses différences; les traits de la turbulence sont plus accentués, les mouvements

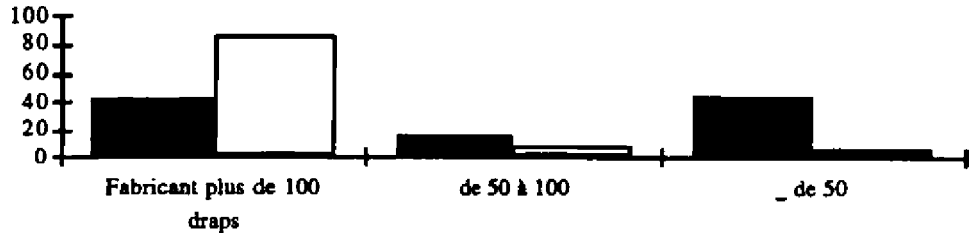
de plus grande ampleur: plus d'entrées mais aussi plus de sorties, indiquant de nombreux mouvements de faible durée; les variations de ces deux graphiques mesurent bien à notre avis la turbulence des entrepreneurs. Pour expliquer ces disparitions momentanées, on pourrait bien sûr soupçonner les sources, dont on sait qu'elles n'enregistrent pas tous les fabricants, d'être également à l'origine de ces micro-variations; mais le soupçon ne semble pas fondé car si un fabricant fait marquer ses draps ou les porte au séchoir public, l'interruption de l'enregistrement peut difficilement être attribué à un défaut de la source. Il s'agit bien au contraire d'un changement temporaire de pratiques. Une partie des fabricants cessent momentanément de tisser des draps, en des périodes que l'on vérifie être celles de dépressions passagères. Rien de surprenant dans une structure dominée par le travail à domicile dans laquelle les entrepreneurs décident d'année en année le volume de leur production: la prévision de difficultés, la succession d'années difficiles provoque logiquement chez certains la décision d'un arrêt momentané de la fabrication.

Une telle attitude surprend d'autant moins si l'on considère la répartition annuelle de la production entre fabricants. Nous avions déjà noté en 1767 l'inégale répartition du volume de la production entre les fabricants; cette tendance à la concentration de la majeure partie de la production dans les mains d'une minorité de "grands", tandis qu'une majorité de très petits producteurs s'attache à fabriquer une part nettement minoritaire de la production totale s'avère remarquablement constante, ainsi que le montrent les graphiques ci-dessous.

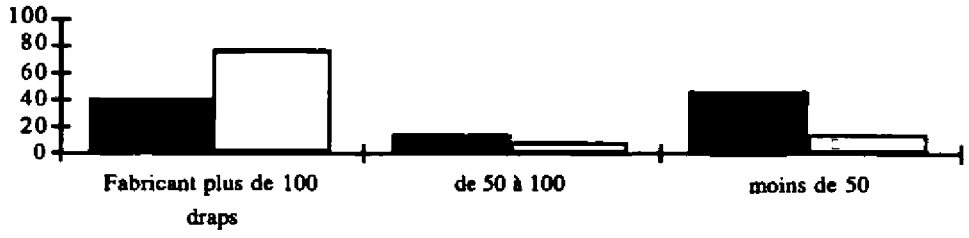
Répartition de la fabrication en 1738



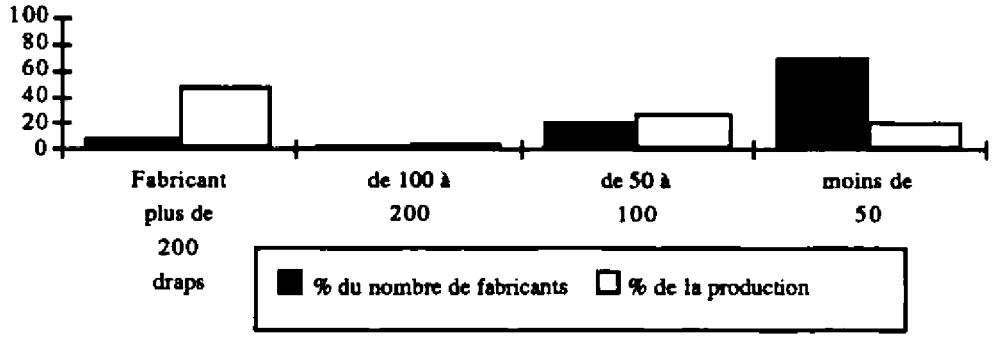
Répartition de la fabrication en 1814



Répartition de la fabrication en 1848



Répartition de la fabrication en 1875



Jusqu'à la fin du XIXè siècle, une telle répartition inégalitaire de la production demeure, comme on le voit, sensiblement inchangée, tout comme reste à peu près égale l'ampleur des mouvements courts de turbulence. Alors des grands qui fondent les quelques dynasties existantes, qui tissent le maximum de draps et des petits qui passent, qui fluctuent, qui font en quelque sorte la "flexibilité" de la production? Une hypothèse à mettre à l'épreuve.

L'examen des entrées et sorties véritables montre par contre l'importance des mouvements "définitifs": de nombreux entrepreneurs entrent et sortent de nos listes, visiblement stimulés par les reprises de la production mais vite découragés par les plafonnements et les difficultés.

Ainsi entrent-ils nombreux en 1720, alors que depuis trois ans la production n'a cessé de croître; mais la croissance plafonne justement au

niveau maximum de 1720: certains nouveaux venus se découragent, comme l'atteste, en 1725, le nombre des sorties, qui dépasse alors celui des entrées; ce processus de va-et-vient se répète par la suite, en liaison avec un effectif relativement stable quoique variant sur la courte durée. Ce n'est qu'en 1767, et surtout 1775, que le nombre d'arrivées dépasse largement les départs, témoignant ainsi du renouveau apporté par ces années.

Au contraire, le début du XIXè siècle est caractérisé par l'intensité des départs définitifs liés aux difficultés de la période française et aux débuts de la Restauration. Si le textile reprend de nouveau intérêt à partir des années 1820, l'incertitude du milieu reste grande; elle se manifeste par l'alternance d'années excédentaires et déficitaires, jusqu'aux départs plus massifs du milieu du siècle qui semblent renforcer l'impression générale de dépression.

La reprise des années 1850 est par contre vigoureuse et se poursuit pour la première fois de ce siècle pendant au moins quinze ans. C'est en effet l'époque d'une reprise de la production lainière et celle maintes fois mentionnée de l'introduction de la laine mécanique: l'enthousiasme se lit dans l'envolée des courbes, le textile apparait de nouveau comme un secteur porteur, susceptible de bonnes affaires; une chance à saisir que beaucoup tentent et dont certains sont assez rapidement déçus: nous les voyons, en 1870, grossirent les effectifs des départs; mais le phénomène est sans doute passager, lié à la fois au départ des anciens qui ne savent pas prendre le tournant de la mécanique, ou à celui des trop nouveaux venus, découvrant rapidement que l'expérience sert à la durée.

La croissance des entrepreneurs du textile continua par la suite puisque nous les retrouvons plus de cent en 1918. En l'absence de données, nous ne pouvons que formuler des hypothèses, mais tout porte à croire que cette croissance ne fut pas régulière. Le renouvellement permanent d'une partie au moins du milieu continuait de faire partie du mode de fonctionnement de la communauté textile. Pour en comprendre les raisons, il faut aller frapper à la porte des entrepreneurs, pour faire plus directe connaissance de leurs affaires familiales et de leurs pratiques du textile.

Chapitre 11

L'ART DES ENTREPRENEURS AU XVIIIè SIECLE

Connaître les entrepreneurs, c'est d'abord reconnaître leurs façons de faire, pénétrer dans leurs boutiques et leurs ateliers pour y voir le travail en train de se faire; c'est aussi repérer et analyser critères et exigences selon lesquels s'organisaient les opérations de production. Nous avons déjà dressé un tableau global des caractéristiques de la production textile de Prato[1], il faut maintenant voir concrètement comment se fabriquaient ces draps, présenter les caractéristiques du système technique. En effet, du Moyen-Age au XVIIIè siècle, les techniques textiles ne sont pas restées invariables: nombreuses restèrent inchangées, notamment les plus éprouvées, mais, bien avant la mécanisation, l'outillage évolua, se transforma dans le sens d'une performance accrue du travail des hommes.

Chaque place de manufacture connut ainsi un renouvellement plus ou moins rapide de son outillage, de ses façons de faire, voire de l'organisation du processus productif. Au delà des améliorations locales et du "bricolage" ponctuel, qui n'est certes pas à négliger, bien des innovations techniques viennent, à l'époque moderne, du Nord, et en particulier de Hollande, alors à la pointe de l'innovation technique.

Dans ce domaine, l'Italie fait figure de parente pauvre et déchue. Cela signifiait-il routine, immobilisme technique, fidélité des drapiers du XVIIIè siècle aux usages des ancêtres? Il faut examiner les changements, observer les nouvelles orientations, comparer les habitudes et les savoir-faires à ceux du passé et d'ailleurs.

les usages de Prato n'ont malheureusement pas eu l'honneur de descriptions détaillées et circonstanciées qui abondent ailleurs[2]. Aussi nous faudra-t-il bien souvent nous contenter d'indices, nous nourrir parfois de suppositions. Pour combler ce vide, les documents notariés nous ont fourni quelques inventaires détaillés, devenant ainsi la source principale de notre

---

[1] Dans la partie consacrée plus particulièrement aux caractéristiques de la production

[2] On pense aux compte-rendus des inspecteurs de manufactures français qui sont en général riches de détails sur les techniques et l'organisation du travail, les salaires et la discipline, mais aussi aux grandes encyclopédies ou dictionnaires des arts et métiers qui prennent en général leurs modèles dans l'Europe septentrionale; en ce qui concerne les "équivalents" italiens, aucun ne contient la moindre allusion aux usages alors en vigueur en Toscane.

connaissance des outillages et des techniques alors en usages à Prato. Par ailleurs, les Mazzoni nous ont déjà entraîné au coeur de la fabrication des bérets, se permettant également, nous l'avons vu, quelques incursions dans celle des draps. Retraçant maintenant les étapes de la transformation de laine en draps et étoffes variées, ce parcours préalable nous servira de fil conducteur pour évaluer les ressemblances et identifier les moments de divergence.

1 LE *LANAIOLO*, AU CENTRE DE L'ORGANISATION

Le *lanaiolo* est la première et principale personne dont nous avons à faire connaissance: comme son homologue français le drapier, il reste une figure centrale des activités et de nos préoccupations. Afin de le suivre dans ce premier temps, dans son rôle d'organisateur du travail et de la production, nous envisagerons la situation plus idéale que réelle d'un *lanaiolo* quelconque qui fabrique à Prato au XVIIIè siècle les articles les plus courants de la ville.

GÉRER LES OPÉRATIONS

Toujours inquiet de l'arrivage des matières premières, dont nous avons vu qu'il ne contrôlait en rien ou presque le marché, rassuré aussitôt qu'elles arrivaient, même à crédit, le *lanaiolo* était prêt enfin à fabriquer, et à contrôler. Sa tâche s'opérait comme au temps de Datini ou de Mazzoni dans la cadre de la division et de la dispersion des opérations. Il s'agissait en tout de gérer au mieux la main d'oeuvre variée dont il pouvait disposer. La maison de fabrique, tout en étant le coeur du système, n'était qu'une maison d'habitation, le plus souvent louée à quelque institution religieuse, agrémentée de pièces servant au stockage des matières premières, des filés et généralement d'une boutique. Pour aider le fabricant et sa famille, un ou deux commis, autant de garçons de boutique, le strict nécessaire pour assurer la cohésion et le bon déroulement des opérations.

Les étapes de préparation des matières premières

Préparer la laine à la filature, cela voulait dire la laver, la battre, en séparer les différents corps, diviser l'étaim de la laine, en enlever toutes les impuretés, la peigner ou la carder: des opérations déjà rencontrées dans la fabrication des bérets[3] et qui ne différaient pas pour celle des draps. La

[3] cf chapitre sur les Mazzoni, p. 20-21

localisation restait la même: c'était en ville que s'opérait l'ensemble de ces premières transformations; si les fabricants s'occupaient en général eux-mêmes de laver la laine, ils la confiaient ensuite aux *battilani*, des hommes immanquablement, qui oeuvraient au départ à domicile, servant plusieurs marchands. Ces ouvriers étaient incontestablement les principaux agents de cette première phase des opérations. Ils avaient du reste à Prato une place de choix qu'ils n'occupaient pas ailleurs.

Pour le lin et le chanvre, les opérations variaient certes, mais l'essentiel était également de les peigner pour les rendre aptes à la filature. Comme pour la laine, cette préparation était effectuée en ville.

L'extension de la filature

La filature inaugurait comme partout le périple extra-muros des matières premières. Si l'on trouve quelques fileuses parmi les registres de mariage citadin, elles restaient rares: souvenons-nous d'ailleurs des Mazzoni qui envoyaient à Sesto, mais aussi jusqu'au Mugello, leurs différents écheveaux de laine. Ils ne faisaient alors que suivre la pratique séculaire des fabricants de draps de Prato. Dès l'époque de Datini, la filature s'étendait fort loin en dehors des murs de la ville[4].

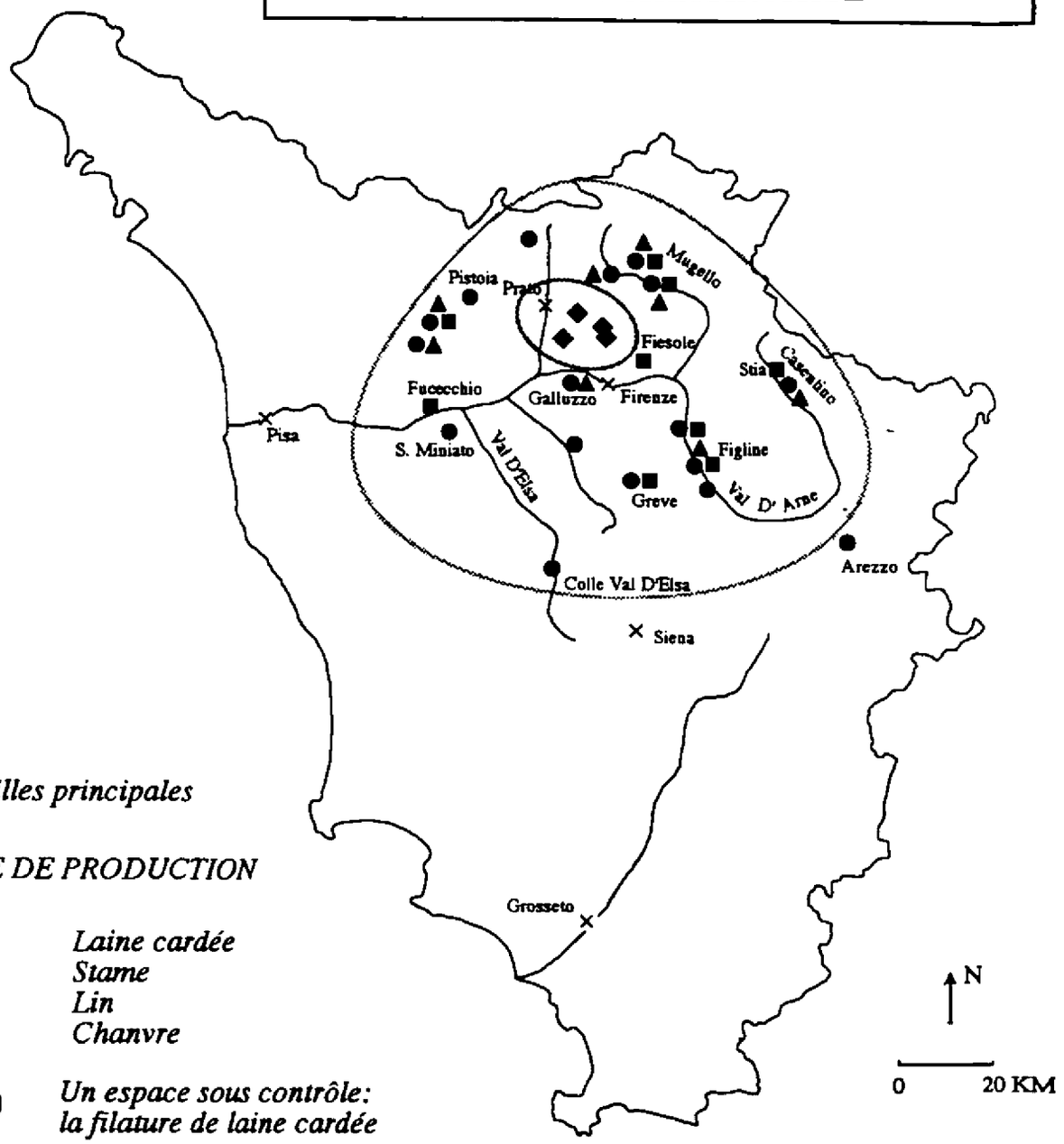
Les entrepreneurs ne s'adressaient cependant pas à n'importe quelle main d'oeuvre rurale; dans les campagnes de Prato, les fileuses restaient en nombre relativement réduit, on l'a dit: les communautés pauvres des montagnes étaient par contre particulièrement désignées pour accomplir cette tâche; abondance et faible coûts, tels étaient les deux avantages très recherchés de ces populations, qui filaient pendant les mortes saisons.

Les fabricants du XVIIIè siècle avaient en la matière hérité des réseaux de leurs ancêtres, tout en les amplifiant. Les réponses à l'enquête de 1767 permettent de cartographier le rayon d'influence de Prato (cf carte): une ample zone rurale où les fabricants envoyaient le lin, le chanvre, la laine et l'étaim pour en retirer les fils de leurs draps et de leurs toiles. Depuis le val d'Arno inférieur, jusqu'à Figline et S. Giovanni Valdarno, du Casentino aux montagnes du Mugello, à celles de Pistoia et jusqu'au Chianti, la zone d'action des fabricants de Prato était décidément très ample et comprenait une bonne part de la province de Florence.

---

[4] F.Melis *Sulla disseminazione dell'opificio laniero pratese del trecento*, Prato Storia e Arte, 1960, pp.19-24

L'AIRE DE LA FILATURE DE PRATO EN 1767
UN ESPACE HIERARCHISE



× *Villes principales*

TYPE DE PRODUCTION

◆ *Laine cardée*
■ *Stame*
● *Lin*
▲ *Chanvre*

Un espace sous contrôle: la filature de laine cardée

Aire élargie de la filature ordinaire

Source: S.A.S.P., Arti 40 A.S.F., Segreteria di gabinetto, 106
Réalisation cartographique: JF Ghékière

Ils n'étaient évidemment pas les seuls à opérer dans l'ensemble de cette région: ils y rencontraient les Florentins dans le Mugello, le Valdarno supérieur, le Chianti; les marchands de Pistoia ou d'Empoli dans les montagnes environnantes, les petits fabricants locaux, bien entendu. Tous se concurrençaient une main d'oeuvre que beaucoup de relations s'accordaient à appeler "misérable" mais qu'il fallait aller chercher bien loin.

A l'intérieur de ce rayon vaste de la filature, existaient en fait une hiérarchie et une division internes fort nettement marquées. La laine cardée, servant à la trame, était exclusivement filée dans les villages de Sesto, Settimello et dans la campagne environnante; un rayon d'une quinzaine de kilomètres qui permettait le contrôle plus rapproché des travailleuses: elles venaient en personne à la boutique prendre et rapporter la matière première et pouvaient donc encourir les remontrances directes des fabricants en cas de mauvais travail ou de vol. La laine de la trame était en effet la plus fine, celle dont la filature requérait le plus de soin et d'attention, celle aussi qui était payée le plus cher. Les fabricants avaient par conséquent soin de ne pas l'envoyer trop loin et d'éviter ainsi de la faire manipuler par un trop grand nombre d'intermédiaires; la forte valeur ajoutée a rarement été laissée sans surveillance. Des raisons semblables poussait à contenir le rayon du tissage. Cette filature s'effectuait dès le XVe siècle à l'aide du rouet, et bénéficiait donc de l'augementation de la productivité qu'avait suscité l'introduction de ce nouvel outil[5].

Rien de tel pour la filature de l'étaim servant à la trame, du lin, ou du chanvre: la quenouille et le fuseau avaient maintenu intact jusqu'au XVIIIe siècle leur domination ancestrale; les matières premières parcouraient cette fois de nombreux kilomètres avant de trouver les mains qui les transformeraient; il n'était plus question que les fileuses aillent les chercher elles mêmes. Les fabricants de Prato recouraient alors, comme les Florentins, à divers "amis" et correspondants: disséminés dans les bourgs de la campagne toscane, ils recevaient les échevaux des voituriers et se chargeaient ensuite de les distribuer dans les campagnes, de récupérer le fil et enfin de le renvoyer à Prato; ce système était d'autant plus coûteux que s'élargissait la zone de la filature. Dans ces conditions, elle apparaissait ici

---

[5]P.Malanima, *La decadenza di un'economia cittadina*, op.cit., p.209 et W Endrei *changements dans la productivité de l'industrie lainière au moyen-âge*, Annales ESC, nov.-dec. 1971, p.1293.

comme ailleurs l'une des phases les plus problématiques de la transformation, démontrant les limites du système de travail à domicile.

Les espaces du tissage

Les femmes de la ville étaient les premières embauchées pour le tissage. La répartition des métiers en 1767 indique nettement cette prépondérance citadine: 1115 métiers étaient alors recensés à l'intérieur des murs contre 106 dans les faubourgs et 582 dans la campagne environnante, desquels 42 étaient censés travailler pour les marchands de la ville. Quoique ce dernier chiffre soit difficilement crédible, il semble néanmoins que la majorité des métiers se trouvait en ville: une situation en apparence inchangée depuis le Moyen-Age; en apparence seulement car il n'existait plus au XVIIIè siècle que des métiers étroits, adaptables aussi bien aux travaux de laine mélangés qu'à ceux de lin ou de chanvre.

Il est difficile de savoir si les fabricants possédaient eux-mêmes les métiers qu'ils confiaient à leurs tisseuses ou si ces dernières étaient au contraire propriétaires de leur outil de travail. Quelques indices nous font penser que les fabricants n'étaient généralement pas les maîtres des métiers: nous n'en avons retrouvé aucun dans les différents inventaires consultés, et il n'est jamais fait mention de cette relation de dépendance qui s'instaurerait ainsi entre le fabricant et la tisseuse. D'autre part, les métiers étroits coûtaient relativement peu: les familles dédiées à cette activité pouvaient sans doute se permettre cet investissement fort modeste. Mais la propriété n'était bien sûr pas l'unique solution envisageable; on pouvait, par exemple, louer des métiers à des particuliers qui n'étaient pas nécessairement marchands; les registres de procès nous en fournissent quelques cas; l'Art possédait également quelques métiers, mais larges pour la plupart, ils restèrent longtemps sans service.

Tout le tissage n'était cependant pas citadin: selon le *provveditore* de la corporation, *nei tempi antichi, i telai di pannine lane in Prato passavano il numero di 50, e...di presente vi si trovano solo 32 tessitore, delle quale non vi sono altre che sedici che lavorano a folate, cioè ora si ed ora no, e quasi tutte a riserva di due, o tre, si lamentano che non trovano mercanti che gli dieno il lavoro*[6]. Les tisseuses de la ville ne s'attachaient en effet, en grande majorité, qu'à la fabrication des tissus les plus économiques, notamment les

[6]A.S.F., Miscellana di finanza, 4, 467, Prato, 29 settembre 1767

mezzelane. Pour ce qui est des draps étroits de laine *la tessitura si fa quasi totalmente fuori della città e distretto ma bensì a Sesto e a Campi*[7], c'est à dire dans la zone où étaient filées les laines de la trame. Les statuts de la corporation avaient entériné cette sortie hors des murs du tissage, nous l'avons dit. Ainsi avaient été reconnue l'importance pour cette opération de la main d'oeuvre des gros bourgs voisins, décidément très liés aux activités industrielles.

Dans le tissage également le *lanaiolo* opérait donc une répartition des tâches: dans la ville, la fabrication des tissus mixtes, à l'extérieur les draps de laine; désormais minoritaires il est vrai, ils continuaient de représenter une part non négligeable de la valeur totale produite. Il n'est donc pas indifférent qu'on en ait confié la fabrication au dehors, dans les bourgs: la raison de ces localisations diversifiées ne semblait pas résider dans une quelconque différence d'aptitudes techniques de la main d'oeuvre, mais bien plutôt *per qualche sorte d'economia dei mercanti*[8]. Economiser, tel était en effet le mot d'ordre des fabricants de Prato; ils le faisaient au mieux, en pesant soigneusement la part de la ville et la part des champs.

RÉDUIRE LES COÛTS DE PRODUCTION...ET LA QUALITÉ

Abaisser les coûts de production, cela voulait en effet dire pour le *lanaiolo* être en mesure de tirer le maximum de bénéfice de la fabrication; cela signifiait aussi être en mesure de contenir les prix de vente et de s'insérer ainsi dans la sphère medio-basse des échanges qu'il avait désormais fait sienne sous la poussée des conditions du marché, nous l'avons vu[9].

La première façon d'abaisser les coûts fut d'abandonner progressivement la laine espagnole, de mêler les laines, puis de se tourner presque exclusivement vers la matière première toscane, dont la faible qualité impliquait un changement total de la gamme des draps produits, nous n'y reviendrons pas.

Le second secteur sur lequel les fabricants cherchaient à faire pression concernait bien sûr celui des rétributions de la manufacture.

---

[7] S.A.S.P., Arti 40
[8] S.A.S.P., Arti 40
[9] cf 1ère partie sur les caractéristiques de la production

Jouer sur les rétributions du travail

Les rétributions des différentes manufactures étaient normalement fixées par les statuts de l'Art, mais ici encore les possibilités de tourner la réglementation étaient multiples.

La plus courante était de payer tout ou partie des façons en nature: un système classique, bien connu à Verviers, à Sedan, toutes les places drapières européennes en avaient éprouvé les bénéfices. Ici comme ailleurs, les marchands de Prato ou de Florence y trouvaient le moyen d'éviter les sorties d'argent comptant trop importantes que nécessitait le paiement des manufactures. La survie et les bénéfices de l'économie de troc se manifestaient également dans ce domaine. Cette pratique était généralisée à tous les stades de la fabrication et en usage depuis si longtemps que le nouveau statut de la corporation l'avait déjà codifié en 1542:

Alli manifactori, lavoranti, purgatori, sodatori, gualcherai, tintori, texitori, orditori, lanini, cimatori et quelli danno sapone e altri manufactori..liberamente per li maestri di bottega ..si possa in solito et pagamento per via di ritracta come è sua antiqua consuetudine et hoggi si fa, dare loro ogni sorte pannine di lana im pezzo o schampoli[10].

En 1767, une telle pratique était généralisée à l'ensemble du territoire: dans tous les lieux où ils envoyaient filer, les marchands de Prato payaient tout ou moitié du travail en draps. Si l'on peut donc connaître le montant théorique des rétributions, il est beaucoup plus difficile d'évaluer le coût réel des opérations. Il en était du reste du tissage comme de la filature puisque les fabricants reconnaissaient en 1763 que pour payer les tisseuses de *mezzelane, si costuma e si pratica ogni braccia 120 il darli di contanti lire 2 e il restante tanta roba*[11]. Un salaire bien inférieur à celui des tisseuses de draps pure laine, qui pourtant ne recevaient elles non plus jamais les montants théoriquement fixés en argent comptant, étant également soumises à la rétribution en nature. Ainsi, l'économie de troc était encore au centre des rapports de production[12], représentant un phénomène beaucoup plus général que le calcul ponctuel de l'intérêt du fabricant. Ce mode de

---

10 Statuto dell'Arte della Lana, 1542, art

11 S.A.S.P., Arti 71

12 Ainsi, les procès nous informent sur la généralisation de la rétribution en nature qui se pratiquait également avec les teinturiers, comme ils en témoignent à plusieurs reprises: la plupart des marchands payent partie en espèces, partie en draps et partie en marchandise d'autre qualité ou encore, on parle de la comune et universelle habitude qui est pratiquée par tous les teinturiers de recevoir pour leur teinture moitié de son crédit en draps, in S.A.S.P, Arti 68 B, 1735

rétribution alimentait bien entendu des réseaux secondaires d'échanges à l'intérieur de la ville ou des campagnes, les fileuses, tisseuses, etc, revendant sur place le surplus de draps dont elles n'avaient l'usage. Encore une fois les statuts de la corporation avaient reconnu et accepté ces reventes d'étoffes effectuées par des personnes non immatriculées certes, mais qui pouvaient prouver la légalité de la provenance.

L'unique condition que posaient les règlements à ce troc de travail et de draps était de respecter le juste prix des deux termes de l'échange. C'est évidemment ce à quoi contrevenaient les fabricants de Prato comme de Florence, qui trouvaient dans le paiement en nature une façon plus ou moins masquée d'abaisser le niveau réel des rétributions par la surévaluation des marchandises données en échange du travail. Les membres de la communauté de Pratovecchio, où les fabricants de Prato envoyaient leur étaim à filer, dénonçaient aux enquêteurs de 1767 la pratique de telles manipulations:..*si pagano in pannine che si valutano soldi 6 e denari 8 il braccio più del prezzo comune delle botteghe circonvicine*[13].

Le cas était loin d'être isolé, mais témoignait, au contraire, d'un usage généralisé à l'ensemble du territoire. Si les fabricants pratiquaient ainsi avec les fileuses, on peut logiquement penser qu'ils tentaient également de le faire avec les autres manufacturiers, en particulier avec les plus vulnérables qui n'avaient d'autres choix que d'accepter les conditions des marchands. La communauté de Prato témoignait elle-même de la pratique *introdotta di pagarsi gl'operai tessiere, filandaie et altri artigiani con roba, grascie, et alle volte con prezzi impropri, et alle volte col fine ancora di fare guadagno sopra dell'istesso pagamento col tornare a ripigliarsi la medesima roba data, e benchè segua ben spesso questo quasi nel medesimo tempo del pagamento, a segno che ne meno passa in mano dell'operante la roba data per pagamento.*[14]

Les tisseuses étaient donc également victimes de ces dévaluations forcées des rétributions par le paiement en draps surévalués. Elles l'étaient également par l'allongement progressif des chaînes dont le prix du tissage, fixé à la pièce, restait cependant inchangé. Encore une fois la pratique était ancienne; dénoncée, puis acceptée par les règlements. Les tisseuses de la campagne ne pouvaient espérer échapper à ces pratiques en prétant leurs services aux fabricants florentins qui opéraient exactement de la même façon, provoquant les contestations exaspérées et inutiles de la main

---

[13]Dal Pane, *Storia del Lavoro...*, p. 453

[14] A.S.F., Comunità autonome e soggette, 664

d'oeuvre[15]. A la malhonnêteté des fabricants, il ne restait plus qu'à répondre sur le même terrain.

Vols et mauvais travail

Point n'est besoin ici d'insister sur les multiples moyens dont usaient les travailleurs pour tenter de récupérer les pertes qu'ils subissaient dans la rétribution de leur labeur. Les Mazzoni nous ont déjà parlé des vols de laine, de travail de plus en plus vite exécuté. De telles pratiques s'expliquaient par la tentative de conserver un niveau de rétribution à peu près équivalent; les *battilani*, payés à la tâche, tentaient de travailler le plus de laine possible et la cardaient ainsi au plus mal; les fileuses rendaient un fil d'autant plus grossier que le prix des façons était fixé au poids sans contrôle précis de la finesse, et tentaient par ailleurs de s'approprier une partie de la matière première; les tisseuses battaient de moins en moins les draps et réussissaient ainsi à finir de plus en plus vite la mesure des pièces qui cependant s'allongeait. C'est à cet ensemble d'habitudes de travail que se heurta Mazzoni lorsqu'il prétendit introduire à Prato le bel ouvrage. Mais l'honneur du fabricant qu'il défendait ne faisait plus partie depuis longtemps du bagage culturel et mental des fabricants de Prato. Quand Mazzoni reprochait aux Pacchiani une négligence qui, selon lui, les couvrait de honte, il mettait ainsi en accusation l'ensemble de la communauté fabricante. Tous en effet partageaient le souci d'économie qui semblait être la maxime des Pacchiani et se contentaient le plus souvent de l'à-peu-prés dans le travail pourvu qu'il fut exécuté rapidement et à bon prix. Les deux logiques que nous avons vu s'affronter en la personne des Pacchiani et des Mazzoni opposaient en fait la réalité de la culture textile de la ville à la vision idéale qui unissait honneur du fabricant et perfection du travail. Dans un tel contexte, il n'est donc pas surprenant que les défauts de fabrication soient devenus à Prato plus que des accidents malheureux et exceptionnels.

Un produit décadent

Bien avant que Lazzero se plaigne et se scandalise du peu de précision des toiles qu'il recevait de Prato, beaucoup s'étaient émus des multiples défauts que présentaient généralement l'ensemble des productions de la ville. En 1757 en particulier, le douanier Beaudriez dressait un sévère

---

15 D. Preti, op. cit. , p. 806

réquisitoire contre les fabricants de Prato qui, à l'en croire, *intingano nel medesimo brodo* du travail mal fait[16]. Les draps ne respectaient pas les normes réglementaires quant au nombre de fils ou à la qualité des laines à employer. Mais c'était surtout dans le vaste domaine des tissus non réglementés que s'accumulaient les défauts; la chaîne des *mezzalane* était ourdie d'*accia di canapa* qui rétrécissait rapidement et durait bien moins longtemps que le lin ou le chanvre; les fils de cette chaîne décadente étaient multipliés outre mesure de façon que le fil de trame, formé d'une laine de basse qualité, trop léger et insuffisamment battu, ne réussissait jamais à la couvrir. Les toiles de lin ne valaient guère mieux:

gli abusi più ordinari..derivano dall'impannare d'accia di lino assieme con accia di canapa, lino con stoppa; batterlo poco, non ugualmente e spesso più alle testate che in mezzo[17].

Les fabricants se faisaient ainsi maître de l'art de la fraude:

si fanno i vivagnoli forti e serrati mentre il mezzo della tela viene tessuta a filondente e questa con tanta arte e sottigliezza che i più abili rimangono ingannati, poichè se non si srotola il panno, tutto il mancamento non si puole scoprire[18].

Toutes les productions étaient également touchées par ces mauvaises pratiques:

seguono parimente molti abusi e fraude nella manifatture delle pezzuole, vergatini e staccini[19].

Une situation d'autant plus tragique, selon l'auteur de ce rapport, que les opérations de finition semblaient devoir poursuivre la suite des mauvaises manufactures que les fabricants avaient volontairement donné à leurs draps. On ne peut en effet soupçonner les *lanaioli* d'incapacité: c'est bien pour fabriquer le plus vite et le moins cher qu'ils s'adonnaient à ces multiples pratiques, indignes pour qui ne pensait qu'à la qualité, rentable pour eux qui connaissaient les exigences de leurs acheteurs.

2 L'ART DE LA FINITION

Si les fabricants avaient été jusque là les organisateurs et les maîtres d'oeuvre de la production, quand il s'agissait de donner les apprêts, les draps étaient à confiés différents artisans de la finition, selon un parcours que

---

[16] A.S.F, Miscellana di finanza; A. 351; des témoignages identiques sur le mauvais travail de Prato se trouvent dans A.S.F., Miscellana di finanza, 4, 467, 1767.

[17] A.S.F, Miscellanea di finanza; A. 351

[18] Idem

[19] Idem

décrit Pier Franco Giorgi, fabricant: c'est au foulonnier qu'il confiait ses draps, inaugurant ainsi la série des apprêts; ensuite:

li detti lavori purgati e sodati sono passati secondo il solito alle mani di Gio Franco Pellicciani cimatore e lustratore..per lustrare e cimare e farvi le solite operazioni..li predetti lavori cimati e lustrati sono stati consegnati a Gio Pellegrini tintore..per quelli tignere, e tinti sono ritornati al Soffi gualcheraio per porre i medesimi nel tiratoio, e questi per la parte sua tirati sono stati nuovamente consegnati al medesimo Gio Franco Pellicciani cimatore per così rasciutti e tirati venghino da esso cimatore messi e posti ne soliti cartoni e pieghe sotto lo strettoio[20].

Trois personnages entrent donc en jeu: le foulonnier, le tondeur et le teinturier. Prato semblait vivre à l'heure de la dispersion technique: ces opérateurs étaient en effet restés indépendants, formant au début du XVIIIè siècle, nous l'avons vu, un groupe relativement restreint qui servait l'ensemble des fabricants. C'était pour ces derniers une solution avantageuse qui leur évitait de trop risquer leurs capitaux dans une immobilisation peut-être incertaine, d'autant que si le travail était fait selon leurs exigences, ils n'avaient aucune raison de mettre fin à cette division des tâches, et des risques.

Pour achever notre survol de la fabrication des draps, il faut voir à l'oeuvre les maîtres de la finition.

LES FOULONNERIES

Point n'est besoin d'insister sur les opérations de purge et de dégraissage des draps qui consistaient à débarrasser les étoffes de toutes les graisses, colle et produits divers dont on avait eu besoin de les enduire pour la préparation et le tissage. Pour ce faire, on immergeait les draps dans de l'eau et de la terre afin que celle-ci absorbe les graisses, puis on lavait à grandes eaux pendant plusieurs heures les étoffes. Plus que chez les purgateurs habitants en ville, c'est dans les foulonneries situées toutes en amont de Prato que s'effectuait cette opération initiale. Les deux villages de Coiano et de Santa Lucia concentraient depuis longtemps les moulins à fouler du territoire de Prato.

Dès l'apparition de l'art de la laine, ces moulins avaient été mis en oeuvre grâce aux eaux du Bisenzio qui possédaient une pente et un débit

---

[20] S.A.S.P., Arti, 68 b

capable d'alimenter les nombreux édifices hydrauliques qui s'y développaient. Aménagé en un système de canaux (gore), différents bras se ramifiaient dans la campagne et dans la ville de Prato assurant irrigation de l'agriculture, service des moulins et des foulonneries. Les plans que nous voyons nous montrent bien la succession des édifices, en particulier de Santa Lucia à Coiano. Au total, plus de soixante moulins, une papeterie, onze teintureries, trois purges au moins fonctionnaient grâce à ces eaux généreuses et bien maîtrisées, sans compter l'irrigation des métairies et des vergers, ou encore des rizières des terres granducales. Une profusion qui témoigne d'elle-même de l'importance de l'eau dans le territoire; c'était "l'or blanc" de Prato, condition ici comme ailleurs de développement[21]:

in questa ricchezza d'acque, che da tempo ci si era sforzati di disciplinare e di impiegare sia per l'irrigazione che per la produzione di forza motrice, era una delle condizioni dello sviluppo agricolo e manufatturiero del Pratese[22].

Trois foulonneries existaient au début du XVIIIè siècle. Deux au moins étaient propriété du chapitre de la cathédrale, indice de l'importance de la propriété ecclésiastique dans l'ensemble du territoire de la ville et dans des sphères variées d'activités. Les foulons étaient par conséquent des locataires emphytéotiques qui devaient verser chaque année une redevance fixe, et jouissaient en contrepartie de la propriété utile; ils pouvaient à leur tour louer les installations ou même vendre leurs droits de locataires.

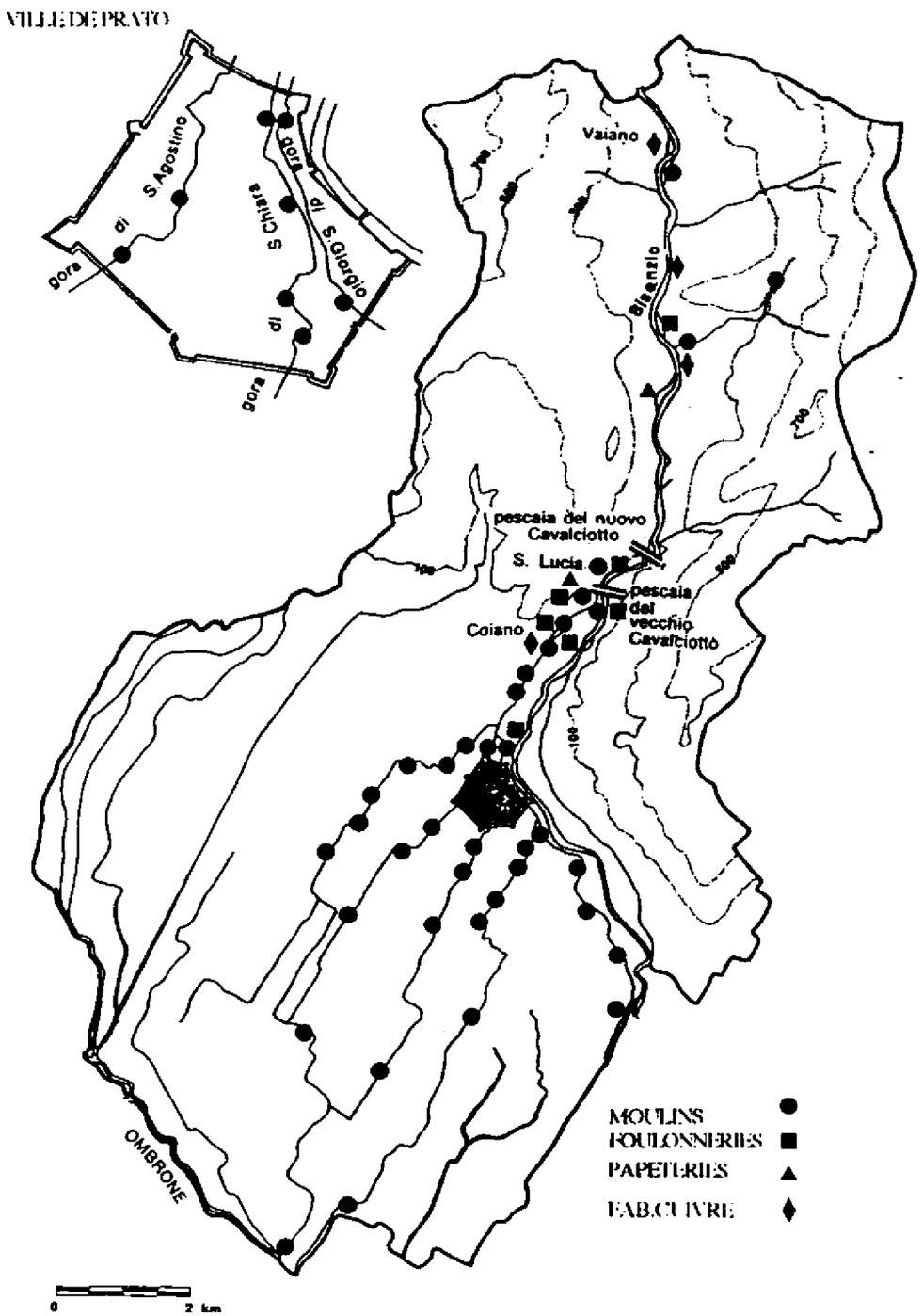
Les contrats de location retrouvés parmi les documents notariés nous font comprendre les détails de ces procédures complexes. Ainsi les Soffi étaient l'une des plus anciennes familles de foulon du village de Santa Lucia: ils avaient acheté en 1556 la propriété utile d'un moulin jusque là loué au chapitre par Piero di Guasperri e Convenevole di Franco. A l'occasion de l'achat, Lodovico di Matteo Soffi avait payé dix huit écus et s'était engagé à verser le loyer annuel dû au chapitre. Depuis lors, les descendants de Lodovico avaient possédé ces biens et y avaient fait *più e diverse spese ascendenti ad una somma di assai considerazione con haverci fatto un edifizio*

---

21 voir en particulier le cas de Bologne étudié par C.Poni et A.Guenzi *Un "network" plurisecolare: acqua e industria a Bologna*; in Studi Storici, 1989, n°2, pp.359-377

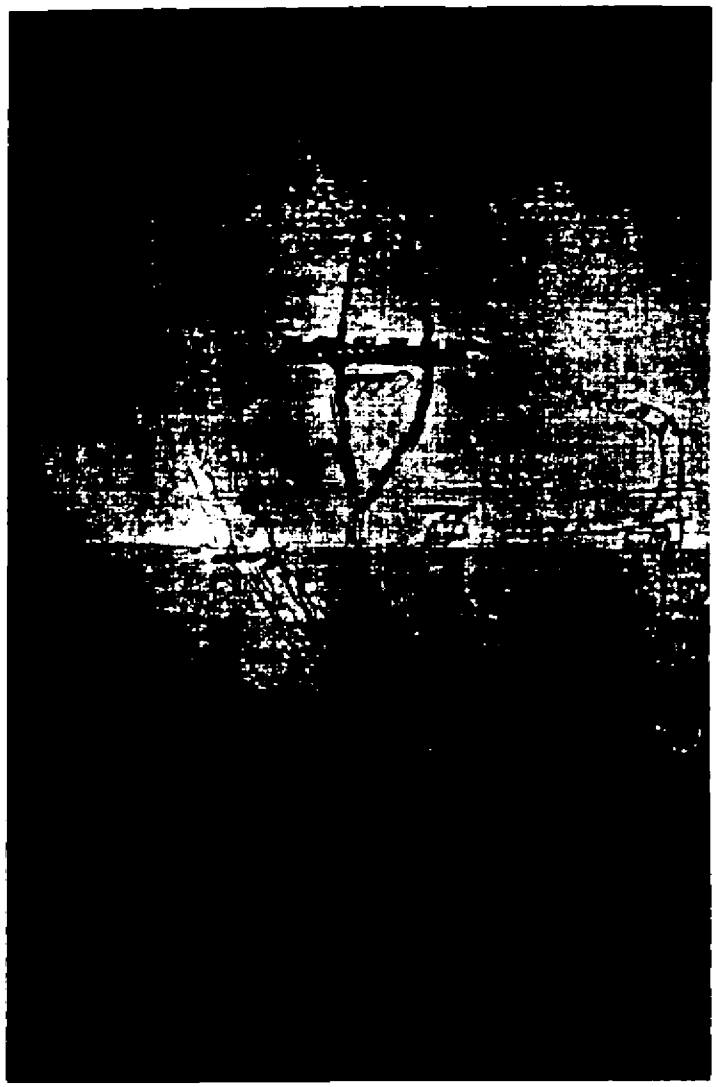
22 L.Rombai *L'assetto del territorio*, in *Prato, storia di una città*, t.2, p.6

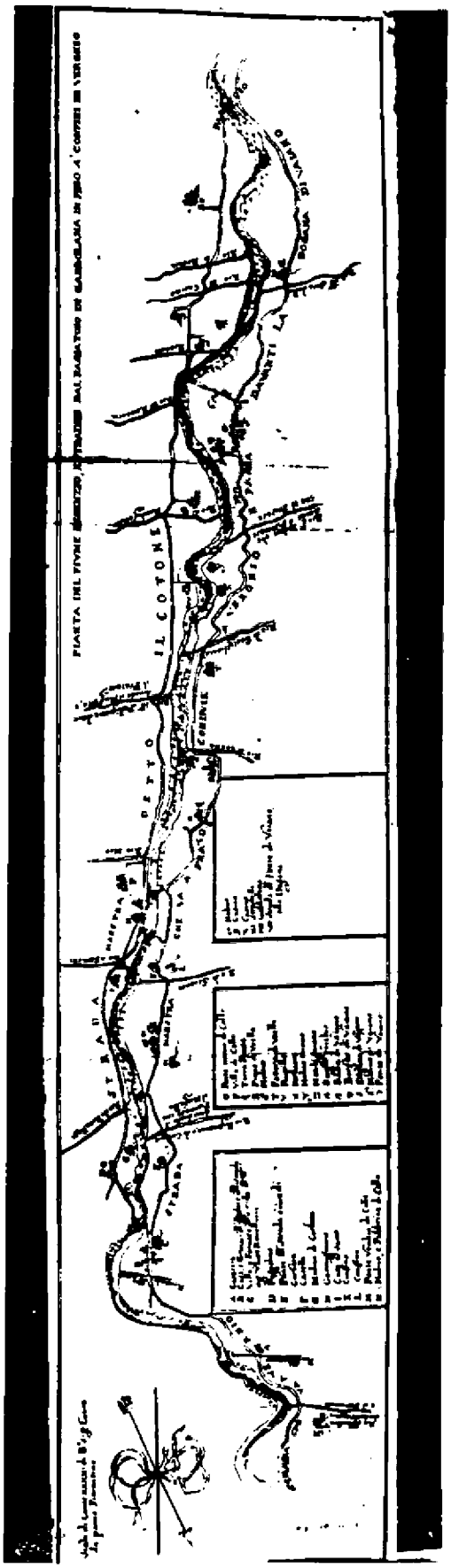
LES EDIFICES HYDRAULIQUES DU TERRITOIRE DE PRATO EN 1790



SOURCE: PRATO, STORIA DI UNA CITTA, T.2, OP.CIT., P.29

DEUX IMAGES DU FLEUVE BISENZIO





di gualtiera con più miglioramenti e ridotto i medesimi beni in stato considerevole[23]. Les locataires reconnus par le chapitre restaient cependant les descendants de Piero di Guasperri dont la lignée masculine s'éteignait en cette fin de XVIIè siècle. Les Soffi demandaient alors leur reconnaissance officielle dans les biens et s'engageaient à payer, comme ils l'avaient fait depuis plus d'un siècle, le loyer s'élevant à soixante stoia de grains, une livre de cire et l'équivalent monétaire d'une paire de capons. Ils s'obligeaient de surcroît à verser quinze écus au moment de la signature du contrat qui les installait pour les générations à venir dans la propriété effective de ces biens.

L'ensemble des édifices qu'ils recevaient, dont nous pouvons observer le plan ci-contre, se composait d'une maison de trois pièces dans laquelle étaient situées les deux meules du moulin; la seconde partie des bâtiments, de plus grandes dimensions, comprenait quatorze pièces, dont deux contenaient les piles du foulon. Là était l'essentiel du capital fixe, chacun des maillets étant évalué à cent quarante lires, contre seulement quarante deux lires pour les meules du moulin. L'ensemble de la foulonnerie était estimé à cinq cent quarante et une lires, dont deux cent dix sept seulement pour le moulin.

On mesure ainsi l'importance des ajouts et des travaux réalisés par la famille Soffi depuis son entrée dans les lieux: un investissement considérable, ils n'avaient pas exagéré, symptôme à la fois de l'accumulation effective de capitaux de la part de cette famille et des gains qu'ils espéraient retirer de l'activité de la foulonnerie.

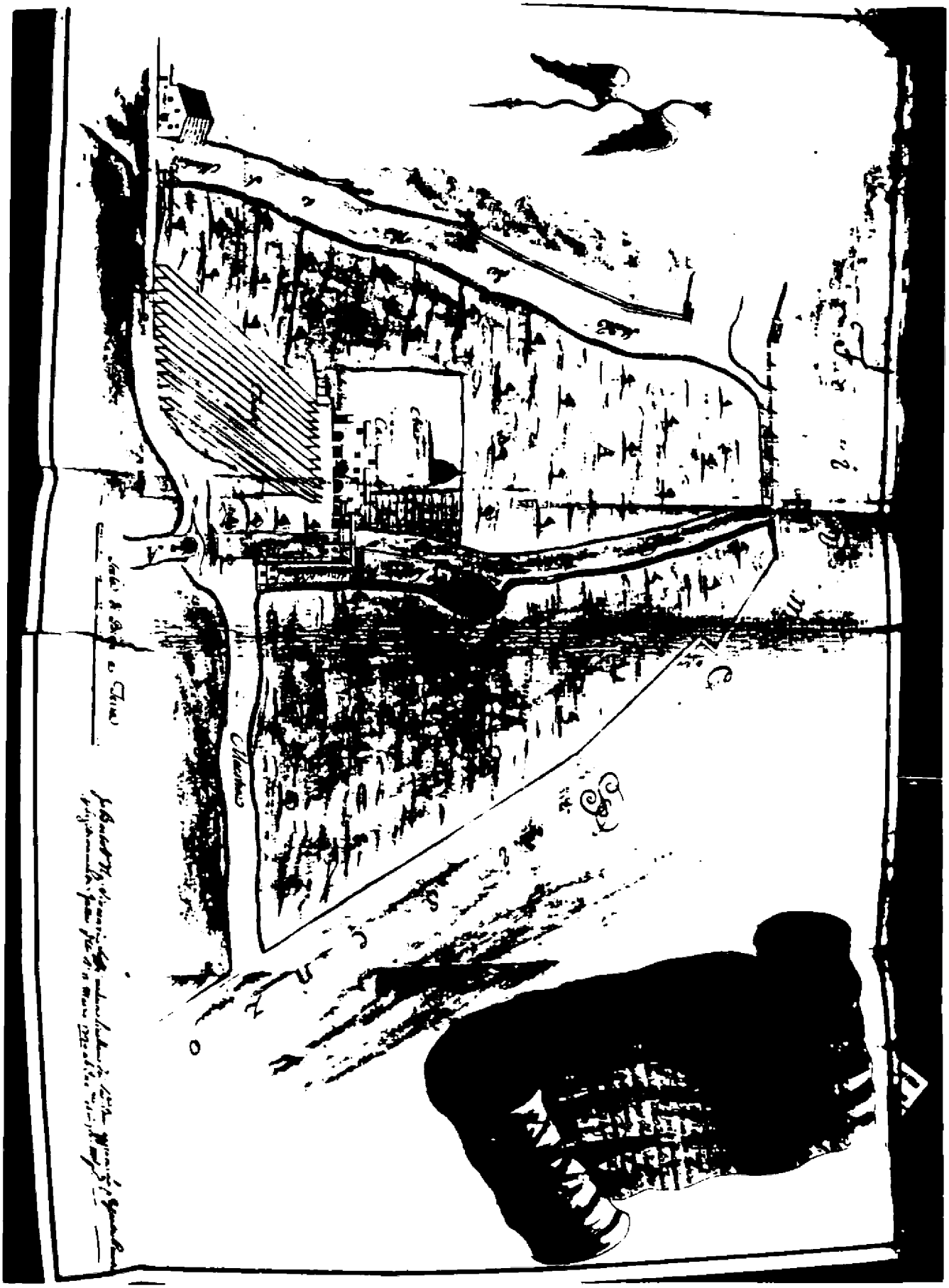
En plus des maillets, la foulonnerie était dotée d'amples séchoirs, dont on voit bien la disposition sur le plan. Ils constituaient eux aussi un capital non négligeable de cent cinquante six lires. Chaque foulonnerie disposait de telles installations; indispensables pour faire sécher les draps entre chaque opération, elles pouvaient éventuellement remplacer le séchoir public, comme nous l'avons déjà évoqué.

L'estimation totale ne comprend ici que les outillages internes aux édifices; on saisit cependant facilement la valeur de l'ensemble des biens qui comprenaient, en plus des bâtiments, des terres cultivées et plantées, également représentées sur le plan.

---

[23] A.S.F., Notarile moderno, Meucci AD, p. 19680

LA FOULONNERIE LOUEE PAR LES FRERES SOFFI-GHIBELLINI à SANTA LUCIA



Source: Archivio Diocesano di Prato, I-12

Par ailleurs, ce croquis nous met directement face à l'utilisation intensive des eaux du Bisenzio: on voit, installée en face de la foulonnerie, une papeterie, appartenant elle à des nobles de Prato, et témoignant ainsi d'une autre activité importante du territoire.

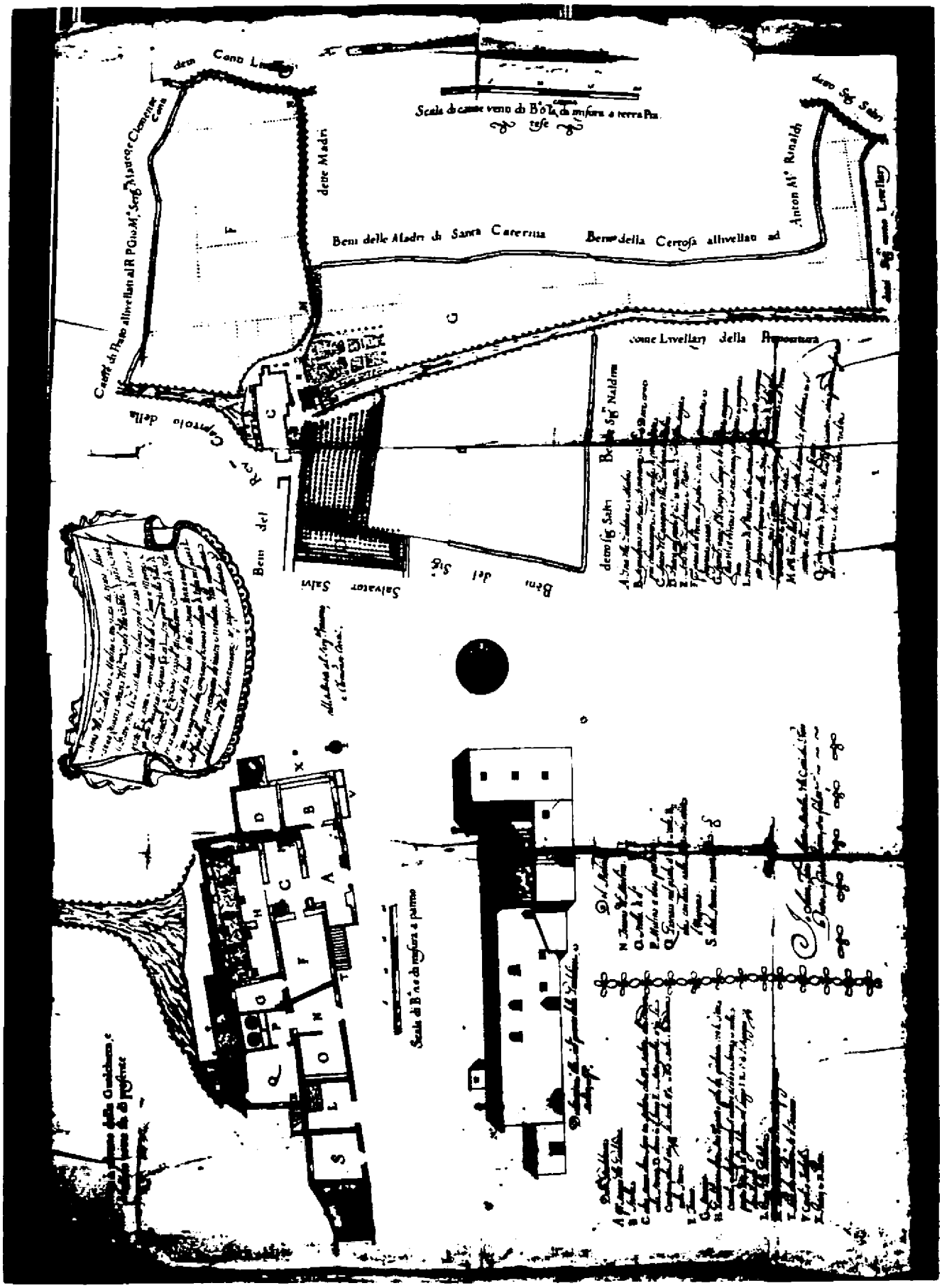
Pour entrer de plein pied au coeur des édifices, il faut aller frapper à la porte d'une autre foulonnerie de Santa Lucia, appartenant elle aussi au chapitre de la cathédrale et louée à partir de 1721 à la famille Conti. Le plan est ici plus complet et nous permet d'avoir une vue plus articulée des édifices. Le relevé de droite nous montre l'ensemble des biens loués: de vastes terrains ayant à leur centre la foulonnerie et le moulin (C), alimentés tous deux par le canal A qui reprend ensuite son chemin pour servir d'autres installations par l'écoulement E. La division des eaux entre les différents usages s'effectue à l'arrivée du canal, en B.

Le second plan de gauche nous offre lui une vue cavalière des édifices; mais c'est surtout le premier plan qui nous intéresse: il nous permet de faire rapidement l'inspection totale des bâtiments. Ils sont organisés comme on le voit en deux parties distinctes: les pièces N-O-P-Q appartiennent à l'espace du moulin: en N l'entrée, en O l'étable, en P enfin, les meules, actionnées par une partie de l'eau arrivant du canal, en Q le grenier à blé. Cet espace se poursuit à l'étage supérieur, où se trouvent les pièces réservées au meunier et qui correspondent aux trois fenêtres alignées au premier étage du plan d'ensemble.

Le moulin était donc absolument autonome et pouvait ainsi être facilement loué par le locataire principal; c'était en général la solution adoptée par nos foulonniers qui avaient, semble-t-il, assez à faire avec leurs draps et se contentaient donc de recevoir le loyer du moulin confié à un tiers. Néanmoins, la possibilité d'une intégration des deux activités existe: une solution qui avait pu être celle de temps de pénurie d'étoffes, mais qui semblait révolue au XVIIIè siècle.

L'espace de la foulonnerie commence en A et se poursuit de part et d'autre: en B de nouveau une étable, en C et D des pièces communicantes qui donnent accès au four (E) et aux pièces réservées au foulon: ce sont les pièces superposées de la partie haute, à l'extrême droite du plan cavalier. Le véritable centre de la foulonnerie se trouve en H où s'actionnent quatre maillets que l'on perçoit distinctement ici. Les pièces adjacentes servent d'entrepot pour les draps qui sont par contre purgés dans une autre partie de l'édifice (L), témoignage sans doute des adjonctions successives.

LA FOULONNERIE LOUEE PAR LES CONTI à SANTA LUCIA



Source: Archivio Diocesano di Prato, I-13

De même, c'est à l'extrémité gauche des édifices (en M), dans une pièce qui peut très bien être postérieure à la construction initiale, qu'est stockée la terre qui sert à purger et à fouler les draps.

Au total, on se trouve devant des édifices d'une valeur totale de six cent vingt sept écus (4393 lires), dont la foulonnerie représente encore une fois l'essentiel: elle vaut à elle seule cinq cent quarante neuf écus (3847 lires). A regarder de plus près, l'outillage semble plus sophistiqué que celui des Soffi, les maillets et leur garniture étant estimés à deux cents écus (soit 350 lires chacun).

Même si les installations des foulonneries pouvaient différer en valeur et en modernité, les techniques n'avaient pas varié et correspondaient sans doute assez bien à la description qu'en donnait Duhamel Du Monceau:

la plupart des moulins à foulon sont très simples..la roue à aube ou celle à augets fait tourner l'arbre qui, au moyen de levées, fait agir les maillets[24].

Les moulins à la hollandaise, de conception toute à fait différente, étaient alors inexistants à Prato, on l'a dit. Malgré tous leurs avantages, rendements accrus et meilleure qualité de l'ouvrage, ils avaient surtout l'inconvénient d'une construction nettement plus dispendieuse et d'un entretien plus onéreux. Si l'on pense aux acteurs de l'investissement dans les foulonneries, on peut facilement se convaincre de leurs réticences face à une telle dépense: les artisans qui louaient ces édifices n'avaient sûrement pas les moyens de faire des frais si extraordinaires; le chapitre ou les nobles qui en étaient propriétaires directs n'y voyaient pas forcément de quoi tirer leur avantage: à supposer qu'ils aient fait les frais de piles à la hollandaise, il n'est pas évident qu'ils eussent trouvé à Prato qui aurait pu leur payer des loyers beaucoup plus importants et soutenir les frais d'un entretien sans commune mesure avec celui des anciennes installations. Surtout, les piles à la hollandaise n'étaient pas vraiment nécessaires pour perfectionner la production courante qui se fabriquait à Prato et en Toscane: rien ne poussait donc à un tel investissement. Le problème était de toutes façons simplement résolu par les lois de la capitale à laquelle le souverain avait réservé l'exclusivité des installations à la hollandaise. A en croire Duhamel Du

[24] Duhamel Du Monceau, *Art de la draperie*, op.cit.,

Monceau, ce n'était pas forcément un désavantage majeur car *un foulonnier habile...foule très bien les draps les plus fins avec un moulin à maillets*[25].

Du foulage

Tous les ouvrages insistent sur l'importance de cette phase initiale des apprêts. Pour Duhamel Du Monceau, *de toutes les opérations de la draperie, c'est le foulage qui exige le plus d'attention, de raisonnement et de bon sens*[26]. Aux dires des membres de l'*Arte della Lana* de Prato, *il gualcheraio (ha) la chiave della porta per la quale devono gli altri mestieri passare*[27].

L'effet du foulon, rappelons-le, était essentiel pour les draps de laine auxquels il donnait *leur consistance ajoutant le mérite du feutre à la régularité du tissu*[28]. C'était là le but fondamental de l'opération: feutrer le drap sous l'effet de l'échauffement provoqué par le battage des maillets dans une solution d'eau et de savon. Les fils de la chaîne et de la trame se confondaient ainsi, le drap acquérait plus de corps tout en perdant longueur et largeur.

Seuls les draps de laine cardée étaient soumis à ce traitement qui, au contraire, risquait de nuire aux étoffes lisses qui y *perdraient légèreté et brillant*[29]. Seules certaines étoffes sur étaim devaient également se feutrer au point que la laine de trame cache et recouvre l'étaim de la chaîne. Elles étaient par conséquent également soumises aux maillets quoique pour une durée inférieure sous peine d'en détruire la solidité et la bonté.

...à Prato

Depuis longtemps l'usage de la terre s'était répandu à Prato, en contravention évidente des règlements qui prescrivaient l'usage du savon permettant au draps de bien se fouler et de ne pas se déssécher durant les nombreuses heures passées sous les coups des maillets. Les rapports de 1767 nous donne une description détaillée des pratiques de purge et de foulage alors en usage:

la pezza deve mettersi nel trogolo (?) entrovi la terra ben stempata con acqua affine di potervela immergere, fatto questo è necessario metterla ad asciugare al sole e seccata che sia deve porsi in pila per un buon spazio di

---

25 Idem
26 Idem
27 S.A.S.P, Arte 67, p. 1099
28 Encyclopédie Diderot, article Laine
29 Idem

tempo dove dai replicati colpi dei mazzi dell'istessa pila viene a purgarsi in parte da quell'untuosità che ha sul bel principio, e incomincia questa a indebolirsi e snervarsi tanto nella sostanza della lana, quanto dello stame di cui è costruita la pezza..curata che sia de detta pila deve lavarsi di nuovo nella detta terra affine resti bene spurgata dall'olio, e da capo rimessa al sole, di poi deve ritornare in pila come sopra e soffrire i medesimi colpi cosi assai pregiudicevoli rendendola via più debole e snervata nel suo corpo[30].
La terre se trouvait à Gualceto, sur un terrain appartenant à la corporation, on s'en souvient. Son usage était par conséquent beaucoup plus économique que celui du savon qu'il fallait importer de Gênes ou de Livourne. Mais l'économie avait semble-t-il comme contrepartie une détérioration du drap qui pesait certes aussi lourd, voir davantage, que lorsqu'il était foulé au savon *ma di minor sostanza e bontà di quello sarà purgato a sapone a effetto questo della terra che resta internata in detto lavoro nell'atto di purgarsi*[31].

Là ne s'arrêtait pas l'à-peu-près des opérations de foulage. À en croire Lazzero Mazzoni en effet, la pratique courante des foulonniers était de réduire au maximum le temps que passaient les draps sous les maillets, qu'il s'agisse des étoffes sur étaim ou des draps de laine: *il metodo ordinario per sodare i panni non è niente affatto perfetto*, constatait-il en 1817, *mentre più di sei ore non si manda un panno*; or, selon lui, *il pretendere di sodare in sei o in più otto ore è un assurdo di poca cognizione*[32]. En effet, quand Duhamel Du Monceau énonçait les règles du bon usage du foulage, il parlait de temps nettement plus longs, variables certes *suivant la nature de la laine, la façon dont le drap a été tissu et encore même suivant les différentes couleurs, de sorte qu'il faut, pour qu'un drap parvienne à être foulé 24 à 30 heures et d'autres fois 48*[33]: aucune commune mesure avec les six petites heures de Prato. Faut-il pour autant suivre Lazzero dans son jugement d'ignorance? Tous connaissaient sans doute -ou avaient su- les règles du bien-faire; force est de constater une fois de plus le changement des priorités: il fallait faire vite, ne serait-ce que pour rentabiliser les édifices, et faire économique suivant la logique d'une production devenue commune et bon marché. Telle était également la devise dans les autres opérations de finition.

---

30 S.A.S.P, Arti 40
31 Idem
32 S.A.S.P, Mazzoni, Lazzero, 5/11/1817
33 Duhamel Du Monceau, op. cit.

TONDRE, LUSTRER ET PERFECTIONNER LES ÉTOFFES

Au sortir du foulon, le drap passait entre les mains des laineurs-tondeurs. Ici point de premier travail "en harmant", c'est à dire avec des chardons morts et des ciseaux usés avant le dégraissage du drap, comme il se pratiquait dans les manufactures de draps fins. Les tondeurs récupéraient le drap une fois achevées toutes les opérations de la foulonnerie et le perfectionnaient jusqu'aux dernières opérations de presse, avec néanmoins des interruptions pour la teinture et le séchage.

La boutique de tondeur n'avait extérieurement aucun signe distinctif. Généralement prise en location à des institutions ecclésiastiques ou à des nobles comme les foulonneries, elle était alors équipée des principaux outils et ustensiles nécessaires aux opérations. C'est le cas par exemple de la maison avec verger que louait Pier Antonio Cocci au noble Carlo Filippo Bocchineri. A son entrée dans la boutique en 1690 il avait trouvé les ciseaux (appelées forces) et la table de tondeur, les presses et les cartons pour lustrer les draps[34]. Les forces et la presse représentaient les deux principaux investissements d'une boutique. En 1733, une paire de forces neuve était évaluée à plus de quatre vingt sept lires (plus que la valeur d'une meule de moulin). Quand à la presse, elle valait alors cent cinquante quatre lires (plus qu'un maillet de foulon de Soffi). Au total, le coût de l'équipement pouvait alors s'élever à plus de trois cent lires, une somme relativement coquette.

L'effet de la tonte était de donner souplesse et finesse aux draps. L'opération, rappelons-le, s'effectuait en deux temps: le lainage, par l'action des chardons naturels que l'on passait sur le drap, en tirait les poils; la tonte proprement dite coupait au ras de l'étoffe les poils que le lainage avait contribué à faire ressortir.

L'usage de chardons naturels d'abord usés puis de plus en plus robustes était partout recommandé et codifié afin d'éviter de tirer trop violemment les fibres du draps et de le vider de sa substance. De telles pratiques supposaient la répétition des opérations qui prenaient ainsi un temps certain. Pour faire plus vite l'ouvrage, sans avoir besoin de le répéter, l'usage s'était introduit à Prato depuis au moins le XVIIè siècle de lainer la pièce avec des cardes de fer *mediante i quali resta snervata di maniera tale che oltre la qualità di essa e biasimo grande che ne riceve la città, ne ritrahe*

34 A.S.F., Notarile moderno, Ambrogi, p. 25223

l'universale un danno notabilissimo[35]. Les cardes de fer tiraient en effet une grande quantité de laine, au risque de vider le draps et de le trouer. Mais le gain de temps et de travail qu'elles permettaient en faisaient un peu partout l'instrument privilégié des fabriques de basse qualité qui y trouvaient le moyen d'abaisser les coûts de la finition. Malgré les peines prévues par la corporation de Prato contre les contrevenants, la pratique n'avait pas cessé et semblait généralisée au XVIIIè siècle.

La tonte des étoffes ainsi lainées devait être elle aussi des plus expéditives. Encore une fois les statuts de l'Art ne recommandaient une *somma diligentia* que pour les draps larges[36]. Les draps étroits, au contraire, n'étaient pas mouillés et l'on peut supposer qu'une seule tonte leur était administrée: un travail assez sommaire si l'on considère que certains draps fins, comme ceux de Sedan, pouvaient être tondus jusqu'à six fois.

Certains tissus, comme les étamines ou les étoffes sur étaim, ne devaient pas subir la tonte mais étaient simplement frisés: *c'est une manière particulière de lainer qui rend soulevé et crépu le poil de certains draps qui ne se tondent pas*[37]. Pour ce faire, on pouvait simplement se servir d'une planche enduite de colle forte et saupoudrée de sable fin[38]: un système adapté à de petites quantités ou de petites surfaces mais qui devenait insuffisant dès que le nombre de draps s'élevait. On utilisait alors une machine, "la frise", formée de cylindres sur lesquels roulait le drap et se frisaient ses poils.

C'est vraisemblablement la solution qui fut adoptée à Prato; on trouve par exemple chez le tondeur Cocci que nous avons déjà rencontré *due edifizi da cotonare con numero sei asse con pietra per uso dei medesimi edifizi, cinque paia zanche (?) spettanti ai medesimi e due maniglie di ferro con due subbi con suoi cardi similmente a uso di detti edifizi*[39]: un équipement pesant, qui prouve à la fois la grande quantité de draps qui étaient ainsi traités et qui justifiaient de telles installations, et la capacité d'adaptation dont surent faire preuve les acteurs de la finition, nous y reviendrons.

En tous cas, frisées ou tondues, les étoffes devaient en dernier lieu être lustrées, pliées et pressées. Après avoir été teintées, elles revenaient achever

---

35 Riforma dell'Arte della Lana, 1688
36 Statuto dell'Arte della Lana, 1542
37 Sergent *Dizionario d'Arte e mestieri*
38 Duhamel Du monceau, op. cit.
39 A.S.F., Notarile moderno, Ambrogi, p. 25223

leurs parcours de finition chez les tondeurs qui possédaient les instruments réservés à cet usage: des cartons étaient interposés entre chaque pli du drap qui était ensuite disposé sous la presse, une machine composée de plaques extrêmement pesantes entre lesquelles le drap était compressé à l'aide de vis géantes. Aucun écho de défaut particulier à cette dernière opération n'a filtré jusqu'à nous. On peut bien sûr supposer que les cartons n'étaient pas nécessairement de toute première qualité et que le temps que passaient les draps sous la presse ne dépassait pas le strict minimum: une pratique cohérente avec le reste des usages de Prato. Du reste, en l'absence de description précise, il nous faut supposer que l'outillage demeurait relativement rudimentaire: les presses de bronze qui se construisaient en Hollande ne firent en effet leur apparition à Florence qu'en 1715, peu après les piles de foulon, et restèrent comme elles, à l'usage exclusif des drapiers de la capitale[40].

Ainsi achevée, la pièce pouvait retourner chez le marchand qui l'avait confiée aux artisans de la finition. Mais avant de tirer les conclusions de cet ensemble d'opérations, il nous reste à examiner la phase primordiale de la teinture.

A L'ÉPREUVE DE LA COULEUR

C'est encore une fois une série de lamentations qui s'élève à propos des couleurs de Prato: *ogni giorno il più gran numero de' manifattori di questi generi fittibondi d'un ingiusto guadagno, non curandosi della loro coscienza, onore e riputazione fanno tingere le loro pannine con tinta falsa*[41]. Entre l'honneur et le gain, les fabricants de Prato choisissaient de nouveau la voie de l'économie, à la grande indignation du douanier Beaudriez, partisan résolu du bel ouvrage.

Les normes réglementaires de la corporation indiquaient pourtant les devoirs de la belle teinture, nous l'avons vu. Deux principes de base étaient posés par le règlement initial: l'obligation de teindre en laine et d'utiliser les ingrédients du grand teint comme on l'appelait en France. Nous avons déjà vu comment la teinture en pièces fut par la suite permise, sous la pression du souci d'économie des marchands.

---

40 D. Preti, op.cit., p. 797

41 A.S.F., Miscellana di finanza, A. 351

La même préoccupation tenaillait les teinturiers, qui tentaient de réduire leurs coûts et d'augmenter leur bénéfice en mélangeant les drogues:

avviene che il più delle volte li mercanti in fare tignere le loro pannine larghe nere di guado sono dai tintori con loro gran danno defraudati perchè invece di porre i vaggelli a ciò necessario totalmente di guado li pongono d'indaco[42].

Un jeu subtil sur les matières premières se pratiquait donc depuis longtemps; il ne restait pas toujours confiné dans le cadre des teintures du grand teint si l'on en croit les protestations de l'Art et des marchands qui se plaignaient dès le début du XVIIè siècle de l'usage de teindre avec du bois de Brésil en lieu et place de l'écarlate (*chermisi*)[43]. Les Pacchiani apparaissaient ainsi une fois de plus dans la droite ligne des pratiques courantes de Prato quand ils mélangeaient les drogues, s'évertuant au maximum d'économie.

Pour saisir pleinement la raison et la justification des mélanges ou des substitutions, il faudrait pouvoir connaître ici aussi les voies de l'approvisionnement et les prix des matières premières. La majeure partie des échanges nous échappe malheureusement. Seule nous est connue la provenance de la guède: la plante à partir de laquelle s'obtenait la matière colorante était cultivée en Toscane à Monterchi, Anghiari et Borgo San Sepolcro; de nombreux teinturiers de Prato étaient en contact avec ce dernier centre où ils déclaraient s'approvisionner directement, notamment auprès d'un certain Ghelardi qui semblait détenir une bonne part de ce commerce[44].

Une nouvelle fois le troc apparaissait comme moyen, sinon principal, du moins fondamental, des échanges: tous les teinturiers affirmaient en effet obtenir la guède en échange de marchandises, ou de manufactures quand leurs fournisseurs étaient également marchands de draps. Nombreux étaient également ceux qui se procuraient la matière première directement auprès de la corporation de Florence qui disposait de ses propres réseaux d'approvisionnement.

Mais toutes les matières tinctoriales ne se trouvaient pas en Toscane naturellement, et c'est encore par Livourne qu'arrivait l'essentiel des plantes utilisées. De nouveau, le troc entrait en jeu faisant s'échanger les

---

[42] Riforma dell'Arte della Lana, 1679

[43] S.A.S.P., Arti, 67, p.1210, la protestation date de 1627

[44] S.A.S.P, Arti 66, 1766

mezzelane contre les drogues exotiques[45], qui, au vu de leur contrepartie, ne devaient pas être parmi les plus prestigieuses.

Deux caractéristiques semblent donc dominer la teinture de Prato: l'exclusivité des matières végétales, la pratique de plus en plus généralisée des mélanges de plantes en vue d'abaisser les coûts, fut-ce au prix d'un nivellement de la qualité avec le "petit teint". Les draps étaient teints de plus en plus vite, le plus économiquement possible, avec des résultats qui n'allaient sûrement pas dans le sens d'une amélioration de la qualité et du maintien de l'honneur du fabricant auquel Beaudriez était si attaché. En cela du reste, les fabricants et teinturiers de Prato ne se différenciaient pas fondamentalement de leurs collègues Florentins dont les couleurs avaient cessé de faire la renommée[46] quoiqu'elles restassent plus sophistiquées que celles de Prato.

Si telle était la situation pour la teinture des draps de laine réglementés, celle des draps étroits, des étoffes mêlées ou des toiles avait été depuis longtemps laissée à la discrétion des marchands; le statut de l'Art indiquait uniquement qu'on pouvait les teindre de toutes les couleurs[47], impliquant ainsi libre choix des procédés et des ingrédients. On ne peut douter qu'on les teignait en mélangeant dans les bains les drogues du petit teint de meilleur marché, accélérant au maximum les étapes du travail: un seul bain suffisait vraisemblablement pour teindre les fils des mezzelane ou des toiles de lin qui subissaient du reste des apprêts beaucoup plus restreints que les draps de laine.

APPRÊTER LES TOILES

Une fois tissées, les étoffes de lin, de chanvre ou mélangées suivaient un parcours assez différent des draps de laine. L'action du foulon n'était ni nécessaire ni bénéfique à ces tissus, dont les fibres, pour l'essentiel végétales, ne se feutraient pas. Elles n'avaient par conséquent besoin que d'être purgées et éventuellement blanchies. L'essentiel des apprêts consistaient ensuite à les soumettre à l'action de la calandre, *une grosse machine avec laquelle, par le moyen de grands poids, on presse les toiles ou les draps pour leur donner le lustre ou l'onde*[48]. L'étoffe était compressée entre les

---

45 S.A.S.P, Arti 40
46 cf D. Preti, op. cit., p. 797
47 Statuto dell'Arte della Lana, 1542
48 Sergent, op. cit.

cylindres, roulée en différents sens et ainsi s'assouplissait, s'adoucissait et acquérait le lustre qui lui était nécessaire. Pour achever de la mettre en forme, on la passait ensuite à la presse, dont l'effet était semblable à celui qu'elle opérait sur les draps de laine. La finition de ces pièces était, on le voit, beaucoup plus sommaire et rapide que celle des draps: un gain de temps, une économie de coûts qu'avaient sans doute bien présent à l'esprit les marchands de Prato.

3 ESTIMER LES COÛTS DE FABRICATION

Si les fabricants raisonnaient sans problème sur les coûts des différentes étoffes et sur l'avantage qu'ils tiraient de chacune d'elles, il est beaucoup plus difficile pour nous de les suivre dans cette étape fondamentale de leurs calculs manufacturiers. Savoir quel était le prix de revient des draps, en connaître la structure selon la succession des opérations tient pour nous de la gageure. Aucun fabricant n'a en effet fait devant nous le calcul de ses différents frais, comme avait pu le faire Lazzero Mazzoni pour ses bérets[49]. Des indications précieuses existent certes pour Florence[50]; mais aucun document direct n'a pu être retrouvé pour Prato. Il faut donc tenter de forger notre propre clé d'accès, pour réussir à comprendre les logiques mises en oeuvre.

Les instruments dont nous disposons sont dans l'ensemble lacunaires et insatisfaisants: quelques prix de façons du tissage et de la purge des draps, tels qu'ils furent nouvellement fixés par la corporation en 1683, des informations disparates sur le prix des façons dans la finition, glanés au fil des registres de procès de la corporation, enfin les salaires déclarés aux enquêteurs de 1767 ou élaborés par ces derniers. Nous avons essayé de regrouper l'ensemble de ces informations dans le tableau proposé en annexe 1.

La première limite de ces données, pour nous insurmontable, est qu'elles indiquent des prix en monnaie sonnante et trébuchante qui avaient la caractéristique de ne jamais être versés intégralement, nous l'avons dit. Aussi ne sommes nous jamais certains que le fabricant payait six sous et huit deniers pour chaque livre de lin qu'il envoyait filer dans la campagne. Ne connaissant pas non plus le taux de baisse pratiqué par l'intermédiaire du

---

49 CF chap sur les Mazzoni, p. 30

50 A.S.F., Miscellana di finanza, A, 467; ces données ont déjà été utilisées et réélaborées par P.Malanima *La decadenza...*, op.cit., p.215 notamment.

paiement en nature surévaluée, nous sommes contraint à une analyse "formelle" des coûts de production qui n'a sans doute qu'un rapport assez lointain avec la réalité des frais de fabrication.

Ainsi, il semble tout à fait irréaliste de prendre sérieusement en considération les prix du tissage indiqués dans l'enquête de 1767: la confection d'une *mezzalana* coûterait en effet, selon ces indications, de six à huit lires, un prix trois fois supérieur à celui réellement payé aux tisseuses.

Par ailleurs, de nombreuses données demeurent inconnues, comme le prix de toutes les opérations préalable à la filature, ou celui de la plupart des façons intermédiaires (ourdissage, épinçage, revoyure, etc). Nos considérations ne peuvent donc porter que sur les grandes étapes de la fabrication: filature, tissage, apprêts, teinture.

Ayant présentes à l'esprit toutes ces limites, nous avons cependant tenté l'expérience d'une reconstitution des coûts pour trois grands types d'étoffes: les draps de laine "à usage de Prato" appartiennent à la gamme supérieure de la production de la ville; ils se fabriquent, nous l'avons vu, en nombre limité; les "calisses" sont au contraire au bas de l'échelle des draps de laine; ils font partie, avec les "rascette" et les "rovesci", de ce qui se fabrique le plus, non seulement à Prato, mais dans toute la Toscane; enfin les *mezzelane* représentent l'article le plus en vogue de Prato: des étoffes très bon marché, ourdies de lin et tissées de la laine la plus commune.

Pour cette tentative de reconstitution, nous disposons de deux types d'informations: les unes, plus fiables, nous indiquent directement le prix des façons (tissage, apprêts, teinture); les autres sont le fruit de notre reconstitution à partir des données fournies par l'enquête de 1767: l'incertitude devient alors maximum, car, répétons-le, les fabricants ne payaient jamais ces prix convenus.

Il est bien difficile dans ces conditions de tirer des conclusions qui n'aient le goût de la banalité. Notons d'abord l'incidence de la matière première: comme nous l'avions déjà constaté à propos des bérets, elle représente à elle seule près de la moitié du coût total (cf graphiques 1, 2 et 3); un poids relatif qui augmente d'autant plus que baissent le nombre et le prix des façons qu'on lui fait subir. L'analyse des coûts de production d'une *mezzalana* nous offre un bon exemple d'un tel mécanisme: si la matière première représente ici une part prépondérante de la dépense, c'est que les manufactures étaient extrêmement sommaires et que les fabricants avaient su faire jouer à leur avantage les mécanismes du paiement en nature; ainsi

la rétribution du tissage ne représente que la partie monétaire d'un salaire essentiellement compensé en draps.

Même "truck-system" adopté pour le payement de la filature, mais nous avons malheureusement dû nous contenter des rétributions officielles, ce qui explique l'importance sans doute majorée de cette phase dans l'analyse des coûts des trois types d'étoffes. Cette majoration compense largement l'absence dans nos évaluations des opérations initiales du lavage, triage, cardage etc. Si l'on se réfère une fois de plus au coût des bérets tissés, on constate que l'ensemble des opérations jusqu'à la filature représentait alors un peu plus de 16% du coût total: une mesure sans doute plus proche de la réalité. Toutefois, malgré les grandes différences de montants effectifs, le poids de la filature semble pouvoir être difficilement comprimé puisqu'il représente une part toujours assez semblable des coûts (aux environs de 20%).

Si l'on compare ces données avec le poids de la filature d'un draps fin de Florence, on voit effectivement que nos calculs ont entraîné une surévaluation de cette opération (cf graphique); néanmoins, l'ensemble des opérations de réduction de la laine en fil représentent bien globalement un peu plus de 20% des coûts de production; les données florentines confirment d'autre part que le poids de la matière première et des premières opérations de transformation croit considérablement en même temps que s'abaisse la qualité du tissu: en effet, les chiffres fournis pour la confection d'une *rascetta*, qui, malheureusement, englobent indistinctement prix de la laine et de sa première transformation, indiquent qu'elles concentraient plus de 78% des coûts! Nos chiffres disent la même chose: pour un calisse ou une *mezzelana*, les trois quart du coût se divise entre matière première et transformation initiale, indice de l'extrême simplicité des opérations de transformation.

La teinture était dans tous les cas indispensable et représentait l'un des postes les plus coûteux de la manufacture. On saisit bien sûr la différence qui peut exister entre la teinture de douze lires appliquée à un drap, et celle trois fois moins cher d'une *mezzalana*. Et pourtant la teinture pèse relativement plus lourd pour cette étoffe de bas de gamme que pour les autres draps car c'est là l'essentiel de la finition qui lui est donnée.

Dans le tissage et les apprêts en effet, les différences sont majeures: le tissage d'une *mezzalana* coûte, on le voit, dix huit fois moins que celui d'un

drap et pèse quatre fois moins dans les coûts de production. On mesure ainsi concrètement la différence entre la fabrication encore relativement soignée du drap et celle déqualifiée et le plus souvent décadente de la *mezzalana*. Le calisse semble se trouver dans une position intermédiaire, quoique plus proche du tissu mélangé: le tissage en est rapide et permet ici encore aux fabricants de limiter considérablement les coûts par rapport aux draps.

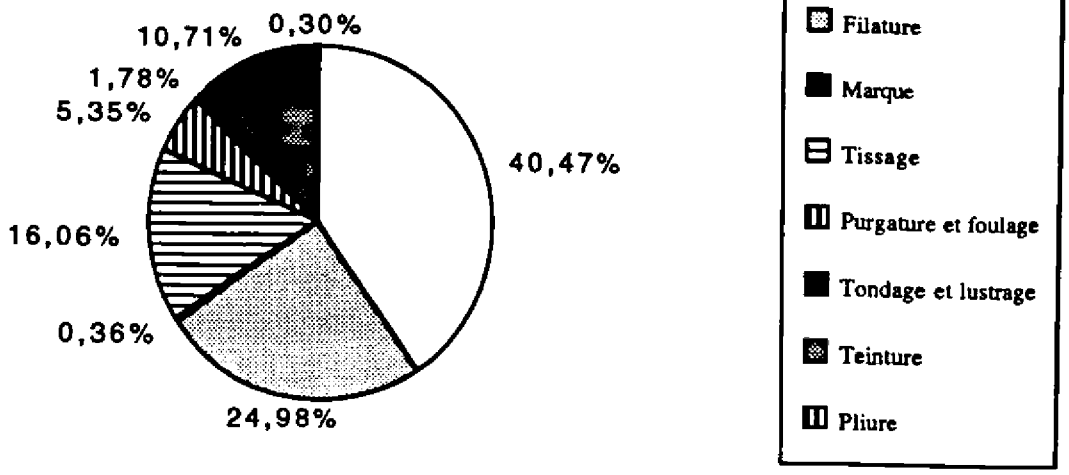
Des différences encore plus importantes se rencontrent dans la phase des apprêts. Cette fois, draps et calisse appartiennent à la même catégorie de tissu passant par le foulage et la tonte. Comme nous l'avons vu, ils recevaient alors des façons essentielles à leur aspect et à leur vente, ce qui explique la part non négligeable de ces opérations dans l'économie des coûts. Cependant, le prix des façons comme leur incidence dans l'économie de la fabrication confirme que les draps de Prato n'avaient rien de fins. Le cas de la tonte est particulièrement significatif: elle ne représente jamais plus de 2% des coûts de production, ce qui indique suffisamment clairement qu'elle était ici limitée à sa plus rapide et simple exécution. Rien de comparable avec l'importance qu'acquérait à Florence cette opération dans lequel la plus value et les coûts augmentaient proportionnellement: 13% des coûts de fabrication, voilà se que représentait la tonte d'un draps fin (cf graphique), du jamais vu à Prato. Les calisses étaient traités encore plus sommairement, au point de réduire de moitié le coût des opérations qui ne dépassaient plus cette fois le vingtième de la dépense totale.

Malgré tout, les apprêts des draps de qualité inférieure restaient sans comparaison avec le caractère dérisoire qu'ils revêtaient pour les *mezzalane*, les draps de lin et de chanvre. Nous avons déjà vu les différences essentielles dans les procédés, nous en voyons ici la conséquence en terme de coût: moins d'une demie lire (la moitié du tissage), c'était tout ce que les fabricants consacraient ici à la finition de ce tissu par nature grossier. Les relateurs de 1767 insistaient du reste sur le fait que *l'essere la fabbricazione e condizionatura delle mezzelane dell'altre specie di panni molto più spedita di quella delle pannine*[51]. Ils y voyaient l'un des principaux motifs de son élection au rang de première production de la manufacture de la ville.

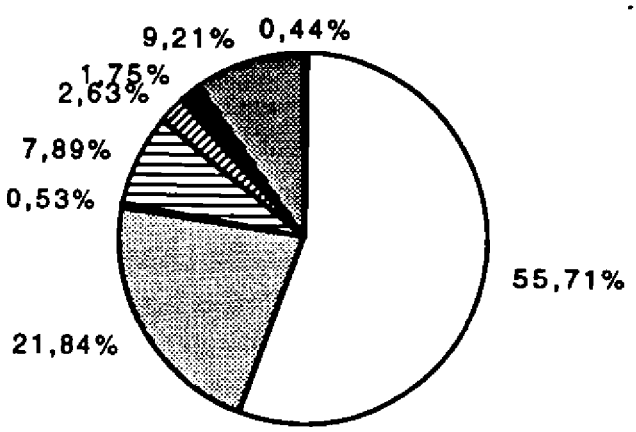
---

51 S.A.S.P, Arti 40

Prix des principaux coûts de fabrication d'un draps de Prato

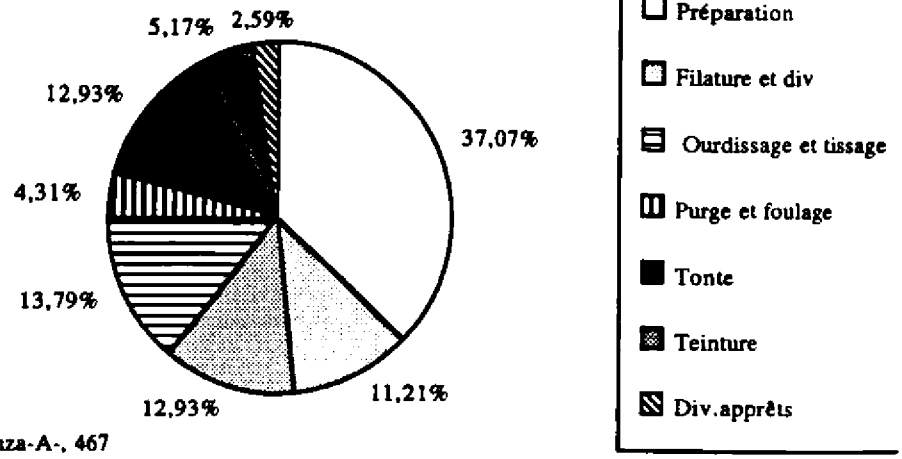


Prix des principaux coûts de fabrication d'un calisse



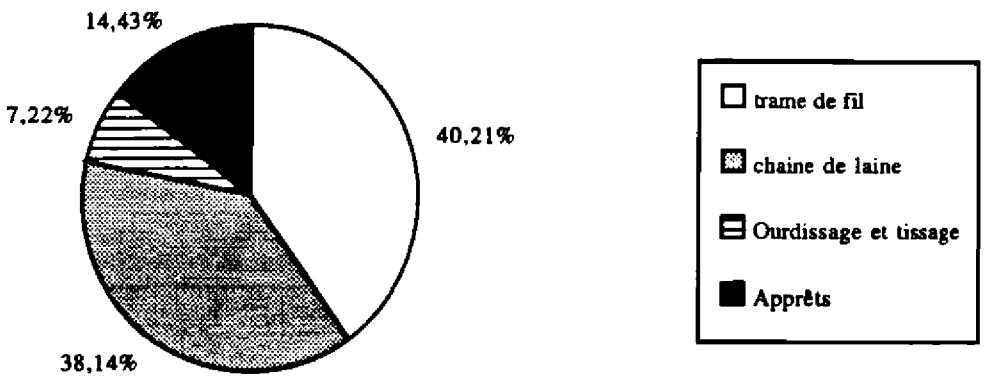
Principaux coûts de production d'une mezzalana

Coût de production d'un draps fin de Florence en 176



Source: ASF,Miscellana di finanza-A-, 467

Coût de production d'une petite rase en 1767



Source: A.S.F., Micellana di finanza-A-, 467

Ainsi, le mot d'ordre de la fabrique de Prato était de faire des économies: sur les matières premières, les coûts de production, les installations. A l'honneur et à la réputation, on opposait désormais le bon prix et la rapidité d'exécution qui semblaient avoir été promus au rang de vertus principales de la manufacture. Tout était donc fait pour servir ces deux principes de base, depuis le choix des matières premières jusqu'à l'apprêt des draps. Cela supposait en particulier de jouer au maximum sur les rétributions du travail et de jauger toutes les opérations de fabrication à l'aune de cette nouvelle règle. Point question de raffinement dans la fabrication, nous l'avons vu; la plupart des règlements médiévaux avaient été emportés par ce renouvellement total de l'esprit de la fabrique; les partisans du beau travail ne pouvaient comprendre ce nouvel état d'esprit, comme y serait théoriquement hermétique Vincenzo Mazzoni. Point non

plus de raffinement technique qui n'aurait fait qu'alourdir les frais de fabrication d'une production qui pouvait fort bien se contenter des moyens à sa disposition.

ANNEXE 1

PRIX DES FACONS

FILATURE (en 1767)

LAINE	LIN	CHANVRE
Fine: lire 5 la livre	Sup: 0.10/ Lib	O.5/ 0.4
rascia: 0.8	Med: 0.8.4	stoppa: 0.2.8
étaim sup: 0.5	Ord: 0.6.8	
étaim med: 0.4	stoppa: O.4	
étaim inf:0.3.4		

TISSAGE

Des pièces de 60 bras selon la réglementation de l'Art de 1683

saia rovescia	L. 35
Panno azzuro e perpignano	L. 28
Panno accordellato	L. 24
Stametto	L. 20
Stametto stame e lana	L. 12
Panno Empolese	L. 8
rovescio	L. 6
rascetta	L. 6
Calisse	L.4.16.8

Selon diverses déclarations de 1767

draps de laine "fin"	L.6/pièce
draps de laine ord	L.5/pièce
draps de lin	L.0.4.5 à 0.3.4/ bras
mezzelane	L. 0.2.8 à 0.2.3/bras
mezzelane chanvre	L.0.2/bras
draps de chanvre	L.0.2.4/bras

selon les tarifs en usage aux Ecoles Léopoldinnes de Pistoia à la fin du siècle

	Prix du tissage	Nb de paiole	Longueur	Poids
Panno soprafine	L. 36	75	?	61
Panno fine	L.30.6	80	44	64
Panno	L.21 à 24	50-60	46-47	68-77
Peloni	L. 21	40	49	75-78
Pannetto	L. 18	48	48	53-56
Droghetto lana	L.14.6	24	74	51
Baiettone	L. 12	40	49	62
Peloncino	L.12 à 8.4	19	40	?
Peluzzo lana e stame	L.6.10	22	88	51
Bianchetta	L. 6	?	88	45
rascetta lana	L. 6	18	88	44
Molletone lana e stame	L. 6	22	88	52
Calisse lana e stame	L. 6	20	88	55
rascetta lana e stame	L.5.15	18	88	44
rovescio lana e stame	L.5.15	?	88	45-47

LE PRIX DES APPRETS

LA PURGATURA

Tarif établi par l'Arte en 1683 pour des pièces de 60 bras

saia rovescia	L.8.5
Panno azzurro	L.8.5
Perpignano	L.8.5
Panno accordellato	L.8.5
Stametto	L.3.1.8
Panno Empolese	L.3.1.8
Stametto stame e lana	L.2.1.8
Rovescio	L.2.1.8
rascetta	L.2.1.8
calisse	L.1.11.8

Selon les informations glanées dans les procés de l'Arte

rascetta fine larghe	L. 3	purgate	1708
Rovescio rascette	L. 2	purgate e sodati	1708
Lendinelle	L.1/2		1708
séchoir	L.0.10		

TEINTURE

pannicello	L. 12	fin XVIIè	
Rascetta	L. 8	fin XVIIè	
Lendinella	L. 4	fin XVIIè	
Rovescio	L. 7		1713
rascette	L. 7		1713
saie e calissi	4 1/2		

LA TONTE ET LUSTRE

Peluzzi	L.1.10	cim e lustr	1733
rascette ord	L.1.6.8	cim e lustr	1733
calissi	L.1.6.8	cim e lustr	1733
Lendinelle, rovesci, panni	L.0.6.8	Piegatura	

PRIX DES APPRETS D'APRES L'ENQUETE DE 1767

Teinture	
draps	L. 8
Lin en fils	L.25 à L.14 il %
Laine en fil pour mezzelane	L.25 il %
Tonte et lustre	
draps	L.1.3.4./pièce
Frise	
étamines	L.1.11.8/pièce
Calandre	
mezzelane	L.7 il migliaio
draps de lin	L.7 il migliaio

Chapitre 12

L'ADAPTATION DES TECHNIQUES

L'industrie textile de Prato semblait somme toute se contenter de techniques sommaires et sans évolution notable: les fabricants furent-ils ignorants et peu soucieux de nouveautés? Les questions se posent avec une particulière acuité pour les innovations technologiques caractéristiques de la "révolution industrielle": point n'est besoin de rappeler que l'Italie fut un pays "second comer", qui sembla ignorer pendant longtemps les évolutions en cours et paru rester figé dans un système de production devenant chaque jour plus "archaïque", aux techniques largement dépassées. On commença à envisager le problème du "retard" italien, de ses causes et des moyens de le combler: le thème n'a plus abandonné l'historiographie. L'étude du milieu local nous offre l'occasion de le reposer.

Prato semble un exemple typique de "retard" technologique. Les français remarquaient déjà l'absnece de mécaniques. Quelques données suffisent à encadrer le problème: la mécanisation du tissage y fut postérieure à l'époque que nous étudions; la fin du XIXè siècle vit au contraire un développement extraordinaire du tissage à la main dans les campagnes[1]. Bien sûr, le tissage fut l'une des opérations dont la mécanisation s'opéra le plus lentement, y compris en Angleterre, puisque l'on sait que jusqu'aux années 1830 au moins, les tisseurs à la main réussirent à survivre, au prix d'une auto-exploitation féroce. Le décalage chronologique n'en est pas moins évident. Il l'est également avec les centres lainiers de l'Italie septentrionale: non seulement Schio, mais également Biella, où le tissage fut mécanisé à partir de la fin des années 1870[2]. Si l'on s'attache non plus à une phase spécifique du processus de production, mais aux sources d'énergie utilisées, on s'aperçoit également que la vapeur ne fit son apparition que dans la seconde moitié du siècle et de façon initialement très marginale; l'énergie hydraulique conserva longtemps un primat incontesté. Les deux phénomènes sont d'ailleurs liés: dans le cadre d'une mécanisation lente et extrêmement partielle, le besoin d'une source d'énergie nouvelle,

---

1 A.Pescarolo *Modelli di industrializzazione, ruoli sociali, immagini del lavoro (1895-1943)* in *Prato, storia di una città*, t.3, vol.1, notamment p.61 et suivantes

2 F.Ramella *Terra e telai*, Torino, Einaudi, Microstorie, 1984

augmentant de façon considérable le potentiel existant, ne se faisait pas sentir.

Doit-on en conclure sans ambages que Prato fut un centre lainier végétant dans un système technique dépassé, incapable de saisir les stimulations de l'évolution en cours ailleurs, et qui ne connut une véritable impulsion novatrice qu'à la fin du XIXè siècle, à une époque généralement considérée décisive pour le développement de la révolution industrielle en Italie? Faut-il donc croire que ses entrepreneurs manquaient d'esprit d'entreprise? Les problèmes sont complexes. Ils se posent d'abord en terme de diffusion des nouvelles techniques: on sait que dans l'Europe *pre-industriale la propagazione delle innovazioni tecnologiche avvenne soprattutto con la migrazione di individui che per un verso o l'altro decidevano di emigrare*[3]. Quittant leur pays munis d'un savoir-faire qu'ils savaient précieux, ces "artistes" se dirigeaient vers des zones pour eux attractives, c'est à dire possédant opportunité de travail, paix, tolérance religieuse et, le plus souvent, politique d'incitation à l'installation[4]. Prato fut certes capable d'attirer V.Mazzoni, nous avons vu pourquoi; mais Mazzoni n'était initialement porteur d'aucune innovation technique; il cherchait au contraire des spécialistes qui puissent l'aider à résoudre ses problèmes de fabrication. Prato fut-elle la destination de nombreux "artistes"? Florence et Pise semblaient a priori offrir plus d'attractions: d'un côté, une capitale où l'on pouvait espérer trouver des possibilités de financement, de l'autre, une ville dont la proximité des débouchés maritimes apparaissait plus propice aux nouvelles entreprises. Prato semblait donc disposer de faibles atouts de départ.

Mais à supposer que les échos de nouvelles techniques parviennent à la connaissance de nos *lanaioli* et *impannatori* locaux, quel accueil leur faisaient-ils? Pour Cipolla, l'acclimatation des nouvelles techniques dépend essentiellement de la "disposition mentale"[5] des entrepreneurs; Landes ne le désavouerait pas sur ce point[6]. Mais encore faut-il que les nouvelles techniques soient pertinentes pour la production et le système de production local. Les mêmes recettes ne sont pas valables partout: une action qui tend rationnellement à la maximisation du profit dans un contexte bien défini

---

74 C.M.Cipolla *La diffusione delle tecniche* in *Saggi di storia economica e sociale*, Bologna, Il Mulino, 1988, p.239

4 Cipolla, op.cit., p.241

5 Cipolla, p.243

6 D.S.Landes *L'Europe technicienne. Révolution technique et libre essor industriel en Europe occidentale de 1750 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1975(traduc.française).

peut ne plus l'être quand les éléments changent[7]. On ne peut a priori accuser les entrepreneurs de Prato d'une faute qu'ils n'ont peut-être pas commise: s'ils n'ont pas mécanisé leurs entreprises, c'est peut-être tout simplement que la situation ne s'y prétait pas, qu'il n'était pas rationnel de choisir la voie de la mécanisation. Il vaut au moins la peine de soulever la question. Elle suppose que l'on s'interroge sur les motivations des choix économiques.

Le refus conscient d'un développement à l'anglaise a été précocement évoqué en Italie pour justifier le maintien d'un système de production fondé sur le travail à domicile, l'intégration des activités agricoles et manufacturières dans le respect des équilibres sociaux existants. Manchester devint le symbole de l'enfer industriel que l'on voulait épargner à l'Italie[8]. Si l'on entend de tels propos chez les entrepreneurs septentrionaux ou chez nombres d'intellectuels[9], Mazzoni ne nous a pas fait part de préoccupations de ce genre. Il s'agit d'abord pour lui de savoir si ces machines sont rentables, si elles peuvent s'adapter au cadre toscan, s'il n'est pas exagérément risqué d'immobiliser une part trop grande de capital dans de tels investissements: autant de problèmes dont la réponse tient avant tout à l'étude des conditions du marché, des produits et de la main d'oeuvre, à l'économie des coûts dans la manufacture. C'est bien sûr ce que considérait en premier lieu tout entrepreneur digne de ce nom, qui y regardait à deux fois avant d'éparpiller ses fonds dans des nouveautés qui devaient avant tout prouver leur utilité. Pour étudier la propension à innover, ou à emprunter, à importer de la technologie, il faut encore une fois revenir au XVIIIè siècle, le siècle où tout bouge imperceptiblement.

1 UN LONG SOMMEIL TECHNIQUE?

Les fabricants de Prato semblaient plus profondément endormis que leurs voisins florentins. Les nouveautés hollandaises, connues grâce à l'insistance du prince pour attirer en Toscane les hommes de l'art capables d'enseigner les nouveaux secrets[10], ne franchirent pas la faible distance qui les séparait de Prato: plus que les décisions exclusivistes du gouvernement ou l'absence d'esprit d'initiative des entrepreneurs, l'inadéquation des

---

7 A ce propos et dans le contexte italien cf les discussions, à bien des égards éclairantes, entre Banti et Macry dans Meridiana

8 Cf Dewerpe *L'industrie aux champs*, op.cit., p. 289 et suivantes: "un modèle de développement".

9 Cf les *Georgofili*, notamment, en Toscane.

10 Cf Le rôle des institutions, l'Etat

nouvelles techniques à la production de la ville fut à la base de l'indifférence générale, on l'a dit.

Pourtant, aux dires de E.Bruzzi, la ville était capable d'attirer les artisans en mal de travail lainier: ainsi, les progrès de l'Art dans la seconde moitié du XVIIè siècle seraient essentiellement dus à l'installation à Prato de *parecchi Emiliani per occuparsi in special modo di arti tessili ed ancor più di quella della lana, per la quale tornarono, si dice, in gran nome le tintorie*[11]; puis de nouveau *verso la metà del secolo XVIII si stabilirono in Prato diversi emiliani e romagnoli che dettero impulso alla lavorazione della canapa*[12]: indices de mouvements d'échanges à l'intérieur de la péninsule qui n'avaient en effet pas de raisons de disparaître à l'époque moderne; si l'on en croit ces témoignages, que rien n'a cependant permis de confirmer, à deux moments décisifs, l'Art de Prato aurait connu un nouvel essor grâce à la venue d'étrangers, attirés à la fois par l'antique renommée de la fabrication de la ville et la méconnaissance de nouveaux procédés ou de certaine fabrication. L'éventuelle vérification de ces informations montrerait l'importance des échanges entre centres secondaires de fabrication et la capacité du milieu de Prato d'accueillir ces migrants et leurs nouveautés.

Toutefois, puisque rien n'est sûr dans ce domaine, contentons-nous de remarquer que si Prato ne fabriqua pas "à la hollandaise", cela ne signifiait nullement que le secteur des apprêts fut frappé de léthargie: les calandres et les friseuses apparurent dans les ateliers assez précocément. Cependant, les efforts semblent surtout s'intensifier à la fin du XVIIIè siècle. La nouvelle vogue des bonnets levantins n'y fut sans doute pas étrangère. Ainsi apprend-on l'initiative purement locale d'un artisan longtemps spécialisé dans l'aiguisage des forces de tondeurs, qui *in seguito si è applicato a ridurre a maggior perfezione le gualchiere per sodare i panni essendoli riuscito d'inventare la maniera di fare agire quatro pille con la medesima quantità d'acqua che si era creduto non esser sufficiente a farne agire una sola. Quale invenzione è stata adottata dai Signori Pacchiani e vien richiesta da tutti gli altri proprietari di gualchiere*[13]: on peut donc dater cette "invention" de la dernière décennie du XVIIIè siècle; à la même époque, Santi Gualandi, autre artisan spécialisé dans les techniques de la finition,

---

[11]E.Bruzzi *L'arte della lana in Prato*, Prato, 1920, p.75

[12]E.Bruzzi *Cento anni nel progresso industriale di Prato*, ASP, 19.., p.35

[13] S.A.S.P., Cancelleria, 726, Concurrents pour le prix d'encouragement, 1808

mettait au point *una calandra che si muove uniformemente con forza minore delle altre*[14]; des améliorations en accord avec le souci d'économie, exigence première de la manufacture: pas de piles à la hollandaise, mais des piles économiques; l'eau était en effet le premier bien du territoire; de son usage avisé dépendaient les possibilités de développement local; tous le savaient. Les conflits pour l'utilisation de ce bien précieux étaient assez nombreux sans doute pour rappeler à tous les maximes d'économie. La création de tout nouvel édifice était potentiellement source de litiges.

L'opposition déchaînée en 1791 par F.Buonamici lorsqu'il construisit *un muraglione nell'alveo del fiume Bisenzio...senza le debite licenze*[15], est, à cet égard, significative; Buonamici voulait en effet *costruire un mulino e ramiera al quale ha già dato mano, posto in detto luogo Gabbolana presso il fiume Bisenzio,* une terre lui appartenant. Tous les propriétaires de la zone, qu'ils parlent au nom de l'irrigation de leurs champs ou de l'approvisionnement de leurs édifices, s'y opposaient *non tanto per il loro interesse, quanto per l'interesse pubblico di tutta questa comunità, nella quale vi sono moltissimi edifizi che si mandano con il benefizio dell'acqua di detto fiume Bisenzio*: le bien collectif exigeait donc une sage politique de l'eau et une économie maximum à laquelle tendaient justement les améliorations de G.Fineschi ou S.Gualandi. Elles étaient donc adoptées sans tarder par l'ensemble des intéressés qui démontraient ainsi leur aptitude à saisir les innovations pertinentes à leurs intérêts.

Epargner, toujours le même mot d'ordre, le marché l'exigeait, non point la qualité mais le bas prix: G.Fineschi, toujours lui, racontait encore comment il avait *procurato di rendersi utile all'arte delle manifatture col perfezionare la maniera di lustrare i panni con risparmio considerabile di fuoco e con maggior facilità*[16]: le bois, une autre énergie précieuse qu'il fallait épargner de toutes les façons.

Sous l'impulsion de la nouvelle manufacture de bérets, on tentait également de construire et de perfectionner les outils nécessaires à ce nouveau travail: P.Arrighetti rappelle encore comment *fino nel 1790 i fabbricanti di beretti alla levantina si trovavano imbarazzati per l'arrotatura delle forbici per loro uso, sopra di che, oltre l'avere trovata la massima perfezione, introdusse l'arte di fabbricarle nuove, di bontà tale che riuscirono superiori a quelle di Francia, e fu in grado di provvedere non*

---

14 Idem

15 S.A.S.P., Comune, 688, f.582 et suivantes.

16 S.A.S.P., Cancelleria, 726, Concurrents pour le prix d'encouragement, 1808

solo i fabbricanti della Toscana come pure le fabbriche di Lucca, Roma e Napoli[17]. Ainsi se constituait à Prato un petit groupe d'hommes capables de mettre leurs savoir-faire au service des exigences les plus vitales de la manufacture, et acquérant même une maîtrise suffisante pour prétendre pourvoir de leurs imitations d'autres centres de fabrication. Florence fut de ceux là puisque S.Gualandi se mit à fabriquer des *forbici all'uso di quelle che si commettono in Francia,* utilisés par la fabrique de S.Biagi, installée dans la capitale; on doute en effet que cette application de l'art ait cette fois été fort utile au tondage sommaire qui s'opérait à Prato. Peut-être faut-il y voir le signe que la fièvre de fabriquer les beaux draps, qui hantait Mazzoni et le ministère, se diffusait lentement dans la ville; la traduction de l'ouvrage récent de Duhamel Du Monceau, trouvée dans les archives de la corporation, en semble également un écho. D'ailleurs les recherches des artisans continuèrent probablement, puisqu'en 1811, nous dit-on, *M.de Bardi du "musée de Florence" a présenté à la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale l'invention d'un mécanicien de Prato consistant en une paire de forces démontable en trois pièces. Les lames étaient réunies à l'anneau par deux gros boulons. Ceci pour éviter de briser le ressort avant l'aiguisage et le ressouder après*[18]. Une innovation intéresssante, qui était "dans l'air" des plus grandes manufactures européennes: Joesph Wagner à Presbourg mettait au point un mécanisme similaire en 1816, Dubois Poncelet à Sedan, prenait un brevet en 1818 etc: Prato se trouvait donc au diapason des autres manufactures; pour les techniques qui abaissaient les coûts et nécessitaient des investissements modiques, ses "mécaniciens" excellaient.

L'optimisme n'était cependant pas de mise dans d'autres domaines de la manufacture, en particulier dans la filature du lin, de l'étaim ou du chanvre: le fuseau et la quenouille pesaient lourdement dans l'économie des coûts et des temps; les fabricants étaient précocement sensibilisés à la nécessité d'introduire toute amélioration technique susceptible d'accroître la productivité et de baisser les coûts: Mazzoni n'était donc pas le premier à s'en soucier; le poids du secteur explique assez cette préoccupation. Le rapport général de la communauté de Prato se faisait l'écho des plaintes des fabricants contre l'usage généralisé de la quenouille qui produisait *un minor profitto si a mercanti come alle donne;* ils souhaitaient au contraire pouvoir *usare a questo fine l'istrumento secondo il costume di Germania e che si è*

---

[17] Idem

[18] in L'industrie textile, juillet 1954, p.532

principiato a introdurre..in Toscana, per mezzo del quale si facilita notabilmente la filatura..con riportarne alla giornata duplicato lavoro da quello che ricavar si possa dalla rocca[19]. Difficile d'identifier avec certitude l'instrument en question: il ne pouvait s'agir du rouet à ailettes et pédales puisqu'il était utilisé dans les campagnes de Florence, selon P.Malanima[20], depuis le milieu du XVIIè siècle pour la filature de la trame; peut-être s'agit-il de la broche à double fuseau dont *le système apparut probablement en Allemagne, à la suite d'essais initiaux pour faire filer une seule personne sur deux rouets*[21]: mais il semble étrange que Mazzoni ne mentionne pas ce double système qui, d'ailleurs, aurait dû procurer un avantage bien plus que double par rapport à la simple quenouille. Toujours est-il que les fabricants rencontraient ici de sérieux problèmes pour réaliser leurs voeux: l'organisation domestique et extrêmement déconcentrée de la production ne favorisait pas la diffusion de ces nouvelles technologies; on voit mal comment les fabricants de Prato, ou de Florence, pouvaient persuader la fileuse du Casentino, avec laquelle ils n'avaient aucun contact direct, à substituer un instrument rustique et séculaire à un outillage plus moderne qui supposait un changement des habitudes de travail et une dépense inusitée pour ces familles misérables qui recevaient en échange de leurs peines un paiement dérisoire, rappelons-le. Les considérations de Mazzoni quelques trente à quarante ans plus tard montrent effectivement la lenteur du processus de diffusion de ce *molinello* qui semblait n'avoir été adopté que dans les zones les plus rapprochées de Florence: Fiesole et Settignano.

Le siècle avait donc montré la vitalité du milieu, il avait prouvé la capacité de réception des nouveautés cohérentes avec les caractéristiques de la production; mais il s'achevait également sur un constat d'impuissance et d'ignorance: les fabricants étaient incapables -ou peu désireux- de résoudre, dans le cadre de la déconcentration productive, le problème de la filature; ils semblaient également tout ignorer des nouveautés anglaises qui commençaient à mettre l'industrie textile en ébullition: personne ne semblait avoir lu à Prato le traité sur les nouvelles machines que le grand-duc avait expressément fait traduire de l'anglais -on en était resté à Duhamel Du Monceau-; la Toscane était cette fois restée à l'écart des mouvements de diffusion des innovations: la zone avait cessé d'être attrayante. Il faudrait la

---

19 S.A.S.P., Arti, 40

20 P.Malanima *La decadenza*, op.Cit., p.238

21 W.Eudier, J.Payen *La filature des*

venue Français, on l'a dit, pour que naisse la conscience du nouveau problème technique.

2 MODALITÉS D'INTRODUCTION DES MACHINES À PRATO

Les machines promises par les Français n'arrivèrent jamais, les machines liégeoises ne furent finalement pas installées dans le laboratoire municipal, et celle construite par Santi Gualandi relevait plus de la curiosité technique que du réel intérêt des fabricants puisqu'elle n'épargnait pas les bras. Que restait-il donc aux fabricants de Prato?

LES INITIATIVES PRIVÉES

A lire la correspondance des Mazzoni, on conserve l'impression d'un milieu en effervescence. Les fabricants avaient compris le saut qualitatif que leur proposaient les machines. Beaucoup semblaient s'activer en même temps que les Mazzoni. C'est encore Vincenzo qui témoigne:

qui vi sono persone che si danno gran pena per introdurre la filatura del cotone e più di ogni altro gli sta a core di fare venire le macchine perchè le trovano più utili dei filatoi e già qui ve ne sono in piede quattro di dette macchine che agiscono giornalmente ed il Bianchi ne va mettendo su due, e vi sono ancora chi fa filare cotone con i mulinelli, ma il male di questa filatura e che trovano poche mani che vi si vogliono impiegare, abbenchè l'utile è maggiore a filare che a lavorare beretti[22].

Trois remarques donc: la concentration des efforts innovateurs sur le coton, la multiplication des efforts privés pour introduire les "machines"-terme générique qui recouvrait sans doute des réalités fort différentes- la difficulté initiale de recrutement d'une main d'oeuvre peu disposée à changer ses habitudes de travail pour s'adapter aux nouvelles techniques et à leurs nouvelles exigences; les machines, quelles qu'elles soient, signifiaient l'abandon du travail à domicile: il fallait plus qu'une augmentation de salaire pour résoudre les femmes à quitter maison, travaux domestiques et agraires, souplesse dans la gestion de leur temps.

Dans la laine également, beaucoup de fabricants s'interrogeaient en même temps que Mazzoni sur l'opportunité de mécaniser. Pendant la période française pourtant, personne ne semblait finalement faire le pas de l'investissement: le fabricant liégeois *in Toscana niente ha concluso, e credo*

---

22 S.A.S.P., Mazzoni, Vincenzo, 9/2/1810

che se ne tornasse in Brabante, écrivait Lazzero à son père début janvier 1814.

On continuait donc à Prato à s'enthousiasmer pour le *filatoio* ou *mulinello,* à main bien sûr; de nombreux fabricants semblaient prêts à tout faire pour tenter d'en développer l'usage; les vieilles domestiques familiales étaient priées de se reconvertir séance tenante[23], certains tentaient d'organiser la formation:

Carlo Chiti...a in sua casa una scola di ragazze che imparano a filare il cotone coi mulinelli[24].

L'apprentissage était facile: un jour suffisait pour obtenir de meilleurs résultats qu'avec la quenouille[25]; le prix n'était pas excessif: 10 *Pavoli l'uno e sono di lunghissima durata*[26].

Mais ces tentatives, si fructueuses soient-elles, n'avaient pas grand chose à voir avec les efforts de mécanisation; au contraire, elles constituaient une espèce de succédané, qui accroissait certes la productivité mais en revanche ne changeait en rien le système productif, n'alourdissait pas les investissements fixes et permettaient d'avoir un peu plus vite un fil un peu plus fin sans avoir pratiquement rien changé. La domination française avait-elle accouché de si peu?

Les fabricants continuaient à surveiller de près le mouvement des mécaniques. Le bruit des machines se répandait dans toute la péninsule; on apprenait à Prato en 1818, *che nel regno lombardo esiste sei stabilimenti completi di ultima perfezione, cioè due a Como, due a Schio, uno a Bergamo e altro nelle sue vicinanze*[27]. Autant dire que le péril d'une fabrique rendue plus compétitive par l'usage des machines se rapprochait insensiblement.

En fait, le danger était aux portes, dans la principauté alors indépendante de Lucques; la Grande-duchesse, apprenait-on toujours de la bouche de Mazzoni, avait envoyé spécialement une personne *in Francia per imparare chimica e meccanica*[28]; et en ce mois de mai 1810, il retournait dans sa ville *dove mette in pratica le sue cognizioni*[29]. Les machines

---

[23] S.A.S.P., Mazzoni, 20/8/1810: Sandra, serva vecchia di Zarini...sta con lui da 39 anni e sempre ha filato a rocca tutta la biancheria di casa, ma adesso si è messa al mulinello...ha conosciuto che il mulinello le produce un terzo di più di filo e assai più fine della rocca.

[24] S.A.S.P., Mazzoni, Vincenzo, 2/7/1810

[25] Idem, Vincezo, 20/8/1810

[26] Idem

[27] SA.S.P, Mazzoni, Gaetano, 28/10/1818

[28] S.A.S.P., MAazzoni, Vincenzo, 9/5/1810

[29] Idem

-probablement plus d'origine française que de construction locale- étaient en effet installées chez Burlamacchi, le grand concurrent de Mazzoni, on s'en souvient. On commençait à penser avec inquiétude à Prato que *se lavoreranno con perfezione come lo sono in Francia, sarà un gran vantaggio per la fabbrica di Lucca*[30].

Du reste, les effets de la stimulation apportée par les Français se manifestaient après la Restauration par l'installation à Pise de *macchine da cardare e filare le lane,... le monta un certo Bagnasco, il quale ha pure montate le macchine da cotone, il tutto nel locale di S.Marta, e mi si dice essere un uomo capacissimo per le dette imprese*[31]: la nouvelle bien sûr parvenait jusqu'à Prato et y suscitait intérêt; les Mazzoni, comme leurs autres confrères, prévoyaient de tester le nouveau fabricant:

si può esperimentare il lavoro di Bagnasco, giacchè è in grado di filare più di libbre 500 lana al giorno[32].

Le danger apparaissait également clairement: plus que Florence qui montait elle aussi les machines[33], *Pisa ha molti comodi per le lavorazioni, e allora Prato è fritta*[34]. Prato était-elle définitivement dépassée et incapable de relever le défi de la mécanisation que même Florence semblait affronter[35]?

LES MÉCANIQUES *MADE IN PRATO*: L'ACTION DE G.B. MAZZONI

Ecoutons une fois de plus Lazzero Mazzoni rendre compte à son père d'une des initiatives les plus originales et les plus fructueuses de la première moitié du siècle:

sono stato un momento col signore Vincenzo (Pacchiani) *a vedere le macchine del cotone di questo giovine Mazzoni che le ha nel vecchio convento di Sant'Anna..sono restato soddisfato nel vedere il suo ingegno e queste già lavorano non complete ancora, e mi pare che siano appunto come quelle di Bagnasco, per ora non vi ha che dieci lavoranti fra piccoli ragazze e*

---

[30] S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 21/8/1811

[31] S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 21/11/1817

[32] S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 13/11/1818

[33] S.A.S.P., Mazzoni, Gaetano, 3/10/1818: *Viddi le macchine da cardare che sono qui in Firenze, veramente il lavoro dell'artifice di quella carda fa molto onore per i ferramenti..e concepisci ora facilissimo il metterli in esecuzione per noi..*

[34] Idem

[35] S.A.S.P., Mazzoni, Gaetano, 3/10/1818: *viddi le macchine da cardare che sono qui in Firenze, veramente il lavoro dell'artefice di quella carda fa molto onore per i ferramenti..*: il ne semble pas que les machines proviennent de France; peut-être furent-elles construites par ce fameux mécanicien Morosi avec lequel Gaetano était alors en grande discussion.

ragazzi e solo un'uomo che fila, la carda la manda un ragazzo, e la medesima nello stesso tempo manda la machina che cilindra[36].

C'était le premier aboutissement d'efforts commencés trois ans auparavant quand Giovan Battista, fils de Luigi, était *tornato da Parigi*, en rapportant *i modelli delle macchine necessarie per cardare, filare e tessere di cotone per lavori fini e dette macchine le fa qui eseguire a 100 fusi*[37].

La carrière exemplaire d'un espion industriel

Les multiples témoignages locaux de son oeuvre confinent souvent à l'hagiographie: Giovan Battista Mazzoni est considéré par l'historiographie locale, après Vincenzo Mazzoni[38], le second rénovateur-sauveur de la manufacture de Prato. La carrière est en tout point exemplaire: fils de négociant, G.B Mazzoni avait fait ses études universitaires à Pise, comme le devait tout bon fils de famille aisée; il y avait d'ailleurs rencontré deux autres concitadins, G.Pieraccioli, professeur de mathématiques et Francesco Pacchiani, fils aîné de Giovacchino devenu professeur de physique. En 1812, G.B.Mazzoni était l'un des vingt-cinq premiers étudiants de la toute nouvelle Ecole Normale, installée à Pise sur le modèle parisien: un sans-faute qui aurait dû s'achever par le retour dans la ville natale. Au contraire, après la suppression de l'Ecole en 1814, il décida *di darsi ad un corso di scienze fisiche applicate alle arti e recarsi perciò a Parigi*[39]. Muni de recommandations du professeur Pacchiani, et d'un subside mensuel de huit écus accordé par le Grand Duc, il partit pour Paris où il demeura trois ou quatre ans. Bien loin d'être effectué contre la volonté parentale, ce voyage avait sans doute été dès le départ conçu dans le but explicite de connaître de plus près le fonctionnement des nouvelles machines. L'unique lettre publiée à son père laisse clairement percevoir que celui-ci guide et oriente à distance les décisions de son fils[40]. Rien d'étonnant à cela si l'on pense aux multiples velléités des Pacchiani et des Mazzoni de faire de même; Giovan Battista, et non Lazzero, irait espionner les nouvelles machines, non pas en Suisse mais à Paris: le projet planait dans l'air de la ville.

---

[36] S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 9/2/1820

[37] S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 26/5/1817

[38] Il n'existe aucun lien de parenté entre les deux familles, pas plus qu'avec celle du maire de Prato sous la domination française, Niccolò Mazzoni dont le fils, Giuseppe, sera triumvire de Toscane durant les événements de 1848.

[39] B.Mazzoni *Biografia dela Dott.Giov.Batta Mazzoni pubblicata nel secondo anniversario della sua morte*, Prato, Giachetti, 1869, p.14

[40] B.Mazzoni, op.cit, p.X

Giovan Battista s'employa donc comme commis dans une filature parisienne, et fit connaissance d'un fabricant de Rouen qui lui montra ses installations: un exemple parmi tant d'autres d'espionnage industriel, un des plus simples moyens de transfert des techniques à une époque où ouvriers et mécaniciens étaient sévèrement priés de ne pas émigrer[41], à un moment surtout où la Toscane avait bien peu d'atouts pour attirer de tels techniciens. Il appartint donc au jeune Mazzoni de se *scolpire nella mente la forma di macchine complicate; e tornato in Italia primo fra tutti le fabbricò con buon esito e le mise in opera.*[42]

Premiers Pas

Il les mis donc en oeuvre, comme le rapportait Lazzero, dans l'ancien couvent de Sant'Anna, loué à Pier Ignazio Geppi, *operaio* du conservatoire de San Niccolò, propriétaire de l'édifice: un bon exemple de reconversion des anciens édifices pieux en même temps que de l'utilité des relations familiales; l'oncle était, ou avait été pendant de longues années, recteur du séminaire de Prato[43], sa recommandation pesait lourd; le jeune homme qui revenait de France était fils et neveux de personnes connues et parfaitement intégrées dans le système local, une condition essentielle à la prompte réalisation du projet, entièrement financé par la famille: il s'agissait initialement de construire les machines et de profiter de leur travail. Giovan Battista devenait ainsi producteur de coton filé et teint en rouge d'Alep, cette couleur difficile à obtenir et *tanto in uso nei tessuti detti staccini, nei fazzoletti ed altro*[44].

Il ne suffisait pourtant pas de monter correctement les machines pour que l'entreprise réussisse: *tra il 23 e il 24 crebbe tanto l'importanza dei cotoni in filo tinti che la manifattura nostrale non potè sostenere la concorrenza della forestiera*[45]. C'est bien du reste ce que prévoyait Lazzero Mazzoni, moins entreprenant en matière de mécanique, mais pour l'heure plus sûr négociant: *certo non avrà felice risultato la sua impresa perchè per il cotone*

---

[41] Landes *L'Europe technicienne*, rappelle que *la tranplantation des techniques était difficile..l'émigration des ouvriers anglais fut interdite jusque 1825: l'exportation des types de machines considérés les plus précieux...jusque 1842*; notons cependant qu'une telle interdiction avait constamment frappé tous les artisans spécialisés des siècles passés, sans empêcher pour autant la diffusion des techniques et le mouvement des hommes; l'essentiel était donc de savoir s'ils étaient poussés au mouvement: ils le furent vers la France, la Belgique, voire l'Allemagne, mais beaucoup moins vers l'Italie qui ne possédait plus d'éléments suffisamment attractifs.

[42] N.Tommaseo *Gita a Prato*, in *Carteggio di C.Guasti* a cura di F.De Feo, t.3, p.125

[43] B.Mazzoni, op.cit., p.3-4

[44] B.Mazzoni, op.cit., p.29

[45] Idem, p.30-31

non è favorevole il momento[46]; difficile de vaincre la promotrice de la révolution industrielle sur son propre terrain...Giovan Battista se convainquit rapidement qu'il *avrebbe fatto meglio ad applicarsi per filare la lana*[47], comme le lui suggérait Lazzero dès 1820. La laine, c'était en effet la fibre traditionnelle, celle qui n'avait jamais abandonné Prato même si sa suprématie avait été contestée par les fibres végétales. S'y convertissant, Mazzoni pouvait *ampliare la sfera dei suoi lavori*[48] et s'adapter réellement aux caractéristiques de la production de Prato plutôt que d'y rester un corps étranger.

C'est peut-être en vue de cette reconversion que Giovan Battista fit de nouveau le voyage de Paris en 1821[49]; en tous cas, vers 1823-24 les premières cardes et fileuses mécaniques de laine étaient installées à Sant'Anna, mues par la force d'un boeuf et d'un cheval. L'énergie devenait un problème dont la résolution était essentielle au succès de l'entreprise: Giovan Battista prit en location un moulin situé aux *Abatoni, a poca distanza dal Cavalciotto*; la nouvelle filature s'installait sur le lieu occupé depuis des siècles par les moulins et les foulonneries. Un nouveau type d'édifices s'ajoutait aux autres: aucun bouleversement dans le paysage ou l'aménagement de la zone; juste un renforcement du problème, déjà présent depuis longtemps, de la répartition des eaux entre tous ses utilisateurs.

Installé dans la laine, G.B Mazzoni ne se contentait pas de sa rente de situation.

"L'industria fa giornalmente dei nuovi progressi, e chi vive d'industria non dee dormire"[50]

Giovan Battista fit de son mieux pour rester éveillé et avec lui l'industrie textile de Prato. Converties à la laine, ses machines devaient lui permettre de fournir en filés non seulement la fabrication de draps qu'il mit alors en route, mais également tous les entrepreneurs qui en feraient la demande. Très vite cependant *si passò...alla commissione di macchine, e Sant'Anna divenne un'officina accreditata, ove si costruirono carde e filande*[51]: ainsi se constitua le premier, et pendant très longtemps, unique

---

46 S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 14/2/1820
47 S.A.S.P., Mazzoni, lazzero, 9/2/1820
48 B.Mazzoni, op.cit., p. 31
49 B.Mazzoni, op.cit., p.27: il y resta de juin à mi-septembre.
50 Lettre de Giovan Battista à sa jeune épouse Felicità Benini, lors de son second séjour à Paris en 1821, cité par B.Mazzoni, op.cit., p.27.
51 B.Mazzoni, op.cit., p.32

véritable atelier mécanique de Prato, destiné à fournir à l'industrie de la ville les machines dont elle avait besoin. G.B.Mazzoni en effet ne s'arrêta pas à la filature mais tenta de réaliser à Prato les nouvelles machines qui pouvaient servir à l'industrie textile de la ville: ainsi s'attela-t-il à la réalisation de laineuses et tondeuses qui avaient déjà fait leur apparition dès le début du siècle dans les centres septentrionaux; son biographe nous renseigne sur les premiers développements de cette tentative:

L'effetto che se ne ottene dapprima non fu al tutto soddisfacente non per difetto di buona direzione ma per l'impiego che in alcuni pezzi fu fatto del legno[52].

Autre problème donc, celui des matériaux de la révolution industrielle: si la Toscane était riche d'un fer que l'on commençait justement à exploiter à cette époque[53], il restait beaucoup plus économique de le remplacer par le bois, matériau traditionnel de l'outillage ancien: ainsi devine-t-on les bricolages techniques locaux pour tenter d'obtenir des machines au meilleur prix; plus tard, G.B.Mazzoni installerait sa propre fonderie dans l'établissement de Sant'Anna, disposant ainsi d'un moyen direct d'employer la matière première à sa convenance[54].

Pour l'instant, la mécanisation de la finition fut sauvée par un mécanicien français, Louis Cornet, natif de Malmédy, *stato per qualche tempo nelle officine della Germania*: après Rouen pour le coton, la zone de Verviers-Aix pour les draps; Mazzoni apparait comme un homme des grands réseaux; l'arrivée de cet étranger semble démontrer que la ville, contrairement aux apparences, pouvait avoir quelque intérêt pour un technicien étranger. Louis Cornet s'y fixa en effet définitivement, jusqu'à sa mort advenue en 1877, alors qu'il était depuis de longues années l'associé de Giovan Battista[55]. Lors de son arrivée en 1828, il fut, nous dit-on, mis à l'épreuve par Mazzoni qui lui confia la réalisation de la machine à lainer et à tondre: ce fut chose faite assez rapidement, bien avant que la nouvelle machine ne soit exposée à l'Académie des Beaux Arts en 1834.

En cette même année 1834, G.B.Mazzoni s'intéressait à la teinture, restée jusqu'alors le lieu de secrets de fabrication désormais dépassés; c'est à

---

[52]Idem, p.34-35

[53]G.Mori *L'industria del ferro in Toscana dalla Restaurazione alla fine del Granducato (1815-1859)*, Torino, ILTE, 1966.

[54]B.Mazzoni, op.cit., p. 58-59: la construction de machines, raconte son biographe, *lo avea persuaso della necessità più che della convenienza di aver quest'arte ai suoi comandi per cansare di commettere e aspettare da altre fonderie la fornitura occorrente;* ainsi Prato serait également à la hauteur de Florence *che sol da qualche anno possedeva la fonderia della ditta Michelagnoli e Benini.* La fonderie fut donc installée à Sant'Anna en 1843-44.

[55]Ufficio del registro di Prato, B.19, 1877

Naples qu'il alla apprendre *quei segreti..che contribuiscono a rendere i colori più lucidi e più stabili*[56]: on ne sait toutefois si ses expériences dans ce domaine, qui semblent lui avoir permis de réaliser des couleurs comparables à celles des plus belles manufactures de France et d'Angleterre[57], furent elles aussi diffusées à Prato. Le fut en tous cas la réalisation suivante d'une machine à lustrer les étoffes, présentée à l'exposition des Arts et manufactures organisée en 1838 par l'Académie des *Georgofili*. Comme l'explique G.B.Mazzoni lui-même dans une description circonstanciée de sa nouvelle réalisation, elle avait *per oggetto di rendere viva e scoperta la lucentezza del panno*[58], ce qui permettait enfin de rendre la production locale en tous points semblable aux meilleurs produits de l'étranger. Les années 43-47 continuèrent à être fécondes en nouvelles productions: colle forte à l'imitation de celle de Sicile, construction du premier Jacquart travaillant à Prato, réalisation de la première carde continue, d'une pile à cylindre pour fouler les draps, et enfin une fileuse mécanique de chanvre de difficile construction, dont certains modèles anglais fonctionnaient déjà à Bologne. La réalisation de cette dernière machine *può dirsi che chiuda la serie de' suoi lavori ordinati a promuovere le arti industriali*[59].

L'entreprise de G.B.Mazzoni était alors organisée autour de trois pôles principaux: la construction de machines mécaniques, la fonderie et la production en propre de draps à l'usage de Sedan, voire de bérets à la levantine[60]. L'espace de la fabrique était déconcentré: l'ancien couvent de Sant'Anna, lieu initial des entreprises de Mazzoni, resta le coeur principal des activités et lieu de résidence de la famille, tandis que l'établissement *fuori porta del Serraglio* regroupait les machines les plus voraces d'énergie. Plus tard, la forge serait également déconcentrée dans le faubourgs de *La Pietà*, installée dans les locaux de l'Orphelinat technologique. L'entreprise avait ainsi acquis au fil des ans des dimensions notables qui la mettait sans doute au tout premier rang des fabriques de Prato.

Au tournant du siècle, G.B.Mazzoni pouvait néanmoins s'adonner tranquillement à d'autres activités sachant désormais son oeuvre en de

---

[56]B.Mazzoni, p.35

[57]Cf rapport de l'Exposition des Arts et manufactures de l'Académie des Georgofili en 1838.

[58]G.B Mazzoni *descrizione di una macchina per cardare i Panni*, CAAG, 1838, vol.XVI

[59] B.Mazzoni, op.cit., p.62

[60]Selon son biographe, G.B.Mazzoni fabriqua pendant quelques temps des bérets, ce qui est confirmé par la demande de quelques échantillons de sa production de draps et de bérets à la Levantine que lui adressa F.Corridi en 1850; cf B.Mazzoni, op.cit.

bonnes mains: il avait préparé sa succession depuis longtemps, éduquant ses fils à la fabrique comme l'avait fait Vincenzo Mazzoni, Giovacchino Pacchiani et tant d'autres avec eux. L'apprentissage s'était effectué sur place, *senza altri maestri che lui e i buoni libri*[61]; point de séjour prolongé à l'étranger, mais des voyages d'instruction cependant aux expositions de Londres et de Paris pour prendre contact avec les réalités des pays plus avancés et assurer la mise à jour constante de la fabrique. L'oeuvre éducative avait finalement porté ses fruits:

i suoi figli Evaristo e Rodolfo, seguendo le tracce paterne, eransi dedicati alla meccanica, e l'uno era a capo della fonderia di ferro..l'altro a capo di un'officina ove si lavorano d'ogni maniera macchine attenenti specilmente al lanificio[62].

G.B.Mazzoni consacra dès lors une grande partie de son temps à la vie politique citadine, répondant ainsi parfaitement à ce que l'on attendait d'un membre de la classe dirigeante locale: premier prieur, il remplaça R.Buonamici au poste de *gonfaloniere* après le départ de celui-ci en 1851 et fut ensuite élu par la communauté de Prato et choisi par le gouvernement comme commissaire des hôpitaux de la ville (de 1854 à 1859). Ce n'étaient d'ailleurs pas les premières charges officielles qu'il recouvrait: en 1848, il s'était présenté comme député à la nouvelle chambre; peu de temps auparavant, il représentait officiellement Prato auprès de la Chambre de commerce de Florence pour la répartition de la taxe extraordinaire sur le commerce; il était directement impliqué dans la gestion de diverses institutions de charité: un ensemble de charges institutionnelles qui le voyaient actif dans le gouvernement de la politique et de la charité locales selon des modalités déjà évoquées[63].

Son nom et son oeuvre réussirent cependant à dépasser les murs de Prato: reconnu par tous ceux qui s'intéressaient alors aux manufactures[64], il fut admis dès 1822 comme membre correspondant de l'Académie des Georgofili, seul pratésien à avoir cet honneur, puis choisi comme un des membres *fabricant* de l'académie des Arts et Manufactures; il fut d'ailleurs l'un des seuls de sa ville à participer régulièrement aux Expositions d'Arts organisées à partir de la fin des années 1830. Mazzoni, aux dires de tous avait

---

[61] B.Mazzoni, op.cit., p.47-48

[62] B.Mazzoni, op.cit., p.77

[63] Cf chapitre sur les institutions communales.

[64] Témoignages de Bowring, Tommaseo, Repetti etc le concernant.

bien mérité de sa ville, il avait concrètement mis à la disposition de l'industrie lainière les moyens de sa possible modernisation.

L'ART DES ENTREPRENEURS ENTRE MÉCANISATION ET TRAVAIL À DOMICILE

Mazzoni construisait ses machines, mais quel accueil trouvaient-elles? Il ne suffisait pas de connaître et d'avoir à disposition les nouveautés techniques pour que leur introduction soit immédiate et leur usage universel: l'essentiel est donc de comprendre ce qui pouvait décider les entrepreneurs à emprunter la voie des changements.

Les incitations aux changements

Une *malattia epidemica*[65]: la paille

Diffusée en tâche d'huile dans tout le territoire de Prato, la manufacture de la paille faisait concurrence sérieuse au textile pour l'accaparement d'une main d'oeuvre dont nous avons vu que l'offre était, si ce n'est limitée, du moins dépourvue d'un ample "volet de réserve". La pénurie de bras menaçait la laine; tous en témoignaient. Vincenzo Pacchiani écrivait en 1818 comment le phénomène touchait toutes les branches de la manufacture:

si potrà ottenere poco lavoro di maglia per la ragione che ogni giorno vanno a crescere nove fabbriche di cappelli...non farà male alla sola maglia ma sono tutti incagliati per i fili delle canape e lini, e tutte le tessitore di ogni specia[66].

Pour tenter de conserver la main d'oeuvre, il fallait augmenter le prix des façons et se laisser dicter la loi par les femmes; c'est ce qui se passait dans le tissage:

questi impannatori, e noi pure, si è dovuto aumentare il prezzo delle tessiture della roba stretta che tessavano le donne, hanno voluto fissare ad un tanto il braccio, e non a tanto la pezza, ed inclusive non si trova chi lavori, le tele da beretti si è promesso di rincararle in proporzione, ma ancora non si è trovato per che quelle che tessavano sono piene di tele, vanno a Campi a portagliele da se i fabbricanti, qui alle scole di S.Caterina sono pure pieni di tele, e pure alle scole di Firenze; le tele da beretti che si pagavano lire 11 si dice di pagarle lire 14; parebbe che dovessero prendercele

---

[65] S.A.S.P., Mazzoni, Vincenzo Pacchiani, 25/9/1818

[66] Idem

perchè si tratta oggi di tirarle a due capi e filo grosso, passate le facciende della campagna un poco più da tessere le troveremo[67].

En ce début XIXè siècle, les femmes prenaient leur revanche sur des pratiques instaurées plus d'un siècle auparavant, quand la longueur des toiles s'était démesurément allongée alors que la rétribution restait, elle, désespérément fixe. Plus question non plus de payement en nature: la pratique disparaissait alors sans doute définitivement. Mais, non contentes de pouvoir ainsi enfin dicter leurs conditions, les tisseuses rechignaient désormais à un travail qu'elles estimaient peu rentables; la paille et les travaux des champs offraient alors des avantages bien supérieurs pour la constitution de l'appoint au revenu familial. Dans la filature, la situation semblait encore plus préoccupante, si faire ce peut:

Nessun vol più filare sebbene mi sia adattato a pagare per lo stame L11.6.8. la libbra di filatura, tutte le ragazze doventano maestre cappellaie[68].

Jamais les augmentations de tarif que pouvaient concéder les fabricants n'arrivaient à rendre le travail textile aussi attractif que celui de la paille. La mécanisation devenait une nécessité:

Il beneficio delle macchine troncherà la strada a tante inquietudini per chi ha volontà di lavorare, che non avrà più da fare nè con battilani, ne con filatore[69].

La réalisation des premières machines à carder et à filer se fit donc, aux dires même de leur constructeur, *a richiesta di tutti i fabbricanti che sono in Prato*[70]. Nous reviendrons sur les acteurs et les modalités de cette mécanisation, qu'il suffise pour l'instant de noter que la pénurie de main d'oeuvre fut bien le facteur détonateur de la mécanisation de la filature, même si la recherche de l'économie des coûts était bien entendu un élément constant qui avait contribué à poser le problème depuis de longues années.

Le manque de bras n'eut pas les mêmes effets dans le tissage; si la concurrence de la paille se faisait sentir ici comme dans la filature, elle n'était cependant pas assez forte pour pousser définitivement les fabricants vers les métiers mécaniques. Ils étaient du reste encore une rareté qu'aucun fabricant de la péninsule n'avait mis en pratique sur une large échelle. Les mécaniciens et les spécialistes de la draperie se montraient méfiants; Gaetano expliquait, à la suite de son entretien avec le mécanicien Morosi,

---

[67] S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 3/7/1818
[68] S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 5/8/1818
[69] S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 17/11/1817
[70] G.B.Mazzoni *Descrizione, op.cit., p.186*

grand spécialiste de machines drapières, comment *niente utili sono i telai a macchina*[71]. Pourquoi ce brevet d'inutilité? Quels facteurs rendaient la pénurie de main d'oeuvre moins mortelle que dans la filature et s'opposaient par contre fortement à l'introduction de la mécanisation dans ce domaine?

Quelques hypothèses. Tout d'abord, le type de relation entre fabricants et tisseuses: si les fileuses d'étaim, de lin etc étaient recrutées à des kilomètres de distance, sans qu'aucune relation directe ne s'instaure jamais entre fabricant et ouvrière, tel n'était pas le cas du tissage; il se faisait, nous l'avons dit, dans la ville, dans les bourgs proches de Campi et de Sesto: une zone rapprochée que les fabricants contrôlaient mieux et dont la proximité supposait la connaissance. Lazzero en témoigne quand il décrit les fabricants portant personnellement le travail aux femmes: le rapport direct leur permettait de mettre en oeuvre toutes leurs ressources de persuasion. Malgré la paille, les fabricant ne devaient pas avoir perdu tout argument. Les tisseuses, quoique travailleuses à domicile, étaient plus "fidélisées" que les lointaines fileuses: plus que la distance devait surtout jouer l'importance différente des revenus textiles dans les familles.

L'économie des coûts pour les fabricants était également diverse: la filature, on l'a vu, constituait une part importante des salaires versés; toute augmentation de tarifs dans ce domaine aurait signifié à plus ou moins brève échéance, la mort de la manufacture; les choses se présentaient différemment dans le tissage: il pesait, nous l'avons vu, relativement moins dans l'ensemble des coûts manufacturiers; les fabricants pouvaient sans doute se permettre de hausser les tarifs, c'est à dire en fait de les porter à leur taux "normal" qu'ils avaient toujours essayé de baisser, sans pour autant aggraver au delà du supportable les coûts de production.

D'autant que personne, ni les fabricants, ni les tisseuses, n'était prêt à assumer la conséquence des changements qu'auraient ici entraîné la mécanisation et son corollaire presque obligatoire, la concentration. Si quelques entrepreneurs se lancèrent dans l'aventure de la filature mécanique, aucun ne fut tenté par les coûts et les traumatismes de celle du tissage. On continua donc à utiliser les ressources du tissage manuel à domicile, et ce pour de longues années encore.

---

71 S.A.S.P., Mazzoni, Gaetano, 28/10/1818

Perfectionner et économiser

Dans le domaine de la finition, le problème de la main d'oeuvre ne se posait pas en termes de pénurie ou de cherté: en effet, ne s'étaient jamais développées ici ces grandes concentrations ouvrières dont la conscience d'occuper une position clé dans la manufacture renforçait l'insolence et les revendications salariales et poussaient précocement les entrepreneurs à s'intéresser à la mécanisation[72]. A Prato, foulonniers, teinturiers, tondeurs conservaient un caractère artisanal; ils s'occupaient à l'aide d'un nombre réduit de garçons à accomplir toutes les opérations de la finition; la simplicité des apprêts réduits au strict minimum rendait possible un tel système: s'il fallait plus de six cents tondeurs à la manufacture de Sedan pour perfectionner en 1750 une production annuelle de plus de dix mille pièces[73], cinq ou six boutiques de tondeurs (ne comptant sûrement pas plus de cinquante ouvriers) suffisaient à Prato à en perfectionner plus de quinze mille, sans compter les douze mille toiles calandrées. L'économie des coûts et le perfectionnement des travaux devenaient alors les deux motifs de la tension vers la mécanisation. Les artisans-entrepreneurs du XVIIIè siècle avaient en effet travaillé beaucoup, mais mal; pour travailler mieux sans augmenter les coûts, il n'était que la mécanisation: d'où la réalisation assez rapide des laineuses-tondeuses pour améliorer les performances d'une phase à tous égards fondamentale de la finition; seules les machines permettaient de tondre mieux et à moindre prix un nombre croissant d'étoffes. Mais la mécanisation supposait bien sûr des investissements: les artisans de la finition avaient-ils les capacités "entrepreneuriales" nécessaires pour saisir l'importance de la voie de la mécanisation, et les capacités financières d'effectuer les investissements nécessaires? Contentons-nous pour l'instant de soulever l'éternelle question de l'envie et des moyens, de la jalousie et du dépit.

Ainsi, différentes pressions s'exerçaient sur les entrepreneurs pour les inciter fortement à mécaniser certains secteurs de la production: un processus progressif, et qui ne pouvait pas toucher l'ensemble de la fabrication.

---

72 cf par exemple le cas de Sedan, où l'insolence des tondeurs menait rude vie aux fabricants.

73 G.Gayot *De la pluralité des mondes industriels*, op.cit.

Nouveautés et traditions dans les équilibres de la fabrique

Les bouleversements potentiellement plus profonds eurent lieu bien sûr dans la préparation et la filature de la laine. Avec les nouvelles machines, toutes les opérations pouvaient être accomplies dans un unique établissement mécanisé. La géographie de ces premières phases risquait de se modifier radicalement: disparaissaient à la fois le battage et le cardage dans la boutique citadine et la distribution de la matière première dans les campagnes. Pourtant, les fabricants ne perdirent pas totalement les chemins de la main d'oeuvre rurale à laquelle ils avaient donné à filer pendant des décennies, si ce n'est des siècles: la mécanisation en effet ne touchait que le coton et la laine; pour la filature du chanvre et du lin, qui continuaient à avoir un certain poids dans la production textile de la ville, il fallait toujours passer par le domicile des fileuses.

En fait, les fabricants continuèrent vraisemblablement pendant assez longtemps à avoir recours aux services des fileuses à domicile y compris pour leurs fils de laine. La diffusion à Prato des machines de Mazzoni reste problèmatique en l'absence de tout relevé systématique: les premières informations datent de 1838-40. Tandis que G.Bowring note l'existence de trois filatures en 1838[74], Repetti, lui, n'en compte que deux à Prato, traitant annuellement de 60 à 80 mille livres de laine, soit à peu près 10% de la consommation totale estimée en 1850[75]: c'est décidément très peu. Mais le chiffre est bien entendu sujet à caution car lui-même note que les canaux internes à la ville *danno moto a molte macchine di lanifici*[76]; une imprécision qui en dit long sur la difficulté de connaissance exacte des transformations en cours. En effet, les nouvelles filatures s'installaient dans les anciens moulins, et il n'était pas toujours évident de savoir exactement à quel usage était présentement voués les édifices. On retrouve une telle hésitation dans un autre document contemporain énumérant les *fabbriche meccaniche alle quali danno moto le acque del fiume Bisenzio*[77]: cette fois encore le rédacteur de la note ne compte que deux *macchine a lana* sur tout le trajet du fleuve; mais celle de G.B.Mazzoni lui-même n'est pas comptabilisée, et pour au moins deux moulins intra-muros, le rédacteur

---

74 G.Bowring *Statistica della Toscana, di Lucca, degli Stati Pontifici e Lombardo-Veneti*, trad.it., Londra, 1838, pp.32-34.

75 E.Repetti *Dizionario geografico fisico storico della Toscana*, Firenze, 1841, IV, p.653

76 Repetti, op.cit., p.657

77 S.A.S.P., Buonamici, 27 *indicazione delle fabbriche meccaniche alle quali danno moto le acque del fiume Bisenzio*, s.d. (1836-37)

semble avoir eu des doutes sur leur destination effective; le chiffre semble donc osciller entre un minimum de trois machines installées et un maximum de cinq, bientôt porté à six par une nouvelle création précisément datée par Repetti de 1840. Il faut donc croire que ce chiffre maximum doubla en l'espace de dix ans pour aboutir aux douze édifices installés de l'enquête de 1850: un indice du dynamisme de cette décennie, de l'espoir retrouvé des fabricants?

Deux remarques s'imposent: le processus de mécanisation de la filature fut lent, plus lent que n'aurait pu le faire penser l'importance des problèmes de main d'oeuvre surgis aux lendemains de la Restauration; l'installation des machines fut loin d'être le fait de tous les fabricants mais resta au contraire l'initiative d'une minorité sur laquelle nous aurons à revenir. Deux facteurs ont sans doute grandement contribué à cette relative lenteur d'installation des machines: d'une part les difficultés de reprise du secteur de la laine aux lendemains de la Restauration n'incitaient sans doute pas aux grands investissements; d'autre part, le secteur de la paille connaissait dès 1826 une crise qui deviendrait aigue dans les années 1830 libérant donc de nouveau une part de la main d'oeuvre qui s'y était dédiée: les fileuses à main ne disparurent donc vraisemblablement que relativement lentement du panorama productif de l'industrie de Prato. Le problème des filés restaient pendant longtemps un point assez sensible puisqu'en 1870 encore Lodovico Targetti, fabricant de la ville, estimait que pour favoriser le développement et la prospérité de l'industrie de la laine, il fallait diminuer les taxes pesant sur l'introduction des filés de laine: un indice que ne s'était sûrement pas développé dans la fabrique de Prato une industrie du filé suffisamment puissante pour offrir des produits réellement compétitifs avec ceux de l'étranger. Néanmoins, petit à petit, le nombre de fileuses à domicile dispersées dans la campagne toscane diminua, les réseaux se restreignirent progressivement à Prato et ses environs proches.

Dans les nouveaux équilibres de la fabrique, les tisseuses acquéraient une importance relative majeure, tout en restant géographiquement dispersées entre la ville, où elles exerçaient à domicile ou dans les institutions pieuses, et les bourgs proches de Campi et Sesto. Elles continuaient à travailler sur des métiers étroits rudimentaires, quoique les métiers larges refassent progressivement leur apparition pour suivre les exigences du commerce.

Même incertitude technique en ce qui concerne la finition: la tonte fut la seule opération potentiellement profondément modifiée par la mécanisation; le foulage des draps continuait semble-t-il à prospérer grâce aux modifications introduites au début du siècle: malheureusement, l'absence de toute description suffisamment précise rend difficile l'évaluation de possibles modifications ultérieures; l'enquête de 1850 notait que les foulonneries *seguono tuttora i processi antichi: per conseguenza nessun progresso in questa branca d'industria*[78]. Pourtant, il est probable que les cylindres mis au point par Mazzoni aient été peu à peu introduits dans les foulonneries après le milieu du siècle[79].

Quant à la teinture, le "secret des brouets", comme on disait à Verviers[80], reste pour nous entier. A en juger par l'outillage de certaines teintureries, les choses semblaient avoir peu évoluées depuis le siècle dernier. Néanmoins, on parlait dès la période française de fourneaux plus économiques; on s'attachait, sous l'impulsion de la manufacture des bérets, à perfectionner les bains et à améliorer les antiques recettes. G.B. Mazzoni réussissait, rappelons-le, à imiter à la perfection les plus belles couleurs de France et d'Angleterre. Il semble pourtant que dans l'ensemble, Prato ait eu quelque mal à passer d'une conception de la teinture fondée sur le mélange savant des végétaux à une teinture utilisant les nouvelles découvertes de la chimie scientifique. En 1864, F.Mariotti estimait que l'un des problèmes principaux de la fabrique de Prato était la teinture, encore dominée par *una cattiva pratica, esercitata con trascuratezza ed ignoranza.*[81] Il lui semblait donc absolument nécessaire que deux jeunes se dédient à apprendre l'art chimique et tinctorial pour ensuite faire profiter de leur apprentissage l'ensemble de la fabrique de la ville. D'accord avec les orientations générales de la ville en matière d'industrie, F. Mariotti estimait *che quest'incarico dovesse tutto assumerlo il Municipio* en assignant par exemple à cet effet l'un des postes d'études habituellement réservé à qui se destinait aux lycées et à l'université: *un'avvocato o un medico di meno non sono la rovina della società, mentre un buon tecnologo..che faccia risorgere l'arte*

---

78 S.A.SP., Comune, 1850, 820: publié par L.Lungonelli *Dalla manifattura alla fabbrica*, op.cit., pp.16-20

79 A.Rossi estime, en 1867, que dans les foulonneries *da gran tempo le cilindre hanno generalmente sostituite le gualchiere olandesi a martelli*, qui restaient cependant selon lui *forse ancora preferibili per certi tessuti* in A.Rossi *Dell'arte della lana*...op.cit., pp.103-104, mais il est difficile de savoir si cette remarque valait également pour Prato.

80 P.Lerun *L'industrie de la laine à Verviers pendant le XVIIIè siècle et le début du XIXè siècle*, Liège, 1948

81 F.Mariotti *Storia del lanificio toscano antico e moderno*, Torino, 1864, p.95

tintoria..gioverà assai più a quella stessa società[82]. Une analyse que faisaient également certains entrepreneurs comme en témoignait la réponse à ce sujet de D.Alphandery lors de l'enquête industrielle:

Io ho sempre risposto: invece di fare degli avvocati e dei preti, mandate due giovani studiare la chimica per applicarla alla tintoria, perchè noi non abbiamo che una tintoria, per così dire pratica: quando io do a tingere dieci pezze, non riesco mai ad averle dello stesso colore: è la parte dove ci troviamo peggio di tutti; nel resto si lotta, ma nella tintoria no.[83]

La municipalité était-elle prête à seconder de telles vues? Comment se réalisait l'apprentissage technique, des entrepreneurs et de leur main d'oeuvre?

3 LA MÉCANISATION NE VA PAS DE SOI

L'APPRENTISSAGE DES TECHNIQUES

Du côté des entrepreneurs

Beaucoup le disaient à Prato: il fallait promouvoir l'enseignement et la pratique des nouvelles techniques, non seulement parmi les ouvriers mais aussi rendre plus accessible aux nouvelles générations d'entrepreneurs les connaissances scientifiques qui guidaient déjà à l'étranger les Arts et manufactures et sans laquelle *le produzioni dei nostri opifici porteranno sempre...l'impronta di una cultura rozza e insufficiente*[84]. La culture du futur entrepreneur s'acquérait au mieux pendant les années de lycée. Les plus chanceux fréquentaient le célèbre collège *Cicognini* de la ville: fondé par les jésuites, puis confiés aux mains des sacerdotes séculiers, il donnait aux fils des élites, non seulement de la ville mais de tout le Grand Duché, voire de l'étranger[85], une culture essentiellement littéraire[86]; beaucoup moins nombreux ceux qui allaient à Pise fréquenter quelques cours universitaires. En fait, la culture de base du milieu moins fortuné des petits entrepreneurs était le plus souvent acquise auprès de maîtres privés et de façon bien sommaire, ainsi qu'en témoignait en 1848 C.Guasti:

---

82 F.Mariotti, op.cit., p.96.

83 ATTI DEL COMITATO DELL'INCHIESTA INDUSTRIALE, Categoria 7, §2. Filatura della lana. Adunanza del 3 aprile 1872 a Firenze; deposizione del sig. David Alphandery di Prato.

84 G.B.M.(Mazzoni) *Manifatture e commercio*, in Calendario Pratese, 1848

85 G.Turi *La vita culturale*, in *Prato, Storia di una città*, t.3, vol.2, pp.1145-46

86 Mais le nombre des *négociants* parmi les hôtes du collège étaient cependant limité: un cinquième de l'effectif total, dont un tiers au moins de Livourne; cf G.Turi, idem.

parecchi genitori che pur voglion fare de' figliuoli tanti mercatanti o artigiani cercano privati maestri, che l'istruiscano in quelle cose che oggimai non è gran preggio il sapere, l'ignoranza è vergogna[87].

La plupart étaient formés à leurs futures tâches au côté du père qui constituait ainsi leur principale source de connaissances manufacturières: rien d'étonnant à cela. Les deux familles Mazzoni, les Pacchiani nous ont déjà habitués à cette façon de faire: les voyages ne formaient en général pas la jeunesse des fils de Prato, pas plus que l'apprentissage dans quelques autres lieux de fabrique. La famille constituait l'univers éducatif fondamental et quasi exclusif en matière de manufacture ou plus généralement de gestion des affaires. Les voeux de Mariotti restaient lettre morte: il faudrait attendre 1886 pour que soit fondé à Prato un Institut Royal de Tissage et de Teinture.

Dans un tel cadre, prévalait la répétition des gestes ancestraux et la continuité des comportements: une prédisposition à la routine; y faisait contre point l'aptitude constamment développée de profiter de toutes les bonnes occasions qui supposait de rester attentif à toutes nouvelles occasions de profit: une propension sans doute diversement développée selon les familles, selon l'ampleur de l'activité, l'ouverture sur l'extérieur; une chose est sûre: l'art de l'imitation avait depuis longtemps été cultivé par les acteurs du textile et contribuait à la diffusion des nouveautés "profitables"; les innovateurs chanceux restaient peu longtemps les uniques dépositaires de leur secret: il fallut peu d'années pour que Vincenzo Mazzoni trouve dans la ville des imitateurs prêts à se lancer sur ses traces dans l'aventure des bonnets levantins; et malgré la nouveauté du processus de fabrication, les concurrents avaient assez rapidement su mettre à profit leur expérience textile pour réussir à imiter l'imitation; les capacités d'apprentissage se décuplaient sous l'aiguillon du futur profit, et se fondaient sur des décennies de connaissance technique du textile. Au fond, même les forces et la tonte à l'usage de Sedan avaient réussi à être mises en oeuvre à Prato, dont la tradition en la matière, nous l'avons assez dit, était cependant loin d'avoir suivi les mêmes sentiers.

Bien sûr, les nouveautés de la révolution industrielle se situaient à un autre échelon technique et leur apprentissage comme leur imitation se révélaient bien plus problématique; mais l'époque restait proche du "bricolage technique", les machines restaient de compréhension, si ce n'est

---

[87] C.Guasti *Sulle scuole del comune e sull'istruzione popolare in Prato*; in Calendario Pratese, 1848

de réalisation, relativement simple; ce n'est donc pas un hasard si le problème majeur se situait rapidement, selon Mariotti, dans la teinture, un domaine où effectivement l'évolution était telle que la culture basée sur l'expérience, la connaissance des plantes et des antiques secrets des bains risquait d'être reléguée au musée des antiquités artisanales. La fondation de l'Institut de tissage et de teinture, salué et applaudi par tous venait cependant tard, bien après les institutions similaires fondées dans le Nord de la péninsule: Biella eut en effet l'honneur de la première école italienne textile en 1869, bientôt suivie par Vicenza en 1877. Sur ce point donc, l'administration communale n'avait pas assumé le rôle qu'elle acceptait de jouer dans d'autres domaines, d'aide à l'industrie. C'est que dans le domaine de l'instruction, la municipalité s'était depuis longtemps déchargée de la tâche; si le problème se posait donc de l'éducation des fils d'entrepreneurs, il devenait de première importance dès que l'on se tournait vers la main d'oeuvre.

L'éducation technique de la main d'oeuvre

Point de problème tant que les outils en usage depuis des générations restaient maîtres du terrain technique; mais toute tentative innovatrice se heurtait rapidement au besoin de formation d'une main d'oeuvre éloignée et dispersée: l'organisation proto-industrielle ne favorisait surement pas le changement dans les habitudes de travail, surtout dans la filature et le tissage, les deux plus gros secteurs d'emploi d'une main d'oeuvre extra-citadine et difficilement contrôlée par les fabricants; ils l'avaient déjà appris à leurs dépens au XVIIIè siècle quand ils avaient souhaité, impuissants, la diffusion du *molinello* pour la filature.

Pendant l'occupation française, les efforts faits pour la diffusion de cette nouvelle méthode de filature abordèrent d'une nouvelle façon le problème: d'abord en créant des "écoles" mises en place par les fabricants pour l'apprentissage direct des nouvelles techniques: nous avons déjà rencontré C. Chiti installant dans sa maison une école pour la filature du coton; un certain Nuti fit de même pour la filature de l'étaim: sa femme *maestra lucchese*[88] apprenait aux jeunes filles à filer selon la nouvelle manière, contribuant ainsi à alimenter sa propre fabrique, mais surtout celle des autres fabricants, en fil de meilleure qualité, tout en formant la main d'oeuvre et en assurant le juste profit de l'entrepreneur. Une solution entièrement privée qui montrait bien les nouveaux besoins créés à la fois

[88] S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 3/7/1818

par l'exigence de meilleurs filés et par la nécessité de former la main d'oeuvre. Mais l'ensemble de la communauté fabricante pouvait-elle s'en remettre uniquement aux efforts individuels de quelques uns?

L'autre solution fut donc d'installer dans les institutions de charité des laboratoires équipés du nouvel outillage technique: ce fut le cas de la nouvelle fileuse mécanique de S.Gualandi[89]. L'initiative est en tous points exemplaire; à mi-chemin entre l'organisation purement privée et la prise en charge publique, les institutions pieuses disposaient de multiples avantages: soulager la communauté fabricante du poids de l'apprentissage, garantir cependant une main d'oeuvre formée et disponible pour tous, contrairement à ce qui advenait dans le cas d'une prise en charge totalement privée, et surtout lier intimement formation, travail, et instruction religieuse.

L'instruction publique était en effet très fortement lacunaire, tous le disaient depuis au moins le XVIIIè siècle: le système éducatif de Prato était une *piramide senza base*[90] dans lequel les écoles communales, bien qu'existantes sur le papier, ne fonctionnaient pratiquement pas, laissant dans la ville des générations d'analphabètes. Ce que le maire Mazzoni constatait en 1810, valait encore des décennies plus tard:

Non ostante il comodo di queste pubbliche scuole, ove infra l'altre cose s'insegna l'arte dello Scrivere, si manca generalmente in questa città e comune di buoni caratteri di scritto, cosa che ha formato sempre il soggetto di pubbliche doglianze[91].

Aucun projet de réforme n'aboutirait véritablement à créer un enseignement " de masse": en 1831, les écoles élémentaires étaient finalement réunies dans un même local, 8 maîtres s'en occupaient et l'on prévoyait la création d'un enseignement de mathématiques élémentaires appliquées aux arts: une décision significative de la velléité d'organiser un enseignement public qui soit en rapport avec les activités de la ville [92]. Mais en 1839, les écoles ne comptaient que 38 éléves et l'enseignement était extrémement sommaire, un nouveau projet de réforme naissait, car, disaient ses promoteurs, *il comune che non dovrebbe imparar da privati,*

---

[89] Cf chapitre sur les institutions communales.

[90] G.Turi *La vita culturale*, op.cit., p.1141

[91] S.A.S.P, Comune, 703, 23/6/1810

[92] cf G.Turi *La vita culturale*, op.cit.pp.1141-1149; mais aussi témoignage de C.Guasti *Sulle scuole del comune e dull'istruzione popolare in Prato*, in Calendario Pratese, 1848; A.G.B. *Istruzione e Beneficenza*, in Calendario Pratese, 1850; E.Repetti *Dizionario...*, op.cit., p.651.

pensi ai figluoli dell'artigiano[93]: l'impact était modeste puisqu'en 1850 encore, seuls 240 enfants fréquentaient les écoles communales. Le champ libre était laissé aux initiatives privées.

C'étaient donc les institutions pieuses qui remplissaient l'essentiel du rôle éducatif *all'insegna del connubio lavoro-educazione-istruzione*, constituant *a lungo un vanto e un tratto caratteristico di Prato "industriosa"*[94].

Premier par l'ancienneté et le nombre d'élèves, le *Conservatorio delle Pericolanti* ou de *Santa Caterina*, accueillait un peu plus d'une trentaine de pensionnaires, mais plus de 300 élèves externes qui s'adonnaient au travail du tricot, du tissage, à la filature[95]. Fondé en 1688 pour aider *le fanciulle abbandonate e pericolose*, il n'avait en fait pris un véritable essor qu'à partir de sa réorganisation, en 1786, sous l'impulsion des réformes léopoldines qui créaient dans la plupart des villes des foyers semblables, consacrés à l'éducation des jeunes filles et directement orientés vers l'apprentissage d'un métier. Rappelons les *Scole Leopoldine* de Pistoia, où Vincenzo Mazzoni et Giovacchino Pacchiani envoyaient tricoter leurs bérets.

Après la Restauration, l'institution connut une nouvelle fortune, s'intégrant parfaitement dans le cadre social de Prato. Furent même organisées en 1816 les *Scuole di S.Caterina*: une sorte de complément au *Conservatorio*, administrées indépendamment cependant, dans lequel les jeunes filles filaient et tissaient *con precisi intenti produttivi*[96], à tel point qu'il fallut attendre 1833 pour que les élèves fréquentent *La scuola del leggere e dello scrivere nell'ore di riposo*[97].

Le *Conservatorio* et les *Scole* étaient ainsi réservoir de main d'oeuvre, mais également possibles vecteur de diffusion de techniques ou de productions nouvelles; les laboratoires firent en effet constamment preuve de leur réceptivité face aux exigences de la production en accueillant tour à tour les bonnets levantins, les premières fileuses mécaniques, les métiers larges[98] et enfin les premiers Jacquard construits par G.B.Mazzoni[99].

---

[93] C.Guasti *Sulle scuole del Comune...*, op.cit.

[94] G.Turi, op.cit., p.1143

[95] G.Limberti *Del conservatorio delle fanciulle pericolanti*, Calendario Pratese, 1849

[96] G.Turi, op.cit., p.1143

[97] G.Arcangeli *Poesie e prose*, I, Firenze, 1857, p.362, cité par G.Turi, p.1144

[98] S.A.S.P., Comune, 763, Lettre de G.Magnolfi, alors tout nouveau directeur des écoles de S.Caterina au *gonfaloniere* de la ville, 17/7/1833

[99] B.Mazzoni, op.cit., p.46: l'auteur rapporte qu'ils furent installés dans le laboratoire vers 1850.

Ainsi se dessinait les contours d'une organisation de type paternaliste, imprégnée d'une morale religieuse et d'une éthique du travail salvateur, qui s'avérait correspondre parfaitement aux voeux des entrepreneurs satisfaits de trouver à leur disposition une main d'oeuvre soumise, qualifiée et à bas prix[100]. L'intérêt n'était cependant pas forcément à sens unique: les femmes trouvaient dans le *Conservatorio* l'assurance de formation professionnelle et d'emploi, mais aussi bien souvent la base d'une possible installation matrimoniale dans la mesure où de nombreuses dots, le plus souvent financées par la *Casa de' Ceppi*, étaient destinées aux jeunes filles de ces institutions. Même si le *Conservatorio*, contrairement aux espoirs de certains[101], ne devait jamais devenir un institut communal, le contrôle de la classe dirigeante locale sur l'institution était totale, il s'insérait dans ce réseau de pouvoirs que constituait les institutions pieuses et dont nous avons déjà parlé, à la tête desquelles restait la *Casa Pia de' Ceppi* qui en finançait largement le fonctionnement[102].

S'était donc mis en place à la fin du XVIIIe siècle et pendant les premières années de la Restauration, un système fonctionnel à la production de la ville; il manquait pourtant un système équivalent pour les hommes. Après la faillite de l'Ecole d'Arts et Métiers, aucune institution n'en avait pris la place, même si le besoin s'en faisait toujours sentir. L'*Orphelinat technologique* créé par G.Magnolfi en 1838 venait partiellement combler ce vide.

Salué plus tard comme *padre degli orfani e amico degli operai*[103], G.Magnolfi annonçait en 1837 à Neri Corsini son désir *di giovare..a quei ragazzi che per essere restati orfani sono abbandonati a se stessi..ho preparato un quartiere..ivi saranno mantenuti..istruiti nei doveri di religione, in quei di civiltà..ammaestrati in qualche arte per rendersi utili a sé e alla società*[104]. Ce n'était là que l'une des multiples opérations de Magnolfi[105] dans le domaine de la charité puisqu'il avait déjà été chargé par la municipalité, en

---

100 Pour de semblables considérations cf E.Menduini *Prato, 1814-1861. La struttura produttiva, lo sviluppo delle forze produttive, la vita culturale e politica*, op.cit., p.429

101 G.Limberti, op.cit.

102 D'après l'article déjà cité du Calendario Pratese, de 1850, la *Casa Pia dei Ceppi* versait plus de 15000 lires annuelles pour le fonctionnement du Conservatorio, et des écoles de S.Caterina: premier poste dépenses "éducatives", avant donc les subsides au collège Cicognini (12000 lires)

103 S.Ceccatelli *G.Magnolfi, l'amico degli operai e padre deli orfani*, Prato, 1900

104 Lettera di Magnolfi del 1837, cité par R.Papi *G.Magnolfi e l'orfanotrofio tecnologico*, Prato, 1967, p.19

105 Sur le personnage et son action, outre les deux ouvrages précedemment cités, cf G.Bisori *Gaetano Magnolfi a cent'anni della sua morte*, Prato, 1967; Del Lungo

1833, de la réorganisation des écoles de S.Caterina et avait été l'instigateur de la création d'un *Asilo Infantile* sur le modèle des réalisations contemporaines de Mayer.

Difficile de faire de lui un simple bienfaiteur désintéressé; Magnolfi était en fait un entrepreneur chanceux et habile qui, de simple menuisier était devenu trafiquant, multipliant les boutiques de droguerie, de mercerie, s'engageant dans le trafic du fer de la *Magona* de Pistoia et achetant même une ferriera à S.Marcello. Il réussissait ainsi à accumuler en peu d'années une fortune notable, qui lui permettait d'être "élu", en 1832, "prieur possédant" de la municipalité[106]. Dès lors, on le trouve impliqué dans toutes les affaires de ce temps, Caisse d'Epargne, institutions pieuses, construction de la voie ferrée etc; les ressources, personnelles et relationnelles, ne lui manquaient donc pas pour faire aboutir son projet d'orphelinat technologique: en 1838, les *Ceppi* étaient autorisés à recevoir des dépôts du nouvel institut et à le créditer de 1500 écus provenant d'un héritage recemment reçu; l'orphelinat était déclaré d'utilité publique, placé sous la tutelle du gouvernement et s'installait dans l'ancien couvent de *La Pietà*, dans les faubourgs de Prato; en 1841, il prenait son véritable essor par l'agrandissement et la réalisation des ateliers de travail, la nomination de G.B.Mazzoni comme aide-directeur; dès lors, on enseignait à lire, écrire, faire les comptes, tandis que Mazzoni apprenait aux élèves les rudiments de géométrie, sciences naturelles, physique, chimie, géométrie, histoire et français. L'institut fut salué cette même année par une délégation du *Congrès des Scientifiques Italiens*, tenu à Florence. Cela n'empêchait pas une certaine hostilité dans la ville même: d'aucuns craignaient les retombées néfastes des divers fabrication mises en route, d'autres redoutaient la concurrence d'un Magnolfi armé d'une solide équipe à sa direction et dévotion. Surtout, contrairement à tout le réseau d'institutions pieuses existant dans la ville, l'Orphelinat relevait de la seule compétence de Magnolfi qui n'entendait partager avec personne son rôle de direction.

Magnolfi faisait bien figure de père, dont l'autorité s'appuyait sur celle de la religion, considérée *parte principale, fondamento della disciplina*[107]: éducation au travail et éducation religieuse allaient donc de pair; l'Orphelinat, qui bientôt élargit les bases de son recrutement aux enfants de familles pauvres, se profilait comme *un istituto di beneficenza in grado di incentivare la produzione e di esercitare un controllo*

---

106 S.A.S.P., Comunale, 514, Tratte 1832

107 Ceccatelli, op.cit.

paternalistico[108] et devenait ainsi, malgré certaines spécificités, l'un des éléments clés de l'éducation professionnelle de la ville. Les ateliers installés, menuiserie et forge, reflétaient sans doute les intérêts premiers de Magnolfi; en 1856, la forge mise sur pied par Mazzoni se transférait dans les locaux de l'Orphelinat, où Louis Cornet continuerait d'habiter et d'exercer jusqu'à sa mort; mais on s'occupait aussi de tissage, premier pas vers le retour des hommes au métier.

En somme, l'ensemble de ces initiatives indique suffisamment que le milieu local avait été capable de relever le défi de l'instruction professionnelle de la main d'oeuvre locale: il l'avait fait à sa manière, en accordant une place de choix aux institutions pieuses privées, à l'insigne de la religion et de l'efficacité, pour produire des ouvriers *qualificati e timorati di Dio*: une crainte nécessaire pour éviter de trop profondes lacérations du tissu social.

BRISER LES MACHINES?

Le premier impact des nouveautés techniques introduites à Prato n'avait pas franchement été favorable: en 1810, les femmes refusaient de filer le coton sur les machines nouvellement introduites, dédaignant les salaires plus élevés pour conserver leurs anciennes habitudes mais surtout leurs anciens rythmes de travail[109]; en 1817-18, G.B.Mazzoni n'avait pas la satisfaction de goûter le succès à peine remporté dans la construction des nouvelles machines à filer le coton car les femmes refusaient de tisser son fil:

le tessitrici non volean saperne, e com'è solito dei cervellini, senza farne prova andavan dicendo che il filo non regerebbe e si straperebbe a solo ordire le tele[110].

Préjugé ou peur de voir les machines voler le travail? Giovan Battista Mazzoni n'eut en tous cas d'autres ressources que de construire également les métiers à tisser pour employer ses fils, plier les femmes par la démonstration de la fausseté de leurs dires et surtout par sa détermination.

Il en fallut également pour faire face aux *battilani*, qui voyaient disparaître leur travail en même temps que s'installaient machines à carder et à filer:

---

108 G.Turi, op.cit., p.1144

109 Déjà évoqué plus haut; S.A.S.P., Mazzoni, 1810

110 B.Mazzoni, op.cit., p.27

I battilani che finora aveano cardato e filata la lana a mano[111] *(e in Prato eran molti) al veder reso inutile dalle macchine un buon numero di braccia, levarono voce prima contro il fabbricatore delle macchine, poi contro l'invenzione e l'uso di esse. Fu questo per molto tempo l'argomento dei discorsi del popolo, dei quali quei che si tenevano per pregiudicati dalle nuove invenzioni, sfogarono il loro maltalento in qualche dimostrazione ostile al Mazzoni*[112] .

Episodes sporadiques, insultes isolées contre le coupable, mais aussi véritable tumulte, qui eut lieu le 6 décembre 1831 *alle gride di Abbasso le macchine, morte al capo delle macchine*[113] : Mazzoni n'était plus le seul objet des contestations; tous ceux qui avaient décidé d'introduire les nouveautés étaient également visés: le début de diffusion de la mécanisation provoquait les craintes des ouvriers. On fit bien un procès aux coupables[114], mais la grogne ne se fit en fait jamais réellement sérieuse: rien des fureurs connues ailleurs contre les machines[115].

Les *battilani* en effet étaient seuls à être touchés de plein fouet par la mécanisation et ne pouvaient trouver appui et compréhension en aucun autre groupe de la manufacture: les fileuses lointaines et dispersées ne souffraient pas de la disparition d'un travail qu'elles avaient elles mêmes abandonnées sous la poussée de la paille; les tisseuses, elles aussi dispersées, profitaient au contraire de leur position de force pour imposer une réévaluation des salaires, les tondeurs étaient plus proches des entrepreneurs que des ouvriers. Dans ces conditions, les démonstrations des *battilani* pouvaient difficilement dépasser le stade de l'*émotion*; en fait, les manifestations de mécontentement tendaient sans doute plus à faire entrer en action en leur faveur les mécanismes d'assistance existant dans la ville.

Les bonnes âmes se préoccupaient au rythme d'un refrain sorti de la plume de Guadagnoli en 1840:

Ed or che fan le macchine tal chiasso
Sa Roscild se a quattrin stiam bene o male!
Poi che farn di tanta gente a spasso,
piena di vizi, priva di morale,

---

111 Il s'agit d'une imprécision manifeste du rédacteur quant au travail de ces ouvriers qui, s'ils executaient en effet le cardage, débordant ainsi les attributions strictement liés à leur nom, ne s'étaient par contre jamais occupés de la filature.

112 B.Mazzoni, op.cit., p.34

113 B.R.P., Carte Guasti, 69

114 dont nous n'avons pas retrouvé les actes.

115 cf bien sûr le luddisme anglais E.P.THompson *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, 1988 (édition française), ou les menaces contre les machines en France, notamment à Sedan: G.Gayot *De la pluralité*, op.cit..

che ha fame e vuol mangiar mattina e sera?
Progrediremo verso la galera.
Che giova esser nel secolo dei lumi,
se dalla fame poi non ci vediamo?[116]

Si le couplet synthétisait assez bien l'ensemble des thèmes anti-industrialistes qui fleurissaient alors en Toscane, il ne reflètait cependant pas l'esprit de la ville dont la classe dirigeante et intellectuelle était consciente à la fois de la spécificité de Prato, ilot "industriel" dans un pays à vocation agricole, et de la nécessité de mécanisation, dont on relevait fièrement qu'elle était réalisée grâce à l'ingéniosité locale; mais ce processus nécessaire devait lui-même s'accompagner de mesures visant à limiter les mécontentements et à maintenir cohésion et paix sociale.

La générosité individuelle suffisait souvent; les acteurs de la mécanisation n'hésitaient pas à la mettre en oeuvre, comme nous le rapporte le biographe de Mazzoni: *il più delle volte quando i clamorosi non eran in numero, metteva mano alla tasca, logica che almen pel momento convince*[117]. La charité dominait encore les rapports entre entrepreneurs et employés; ceux-ci ne faisaient que réclamer leur part de subsides dans un système qui savait en être généreux et absorber ainsi le potentiel de mécontentement. En effet, mis à part ces incidents de 1831, aucune autre clameur anti-machine ne semble s'être élevée à Prato: un exemple de relative paix sociale concordée par les parties en jeu[118] et dans laquelle, une fois de plus, les institutions pieuses s'avéraient être le pivot principal du système.

Cela n'empêchait pas d'ailleurs la naissance d'alternatives nouvelles dont l'esprit pourtant restait imprégné des mêmes principes de charité paternaliste: ainsi vers 1833, Alessandro Pacchiani, également visé par les tumultes de 1831, organisa dans sa fabrique deux sociétés de secours mutuel, les premières de ce type organisées à Prato: chaque semaine, deux *crazie* étaient retenues sur le salaire versé ce qui permettait aux malades de recevoir 13 sous quatre deniers pendant la durée de leur arrêt forcé, ou encore d'organiser des banquets collectifs lors des solennités familiales ou

---

116 Cité par Sereni *Attualità del Giusti. La cultura toscana nel 1848 e il significato storico della mezzadria.*, in *Il 1848-49.Conferenze fiorentine*, Firenze, Sansoni, 1950

117 B.Mazzoni, op.cit., p.34.

118 Une étude des micro-conflits de la ville de Prato serait pourtant intéressante à mener pour confirmer, ou infirmer, cette impression encore trop vague; en 1850, nous avons par exemple retrouvé dans les archives du vicaire, la trace d'un conflit survenu dans la filature de F.Filiot à la suite du licenciement d'un ouvrier: S.A.S.P., Delegazione di governo, b.133 (1850)

religieuses: une manière de communion, d'assistance paternelle qui renforcait les liens entre le chef d'entreprise promu père matériel et spirituel de ses ouvriers. Loin d'être les premiers instruments d'organisation autonome d'une classe ouvrière en formation, les sociétés de secours mutuels devenaient donc instrument de paix sociale à l'appui d'une vision organique de la manufacture, instaurée à Prato pour le bien de tous, dans la droite ligne de l'ensemble du système social d'assistance, d'enseignement existant dans la ville. Un système qui permit à la fois l'introduction des machines, l'apprentissage des nouvelles techniques et l'insertion sans excessive douleur d'ilots de mécanisation. Peut-on repérer des spécificités dans un tel processus?

SPÉCIFICITÉS PRATÉSIENNES?

L'orientation paternaliste des entrepreneurs n'est bien sûr pas une originalité pratésienne: c'était au contraire la réponse apportée un peu partout par la classe dirigeante pour conserver la maîtrise des règles du jeu et tenter de remédier par la charité et l'encadrement aux problèmes sociaux naissant de la mécanisation. Dans le cas pratésien, la formule ne nait pas en même temps que l'industrialisation, il existe au contraire une continuité assurée par la présence et l'importance des institutions pieuses charitables qui remplissent ici le rôle dévolu ailleurs à la municipalité ou à l'action privée des entrepreneurs. Indice d'une situation fortement marquée par le phénomène religieux et clérical, base idéologique et pratique d'une organisation qui s'occupait d'une manière générique des "pauvres", qu'il s'agisse de journaliers agricoles momentanément sans travail, de fileuses ou tisseuses travaillant à domicile touchées par une conjoncture défavorable et se trouvant sans ouvrage, ou encore d'ouvriers renvoyés à leur foyer par l'apparition des premières machines. Une solution traditionnelle qui déchargeait au maximum les entrepreneurs du poids social de leurs choix productifs, mais leur en laissait la direction puisqu'ils se retrouvaient à la tête des institutions charitables aux côtés des autres membres d'une classe dirigeante globalement solidaire dans les orientations et les choix.

Spécificité dans les choix de mécanisation? Elle resta, pendant la première moitié du siècle, très largement partielle: le cardage et la filature, et encore non totalement, une partie sans doute de la tonte et quelques opérations annexes de finition; mais il en fut de même dans beaucoup d'autres centres: le tissage à main n'avait pas dit son dernier mot et la capacité d'auto-exploitation des travailleurs(ses) à domicile laissait encore

espérer de beaux profits contre lesquels ne pouvaient combattre les frais réels et les avantages hypothétiques du métier mécanique. D'autre part, à motivations différentes, autres temps de mécanisation: pour prendre un exemple évident, les entrepreneurs de Prato n'avaient sûrement pas la même urgence à mécaniser la tonte que ceux de Sedan pour qui le secteur était beaucoup plus essentiel à la renommée de leurs draps et qui devaient subir depuis trop longtemps la loi des ouvriers tondeurs: les machines à tondre étaient expérimentées, voire pensées beaucoup plus tôt à Sedan qu'à Prato. Le choix de la mécanisation eut une large composante sociale, avant d'être une nécessité technique ou économique.

Le décalage chronologique est réel dans tous les domaines, avec des différences cependant de secteur à secteur: maximum dans la filature, il se réduit progressivement; la connaissance se diffuse plus rapidement. Au delà de l'ignorance initiale, puis des difficultés pour se procurer les nouvelles machines, des réticences à faire le pas de la mécanisation semblent exister. On a vu quels avaient pu être les facteurs d'incitation au changement, il nous restera à comprendre les modalités d'adoption et les motifs d'une hésitation que de nombreux entrepreneurs semblèrent partager avec Vincenzo Mazzoni. En tous cas, des affirmations génériques comme celles de Marchi soutenant qu'*all'alba dell'unificazione, l'industria laniera pratese era indietro di sessant'ani rispetto all'industria estera più evoluta, e di almeno trenta o quaranta rispetti ai complessi lanieri di Biella e di Schio*[119], ne tiennent compte que de dates, sans s'interroger sur les raisons des différences d'attitudes et de situations qui se lisent dans la chronologie.

Spécificité d'accès aux techniques? L'espionnage industriel est loin d'être une particularité de Prato; il est intéressant de noter qu'en cette époque déjà avancée, il se fit presque "en désespoir de cause", fruit d'une réaction individuelle certes, mais qui cueillait une intention apparue depuis longtemps dans le milieu local, en réaction à l'absence de soutien de l'Etat napoléonien ou restauré, comme solution aussi à l'indécision des entrepreneurs face aux coûts prévus de l'achat à l'étranger des machines: l'espionnage, puis la construction sur place, était en définitive, plus qu'une réponse à l'impossibilité d'importation de machines étrangères, la solution du pauvre; une solution qui permettait d'ailleurs des bricolages techniques destinées à la fois à épargner (on se rappelle l'utilisation du bois dans les

---

119 R.Marchi *Aspetti tecnici e economici dell'industria tessile pratese dall'800 a oggi*, in *G.B.Mazzoni e l'evoluzione di Prato nei secoli XIX-XX*, Prato, azienda del turismo, s.d.

machines de Mazzoni) et à adapter les nouveaux instruments aux conditions de la main d'oeuvre locale, ainsi qu'en témoignait directement leur constructeur:

per costruire le macchine a cardare e filare la lana, conveniva trovare un modo di costruzione che fosse adattato alla rozza abilità di artefici che non avevano idea veruna di lavori meccanici, il che potei ottenere tenendo un modello di costruzione più semplice di quello fino allora adottato nelle macchine in specie che servono alla cardatura.[120]

L'imitation n'était donc pas exempte de variantes locales imaginées pour mieux répondre aux exigences de la production et aux caractéristiques de la main d'oeuvre: la créativité réussissait à percer au coeur de la copie; c'est encore ce que disait G.B.Mazzoni afin de justifier son entreprise d'imitation:

Lo studio che richiedesi a bene imitare comunica insensibilmente l'attitudine di diventare artisti abili per lo meno, se non capaci di produrre anche opere originali[121].

Une adaptation de la technique qui existait bien sûr sans doute dans d'autres centres dotés de leurs propres officines de construction, mais qui n'en caractérisait pas moins le rapport propre de Prato avec les nouveautés importées; il en fut de même quand commença à se développer la production de la laine mécanique.

4 UNE AUTHENTIQUE INNOVATION: LA LAINE "MÉCANIQUE"

UNE INNOVATION DÉJÀ ANCIENNE

Quand les machines capables de recycler les chiffons en nouvelle matière première firent leur apparition à Prato, elles avaient depuis longtemps quitté l'atelier de leur inventeur: rappelons que c'est en 1813 en effet que l'anglais B.Law, installé dans le petit centre de Batley, conçut les premières machines capables de réutiliser les chutes de la filature et du tissage[122]; il ne s'agissait encore que d'employer des déchets de matières premières jusque là peu ou pas utilisés[123]. Très vite cependant, on passa à la réutilisation des chiffons proprement dit, c'est à dire d'une matière première déjà travaillée et usée, construisant les machines sur le modèle de celles qui servaient déjà depuis longtemps à travailler le lin et le chanvre.

---

120 G.B.Mazzoni, *Descrizione di una macchina..*, op.cit.

121 G.B.Mazzoni, op.cit.

122 CF E.Bruzzi, op.cit., p. 116 et suivantes; A.Rossi *Dell'arte della lana in Italia e all'estero*, Firenze, 1869; L.Bandel *L'industria della lana meccanica*, Roma, 1924.

123 Quoique le problème de la réutilisation des "corrons" de tisseurs se soit posé bien avant l'introduction des mécaniques: en France, il fut autorisé de les utiliser après 1755.

Initialement limité aux chiffons de pure laine provenant des meilleurs produits du peigné, de la maille ou de la flanelle, le recyclage fut généralisé, dès les années 1830, aux produits cardés; enfin, l'introduction de procédés chimiques connus sous le nom de carbonisation permit, à partir de 1850, de retravailler également les chiffons mélangés de laine et de matières végétales.

La production et l'utilisation de la laine mécanique était déjà bien avancée en Angleterre quand le continent la découvrit, aux dires de A.Rossi:

La esposizione di Londra nel 1851, ma più ancora quella di Parigi nel 1855, resero nota agl'industriali del Continente la esistenza ed il perfezionamento di queste macchine inglesi per sfilacciare gli stracci di lana, cossicché si diffusero generalmente, ed in modo che non vi ha nazione manufatturiera che ne manchi...[124].

France, Belgique, mais aussi Italie, se dotaient de ces procédés révolutionnaires qui créaient pour ainsi dire *una nuova materia prima o a dir meglio un surrogato di materia prima*[125], méprisée par l'élite des fabricants[126], et donc intéressante pour les entrepreneurs de Prato.

Difficile de connaître avec exactitude la date d'introduction de l'innovation en Italie: A.Rossi parle de 1854[127], mais il retarde ainsi de quelques années une apparition qui ne doit pas être postérieure à 1850. Toujours est-il qu'en 1867, deux grandes fabriques spécialisées existaient dans la péninsule; l'une à Belluno, mue par la vapeur, était capable de produire plus de 2,3 millions de lires de laine mécanique, ainsi que des filés qu'utilisaient les fabriques de l'Italie supérieure, en particulier Biella; l'autre à Isola près de Sora, dans la vallée du Liri, produisait autour de 1,5 million de lires de laine à l'aide de la force hydraulique. Les autres établissements étaient, à en croire Rossi, modestes: *Diversi altri piccoli opifici esistono a Prato, nelle vicinanze di Napoli e di Salerno, a Verona*[128]. C'étaient pourtant eux qui produisaient la majorité de la laine mécanique italienne dont la valeur globale s'élevait alors à huit millions de lires.

---

124 A.Rossi *Sulle lane artificiali e meccaniche*, in Atti dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, s.III, X(1865), p.9-10; cité par M.Lungonelli *Dalla manifattura...*, op.cit., p.21.

125 A.Rossi, op.cit., p.36

126 G.Gayot *De la pluralité..*, op.cit., t.2: les fabricants sedanais n'ont que dédain pour cette invention.

127 A.Rossi, op.cit.

128 A.Rossi, op.cit., p.40-41

Prato avait sans doute été l'un des premiers centres italiens doté des fameuses machines. Encore une fois, la date et l'origine de l'introduction sont controversées: selon F.Mariotti, le nouveau procédé fut introduit en 1854 par F.Pisani et C.Valdrè[129], et rapidement imité par les fabricants de la ville; E.Bruzzi, qui accuse Mariotti ne n'être pas trop bien informé, rapporte lui l'aventure pittoresque d'un pauvre napolitain venu installer à Prato en 1850-51, une *stracciatrice a secco* mue par un cheval et dont l'ingénuité permit à tous d'épier le nouveau procédé[130]: romanesque des origines!

Les archives du notaire Carradori ont finalement tranché entre ces deux versions de l'installation à Prato des premières machines destinées à recycler les chiffons: en 1858, notre notaire prenait en effet acte de la dissolution d'une société existante entre le conte Temistocle de feu Alvise Biaggio, grec domicilié à Paris et demeurant pour l'heure à San Martino dans la commune de Prato, et la noble femme Maria Concetta de feu G.B.Perez épouse de Giulio Strina, native de Palerme, mais elle aussi résidante à San Martino. Etait ainsi dissoute *la società industriale per la lavorazione delle lane dette alla Rainaissance secondo il metodo praticato originariamente dal signore Pisani nelle fabbriche di Santa Lucia e San Martino.*[131] C'était la fin d'une aventure qui avait duré cinq ans et connu de nombreux rebondissements. La société originelle datait en effet de décembre 1853 et avait été constitué entre Franco Pisani et Carlo Valdrè: ce dernier apportait les capitaux (2000 *francesconi*) tandis que Pisani cedait à la société le *segreto che per effetuare questo ramo d'industria egli possedeva.*[132] Dix mois plus tard, Valdrè se retirait de l'affaire, une nouvelle société voyait le jour, associant cette fois Pisani et Henkel; trois mois plus tard, le conte Biaggio, déjà créditeur de l'entreprise, entrait dans l'affaire en apportant les capitaux nécessaires à l'achat de nouvelles machines. Un an plus tard, Pisani était désinteressé de la société, au prix de 6000 lires, par le conte Biaggio qui restait seul maître de l'affaire, grâce aux capitaux de Maria Concetta Strina. Deux ans suffisaient pour que la société soit mise en liquidation *per mancanza di capitale circolante*[133]. Ainsi s'achevait l'aventure industrielle de ces étrangers au milieu pratésien qui, une fois de plus, avaient trouvé favorable à leur projet l'installation dans la petite ville textile, contribuant ainsi à son renouvellement productif. Les entrepreneurs de Prato avaient en

---

129 F.Mariotti *Storia del Lanificio*, op.cit., p.91
130 E.Bruzzi, op.cit., p.118
131 A.S.F., Notarile moderno, Carradori, p.4874
132 A.S.F., Notarile moderno, Guidi, p.1530
133 A.S.F., Notarile moderno, Carradori, op.cit.

effet rapidement compris tout le parti qu'ils pouvaient tirer de la nouvelle production.

Les Pacchiani semblaient une nouvelle fois à l'avant-garde du renouvellement: Alessandro Pacchiani aurait en effet installé une machine à recycler les chiffons aux environs de 1853[134]. Même si selon E. Bruzzi, *Prato non fu subito gran che portata a seguire il nuovo indirizzo industriale che le si parava dinanzi, ma fu piuttosto guardinga e cauta nell'adozione*[135], les possibilités qu'elle permettait, notamment en matière d'approvisionnement à bas prix, dansèrent de plus en plus devant les yeux des entrepreneurs de Prato: en 1864, dix sept fabricants au moins étaient dotés de ces nouvelles machines.

LE RENOUVELLEMENT DE LA FABRICATION

Des techniques originales?

Les premières machines installées à Prato pour recyclage des chiffons furent construites *a sec* comme il se pratiquait en Angleterre et communément en Europe. Très rapidement cependant, Prato adopta une technique alternative, dont l'idée venait sans doute en grande partie de l'industrie du papier. L'enquête sur la laine réalisée en 1895 par le ministère témoigne de cette spécificité:

le sfilacciatrici a secco per le lane meccaniche sono quasi tutte di costruzione inglese; solamente le sfilacciatrici ad acqua della Toscana sono costruite in paese, ed anzi fin dal 1860 la ditta Mazzoni Ridolfo, di Prato, impiantò un opificio per la costruzione di tali macchine.[136]

Les fils de Mazzoni avaient bel et bien pris la relève, non seulement des industries de leur père mais encore de son esprit de bricolage et d'adaptation de la technique aux conditions et aux potentialités locales. Il n'est pourtant pas évident que l'idée revienne au descendant de Giovan Battista. En effet, des témoignages contemporains rapportés par E.Bruzzi racontaient comment en 1854 *un Pisano..aveva impiantato a S.Lucia e precisamente in parte dell'edificio della Toricella, uno straccione a guazzo, cioè quasi, nè più nè meno, che una di quelle macchine pescanti in una vasca o tinozza in muratura e in uso nelle cartiere, per preparare dagli stracci di cotone la pasta*

---

[134] E.Bruzzi, op.cit., p.118

[135] E.Bruzzi, op;cit., p.119

[136] MAIC *Industria della lana*, in Annali di Statistica, s.IV (1895), fasc.84, p.20

da carta e dette pile a cilindri.[137] Toutes les précautions de ce fabricant pour empêcher quiconque de voir ses installations ne réussirent pas à empêcher l'un de ses voisins, également manufacturier, de percer le secret: dès lors il se répandit rapidement et R.Mazzoni ne fit que construire sur une large échelle la nouvelle machine.

Elle présentait en effet pour Prato des avantages bien supérieurs à celles qui fonctionnaient *a sec*: le premier était bien entendu de ne pas devoir être achetée à grand prix en Angleterre, ce qui aurait supposé un investissement initial fort important pour la mise en route de la nouvelle fabrication. Mais Mazzoni aurait pu essayer de réaliser des machines équivalentes aux modèles anglais importés. Ils avaient pourtant le désavantage de supposer presque exclusivement l'utilisation de la vapeur. Si elle était d'usage courant en Angleterre, il n'en était rien à Prato; à défaut, les premières utilisèrent, on l' a vu, le cheval: ce ne pouvait être qu'une solution momentanée caractérisant les préludes d'une fabrication qui n'existait encore qu'à titre expérimental; dans l'hypothèse d'une généralisation, ou d'une amplification de la fabrication de la laine artificielle, l'adoption d'une nouvelle énergie s'imposait; la plus "naturelle" et la plus disponible, mise à contribution depuis toujours, était bien entendu la force hydraulique du Bisenzio. L'adaptation de la technique devenait la seule solution envisageable; d'autant plus grand fut donc l'empressement des fabricants à découvrir le secret de ce pisan dont l'invention était finalement la condition nécessaire au développement considérable et rapide de cette industrie à Prato.

Ainsi Prato semblait décidément établir un rapport spécifique avec la technique: au départ importée, il fallait une véritable appropriation, qui était également une adaptation, de la technique pour qu'elle fut réellement introduite et devienne facteur de changements productif; à Prato, on attendait de voir si les nouveautée pouvaient apporter quelques avantages, et alors seulement on prenait l'initiative, en bricolant souvent des adaptations locales.

Vers la mécanisation

La régénération des chiffons ne pouvait se faire que mécaniquement. L'adoption de ce nouveau produit signifiait par conséquent le développement d'entreprises mécanisées, spécialisées ou non. Contrairement aux deux grands établissements italiens que décrivait Rossi

---

[137]E.Bruzzi *L'arte della lana*, op.cit., p.118-119

dans le passage précedemment cité, il ne se développa pas alors à Prato de grands établissements traitant uniquement du recyclage des chiffons. Au contraire, comme en témoigne E.Bruzzi, Prato *non ebbe mai i grandi stabilimenti, come altrove, adibiti unicamente a questo particolare lavoro. Qui modestamente se ne fornirono le filature in proprio e quelle per terzi.*[138] Les renseignements fournis par F.Mariotti vont dans le même sens: selon lui, il existait en 1864 à Prato quelques quinze établissements capables de regénérer les chiffons: tous étaient également munis des machines nécessaires pour filer la laine, artificielle ou non. Le modèle semblait donc être l'alliance du travail des chiffons et de la filature dans des établissements de taille relativement modeste.

Si l'on comptabilise également les quelques sept entreprises qui ne possédaient que des machines nécessaires à la filature, on découvre donc que vingt deux filatures existent alors à Prato: un progrès de dix unités par rapport au douze recensées en 1850; plus d'une nouvelle filature s'est installée tous les deux ans à Prato. L'élan majeur s'accomplit de 1855 à 1865; une décennie "euphorique" pendant laquelle les fabricants firent le pas de la mécanisation. L'appel du marché fut décisif: à cette époque, les ventes redoublèrent à Prato, nous l'avons vu, sous la poussée des commandes militaires et de la conquête progressive de nouveaux espaces commerciaux: les fabricants étaient optimistes; leurs réticences cèdentalors ; ils ont l'assurance qui donne le courage d'investir de façon fixe les capitaux dans l'industrie textile dont l'avenir parait désormais assuré.

Les témoignages encore une fois concordent: F.Mariotti rapporte que les *moltiplicate richieste hanno fatto abbandonare la filatura a mano*[139], tandis que Rossi explique comment les fournitures militaires de 1859-60 ont entrainé dans la plupart des centres lainiers une augmentation du matériel fixe en 1861. Les exportations des machines de Houget-Teston de Verviers, qui fournit à elle seule, d'après A.Rossi, plus de la moitié des machines étrangères achetées en Italie, confirme cet enthousiasme[140]. Surtout, elles montrent une envolée des ventes vers l'"Italie centrale", dont Prato est sans aucun doute le principal centre lainier: alors que jusque 1850, les ventes vers cette région de la péninsule avaient été dérisoires, elles réussissent à

---

[138]E.Bruzzi *L'arte della lana...*, op.cit., p.119
[139]F.Mariotti, op.cit., p.90
[140] A.Rossi *Dell'Arte della lana...*, op.cit., p.197

dépasser, de 1860 à 1864, les acquisitions de la Lombardie-Vénétie et de la région de Naples, mais aussi, en 1861, celle du Piémont et de la Ligurie[141].

Deux raisons sans doute à cette faiblesse des achats étrangers avant 1850: dans le cadre d'une mécanisation limitée, les entrepreneurs avaient préféré, dans la majorité des cas, s'équiper de machines fabriquées sur place à moindre prix. Au contraire, l'augmentation des achats après le tournant du siècle dénote l'effort intensifié de mécanisation qui rend insuffisant le potentiel de la construction mécanique locale: certes, les fils de Mazzoni étaient toujours là, mais ils restaient les seuls constructeur mécaniques à Prato: point d'émulation jusqu'aux années 1870 à peu près, quand un certain Cerutti, et d'autres avec lui, se lanceraient également dans cette branche. Le recours aux machines étrangères devenaient donc normal: elles étaient sans doute plus économiques qu'avant et conservaient meilleure réputation que les constructions locales. Les inventaires retrouvés nous montre donc un parc de machines international: à côté des assortiments de Mazzoni qui continuent d'être présents, on trouve effectivement des machines de Houget-Teston, des systèmes Leroy etc: France et surtout Belgique semblent être les grands lieux de provenance.

A l'aube de l'Unité, l'ensemble de la filature de Prato était donc mécanisée. La connaissance du nombre de fuseaux n'est pas forcément très précise: selon les relevés du ministère en 1876[142], le potentiel installé à Prato serait de 21.375 fuseaux (et 22.290 pour l'ensemble de la province de Florence); selon l'enquête communale de 1877, les fuseaux étaient au nombre de 11.300: une différence que rien ne permet d'éclairer; enfin à la fin du siècle, le ministère en comptait 18.347 dans l'ensemble du "compartiment" de Prato[143]. Malgré ces incertitudes, ces chiffres prouvent cependant un réel effort d'installation dont le potentiel restait malgré tout inférieur aux deux autres grandes régions lainières de Novara et de Vicenza, qui disposaient respectivement de 115.620 et 58.879 fuseaux. La différence se lisait du reste également dans la force motrice des différentes provinces:

---

141 A.Rossi *Dell'Arte della lana...*, op.cit., p.196-199; repris par E.Bruzzi *L'arte dela lana*, op.cit., p128

142 MAIC *Notizie statistiche sopra alcune industrie*, Roma, 1878, p.58; l'enquête communale de 1877 ne relevait par contre que 11300 fuseaux, quoiqu'elle inclut également des entrepreneurs de la ville dont la filature était hors du territoire communal...

143 MAIC *Industrie della lana*, Annali di statistica, Rome, 1895

	Prov. de Florence	Prov. de Novara	Prov. de Vicenza
Force motrice			
Hydraulique	526 (Prato:510)	1.765	1.369
Vapeur	23 (Prato: 22)	44	580

Encore une fois, ces chiffres ne correspondent pas exactement avec ceux du relevé communal qui indiquait lui une force motrice totale d'un peu plus de 365 H.P hydraulique. Cela indique en tous cas que les machines à carder et à filer se contentaient d'une force motrice limitée: *da quattro a sette cavalli erano sufficienti ad attrarre l'impianto di una piccola carderia e filatura di lana...* [144]

Le développement des filatures mécaniques et du recyclage des chiffons, posait progressivement le problème de l'utilisation de l'eau du Bisenzio. Le fleuve estimait-on, developpait une force plus ou moins égale à 500 chevaux vapeur[145] qui, jusque là, avait été partagée entre des utilisateurs variés, foulonneries, teintureries, fabriques de cuivre, de papier, moulins, irrigation: les utilisations aux fins de l'industrie textile avaient certes toujours été importantes, mais non point dominantes; les moulins, en particulier, constituaient longtemps l'essentiel des édifices. Les *lanifici* s'étaient au départ insérés dans ce réseau déjà dense, ajoutant une activité supplémentaire aux bénéfices que procurait le fleuve au territoire de la ville. Leur multiplication menaçait de devenir hégémonique: dès la fin des années 1870, la force employée par les filatures tend à égaler la force totale du Bisenzio; la transformation de nombreux édifices, en particulier des moulins, en filatures fut alors assez rapide: tout était bon pour faire tourner les fuseaux et pour actionner les piles à chiffons. La laine expulsait progressivement les autres activités du territoire "énergétique"; mais au fur et à mesure que croissaient les édifices, la lutte s'intensifiait.

Plus que jamais, l'eau était l'or blanc de Prato, mais elle risquait aussi de devenir un facteur de blocage; il devenait urgent d'en maximaliser l'utilisation: ce fut la raison du succès des turbines de Mazzoni après 1860, ainsi qu'en témoigne une fois de plus E.Bruzzi: *nei soli quattro primi anni* (dopo l'Unità) *furono impiantate, dalla sola officina meccanica del nostro*

---

[144] E.Bruzzi, op.cit., p.137

[145] A.Pippi *Guida della Valle superiore del Bisenzio*, Prato, 1877 (?)

Mazzoni, quindici Turbine idrauliche sulle acque derivanti dal Bisenzio, a scopo laniero.[146] Giovan Battista avait mis au point depuis longtemps ces nouvelles turbines, mais il n'avait trouvé jusque là que *indecisioni e dilazioni a tempo indeterminato*[147]: la nécessité ne s'en faisait pas encore sentir. Dès que les problèmes commencèrent à devenir insurmontables à l'aide des vieilles roues hydrauliques, le renouvellement fut rapide, démontrant une fois de plus les capacités d'adaptation du milieu entrepreneurial, qui, certes, n'anticipait jamais les choix, mais les faisait à temps.

Le problème était cependant grave. Une des solutions à la pénurie croissante d'énergie, et surtout d'édifices disponibles, fut d'aller chercher l'eau en dehors des limites communales: un mouvement de conquète de l'espace énergétique qui poussait les entrepreneurs de Prato vers les communes limitrophes de Vernio, Cantagallo, Montemurlo, Pistoia; ainsi ce n'était plus le besoin de main d'oeuvre, mais la recherche d'énergie qui poussait les entrepreneurs hors de chez eux et qui stimulait le développement d'une aire d'influence renouvelée.

Mais malgré les turbines et les divers aménagements, l'énergie ainsi fournie avait bien sûr le désavantage de ne pas être continue: discontinuité saisonnière traditionnelle qui asséchait presque totalement le fleuve en été; il en avait toujours été ainsi, rien ne pouvait y faire; discontinuité également si l'emplacement n'était pas alimenté par une chute mais par des systèmes de retenues artificielles dont il fallait à chaque fois attendre le nouveau remplissage[148]. Ainsi apparut peu à peu la nécessité de la vapeur: d'abord comme complément et comme substitut à une eau manquante. Les premières machines ne firent cependant pas leur apparition avant les années 1880: nous voilà hors de la limite chronologique que nous nous sommes fixée.

Etat des métiers vers 1875

Toujours est-il que les fabricants de Prato pouvaient alors dire avec A.Rossi que leurs *fabbriche possedono già tutto il migliore materiale moderno della meccanica applicata*[149]: et ce d'autant plus que vers 1870,

---

[146] E.Bruzzi, op.cit., p.127

[147] E.Bruzzi, op.cit., p.128

[148] C'est ce dont parle également E.Bruzzi quand il rappelle que l'action des filatures n'étaient en général pas *di azione continua, perchè scaricati i margoni bisognava aspettare che fossero riempiti, il che, in stagioni di magra o per chi utilizzava l'acqua serrandola al disopra, importava non di rado una attesa lunga.*

[149] A.Rossi *L'arte della lana...*,op.cit., p.171

s'était créée une nouvelle entreprise de finition, la Campolmi, qui, aux dires de tous, réunissait les machines les plus modernes du secteur et offrait à la ville un instrument renouvelé pour la perfection des apprêts; en 1880 enfin, I.Ricci installait dans la ville la première entreprise de carbonisation des chiffons qui permettait de recycler également les étoffes mixtes. Ainsi, Prato connaissait comme tous les autres centres -et pas forcément plus tard qu'eux- le mouvement de mécanisation: les premières filatures mécaniques avaient été introduites à Biella en 1820[150], soit deux ou trois ans avant celles de G.B.Mazzoni à Prato; la laine mécanique avait fait ses premiers pas au même moment dans les deux centres: le décalage éventuel se situe plus au niveau de la diffusion des phénomènes, qu'à celui de leur date d'apparition.

Il est pourtant un secteur qui fut longtemps rétif à toutes mécanisation à Prato: celui du tissage. En 1870, un certain Romei, dont nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance, avait certes introduit le métier mécanique dans sa fabrique, mais il ne s'agissait encore que d'un épisode isolé qui ne serait pas généralisé de si tôt: si l'on en croit l'enquête statistique de 1877 en effet, seuls trois entrepreneurs en seraient alors dotés, regroupant dans leurs entreprises cinquante métiers mécaniques[151]. Un chiffre qui n'était pas destiné à augmenter sensiblement dans les deux décennies suivantes.

Survolant l'évolution ultérieure à l'aide des statistiques ministérielles, pour peu fiables qu'elles soient encore, on peut remarquer qu'en 1895, Prato apparait doté de 659 métiers à tisser mécaniques, soit la quasi totalité de ceux de la Toscane (677). Mais il ne s'agit pas là du résultat d'un mouvement continu, qui aurait vu les fabriques de la ville, à l'image de celles de Biella par exemple, remplacer leurs anciens métiers manuels par les nouvelles machines: 75% du potentiel est en effet détenu par une firme étrangère, la Koessler Mayer; installée à Prato à la suite des tarifs protecteurs de 1887, elle s'adonnait exclusivement au tissage de tissus peignés jusqu'alors largement minoritaires dans la ville. Toujours est-il qu'en dehors de ce géant du tissage, n'existaient donc dans la ville que quelques 150 métiers à tisser mécaniques[152], répartis entre toutes les entreprises: c'était finalement bien peu.

---

[150] A.Rossi *L'arte della lana*.., op.cit., p.136-137

[151] A.C.P., Statistica, 321, *Filatura e tessitura della lana*, 1877.

[152] L'enquête publiée par le ministère en 1878 et attribuant à Prato quelques 438 métiers à tisser mécaniques est trop manifestement erronée pour être prise en considération cf MAIC *Notizie statistiche sopra alcune industrie*, Roma, 1878, p.58

Prévalaient donc encore les métiers à main. Les statistiques publiées à ce propos par le ministère doivent être utilisées avec attention: en effet, à les en croire, on trouverait à Prato en 1878, 127 métiers à main et 28 en 1895, une date à laquelle l'ensemble de la Toscane en compterait 348; pourtant, la même année, ce même ministère publiait une statistique des *Industries dans la province de Florence* qui certifiaient que les métiers à main à **domicile** étaient, en 1893, au nombre de 5363, soit une augmentation de 2266 unités par rapport à 1876.

Tous ces chiffres méritent d'être interprétés: le nombre des métiers manuels à domicile (5363) engloble sous une même appellation ceux qui battent à usage familial et ceux qui travaillent pour la manufacture; les 348 métiers manuels recensés pour la Toscane n'ont rien à voir avec ces chiffres mais représentent vraisemblablement le nombre de tels métiers qui battent **en fabrique**; il en est de même pour les 28 métiers manuels recensés pour Prato en 1895: un nombre assez réduit cependant en comparaison à celui de la Statistique communale de 1877 qui en recensait 134[153], et de toutes façons bien inférieur à celui des métiers manuels battant effectivement pour la fabrique de Prato, qui comprend, outre les métiers concentrés en fabrique -comptabilisés dans la statistique nationale sur l'industrie de la laine-, une large part de métiers manuels à domicile -non comptabilisés par cette statistique-, mais pris en compte dans le relevé concernant spécifiquement la province de Florence: on estimait alors que les métiers à domicile battant pour le commerce étaient au nombre de 525, dont 459 dans le seul territoire de Prato[154].

Un autre relevé fut effectué par le bureau de police municipale de Prato en 1888: une date, on le dira, bien postérieure à la période dont nous nous occupons. Mais en l'absence de données intermédiaires connues, l'indication peut être précieuse: le recensement ne concerne que le territoire de Prato, et c'est déjà une limite grave car bien sûr, les entrepreneurs n'avaient pas de raison d'abandonner brusquement les chemins des communes environnantes qu'ils avaient suivi pendant si longtemps. Pour completer le tableau, il faudrait donc éventuellement vérifier l'existence de tels relevés dans les communes limitrophes, notamment Campi et Sesto depuis lontemps réservoir de tisseuses de la fabrique de Prato.

---

[153]A.C.P., Statistica, 321, op.cit.; parvenu à ce point du raisonnement, il faut donc constater que la statistique ministérielle de 1878, qui indique 127 métiers manuels à Prato a sans doute utilisé un relevé semblable, voire identique, à celui communal: cela confirme donc qu'elle n'indique que les métiers manuels concentrés en fabrique.

[154]MAIC *Notozie sulle condizioni della provincia di Firenze*, op.cit., p.86 et pp.91-92

Toujours est-il que sur l'ensemble du territoire de Prato était censés battre 466 métiers, dont 270 (58%) pour la *tessitura commerciale*. L'essentiel (les deux tiers environs) était composé de métiers servant pour la laine; chanvre, coton et lin étaient nettement minoritaires. Dans l'industrie domestique au contraire, les métiers destinés au chanvre dominaient nettement (près de 80% du total): les restes d'auto-consommation familiale semblaient se limiter à cette matière première humble tandis que pour la laine, ou le coton et le lin, les familles faisaient désormais entièrement appel au marché.

Le chiffre de 1888 est, on le voit, presque moitié moins élevé que celui de 1895: difficile de savoir si la différence vient d'une erreur de comptabilisation dans l'un ou l'autre cas, si elle est due au contraire à la prise en considération d'un territoire plus vaste en 1895 (ce qui ne semble pas devoir être le cas, puisqu'il est explicitement fait mention du territoire communal) ou s'il faut la mettre au compte de la poussée du tissage à domicile à la fin du siècle dont de nombreux témoins ont parlé.

A force d'approximations, on pourrait envisager le parc de métiers de la fabrique de Prato ainsi composé, aux environs de 1870-80: 300 à 350 métiers manuels à domicile (c'est compter un grand recul du tissage dans les communes limitrophes), une centaine de métiers manuels en fabrique, une cinquantaine de métiers mécaniques. En prenant à la lettre les différents chiffres dont nous disposons et qui peuvent être considérés comme crédibles: on obtient un minimum de 400 métiers manuels et 50 mécaniques, un chiffre vraisemblable de 500, le maximum se situant sans doute bien au delà.

Ces chiffres appellent quelques remarques: les statistiques nationales sont loin d'être fiables et de pouvoir être utilisées "telles quelles": il est en effet évident que les enquêteurs sont essentiellement, si ce n'est exclusivement, préoccupés par les dispositifs concentrés en fabrique, ou, quelques rares fois, par les restes d'une industrie domestique dont on se soucie peu de savoir si elle travaille ou non pour le commerce: c'est ainsi l'ensemble de la structure de Prato qui passe dans l'ombre. Il devient dès lors très précaire d'utiliser ces chiffres comme représentatifs du potentiel productif de la ville, ou de la région: en effet, en l'absence de relevés directs, le nombre des métiers sert souvent pour la reconstruction d'autres indicateurs, comme le nombre de travailleurs ou la valeur produite; or, dans le cas de Prato, toute reconstitution de ce type apparait très hasardeuse à la lueur des incertitudes concernant le nombre des métiers lui-même.

Reste à comprendre pourquoi les métiers manuels se maintinrent si longtemps: s'agit-il d'un "retard" de Prato dans ce domaine, ou d'une orientation rationnellement suivie? Un fabricant de Pise résumait en quelques phrases pour l'Enquête Industrielle de 1866 l'ensemble des avantages que procuraient le tissage manuel; bien qu'il s'agisse d'une autre ville et d'une autre fibre, il nous semble qu'aucun fabricant de Prato ne se serait inscrit en faux contre les arguments ici développés:

essendo i prodotti della mia fabbrica molto variati e non essendo mai uguale la richiesta delle diverse specie e qualità di tessuti..coll'insieme delle lavoranti che ho sotto la mia direzione, quasi tutte abituate e istruite a lavorare tessuti molto diversi fra loro, con poche e sollecite modificazioni al telaio a mano posso da un momento all'altro variare la fabbricazione dei tessuti, a seconda della richiesta che si verifica, cosa che non potrei fare con una montatura di telai meccanici, per i quali si richiede almeno una certa uniformità nelle specie del tessuto...per ragioni d'economia non potrei tenere montati tanti gruppi di telai meccanici per tante specie di tessuti che sono solito fabbricare...ciò che più contribuisce a non introdurre i telai meccanici nelle nostre fabbriche è la spesa di mano d'opera che per adesso si mantiene a prezzo relativamente mite.[155]

Flexibilité d'une production variée, habileté et bas coûts de la main d'oeuvre, autant d'arguments qui s'opposaient à l'introduction de la mécanisation. La technique ici n'était pas adaptée aux conditions de la production. C'est ce qu'a déjà très bien mis en lumière A.Pescarolo; nous ne pouvons que souscrire totalement à son analyse:

la vicenda dei tessitori a mano offre una chiave interpretativa importante per confrontare l'industralizzazione laniera a Prato e nel Biellese. Infatti la diversa specializzazione che, a partire dalla tariffa del 1887, caraterizzò questi due centri, si legò a due processi di trasformazione sociale alternativi. Nel caso del Biellese l'industrializzazione impose una serie di drammatiche rotture nel sistema delle consuetudini di lavoro delle famiglie dei contadini-artigiani coinvolti nella lavorazione. Il progetto dei maggiori imprenditori, sostenuti dalla politica doganale di Cavour già nel vecchio stato piemontese, di entrare nella produzione di lane fini, implicava un salto nella dimensione dei capitali investiti, e alcune innovazioni nel processo lavorativo. A queste necessità si rispose prima con l'accentramento dei tessitori a mano nelle fabbriche, poi con la loro espulsione e l'introduzione delle tessitrici ai telai meccanici. Il tipo di qualificazione dei

---

155 Idem

vecchi tessitori divenne inadeguato sia sul piano tecnologico, sia perchè permeato, attraverso una tradizione "protoindustriale", di parziali autonomie nell'accesso al mercato del lavoro, delle merci, e della terra che portava i tessitori a considerare essenziale il controllo sul mercato del lavoro e del processo lavorativo.

Ma l'introduzione della tariffa doganale del 1887 ebbe...l'effetto indiretto di deprimere proprio la domanda dei tessuti di qualità. In questa situazione l'industria pratese potè penetrare sul mercato producendo succedanei a basso costo dei prodotti di lana buona. La bassa qualità dei tessuti accomunava sia il sistema decentrato delle tessiture per conto terzi, sia una parte della produzione delle aziende a ciclo completo.

Proprio per questo motivo mancò, a Prato, un importante stimolo all'accentramento dei telai. Tutta la fase di espansione coincise con un processo di svilimento dei tessuti a cui si accompagnava la dequalificazione del mestiere di tessitore.

La posizione dei tessitori a mano pratesi, dunque, trasse in un certo senso una maggiore forza da una maggiore debolezza. Per una lunga fase la loro posizione restò competitiva. Mentre a Biella i tessitori a domicilio, alla svolta del secolo, erano ormai del tutto emarginati dal processo produttivo, a Prato il vecchio nucleo potè riprodursi.[156] Jusqu'à ce que le changement de la production rende cette fois nettement plus rentable le métier mécanique qui fut alors introduit en peu d'années, mais c'est une histoire postérieure à la notre.

Ainsi semble s'expliquer une des différences majeurs de Prato par rapport aux autres centres lainiers de la péninsule. La détermination des marchés fut essentielle, les caractéristiques des produits furent facteurs déterminant dans les choix ou non de mécanisation, et de concentration. La spécialisation de longue durée dans la basse qualité, plus ou moins marquée, parfois reniée, explique une grande part des motivations des entrepreneurs, qui ne peuvent en aucun cas être taxés de retardataires. Au contraire, ils firent constamment preuve de leur intérêt pour les mécaniques, un intérêt bien compris, qui passait par l'examen précis des avantages possibles, par l'adaptation et l'appropriation définissant ainsi un rapport spécifique à la technique; les choix des entrepreneurs de Prato furent en définitive porteurs, ils permirent de maintenir et d'accroitre la place de l'industrie textile dans la ville, et d'affirmer le rôle de celle-ci au sein de l'Etat unifié.

---

156 A.Pescarolo *Modelli di industralizzazione...*, op.cit., pp.62-63

Place aux protagonistes: après avoir vu les entrepreneurs dans leur rôle d'organisateurs de la production, tentant de suivre l'évolution des techniques, il nous faut maintenant entrer plus directement en contact avec eux, suivre leurs trajectoires individuelles et l'évolution générale du groupe. Pour cela nous repartirons encore une fois du XVIIIè siècle.

Chapitre 13

LANAIOLI ET MAITRES DE LA FINITION: COMPOSITION ET EVOLUTION DU MONDE DE LA FABRIQUE AU XVIIIe SIECLE

Au XVIIIè siècle, les acteurs de la fabrication semblaient appartenir, nous l'avons vu, à deux mondes distincts; les marchands-fabricants proprement dit, contrôlant et organisant le processus de fabrication, ils dominent le monde de la fabrique par leur capacité "à tenir les deux bouts", l'approvisionnement en matières premières et la vente des produits finis, qui en faisaient d'abord des marchands, s'investissant plus ou moins dans le processus de transformation lui-même suivant les temps et les lieux. Dégager les modalités de leurs activités à Prato, saisir en quoi l'appellation de *Verlegers* leur convient ou non, tels sont les buts de l'investigation.

Face à eux, à leurs côtés ou avec eux, les artisans de la finition tiennent une place numérique et stratégique de première importance: petits maîtres des métiers traditionnels, l'évolution du XVIIIe siècle sembla ici leur laisser la possibilité de s'affirmer dans la fabrique et fit sans doute naître en eux l'espoir de conquérir leur indépendance. L'espoir était neuf et tenait aux nouvelles conditions d'affirmation de la place dans le cadre régional. L'effervescence était née peu avant le siècle et s'affirmait au fil des années: le spectacle se déroule donc sous nos yeux. Il n'est pas exempt de lutte acharnée, de déceptions. Mais pour ceux qui réussirent, la distinction fut possible et constitua une invitation continuelle à poursuivre et à multiplier leurs efforts.

Préséance oblige, c'est d'abord aux fabricants de nous parler et nous faire parler d'eux.

1 A LA RECHERCHE DES *LANAIOLI*

Que signifiait être *lanaiolo* à Prato au XVIIIè siècle? Comme nous l'avons déjà constaté, les produits étaient bien différents de ce qu'ils pouvaient être à la fin du moyen-âge, les draps s'étaient avilis, les fibres végétales avaient acquis une place de toute première importance: la ville s'était orientée vers la basse qualité, opérant ainsi un choix fondamental de réorientation productive auquel de nombreuses places avaient alors à faire face. Alors, qui faisait quoi:

qui tissait la laine, qui le lin? Des personnes différentes, des figures d'entrepreneurs ayant des caractéristiques diverses, formant des groupes distincts? Si l'on suit les regroupements opérés par l'enquête de 1767, que nous avons présentés plus haut en graphique[1], on aurait tendance à penser que si certains fils se mélangeaient, les entrepreneurs eux ne se mêlaient pas. En fait, la situation semblait beaucoup plus complexe. La stratégie du *lanaiolo* avisé consistait au contraire à tenir ensemble tous les fils.

AVOIR PLUS D'UNE FIBRE À SON ARC

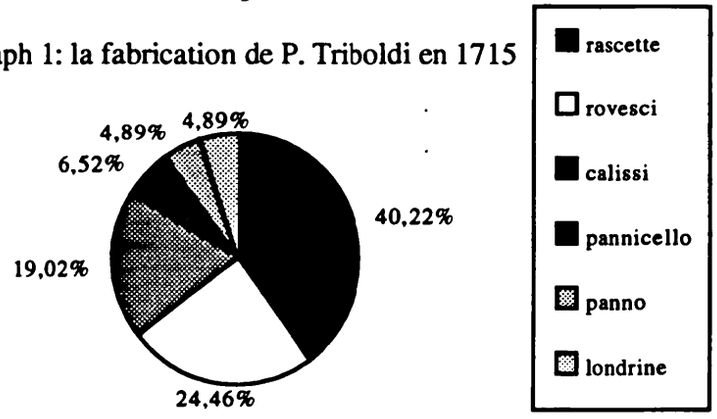
Arrêtons nous d'abord un instant sur le plus noble des fils, celui de laine.

Dans la laine, des différenciations?

Une fois reconnu que la production d'ensemble des fabricants de Prato était de basse qualité, il n'en est pas moins vrai que tous les draps ne se valaient pas, nous l'avons vu. Les draps proprement dit pouvaient difficilement se comparer aux vulgaires calisses et petites rases. A étoffes différentes, marchands-fabricants différents? Rien de tel à Prato pendant tout le XVIIIè siècle; la relative distribution des différents types de draps entre tous frappe au contraire quand on dépouille les registres de marque: la spécialisation semble absente. Chacun s'attache à produire un peu de tous les articles: point de domaine réservé qui verrait, par exemple, les plus grands se préoccuper uniquement des draps de meilleure qualité, laissant aux plus petits le bas de gamme. Quelques exemples le montrent.

P. Triboldi est, au début du siècle, l'un des tous premiers fabricants de draps, sa production en 1715 se répartit comme suit:

Graph 1: la fabrication de P. Triboldi en 1715

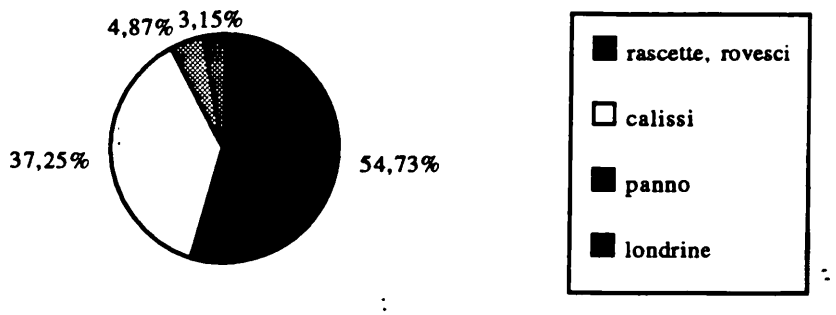


[1] cf chapitre "portrait de groupe"

Comparée à l'ensemble de la production de ses collègues de Prato, on voit qu'il produit à peu près autant d'étoffes bon marché que la moyenne (83% de sa production contre 86% de l'ensemble). S'il est grand, c'est qu'il fait plus, non parce qu'il tisse certaines étoffes plutôt que d'autres. A cette date, point de contre-exemple.

Sans multiplier inutilement les cas, qui tous se ressemblent, notons encore la production de Piero Frati en 1738:

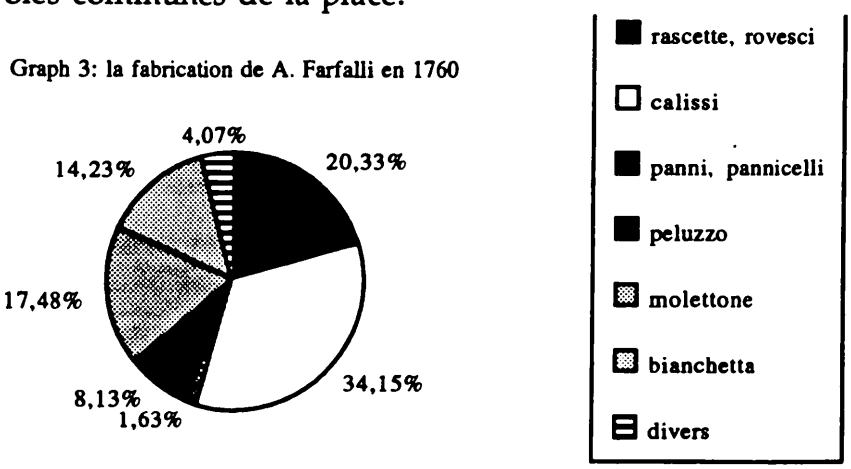
Graph 2: la fabrication de P. Frati en 1738



Encore une fois, sa production ne diffère pas de la moyenne, si ce n'est dans l'article des londrines qu'il reste un des derniers à fabriquer: une survivance beaucoup plus qu'une orientation originale de sa production et de sa clientèle.

Enfin, dernier exemple, celui d'Agostino Farfalli qui, entré en fabrication vers le milieu du siècle, fit rapidement prospérer ses affaires, encore une fois selon les voies communes de la place:

Graph 3: la fabrication de A. Farfalli en 1760



Ainsi, les gros fabricants ne se distinguaient pas par leur produits de leurs modestes confrères, mais seulement par l'ampleur de leur production. Tous faisant la même chose, la concurrence jouait entre tous: les plus forts devaient d'abord leur rang à leur savoir faire commercial, à leurs relations d'affaires dans le Grand Duché et ailleurs, qui leur permettaient de mieux

placer leur draps: une nouvelle preuve que l'essentiel se jouait dans la sphère du commerce.

Dans ce cadre pourtant, la production de draps de meilleure qualité, si faible soit elle, n'était pas forcément sans incidence: quelques belles étoffes attiraient des clients qui achetaient ensuite naturellement auprès du même marchand les étoffes de basse qualité qui formaient le gros de leur besoin et de la production. Les marchands de Prato tentaient d'expliquer eux-mêmes ce mécanisme élémentaire à leur Grand Duc:

Viene più facilmente esitata a mercanti forestieri la pannina bassa col solito assortimento di saie rovescie[2]

Un assortiment de draps aussi large que possible, dans lequel les étoffes communes s'arrogeaient toujours la part du lion, telle était la voie commune à tous, la voie du succès si l'on savait y faire et attirer le client. A première vue donc, l'originalité ne caractérisait pas les fabricants de Prato qui, pour la plupart, se contentaient de reproduire à l'identique les façons de leurs pères, ou de leurs voisins. Quand l'essentiel ne se joua plus dans la laine, aucun ne voulut être en reste.

Mélanger les fibres

Le mélange des fibres auquel se livre la plupart des fabricants de Prato ressort de façon frappante de l'enquête de 1767. Les enquêteurs avaient certes voulu effectuer des regroupements fondés sur la nature des fibres employées: comment penser qu'un fabricant de draps de laine puisse s'abaisser à manipuler le lin ou le chanvre? Et pourtant, le tableau général des fabrications individuelles mettait avant tout en évidence cette confusion générale des styles et des fibres.

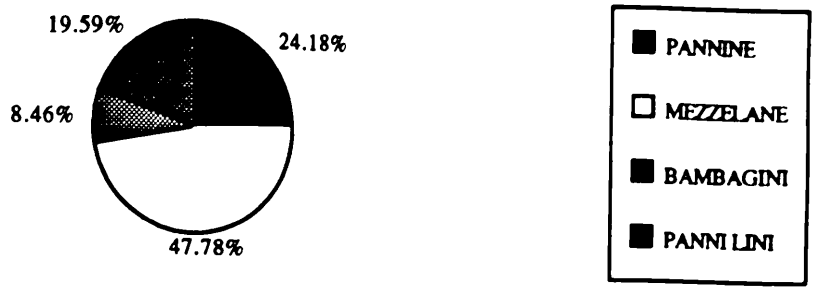
Bien sûr, la laine partageait. Mais la distinction était par défaut: certains, la majorité en fait, ne la travaillaient pas, ou du moins seulement accessoirement dans les étoffes mélangées; ceux qui fabriquaient des draps touchaient, eux, à l'ensemble des autres fabrications. Point de répulsion à manier lin, chanvre et coton, ces nouveaux vecteurs de prospérité.

Ainsi, la production d'Agostino Farfalli s'avérait beaucoup plus ample et diversifiée que ne l'avait laissé penser les registres de marque, qui n'enregistraient, bien sûr, que la part réglementée de sa production:

---

2 S.A.S.P., Arti, 67

LA PRODUCTION DE FARFALLI EN 1767 SELON LA VALEUR DES DIFFERENTS ARTICLES



Farfalli produisait quatre fois plus de *mezzelanine* que de draps, il en retirait une valeur double; l'ensemble de sa production non lainière représentait plus de 75% du total de la valeur produite. Un cas généralisable à l'ensemble de ses confrères: pour aucun des *lanaioli*, les draps ne représentaient plus de 50% de la valeur totale de leur fabrication; dans la majorité des cas, au contraire, la laine pesait beaucoup moins: un peu plus de 22% en moyenne; drôle de drapiers donc, dont le lin était la matière première la plus fréquente; drapiers tout de même puisque la laine les caractérisait.

Elle les distinguait surtout de la trentaine d'autres qui ne s'occupaient que des étoffes mixtes, des draps de lin ou de chanvre; pas réellement des *lanaioli* mais plutôt des *impannatori*, terme intraduisible: littéralement des tisseurs, mais que personne bien entendu ne confondait avec les *tessitori*, les véritables ouvriers tisseurs. L'*impannatore* c'est celui qui fait tisser, toute sorte de draps, ceux que le temps désignait comme les plus propices aux bonnes affaires. Au XVIIIè siècle, il est donc évident que ce sont les draps de lin et les *mezzelanine* surtout qui font l'affaire ..et le larron. Les fibres végétales furent un espoir, pas toujours vain, d'ascension: elles multiplièrent les candidats à la fabrique, et devinrent, pour certains, la voie de la réussite.

Le plus souvent, ces chanceux finissaient toujours tôt ou tard par venir à la laine, ne serait-ce que pour enrichir la gamme de leurs produits. Un certain nombre d'*impannatori* de 1767 figurent ensuite dans les registres de marque: ceux-ci ont donc été saisis "sur le fait", avant de se décider à passer à la laine. A moins que la fixité de notre vision de la fabrique ne masque les mouvements de passage sans doute fréquents entre *lanaioli* et *impannatori*: la turbulence, on l'a vu, était grande, indiquant que les fabricants semblaient facilement arrêter ou reprendre le tissage de la laine. En voici une explication: aux marges des différentes catégories, les mouvements étaient faciles; entre Bianconi qui, en

1767, fait fabriquer cinq draps et Valentini, qui cette année n'en produit pas, la différence est éphémère et les situations interchangeables, tous deux s'occupant bien sûr de fabriquer *mezzelanine*, draps de lin et de chanvre, tous deux ayant sans doute également d'autres ressources que la fabrication textile.

LES MULTIPLES ACTIVITÉS DES MEMBRES DE L'ARTE DELLA LANA

Comme tout autre corps de métier, l'*Arte della lana* était théoriquement exclusive: ses membres se devaient de consacrer leur existence à la production de beaux draps, pas question d'accepter leur éparpillement dans de multiples domaines d'activité. Une telle mesure était censée lutter contre deux maux principaux. En premier lieu, l'avilissement de l'art par de non spécialistes: il était en effet évident aux fauteurs de la réglementation corporative que l'on ne pouvait posséder pleinement des arts différents. Elle évitait d'autre part la main mise de personnes extérieures qui, munies de capitaux, auraient pu dicter leur loi et devenir les véritables maîtres du métier; ici comme ailleurs, lorsqu'ils prévoyaient l'exclusion de la matricule et des offices de toute personne exerçant un métier incompatible avec l'art, les rédacteurs des règlements pensaient avant tout aux merciers, considérés comme les principaux adversaires et prédateurs possibles de la corporation[3]. Le règlement sur ce point est clair: il prescrivait de les exclure *ad causa l'Arte della lana non sia governata da Rigattieri ed altri che fanno esercizi fuori della lana*[4].

Une orientation précoce

Aussi vieille que le règlement, sa transgression. Les témoignages des multiples activités des membres de l'art jalonnent ses propres registres. Ecoutons par exemple la déposition de Francesco di Stefano Gualmi, rentier, mais assez au fait des choses de la corporation pour porter témoignage des pratiques communes du temps, lors d'une des multiples contestations des élections aux offices; nous sommes en 1677:

Nella città di Prato, vi sono persone che esercitano l'arte di lana e vendano anco altre robe di seta, nastri, e tela et altre merci alle loro botteghe e non vi è nessuno che eserciti solamente arte di lana, ma tutti tengano indifferentemente altre mercanzie[5].

Deux constatations donc: le caractère précoce, et sans doute immémorial, de la multiplicité des activités; l'orientation commerciale de ces *lanaioli* qui **exercent**

3 Cf chap. consacré à la corporation
4 Regolamento 1541, Article VIII
5 S.A.S.P., Arti, 67

l'art et **tiennent boutique** et négoce d'un éventail beaucoup plus large de produits.

Difficile de déterminer s'il s'agit de produits locaux, qu'eux mêmes ont contribué à produire, ou de marchandises venues d'autres cités du Grand Duché ou d'ailleurs. Un peu des deux sans doute: parmi les articles ainsi énoncés les toiles, les rubans peuvent aussi bien être des produits locaux que forains; les draps de soie, eux, ne pouvaient venir que de Florence, qui s'en était réservé l'Art: le luxe fait ainsi son apparition à Prato, dans les boutiques des drapiers, en réponse à la demande de la noblesse locale et des nombreux ecclésiastiques qui vivaient alors dans la ville. C'était, pour notre rentier, un signe de distinction: *L'arte non si avvilisce ma piuttosto cresce di decoro, mentre si vende anco merci di seta*[6]. La soie toutefois ne servait pas que le luxe des riches: le fil de qualité trop inférieure n'était pas utilisé pour le tissage des beaux draps florentins, mais servait par contre à la confection des *filaticci* qui approvisionnaient également les boutiques de nos drapiers; fabriqués à partir de la matière première décadente provenant souvent de cocons défectueux, c'était *la seta dei poveri.* Sa fabrication *avveniva con procedimenti tecnici simili a quelli della lana (scardassatura, filatura con conocchia e fuso) e ben diversi da quelli usati per la seta di migliore qualità*[7]. Florence ne tolérait cette vile production que dans les centres mineurs: la Val di Nievole et Pescia notamment s'en étaient fait une spécialité; pas Prato, dont les drapiers se contentaient cette fois encore de revendre les articles produits ailleurs. Sans jamais acquérir d'importance majeure, la soie resta "à l'horizon" des drapiers de la ville, que nous retrouverons prêts, pour certains, à se lancer dans l'aventure du tirage, au moment même où les Mazzoni s'y intéressaient.

Une attitude constante

Le témoignage cité peut paraître précoce et ponctuel; il est en fait corroboré par une série d'autres indices qui indiquent tous que la multiplicité des activités étaient une attitude générale et constante des *lanaioli.* A travers les registres notariaux, nous avons pu saisir sur le fait les membres des familles que nous y rencontrions.

Ainsi, Agostino Farfalli ne se contentait pas de son négoce de draps de laine, de lin, de chanvre, de *mezzelanine*: il tenait en outre celui *d'ustensili, mercanzie, crediti*[8], un total de plusieurs milliers d'écus.

---

6 Id

7 P.Malanima, *il lusso dei contadini*, Bologna, Il Mulino, 1990

8 A.S.F., Notarile, Moderno, Ceri, p. 29478 et 29479

Le négoce d'ustensiles est un terme bien vague pour désigner que sa boutique fournissait à qui en avait besoin les outils de tous genres de la vie quotidienne, au premier rang desquels les ustensiles de cuisine: poêles, casseroles, brocs mais aussi sceaux, tonneaux etc; un ensemble d'objets qui pouvait très bien sortir des ateliers des forgerons ou, surtout, des artisans locaux du cuivre dont l'activité redoublait alors. Les liens entre la laine et le cuivre n'étaient pas si improbables que le laissait penser la diversité des secteurs. La famille Zarrini par exemple, parmi laquelle Mazzoni choisirait son premier gendre, figurait en 1767 parmi les *impannatori*; elle accentua, ou développa, par la suite ses activités dans le cuivre: une façon de profiter de tous les secteurs porteurs du moment.

Le négoce de marchandises signifiait sans détour que l'on trafiquait de tout, que l'on négociait selon les occasions les tissus, les blés, les denrées coloniales dont Livourne abondait. Saisir les bonnes occasions, tel était le mot d'ordre de cette entreprise; savoir déterminer les besoins du marché local, jouer sur les prix: une attitude qui n'est pas sans rappeler celle de Mazzoni.

De même le négoce de crédits: une expression bien peu catholique pour désigner les opérations de prêts, le commerce de l'argent. Rien de bien grand sans doute, pas question de spécialisation, mais une multiplication des prêts dans le cadre de la vie locale: aux privés, aux collègues, aux institutions pieuses; un négoce qui constituait de forts réseaux d'alliance, voire de dépendance dans la ville.

Ainsi, le négoce de laine et de lin n'était que l'une des multiples activités d'Agostino Farfalli. L'oeuvre et les activités du père seraient reprises en main par ses fils, Pietro et Niccola. Ils furent les promoteurs d'une autre activité: celle, justement, du tirage de la soie qu'ils installèrent dans leur maison et dont Pietro s'occupait tout particulièrement[9]. Les Mazzoni les rencontrèrent déjà occupés à vendre leur soie à Florence quand eux-mêmes s'aventuraient sur ce terrain[10]: nous voici donc après la Restauration. Impossible pourtant de savoir quand commencèrent ces activités; un indice cependant: l'édifice destiné au tirage de la soie était déjà installé en 1800; mais les indications manquent sur la technologie adoptée (à la piémontaise ou à la calabraise) et rien ne permet donc d'évaluer dans quelle mesure l'initiative participait des innovations alors à l'oeuvre dans ce domaine[11]. Comme chez

---

9 A.S.F., Notarile moderno, Vinci, p. 28148

10 cf lettres Mazzoni

11 cf Scardozzi M, *Gli Scoti, una famiglia di imprenditori serici tra '700 e '800* in *La manifattura serica in Toscana tra '700 e '800. Il ricupero del archivio della "Gran Filanda" Scoti di Pescia*, Pisa, Giardini, 1990

les Mazzoni, les activités passaient au rythme des bonnes occasions: la pièce qui servait au tirage de la soie fut ensuite reconvertie pour la teinture..des bérets à la levantine. Ainsi, l'art de l'entrepreneur semblait bien résider dans cette capacité au renouvellement, dans la promptitude à se saisir de toutes les bonnes occasions productives et commerciales qui s'offraient à lui. Mais bien sûr, les Farfalli n'étaient certes pas parmi les plus modestes *lanaioli*.

Que faudrait-il enlever de leurs activités pour trouver une image plus proche de celles des *lanaioli* plus modestes ou des *impannatori*? Le commerce de crédits, à coup sûr: c'est justement du crédit des plus grands que se soutenaient en partie les plus modestes, nous y reviendrons; le négoce de la soie également, car la soie distingue: elle suppose l'insertion, ou du moins la fréquentation du milieu florentin qui reste sans doute inconnu aux plus petits marchands-fabricants; pour le reste, négoce de marchandises, d'ustensiles, point d'incompatibilité à priori; mais on trouverait également des activités touchant plus le monde des boutiques: café, boulangerie, ou de l'artisanat.

Ainsi, les *lanaioli*, autant et plus que fabricants, apparaissent comme des marchands; c'est du reste ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes, nous l'avons dit: *mercanti, negozianti*, c'est la seule définition qu'ils entendent donner d'eux mêmes et de leurs activités. Peut-on établir une préséance?

DES MARCHANDS D'ABORD?

Lisant la correspondance de Mazzoni et suivant pas à pas chacune de ses opérations, nous l'avons vu d'abord et avant tout lié à la sphère du négoce, de la marchandise, de la circulation, personnifiant ainsi le cas, que Marx aurait peut-être retenu significatif, du "commerçant qui s'empare de la production". Il s'en empare encore de façon partielle et toujours *resiliable*; ce qui le définit c'est, avant tout, son rôle de négociant.

En était-il de même pour les *lanaioli* de Prato? Question légitime puisque nous les voyons eux-aussi préoccupés de négoce, s'activant dans des domaines et des directions plus variés que l'on aurait imaginé, faisant partie du monde de la boutique et du commerce et s'affichant comme tels. Question importante car il s'agit de savoir s'ils sont d'abord des *lanaioli*, qui, pour diverses raisons, diversifient leurs entreprises, ou s'ils sont fondamentalement des marchands, dont l'engagement dans la draperie n'est qu'une des activités, pas nécessairement principale, pas forcément irrévocable.

S'intéressant surtout aux drapiers de la capitale, Domenico Preti avait déjà formulé des hypothèses intéressantes. Pour lui, pas de doute: les *lanaioli* étaient d'abord des producteurs, dont les incertitudes grandissantes du marché mirent en cause la situation et déterminèrent un changement significatif de leur position:

concorsero a spingere un sempre maggiore numero di lanaioli cittadini ad affiancare al loro lavoro, quasi esclusivamente rivolto alla organizzazione della produzione laniera, una attività più tipicamente commerciale, e a far convivere le contrastanti necessità della manifattura e del fondaco, con la conseguenza che essi finirono per dedicarsi più agli interessi del secondo che a quelli della prima[12].

Les drapiers se chargeaient eux-mêmes d'expliquer ce phénomène; mettant l'accent sur la concurrence de plus en plus redoutable des draps étrangers ou mêmes provinciaux, ils expliquaient comment *gli esiti dei Fabbricanti oltre l'esser molto limitati consistono anche per lo più nelle vendite a minuto, ed a taglio, e perciò non possono i Fabbricanti di Firenze restringersi alle sole vendite a Pezze, ed all'ingrosso nei loro magazzini, ma son necessari assortimenti di sottigliumi, saie, filaticci, telerie, ecc*[13]. Une explication qui pourrait très bien sortir de la bouche d'un *lanaiolo* de Prato pour justifier une évolution qui semble en tous points similaire à celle de ses collègues florentins.

Interprétant ces changements dans la figure et la fonction des *lanaioli*, Preti y voit à l'oeuvre *un processo di regressione del mercante imprenditore cittadino dalla funzione di organizzatore della produzione a domicilio a quella di semplice commerciante*[14]. Sans vouloir discuter de la situation des *lanaioli* florentins, le terme de régression semble inadéquat à rendre compte de la situation des fabricants de Prato: s'il y a bien en effet un processus d'élargissement, de diversification de leurs activités, ils n'en abandonnent pas pour autant la production, mais au contraire, ils tiennent les deux éléments en même temps.

Marx y aurait peut-être vu la seconde voie de dépassement du feodalisme, celle où *le producteur devient commerçant et capitaliste* et non l'inverse. Voie faible et hésitante, elle traduit sans doute une situation d'incertitude, où la production est incapable d'attirer les grands capitalistes. Effectivement, à part Mazzoni, qui d'ailleurs n'avait au départ rien d'un grand,

---

[12] Domenico Preti, *L'arte della lana in Toscana al tempo della reggenza lorenese (1737-1765)*, in..., p. 803

[13] A.S.F., Arte della lana, F.466, n 108

[14] D. Preti, op.cit., p. 804

aucun négociant ne s'investit, au XVIIIè siècle, dans la production; ce sont bien au contraire les producteurs qui deviennent **aussi** marchands. Parallèlement, la fabrication textile avait également perdu tout attrait pour les capitaux "non commerciaux" en quête de placement, nous y reviendrons; significativement, aucune société en accomandite n'existe alors à Prato.

Reste à formuler des hypothèses quant aux motivations d'une telle attitude; l'interprétation qu'en donne Preti peut sans doute s'appliquer aux *lanaioli* de Prato: dans une situation où le marché régional reste le principal horizon, et où il est soumis aux conditionnements du blé et à une concurrence étrangère qui ne cesse de s'accroître[15], il est économiquement rationnel de ne pas investir dans un unique secteur; la situation de relative faiblesse des producteurs est donc fort probablement à l'origine d'un phénomène de diversification et de non spécialisation, qui reste alors par ailleurs le caractère dominant des attitudes des négociants, commerçants et producteurs de toute l'Europe.

Force est en définitive de constater avec Preti que la Toscane présente une évolution *"dal basso", in cui la figura del piccolo lanaiolo pratese rivestirà un ruolo determinante*[16]: une affirmation d'autant plus justifiée si l'on considère le rôle et l'importance des artisans de la finition dans la formation du groupe entrepreneurial.

2 LA DISTINCTION DES MAITRES DE LA FINITION

Dès le début du XVIIIè siècle, les maîtres de la finition constituent, nous l'avons vu, un noyau important du monde de la fabrique: un noyau qui, bien loin de s'amoindrir au cours du temps, semblait prendre plus d'importance avec le siècle, et apparaissait animé de forts mouvements internes. Plus que cela, les registres ne nous ont rien révélé. Mais nous y avons décelé le possible symptôme d'une existence autonome, voire indépendante, qu'il faut maintenant vérifier.

L'EFFERVESCENCE DU XVIIIÈ SIÈCLE

C'est au tournant du siècle que tout s'anime, que beaucoup se joue, il faut donc de nouveau partir de ces temps lointains. La première chose à faire est de constater la multiplication des ateliers.

---

15 cf partie sur les marchés

16 D. Preti, op. cit. , p. 804

La multiplication des ateliers

Dans les foulonneries d'abord: depuis 1580, et pendant un siècle, trois dynasties de foulonniers s'étaient partagées le travail de la manufacture: la famille de Piero de Guasparri, celle de Vincenzo Soffi, celle de Piero del Ponte. Trois foulonneries situées entre les Abatoni, Santa Lucia e Coiano, appartenant pour deux d'entre elles au chapitre de la cathédrale, pour l'autre à une famille noble.

Seuls les Soffi maintiennent leurs activités jusqu'au seuil du XVIIIè siècle. Ils voient alors se multiplier autour d'eux les ateliers: en 1692, la famille Franchi, aux trop multiples ramifications, s'installe *"fuori di porta al Serraglio"* à deux pas du centre; en 1707 les Cocci prennent en location un moulin du sieur Geppi, avec la possibilité de le *ridurre ..ad altro uso purchè resti mantenuto e conservato l'uso e servitù dell'acqua*[17]: une clause toute à fait compatible avec la construction de la foulonnerie qu'ils réalisent deux ans après, tout en conservant le moulin. En 1712, Matteo et Clemente Conti s'installent dans la foulonnerie *di nuovo eretta dall'Illustrissimo signore Naldini*[18], amplifiant leur activité dans un secteur où leur père Lodovico di Taddeo avait déjà pris pied depuis 1672 avec la location d'une des trois antiques foulonneries[19]. En 1715 enfin, le sieur Manucci ouvre lui aussi un nouvel atelier à la Toricella et le loue à un trio d'artisans: Carmignani, Mugnai et Pellegrini.

Ainsi, en vingt trois ans, quatre nouvelles foulonneries se sont ouvertes, doublant largement le potentiel de la ville. Comme on le voit, le chapitre et les nobles sont les principaux, si ce n'est uniques, propriétaires de ces édifices. Du reste, les familles Naldini et Geppi avaient d'autres intérêts en la matière: les Naldini possédaient, entr'autres, la papeterie qui faisait face à la foulonnerie du chapitre de la cathédrale prise en location par les Conti à Santa Lucia, deux possessions parmi tant d'autres d'un des plus gros patrimoines privés[20] ; les Geppi, eux, louaient à l'*Arte della Lana* la métairie de Gualceto de laquelle on tirait la terre du même nom, qui servait...au foulage des draps. Indice donc d'un engagement plus que ponctuel dans les "structures de base" des activités de transformation: souvenir des activités passées de ces familles? les Mannucci avaient constitué leur fortune grâce à l'exercice de la

---

17 A.S.F., Notarile moderno, Sassoli, p. 3883

18 S.A.S.P, Arti 66

19 A.S.F., Carte Gianni, Filza 83, ins. 152

20 cf Fiumi, p.465 et chap. V, 2: les Naldini risultent être les plus gros propriétaires privés de la dîme de 1776-79

marchandise et de l'Art de la laine, et signèrent, tout comme les Geppi, alors *speziali*, une supplique pour la *manutenzione* des arts en 1517[21]. Mais qui, à Prato ou à Florence, n'avait eu quelques ancêtres marchands, drapiers, ou merciers, dans des villes où le commerce avait constitué la base de la fortune publique et privée? En tous cas, désormais retirées des affaires, la location emphytéotique permettaient à ces familles de profiter sans risque du regain d'intérêt de ces modestes installations de production.

En effet, en ces temps où nombreux semblaient être les candidats à la fabrique, les loyers grimpaient parfois facilement sous l'effet de la multiplication des demandes. Ainsi, lorsque le chapitre se décidait, en 1719, à redonner en location *un edifizio di gualchiera con sua casa e mulino posti nella villa di Santa Lucia in monte e parte nella villa di Quoiano con stiora 29 di terra*[22], les candidats se pressaient: GiovanBattista di Lorenzo Chiti, qui travaillerait plus tard à la foulonnerie de la Toricella, proposait de payer un loyer de 140 écus, une somme sans doute acceptée par le chapitre si les frères Conti, Matteo et Clemente, ne faisaient rapidement une contre-proposition de 142 écus; quelques lires suffisaient à faire la différence. Mais la lutte fut têtue entre les deux familles: l'année suivante, Chiti haussait les enchères à 155 écus, acceptant une hausse de presque 10% du loyer, précieux indicateur de l'intérêt que l'on comptait retirer de ces édifices; il faudrait produire beaucoup pour qu'une telle somme puisse être supportée sans dommage. Les perspectives étaient telles que les Conti se permettaient d'aller encore plus loin et remportaient ainsi finalement la location, forts sans doute également de leurs garants, qu'ils allaient trouver à Florence, Usella et Campi[23]. En fin de compte, le chapitre avait fait une bonne affaire louant bien plus cher que prévu son édifice; ainsi, il pouvait espérer rembourser en deux ans aux sieurs Bruni et Pagli de Campi, précédents locataires, les sommes qu'ils avaient investies pour l'amélioration des installations et dont portait trace l'inventaire: *due subbi, pezzi e colonne, due assi con un mazzo, una levatoia, quattro forti nuovi, sette sponde, una sega,* autant d'articles déclarés neufs et qu'il fallait vraisemblablement mettre au compte des prédécesseurs.

Alors, qui faisait les frais des nouvelles installations? Difficile en fait de répondre avec précision; dans ce cas, les locataires n'avaient fait qu'améliorer des installations qui existaient sans doute depuis fort longtemps. Dans le cas

---

21 Fiumi, id, p. 380
22 S.A.F., Notarile moderno, Meucci, p. 24556
23 id

des foulonneries appartenant à des nobles, les familles firent parfois elles-mêmes les frais de cet investissement initial qui leur permettait, on l'a vu, d'en retirer ensuite pour de longues années des loyers bien plus avantageux, une manière d'anticipation du capital. Pourtant, les propriétaires ne démontraient pas toujours cette capacité "innovatrice"; les locataires semblaient être assez souvent les maîtres d'oeuvre des transformations.

C'est ainsi que le moulin pris en location par les Cocci fut vraisemblablement transformé par leurs soins en foulonnerie. Encore les choses sont-elles sans doute plus compliquées: à peine obtenu le contrat de location emphytéotique, les Cocci louèrent à leur tour, mais à durée bien sûr limitée, les installations aux Conti qui avaient *facoltà...di fare novo palmento e di non potere rientrare in possesso i signori Cocci fino a tantochè non siano stati rimborsati della spesa secondo le stime*[24]. Les Conti furent donc pour quelque chose dans l'augmentation de la valeur de la foulonnerie; s'il est impossible de connaître avec précision l'investissement ainsi effectué, les contrats successifs en donnent une idée de grandeur: des 60.2 écus que valait le moulin en 1707, on trouve que la foulonnerie laissée par les Conti a une valeur totale de 183.4 écus, dans laquelle du reste, il n'est pas évident que soit inclus le moulin. En admettant pourtant que celui-ci fasse partie de l'estimation, la valeur des édifices a été mutipliée par trois en une quinzaine d'années au plus: une augmentation considérable mais dont les frais au total semblent répartis entre différents personnages qui se trouvent tous impliqués dans l'effervescence que connaissait alors le secteur de la finition.

Difficile pourtant de découvrir d'où viennent ces candidats, nouveaux ou non, à la location et à la gestion des ateliers. Ce sont pour la plupart des créatures du milieu local, engagés dans l'artisanat, le petit commerce: des trafiquants en somme comme on les appelerait plus tard. Aucune de ces familles n'a d'origines très anciennes ni surtout connues. Un auteur aussi précis et attentif que Fiumi ne sait généralement pas leur attribuer de généalogies[25]; ainsi les Angiolini, que nous retrouverons à plusieurs reprises, sont pour lui une famille apparue du néant de la plèbe ne pouvant en aucune mesure se dire fils ou petit fils de quelqu'un; les Fauli ou les Chiti, simple foulonniers, n'ont pas même place dans sa liste; les Cocci ne lui sont connus que plus tardivement; quant aux Conti, originaires de Santa Lucia, ils exerçaient la profession d'aubergistes pour laquelle ils étaient recensés.

---

[24] S.A.S.P., Miscellana famiglie pratesi, 858, eredità Pini

[25] FIUMI E. Demografia, movimento urbanistico e classi sociali in Prato dall'età comunale ai tempi moderni, 2vol., 1968

Les registres notariaux ne nous ont pas apporté d'informations très substancielles sur les précédents familiaux de ces personnages: Pier Angelo Cocci était "caporal", mais qu'en déduire? Certes, les Conti, en plus de l'auberge, tenaient quelques terres en location sur lesquelles poussaient le mûrier et l'olivier. Des familles dynamiques donc, issues des métiers beaucoup plus que de la terre, elles avaient sans doute commencé à multiplier les activités avant de se lancer dans l'entreprise des foulonneries, et y avaient déjà amassé quelques capitaux qui leur permettaient par exemple de verser comptant les prix des premiers loyers emphytéotiques -Cocci verse 42 écus d'argent aux Geppi, ce n'est pas rien- ou de trouver des garants suffisamment solides et suffisamment sûrs aussi de leurs "protégés", comme c'est le cas des Conti par exemple. Rien de bien extraordinaire: des gens du terreau, un terreau fécond et suffisamment en alerte pour saisir les bonnes occasions qui se dessinaient dans le secteur textile.

Du reste, les foulonneries n'étaient pas les seules à attirer des candidats de plus en plus nombreux: en ville aussi, le secteur de la finition apparaissait en pleine effervescence, en premier lieu dans le secteur de la teinture, comme le souligne ce témoignage des toutes premières années du XVIIIè siècle:

dieci o dodici anni sono non erano nella città di Prato se non quattro botteghe di tintori..Da detto tempo in qua molti garzoni di detti tintori sono voluti farsi maestri e aprire botteghe nuove per se, in modo tale che di queste in vece di tre sono in numero di dieci[26].

Récit de la croissance et ses principaux promoteurs: des gens du milieu cette fois, des commis, qui sentirent les temps propices à la concrétisation de leur rêve d'indépendance. L'un d'eux nous explique ses motivations et ses espoirs:

Jacopo di Lorenzo Barbani di questa città di Prato..espone chome sino da ragazzo al presente giorno si è tirato avanti nel mestiere di tintore in qualità di garzone e inoggi fatto maggiore l'impossessato a pieno di tale esercizio ritrovandosi modo con le sue proprie sustanze aprire un negozio da per se desiderando levarsi della schiavitù di garzone..Le supplicha a concerderli licenza di potere aprire una tinta tanto di guado di Arte maggiore che di loto con dovere pagare la solita tassa annuale[27].

C'est à l'*Arte* bien sûr que ce *garçon* adressait sa supplique, car c'est elle qui devait lui donner la permission d'exercer seul de plein droit l'art de la teinturerie. La corporation savait être généreuse de telles autorisations et ne posait généralement pas d'obstacles aux nouveaux-venus, du moment qu'ils

---

[26] S.A.S.P., Arti 67

[27] S.A.S.P., Arti, 67

puissent satisfaire à leurs obligations financières à son égard. Iacopo Barbani serait donc reçu sans difficultés majeures, indice d'une politique qui ne tendait pas au malthusianisme.

Qu'il se montre effectivement capable de gagner et consolider son indépendance par l'exercice rigoureux de son art, par sa capacité, surtout, à se gagner une clientèle, c'était une autre affaire: la plus dure sans doute, pour laquelle l'apprentissage chez son maître ne lui avait pas appris grand chose; à moins qu'à force de seconder et de remplacer le maître dans les opérations les plus diverses de la vie quotidienne de l'atelier, il ne se soit fait une idée des pratiques rudimentaires de gestion, des usages du travail à façons, qu'il n'ait touché bouche avec certains clients, peut-être disposés à lui accorder leur confiance. Le temps dirait assez rapidement si l'apprenti avait l'étoffe d'un maître. Une part non négligeable de ces candidats à l'indépendance déchantait jour après jour, obligés de se rendre à la dure loi des affaires, ne sachant tenir des comptes assez stricts pour assurer la survie de l'entreprise, perdant la tête dans leurs multiples nouvelles tâches: s'approvisionner en "drogues", trouver les clients, payer les garçons, courrir après les rentrées d'argent.

Qu'importe, d'autres étaient prêts à reprendre leur place, à tenter de nouveau l'expérience: on saisit ainsi l'une des raisons du rapide mouvement de renouvellement dont étaient affectés les ateliers de teintureries: indice du nombre des candidats à l'indépendance, en même temps que de leur échec. Les motivations étaient les mêmes que celles de Jacopo: volonté de se libérer de l'*esclavage* du travail dépendant, espoir de qui s'est soumis au dur apprentissage du métier et décèle le moment propice à sa libération, l'heure venue de faire capital du bagage accumulé et de réaliser le rêve commun de tous: se mettre à son compte, être son propre maître; culture commune des apprentis et des compagnons mais que bien peu peuvent concrétiser. L'époque moderne n'est-elle pas celle, au contraire, de la fermeture des horizons des classes laborieuses, celle où le métier compte de moins en moins dans l'acquisition réelle de l'indépendance, celle en définitive où compagnons et apprentis voient s'amenuiser leurs chances de changer un jour de situation. Ici, au contraire, l'espoir s'allumait.

Le cas n'est cependant pas si exceptionnel: en Italie même, la région de Biella semblait offrir à la même époque des perspectives d'ascension aux *lavoranti abili, artigiani venuti su faticosamente*[28] qui réussissaient à se

---

28 V.Castronovo *Formazione e sviluppo del ceto imprenditoriale laniero e cotoniero piemontese*, Rivista storica italiana, 1966, p.783

dégager de leur situation de traditionnelle suggestion pour devenir petits fabricants; une opportunité que saisissaient à Biella également certains tisseurs dont la qualification s'était maintenue, à la différence de Prato. D'autres régions presentent de telles opportunités et laissent l'espoir s'épanouir y compris chez les plus humbles[29]; à Prato, les maîtres de la finition semblaient prêts à relever le défi, à profiter de l'occasion.

L'indépendance possible

L'espoir, ce furent les draps "forains" surtout qui le créèrent: venus de toute la Toscane jusqu'à Prato pour y subir les opérations de finition, ils développaient, dans les ateliers, un climat d'effervescence qui mettait tout le monde en alerte: le travail ne cessant d'augmenter, pour des raisons sur lesquelles nous ne reviendrons pas ici, tous les rêves d'indépendance et de réussite semblaient devoir pouvoir se réaliser.

En effet, les *lanaioli* n'avaient jamais montré beaucoup d'intérêt pour les ateliers de finition: ils multipliaient certes les activités, mais c'était le commerce qui les attirait; fabricants, ils se contentaient de leur rôle d'organisateurs et se servaient des services des foulonniers ou des teinturiers comme de tous les autres manufacturiers, sans penser un instant s'engager personnellement dans ces activités ou même soumettre les maîtres d'ateliers à un contrôle plus étroit.

Une attitude bien différente de celle adoptée par les marchands-fabricants des centres de production de draps fins comme Sedan, Verviers, Aix-la-Chapelle, et plus anciennement, Florence. Là, tous les efforts des *Verlagers* semblaient au contraire d'assujetir le plus totalement possible les manufacturiers de la finition; déclassés au rang d'ouvriers, certes les plus précieux à la manufacture, ils étaient strictement soumis à un contrôle de plus en plus serré et sévère, concentrés parfois dans des ateliers appartenant désormais aux fabricants.

Le produit fait la différence: pour les draps fins, la finition était une phase primordiale de la fabrication: elle faisait la beauté du drap, en lui apportant "l'oeil" qui saisirait l'acheteur et garantissait la renommée de la manufacture. Rien d'étonnant donc que les marchands fabricants s'en soient préoccupés de très près et qu'ils aient tenté de maîtriser le secteur: des ouvriers indépendants risquaient d'être capables de "donner la loi" aux fabricants,

---

[29]R.Braun *The Rise of a Rural Class of Entrepreneur*, in Journal of World History, X, 1967, pp.551-66; A.Cento-Bull

obligés par la nature même de leur fabrication de passer sous les fourches caudines de ce secteur.

Rien de tel à Prato, et en général dans les fabriques de draps inférieurs: ici, les apprêts perdent leur caractère primordial, ils ne sont qu'une opération parmi les autres, ni moins ni plus nécessaires à la fabrique que le tissage ou la filature, ils ne pèsent pas un poids plus grand dans l'économie des coûts de fabrication, au contraire, nous l'avons vu. Aucune raison par conséquent d'en faire l'objet d'une attention particulière, d'y investir des capitaux qui rapporteraient sans doute bien moins que dans le commerce: en somme, il valait mieux envoyer les draps que l'on fabriquait dans les foulonneries voisines, chez les maîtres teinturiers et tondeurs et avoir une boutique munie des articles les plus variés et les plus nécessaires. Ainsi, les fabricants étaient étrangers au secteur. Voilà qui laissait le terrain libre aux maîtres des ateliers, ainsi en mesure de tirer les principaux bénéfices de la demande croissante de finition.

Travaillant les draps étrangers, ils devenaient de plus en plus indépendants des fabricants locaux et pouvaient espérer, grâce à ce surcroît des façons, rentabiliser de façon croissante leurs établissements. Encore fallait-il que les fabricants, et la corporation, ne mettent pas d'obstacle à l'introduction dans la ville d'une si grande quantité de draps venus de toute part du Grand Duché. Les oppositions furent parfois âpres, la lutte ardue, nous l'avons vu[30]. Mais le compromis trouvé-les draps étrangers payant une certaine somme à l'Art avant d'être travaillés dans les ateliers de Prato- fut finalement accepté par tous, et jamais sérieusement remis en question.

DES LUTTES FRATICIDES

Dans les ateliers en effervescence, chaque maître cherchait le moyen de profiter au maximum des possibilités offertes par l'extension du travail. Attirer à soi le plus de clients possibles, tel était le mot d'ordre; pour arriver à leurs fins, certains commencèrent à caresser le songe d'avoir plus d'un métier à leur arc.

Multiplier les activités

C'est ce qu'envisagèrent rapidement la plupart des foulonniers, qui, au fond, étaient les premiers à recevoir les draps étrangers et se mirent donc à raisonner sur les meilleurs moyens qu'ils avaient d'en tirer le plus large parti.

---

30 Dans la partie consacrée à l'Arte della Lana

La solution la plus simple était de ne pas arrêter leur intervention au seul foulage mais de continuer au delà les opérations de finition: la tonte, la teinture, le séchage. Ainsi se mettaient-ils en situation de satisfaire totalement leurs clients, leur évitant d'avoir recours à divers manufacturiers, ils abaissaient peut-être les coûts, découvrant ainsi prématurément les bienfaits de la concentration.

A dire vrai, cela faisait longtemps que de telles pratiques s'étaient insinuées au coeur de la stricte division des tâches corporatives: la famille Soffi, installée, rappelons-le, depuis le XVIè siècle, possédait depuis de nombreuses années les installations rudimentaires nécessaires à la teinture bas de gamme des pièces de draps de paysans. Rien qui puisse vraiment nuire aux teinturiers de la ville. Rien, tant que les autres n'en faisaient pas de même, tant que les teintures bas de gamme ne devenaient pas le travail le plus en vogue...

Or les foulonniers récemment installés à la fin du XVIIè siècle s'empressèrent tous d'adjoindre des bacs de teinture à côté de leurs pillons: les Conti et les Franchi en premier lieu, puis tous ceux qui s'installèrent dans les nouvelles foulonneries; une pratique conforme à l'usage qu'avait précédemment introduit les Soffi; une décision visant surtout à profiter de la recrudescence des travaux, qui, presque tous, requéraient désormais la teinture en petit teint. Une décision destinée à déchaîner les passions entre foulonniers et teinturiers qui s'engagèrent rapidement dans une lutte longue et acharnée; l'enjeu en effet était de taille, il s'agissait de savoir qui saurait mettre à profit, voir monopoliser, les bienfaits de la croissance qui se manifestait.

Teinturiers contre foulonniers

Monopoliseurs, c'est bien l'accusation qui tomba contre les foulonniers, qui ne cherchaient rien d'autre que *la destruzione de i tintori che stanno nella città perchè potendo i gualcherai tingere, necessariamente i panni gualcati resterebbero a tingersi ai medesimi gualcherai e così le botteghe di tinta che sono in Prato resterebbero senza potere operare*[31].

Sans travail, les teinturiers de Prato exagéraient visiblement, comme c'était coutume dans les conflits de ce genre; pour émouvoir l'autorité à laquelle l'on s'adressait, il convenait de dresser le portrait pitoyable de pauvres manufacturiers privés, par les agissements de quelques accapareurs, des

---

[31] S.A.S.P., Arti 67: c'est ici la principale source de cette longue opposition entre foulonniers et teinturiers, médiatisée par les interventions de l'Arte, et le recours aux décisions de la Pratica Segreta de Florence. Pour ne pas alourdir les notes, nous ne citerons les sources que lorsqu'elles proviendront d'un autre fonds.

moyens de gagner leur pain quotidien. Les mémoires répondaient donc aux lois du genre: les teinturiers se plaignaient que depuis 1691 *quattro famiglie di tintori sono ridotte in stato miserabile e mendicante*: une situation que ne pouvait tolérer le souverain, moralement chargé d'assurer la survie matérielle de ses sujets.

1691: une date clé, c'est l'époque de l'ouverture de nouvelles foulonneries, munies de bacs de teinture, c'est l'heure où les garçons teinturiers commencent à envisager la possibilité de voler de leurs propres ailes, c'est le moment où le conflit s'allume. La pratique que les foulonniers teignent eux-mêmes les draps de paysans et autres étoffes de peu de prix, acceptée depuis des décennies, devient tout à coup insupportable. C'est que de nouvelles donnes ont été introduites: *in quel tempo..lavorandosi allora nel contado di Prato pochissimo di lendinelle, e panni lini, poca in conseguenza poteva essere la quantità che poteva tingere il medesimo Soffi, dove in oggi mutatesi le cose et essendosi per così dire quasi in tutto il negozio dell'accie e lane, o lendinelle in contado per il lavorarne che fanno per loro consumo tutti i contadini, et altri del contado.* Le secteur de ces pauvres draps étaient devenus un objet d'enjeu évident. Plus question de laisser les foulonniers s'en approprier.

Les teinturiers adressèrent donc à la corporation de vibrantes démonstrations afin qu'elle fasse respecter la sacro sainte division des tâches. Outre la ruine prochaine des artisans de la ville, un avenir de fraudes multiples était prédit; un témoignage sur des pratiques qui ne devaient pas exister que dans l'imagination des rédacteurs: *posti i loro edifici* (il s'agit bien sûr des foulonneries) *quasi sulla strada che va a Vernio e sul Bolognese, anno comodità di potere defraudare gl'appalti di V.A. con la compra del vetriolo, allume et altro condottigli fin a casa da contrabandieri.* Les marchands également risquaient d'être soumis à des désordres constants car *malamente potrebbero soddisfarsi nel rivedere le tinte e qualità d'esse, mentre dovessero andare fuori dalla città a riconoscere i vagelli e le caldaie come è solito per riguardo d'avere la pannina ben condizionata.*

Autant de possibilités qui découlaient bien sûr de la situation hors les murs des foulonniers. Du reste, cette seule caractéristique aurait suffit à leur interdire la pratique de la teinturerie, réservée par l'Art à la *terre* de Prato, *si deve intendere dalle mura circondate esclusi etiam i sobborghi*: vieille opposition entre la ville et le *contado* qui faisait de nouveau surface ici; pas question, rappelaient les teinturiers, de laisser les arts se propager dans la campagne: on risquait ainsi, non seulement d'entraîner l'avilissement de la profession, mais surtout de bouleverser la traditionnelle division des tâches

entre la ville et la campagne; une perspective porteuse de nouveautés dangereuses pour l'équilibre social: une argumentation typique des métiers urbains se sentant menacés par la montée des activités rurales.

Les teinturiers espéraient donc rallier les fabricants, d'autant qu'ils leur faisaient également entrevoir le monopole dont pourraient s'arroger des foulonniers tout puissants, bientôt capables de leur dicter la loi: *a permettere la tintura a gualcherai si toglierebbe la libertà a mercanti di potere fare tingere a chi più li pare perchè mentre il mercante non desse panni gualcati a tingere a gualcherai i medesimi gualcherai farebbero male il lavoro.*

A l'appui de leurs dires, ils produisaient le témoignage de Bartolomeo di Piero Casini, foulonnier, attestant que *da febbraio 90* (Piero di Gio Pellegrini) *è venuto a gualcare le mezzelane e lendinelle della sua bottega nella mia gualchiera, la quale gualchiera è del signore Gio Giorgi di Barberino di Mugello.. è venuto perchè i gualcherai di Prato non l'hanno voluto servire, non per dipendenza di pagamento..gli ritenevano i suoi lavori un mese e mezzo per volta e qui alla nostra gualciera facciamo sieno sbrigati subito.*

Le discours des teinturiers, comme on le voit, semblait un recueil des principaux thèmes corporatistes: maintien de la division des métiers, de la division des tâches entre ville et campagne, dans le respect des réglements et des lois, pour le plus grand bien des marchands et des pauvres manufacturiers; un discours opportuniste, construit pour rallier à leur cause l'Arte, les marchands et le souverain, qui défendait, en une langue connue et admise de tous, les intérêts immédiats du métier, désireux de ne pas voir échapper la nouvelle source de profits.

Bien entendu, les foulonniers n'étaient pas en reste d'arguments. Ils savaient eux aussi jouer sur le même registre: à les écouter, leurs adversaires ne cherchaient que *il modo di torre a tre poveri gualcherai il modo di potersi procacciare il vitto con le loro honeste fatiche, e con tale fine sono ricorsi all'A.S.S. con il manto della povertà e dell'utilità pubblica.* Un pretexte de l'intérêt privé, voilà ce qu'était en réalité le bien public dans la bouche des teinturiers: *i seguaci (dell'Interesse) s'adoprano per fare concepire..ai dominanti per Utile del Pubblico ciò che realmente non riguarda che il commodo privato di chi lo propone con il manto d'un pietoso zelo o di zelante pietà* . Les foulonniers s'attachaient donc à démontrer la caducité de tous les arguments évoqués. La pratique pour eux faisait preuve, et ils en portaient donc témoignage. Ainsi, disaient-ils, jamais n'avait existé à Florence l'incompatibilité des métiers *vedendosi con l'esperienza quotidianamente che un merciaio trovandosi matricolato tanto per l'arte della lana che per l'Arte*

della Seta e ritiene mercanzie all'una et all'altra appartenenti, si come in tante altre arti si vede, e specialmente che anco chi tiene gli appalti de Forni, eserciti negozio di lanaiolo, il che dimostra che l'esercizio di diverse arti, o negozi, non rende incompatibilità alcuna. De l'usage, les foulonniers déduisaient sans doute rapidement la règle; ils plaçaient en tous cas les différents arbitres de la situation devant leurs propres contradictions: si l'incompatibilité était reconnue entre le métier de teinturier et celui de foulonnier, il faudrait logiquement appliquer le même principe à tous; voilà qui risquait de créer bien des contrariétés.

Balayant rapidement les accusations de fraude comme autant de calomnies, les foulonniers rappelaient surtout les données de base de leur situation: *i gualcherai che pagono rigorosi fitti delle gualchiere hanno bisogno di lavorare;* le travail, tel était le mérite dont personne ne pouvait leur contester les récompenses: *la fortuna del mondo non è uguale per tutti e degno di lode è colui che con la propria industria e fatica sa avanzare qualche cosa*: glorification du travail et inéluctabilité des inégalités, telle semblait être la morale de nos foulonniers, qui ne voyaient au nom de quels principes on aurait pu les empêcher de vouloir conquérir une plus grosse part de fortune. Tout n'était pourtant pas si simple.

Urbanité et activités multiples

La corporation, sous la pression des plus gros teinturiers, prit des décisions destinées à stopper l'élan des foulonniers, non sans provoquer d'importantes déchirures internes, on s'en souvient: en 1691 par le refus d'immatriculer les foulonniers comme teinturiers de petits teint, en 1707 par la proclamation de l'incompatibilité des métiers. Les foulonniers n'étaient en effet pas décidés à accepter de stopper leur élan. les Conti, décidément fort dynamiques, décidèrent de tourner la décision de la corporation: puisque le motif principal du refus avait été la situation hors les murs des édifices de foulonneries, ils se mirent en devoir de traiter avec l'une des familles de teinturiers de la ville la cession de leur boutique; peu soucieux de soutenir leurs collègues, les Cipriani cédèrent aux Conti leur teinturerie; ainsi l'argument de la corporation perdait toute consistance et les Conti redemandèrent à être reçus comme teinturiers d'art mineur. De nouveau, la corporation refusa, interdit la marque de leurs draps, somma de dégager la boutique nouvellement achetée.

Il était en effet temps de réagir car tous les foulonniers semblaient suivre alors l'exemple des Conti. Ainsi les Franchi s'installaient dans la teinturerie du

sieur Bocchineri et ne demandaient même pas l'immatriculation, ainsi que le confessait Franco di Bastiano aux représentants de l'Art chargés de l'interroger:

io non o alcuna licenza credendo che basti che sia matricolato l'edifizio[32]

Les Soffi n'avaient pas le même aplomb, mais Vincenzo, le foulonnier, délèguait son fils aîné Bartolomeo, afin de *rimettere in essere l'esercizio vecchio di tinta posta in Prato nella via del Serraglio in questa tinta della religione di Malta.* Les foulonniers entraient massivement dans la ville, semblant vouloir prendre d'assaut la forteresse des manufacturiers citadins. Malgré l'affirmation de l'incompatibilité des métiers, les foulonniers purent conserver leur double activité grâce à l'intervention en leur faveur de la Pratica Segreta. Les contestations continuèrent certes pendant quelques années, au fur et à mesure de l'"embourgeoisement" des teintureries des foulonniers. Ceux ci prenaient cependant la précaution de scinder les activités familiales: ainsi Vincenzo Soffi envoyait son fils Bartolomeo gérer, en ville, la teinturerie; ainsi les Franchi se divisaient les tâches entre frères, tout comme les Conti. Une tactique à laquelle personne n'était dupe: la stratégie, on le savait bien, concernait l'ensemble de la famille; elle se révèla cependant payante, permettant l'accumulation des activités; ainsi, dans les faits l'incompatibilité des métiers continuait d'être constamment transgressée, comme elle l'avait été par le passé; par contre, le principe de "l'urbanité" des activités de finition semblait sortir renforcé de cette épisode; en tous cas, les conflits peu à peu se turent ou se déplacèrent, on se rendit sûrement compte qu'il pouvait y avoir place pour beaucoup, si ce n'est tout le monde, dans la course à la distinction.

LA DISTINCTION POSSIBLE

Se distinguer, cela voulait dire sortir de sa condition initiale de modeste manufacturier au service et à la merci des fabricants, cela voulait dire compter dans la fabrique, et pour cela, accumuler les activités.

Faire de tout

Le conflit entre foulonniers et teinturiers n'eut pas pour effet de stopper le processus de diversification des activités dans lequel s'était engagés les membres les plus dynamiques des métiers de la finition.

Les Conti en sont un bon exemple. Locataires emphytéotiques de foulonnerie, ils s'installent donc en 1706 dans la teinturerie Cipriani. De l'aveu même de Conti, les agents de l'Arte *anno trovato in mia casa e bottegha di*

---

[32] interrogatoire Franco di Bastiano Franchi, 1707

artificio e fabbrica che astende all'edificio cioè tintore, purgatore e cardatore e cotonatore, due mila libbre di bucie di noce, anno trovato l'Argagno per dare il pelo..sei cardi per cardare le mezzelane dei mercanti di Prato e del contado, due caldaie con girelli e vi anno trovato uno strettoio e vi anno trovato cento cartoni per soppressare.

En somme, les Conti s'étaient mis dans la condition *di fare tutte quelle che bisogni universalmente per condurre dal suo principio fino alla fine a perfezione ogni sorte di pannina.* Ils pouvaient prendre les pièces tissées et les rendre pressées et pliées à leurs clients. Pas même besoin de passer par le séchoir de l'Art puisque les foulonneries étaient dotées des rames qui suffisaient largement pour les draps pauvres. La famille embrassait donc toutes les branches de la finition, y compris les plus récemment introduites à Prato comme la frise des étoffes. On comprend donc pourquoi teinturiers et tondeurs s'étaient alliés dans la lutte contre ce qu'ils considéraient un monopole.

D'autant que les Conti avaient très vite également élargi le domaine de leurs intérêts des draps de paysans à l'ensemble des étoffes qui pouvaient se fabriquer ou arriver à Prato: les *calissi, rascette, rovesci,* et, à en croire leurs détracteurs, les draps larges; de la teinture petit teint à celle de qualité, ils présentaient toute la gamme des manufactures possibles et avaient ainsi effectué un saut qualitatif capable d'amener dans leur boutique, non plus seulement des paysans, mais aussi bien sûr des marchands.

Leurs livres de comptes, dûment examinés par l'Arte, montrent cependant la variété de leur clientèle: à côté des marchands, beaucoup de femmes apportant quelques bras de draps à teindre et à finir, de nombreux artisans, meniers, forgerons, cordonniers, régisseurs des domaines environnants etc. Peu de travail en gros, mais une infinité de modestes commandes. Le cercle des relations est encore celui de la ville et de son proche contado: Mezzana, Carmignano, Sofignano, S.Piero a Seano, S. Piero a Ponti, S.Moro, Campi, S.Donnino, Signa, etc.

Les Conti furent un cas exceptionnel de tentative de concentration de toutes les activités de la finition: ils furent les seuls en effet à avoir en vue, et en main, l'ensemble des activités. Mais contrairement à ce qu'affirmaient leurs adversaires, les Conti n'étaient pas en train de construire un monopole capable de leur assurer une domination quasi absolue sur le secteur de la finition. Au contraire, ils devaient se faire une place parmi le cercle toujours plus large de leurs confrères dont beaucoup avaient pris la voie de la multiplication des activités.

Parmi les foulonniers, les Franchi et les Soffi avaient eux aussi persevéré dans leur processus de diversification et continuèrent à gérer les teintureries urbaines que nous les avons vues prendre en location au début du siècle. Mais aucun des deux ne fit, semble-t-il, de tentatives pour prendre pied dans une boutique de tondeur.

Les foulonniers ne furent évidemment pas les seuls à être gagnés par cette fièvre d'élargissement. Les Cocci, qui signaient les pétitions en tant que tondeurs, étaient depuis longtemps intéressés à d'autres activités. A côté des installations traditionnelles de la tonte, ils avaient fait les frais d'une frise et ne tarderaient pas à faire celle d'un calandre pour la finition des *mezzelane*. Parallèlement, nous les avons vu prendre en location un moulin rapidement transformé en foulonnerie; ils témoignaient ainsi de l'attirance des artisans urbains vers cette activité d'amont à laquelle ils ne furent pas seuls à s'intéresser. Carmignani, Mugnai et Pellegrini, qui louaient de concert en 1715 la nouvelle foulonnerie de la Toricella, étaient engagés depuis longtemps dans les activités de finition urbaines: les premiers comme tondeurs, les autres en tant que teinturiers, ils avaient vraisemblablement voulu ainsi contrecarrer l'offensive des foulonniers; si les uns investissaient la ville, les autres sortaient des murs et tous s'adonnaient à la multiplicité des activités. D'autres les suivaient sur cette voie: en effet, tout en restant les locataires emphytéotiques, les Cocci louèrent rapidement l'édifice, d'abord aux Conti, nous l'avons vu, puis aux Mercatanti, qui gèraient eux-mêmes une teinturerie[33].

Les interêts des Mercatanti étaient en fait très étendus; les suivre pas à pas permet une nouvelle fois de saisir la pluralité des activités dans lesquelles une même famille, des mêmes individus, pouvaient être engagés.

Dans et hors le textile

Teinturiers, les Mercatanti louaient donc la foulonnerie des Cocci. Ils ne le faisaient pas seuls mais en société avec les Pini, dont on a conservé certains papiers. Ainsi apprend-on que la famille Mercatanti gèrait également des fours dans lesquelles se fabriquaient des tuiles, des briques, de la chaux, enfin, tout ce qui pouvaient être utile au maître maçon qu'était aussi Pini. Ainsi les trois familles Cocci, Mercatanti et Pini, se trouvaient impliquées dans la foulonnerie, la tonte, la teinturerie, la fabrication de matériels de construction et la construction: un remarquable ensemble d'activités productives, alors en

---

[33] S.A.S.P., Miscellana famiglie pratesi, 858; la location des Conti concerne visiblement la période 1714-1718; les Mercatanti contractent eux location de la foulonnerie en 1730

notable croissance. Le trait est sans doute forcé, car les Cocci ne semblaient pas sortir du domaine textile et n'avaient que des rapports assez occasionnels avec les deux autres familles. Du moins, les Mercatanti et les Pini, liés en affaires, faisaient-ils ainsi preuve d'un remarquable dynamisme.

Ils ne devaient pas être les seuls. La coexistence de différentes activités de transformation, textiles ou non, était plus courante que l'on ne le pense généralement. Ainsi la famille Soffi, dont on sait maintenant qu'elle s'interessait à la fois à la foulonnerie et à la teinturerie, avait peu à peu amplifié ses intérêts; Franco Maria di Bartolomeo, fils de teinturier et petit-fils de foulonnier, nous l'apprend dans son testament rédigé en 1770[34]. Il s'y préoccupe d'abord de la principale de ses activités, son *negozio di tinta e di rame*: voilà unies dans une même affaire, des activités que l'on aurait imaginé bien loin l'une de l'autre; requérant toute deux une spécialisation assez élévée, mais sans point commun, il était à priori difficile de penser les voir regroupées. On comprend bien pourtant tout l'intérêt que pouvait y voir Francesco Maria: la teinture et le travail du cuivre étaient bien les deux secteurs les plus dynamiques de l'époque; cette alliance audacieuse devait être payante, tout comme pouvait l'être pour les Mercatanti celle de la teinturerie et des briques. Francesco Maria Soffi n'était d'ailleurs pas le seul à avoir saisi l'opportunité du travail du cuivre: l'enquête de 1767 recense effectivement un Franchi, Antonio di Giuliano, parmi les chaudronniers, à côté de Soffi. Les Franchi: une autre famille intéressée à la foulonnerie, à la teinturerie... et au cuivre.

Les modalités sont cependant différentes. Chez les Franchi, il faut prêter attention aux activités de différents membres de la famille pour reconstituer le puzzle d'ensemble; une démarche nécessaire dans la mesure où les stratégies sont familiales bien avant que d'être individuelles, nous y reviendrons. Pourtant, dans les cas de Francesco Maria Soffi, une seule personne concentre des activités si diverses: bien difficile de le considérer encore "artisan", comme le furent ses ancêtres foulonniers; désormais, Francesco Maria ne peut se reconnaître que comme "négociant", à l'instar des *lanaioli*. Cela ne veut pas dire qu'il ignore les relations familiales, bien au contraire: il rappelle lui-même que Gabriello Carmagnini, tondeur, locataire de foulonnerie, est son cousin; un parent proche puisqu'il en fait le tuteur de ses fils, de concert avec sa femme et son frère; un parent proche, c'est ce que sauront les fils qui en recueillirent l'héritage, ayant ainsi la possibilité d'ajouter la tonte aux

---

[34] A.S.F., Notarile moderno, Sacchi, p.26789

multiples activités héritées de leur père, parmi lesquelles figurait également la fabrication.

Se mettre à fabriquer

Francesco Maria n'était cependant pas devenu un *lanaiolo*; il n'est jamais mentionné comme tel parmi les registres de l'Arte, ni même dans l'enquête de 1766; son testament nous apprend cependant qu'il n'était pas resté étranger à la fabrication: non pas directement, mais par l'intermédiaire de capitaux confiés à Giovacchino di Gaetano Pellegrini *nel negozio che esercita di lanaiolo*[35]: une forme de prise de participation discrète à l'activité d'un *giovane ben affetto alla casa e famiglia Soffi, che altressi abbia una convenevole abilità e sia onesto e galantuomo* et auquel le père recommandait de se confier.

Bien d'autres "artisans" de la finition avaient fait depuis longtemps le pas plus net de l'entrée en fabrication. Les Mercatanti, pour revenir à eux, gèraient dans les années 1722-30 une société de fabrication de *lendinelle*, ces draps décidément fort en vogue dans le contado[36]. Bien avant eux, les Conti s'étaient mis à *fabbricare da loro medesimi dei panni, rovesci e rascette*[37].

Du reste, les luttes entre teinturiers et foulonniers furent l'occasion de dénonciations réciproques qui nous apprennent beaucoup sur les pratiques des uns et des autres. A en croire ces témoignages, que rien ne nous indique comme fallacieux, certains artisans de la finition avaient entrepris depuis longtemps de se lancer dans l'aventure de la fabrication. Ainsi, nous expliquaient les foulonniers:

tre di essi tintori, che sono i principali in Prato, e che abbracciano tutto,... non si contentano di fare il tintore ma di più esercitano anco il mestiere di lanaiolo, merciaio e linaiolo.

Il s'agissait bien de multiplier et de diversifier les activités; non plus cette fois par extension vers les domaines voisins de la finition, mais par un changement radical de perspectives qui faisait passer ces téméraires du statut d'artisan à celui de coordinateur de la production: un passage qualitatif décisif dans un processus d'ascension sociale qui apparaissait bien engagé; écoutons encore les foulonniers nous parler des caractéristiques et des pratiques de ces trois principaux teinturiers, Domenico Pellegrini, GioBatta Braccioli et Fernando Cipriani:

---

35 idem
36 cf Fiumi, op. cit., p. 428
37 S.A.SP., Arti 67

Li sudetti Pellegrini, Braccioli e Cipriani..operano essi la destruzione de tintori poveri per che oltre le botteghe di tintorie, hanno aperte altre di mercerie, nastrami, cotoni, lini et altre simili mercanzie delle quali si servono per tirare a se i popoli allettandoli a servirsi delle loro botteghe, con dare da filare lane e lini a molti e compensare la mercede della filatura in tinture, il che non possono fare ne i gualcherai, ne gl'altri tintori che non hanno tale comodità.

Plusieurs remarques s'imposent: la précocité du processus d'abord; nous sommes ici à la fin du XVIIè siècle, et la situation ainsi décrite a nécessairement pris forme depuis quelques temps; l'alignement de ces nouveaux *lanaioli* sur les pratiques communes du groupe ensuite: la multiplicité des champs d'intervention, la pratique du négoce, l'usage du paiement en nature.

Tentant de dresser sommairement un portrait du groupe entrepreneurial, nous avions noté la présence, dés le début du XVIIIè siècle, d'un groupe aux activités mixtes s'adonnant à la "fabrication et finition". Reprenant maintenant l'examen, il nous faut préciser les termes: il s'agit bien d'"artisans de la finition ayant des activités de fabrication", ce qui confirme une fois de plus l'idée d'une évolution par le bas du groupe entrepreneurial, d'un parcours qui mène de l'artisan au négociant, de la production au commerce. Au fond, la famille Pacchiani nous en avait déjà fourni un bon exemple.

Un parcours significatif

Souvenons-nous en effet du parcours de Filippo et de ses fils: Filippo, le *garzone*, qui avait pu se mettre à son compte grâce à l'affection de son maître apparaît maintenant tout autre chose qu'un cas original: un exemple, au contraire, d'un comportement relativement courant, dénotant, comme nous l'avons déjà souligné, l'horreur du travail dépendant, la hâte de devenir son propre maître, la possibilité, surtout, de le faire. L'exemple de Filippo nous apprend avant tout que cette possibilité perdura; c'est en effet vers la fin du XVIIè siècle que les commis commencèrent à espérer, et à se mettre à leur compte; Filippo le fit vers 1730: une quarantaine d'années pendant lesquelles la conjoncture favorisa les rêves d'indépendance. Rien ne signale que cet espoir se ferma par la suite; au contraire, à considérer les familles de teinturiers de 1767, la moitié peut-être s'était installée après le tournant du siècle.

Significatif, l'exemple de Filippo l'est encore par la promptitude avec laquelle il se mit à fabriquer lui-même des draps; des draps reflétant l'orientation d'ensemble de la fabrique de Prato: avant tout des *mezzelane* et

des étoffes de lin, très peu de draps de laine, et tous de basse qualité. Une attitude qui montre la facilité, et la tentation, que présentait la fabrication; le tabou, si jamais il avait existé, était tombé: quiconque pouvait se mettre à fabriquer, selon les opportunités, selon les années aussi, car, pour Filippo, la teinturerie resta toujours sa principale qualification et sa principale source de revenus; aucun problème par conséquent à stopper la fabrication si l'année s'annonçait mauvaise, si les laines étaient trop chères ou si l'argent devait être employé ailleurs; ainsi la multiplicité des activités était source de possible flexibilité, et peut être l'une des explications de la relative turbulence des entrepreneurs; ce d'autant plus que les draps de laine qui nous servent d'indicateur, restaient sans doute la part plus aléatoire de la production de ces petits *impannatori* occasionnels. La remarque est donc double: d'une part, la multiplicité des activités peut effectivement expliquer une certaine propension à la turbulence, d'autre part, la turbulence serait vraisemblablement redimensionnée si l'on pouvait l'évaluer en fonction de l'ensemble des producteurs d'étoffes plutôt qu'à partir de l'effectif, beaucoup moins représentatif, des fabricants de draps de laine.

Significatif enfin, Filippo l'est encore parce qu'il resta une figure mixte: un peu plus qu'artisan, pas vraiment négociant; rien de comparable dans ses activités à ce que pouvaient être celles des trois teinturiers principaux de la fin du XVIIè siècle: il n'avait pas ouvert boutique, ne commerçait en rien, échangeait bien quelques teintures contre quelques filatures, tout comme on lui échangeait des draps contre des teintures, s'activait ainsi dans le troc, la fabrication et la teinturerie, réussissant ainsi à accumuler du bien, mais dans des proportions qui n'avaient rien d'extraordinaires, il restait en somme dans la moyenne.

Il est pourtant des limites au bon exemple de Filippo Pacchiani: tous les artisans de la finition n'avaient pas fait le choix de la fabrication, loin de là; inversement, tous les *impannatori*, petits ou grands, ne provenaient pas du monde de la finition; les *lanaioli* conservaient un rôle et un poids non négligeable. Au total, le monde de la fabrique semblait hétérogène: diversité des situations, diversité des quantités fabriquées, différences de puissance, divergence des fortunes, la moyenne laissait plus facilement la place aux situations extrêmes.

3 UN MONDE COMPOSITE

LA DIVERSITÉ DES SITUATIONS

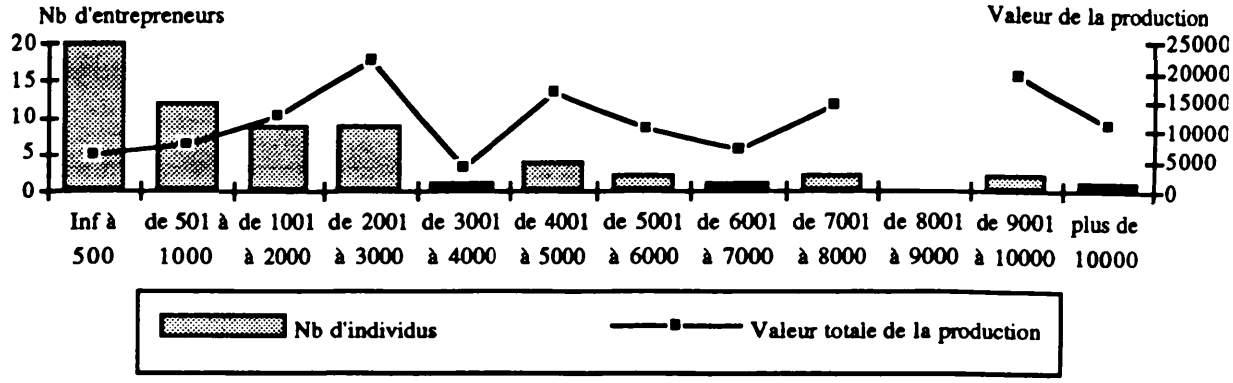
Dressant un rapide portrait du monde entrepreneurial, nous avions déjà noté l'importance des polarisations qui semblaient s'y manifester: la répartition du nombre de pièces nous avait indiqué qu'une minorité de fabricants faisaient tisser une écrasante majorité de la production. Dans le domaine des draps comme des *mezzelane*, de fortes distinctions semblaient exister entre quelques grands et une multitude de petits.

L'enquête de 1767 rend possible d'autres mesures de la situation. Pour chaque entrepreneur, les enquêteurs furent attentifs à totaliser la valeur de l'ensemble de la production: un excellent indicateur du résultat global de l'activité de chacun; à ne considérer que l'une ou l'autre des productions, on risquait en effet de perdre de vue la multiplicité des activités dans lesquelles étaient engagés nos marchands-fabricants; considérant au contraire la valeur de l'ensemble de la production, on additionne non seulement les draps et les *mezzelane* mais encore les étoffes de lin, le lin et le chanvre simplement peignés et revendu en boutique, on peut facilement ajouter à la production les activités de finition.

Le graphique 1 présente les résultats ainsi obtenus: on y observe le nombre d'entrepreneurs par tranche de valeur produite (ainsi la première colonne correspond-t-elle aux vingt entrepreneurs qui ont produit chacun des draps pour une valeur totale inférieur à 500 écus); et la valeur totale produite par l'ensemble des entrepreneurs se situant dans une même tranche de valeur (ainsi il apparait que les vingt plus modestes entrepreneurs ont produit ensemble une valeur de peu supérieur à 5000 écus).

L'étalement des tranches est un premier indice des écarts existant dans la fabrique: de 1 à 100, c'est la différence entre les plus modestes et les plus grands, de quoi mesurer l'ampleur de la rupture entre les différentes figures d'entrepreneurs.

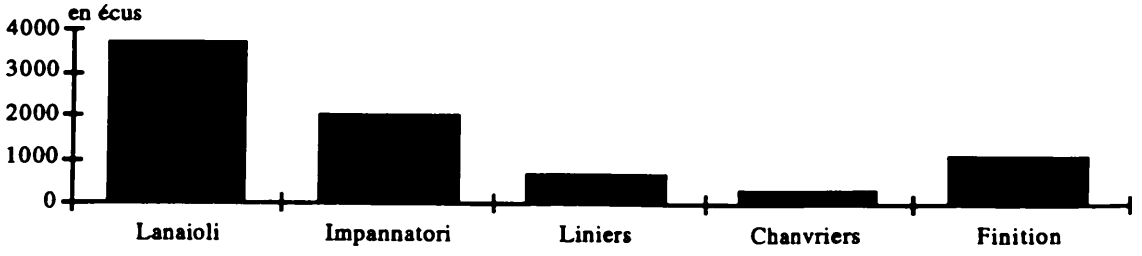
Graphique 1: Répartition des entrepreneurs selon la valeur de leur production en 1767



Les plus petits sont décidément les plus nombreux; la concentration dans les tranches les plus faibles apparait comme le signe le plus évident: ils sont vingt dont la valeur de la production individuelle ne dépasse pas 500 écus et plus d'une quarantaine au total, ceux qui n'atteignent pas la valeur moyenne de la production (2172 écus). Ainsi près de 67% des entrepreneurs se partagent un peu moins de 21% de la valeur produite tandis que les 13 plus gros s'attribuent plus de 62% de la valeur. Des chiffres qui en disent long sur la diversification des situations et les inégalités dans la fabrique.

Retournons donc aux draps: est-ce que certaines fibres qualifient plus que d'autres? Est-ce que cette minorité de grands peut être assimilée à la minorité des *lanaioli* par exemple, qui laisseraient ainsi loin derrière eux les *impannatori*, liniers et chanvriers, relégués ainsi que leurs draps en seconde catégorie? La valeur totale produite par chacun de ces grands groupes laisse présager une telle répartition des tâches. Le graphique 2 montre en effet clairement que dans l'ensemble, les *lanaioli* produisent une valeur nettement supérieure aux *impannatori* et, à plus fortes raisons, aux liniers et chanvriers, lesquels du reste se font également surpasser par les entrepreneurs de la finition. D'une certaine façon, les fibres qualifient effectivement.

Graphique 2: valeur moyenne de la production par groupe en 1767



Mais à ne considérer que les grands regroupements, on risque de dresser un cadre trop simpliste de la fabrique. Une lecture attentive des dépositions individuelles lors de l'enquête de 1767 met en évidence la disparité des situations. Les grands ensembles, marchands-fabricants de draps de laine, de *mezzelane*, de draps de lin, perdent une grande part de leur cohésion dès lors que l'on prête attention à la singularité des cas.

Ainsi les *lanaioli*: un monde apparenté par le travail de la laine mais qui présente une configuration de destins fort dissemblables, traçant des portraits d'entrepreneurs n'ayant que peu de points communs. Quelques exemples suffiront à prendre la mesure de la situation.

Giovanni Franchi est le plus gros *lanaiolo* recensé: avec une fabrication de trois cents draps, il a fait tisser à lui seul près de 15% de la production totale dénoncée et a empoché plus de 17% de la valeur produite: pour Prato, c'est un grand. Il se procure la laine sur les marchés de Sienne et Montalcino ainsi qu'*altre poche nella nostra pianura;* il distribue le travail dans les environs selon les modalités habituelles. Il est non seulement le plus gros mais aussi le plus authentique des *lanaioli*, dans la mesure où les draps représentent un peu plus de 38% de sa production et plus de 45% de la valeur totale produite: une part nettement plus importante que pour la plupart de ses confrères, nous l'avons vu. Mais bien sûr, il mêle lui aussi les fibres, fait tisser deux fois plus de *mezzelane* que de draps, fabrique des étoffes de coton et de lin et revend dans sa boutique le lin et le chanvre filés qu'il n'utilise pas.

Son réseau de relations est vaste et couvre les principales villes du Grand Duché, dans lesquelles il écoule sa production: Sienne et Montalcino en échange des laines, Pise et Portoferraio, Livourne où il entre en contact avec *diverse nazioni*, c'est à dire maltais, génois, corses qui lui achètent ses *mezzelane;* il a d'autre part des correspondants disséminés dans le Grand Duché qui viennent lui acheter à Prato les draps qu'ils revendront pendant

l'année, d'autres encore dans l'Etat pontifical, à Rome, Civitavecchia ou Bologne à qui il envoie régulièrement une part de sa production. Au total, notre *lanaiolo* dispose d'un réseau articulé et diversifié, relativement stable, lui permettant à la fois d'établir des prévisions et de saisir les occasions diverses de marchés différenciés. Une telle articulation cependant ne lui fait pas négliger la boutique locale, dans laquelle la vente s'effectue au détail, un jeu de patience auquel sont sans doute délégués fils ou commis mais que les plus grands ne dédaignent pas: c'est l'occasion d'écouler les toiles de lin les plus ordinaires, les *frustagni*, les toiles de chanvre, ce qu'il reste de draps, *mezzelane* etc, c'est le moyen de profiter du marché local et de s'y créer un réseau de clientèle qui s'avère nécessaire à tous.

Mais si pour Franchi et la poignée de grands *lanaioli* qui ont comme lui un réseau étendu de connaissances, la boutique semble une voie relativement secondaire et accessoire pour écouler la production, la situation change si l'on se tourne vers leurs plus modestes collègues.

Niccola Pio Bindi est un bien plus petit *lanaiolo*: il ne produit qu'une cinquantaine de draps, un peu plus de 2% de la production de la ville, un poids presque insignifiant. Du reste, les draps ne représentent qu'un peu plus de 10% des pièces qu'il fait tisser, les *mezzelane* et draps de lin s'arrogeant cette fois une part écrasante. Il arrive cependant à produire une valeur totale de plus de 2000 lires qui le situe dans une honnête moyenne. Son commerce apparait cependant bien différent de celui de son puissant confrère: ici plus question de relations dans les différentes villes du Grand Duché et à l'étranger, les amis se font rares, le réseau se resserre. Bindi ne déclare pas où il achète la laine: peut-être se contente-t-il du service d'autres *lanaioli*. Le cercle des ventes en tous cas se restreint: *la di detta pannina si esita la terza parte alla fiera di Poggibonsi*; en l'absence de relations personnelles stables, la foire devient un moyen primordial d'entrer en contact avec le marché, le lieu privilégié des échanges; c'est sans doute à la foire de Prato que Bindi cède une autre part de sa production *a diversi che la vendono fuori di Stato*: une imprécision qui en dit long sur la méconnaissance des débouchés; la maîtrise des marchés échappe à ce modeste producteur pour qui la boutique reste l'élément principal d'une commercialisation qui s'effectue alors pour l'essentiel *a minuto* à une clientèle locale dont les "humeurs" acquièrent dès lors une grande importance pour la définition de la politique de production.

Le conditionnement devient presque exclusif dans le cas des plus petits *lanaioli*. Anton Francesco Franchi est de ceux-ci: il ne fabrique par an qu'une

vingtaine de pièces de draps, un peu moins de toiles de lin et une trentaine de *mezzelane*: une très modeste production pour une valeur totale produite d'à peine plus de cinq cent lires; voici l'un des innombrables "petits" qui peuplent la fabrique; la production est certes diversifiée, mais de dimensions réduites, elle ne sert que la clientèle locale: *tutta la sudetta robba si fabbrica nel nostro comune e si esita in detto nostro negozio a taglio.* La vente au détail est devenue exclusive, les Franchi ne sortent pas de l'univers de la commune, n'ont comme relations et comme clients que les femmes de paysans, de journaliers, d'artisans qui se pressent, lorsque la période est favorable, dans les multiples échoppes de la ville, comparent attentivement prix et qualités et repartent avec de modestes coupons. Quand, au contraire, les temps sont difficiles, les vivres occupent toute la place et les Franchi voient disparaître leur clientèle et leurs crédits.

Une situation qui ne les différencie donc guère des plus modestes *impannatori*, cette vingtaine de petits fabricants qui s'appliquent à faire tisser quelques pièces de draps mêlés, de lin et de chanvre et dont la valeur totale de la production n'arrive pas à mille lires, une somme bien inférieure à la moyenne. Voici Gio Rubieri qui, en un an, fait fabriquer une quarantaine de *mezzelanine* communes, une petite centaine d'étoffes de lin pour une valeur totale de 577 écus, l'essentiel est bien entendu écoulé dans la boutique, tout comme la production de Giuseppe Calastrini, quantitativement moins importante, mais plus variée: des *mezzelane* et des pièces de lin, mais aussi des *bambagini* de coton, du lin et du chanvre tout juste filés et revendus en boutique; la laine par contre est achetée filée à Sesto: situation classique des petits fabricants qui ne peuvent maintenir de contacts directs avec la matière première et passent par des intermédiaires. L'ensemble de la production n'atteint pas la valeur totale de 800 écus, l'essentiel encore une fois est vendu *a minuto a bottega*, ce qui n'empêche pas qu'un tiers arrive à *Livorno e Bologna in baratto di sottigliumi e canapa.* Le troc peut faire arriver "au loin" la production des plus petits. Les situations apparaissent cependant extrémement fragiles. L'impression est renforcée lorsque l'on observe ceux qui ne touchent plus du tout à la laine et ne font travailler que lin et chanvre.

C'est bien dans la catégorie des plus modestes qu'il faut placer les *linaioli*, un peu moins d'une dizaine de fabricants qui ne font fabriquer que des draps de lin. A une exception près, leur production ne dépasse jamais plus de cinq cents écus, quelques dizaines de pièces qui se vendent presqu'exclusivement au détail dans la boutique, à moins que quelques

revendeurs n'acquièrent quelques pièces, sans doute de petits spéculateurs dont les fabricants ignorent les agissements, ainsi qu'en témoigne Bartolomeo Vannini: il fabrique par an une cinquantaine d'étoffes de lin pour chemises, pour le lit et la table qu'il vend *a rivenditori per suo conto con respiro la quale non so dove se la portano ma mi figuro per fuori di Stato, essendo gente che battono le strade di Livorno.* Ainsi, même les étoffes les plus modestes des plus humbles fabricants pouvaient sortir des limites de la communauté et même de l'Etat, par les voies de petits trafiquants. Mais cela advient à l'insu ou presque des fabricants, qui n'ont plus rien des négociants qu'étaient, ou devenaient, leurs plus puissants collègues.

Il y a encore plus modeste qu'eux: les quatre chanvriers qui déposent auprès des enquêteurs semblent en effet très proches du monde artisanal. Antonio Bambini maintient dans sa boutique un ouvrier et achète chaque semaine sa matière première *dai vetturali che portano da Bologna volta per volta che si crea bisognio e l'esito poi di questa canapa la vende una porzione nel piano di Prato a diverse conttadine, e lunedi giorno di merchato, a diversi conttadini del contado fiorentino, le stoppe poi le vende particularmente a minuto, e del resto fa fune, e filendenti li quali li fa tessere alla sua moglie per vendersi alla medesima bottega.* Nous arrivons ici aux limites du monde entrepreneurial.

Le monde des *impannatori* n'était cependant pas voué à cette seule condition modeste et fragile: là encore, force est de constater la divergence des situations. Giovacchino Niccoli achetait comme ses modestes collègues le lin à Livourne, le chanvre à Bologne et la laine filée à Sesto. Les quantités changent cependant de dimensions: Niccoli est le plus gros producteur de *mezzelanine;* il en fabrique annuellement 1700, dont 1500 des plus grossières; c'est encore lui qui produit le plus de pièces de coton, il est bon deuxième pour la production des pièces de lin, et revend dans sa boutique les plus grosses quantités de lin filé: un ensemble de productions bon marché d'une valeur de plus de dix mille écus qui le place en tête de tous ses confrères pour la valeur produite. Ainsi les plus gros *lanaioli* se faisaient distancer par un *impannatore*: le mélange des fibres avait bel et bien bouleversé les préséances. Des stratégies différentes pouvaient se révéler gagnantes.

La disparité des situations et des figures d'entrepreneurs se retrouvait également dans le monde de la finition. Ceux qui avaient fait le choix de la fabrication, un peu plus du quart du groupe, étaient désormais sortis du monde de l'artisanat et se conformaient, dans leur nouvelle activité, aux

orientations d'ensemble de leurs nouveaux collègues. Ils y réussissaient fort bien, se situant généralement dans le peloton de tête. Ainsi Anton Maria Becherini avait hérité de son père le cumul des activités: boutique de tondeur, de teinturier et fabrication de draps. Sa boutique de tondeur avait une activité notable: dans l'année elle avait traité plus de 3000 draps de laine, plus de 20% du total travaillé par les tondeurs de Prato. Anton Maria se taillait également la part du lion dans la teinturerie des draps: à lui seul, il avait teint plus de 25% des près de 10000 draps traités à Prato, il pouvait ainsi se permettre de dédaigner les échantillons et le fil: une stratégie bien différente de celle de Filippo Pacchiani, mais qui lui fournissait une valeur seulement légèrement inférieure à celle de son concurrent. Cependant, c'était la fabrication qui fournissait à Anton Maria l'essentiel de la valeur produite: il était devenu à tous les effets un *lanaiolo*, second producteur de draps, talonnant N. Franchi, il avait cependant diversifié lui aussi sa production, comme c'était la règle. Le cumul des activités était pour lui le moyen de se placer haut dans la hirérarchie entrepreneuriale: il était, pour la valeur produite le troisième entrepreneur, derrière un *lanaiolo* et un *impannatore*: une triade représentative de la diversité qui faisait la richesse des individus et de la ville de Prato.

Si ses autres collègues apprêteurs engagés dans la fabrication n'atteignaient pas de tels niveaux, tous cependant pouvaient se vanter de dépasser la moyenne des deux groupes auxquels ils appartenaient. A les observer de plus près, quelques remarques apparaissent fondamentales: dans la majorité des cas, la fabrication était visiblement devenue la principale de leurs activités; en cela, Filippo Pacchiani, qui ne retirait que 25% de la valeur produite de son activité de fabricant, était plutôt une exception, la seule figure intermédiaire qui inclinait toujours plus vers la finition. Les modalités de l'insertion dans la fabrication pouvaient par contre varier: si la plupart étaient devenus, comme Becherini, des *lanaioli*, tissant des draps de laine et mélangeant les fibres, certains se contentaient du rôle d'*impannatori* et y réussissaient fort bien, comme Lorenzo Martini qui accumulait *mezzelane* et draps de lin pour une valeur de 2700 écus, une somme supérieure à la moyenne du groupe.

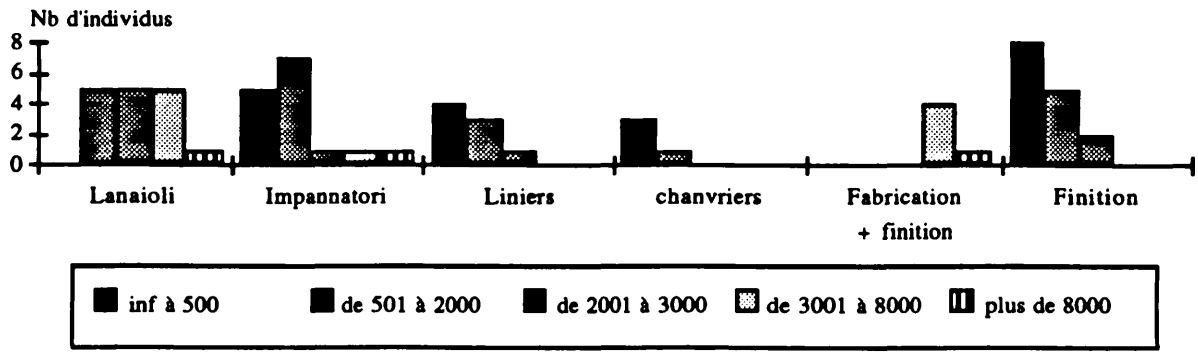
Le mélange fabrication et finition semblait certes le plus porteur, mais cela n'empêchait pas à d'autres stratégies de pouvoir entraîner leurs promoteurs dans une logique d'accumulation et d'ascension: le regroupement de plusieurs métiers de la finition auquel se livrait plus de 35% du groupe était

de ceux-là. La tonte des draps restait l'activité principale de Gabriello Carmagnini, mais l'installation d'une machine à friser lui avait permis d'étendre la gamme de ses activités tout en ne quittant pas sa branche de spécialisation: une amplification salutaire de ses capacités de travail qui lui assurait sans doute la préférence, attirant dans son atelier près de 50% des draps destinés à la tonte ou à la frise. C'est du reste une stratégie identique qu'avait mis en oeuvre depuis longtemps la famille Cocci, adjoignant à la tonte une machine pour friser et un calandre qui servait à la finition des *mezzelane*: une triade qui restait certes dans le secteur des apprêts, mais qui permettait à ses promoteurs de se situer au dessus de la moyenne de leurs confrères.

Tous cependant n'avaient pas cette chance, et même si la famille Corona s'activait dans la purge des laines ou des draps et dans la teinturerie, elle n'arrivait pas à en retirer plus de 500 écus, une somme bien modeste et qui nous renvoit à la sphère inférieure des membres de la finition qui semble proposer des figures toujours liées au monde de l'artisanat et de la boutique.

Ainsi, chaque groupe était traversé par d'importantes différences internes: derrière les moyennes se cachent parfois de profondes césures. Il faut donc considérer la distribution des membres de chaque groupe entre les différentes tranches de valeur produite: c'est ce que synthétise le graphique 3.

Graphique 3: Répartition des entrepreneurs par groupe et par valeur produite en 1767



Une chose semble évidente: liniers et chanvriers appartiennent décidément à la frange inférieure du monde entrepreneurial, les fibres pauvres, même si elles contribuèrent à alimenter la fièvre textile de Prato au XVIIIè siècle, ne distinguent pas ceux qui s'y consacrent exclusivement. Ils ne sont pas les seuls pourtant à fournir les effectifs des nombreux petits qui peuplent la fabrique: ils s'y retrouvent en compagnie de nombreux petits *impannatori*, de teinturiers et autres petits maîtres de la finition, des groupes qui inclinent résolument vers des valeurs inférieures à la moyenne; les *lanaioli*, eux, sont absents du peloton des plus modestes, ils se retrouvent

répartis presque équitablement autour de la moyenne, avec néanmoins une nette tendance à des valeurs supérieures. Le groupe de tête, celui des grands de la fabrique, est cependant placé sous le signe de la diversité: *lanaioli*, certes, plus que les autres, mais aussi *impannatori*, artisans de la finition lancés dans la fabrication, au total pas plus d'une dizaine d'individus.

UNE POIGNÉE DE GRANDS

Ce sont les quelques privilégiés qui accaparent à eux seuls près des deux tiers de la valeur produite, nous l'avons vu. Il est temps de faire connaissance avec l'ensemble d'entre eux:

Nom	**Fonctions**	**Valeur produite** (en 1767; en écus)
Niccoli Giuseppe	impannatore	10976
Becherini Anton Maria	teinturier,tondeur lanaiolo	9575
Franchi e Pontecchi	lanaioli et teinturiers	9940
Frati Anton	lanaiolo	7674
Franchi Niccola	lanaiolo	7083
Farfalli Agostino	lanaiolo	6949
Niccoli Vincenzo	lanaiolo et teinturier	5364
Mochi Franco	impannatore	5187
Pontecchi Giuseppe	lanaiolo	4438
Franchi Antonio	lanaiolo (+ teinturier?)	4172
Carlesi Santi	lanaiolo et teinturier	4149
Martini Lorenzo	teinturier, tondeur et impannatore	4002

Les voies de la distinction

L'aspect quelque peu hétéroclite des *leaders* de la manufacture est l'indice d'une double évolution: la laine a perdu son absolue prééminence au profit de la diversification. Si jamais il a été possible d'avoir un rôle moteur dans la fabrique en se spécialisant dans un unique produit, tel n'est plus le cas. Encore une fois, nous ne sommes pas à Sedan ou à Abbeville où un Peignon ou un Van Robais pouvaient se permettre de fonder leur fortune, leur prestige et leur primauté sur un unique produit. Ici, la condition primordiale de la réussite est de faire de tout, de proposer une ample gamme de produits de basse qualité, de savoir manier la laine, le lin et le chanvre, de les tisser et de les mêler dans des draps dont la basse qualité est le point commun fondamental.

per essere facoltosi tingono tutti i lavori e fanno crediti con li negozianti rigirendo anco diverse mercanzie, il che non possono fare gli altri tintori[38].

Le crédit, voilà l'élément essentiel de leur fortune: les grands ont accumulé les fonds nécessaires à leurs multiples entreprises, ils sont capables de payer comptant les laines, de faire crédit à leurs différents clients, en somme, ils ont *dei capitali propri e correspettivi ai loro traffici*[39]. Des trafics qui s'étendent, on l'a vu, de plus en plus car non contents de mêler les fibres textiles, ils se sont de plus en plus intéressés au commerce et y confortent leur tendance à la non spécialisation: des hommes qui tendent à être capables de toutes les adaptations, dont la bonne affaire devient le mot d'ordre, dont l'intérêt guide les choix.

Au fond, partant de situations différentes, voire antagonistes, les marchands fabricants de Prato et les Mazzoni se retrouvent à la fin du siècle dans une situation analogue: l'un est parti du négoce, de la multiplicité des affaires et des entreprises, pour arriver à se fixer plus durablement dans celle des bérets tout en maintenant son engagement dans des domaines variés d'activités; les autres sont partis idéalement de la fabrication de la laine, ou de l'exercice d'un métier de la finition, puis se sont mis à mêler les fibres, à tisser de tout et surtout ce que les autres ne faisaient pas, se sont mis à regarder vers le commerce, à accorder de plus en plus d'importance à leur boutique et à leur négoce jusqu'à ne se qualifier plus que de la sorte: à la fin du siècle, les figures se mêlent, tout comme les activités. Les "négociants" restent cependant un petit groupe que l'évolution du siècle contribua à la fois à former et à rendre toujours plus minoritaires.

LA MULTIPLICATION DES PETITS

Le sens de l'évolution

L'espoir suscita de nombreuses vocations fabricantes, le milieu s'élargit sous la poussée des modestes nouveaux venus qui, bien souvent, n'arriveraient jamais à devenir grands. Traçant en 1810 le cadre de l'industrie de sa commune, le maire de Prato décrivait en connaisseur l'évolution:

La libertà illimitata del Commercio e dell'Industria, adottata dal già mancato governo produsse l'indispensabile effetto di repartire e suddividere il traffico e l'Arti in piccole frazioni, a segno tale che il numero delle grandiose

---

38 S.A.S.P., Arti, 67

39 S.A.S.P., Comune 705, 2/10/1813

fabbriche è diminuito a ragione dell'accrescimento del numero dei piccoli trafficanti a Artisti. Niente dunque deve fare meraviglia se il numero dei mercanti distinti è molto limitato restando questo ben compensato dalla numerosa serie di piccoli trafficanti e Artisti che pure alimentano il commercio[40].

Même si les "grandioses fabriques" relevaient plus d'un passé lointain et désormais mythique que de la réalité des dernières décennies, le maire saisissait cependant bien l'essence du nouveau développement de Prato: une poignée de grands, de "commerçants et négociants distingués", et la multiplication des petits que nous avait déjà fait pressentir l'examen des derniers registres de marque. La quarantaine de modestes fabricants, *impannatori* et artisans de la finition que laissait apparaître pour la première fois l'enquête de 1767 n'était donc pas les résidus de modestes artisans ou fabricants destinés à disparaître à plus ou moins brève échéance, mais au contraire les fruits de l'évolution du XVIIIè siècle qui avaient éclos dans la multiplicité plus que dans la croissance de quelques grands. Un symptôme de dynamisme et d'espoir couronné de succès, mais également de nombreuses incertitudes auxquelles échappaient les plus grands.

L'espoir et ses incertitudes

Les caractéristiques des plus petits étaient bien différentes de celles de leurs puissants collègues et en constituaient à bien des égards le contrepoint. Leur production, d'abord, était quantitativement modeste et qualitativement beaucoup moins diversifiée, on l'a vu: sans forcément arriver aux situations extrêmes que présentaient les chanvriers, les petits *impannatori* avaient le choix entre différentes solutions qu'ils empruntaient selon les saisons et les possibilités de chacun: produire un nombre restreint de draps de chaque sorte ou un nombre plus important de pièces d'un éventail réduit de produits. On produisait de toutes façons peu, selon les années, en fonction de l'air du temps.

Le cercle des relations se restreignaient au milieu local, aux foires et aux trafiquants de toute sorte qui venaient leur acheter une part de la production. Plus que les autres, ils étaient donc particulièrement sensibles aux mouvements même faibles de la demande: si l'accroissement général de la consommation de draps constituait la raison d'être de leur existence et de leur développement, les mauvaises années pouvaient prendre pour eux des allures de tragédie.

---

[40] S.A.S.P., Comune, 703, 29/8/1810

Ce d'autant plus que contrairement aux grands encore une fois, tous les petits *impannatori* se soutenaient de façons précaire dans la fabrication: les capitaux engagés étaient extrêmement modestes aux dires de tous; la partie était toujours serrée entre les paiements de la matière première, des manufacturiers, la vente et le retrait de ses produits; le troc venait sans doute combler une part des insuffisances monétaires: on a vu que les draps s'échangeaient tantôt contre des laines, du lin, du coton ou du chanvre, tantôt contre de la filature, du tissage, que le travail compensait le travail: teinture contre filature, un ensemble de procédés qui allégeaient le compte monétaire et constituait une sorte de réinvestissement permanent, pour les grands et encore plus pour les petits.

Mais le troc n'épuisait pas le cercle des échanges, et il fallait bien se procurer des monnaies ou du crédit, essayer de gagner du temps pour le paiement des matières premières et du travail, courir après les retours des ventes. Lors des bonnes années, les mécanismes pouvaient fonctionner: les marchands de matière première, confiants, recevaient une part de draps et savaient attendre pour recevoir leur solde; les clients se pressaient et payaient pour une part comptant: un espoir fou, une possibilité inouie de réinvestir immédiatement en matières premières; cette part était cependant toujours minoritaire; si l'année était bonne, les délais ne s'allongeaient pas trop démesurément; ils étaient de toutes façons durs à supporter les six, huit, ou douze mois qu'il fallait attendre pour recevoir le prix de la marchandise: lenteur de la circulation du capital..Lenteur accentuée par la modestie des acheteurs.

Pour satisfaire les paiements de matière première, il fallait nécessairement de l'argent, car les délais y étaient plus courts. C'est justement ce dont manquaient presque absolument les *impannatori*. Ils leur fallaient donc trouver du crédit ailleurs. A moins que ce ne soit directement auprès des marchands de matière première, volontairement ou non. Souvenons-nous de Lazzero défiant son père de vendre le lin aux *impannatori* de Prato pour qui, disait-il, les semaines deviennent des années: un bon témoignage des pratiques courantes. La plupart du temps, les marchands de matières premières consentaient à ce crédit, ainsi que le rappelait le maire en 1813[41]. Les petits de la fabrique étaient les premiers bénéficiaires de ces pratiques sans lesquelles ils n'auraient sans doute pas même pu commencer à faire tisser. Ainsi, une bonne part du système se fondait sur les crédits qu'accordaient les fournisseurs,

[41] S.A.S.P., Comune, 705, 2/10/1813: nous avons déjà cité son témoignage dans le chapitre plus spécialement consacré à l'approvisionnement en matières premières.

en échange de l'écoulement de la matière première, en échange d'une partie de la production, en échange sans doute d'un prix fort cher payé.

Dans la finition, des pratiques similaires avaient court: les modestes teinturiers surtout, qui devaient se pourvoir de drogues d'un coût élevé, n'avaient pas *la comodità di comprare i materiali necessari per tingere i lavori che gli sono portati*[42]. Il fallait donc trouver les moyens de se les procurer sans bourse délier: ils les troquaient en échange de leur travail, ou encore demandaient *il più delle volte a negozianti il denaro delle tinture anticipatamente*: une façon à peine déguisée de demander crédit. En desespoir de cause, ils allaient parfois jusqu'à porter au Mont de Piété les draps qu'on leur confiait en échange de quelques liquidités: les livres de l'Art témoignent de ces pratiques courantes contre lesquelles les marchands indignés demandaient réparation. Absence de liquidités obligent...C'est que la situation par bien des aspects intermédiaires des artisans de la finition les mettait à la croisé des chemins: en effet, en tant que manufacturiers, ils étaient rétribués pour une bonne part en nature et devaient à leur tour essayer de vendre les draps de leurs façons. Mais pour eux également les temps s'allongeaient, le temps pressait et les fonds manquaient.

Pas de raison donc qu'ils agissent différemment des autres: s'ils se mettaient à fabriquer quelques pièces, ils tentaient d'allonger les temps du paiement des matières premières, ils rétribuaient les manufacturiers en nature et espéraient trouver des acheteurs fiables et disposés à payer comptant.

Mais, plus les clients étaient modestes, plus les temps s'allongeaient, eux-mêmes attendant de long mois d'être satisfaits de leur vente... ou de leur travail. L'un des motifs de faiblesse résidait bien là: cherchant à abaisser à tout prix les coûts, les fabricants baissaient le plus possible le prix des façons, payaient essentiellement en nature, enlevant ainsi à leurs potentiels acheteurs les moyens de satisfaire leurs besoins et leurs achats. Si les théoriciens avaient conscience du problème, les *impannatori* de Prato, eux, ne raisonnaient pas à si longues échéances: ils espéraient seulement faire fructifier le capital qui pour bonne part ne leur appartenait pas. Une aventure que les bonnes années semblaient rendre possible, dans laquelle de nombreux s'aventuraient, et où beaucoup échouaient, surtout si pour quelques temps les horizons s'assombrissaient: alors les espoirs de vente se rétrécissaient, les marchands de laine ou de fibres confiaient beaucoup moins facilement leurs capitaux,

---

[42]S.A.S.P., Arti, 67

écourtaient les termes des paiements tandis que s'allongeaient celui des ventes, l'absence de fonds propres empêchait bientôt la poursuite du travail.

Le monde de la fabrique semblait en définitive relativement fragile, d'autant que les membres de la finition, qui en constituaient une part importante étaient doublement à la merci des périodes de restriction: en tant que petits producteurs, ils voyaient comme les autres leurs possibilités se restreindre en même temps que le crédit; en tant que manufacturiers, ils souffraient de la baisse générale de la production qui faisait déserter leurs ateliers et diminuer leurs chances de pouvoir continuer longtemps à être leurs propres maîtres. Le XVIIIè siècle avait fait naître de nombreux espoirs, il avait mis en ébullition la fabrique et suscité de nombreuses vocations manufacturières; les bases de cet élan semblaient pourtant pour une part au moins incertaines. Restait à voir si elles se consolideraient ou s'effondreraient.

Chapitre 14

RENOUVELLEMENTS ET CONTINUITES DU XIXè SIECLE

Au seuil du XIXè siècle, le petit monde des entrepreneurs de Prato se présentait comme un microcosme multicolore. Diversité d'origines: les héritiers des artisans de la finition, à qui le siècle précédent avait offert les conditions d'un élan notable, cotoyaient et se mélaient aux *lanaioli* qui avaient appris à mélanger les fibres et à multiplier leurs activités, passant du statut de fabricants à celui de négociants. Diversité des situations: ce monde était hiérarchisé, s'y multipliaient les petits et y dominaient les grands.

Un optimisme relatif règnait donc parmi les entrepreneurs de Prato à la fin du XVIIIè siècle: les bérets avaient apporté une nouvelle corde à leur arc, qu'ils s'étaient empressés de saisir; les liens avec Livourne s'étaient renforcés ouvrant finalement une porte sur le monde extérieur; les possibilités de jeu s'étaient amplifiés, sans que les anciens chemins soient abandonnés: une fois de plus, la diversification des activités semblait être la condition d'existence de ce monde lui-même divers qui voyait certes avec méfiance, mais sans répugnance, s'installer les étrangers d'outre-Alpes dans la ville et y bouleverser, au moins en apparence, les cadres institutionnels et les règles du marché. Rares ceux qui regrettaient, à Prato, la Toscane léopoldine, si peu encline à la compréhension de leurs problèmes. Restait à savoir ce que voulaient et ce que feraient ces étrangers, mais on était prêt à la collaboration.

1 CONTINUITÉS, RUPTURES? LES INCERTITUDES DE LA PÉRIODE FRANÇAISE

L'incertitude en cette période mouvementée, c'est d'abord pour nous celle que crée l'absence de sources sur lesquelles nous avons fondé par ailleurs grande part de notre connaissance du milieu: plus de registres de marque, emportés par la suppression des corporations dès 1775, donc plus de listes annuelles de fabricants, pas encore de registres de tutelles qui n'ont été retrouvés que pour l'après Restauration, pas non plus de registres de faillites, la plupart emportés par l'inondation de 1966, des actes de notaires toujours, pour les familles que nous y avons suivies. Voici qui nous oblige à la prudence. Le but est donc de repérer les tendances que connut l'évolution du milieu entrepreneurial.

UN MONDE BOULEVERSÉ?

La continuité domine jusqu'en 1811; les crises politiques variées qui touchèrent la Toscane comme les autres pays européens n'empêchèrent nullement nos entrepreneurs de faire leurs affaires comme auparavant.

La grande masse des entrepreneurs de Prato était encore formée par ces petits *lanaioli* qui géraient des entreprises modestes, dont le capital était extrêmement réduit: ils se soutenaient des crédits que leur accordaient les fournisseurs de matières premières, négociants de Livourne, Bologne ou Sienne; ils prospéraient de la demande régionale de draps quand la conjoncture agricole était bonne. Les premières années de la période française ne rompirent pas vraiment l'élan du XVIIIè siècle; la succession de bonnes et mauvaises années était coutumière, elle ne pouvait véritablement entamer le relatif optimisme de ces petits *impannatori* qui trouvaient toujours les crédits nécessaires à la poursuite de leurs affaires.

Tout s'enraya en 1811: la crise générale des subsistances entraînait rapidement l'ensemble des activités dans la récession; cette fois, le mal fut aggravé des effets du blocus continental et du bouleversement complet des échanges traditionnels, nous l'avons vu. La perte de confiance et la restriction drastique des débouchés provoquaient le blocage des mécanismes de crédits.

Touchés en premier, les modestes *impannatori* qui n'avaient cessé de s'endetter pour faire tourner des activités de plus en plus touchées par la crise. Mazzoni évoquait à ce propos *il forte passivo che si addossano per trovare denari e ciò non gli può portare che alla rovina*[1]. La ruine et la faillite furent en effet le triste lot d'un grand nombre d'entre eux: la trace reste incertaine, mais une multitude de noms jalonnent les lettres des Mazzoni. Le gros de la déroute se situe en 1812 et semble commencer par la faillite d'*un certo Bacci, rivenditore di panni lani e lini e a chiappato 22 di questi miserabili impannatori in tutto per la somma di s.9000*[2]. Quelques mois plus tard, c'est la faillite d'*un certo Bettazzi di Casale che negoziava tele ed è fallito per lire 36/M ed interessava quasi tutto dei Pratesi e non vi è che un meschino reparto*[3]. On entrevoit ainsi les mécanismes complexes de crédits qui lient les petits fabricants de Prato à certains revendeurs de Florence ou des petits bourgs: Bacci, Bettazzi étaient sans

---

[1] S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 23/9/1811
[2] S.A.S.P., Mazzoni, Vincenzo, 15/1/1812
[3] S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 29/7/1812

conteste des intermédiaires qui commissionnaient ou achètaient les draps aux *impannatori*, par exemple lors de la foire, et s'occupaient de les revendre dans le Grand Duché ou ailleurs; ils devaient donc aux fabricants le prix de leurs draps, leurs faillites entraînaient celles de tous leurs fournisseurs qui ne disposaient pas de capitaux suffisants pour supporter un tel coup. Dès lors, le mouvement semblait continu, le mois suivant Lazzero Mazzoni annonçait: *qui molti vogliono fallire mentre è come una catena e vogliono essere miserie grandi. Questo paese è rovinato, rovinatissimo e con il tempo non resterà che una dozzina di fabbricanti in piedi*[4].

Une génération ruinée, des espoirs déçus, envolés en même temps que la prospérité de la ville: le coup fut dur, à la mesure de la crise; elle était sans précédent depuis longtemps par son ampleur, par sa durée aussi; mais ce n'était sans doute pas la première à laquelle succombaient les petits entrepreneurs de Prato: régulièrement, les mauvaises années provoquaient le grippage de leurs affaires qui ne se soutenaient que de la vente de leurs draps et des jeux de crédits que permettait la confiance. La confiance certes en ces années fut plus qu'ébranlée; le monde négociant régional tout entier souffrait de la stagnation des affaires et de la perte générale de crédit: les faillites de grands se multipliaient à Florence et à Livourne. Pourtant, si l'on en croit Mazzoni, qui en est lui même un bon exemple, les plus grands entrepreneurs de Prato survécurent. Le monde entrepreneurial de Prato ne fut pas touché de la même façon par la conjoncture bouleversée de ces années.

L'AFFIRMATION DES GRANDS

Comme dans d'autres manufactures de pays "occupés", la période française fut celle des bonnes affaires dont bénéficièrent en premier lieu les grands de la fabrique.

Les bonnets levantins furent la première et la plus importante de ces spéculations réussies dont l'heure de gloire dura jusqu'à 1810: ensuite bien sûr tout cessa, la langueur s'installa, le commerce coupé, les aiguilles des tricoteuses cessèrent de confectionner la maille de ces étranges couvre-chef; les entrepreneurs se lamentèrent; mais leurs cris ne doivent pas faire oublier les chiffres d'affaire précédemment réalisés grâce aux bonnets vite faits et bien vendus: plus de 30% de profit pour qui avait su faire avant Vincenzo le pas de l'envoi direct par Malte; or dès le départ, les bonnets levantins avaient attirés

[4] S.A.S.P., Mazzoni, Lazzero, 1/2/1812

essentiellement les plus gros entrepreneurs. Ce sont par exemple les Martini, *lanaioli* affirmés, qui se mettent à imiter Vincenzo; ou encore des entrepreneurs *forains*, tout comme l'était lui-même Mazzoni, qui venaient à Prato faire tricoter les mailles de leurs bérets: ainsi ce Cardoso qui donne tant de peine à notre entrepreneur, ou encore Giachetti qui se met lui-aussi à l'imitation. Ainsi les bérets furent un élément de renouvellement relatif du groupe et surtout un facteur d'enrichissement pour les plus grands qui s'y étaient adonnés.

D'autre part, les fabricants de Prato bénéficièrent également des besoins d'une armée en campagne: les années de la période française furent au fond les seules pendant lesquelles ils profitèrent de commandes gouvernementales. Les plus grands, les Mazzoni, les Pacchiani, mais aussi les Martini, qui pouvaient s'engager à fournir les draps dans les meilleurs délais et attendre le prix de leur travail, furent les principaux bénéficiaires de ces affaires; certes, elles ne furent pas toujours en or[5] mais elles leur permirent de faire tourner leurs entreprises à un moment où leurs plus modestes collègues languissaient et où les voies du Levant semblaient définitivement se fermer; elles les obligèrent dans une certaine mesure à s'essayer à des qualités de tissus qu'ils n'avaient jusque là pas fabriquées.

Si les commissions militaires arrivèrent à Prato ce fut en grande partie grâce au nouveau rôle politique que choisirent de jouer les plus grands marchands-fabricants: une place de choix leur était en effet réservée dans les nouveaux cadres de l'administration communale, nous l'avons vu; cette génération était entrée de plein pied mais surtout de plein droit dans l'exercice du pouvoir, voilà qui ne s'oublierait pas; resterait l'idée d'une honorabilité de la profession de négociant.

Négociants, c'était bien ainsi que se définissaient ces grands de la fabrique qui avaient depuis longtemps su faire fructifier leurs capitaux en diversifiant leurs spéculations. Cette tendance continua de s'accentuer pendant la domination française: les Mazzoni n'étaient pas les seuls à spéculer sur les grains, à se tourner vers la paille, voire à faire alliance avec des étrangers à la ville que peut-être leur rôle politique avait contribué à leur faire connaître: ainsi ce Mazzoni, *maire* de Prato, qui faisait société avec les plus grands noms du négoce florentin pour entreprendre la manufacture de chapeaux.

---

[5] Mazzoni évoque de nombreux problèmes de paiements, toujours non réglés au moment du changement de régime.

Pour les plus grands marchands-fabricants, la période française, au delà des multiples difficultés fut celle de la reconnaissance de leur rôle et de leur place dans la société citadine. Une place à laquelle ils auraient de toutes façons pu prétendre mais qui restait conditionnée par les mécanismes traditionnels de selection mis en place par l'ancienne élite: la génération de Lazzero et de Giuseppe Pachiani, de Giuseppe Martini aussi, arriva plus vite à des postes de haute responsabilité; la période française n'avait fait que porter à maturation une ascension séculaire; la terre restait un élément obligé de cette honorabilité sociale: la vente des biens nationaux, après celle des biens du clergé déjà commencée par Pierre Léopold, aida à la constitution d'un patrimoine foncier cette élite restreinte de la manufacture, nous y reviendrons

Des petits décimés, une élite négociante consolidée, mais le gros de la fabrique nous échappe. La période française avait contribué à poser de nouveaux problèmes.

NOUVEAUX QUESTIONNEMENTS

Ils concernaient d'abord bien sûr les portées de la crise qui avait marquée toute la fin de la période française. D'abord conjoncturelle, elle se révéla très vite plus profonde: toute la structure pré-existante risquait d'être bouleversée. La crise de Livourne s'avérait durable et se prolongeait au delà de la Restauration. Mazzoni, dans un accès de dramatisation, mais aussi de lucidité, en annonçait la ruine imminente, on l'a vu: une remise en cause des débouchés, des crédits?...

La question se posait d'autant plus sérieusement que la Toscane ouvrait, de gré ou de force, ses portes aux produits étrangers: tant qu'il s'agissait des prestigieux tissus français, la concurrence n'était pas directe avec les articles de Prato. Par contre, le dogme libre-échangiste proclamé et appliqué avec force par le gouvernement restauré mettait les entrepreneurs devant le péril bien plus grave de la concurrence anglaise, libre d'introduire sur le marché toscan des tissus de moyenne qualité à bas prix qui visaient des créneaux identiques à ceux que s'étaient frayés les entrepreneurs de Prato; le danger était grand; il s'avérait du reste mortel pour de nombreux petits centres du *contado* dont la prospérité du XVIIIè siècle s'achevait plus ou moins brutalement sous la poussée de ces productions plus performantes, nous l'avons dit.

Si les *lanaioli* pouvaient au moins se rejouir de la progressive disparition d'un grand nombre de leurs concurrents du *contado*, les maîtres des apprêts risquaient ainsi de perdre leur principaux clients, ceux qui avaient contribué à leur prospérité passée et rendu possible leurs rêves d'indépendance.

Le risque de tomber dans l'entière dépendance des marchands-fabricants devenait de plus en plus grand. D'autant qu'en ces temps de renouvellement productif, la mécanisation s'avérait progressivement être une condition fondamentale de la survie. Rude époque donc pour les artisans-entrepreneurs de la finition qui devaient faire face à la disparition d'une partie de leurs clients et à la nécessité de renouveler leurs pratiques ancestrales. Tous avaient-ils la capacité technique, mentale et financière de saisir le tournant pour survivre en tant qu'acteurs indépendants de la fabrique?

En somme, crise conjoncturelle qui se révèlait bientôt structurelle, apparition du machinisme, tout se liguait pour remettre en cause les équilibres de la fabrique et modifier les figures d'entrepreneurs que nous avons vu se dessiner au XVIIIè siècle. A l'instar des Pacchiani, les artisans de la finition se lançaient-ils dans la mécanisation, les *lanaioli* devenaient-ils des industriels? Marchands-fabricants et petits entrepreneurs de la finition, deux figures complémentaires d'un certain mode de production, disparaissaient-ils? L'esquisse de l'évolution de la fabrique nous a au contraire dévoilé la persistance sur la longue durée d'une structure complexe, associant des entrepreneurs de la finition ayant su conserver leur autonomie, des marchands-fabricants persistant dans leurs pratiques plus commerciales qu'industrielles de la fabrique, sans pour autant oublier quelques figures d'entrepreneurs, toujours minoritaires pour l'heure, qui s'engageaient dans l'aventure de la mécanisation. Reste à comprendre le comment et le pourquoi d'une telle évolution, à pénétrer dans ce monde toujours divers des entrepreneurs de Prato, saisir les choix qui s'opèrent, leurs raisons d'être, repérer les fractures internes d'un monde en mouvement constant.

Pour ce faire, il nous faut tenter de reconstituer une image cohérente à partir d'une espèce de puzzle constitué de morceaux épars: actes notariés, registres de tutelles, dossiers de faillites, plus tard actes de succession, nous l'avons déjà évoqué; un ensemble hétéroclite, des rencontres éphémères le temps d'un bilan de vie, ou la fréquentation plus continue mais en pointillé que permet la multiplication des actes notariés. Un puzzle difficile à reconstruire, dans lequel les rapports se nouent pour s'évanouir bien vite, dans lequel les trajectoires s'ébauchent sans jamais se dévoiler clairement. Dans ces conditions, il est évident que le travail d'interprétation est fondamental: il faut tenter de lire entre les lignes des partages et des bilans de succession pour reconstituer la conduite de l'entreprise familiale. La multiplicité des documents est à la fois une condition de possibilités du travail et l'élément premier de

difficultés de synthése. Impossible bien sûr de présenter tous les cas; impossible et inutile: une énumération à la Prévert n'aurait ici rien des charmes de la poésie. Au delà du cas particulier, nous cherchons les exemples représentatifs d'entrepreneurs aux comportements et aux caractéristiques variés.

2 LE TEMPS DES NEGOCIANTS

Aucun fabricant ne se qualifiait au XIXe siècle de *lanaiolo*, un terme dont l'usage disparaissait y compris dans l'administration; personne non plus ne songeait à se présenter comme un *impannatore*: le terme existait déjà puisque Mazzoni l'utilisait, mais il restait réservé à la désignation de tiers; non, tous étaient *négociants*: c'est ainsi qu'ils se désignaient dans leurs testaments, lieu par excellence de la définition de la personne, c'est ainsi qu'ils se présentaient chez le notaire et à leurs partenaires; une appellation que s'appropriaient également le plus souvent les tondeurs, teinturiers ou foulonniers, préférant cette désignation somme toute générique qui les plaçait dans le cercle du commerce à la définition précise de leur profession. Négociant, c'était à la fois une définition et un idéal; une définition car la grande majorité du groupe restait comme ses ancêtres ou prédécesseurs d'abord et avant tout des marchands aux activités variées; un idéal car il supposait atteint un niveau de richesse appréciable qui était loin d'être le lot commun. Avant d'étudier la diversité des entrepreneurs, il convient de faire le point sur le devenir des uns et des autres.

UN GROUPE EN MOUVEMENT

Le devenir des anciens

Dans le monde de la finition ou celui des fabricants, point de comportements identiques entre les familles que nous avons suivies: le début du XIXè siècle ne marque pas une coupure nette dans le monde entrepreneurial; les destins sont banals: échouer, se retirer, continuer.

L'echec, c'est celui d'un certain nombre de petits artisans de la finition qui n'arrivèrent jamais à dépasser le stade de l'artisanat et qui se retrouvèrent, la crise aidant sans doute, dans une situation de plus en plus précaire. Les Cocci en sont un bon exemple: à la fin du XVIIè siècle, nous les avons vus louer aux nobles Bocchineri une boutique de tondeur, puis un moulin, appartenant à la famille Geppi, qu'ils transformèrent rapidement en foulonnerie: cette diversification d'activités les plaçait à priori en bonne position pour remporter la course à la distinction; d'autant que la multiplication des activités ne

s'arrêtait pas là: la famille était également l'une des premières à installer un édifice pour friser les étoffes ainsi qu'une calandre; mais les efforts étaient peut-être trop importants pour des forces relativement faibles: les loyers n'étaient plus payés, les édifices en partie loués; les discordes familiales entre fils de différents lits envenimaient les affaires, d'autant que tous restaient dans les activités de production, sans néanmoins en retirer des bénéfices suffisamment importants pour pouvoir accéder à un niveau supérieur de fortune et de considération: après Domenico di Girolamo, mort en 1784, la décadence touchait un à un les membres de la famille: Antonio, neveu de Domenico, était certes qualifié de marchand, mais il ne cessait de s'endetter auprès de ses acheteurs en acceptant les payements anticipés de draps qu'il ne leur livrait jamais[6]. Son fils Vincenzo, dernier héritier dans le siècle de la famille, finissait par résilier en 1828 le bail emphytéotique de la boutique de tondeur: les loyers étaient impayés depuis des lustres, l'édifice *notabilmente deteriorato* et le fond *quasi infruttifero per la sospensione dell'esercizio di cimatoria*[7]: il fallait l'intervention d'*amis* pour que la famille De Pazzi, héritière des Bocchineri, accepte la cession de la location sans passer par la procédure légale qui aurait comporté le remboursement de toutes les dettes de la famille Cocci: une charge à laquelle ce dernier héritier était bien incapable de faire face. Déjà en 1802 la foulonnerie avait été rétrocédée dans des conditions identiques, elle aussi *in stato di deterioramento gravissimo senza che i Geppi possino chiedere niente agli eredi Cocci visto le calamitose circostanze in cui si ritrovano.*[8]

L'épopée familiale s'achevait misérablement: le mélange de dissensions familiales, de gestion trop ambitieuse des affaires, d'absence récurrente de liquidités poussait peu à peu la famille dans l'engrenage des crédits jamais remboursés et des loyers régulièrement impayés. Petits artisans ils naissaient, petits artisans ils étaient restés, ils échouaient des contradictions d'une situation trop longtemps précaire. Ils témoignent pour d'autres, les Chiti par exemple, foulonniers tout au long du siècle, disparus sans gloire du monde de la manufacture: si l'espoir avait brillé pour tous, il ne s'était concrétisé que pour une minorité.

Ces petits n'étaient cependant pas les seuls à essuyer la défaite. De très beaux patrimoines furent mis en pièces par la gestion malheureuse d'un héritier incapable. Ainsi les Soffi-Ghibellini: nous avons rencontré Francesco Maria au milieu du XVIIIè siècle; héritier d'une longue dynastie de foulonnier,

---

6 A.S.F., Notarile moderno, Ceri, p.29483, (1795)
7 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36044
8 A.S.F., Notarile moderno, Carmanni, p.35543, (1802)

il avait franchi le pas qui de l'artisanat porte au négoce, devenant un entrepreneur dont les multiples activités étaient l'une des conditions de la réussite. La stratégie familiale en avait fait le seul titulaire des négoces familiaux: ses frères étaient tous trois chanoines de la cathédrale; placés dans des charges écclesiastiques qui leur assuraient une existence confortable au service de Dieu, ils avaient surtout pour rôle d'insérer ainsi la famille dans les réseaux de pouvoirs citadins. Les Pacchiani n'avaient pas agi différemment en poussant leurs aînés vers les chaires d'Eglise. Une politique de prestige qui concentrait les activités plus proprement productives dans les mains d'un seul membre du noyau familial: une solution qui évitait également la division du capital mais qui faisait dépendre le destin commercial de tout le groupe d'une unique personne. Or le fils de Francesco Maria, Bartolommeo n'avait rien de l'étoffe de son père: ses activités se limitèrent très vite à l'unique teinturerie, qu'il continua de gèrer selon les voies traditionnelles; les recettes des bains n'avaient pas changé, la politique commerciale et le recrutement de la clientèle non plus; en quelques années sa prodigalité et sa gestion routinière portèrent l'entreprise au bord de la liquidation: avant 1810, Bartolommeo était interdit et le patrimoine familial soumis à l'action d'un curateur qui vendait un à un les biens pour faire face aux passivités familiales. La misère menaçait vite Bartolommeo et ses frères qui s'en étaient toujours remis à sa gestion.

Une histoire particulière? Elle ressemble fort à celle de Vincenzo Pacchiani et de son fils Damiano, lui aussi incapable de gérer les entreprises familiales et coupable de prodigalité. Faut-il croire les assertions de Gaetano Mazzoni qui accusait nombre de fils d'entrepreneurs de se laisser bercer dans la torpeur d'un bien-être durement gagné et vite dilapidé, une jeunesse dorée de début de siècle qui entraînait bien des familles dans la ruine? le discours est certes moralisateur mais il pose le problème de l'éducation négociante, et de son absence parfois cruelle...

Les artisans et entrepreneurs de la finition n'étaient du reste pas les seuls à faillir. Ainsi les descendants d'Agostino Farfalli, que nous avons également précédemment rencontrés, essuyaient bien des revers en ce début de XIXè siècle. C'était d'abord Vincenzo, petit fils d'Agostino qui manquait au commerce en 1798: il avait multiplié les lettres de change, imposé des cens sur tous ses biens immobiliers qui s'élevaient à la coquette somme de plus de 97.000 lires: il avait vu trop gros et succombait de sa recherche effrénée d'argent

comptant. Tous ses biens étaient vendus, son fils n'avait bien sûr plus rien à voir avec le commerce et se retirait à FLorence[9].

Quelques années plus tard, c'était son cousin Niccola di Giuseppe qui connaissait bien des tourments. Il faisait pourtant partie des plus grands: le patrimoine total que se divisaient les deux frères en 1800 s'élevait à plus de 211.000 lires, voilà qui plaçait ses héritiers au sommet de la hierarchie négociante citadine, témoignage éloquent de l'accumulation qu'avait permis la multiplicité des activité du XVIIIè siècle; la boutique de draps à elle seule valait plus de 68.000 lires au net des dettes: un investissement important pour la ville, nous y reviendrons. En 1821, Giuseppe Pacchiani était nommé *procuratore e gestore di Niccola Farfalli*: il prenait ainsi l'administration de tous les biens *all'oggetto di procedere alla soddisfazione del passivo che aggrava detto patrimonio*[10]: Pacchiani, après avoir vérifié le bilan du patrimoine estimait *indispensabile l'alienazione dei beni*[11]; ils étaient alors mis aux enchères[12] pour faire face à une accumulation de dettes qui semblaient prendre racine dans les années françaises et n'avaient dès lors cessé de s'accroître; Pacchiani évita de justesse à son malheureux collègue la vente de sa propre maison d'habitation, un déshonneur qui ne lui fut pas épargné quelques années plus tard[13]. Gestion inconsidérée, recherche effrénée d'argent comptant, immobilisation trop grande dans la terre, dérèglement du commerce? Tout se liguait pour faire échouer même les plus grands, qui pourtant avaient plus de chances que les autres d'être à l'abri.

Un effet de la crise? Certes, elle n'aidait sûrement pas au bon équilibre des comptes, mais le phénomène était en fait récurrent. Les ateliers et la boutique étaient un moyen de s'enrichir, l'histoire familiale suffisait bien souvent à le démonter, mais ils restaient soumis à un risque constant que nul n'ignorait. Les exemples trop nombreux de décadence appelaient à la prudence et incitaient à la recherche de sécurité. Nul ne se sentait vraiment à l'abri. Il était bon de se ménager des voies alternatives; une grande partie des héritiers fut tentée par des carrières qui garantissaient prestige, reconnaissance et sécurité de vie, nous y reviendrons; d'où des départs plus ou moins précoces du secteur textile; le but était d'assurer la fortune familiale, par le textile ou sans lui s'il s'avérait trop risqué ou que des options alternatives satisfaisantes s'offraient

---

9 A.S.F., Notarile moderno, Vinci p.28148, A.S.F., Camera di commercio, Dipartimento Esecutivo, 438, et S.A.S.P., Vicariato B.56

10 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36038

11 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36039

12 cf notamment A.S.F., Notarili moderno, Palloni, p.34261, Cecconi, p.36039

13 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36046

aux familles. Les départs étaient donc chose courante, dans la finition comme dans la fabrication.

Ainsi les Conti: artisans entreprenants de la finition, nous les avons vu innover au XVIIIè siècle des formules de concentration et de diversification; confrères des Soffi-Ghibellini, ils disparaissent eux aussi du secteur fin XVIII-début XIXè siècle, mais pour un avenir plus heureux; en 1788, la teinturerie est vendue, en 1796, la foulonnerie est cédée aux frères Pacchiani: le passage de propriété était significatif et manifestait les différences de destin des anciens acteurs de la finition: tandis que les Pacchiani élargissaient leurs activités et avaient su comprendre les bonnes affaires que promettaient les bonnets levantins, les Conti avaient eux mis à profit les bénéfices réalisés tout au long du siècle pour investir dans des carrières qui symbolisaient leur ascension sociale: bientôt plus aucun descendant ne s'occupait de finition.

Beaucoup firent comme eux: les Frati, les Bettazzi, les Nistri, la plupart des Franchi, la liste serait longue de tous ceux que nous voyons partir, généralement enrichis, au fil des années. Plus en ce début de siècle qu'à d'autres moments? Aux conséquences de la crise se mêle alors l'aboutissement des mouvements du siècle précédent; tous ceux que nous avons cités, Soffi-Ghibellini, Conti, Franchi, Cocci, Frati, Farfalli etc en sont à leur quatrième ou cinquième génération manufacturière, quand ce n'est plus (les Soffi-Ghibellini sont foulonniers depuis le XVIè siècle, rappelons-le): une longévité remarquable dont était loin de faire preuve l'ensemble du milieu, on l'a dit; il est compréhensible que les comptes se tirent alors, bien ou mal; les uns avaient su profiter de leur situation pour jeter les bases d'une prospérité qui se manifestait par le choix de professions qui les faisaient entrer de plain-pied dans la bourgeoisie locale; l'attraction en dehors du négoce semblait en fait toucher la plupart des familles après un temps variable: loi des trois générations? Trois, deux, quatre, le nombre varie en fait, sans qu'il soit facile d'établir une règle de comportement aussi stricte. Toujours est-il que fortune faite, on veut l'ancrer dans une situation stable et reconnue qui passe généralement par la sortie d'une partie de la famille du négoce.

Mais comme pour contredire immédiatement cette affirmation, on constate également de remarquables continuités: en dehors des Pacchiani, quelques familles, sans doute pas les plus nombreuses cependant, poursuivirent leurs investissements dans le textile pendant plus d'un siècle. Liés au monde de la foulonnerie de Santa Lucia dès le début du XVIIIè siècle, les Angiolini étaient mêlés à des activité multiples de commerce et de

fabrication dans la seconde moitié du siècle; au début du XIXè siècle, ils rachetèrent les foulonneries de confrères sur le départ (celle des Cocci et des Franchi), puis poursuivent leur épopée familiale dans le textile, au milieu de contradictions sur lesquelles nous reviendrons, jusqu'à la seconde moitié du siècle: Augusto, dernier foulonnier de la famille semble-t-il, meurt en 1878.

Un monde en mouvement, c'est l'image que donne cette fréquentation des familles: la crise est une épreuve de vérité. Elle coupe des ailes, elle en fait pousser à d'autres.

Le renouvellement du groupe

Ils s'appellent Vannucchi, Cai, Bresci, Desii, Reali, Ramalli, Livi, Silli, Villoresi pour les entrepreneurs de la finition, Caponi, Gelli, Bacci, Menabuoni, Lastrucci, Magheri pour la fabrication, entre bien d'autres; ils apparaissent au XIXè siècle, aux côtés ou en remplacement de leurs anciens collègues. Surgissant brusquement dans la sphère de nos documents, leur provenance est obscure, leur histoire antérieure reste le plus souvent dans l'ombre; la présentation manque de détails.

Dans la finition, beaucoup semblaient déjà avoir affaire avec la sphère du petit négoce ou de la production. Mais on était parfois bien loin de l'art de la laine: Pietro Villoresi, père de Cosimo et Luigi, tondeurs installés dans la première moitié du siècle à Prato, était ministre des fours du Conte Ginori-Lisci à Calenzano; son fils Giuseppe héritait de ses fonctions tandis que ses trois frères se lançaient dans la tonte des draps. Les passages entre différents métiers artisanaux étaient fréquents, les Villoresi n'en sont qu'une des nombreuses illustrations. Il se trouve aussi des oncles bouchers[14], des frères *braccianti*[15]: la finition continuait d'attirer des individus de milieux variés, qui pensaient trouver là leur chance.

L'entrée dans le monde de la finition signifiait également assez souvent le déplacement des petits bourgs environnants vers la ville: ainsi les deux frères Villoresi partaient de Calenzano pour s'installer à Prato, les Bresci quittaient Narnali pour résider en ville, Ferdinando Reali laissait sa famille entre Tavola et S.Mauro a Signa, etc. Faibles indices d'un mouvement d'attraction continue de la ville: si l'on était petit trafiquant de bourgs, artisan

---

[14] C'est le cas de Domenico Ramalli, teinturier, mort en 1849, cf S.A.S.P., Vicariato, Tutele, 5, 538

[15] Tel est ainsi défini Giovanni di Gaspero Reali, frère de Ferdinando, teinturier; du reste, tous les neveux de Ferdinando sont illéttrés, ce qui semble pour le moins indiquer une situation sociale et économique modeste: cf S.A.S.P., Pretura, Tutele, 1

des villages limitrophes, héritier d'une famille qui possédait quelques biens ou fils cadet sans autre possession qu'un maigre capital comptant, la ville restait le lieu de toutes les fortunes possibles, les métiers de la finition les vecteurs de possibles réussites que l'on persistait à espérer grandioses.

Nos indications sur les nouveaux fabricants sont encore plus éparses et ponctuelles; une recherche détaillée dans les registres d'état-civils de la période française, dans les documents démographiques postérieurs donnerait peut-être quelques fruits: trop maigres nous sembla-t-il pour le temps limité dont nous disposions. Les indices viennent donc des notaires, des tutelles, des registres de fabricants: le monde de la boutique citadine semble ici grand pourvoyeur de vocation fabricante; quand on est *pizzicagnolo* en particulier, déjà habitué au commerce de grains, à la revente au détail de laines, surtout de chanvre et de lin, on passe assez facilement à la fabrication: pour peu que la période soit favorable ou qu'on épouse une fille de petit fabricant, la production démarre, vite abandonnée si les résultats escomptés ne viennent pas, longuement continuée si la réussite vous sourit. Autre grand vivier de vocation manufacturière: le monde des commis et des garçons de boutique; ils étaient parfois eux-mêmes les fils de petits trafiquants, mais le plus souvent descendants sans revenus de familles sans biens qui trouvaient ainsi le moyen d'entrer dans un monde vivace et où les chances de succès apparaissaient possibles; ces hommes à tout faire des boutiques les plus importantes acquéraient expériences et biens, d'autant que leurs maîtres ne les oubliaient généralement pas dans leurs testaments, et pouvaient ainsi prendre l'élan pour voler de leurs propres ailes.

Voici pour le vivier local, toujours prêt à répondre aux appels des bonnes affaires quand elles se présentaient. Il est une autre source de renouvellement, exogène cette fois, plus nantie souvent et très minoritaire: ce sont les techniciens venus monter les machines; importants ailleurs[16], ils sont apparemment en très petit nombre à Prato: un certain F.Filiot, originaire de Lièges et initialement venu monter les machines achetées par Pacchiani, en est le représentant le plus connu; les autres "étrangers" furent surtout des négociants attirés par les spéculations intéressantes des bérets, nous y avons déjà fait allusion.

---

[16]Notamment à Biella et sa région cf V.Castronovo *Formazione e sviluppo del ceto imprenditoriale laniero e cotoniero piemontese*, op.cit., p.780; mais il évoque plutôt les techniciens étrnagers du XVIIIè siècle

Partant de conditions aussi variées, les capitaux et les possibilités initiales différaient énormément, tout comme au siècle précédent.

UN MONDE DIVERS

Diversité des capitaux investis dans l'entreprise qui définissait la consistance négociante de nos entrepreneurs, diversité des patrimoines globaux qui témoignaient de leurs poids et de leur place dans la société citadine: le groupe reste très hiérarchisé.

Au sommet, les grands négociants

Alter-ego des Pacchiani, des Mazzoni pour le capital investi et la consistance patrimoniale, ils avaient accumulé une fortune considérable et dominaient de loin le monde de la fabrique. Voici par exemple Giuseppe Martelli, héritier d'une famille présente dans les affaires depuis le début du siècle. Décédé en 1861, il possèdait alors plus de 100.000 lires investies dans la *bottega d'impannazione e lavorazione di canapa* qu'il tenait en société avec son petit-fils Benedetto Canocchi[17]: voilà l'extrême "haut du panier" de la société négociante de Prato; un compère d'Alessandro Pacchiani par l'ampleur du patrimoine, près de 440000 lires nettes pour Martelli, presque 585000 pour Pacchiani, à ces niveaux, on ne se préoccupait pas excessivement d'une centaine de milliers de lires en plus ou en moins[18]; Martelli dénonçait cependant un capital dans le commerce d'*impannazione* presque trois fois supérieur à celui d'Alessandro: il est vrai que l'inventaire de celui-ci ne faisait pas état de ses crédits commerciaux, une lacune fatale à la juste comparaison. Toujours est-il que le capital investi par Martelli dans le trafic de draps représentait un peu moins de 20% de son immense patrimoine: la diversité domine encore.

Au-dessous de ces très grands, d'autres *négociants* présentaient des fortunes moins exceptionnelles et plus dans la norme des grands de la fabrique: la consistance des patrimoines était plus souvent proche des 100.000 lires que des 200.000, le capital investi dans la boutique avoisinait 50.000 lires. Aucun entrepreneur de la finition ne se trouvait dans ce groupe. Les grands de la fabrique avaient en commun avec les plus grands négociants la facilité de mobiliser le capital, l'importance des crédits: ils représentaient parfois presque la moitié du capital de la boutique; ces entrepreneurs disposaient des fonds

---

17 fils de sa fille Caterina et de son beau-fils Canocchi.

18 Du reste, Italo Martelli, fils de Giuseppe, épousera l'une des filles d'Alessandro Pacchiani: une belle alliance qui renforçait les liens au sein de la haute société citadine.

nécessaires qui leur permettaient de supporter sans crainte la lenteur de circulation des capitaux; ils avaient un mouvement d'affaires varié qui les mettait en contact, comme par le passé, avec les autres places de commerce du Grand-duché. Mais ces similitudes n'étaient cependant pas synonymes d'identité de comportement. Trois exemples suffisent à en faire comprendre la diversité.

Voici Giovacchino Caponi, mort en 1817; capitaux investis *in tanti oggetti e generi di mercatura inservienti ai diversi loro traffici d'impannazione di lana, lini e cotoni, ed in crediti buoni ed eseguibili*: 53886 lires; une somme qui le plaçait alors en bonne place dans le peleton de tête de la manufacture. La diversité des matières premières et des tissus restait à la base des choix de production: Caponi comme tous ses confrères d'alors faisait toujours de tout, le mélange des fibres et des genres continuait d'être une carte gagnante, ou du moins un atout solide d'une possible victoire. L'essentiel du patrimoine de Caponi était dans son négoce de draps: le capital ainsi investi représentait plus de 94% de son actif total (56982 lires), Giovacchino Caponi était un grand qui avait choisi de tout miser sur les draps et les toiles.

Luigi Magheri, décédé lui aussi en 1817, était un autre grand par le capital investi puisqu'il léguait à ses héritiers une *boutique de draps* dont la valeur lourde était de 52751 lires, un peu plus de 44000 lires au net des dettes; l'ampleur commerciale était relativement comparable, mais le patrimoine était bien différent puisque la boutique n'en représentait plus que 48% (patrimoine actif total: 121018 lires): indice d'une diversification des activités; les draps, toujours variés eux aussi, ne constituaient pas toute sa fortune, même s'ils en représentaient encore près de la moitié.

La part était cependant parfois beaucoup plus faible, comme le montre le patrimoine de Niccola Mochi, fauché par la mort en 1820. Un capital net dans le *negozio d'impannazione* d'un peu plus de 37000 lires, c'était encore assez pour le classer parmi les grands, mais ce n'était plus que 20% de l'ensemble de son patrimoine (patrimoine actif total: 180064 lires): la diversification était très grande.

La place très différente du capital investi dans la fabrique dans l'ensemble du patrimoine témoigne des choix très différents opérés par ces entrepreneurs à la consistance fabricante plus ou moins identique: autant dire que très peu investissaient tous leurs biens dans la fabrique comme le faisait Giovacchino Caponi; une attitude et un choix risqués qui ne correspondaient pas à

l'orientation dominante du groupe, à la recherche de profits, sécurité, notabilité: profits et sécurité étaient avant tout assurés par la diversité des activités; et voici donc L.Magheri dont les 52% du patrimoine non investi dans la fabrique allaient à des activités variées sur lesquelles nous reviendrons. Mais son cas reste également quelque peu atypique car les biens immobiliers ne représentaient qu'un peu moins de 4% de son patrimoine: un très faible pourcentage au regard du comportement dominant de cette élite de l'argent pour qui le placement en maisons et en terres était un garant de sécurité mais surtout de notabilité. Nous reviendrons sur les caractéristiques et les raisons de l'investissement foncier des entrepreneurs de Prato. Contentons-nous de constater: Niccola Mochi possédait des biens immobiliers d'une valeur supérieure à 111000 lires, sans compter le bétail et les grains: soit plus de 60% de son patrimoine actif. Giuseppe Martelli, lui, possèdait plus de 192000 lires de biens immobiliers, 35% de son patrimoine actif, rien en comparaison d'Alessandro Pacchiani qui, avec près de 600000 lires de biens immobiliers, avait ainsi placé plus de 88% de son patrimoine actif: des stratégies différentes, des évolutions en cours? Nous y reviendrons.

En fait, le comportement de Caponi, Magheri, Mochi peut également se comprendre au regard de situations et d'âges différents dans la fabrique: Caponi semble le prototype de qui vient de se lancer dans la fabrication, à un moment où les draps rapportent, il se permet de tout investir dans l'affaire; Magheri lui, est plus représentatif de la diversification successive des activités: l'entrepreneur ayant accumulé des capitaux et connaissant les dangers des fluctuations du commerce des draps, cherche donc avant tout à diversifier ses investissements, garantie d'une tenue dans la durée; quant à Mochi, il est l'héritier qui a commencé son aventure entrepreneuriale déjà muni d'un patrimoine diversifié et qui investit dans la terre, garantie de respectabilité pour ses descendants qui quitteront, fortune faite et position établie, les activités.

La situation de ces nantis tranche avec la précarité des plus petits *impannatori* et des artisans plus modestes de la finition.

La fragilité des petits

Etre petit dans la fabrique, c'était ne posséder un capital investi que de quelques milliers de lires comme Stefano Querci qui ne laissait à ses héritiers que de *tenui assegnamenti* consistant *tutti nel traffico d'impannazione di cotone e lana in cui il padre...esercitava la sua industria e ne ritraeva la*

sussistenza per se e per la sua famiglia[19]: les draps représentaient l'essentiel du capital; les crédits étaient limités (440 lires): ce modeste marchand-fabricant ne pouvait se permettre d'attendre trop longtemps le prix de ses ventes. Par contre, les dettes étaient importantes: Querci devait plus de 2000 lires à ses fournisseurs de matières premières et plus de 1000 lires aux artisans de la finition dont il utilisait les services. Ce n'était sûrement pas aux plus performants que s'adressait ce modeste marchand: les petits de la finition étaient ses interlocuteurs privilégiés[20], lui qui ne demandait que des travaux très ordinaires et à moindre prix. D'ailleurs, la communauté dépassait le simple travail, Querci ressemblait beaucoup à ces petits artisans de la finition qui continuaient de vivre, à défaut de prospérer.

Les exemples sont nombreux, preuve d'une persistance qui dépassait la simple survivance. Voici Bartolommeo Colzi, décédé en 1828[21]: un patrimoine lourd de 16.000 lires, qui, au net des dettes, se réduisait à un peu plus de 3000 lires: meubles, crédits et quelques ustensiles nécessaires à ses différents trafics représentaient l'essentiel des biens de Colzi. Les investissements productifs de Bartolommeo étaient réduits à l'essentiel: trois forces de tondeurs, quelques drogues tinctoriales, le tout ne dépassait pas 500 lires; un investissement minimum que l'on retrouvait en fait dans un certain nombre de boutiques: ainsi A.Nesti léguait en 1835 à ses enfants des chaudières d'une valeur de 134 lires, ainsi que quelques ustensiles et poêlons divers d'une valeur totale de 186 lires[22].

Inutile d'accumuler les exemples: les boutiques étaient toujours prises en location, fournies du matériel nécessaire au travail; beaucoup, et pas forcément les plus petits, se contentaient de ce qu'ils recevaient ainsi sans y faire pratiquement aucun investissement. La circulation des boutiques continuait donc d'être une condition de l'entrée dans les métiers de la finition d'entrepreneurs nouveaux ainsi dispensés d'un important investissement initial: le processus était le même qu'au siècle précédent.

Mais si la location pouvait remédier à l'absence de capitaux initiaux, il fallait toujours acheter les matières premières, payer la main-d'oeuvre: toujours les mêmes problèmes; les plus modestes teinturiers ne pouvaient acheter qu'un nombre limité de drogues, au coup par coup, en s'endettant: Nesti ne possèdait que 200 lires de drogues en boutiques, Silli, autre petit

---

19 S.A.S.P., Tutele, carton non numéroté

20 Il fait notamment appel aux services des héritiers de B.Colzi pour la tonte de ses draps.

21 S.A.S.P., Vicariato, Tutele, 293

22 S.A.S.P., Vicariato, Tutele, IV (824)

teinturier, 600 lires. La disponibilité de capital circulant restait la véritable li de partage entre petits et grands, entre ceux qui périssaient de dettes, et ceux q faisaient fortune. Si l'argent manquait, l'artisan était obligé de recourir con avant aux crédits, -Colzi devait plus de 8000 lires à ses créditeurs-, il tentait d faire payer d'avance des marchands récalcitrants, il vivait au jour la journée cédait la place, content s'il n'était pas plus pauvre qu'avant, lorsque le mécanismes du crédit s'enrayaient.

Mais l'espoir était dur à mourir et les plus modestes artisans continuaient de rêver aux fortunes en apparence faciles du siècle passé. Mais il fallait toujours plus d'habileté, un sens aigu des affaires, beaucoup de chance et des charges, en particulier familiales, point trop nombreuses pour réussir à accumuler petitement quelques biens. Les difficultés du marché et de la production n'aidaient pas ces modestes artisans et fabricants qui s'endettaient plus facilement qu'ils ne faisaient fortune. La permanence d'un fort taux de renouvellement laisse penser que les vaincus continuaient d'être en nombre relativement important.

Les petits entrepreneurs étaient en effet les premiers touchés par les crises: les petits *impannatori* en particulier succombèrent en masse en 1812-13 et se reprirent difficilement après la Restauration; le taux de profit du textile qui semble alors tourner autour de 7%[23], n'incitait pas à la folie drapière ces petits qui, par contre, se tournaient facilement vers la paille, cette pourvoyeuse de profits faciles quand la mode favorisa les chapeaux. Le nombre des très modestes *impannatori* diminua vraisemblablement dans la première moitié du XIXè siècle: ils furent sans doute responsables de l'étiage relatif du groupe des entrepreneurs que nous avions noté dans les années 1830 et surtout 1840. Mais ils ne disparurent pas, on les retrouvera bientôt de nouveau attirés par la laine.

La bonne moyenne de la fabrique entre espoirs et incertitudes

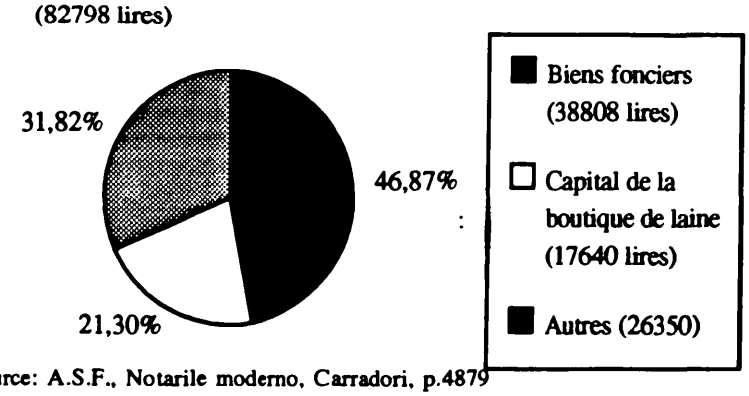
Au-dessus de ces entrepreneurs plus modestes, la bonne moyenne de la fabrique: elle se situait aux environs de 10 à 15000 lires investies dans le négoce de draps, parfois jusqu'à 20000 lires, pour des patrimoines qui dépassaient rarement 50000 lires. Le hasard des décès précoces ou des registres d'archives nous en a laissé des traces assez fugitives.

---

23 C'est ce qu'indique les calculs de la tutèle Giovacchino Caponi pour les années 1817-1828

Voici pourtant l'hérédité laissée à Alessandro et Giovan Battista par Luigi Mazzoni en 1847[24]: le patrimoine était relativement important (82798 lires brut et 76866 lires net), il témoignait de la fluidité du passage entre ceux que nous avons appelé les "grands de la fabrique" et la bonne fabrique; un monde uni par des pratiques et des patrimoines parfois comparables où les investissements fonciers avaient toujours une place de choix; ceux-ci constituaient dans ce cas, comme permet de le constater la figure ci-dessous, près de la moitié du patrimoine.

Patrimoine actif de Luigi Mazzoni en 1847
(82798 lires)



Source: A.S.F., Notarile moderno, Carradori, p.4879

Le fils de Luigi est en fait plus représentatif de ce que pouvait être la moyenne de la fabrique, ce monde d'entrepreneurs qui se situaient à la charnière entre petits et grands: son patrimoine actif dépassait à peine 37000 lires, les dettes étaient relativement importantes: 11000 lires qui ramenaient donc son patrimoine net à 26000 lires; le niveau de fortune s'était considérablement abaissé, le capital de la boutique de draps également: 12000 lires, toujours constitué par des matières premières, des draps et des crédits[25].

Trop grands pour admettre d'être petits et trop petits pour être vraiment grands, ces entrepreneurs se trouvaient dans une position instable et inconfortable: craignant à tout moment de retomber dans une situation plus précaire, ils ne disposaient pas de l'aisance des grands. Leurs réseaux de relations dépassaient certes le seul cercle citadin mais n'avaient pas forcément la force et la solidité de ceux des plus grands: marginaux admis à faire partie d'un groupe auquel ils n'appartenaient pas encore de plein droit, ils étaient facilement rejetés. Pour financer le développement de leurs affaires ou affirmer

24 A.S.F., Carradori, p.4879
25 Ufficio del Registro di Prato, B.9, n°51

leur appartenance à la bonne bourgeoisie locale par des achats de prestige, ils se lançaient en effet dans des opérations de crédits souvent fatales à l'équilibre de leurs affaires. Ils peuplent les registres de faillites du tribunal de Florence.

Le cas le plus intéressant et significatif est celui de Ferdinando Zannoni, failli en 1839; l'ambition l'avait perdu: *io mi do a credere,* écrivait le rapporteur, *che la vera causa dello sconcerto del signore Zannoni...sia stato l'inconsiderato accrescimento dato alla sua fabbricazione appunto quando la sua casa era rimasta emunta dalle vistose spese fatte per il collocamento della figlia. Allora si trova che la sua impannazione che consumava nei primi anni dalle due alle tre mila libre di lana, si solleva tutta ad un tratto nell'anno 1837 a circa 20 mila libbre per giungere poi nel 1838 a libbre 38 mila...si aggiunge a questo la poca perizia nell'arte e la necessità di ricorrere per il pagamento di tante lane probabilmente acquistate a prezzi piuttosto esagerati all'emissione di cambiali, che gli venivano scontate dal signore Orvieto al 9%...E frattanto anche le spese di famiglia aumentavano per l'accrescimento di nuovi individui...e si mostrava anche maggior liberalità e pompa forse per allontanar il sospetto che a ragione si credeva di dover vedere nascere.*[26]

Tous les ingrédients de la faillite se conjuguaient pour la rendre inévitable. La volonté de grandir trop vite faisait perdre à Zannoni la mesure réelle de ses possibilités: voulant acheter plus de laine qu'à son ordinaire, il s'adressait à tous, payant le prix fort; cette matière première trop abondante, Zannoni ne possèdait pas les capitaux nécessaires à sa fabrication et devait donc *farsi anticipar delle somme dai suoi avventori per fare fronte alle spese di fabbricazione;* autant de crédits chers payés qui entraînaient la *necessità susseguente di vendere per restituire le somme prese da imprestito;* une vente rapide au payeur le plus prompt qui n'était jamais le meilleur offrant: on bradait la marchandise pour en obtenir de l'argent comptant; les mécanismes de la dette s'enclenchaient facilement, parfois à l'insue de l'entrepreneur qui ne tenait pas d'écritures exactes; une absence d'autant plus reprochable à Zannoni *in quanto egli ha abbandonato quella che era stata intrapresa dal di lui genitore...*(che) *era stato uno dei pochi negozianti pratesi, che adottarono il sistema di tenuta dei libri prescritto dall'articolo 8 a 11 dal codice di commercio:* une remarque qui en dit long sur les systèmes de comptabilité d'une grande part des entrepreneurs de Prato. Les Mazzoni et les Pacchiani n'étaient donc pas si exceptionnels quand ils ne savaient plus où en étaient leurs avoirs respectifs, comment se distribuaient leurs capitaux.

---

[26] A.S.F., Tribunale di Prima Istanza, 1218

La volonté de grandir trop vite témoigne en fait de la hâte d'être admis et reconnu parmi le cercle des "grands" de la fabrique. Un brevet d'honorabilité que l'on pensait également acquérir par la manifestation de signes extérieurs de richesse: la dot était de celle-là; Zannoni en offrait une de 42000 lires à sa fille: c'était six fois plus que celle qu'avait reçu sa propre femme lors de son mariage et autant que celle de Vincenza Mazzoni en 1810 qui avait déjà fait date dans les annales matrimoniales manufacturières. Compléments la dot, le train de vie des plus grands, la place au théatre et en général les terres, qui elles aussi, faisaient parfois périr ces entrepreneurs.

Parmi eux Luigi Pelagatti, failli en 1848[27]: un actif dans la moyenne, 33160 lires, un passif relativement modeste d'un peu moins de 40000 lires; il n'avait pas multiplié les dettes commerciales: elles ne s'élevaient qu'à un peu plus de 10.000 lires, une somme qu'équilibraient les crédits de la boutique; le mal venait d'ailleurs: *Il Pelagatti vagheggiando di fare il possessore di terreni ridotti a cultura comprò l'utile dominio di un vasto podere ossia un livello dei più impropri ed onerosi ed ivi con poco senno e con punto tornaconto fece un'immensa spesa ed inutili miglioramenti.*[28] Autant de capitaux enlevés au commerce, qui rapportaient peu et qui mettaient finalement l'entrepreneur dans l'impossibilité de faire tourner son commerce.

Ainsi l'équilibre de ces entrepreneurs était-il toujours relativement instable, entre la réussite et l'échec, entre l'intégration dans les rangs des plus grands et dans la bonne société citadine ou le rejet vers les couches plus basses de la boutique par exemple à laquelle se destina Antonio de Luigi Pelagatti cafetier à Florence[29].

Dans la finition, des contradictions identiques se faisaient jour, dont témoigne bien le destin contrasté des Angiolini au XIXè siècle. Niccola Angiolini décédait en 1803; c'était un héritier: la famille était depuis longtemps installée à Santa Lucia, engagée dans la finition; comme beaucoup d'autres, Niccola et son frère Pietro avaient diversifié et multiplié leurs activités, passant au négoce. A la mort de Niccola, son patrimoine dépassait 100.000 lires[30]. Ses fils ne surent pas tous maintenir cette position: si Francesco et Bartolommeo continuaient de faire de bonnes affaires, Giovanni, foulonnier, s'endettait,

---

27 Sans lien de parenté connu avec les autres familles Pelagatti, entr'autres Francesco Pelagatti, lui aussi failli en 1847

28 A.S.F, Tribunale de Prima Istanza, Fallimenti, B.1239

29 Ufficio del registro di Prato, Successioni, B.29, n°75

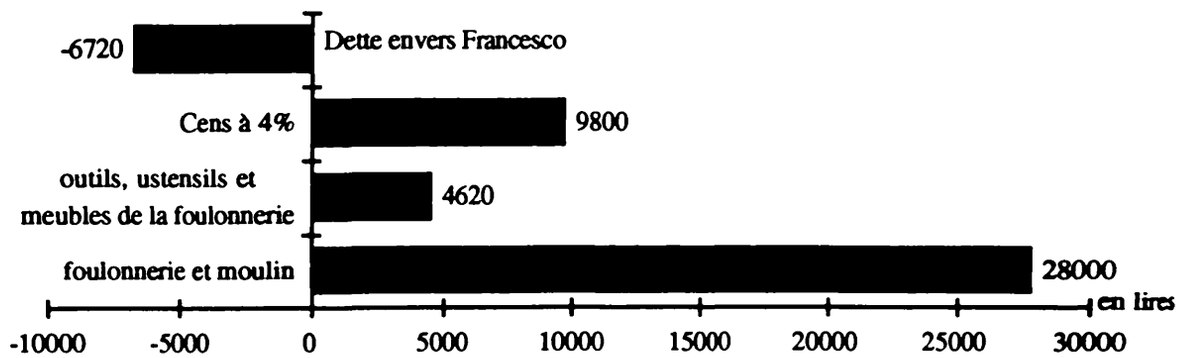
30 A.S.F., Notarile Moderno, cecconi, p.36013 et 36022

vendait l'édifice à son frère et n'était plus qualifié que d'*artigiano bracciante*, il mourait tellement endetté que son fils Gaetano répudiait son héritage[31]. Le cas se répétait à la génération suivante: Augusto de Bartolommeo, toujours foulonnier, mourait en 1878: il n'était certes pas couvert de dettes, mais ne laissait à ses six enfants qu'un bien maigre patrimoine de 6500 lires[32]: il était retombé à un niveau plus proche des plus petits que de la position respectable de son grand-père.

Des destins uniquement déterminés par la plus ou moins grande aptitude aux affaires de ces hommes? Pas seulement. Entrons plus avant dans l'histoire familiale: après la mort de Niccola, ses fils unis avaient continué comme lui à s'occuper de finition, à tisser des draps dans la maison de Prato, à s'investir dans des activités variées. La famille savait se mettre au goût du jour: la fortune précédemment accumulée permettait de moderniser l'édifice de foulonnerie acheté en 1802 et reçu en très mauvais état après la gestion des Cocci; sa valeur passait en effet de 8400 lires à plus de 28000 lires après les modifications qu'ils y apportaient[33]: nul doute qu'ils n'aient saisi l'intérêt des nouveaux procédés alors mis au point par les "proto-ingénieurs" locaux. Ainsi, cette ancienne famille d'artisans était tout à fait capable d'investir dans les installations productives, devenant ainsi vecteur de la modernisation.

Les premiers problèmes de Giovanni commençaient après la division familiale: il restait certes en possession de la foulonnerie, mais ne disposait pratiquement plus d'aucun capital, circulant ou même immobilier, pour faire tourner l'affaire ou pour faire face aux mauvaises années.

La part de Giovanni de Niccola lors du partage familial de 1808 (en lires)



31 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36044
32 Ufficio del registro di Prato, Successioni, B.22, n°10
33 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36022

Sa situation se dégradait rapidement: l'endettement s'accumulait[34], il était bientôt obligé de vendre à son frère. Giovanni était peut-être incapable de gérer seul la foulonnerie. Mais ses déboires provinrent plus vraisemblablement des conditions de la division familiale: l'absence de capitaux circulants, ou même de crédits, ou de terres, l'obligeait à ne vivre que de l'exercice de la foulonnerie: une restriction considérable par rapport à la diversité qui avait toujours caractérisé les activités familiales; Giovanni n'avait plus la possibilité de jouer sur plusieurs tableaux: c'était d'autant plus déplorable pour lui que les années de son indépendance étaient bien sombres pour l'ensemble de la production textile locale et régionale. Dès lors, l'exercice de la foulonnerie ne pouvait s'auto-alimenter et le mécanisme de l'endettement était enclenché. La crise était trop grave et l'insuffisance des revenus annexes trop criante pour que Giovanni puisse espérer s'en sortir. Exemple des difficultés que connurent alors tous ceux qui n'avaient pu ou n'avaient su diversifier leurs activités, il témoigne que la spécialisation n'était décidément pas une solution d'avenir à Prato.

Elle ne semblait toujours pas l'être à l'époque d'Augusto. Il était lui aussi victime de sa spécialisation: en ne lui laissant que des bénéfices minimums, elle lui permettait tout juste de survivre et écartait donc la modernisation de l'édifice; on peut en effet sérieusement douter que les fameuses piles à cylindre de G.B.Mazzoni aient été installées par Augusto: la valeur totale de la foulonnerie, 19.373 lires it., semble en effet indiquer que bien peu, si ce n'est aucune amélioration n'y avait été apportée depuis l'époque de son achat. Les possibilités et les capacités innovatrices du grand-père s'étaient évanouies en même temps que la diversification des activités.

Le destin des Angiolini montre que la diversification des activités était toujours la meilleure stratégie entrepreneuriale à Prato; facteur d'accumulation de richesses, elle permettait aux entrepreneurs de moderniser leurs installations et de rester compétitifs sur le marché productif, ce que ne semblaient par contre plus en mesure de faire ceux qui s'étaient repliés sur une unique activité; la faillite plus ou moins nette de ceux qui se spécialisaient apparaît inversement révélatrice de l'organisation du marché productif de Prato: la division en de multiples petites unités, de style artisanal, ne permettait à aucune d'elles de devenir hégémonique et de satisfaire une part de marché qui puisse être suffisamment grande pour assurer, grâce à cette unique activité,

---

[34] A.S.F., Notarile moderno, Varrocchi, p.30131, 1814 notamment, où l'on voit Giovanni multiplier les emprunts: rien qu'en cette année et devant ce seul notaire, il emprunte 6874 lires, en hypothéquant la foulonnerie.

la fortune de son promoteur; cela devint sans aucun doute d'autant plus vrai au XIXè siècle que la clientèle de la finition se restreignit, nous l'avons dit, sous l'effet de la contraction de la production provinciale. La diversification était donc plus que jamais une condition de la croissance, voire de la survie. Voilà qui peut expliquer la persistance de comportements que nous avions déjà constatés au XVIIIè siècle et qui font de nos entrepreneurs, si divers soient-ils, des figures toujours très proches des *Verlegers*.

INNOVATIONS ET ROUTINES

La persistance de la diversification

Faire un peu de tout, s'intéresser à des domaines variés, saisir toutes les bonnes occasions que réservait le marché local et régional, c'était toujours la recette et l'orientation privilégiée des entrepreneurs de Prato: des plus grands aux plus petits, dans la finition, ou la fabrication, beaucoup reconnaissaient les bienfaits de toucher à tout, et de profiter de tout.

Bartolommeo Colzi, dont nous avons dit la modestie du patrimoine, fut à la fois tondeur, teinturier, et petit fabricant: il avait en effet investi 1300 lires dans le tissage en propre des étoffes; une stratégie qui ne différait pas de celle des plus dynamiques Angiolini et qui continuait à être l'orientation des nouveaux venus de la finition: dès le départ de leur aventure entrepreneuriale connue, les frères Bresci saisirent tout l'intérêt de la diversification; quand nous rencontrons Luigi et Lorenzo, fils d'Angelo, en 1815, l'un était teinturier, l'autre tondeur: une alliance classique, une répartition des tâches au sein de la famille qui restait unie, rien qui n'innove particulièrement. Les deux frères avaient reçu de leur père quelques biens, en particulier terriens, dont ils surent se défaire pour investir dans la finition citadine: Lorenzo et son fils Giovanni louèrent dans un premier temps la teinturerie de Bartolommeo Soffi-Ghibellini, dont les difficultés s'accumulaient, avant d'en racheter l'ensemble du matériel[35], puis de devenir propriétaires de l'édifice[36]: la transmission de biens était une fois de plus significative; une vieille famille se retirait peu glorieusement, mais une nouvelle lui succédait, prête à investir dans le secteur avec la même ardeur qu'avaient pu déployer les Soffi-Ghibellini au XVIIIè siècle. Les affaires tournaient bien en effet pour Lorenzo et son fils Giovanni,

---

35 A.S.F., Notarile moderno, Mazzoni, p.35932: l'ensemble de l'outillage de la teinturerie était acheté pour 1378 lires, ce qui confirme qu'il s'agit bien là de la valeur moyenne de l'outillage d'une teinturerie de l'époque.

36 A.S.F., Notarile moderno, Mazzoni, p.35933: l'investissement cette fois était plus important puisque les Bresci versaient 4200 lires aux Soffi-Ghibellini; il ne s'agit là que de la valeur du batiment puisque l'outillage a été vendu séparément.

preuve que la teinturerie n'était pas vouée à l'échec. En 1825, Giovanni Bresci reprenait la direction d'une boutique de tondeur que lui cédait Santi Gualandi, fondeur de bronze, autre figure du milieu textile, plus connu pour ces expérimentations techniques que pour sa grande carrière d'entrepreneur[37]; il reprenait également la boutique des Becherini, autre grande famille de la finition au XVIIIè siècle passée à d'autres activités[38]. Par la suite, la famille rachèterait encore une teinturerie, comme pour assurer aux deux fils une parité de destin[39]. La phase suivante de cette multiplication des activités était bien entendu la fabrication: dès 1824, les Bresci portaient leurs propres draps au séchoir public; jamais de grandes quantités, mais une fabrication relativement constante qui montrait la continuité des attitudes avec les noyaux les plus dynamiques du siècle passé. Du reste, les Bresci possédaient également des boutiques de chapelier, de vitrier, de revente au détail: ils les louaient le plus souvent mais elles témoignaient de leur intention de tirer le maximum de parti des activités productives diverses de la ville et de leur bourg d'origine auquel ils restaient constamment liés. Signe de dynamisme, cette diversification restait essentielle à la réussite entrepreneuriale.

C'était bien ainsi également que pensaient et agissaient les négociants fabricants. Ainsi Luigi Magheri, dont nous avons déjà parlé, ne s'occupait pas que de draps, mais gérait également une boutique de cuivre, témoignage d'une des activités productives importantes de la ville: désormais moins dynamique certes, le cuivre continuait cependant de représenter un trafic non négligé pour qui, comme les Magheri, y était sans doute intéressé par tradition familiale. En 1842, le frère de Luigi, Carlo, lui aussi négociant *impannatore*, continuait de gérer un atelier de cuivrier[40]. Par contre, la boutique de *pizzicheria*, témoin également d'une ancienne activité familiale, avait été fermée avant 1817; on préférait sans doute utiliser tout l'espace de la maison pour le commerce de draps. Mais il pouvait par contre très bien se compléter d'une boutique de teinturier que Carlo possédait en effet en 1842: travaillant dès lors lui aussi pour les autres entrepreneurs, la teinturerie était en fait indépendante du trafic de draps, ce qui permettait un partage facile entre les deux frères héritiers de Carlo.

Cette diversification était-elle seulement une trace du passé? Voici les descendants d'Ammadio Reali, puissant *lanaiolo*, décédé en 1814; ses deux fils,

---

37 A.S.F., Notarile moderno, Mazzoni, p.18140

38 S.A.S.P., Vicariato, Tutele, 1 (591): tutele d'Antonio Becherini, décédé en 1846, comme employé de la communauté: fils de Giuseppe Becherini, il était le dernier descendant de cette famille.

39 A.S.F., Notarile moderno, Mazzoni, p.18148

40 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36053

Giuseppe et spécialement Vincenzo reprirent, après sa mort, le flambeau de la fabrication, ce qui ne les empêcha pas d'investir leurs capitaux dans une pharmacie tout nouvellement érigée à Prato, avec filiale dans le territoire, à San Pietro d'Iolo plus précisément[41]: ainsi les Reali profitaient évidemment du progrès de la demande de produits médicinaux de la part d'une population dont la médicalisation s'accroissait lentement, ils trouvaient également un débouché assuré pour un des leurs; lors du partage familial de 1843, le fils aîné de Giuseppe se définissait pharmacien tandis que ses deux frères étaient bien sûr *possidenti e negozianti*: multiples avantages de la diversification.

La pharmacie est comparable à d'autres types de boutiques satisfaisant la demande locale dont étaient propriétaires nos *négociants*: *pizzicheria* comme dans le cas des Magheri, mais aussi droguerie, boulangeries, cafés, un ensemble de petits commerces, gérés par des tiers qui indiquaient pourtant bien souvent plus la provenance des entrepreneurs que des choix postérieurs; du moins leur permanence est-elle un signe que toutes les occasions restaient bonnes à saisir: que la diversité était vécue comme un élément de sécurité. Pourtant, les entrepreneurs la cherchaient plus volontiers du côté de la fabrication ou du commerce.

La paille représentait bien entendu la grande attraction de ces années: on en discutait dans la famille de Vincenzo Mazzoni, d'autres passaient à l'acte. Ainsi retrouve-t-on Luigi Bianchi associé à Niccola Zarini (le gendre de Mazzoni) pour la fabrication des chapeaux de paille: Zarini fournissait argent et matière première, Bianchi distribuait et organisait le travail[42], un accord amical, une société informelle qui durait le temps de la mode. Mais Bianchi ne s'arrêtait pas à ses deux seules activités; il tenait également boutique à Florence, preuve que l'initiative similaire des Mazzoni n'était pas forcément isolée: Florence était bien le marché par excellence, la ville où une foule de personnes se retrouvait chaque jour en provenance de tout le Grand-duché et où il pouvait donc être bon de tenir boutique pour écouler et faire connaître sa production.

Les draps de la boutique de Bianchi étaient cependant variés: draps de Prato et draps étrangers s'y côtoyaient comme d'ailleurs dans le commerce de Prato; les indiennes en particulier voisinaient la production locale[43]: les fabricants restaient d'abord des marchands; les deux rôles étaient bien

---

41 A.S.F., Notarile moderno, Mazzoni, p.18148

42 S.A.S.P., Vicariato, B.21, Biondi

43 S.A.S.P., Vicariato, Tutele, 108; elles sont achetées à Levi Jacob et Orvieto Dante qui figurent à ce titre comme créditeurs de Bianchi.

complémentaires et non contradictoires: tout était bon pour faire des affaires, et si la production locale était incapable de satisfaire toute la demande régionale, les marchands qu'étaient d'abord et avant tout ces *negozianti* faisaient tout pour ne pas manquer le marché. Attitude suicidaire? Réaliste au contraire car la demande aurait de toutes façons été satisfaite par d'autres, surtout en ces temps de libre entrée sur le marché toscan des produits étrangers: les inventaires des boutiques ne faisaient donc que refléter le marché concurrentiel sur lequel agissaient et tentaient de se frayer une voie les marchands-fabricants de Prato. D'où, répétons-le, les bienfaits de la diversification des activités.

La soie était une autre possibilité de négoce intéressante: les Mazzoni nous l'ont déjà montré, les Farfalli aussi, et voici également L.Bianchi actif dans ce domaine, possédant chez lui sept chaudières à soie: on investissait donc pour ces nouvelles activités, mais des sommes qui n'avaient rien d'une immobilisation importante de capital et pouvaient donc servir à une spéculation temporaire ou irrégulière, quand l'année était bonne et les profits assurés[44].

Du côté du commerce cette fois, le trafic de grains était prisé essentiellement par les plus grands: il supposait en effet relations et capitaux; ainsi Giuseppe Martelli, décédé en 1861 et héritier d'une grande famille de *négociants*, investissait plus de 70000 lires dans le commerce de grains, qu'il ne gérait d'ailleurs pas lui-même: l'actif de ce négoce ne comprenait qu'un peu plus de 1000 lires de grains, tout le reste étant constitué de crédits *a carico di persone che non pagono il loro debito se non contraendo un nuovo debito col prendere dal magazzino nel tempo stesso del grano a fido per somma eguale a quella che pagano*[45]: le mécanisme s'entretenait indéfiniment, il supposait la solidité financière du maître-d'oeuvre, capable de faire des avances considérables à de multiples marchands bien plus modestes qui assuraient la vente locale des grains; un système qui n'était pas sans rappeler les multiples liens de crédits existant entre petits et grands, qu'il s'agisse de grains, de draps, de matières premières.

Les entrepreneurs étaient donc toujours des marchands trafiquant de tout, jouant sur le plus de tableaux possibles, là où l'immobilisation de capital n'était pas une condition nécessaire de la réussite et de la poursuite des affaires.

---

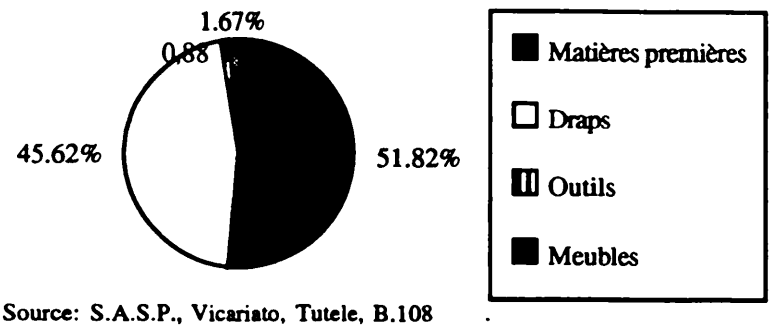
44 Les chaudières de L.Bianchi étaient évaluées 94 lires dans l'inventaire de 1823 cf S.A.S.P., Vicariato, Tutele Cercignani.

45 S.A.S.P., Pretura, Tutele, 2

un investissement minimum en capitaux fixes

Matières premières, draps et crédits composaient toujours l'essentiel du capital investi dans la "boutique", le négoce d'*impannazione*. Voici le cas de L.Magheri, décédé en 1817.

INVENTAIRE DE LA BOUTIQUE DE DRAPS DE LUIGI MAGHERI EN 1817



Source: S.A.S.P., Vicariato, Tutele, B.108

Moins de 1% pour les outils traditionnels des *battilani* et des cardeurs qui travaillaient dans la maison du fabricant; un capital bien moins important que les meubles de boutique proprement dits: étagères, armoires, tables, et balances qui servaient à la vente des travaux finis, au stockage des produits semi-finis, à la pesée des laines, des filés et des draps. L'investissement et l'organisation étaient traditionnels: le marchand-fabricant ne possèdait que très peu de matériel propre à la fabrication, il donnait à travailler la matière première une fois préparée à l'extérieur selon les voies et les chemins empruntés depuis longtemps. Il mélangeait toujours les fibres: laine, lin, chanvre et coton se croisent dans ses inventaires et dans ses draps, pour le plus grand bien de la diversité de sa production, qui allait des *mezzelane* aux productions plus fines.

Une continuité normale et attendue: en 1817, aucun bruit de machines ne semblait encore retentir à Prato, nous l'avons dit. Mais les inventaires se suivent et se ressemblent souvent: voici celui des boutiques *d'impannatura e di canapa* de feu Giovacchino Caponi, effectué en 1828[46]; les outils sont identiques, représentant un peu moins de 2% (756 lires) du capital, toujours essentiellement composé de matières premières et de draps. Même constatation chez F.Casini, mort en 1839[47], dont la boutique comprenait 217 lires d'outils destinés aux *battilani* et aux ourdisseuses, ou encore chez Vincenzo Lastrucci

46 S.A.S.P., Vicariato Tutele, Cercignani, b.108
47 S.A.S.P., Vicariato Tutele, 299

qui laissait un ensemble d'outillage de 428 lires (1,6% de la valeur nette du négoce)[48].

La plupart des faillis de cette époque n'avaient guère plus de matériel à vendre pour éponger leurs dettes: M.Martini, en 1838, n'avait que 200 lires de meubles en boutique[49], L.Pelagatti en 1848, ne possèdait pas 500 lires d'outils[50]; quant à G.B Piccardi en 1858, il ne détenait en propre que quelques outils pour une valeur inférieure à 50 lires, l'esssentiel appartenant au propriétaire de la boutique[51].

Certains inventaires ne comportent même pas la mention d'outillage: une négligence peut-être, une absence de spécification, à l'intérieur de ce qui était considéré "meubles de maison" plus certainement, une preuve en tous cas de leur caractère souvent négligeable et marginal. L'essentiel était ailleurs, toujours dans les matières premières, les tissus et les crédits; une composition qui ne se distinguait des simples boutiquiers que par l'importance des matières premières, les livres de fileuses, tisseuses, blanchisseuses qui montraient la persistance de l'utilisation intensive du travail à domicile, ou encore par les listes de créditeurs variés où figuraient souvent les entrepreneurs de la finition, à côté des *Conservatori*. Ainsi L.Bianchi devait plus de 2300 lires à 17 teinturiers, tondeurs, lustreurs, fouleurs de Prato[52]: une utilisation massive qui prouve évidemment la complémentarité entre ces différents types d'entrepreneurs; il devait également près de 600 lires aux *Regie Scuole di S.Caterina*, parfaitement intégrées dans le réservoir de main-d'oeuvre citadine.

Du côté de la finition, les investissements ne semblaient au fond guère plus importants: la location était, on l'a dit, un excellent moyen de ne pas investir trop de capital; certains cependant acquéraient le matériel; ainsi les frères Bresci achetaient-ils l'ensemble de l'équipement de la teinturerie des Soffi-Gibellini qu'ils payaient 1378 lires en 1815; c'était l'estimation maximale, semble-t-il, d'une teinturerie; I.Desii en léguait une à ses héritiers d'une valeur de 1050 lires, une somme très proche de ce que valait la teinturerie de Raffaello Livi: au total l'investissement était limité, même dans ces cas; et les drogues continuaient de représenter l'essentiel des investissements des entrepreneurs les plus puissants.

---

48 S.A.S.P., Vicariato Tutele, Allegretti
49 A.S.F., Tribunale di Prima istanza, Fallimenti, 1295
50 A.S.F., Tribunale di Prima istanza, Fallimenti, 1239
51 A.S.F., Tribunale di Prima istanza, Fallimenti, 1265
52 S.A.S.P., Vicariato, Tutele, Cercignani

Au fond, seuls les foulonniers se trouvaient dans une situation radicalement différente puisque les bâtiments valaient très chers: mais la location emphytéotique existait toujours même s'il semble pourtant que les baux de longue durée commencent à reculer lentement, emportant dans leur disparition progressive la distinction entre propriété directe et possession; nobles et ecclesiastiques tendaient de plus en plus à se débarrasser de contrats qui immobilisaient leurs capitaux tout en ne leur procurant parfois qu'une rente trop incertaine, et figée. Ce lent mouvement était rendu possible par l'enrichissement progressif des familles entrepreneuriales: ainsi, c'était bien la propriété directe de la foulonnerie que Niccola Angiolini achetait aux nobles Geppi en 1802. Un plus grand nombre d'édifices passaient ainsi dans les mains d'entrepreneurs ou de membres de la bourgeoisie locale: la location pure et simple tendait alors à remplacer les anciens baux emphytéotiques; modernisation des contrats...

Innover?

Des évolutions se dessinaient donc lentement. Quelques indices montrent également l'attention des entrepreneurs à de nouvelles exigences. Les machines à filer apparaissent dans les maisons des fabricants: des engins entièrement manuels encore, qui ne coûtaient qu'un maximum d'une dizaine de lires; ils témoignent cependant des essais réalisés au sein de la maison fabricante pour obtenir une part de filés de meilleure qualité: des tentatives qui ne se démarquent pas de ce qui avait déjà été tenté sous l'occupation napoléonienne. Quelques exemples suffisent à comprendre la portée et les limites du phénomène; parmi les meubles de Bianchi, se trouvent un *filatoio di lino* d'une valeur de 13 sous 4 deniers, une *macchina piccola da filare il cotone* qui, elle, vaut huit lires, un *filatoio da cotone*, relégué au grenier qui ne coûte que 2 lires, une *macchina da cotone da 20 fila*, toujours au grenier de 13 lires, 6 sous 8 deniers.

D'autre part, les métiers à tisser commençaient à faire leur apparition dans les inventaires de boutiques; les valeurs sont extrêmement inégales: depuis les quelques lires du métier traditionnel le plus simple à plus de 100 lires des métiers larges qui commençaient à se réintroduire pour la confection d'étoffes plus prisées par les temps nouveaux[53]. Ils ne sont jamais en grand

---

53 Ainsi, dans l'inventaire de la boutique de Caterina Caponi et de son mari Vincenzo Lastrucci, on trouve deux *telai nouvi con suoi ferramenti da tessere a opere, con sua machinetta e un paro licci*, S.A.S.P., Vicariato, Tutele, Allegretti;

nombre, pas plus de cinq dans les inventaires que nous avons retrouvés[54]: ils témoignent cependant à la fois d'une adaptation aux exigences du marché et d'une modification de la boutique traditionnelle: bien sûr, ces métiers pouvaient être loués aux tisseuses et le travail s'effectuer par conséquent à domicile comme cela avait toujours été la règle; on peut cependant soupçonner certains de conserver chez eux ces précieux métiers et d'y faire travailler les tisseuses, ou plutôt les quelques tisseurs que nous les voyons employer parmi leur main-d'oeuvre. Dans certaines maisons, aux pièces traditionnellement réservées au travail s'en ajoutait une supplémentaire, destinée à ces nouveaux travailleurs.

Il s'agit bien d'une modification de l'organisation traditionnelle, et prouve que les "négociants" étaient capables de s'adapter, dans le cadre de l'organisation pré-existante, aux nouvelles exigences; cependant, étant donnée la très faible importance numérique de ce phénomène de travail semi-concentré, on ne peut en déduire que nos marchands-fabricants avaient abandonné leurs vieilles pratiques; la majorité préférait s'en remettre comme nous l'avons vu aux *Conservatori* qui installaient sous leur pression ces métiers larges. Des évolutions donc, lentes: la continuité apparaissait dominante dans les choix et les attitudes des entrepreneurs.

Dans la finition, la routine régnait au vu et au su de chacun. Dans les teintureries, chez les tondeurs, dans les foulonneries même, les inventaires n'ont rien fait apparaître de bien neuf: on tondait avec des forces, on lainait avec des chardons naturels, les recettes des bains semblaient inchangées. Les entrepreneurs de la finition étaient-ils incapables de saisir les changements en cours? Une bonne partie semblait en effet privilégier la répétition des gestes et répugnaient à engager partie de leur patrimoine dans des investissements jugés peu sûrs, dans un domaine plus que jamais soumis aux aléas du commerce. D'autres disposaient de toutes façons d'un capital bien trop exigu pour pouvoir se permettre de quelconques investissements dans de nouveaux outils ou de nouvelles machines: tous ceux qui comptaient essentiellement sur la location du matériel pour assurer l'exercice de leur entreprise pouvaient difficilement être vecteurs d'innovations techniques.

Pourtant, le secteur de la finition n'était pas nécessairement voué à cette absence chronique de capitaux et à la stagnation technique. L'alliance était

---

54 L'inventaire de la boutique de Vincenzo Zannoni en 1839 (A.S.F., Tribunale di Prima Istanza, 1218) comprend *cinque telai larghi* d'une valeur de 1400 lires, soit 280 lires chacun ce qui est tout de même loin d'être négligeable et représenterait en effet pour les familles de tisseuses un investissement considérable. puisque dans bien des cas, l'ensemble de leur patrimoine se situe à ce niveau.

souvent un bon remède aux insuffisances réciproques: ainsi les héritiers de B.Colzi ne pouvaient disposer que d'un très faible patrimoine de départ qui leur aurait sans doute difficilement permis de faire face à l'ensemble de leurs dettes. Bartolommeo avait pourtant mené une politique matrimoniale habile en mariant l'une de ses filles à Angelo del Lena, teinturier: les liens de famille aidant, une société fut créée entre Angelo, ses beaux-frères et Tommaso Livi, autre petit maître de la finition; Del Lena apportait le capital, plus de 11000 lires; le saut quantitatif est évident par rapport à la petite entreprise de son beau-père: Del Lena était un héritier; ainsi muni de capitaux, du travail des frères Colzi et de Livi, la société tournait bien et rapportait des bénéfices appréciables: 460 lires en 44 jours de travail, ce qui, rapporté à l'année, signifiait plus de 3000 lires (taux de profit de 27?): une somme tout à fait appréciable et qui semble en fait supérieure à la moyenne; pendant les mois de tutelle, les Colzi versèrent 1239 lires aux enfants de Del Lena, soit un bénéfice d'un peu plus de 2000 lires par an (taux de profit de 18?) qui n'a rien de négligeable. Rien ne permet de dire pourtant si les associés profitaient de ces beaux revenus pour moderniser leurs bains.

La société Desii-Cai est au contraire un exemple relativement modeste mais significatif de disposition à l'innovation. Ippolito Desii était recensé parmi les teinturiers qui devaient payer la patente en 1814. En 1838, l'actif de son exercice s'élevait à 10.235 lires: une somme qui le plaçait en bonne position parmi les entrepreneurs de la finition; pourtant, aucun saut qualitatif ne semblait avoir été fait: la valeur de l'outillage tournait autour de 1000 lires, une somme que l'on peut définitivement retenir comme significative de l'équipement d'une teinturerie de l'époque; les matières tinctoriales et les crédits représentaient plus de 82% de l'actif. Les Cai étaient, eux, recensés en 1814 comme tondeurs: ils exerçaient dans la boutique que leur louait Giuseppe Benini, qui ne possédait cependant que l'outillage de la boutique, le bâtiment étant lui propriété du noble florentin Del Turco: un des multiples exemples de la séparation entre propriété, possession, exercice, entre propriétaire, investisseur, locataire.

En 1834, Benini désirait disposer du capital investi dans le matériel de la boutique; Cai n'étant pas en mesure de lui racheter l'ensemble de ces outils qui valaient plus de 4000 lires, Desii s'engageait à le faire: une société était ainsi créée entre Desii et Cai, ce dernier continuant à gérer la boutique et apportant dans la société son propre parc d'outils qui se montait à plus de 1400 lires. Au total le capital investi dans l'outillage de la boutique dépassait les 5000 lires:

cinq fois plus que ce que semblait demander une teinturerie. Pourtant, l'équipement restait très traditionnel, reflet ici aussi de la continuité technique.

C'est dans le domaine de l'apprêt final des tissus que les deux associés décidèrent d'investir: près de 2000 lires étaient employées pour la construction d'un nouveau *lustro e setolone* dont un certain David Wild était le maître-d'oeuvre. Le détail prouve que des techniciens étrangers arrivaient dans la ville; G.B.Mazzoni n'était en fait pas le seul à mettre au point les nouvelles machines de Prato. Quoiqu'il en soit, Desii et Cai prouvaient leur réceptivité aux nouveautés, même s'il ne s'agissait visiblement pas des machines à tondre, et leur capacité à investir pour innover. Le capital accumulé grâce à l'exercice de la finition était réinvesti pour la modernisation des activités; une attitude dont les plus grands de la finition nous ont déjà montré qu'ils étaient tout à fait capables.

Pourtant, il n'était pas évident que cette initiative leur profitât immédiatement: lors du décés d'Ippolito Desii, la société avait accumulé un passif de 3679 lires en cinq ans; les comptes de la tutelle montrent que les bénéfices de l'entreprise se rétablirent petit à petit; ils restèrent cependant relativement modestes: 951 lires en 1838, 111 lires seulement en 1839. Les profits n'avaient rien de mirifiques. On comprend dès lors le refuge vers des valeurs sûres et la nécessité de la multiplication des activités. La société pour la tonte des draps n'empêcha aucun des deux associés de faire leurs affaires personnelles: Desii continua à gérer sa teinturerie, qui recevait d'ailleurs les travaux de la boutique de tondeur Cai, un échange de service normal entre des associés; les Cai se lançaient dans la fabrication; nous voici dans la continuité de la diversification des activités.

Dans la finition, le renouveau vint donc des entrepreneurs qui se regardaient et voulaient être distingués comme négociants. Dans la fabrication, les patrons de bonnets à la levantine prirent l'initiative du changement.

Les entrepreneurs de bonnets à la pointe

Pacchiani et Mazzoni avaient montré l'exemple d'une concentration précoce, certes non point totale, mais déjà importante; ils avaient également manifesté leur disposition à l'investissement dans les nouvelles machines: la *lupa* était bien arrivée à Prato par leurs soins et s'ils n'étaient pas allés plus loin, c'était au fond par la conjugaison des craintes de Vincenzo Mazzoni et des désordres financiers de Vincenzo et Damiano Pacchiani. D'autres avaient des ambitions et des projets d'égale importance.

Les Martini (Lorenzo, le père mort en 1802, ses deux fils les plus actifs dans la fabrication Vincenzo, décédé en 1811 et Giuseppe) étaient les principaux rivaux de la société Pacchiani-Mazzoni; héritiers comme les premiers d'une famille au départ essentiellement engagée dans la finition à qui la croissance du XVIIIè siècle avait ouvert les yeux et les appétits, enrichis par les bonnets, et finalement reconnus par tous comme l'une des principales familles négociantes sous le régime français, ils n'entendaient pas être en reste sur ce qui se faisait de plus neuf dans la ville. La maison familiale, située Via del Serraglio, avait déjà pris de l'ampleur au début du siècle: une ébauche de séparation se distinguait entre l'espace de la "fabrique" et celui du négoce et de l'habitation; une série d'entrées séparées permettaient en effet de pénétrer dans les pièces destinées *alla lavorazione e pettinazione dei filati*[55] et aux cardeurs (qui occupaient à eux seuls trois pièces et un réduit), dans la boutique et les dépôts de laines et de filés, dans la teinturerie enfin, près de laquelle se trouvait également la traite de la soie, récemment mise sur pied: cet ensemble destiné au travail n'avait pas les honneurs de l'entrée principale réservée à ceux qui se rendaient à la salle des écritures, ou pouvaient accéder à l'étage noble des propriétaires.

L'ensemble était imposant mais n'empêchait cependant pas la dispersion des activités dans d'autres maisons de la ville: toujours Via Del Serraglio, la boutique de tondeur; sur la Piazzetta Elisabetta voisine, le grenier à grains de la famille; des magasins dispersés un peu partout; une pièce *destinata presentemente per uso di linaiolo* Via San Pier Fiorelli. Jusque là, rien qui ne diffère fondamentalement de l'organisation traditionnelle de la maison du *lanaiolo*, hormis l'ampleur bien sûr.

Les édifices étaient bien situés: en plein centre, mais surtout à côté de la *gora* qui séparait les possessions des Martini du couvent de San Giorgio. L'eau et l'espace, deux pôles d'attraction pour qui songeait donner de l'ampleur à sa fabrication. La vente des biens écclesiastiques, commencée sous Pierre Léopold et poursuivie sans solution de continuité par la suite, permettait de trouver dans la ville des espaces disponibles et facilement aménageables: Vincenzo fut évidemment l'acquéreur du couvent situé aux côtés de la maison familiale lors de sa vente en 1816: un vaste ensemble architectural, comprenant vergers, église, vasque d'eau, fours etc: un lieu de rêves manufacturiers. En 1817, pour compléter cet achat, qui, soit dit en passant, démontrait la fortune accumulée, Giuseppe achetait une part des eaux de l'ancien couvent de Santa Margherita,

---

55 A.S.F., Notarile moderno, Mazzoni, Atti, 18135

lui aussi supprimé[56], et dont la communauté était devenue propriétaire: l'eau était précieuse, Giuseppe proposait de payer 1400 lires, plus que l'estimation officielle, pour en devenir maître, à condition toutefois qu'on lui concède également *il rifiuto del condotto reale che si scarica nel fiume Bisenzio presso il ponte Mercatale*[57].

Tous ces achats n'étaient bien sûr pas fortuits, Giuseppe avait un plan en tête qu'il commençait à mettre à exécution: un plan de restructuration de la maison familiale où tous les espaces de fabrication communiquaient, un plan d'aménagement du couvent de San Giorgio dont le *piazzale* devait devenir *praticabile al pubblico per comodo del commercio*[58]: en arc de cercle autour de cette place (qui porta par la suite le nom des Martini), les bâtiments réaménagés en magasins, appartements de location, *fornaci*, etc.. Mais la mort empêcha Giuseppe d'achever son oeuvre: *venne arrestata l'istituzione di uno stabilimento di lanificio che per la sua vastità e per le sue diramazioni, sarebbe stato l'unico in Toscana in questa specie di manifatture*[59]. Dans les biens qu'il laissait à ses frères et neveux, existait également un moulin, appartenant ou non à l'ancien couvent, mais situé comme lui Via San Giorgio; en 1836, le projet conçu par Giuseppe était réalisé: le moulin avait été transformé en *lanificio*[60]: concentration, rationalisation et finalement mécanisation se réalisaient. Les Martini avaient pourtant désormais d'autres préoccupations: la multiplication des activités, les bonnets, la soie, les draps, le commerce à Livourne etc, etc, avaient porté la famille aux plux hauts sommets de fortune et de considération: la noblesse citadine était déjà venue couronner ce beau succès en 1818, avant les Mazzoni et les Pacchiani; en cette fin des années 1830, le pas de la mécanisation avait été franchi, mais il serait exploité par d'autres, les héritiers préféraient faire une vie de rentiers[61]: ils le pouvaient, leurs dix métairies valaient près de 200.000 lires, et plus de 115.000 lires étaient investis dans la pierre urbaine.[62]

---

56 A.S.F., Notarile Moderno, Cecconi, p.36033

57 Idem, Martini ne pouvait disposer de l'eau durant la foire de Septembre, pas plus durant les périodes de sécheresse où la communauté redevenait maîtresse de ce bien collectif; pour tous travaux, il devait se conformer aux indications de l'ingénieur de la communauté.

58 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36049 (1831)

59 A.S.F., R.Consulta, 2789, rapport de Cercignani, op.cit.

60 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36049 (1836)

61 La famille s'alliait à la noblesse ancienne (les Naldini) et récente (les Zarini) et cultivait ses nombreuses terres; il y aurait bien sûr bien plus à dire sur cette importante famille, dont est conservée une partie de la correspondance: l'espace manque!

62 Il ne s'agit là en fait que d'une partie du patrimoine, celle qui est partagée par les héritiers après les décès successifs: voir A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36049: division de Luigi di Lorenzo et de ses neveux Antonio et Lorenzo di Vincenzo, 1837, suite à la mort de Francesco di Lorenzo en 1832; voir également Cecconi, p.36046: division familiale entre Francesco di Lorenzo, Luigi di Lorenzo et leurs neveux Antonio et

Ainsi se manifestaient les ambiguités, ou plutôt la multiplicité des choix familiaux; la fabrique restait diversifiée: bonnets toujours, vecteurs de prospérité et sans doute des plus beaux bénéfices, draps de laine, de lin, mais également soie, mais aussi fabrication de matériaux de construction; à côté de ces fabrications diverses, prospéraient des activités plus proprement commerciales dont le trafic des grains n'était pas la moindre; les bénéfices étaient investis dans la terre et dans les nouveautés, en l'occurrence mécaniques, sans qu'elles ne prennent jamais le dessus, sans que l'ensemble de ces activités ne cesse d'être consacré à la fortune et à la considération familiale[63]: le retrait vers une situation de rentier n'était que la manifestation de cette réussite, elle arrivait plus ou moins tard, d'autres persévéraient dans la profession.

Voici les frères Gelli, Giovacchino et Luigi, fils de Rocco: celui-ci était recensé en 1814 parmi les *canapai*; un trafiquant modeste sans doute, dont aucune autre trace n'existe; ses fils se mettaient à la fabrication de bonnets levantins: une heureuse orientation qui en faisaient bientôt les principaux producteurs de la ville, rangés par Repetti parmi les quatre plus gros fabricants de bonnets, aux côtés des Pacchiani; bien sur, les bérets n'avaient jamais éclipsé les draps, en bonne règle de diversification des productions; mais c'étaient eux qui donnaient l'assurance d'un marché où la fabrication de Prato était désormais bien insérée, eux encore qui élargissaient les horizons du fabricant vers le négoce livournais, eux également qui procuraient les plus beaux bénéfices, et au fond libéraient les plus grands des craintes d'investissements trop importants. Les Gelli, partis de rien ou presque, se retrouvaient dans les années 1840 à la tête d'une des plus belles maisons de fabrique.

Un expert nous en parle: Alessandro Pacchiani nous fait faire la visite de l'édifice.[64] Il était classiquement le fruit de la restructuration de trois édifices originairement séparés et achetés au fur et à mesure de la croissance de leurs affaires par les frères Gelli[65]. La *fabbrica per lanificio e fabbrica di beretti con*

Lorenzo di Vincenzo, 1831, suite à la mort de Vincenzo Martini en 1826: cette division ne concerne que les biens urbains.

63 D'ailleurs, c'est là une des constantes des orientations manufacturières, y compris dans d'autres régions; ainsi toujours à Biella, Castronovo remarque également que les grandes familles lainières de la premières moitié du XIXè siècle forment une espèce d'aristocratie dont l'activité ne s'arrête pas à la fabrication, mais s'étend également à la spéculation financière, aux investissemnts terriens, ainsi qu'à d'autres spéculations textiles: in *Formazione e sviluppo del ceto imprenditoriale*.., op.cit., 789

64 A.S.F., Tribunale di Prima Istanza, Fallimenti, 1233: la faillite des frères Gelli n'est pas due à des problèmes propres à l'entreprise, mais à la faillite des Giacchetti, principaux typographes de Prato, avec qui les Gelli avaient des liens de famille et pour lesquels ils s'étaient considérablement exposés.

65 La maison d'habitation proprement dite avait été achetée, à une date malheureusement inconnue, au noble Cicambelli, le moulin avec maison adjacente aux Pieratti, et enfin une autre maison contiguë appartenait aux Barbani.

opificio idraulico était composée de quatre étages; une porte fenêtre et trois amples portails y donnaient accès: la boutique occupait bien sûr une bonne partie du rez-de-chaussée; s'y trouvaient également toutes les opérations de fabrication nécessitant l'utilisation de l'eau: lainage, teinturerie, lavage des laines; l'espace de l'ancien moulin avait été transformé par Gelli *all'uopo della fabrica di lanificio*: un axe vertical communiquait le mouvement aux cardes et autres mécanismes installés dans les étages; à proximité des cardes, dans le même *vastissimo stanzone* se trouvait *un filatoio grande mosso a braccia.* De là, on accédait à trois salles superposées aux étages supérieurs qui contenaient elles aussi *diversi filatoi coi loro respettivi meccanismi mossi a braccia;* ces espaces réservés à la filature ne communiquaient pas avec les autres lieux de travail auxquels on accédait depuis l'entrée principale: le dépôt des manufactures, une vaste pièce contenant *due meccanismi per cimare i pannilani, e quello del setolone, messi in moto dal sottoposto meccanismo idraulico;* au second étage, encore des dépôts de laine, des *torcitoio dei cotoni;* au troisième enfin, une vaste terrasse *che serve principalmente per asciuganti dei beretti alla levantina i quali in appositi castelli vi si dispongono nelle respettive forme*: elle aussi construite par Gelli, elle se trouvait au-dessus de cinq pièces transformées en un seul vaste espace destiné cette fois au tissage.

Laissons Alessandro Pacchiani conclure cette visite: *Il fondo urbano comprende una comoda e bella casa d'abitazione con giardinetto, una bottega di mercante, tutti i locali necessari per una estesa fabbricazione di panni lani, di beretti alla levantina e di tessuti di lino e cotone, ed un opificio idraulico che mette in attività tutte le macchine inventate per rendere economiche e perfezionate le dette manifatture...è un possesso rarissimo ed inapprezzabile in special modo in una città operosisssima quale è la nostra. Difatto in Prato esiste qualche locale di lanificio più vasto* (Pacchiani en savait quelque chose) *e trovansi anche alcuni opifici idraulici di maggior forza di quello di Gelli ma non esiste però attualmente alcuna fabbrica di lanificio in cui siansi in un sol fondo riuniti tutti i locali per la fabbricazione e l'opificio idraulico per dare moto alle macchine, come appunto trovansi riuniti gli uni e l'altro nel fondo Gelli per di più ben ubicato essendo in una delle principali vie della città.*

Valeur totale de l'ensemble d'après les calculs de Pacchiani: 67.500 lires[66], sans compter bien entendu les machines d'une valeur totale de plus de 15.000 lires: notons que les deux machines à tondre étaient étrangères, l'une anglaise et l'autre française, preuve que l'on n'avait pas forcément confiance

---

66 Le calcul est ainsi fait: *Rendita costante e media lorda di lire 3360, al netto di tutte le imposte e del mantenimento, lire 2700; per cui portata la rendita al massimo della capitalizzazione che può assegnarsi a stabili ricercatissimi, cioè il 4%, il valore complessivo è di lire 67.500*

dans la fabrication de G.B.Mazzoni; leur provenance expliquait peut-être leu coût: c'étaient les mécanismes les plus chers après les cardes[67]. A cela, il fallai encore ajouter le prix des matières premières et des marchandises en boutiqu 77.000 lires, qui, avec les crédits, constituaient un actif lourd de plus de 180.00 lires. Les commentaires sont inutiles: les chiffres disent l'ampleur d l'investissement, et laissent effectivement présager la rareté, si ce n'est l'unicit du cas.

Depuis le lavage des laines, jusqu'à la presse des draps ou la mise e forme des bérets, les Gelli pouvaient tout effectuer à l'intérieur de leu manufacture. Tout ou presque: la salle de tissage ne comprenait que six métier un nombre sûrement inférieur à celui qu'ils faisaient battre: seuls les métier les plus performants étaient installés en boutique, les autres continuant d battre au domicile des tisseuses, tout comme les bérets continuaient bien sû d'être tricotés à domicile, ou dans les *Conservatori* auxquels les Gelli, comm les Pacchiani, faisaient appel. Grandes transformations donc, mais aussi continuités, en particulier dans l'emploi des services des entrepreneurs de la finition: les Gelli donnaient du travail à des teinturiers, beaucoup aux Cai, toujours tondeurs, mais également à des fileurs; c'est l'une des révélations des comptes de leur entreprise: malgré leurs installations, les Gelli commissionnaient le travail à d'autres entrepreneurs qui avaient également fait les frais des machines nécessaires à la filature de la laine. Ils existaient donc.

Des profils variés

Les fileurs auxquels faisaient appel les Gelli sont pour une part connus. G.B.Mazzoni n'a plus besoin d'être présenté. Florent Filiot, originaire de Liège, venu à Prato monter des machines, y resta finalement, nous l'avons dit: il n'eut point de mal à trouver installation lui convenant. L'épisode est intéressant: on y retrouve la famille Angiolini à qui Filiot loua son premier édifice, d'ores et déjà transformé en filature; il s'agissait de la foulonnerie de Coiano, lieu dit la Crocchia[68]. Nous connaissons déjà une partie de son

---

[67] Les deux machines à tondre valaient 3500 lires, et les deux cardes 7000 lires.

[68] Il serait évidemment de tout intérêt de reconstruire pour chaque édifice l'évolution des utilisations et les transformations successives: ce serait là l'objet d'un travail complémentaire; des études d'archéologie industrielle proprement dites ont déjà été menées à Prato cf *La città abbandonata. Ricerca documentaria sui luoghi di lavoro nell'area pratese, finalizzata ad un progetto di ricupero e di riqualificazione urbana*, a cura di A.Breschi, T.Caparotti, P.Falaschi, FM.Lorusso, Firenze, s.d e *Reperti industriali*, a cura di U.Mannucci, Prato, Assessorato alla Cultura e Centro Storico, s.d; dans le premier de ces ouvrages, on voit comment les édifices situés à la Croccchia continuèrent d'être utilisés après l'installation de la laine mécanique et formèrent, au XXè siècle, la base du *Lanificio Mazzini I*, p.49-62. Il est néanmoins dommage que les auteurs de ces recherches n'aient jamais consulté les documents notariés qui les auraient aidés à pénétrer plus avant, et plus en arrière dans le temps, dans les bâtiments qu'ils entendaient décrire.

histoire: achetée en 1802 par Niccola, Giovanni en avait hérité puis l'avait vendue à Francesco; ce dernier y aménagea donc ensuite une filature[69]: Filiot n'eut par conséquent qu'à y installer de nouvelles machines. Ainsi, les plus grands n'étaient pas les seuls à avoir compris le parti à tirer des nouvelles installations: elles venaient s'ajouter, au sein des mêmes édifices, à celles de meunerie et de foulonnerie.

La décadence qui toucha cette branche des Angiolini[70] ne signifia pas l'anéantissement des efforts des prédécesseurs, au contraire, puisque Filiot reprit le flambeau: le renouvellement constant des entrepreneurs permettait de conserver l'héritage; à chaque renouvellement, une nouvelle énergie et un sang neuf revivifiait le milieu. De l'énergie, les anciennes familles de la finition en avaient cependant assez pour comprendre l'intérêt des nouvelles machines et les installer. C'est également ce que saisirent les frères Cai, autre exemple de développement productif et d'investissement dans la filature à partir des traditionnelles activités de finition.

On se souvient de leur société avec Desii pour l'installation d'une machine à lustrer. Nous les retrouvons en 1854 à la tête d'une entreprise considérablement agrandie: la boutique de tondeur existait toujours bien entendu, mais voici qu'au dernier étage de leur maison de Prato apparaissaient onze *filatoi* comparables à ceux que possédaient Gelli: toujours mues par la force humaine, ces grandes machines valait plus de 100 lires chacune en moyenne et permettaient de poursuivre le travail des cardeuses mécaniques. Les Cai s'étaient en effet résolument lancés dans l'aventure de la mécanisation: ils louaient désormais un établissement à Santa Lucia, où ils possédaient trois assortiments de cardes en action (3000 lires), un loup, trois autres filoirs, une laineuse, une tondeuse *perpetuel di fabbrica inglese con qualche imperfezione nel cimatore* (750 lires)[71]. Bref, les Cai s'étaient mis au goût du jour, décidés à mécaniser non seulement leur traditionnelle activité de tonte, mais à tenter leur chance dans la nouvelle branche prometteuse que semblait être la filature: ils l'exerçaient pour leur propre compte, alimentant les sept métiers à tisser installés dans leur maison, mais surtout pour le compte d'autrui. Ainsi, cette

---

[69] A.S.F., Notarile Moderno, Mazzoni, p.18148

[70] Vincenzo, fils unique (?) de Francesco, était en effet incapable de gérer son patrimoine qu'il donna à son beau-frère Tanini en 1844 contre le versement d'une pension viagère: A.S.F., Notarile Moderno, Mazzoni, p.18148; Vincenzo Angiolini fut ensuite interdit pour dilapidation et alcoolisme cf S.A.S.P; Vicariato, Tutele; il mourut en 1847. Son beau-frère était *possidente* à Montemurlo; nous ne l'avons jamais rencontré impliqué dans le textile, ni avant ni après cette donation: il mourut en 1862, toujours en possession de ce qui était maintenant défini comme un *lanificio*, toujours loué à F.Filiot et d'une valeur de 35.058 lires cf Ufficio del Registro di Prato, B.1, n°92

[71] A.S.F., Tribunale di Prima istanza, Fallimenti, 1255 (année 1854)

famille aux origines modestes avait suffisamment fait d'affaires dans la tonte et la fabrication des draps et escomptait en faire assez grâce à la filature pour faire le pas de l'investissement: plus de 7500 lires avaient été dépensées en machines.

Aucun investissement par contre n'avait été fait en bâtiment de fabrique: les maisons de Prato et surtout l'édifice de Santa Lucia étaient loués, selon une vieille habitude. Les Cai eurent la chance, comme Filiot, de trouver un édifice hydraulique à leur disposition. Il appartenait à la famille Leonetti: de vieille noblesse, elle savait pourtant répondre à l'appel des nouveautés. Repetti nous apprend en effet qu'en *1840 fu costruita sul Bisenzio sopra il Cavalciotto una grandiosa pescaia dal cav.Leonetti-Gianni per condurre le acque del fiume ad una fabbrica da lui fatta edificare, e provvista di otto macine da grano, di un frantoio, di una gualchiera e di una filanda di lana*[72]: le chantier était considérable car il supposait la modification partielle du système de canaux et de répartition des eaux; il allait encore une fois dans le sens de l'intensification de leur exploitation; l'investissement dans des constructions qui coûtaient par nature cher était remarquable et répondait aux besoins des entrepreneurs locaux dont la plupart n'aurait jamais pu réaliser des investissements de cette taille. Sans cette complémentarité d'action, et la réutilisation massive d'édifices pré-existants, la mécanisation serait restée limitée à une poignée de grands. Elle se diffusa au contraire chez de plus modestes entrepreneurs qui comprirent l'intérêt qu'ils pouvaient trouver à ajouter la filature à l'arc de leurs activités et pour qui les investissements nécessaires n'apparaissaient pas démesurés.

Ces nouveaux fileurs ne vinrent pas seulement du milieu de la finition. Parmi ceux auxquels avaient recours les Gelli se trouvaient Gaetano Gheri, Luigi Pelagatti, Giovanni Livi: trois personnages jusque-là essentiellement occupés à faire tisser des draps, des *impannatori* en quelque sorte. Laissons de côté Gaetano Gheri, sur lequel nous savons trop peu[73]; nous avons déjà rencontré Luigi Pelagatti, pour évoquer sa faillite en 1848, causée essentiellement par d'imprudents investissements fonciers. Depuis 1824, il portait ses draps au séchoir, jamais en quantités considérables; il était comme nous l'avons dit, dans la bonne moyenne de la fabrique et concevait donc l'intérêt d'investir dans la filature; bien sûr pas tout seul: Pelagatti était associé

---

72 Repetti, op.cit., article *Prato*, p.657

73 Nous ne le trouvons pas parmi le registre du séchoir; il est classé en 1848 parmi les trafiquants de paille: un parcours significatif...; l'unique acte que nous ayions retrouvé le concernant est sa succession: Ufficio del Registro di Prato, B.23, n°3: décédé en 1879, Gheri avait continué d'amplifier ses affaires: il possédait un *edificio per lanificio...nel sobborgo della porta fiorentina* et des machines d'une valeur de 35000 lires: un saut quantitatif a été réalisé entre les deux périodes.

à Bottari et Ciampolini pour une *società di filatura*[74]: un *impannatore*, un négociant[75], un tondeur, un trio gagnant de la mécanisation, chacun ajoutant la filature à ses autres activités, les machines installées dans un édifice pris en location, les frais partagés: les risques étaient limités; ainsi concevait-on l'adoption des nouveautés à Prato: une *spéculation* de plus, des investissements point trop élevés, la continuation d'activités multiples.

Giovanni Livi en est également un bon exemple: fileur, il l'était certes, mais c'était comme *fornaio* qu'il payait la taxe sur le commerce en 1848[76], et en temps que *commerciante di trecce e cappelli di paglia* qu'il faisait faillite en 1855[77]; à cette date, il possédait encore sa boulangerie, désormais louée cependant; il était également à la tête d'une épicerie (*pizzicheria*), trafiquait surtout la paille, mais portait des draps au séchoir depuis 1830 et s'était allié à Andrea Capaccioli, maitre-maçon selon les rôles de la taxe de 1848, pour louer un édifice avec moulin sur la place San Domenico, en plein centre, et y installer les machines nécessaires à la filature: l'investissement n'avait rien d'extraordinaire, 3500 lires pour cette moitié de propriété utile, un peu plus d'un millier de lires pour les machines, quatre *carde*, deux pour l'assortiment fin et deux pour les ordinaires; aucune ne valait les mille lires de celle de Gelli; 600 lires maximum pour les fines; la possibilité d'achat sur place de ces mécanismes réduisait sans aucun doute les coûts et rendait envisageable pour des petits spéculateurs comme Livi et Capaccioli de les acheter et de les installer[78].

Ainsi, en amont, côté traitement et vente de matières premières semi-ouvrées, la filature apparaissait être à ces deux entrepreneurs une bonne occasion de profits à risques finalement limités, elle devenait l'une des activités qui permettait à des personnes *sorte dal nulla e da indigente famiglia* comme l'était Livi de faire fortune[79]; avec des accrocs bien sûr quelques fois, la faillite le montre assez, mais l'activité repartait bien vite et la société pour la filature se poursuivait avec des héritiers[80] qui avaient tout lieu d'être satisfaits des

---

74 A.S.F., Tribunale di Prima Istanza, Fallimenti, 1239

75 Ainsi était qualifié P.Bottari dans les rôles de la taxe commerciale de 1848

76 S.A.S.P., Comunale, Atti di finanza, 2789

77 A.S.F., Tribunale di Prima Istanza, Fallimenti, 1251

78 Pour l'inventaire détaillé des machines: Ufficio Notarile di Firenze, Beltrami, 7954 (1858)

79 Le rapport de faillite nous explique que Livi était comme tous les *piccoli commercianti e trafficanti*, incapables de tenir des écritures régulières *costretti a consumare il loro tempo sopra i mercati e sopra le piazze ove si tratta a dettaglio la vendita e la compra delle trecce e cappelli di paglia e articoli congeneri*... cf A.S.F., Tribunale di Prima istanza, Fallimenti, op.cit.

80 Ufficio Notarile di Firenze, Beltrami, 7954: division entre les frères Livi, Giuseppe, Fortunato et Carlo di Giovanni, 1858; Carlo partant pour Sienne afin d'y rejoindre son emploi (il est qualifié d'employé), une

bénéfices rapportés; ils se partageaient un actif net de 45.000 lires, trois ans seulement après la faillite de leur père; les Livi réussirent à consolider leur position: Fortunato mourait en 1894 laissant derrière lui un patrimoine de près de 175.000 lires italiennes[81]. Un cas unique?

Sans vouloir multiplier les exemples, on ne peut manquer de citer celui de la famille Romei: leur aventure est en tous points représentative des mouvements et des évolutions du monde entrepreneurial textile de Prato. Les Romei ne sont pas inconnus à qui s'intéresse un tant soit peu à l'histoire textile de Prato: on les trouve cités dans Bruzzi, Calamai, dans les répertoires d'archéologie industrielle[82]; leur entreprise était l'une des plus importantes de Prato à la fin de siècle. Ecoutons Calamai nous rapporter les débuts un peu flous de l'entreprise: *ditta esistente sotto forma di artigianato per la produzione di "fez" fin già il 1830 fu trasformata in industria nel 1845 da Cesare Romei e cominciò a prendere maggiore consistenza sotto la direzione del figlio Cavalier Pietro*[83]. En guise d'artisanat pour la production de "fez", Angelo Romei, père de Cesare, Lodovico et Onorato, était bel et bien un ouvrier *berettaio*[84] qui laissait à sa mort le patrimoine typique d'un ouvrier spécialisé, relativement aisé donc: il possédait son lit, des caisses pour ranger les habits, deux tables et 12 chaises, quelque linge de table, des ustensiles de cuisine, un collier de perles: l'ensemble était estimé à 697 lires. Les tuteurs de ses enfants en bas âge étaient comme lui *berettai, battilani,* ou tailleurs: le monde de la fabrique spécialisée se mêlait effectivement assez facilement à l'univers du petit artisanat, de la boutique.

C'est du reste dans le même milieu que Cesare, majeur depuis longtemps à la mort de son père, choisissait sa femme: en 1833, il avait épousé Caterina Fiorelli dont le frère était *ramaio* à Arezzo[85]. Caterina apportait à son mari 700 lires, une dot tout à fait honorable pour le milieu. Cesare à l'époque se définissait *canapaio*: encore un petit trafiquant comme il semblait y en avoir tant à Prato. En 1853, mort lui aussi trop jeune pour ses enfants, il était devenu un *negoziante*[86]: un changement de statut notable qui s'expliquait en effet par la consistance du patrimoine laissé à ses héritiers -près de 45.000 lires-, ce qui le plaçait dans la bonne moyenne de la fabrique.

---

société en accomandite est créée entre les trois frères pour la poursuite de la filature de la laine en société avec Capaccioli. Andrea Capaccioli meurt en 1866: Ufficio del registro di Prato, B.5, n°71

81 Ufficio del registro di Prato, B.49, n°33

82 *La città abbandonata*, op.cit., p.37 et suivantes.

83 C.Calamai *L'industria*...op.cit., p.?

84 S.A.S.P., Vicariato, Tutele, 295

85 A.S.F., Notarile moderno, Mazzoni, 35940

86 S.A.S.P., Podesteria, Tutele

Cesare avait gravi un à un tous les échelons de la société *négociante*: petit trafiquant, il avait su élargir progressivement la gamme de ses productions, s'intéressant aux draps et surtout aux bonnets levantins qui donnaient alors encore de beaux profits, profits qu'il savait investir dans la terre bien sûr, mais aussi dans les nouveautés techniques d'avenir, profitant de la chute d'un grand pour grandir lui-même: en effet, les cardes et autres *macchine idrauliche* qu'il possédait se trouvaient dans la maison de Gelli: Cesare les avait sûrement achetées après la faillite de ceux-ci...

Son frère Lodovico suivait un parcours identique; *impannatore*, il avait pris en location un édifice hydraulique appartenant à P.Barni; situé à *la cartiera vecchia*, le nom est en lui-même indice des réutilisations successives des édifices hydrauliques; il y filait les laines *per conto dei terzi committenti*[87] et réussissait ainsi lui aussi à sortir de sa condition *misérable* de départ. Ce n'était par contre pas le cas du troisième frère, le plus jeune, qui mourait à 32 ans, *tessitore e portinaio*[88], laissant à sa veuve *trecciaia* et à ses trois enfants moins de 1000 lires italiennes, uniquement constituées de meubles et de linge, d'un métier et de deux pièces de tissus. Le destin contrastait avec celui de ses aînés: l'echec était donc toujours aux aguets. Mais l'espoir dominait.

La famille était dynamique. Elle le prouva en achetant dès 1857, après le décès de Cesare, un cylindre destiné au recyclage des chiffons: la continuité était assurée; une fois lancée dans les nouveautés, il fallait savoir saisir toute nouvelle opportunité. Pietro, fils de Cesare, serait d'ailleurs le premier entrepreneur à introduire le métier mécanique à Prato en 1870: il s'affirmait comme l'un des plus gros industriels de la ville; le pas était franchi vers un profil plus industriel.

Au seuil de ce que nous avons appelé le temps des négociants, que conclure, que retenir? Le monde entrepreneurial était plus que jamais en mouvement. Mouvements internes au groupe: ce sont ceux qui portaient les plus modestes au seuil de la réussite, qui les faisaient entrer dans la société des grands et dans la bourgeoisie urbaine; mouvements ascendants qui ne doivent pas faire oublier les faillites, les échecs qui continuaient de menacer une grande part du monde fabricant: personne, ou presque, n'était à l'abri. Mais les départs, quelles que soient leurs causes, restaient compensés par les arrivées de sang neuf; si le mouvement avait pu sembler se tarir un moment, il repartit

---

87 S.A.S.P., Podesteria, Tutele (1863)
88 S.A.S.P., Podesteria, Tutele, (1863)

vigoureusement dans les années 1850 où l'on assista de nouveau à une vague de vocation textile: des plus petits trafiquants aux plus grands négociants, l'intérêt était aiguillonné par des taux de profits qui avaient tout pour attirer.

Le mouvement était également celui qui poussait à la concentration des activités, à la fabrique totale: il demeurait extrêmement minoritaire et ne concernait que les plus grands, ceux qui se mêlaient de draps, et surtout de bonnets levantins, qui donnaient à leurs fabricants les assurances d'un marché en apparence toujours stable. La plus grande partie des entrepreneurs restait prudemment adepte d'investissements limités et diversifiés: les *Verlegers* dominaient toujours le monde entrepreneurial -c'étaient bien des négociants.

Cela n'empêcha pas la mécanisation d'avoir lieu, au contraire. Elle ne fut pas seulement l'oeuvre des plus grands, mais fut également perçue par de plus modestes entrepreneurs comme une chance de succès dont les risques étaient somme toutes acceptables: des machines point trop coûteuses, des édifices loués limitaient l'investissement initial, souvent fractionné entre plusieurs entrepreneurs qui conservaient leur diversité. Les chances de succès apparaissaient réelles: qui n'avaient besoin de filés à Prato? La demande était assurée, même de la part des plus grands qui avaient fait le pari de la mécanisation précoce et de la concentration. Mais les plus gros demandeurs étaient bien sûr la masse des *impannatori*: tous avaient besoin de filés, mais tous n'installaient pas une filature, ce qui permettait pour l'heure de limiter la concurrence et apaisait de possibles tensions. Les filatures s'insérèrent dans le réseau des entreprises spécialisées; comme celles de la finition, elles travaillaient pour elle-mêmes, mais aussi, et surtout, pour le compte d'autrui, perpétuant ainsi un système cohérent de coexistence entre des entrepreneurs aux profils toujours variés.

L'introduction de la laine mécanique bouleversa-t-elle les cartes?

3 UN MONDE D'INDUSTRIELS?

L'introduction de la laine mécanique a-t-elle modifié profondément le monde entrepreneurial, les façons d'être entrepreneurs à Prato? Devint-on un peu plus industriel et un peu moins commerçant? Assiste-t-on alors à la naissance de la grande industrie, à la transformation radicale des entreprises, au passage décisif du capitalisme commercial au capitalisme industriel?

Il faudrait un autre livre pour y répondre: nous n'y consacrerons que quelques pages; point d'arrivée de notre travail, nous souhaitons ici présenter les premières conclusions, poser quelques jalons pour une étude ultérieure plus approfondie.

UN NOUVEL ENTRAIN

La fin des années 1850, les premières années 1860, poursuivirent le mouvement de renouveau d'enthousiasme pour les activités textiles qui s'était déjà manifesté dès le début des années 1850. C'est l'époque des commandes militaires, du début de conquête de nouveaux marchés; l'introduction de la nouvelle production de laine mécanique dont on saisissait l'importance et les possibilités, surtout à partir de la réalisation des *effilocheuses à eau*, renforça l'enthousiasme: une certaine euphorie textile gagna alors la ville; elle gagnait d'autant plus facilement que la paille connaissait des difficultés de plus en plus sérieuses qui en détournaient les plus perspicaces. Les effectifs d'entrepreneurs textile s'accrurent: de nouveaux venus arrivaient, sans que les plus anciens ne s'en aillent; tous ceux qui avaient resisté à la Restauration, ceux qui avaient commencé à faire fortune dans la première moitié du siècle n'étaient pas prêts alors à quitter un terrain qui paraissait si prometteur. Comme à la fin du XVIIIè siècle, les effectifs augmentèrent de façon importante, nous l'avons vu.

Le plus grand nombre des nouveaux venus étaient, comme auparavant, originaires de la ville même ou de ses alentours proches: un vivier local de petits chefs d'entreprise venus du monde de la boutique, de l'artisanat, et des commis des entrepreneurs eux-mêmes constituaient le réservoir essentiel. Rien de bien surprenant ou de bien neuf à constater que les Cangioli, héritiers de la boutique de droguerie et de terre-cuite de leur père[89] se lançaient dans la manufacture de laine et de coton; même espoir chez Niccola de Giuseppe Cai[90], aubergiste, qui plaçait une partie de ses capitaux dans une modeste société d'*impannazione* entreprise avec un certain Ballerini[91]; certains venaient de secteurs longtemps florissants de l'artisanat: ainsi les Lumini, dont nous retrouvons l'un des membres parmi les débiteurs du séchoir après 1860, étaient depuis longtemps engagés dans le travail du cuivre; l'origine était parfois beaucoup plus modeste: G.B. Piccardi, menuisier, fort de son mariage avec la fille d'un modeste *impannatore*, pensa y trouver la source d'une fortune en apparence facile[92]; quant à Franco Calamai, son frère, ses neveux, une partie de

---

89 S.A.S.P., Tutele II, Tamaron, 440: G.B. Cangioli, mort en 1834, laisse à ses six enfants (dont quatre garçons: Iacopo, Cesare, Egisto et Vincenzo) un patrimoine net de 12000 lires, essentiellement composé par le capital de la droguerie et de la boutique de *terraglie*. En 1864, les frères se partagent leur patrimoine commun d'un peu moins de 35000 lires nettes; Vincenzo reprend la droguerie et manufacture de laine et coton tandis que Cesare a lui aussi une droguerie et Iacopo un café: cf A.S.F., Notarile Moderno, Carradori, 4879.

90 Rien à voir avec l'autre famille Cai dont nous avons déjà parlé.

91 Ufficio del Registro di Prato, B.8, n°14

92 A.S.F., Tribunale di Prima Istanza, Fallimenti, 1265

sa belle famille étaient *braccianti*[93] tandis que d'autres Calamai étaient spécialisés dans l'activité de *carbonai*[94]; et puis c'est encore la volonté de s'affranchir du travail dépendant qui fait quitter à P.Bessi son rôle de commis pour se mettre enfin à son compte. Les exemples pourraient être de nouveau multipliés: point n'est besoin d'accumuler des noms; la principale remarque concerne la vitalité et la disponibilité d'un milieu divers ayant accumulé quelques capitaux, modestes le plus souvent, par l'exercice de petites activités locales et qui trouve dans le textile un secteur de bonne spéculation.

La différence principale avec les périodes précédentes tient par contre au développement, vers la fin des années 1850, d'un mouvement d'émigration vers Prato plus poussé qu'auparavant; bien sûr, nous avons déjà cité quelques cas d'étrangers venus faire fortune dans le textile de la ville: Cardoso et Sacuto, pour les bonnets levantins, Filiot pour la filature, Cornet pour la mécanique; autant d'exemples en apparence très peu nombreux et très ponctuels, une poignée d'individus ne crée pas mouvement. Or, à partir de l'installation dans la ville de la laine mécanique, à partir de la vitalité accrue de la fin des années 1850, commencèrent à arriver un certain nombre de personnes venues essentiellement d'autres villes du Grand Duché: du Casentino, grand centre concurrent du textile régional, vint par exemple Ricci qui fut le premier à introduire dans la ville, vers 1880, la technique de la carbonisation qui permettait d'utiliser des chiffons composés seulement en partie de laine; de Sienne, vinrent les Crocini, les Forti; la famille del Soldato, surtout connue pour ses activités de foulonnerie près de Florence, émigra en partie à Prato; Alphandery et Deprez, autres noms de l'industrie textile de cette époque étaient à l'évidence étrangers à la ville, de même qu'Ammirandoli. La liste de nos connaissances est certes assez courte, mais elle permet de distinguer nettement un mouvement qui apparaît significatif du nouvel attrait dont bénéficiait la ville après l'introduction de la laine mécanique: d'autres centres continaient certes de prospérer de la laine ou du coton en Toscane, mais Prato s'imposa comme lieu de travail et d'exploitation de la nouvelle industrie, un pôle sans cesse croissant de développement. Ces nouveaux-venus changeaient-ils les façons de faire?

---

[93] S.A.S.P., Vicariato, Tutele, 293

[94] idem

UN PARCOURS SIGNIFICATIF: LES MERCATANTI-FORTI

Pour qui s'intéresse d'un peu près à l'histoire industrielle de Prato, les Forti sont une famille bien connue[95]: Beniamino di Samuel Forti installa à partir des années 1880 entre Isola, la Briglia et Casarsa l'une des plus grandes fabriques de Prato, un modèle d'intégration, de concentration (plus de 650 ouvriers), et de rationalisation productive et économique qui en fit également le théâtre des premières grèves organisées surgissant à Prato au début du XXè siècle[96] -un symbole des temps nouveaux et des transformations radicales en cours; transformations de l'entreprise, de l'entrepreneur et des relations de travail à la suite de la mécanisation et de la concentration. Le changement était bien réel.

Revenons sur les prémices du développement. Exemplaire, la famille Forti l'est d'abord du mouvement d'émigration vers Prato dont nous parlions. Laissons la parole aux souvenirs du petit-fils (Giulio di Beniamino) qui nous a laissé un témoignage fort intéressant des débuts de l'entreprise: *mio nonno Samuele Forti,* raconte-t-il donc des années après, *si stabili ancor giovane colla famiglia piccola a Montepulciano* (en provenance de Sienne comme on l'apprend plus loin dans le texte). *Li, aveva una piccola bottega di vendita al minuto di manifatture e faceva pure il merciaio ambulante andando con un carretto tirato da un ciuco ai mercati e fiere dei paesi vicini.* Un exemple de ces petits colporteurs parcourant la campagne et alimentant les courants d'échanges textiles. Une activité modeste que l'entreprenant fils Beniamino voulait accroître: *desideroso di migliorare e sviluppare il commercio paterno e comprendendo che l'ambiente piccolo di Montepulciano non si prestava a sviluppi, pensò di cambiare residenza. Nel '61 con la famiglia piccola, venne a stabilirsi a Prato...Aprì una bottega di manifatture al dettaglio in piazza del Duomo...Assicuratosi che gli affari a Prato potevano svolgersi in un ambiente più propizio che a Montepulciano, l'anno dopo nel '62 fu raggiunto dal suo babbo, la madre e il fratello...*Prato était bien devenu le lieu des bonnes affaires possibles pour un petit entrepreneur dynamique mais sans grandes ressources. Beniamino se livra à des activités variées: *Avviata la bottega di manifattura il*

---

95 En effet, il existe un ouvrage entièrement consacré à la fabbrication Forti, dont la partie plus intéressante est un cahier de souvenir rédigé par l'un des héritiers: cf G.Benelli *La fabbrica Forti in val Bisenzio*, Prato, Edizioni del Palazzo, s.d.; M.Lungonelli *Dalla manifattura alla fabbrica*, op.cit., y fait référence p.25-26, et A.Pescarolo *Modelli di industrializzazione..*, op.cit., y fait allusion p.51 et y consacre un assez long développement p.67-70. Il y a évidemment concordance de vues entre notre propre exposition, qui puise aux mêmes sources, et celle de ces deux auteurs.

96 A.Pescarolo, op.cit., p.68

babbo cercò di dedicarsi a qualche lavoro più redditizio. Fece qualche speculazione acquistando tessuti di fabbricazione locale e rivendoli poi all'ingrosso all'epoca in cui i compratori venivano a fare acquisiti. Sembra che provasse anche il commercio delle trecce di paglia da cappelli...in fine nel '63 tentò di interessarsi alla fabbriczione di tessuti. Fu appunto nel'63 che costituì una società con Silvio Mercatanti. Etranger au milieu et à la fabrication, Beniamino Forti avait en effet besoin d'un partenaire local qui soit capable de mener concrètement la fabrication des tissus. Silvio Mercatanti fut l'homme de Beniamino comme les Pacchiani avaient été ceux de Vincenzo Mazzoni.

Et pourtant, Silvio Mercatanti était lui aussi un nouveau venu de la fabrication: originaire de Figline, sa famille était engagée depuis fort longtemps dans des activités de briqueterie[97]; en fait, les choses allaient assez mal pour son père Felice et ses oncles Giustino et Valentino qui, endettés, étaient obligés de vendre un à un tous leurs biens[98]: en 1848, lors du partage familial, les héritiers de Felice, dont Silvio était le seul garçon, recevaient un peu moins de 5000 lires: une bien maigre somme. Silvio tentait donc lui aussi sa chance à Prato, exemple parmi d'autres de l'attraction textile sur une famille artisanale, quelque peu déchue. Il fit visiblement ses armes dans la fabriques des frères Cai: un bon apprentissage pour espérer voler de ses propres ailes, associé à B.Forti.

Chacun à leur manière, Forti et Mercatanti étaient donc très représentatifs du renouvellement du monde entrepreneurial. Ils choisirent de faire leurs affaires selon les recettes habituelles de Prato: *l'azienda della ditta Mercatanti e Forti si svolgeva secondo l'uso pratese di quei tempi: avevano un orditoio, qualche magazzino, un piccolo ufficio. Davano a filare e tingere, davano a incannare gli orditi a delle donne esterne, davano a tessere a tessitori a mano esterni, poi i tessuti a follatori, ai rifinitori, ai tiratoi tutte le operazioni che si svolgevano separatamente presso lavorazioni per terzi.* Au coeur des années 1860 donc le modèle de l'*impannatore* tenait plus que jamais un rôle fondamental. C'est grâce à cette possibilité de faire des affaires en ayant un capital extrêmement limité que les entrepreneurs pouvaient par la suite songer éventuellement à des modifications d'organisation.

---

97 Son père Felice di Lorenzo gérait en association avec son frère Giustino les fours situés à San Bartolommeo a Coiano: Lorenzo les avait acheté en 1824 à la famille noble Franceschi Marini de Borgo San Sepolcro pour 1660 écus: une grosse somme qu'il ne possédait pas, ce qui explique la constitution d'une société en accomandite avec un *possédant* de Prato, Vincenzo Carpini qui mettait le capital nécessaire: cf A.S.F., Notarile Moderno, Cecconi, p.36046

98 A.S.F., Notarile Moderno, Mazzoni, p.18144, 18145, 18147, 18149

Mercatanti et Forti, dont la société portait depuis 1868 les deux noms[99], pensaient en effet à des transformations: le premier pas, rapidement franchi, fut celui de l'installation d'une filature propre, dans un local loué à Santa Lucia; mais surtout, après neuf années de prospérité sous le signe de l'organisation traditionnelle des marchands-fabricants, ils achetaient à Carlo di Niccolò Mazzoni[100] *un fabbricato vasto diviso in casamenti Piazza Mercatale;* il comprenait *i motori dei due edifizi idraulici e le loro trasmissioni e puleggi, i quadri, i mobili e gli arredi dell'oratorio San Ambrogio*: encore un intéressant passage de propriété associé à un ultérieur témoignage de la réutilisation des édifices religieux déjà constaté à plusieurs reprises. L'achat était d'importance, près de 120000 lires étaient ainsi investies dans un bâtiment dont on espérait faire le coeur productif de la société[101].

Mais l'aventure fabricante commune s'arrêtait là: en 1873, les deux associés décidaient de mettre fin à la société. Comme le rappelle notre principal témoin, *nei 9 o 10 anni che durò la società col Mercatanti il capitale del babbo era aumentato di alcune centinaia di mila lire...* un accroissement tout à fait considérable si l'on pense à la modestie des capitaux initiaux. Lors du bilan définitif de la société, l'actif lourd en était évalué à un peu plus de 430000 lires, un peu plus de 240000 lires d'actif net. Un saut quantitatif avait de toute évidence été fait depuis le début de l'association: il date de l'achat de l'immeuble et de ses machines l'année précédente; un achat dont Forti avait assumé seul le poids, d'où sa volonté de poursuivre de façon indépendante l'aventure; il n'avait désormais plus besoin de laisser-passer et devait trouver bien encombrant un associé comme Mercatanti dont le capital investi dans la société restait modeste et qui accumulait les dettes envers elle.

Dès lors, la progression de l'entreprise Forti vers l'intégration de toutes les opérations ne cessait: *Il babbo separatosi dal Mercatanti ebbe il concetto di munire l'azienda dell'occorrente per eseguire quanto più possibile il lavoro nella propria fabbrica. Così oltre la filatura di S.Lucia che rimase a lui, ne impiantò altra piccola con macchinario nuovo nei locali di Prato, azionata da una turbina con l'acqua della gora, prese in affitto un'altra piccola filatura a Paperino (fuori porta Sta Trinita). Fece la tintoria occupando una parte della*

---

[99]Ufficio Notarile di Firenze, Beltrami 7964, (1870-73): l'acte rappelait comment en 1866 avait été créée une société en nom collectif sous l'appelation "Mercatanti e compagno", qu'ils désiraient maintenant modifier *in ossequio alle premure del socio B.Forti il quale, pel rilevante sviluppo presso dalla società fu costretto dividere conforme attualemente divide col sunominato S.Mercatanti le cure e le fatiche pel di lei progresso e perfezionamento nelle intraprese manifatture.*

[100] Il s'agit donc du fils de l'ancien maire de Prato dont il a déjà été fait mention à plusieurs reprises.

[101]Ufficio Notarile di Firenze, Beltrami 7964

corte dello stabile di Prato, poi mise la pressa per lustrare i tessuti, mise un certo numero di telai a mano interni. Con l'intento di fabbricare un nuovo stabilimento più adatto all'industria nel 1874 acquistò il podere dell'Isola con annesso mulino, dopo alcuni anni mise mano a fabbricarlo e cominciò a funzionare nel 79. All'Isola riunì la filatura portandoci le macchine di Prato e Santa Lucia insieme ed altre che acquistò alla ditta Del Soldato che cessava la lavorazione. Il locale era constituito dalle tre navate centrali con l'avancorpo. Nella parte posteriore furono collocate 2 folle 2 purghi e 2 garzi. Poi in seguito 2 straccioni a guazzo. Verso l'82 il babbo acquistò in società con la ditta Luigi Cecconi (altro fabbricante pratese) lo stabilimento della Briglia (antica cartiera poi ridotta a fonderia di rame). Fu coll'acquisto della Briglia...che si cominciarono a trasportare alla Briglia quei lavori che prima si facevano a Prato, in modo che in un certo tempo non rimasero che i telai a mano a Prato, il magazzino merci rifinite la pressa per lustrare...ed il banco e la sezione stracci. La fabrique totale se constituait, déconcentrée encore, mais profitant de tous les avantages du travail à la campagne (baisse des salaires notamment). Un exemple d'ex-urbanisation des activités sous l'impulsion de l'agrandissement, de la recherche d'espace et d'énergie. Au début du XXè siècle, on pouvait estimer que le *lanificio più importante del Comune di Prato è quello esercitato dalla Ditta A.G. di Beniamino Forti*[102].

Un modèle à suivre?

DE LA DIVERSITÉ, TOUJOURS

Forti ne fut effectivement pas le seul à tenter de mettre sur pieds une fabrique concentrée, intégrant verticalement l'ensemble des activités, sur un modèle très semblable aux *lanifici* existant dans le nord de la péninsule. Le parcours était souvent fort ressemblant: au départ de modestes *impannatori* qui investissaient au fur et à mesure des années les profits dans une maison de fabrique, un édifice hydraulique, des machines, et tentaient ainsi de rassembler en leur possession l'ensemble des activités de la manufacture dans le but de devenir auto-suffisants. Nous avions déjà vu la famille Romei à l'oeuvre, il en exista d'autres, stimulées par les initiatives de leurs confrères.

Lodovico Targetti fut l'un de ceux-là: à sa mort, en 1893, il était à la tête d'un établissement imposant situé à la Crocchia et doté de tous les secteurs de la fabrication textile[103]; l'édifice hydraulique avait été acheté en 1880 à Rodolfo

---

[102]Camera di Commercio e Arti di firenze, *Statistica industriale, Notizie sulle condizioni industriali della provincia di Firenze*, Firenze, 1911

[103]Ufficio del registro di Prato, Successioni, B.47, n°23

de G.B.Mazzoni pour 40000 lires (italiennes): une forte somme qui indiquait que la bâtisse avait déjà fait l'objet de transformations notables[104]. En 1893, l'ensemble était considérable, comprenant la demeure patronale avec jardin et la fabrique proprement dite où la vapeur avait désormais fait son apparition entraînant dans son sillage la construction d'une cheminée, symbole de l'ère nouvelle. Aux côtés de la vapeur se trouvait également l'électricité: deux énergies nouvelles qui s'additionnaient et complétaient dorénavant de façon décisive l'énergie hydraulique, incapable sans doute de faire fonctionner de façon continue l'ensemble des machines que comprenait cette véritable usine, depuis le lavage des laines, jusqu'à la finition et la teinture, en passant par le recyclage des chiffons, la filature, le tissage mécanique. Les plus grands constructeurs nationaux de machines, notamment A.Cerutti, étaient présents ainsi que les français (Le Roy), Belges (Houget et Teston), allemands (?) (Grossenhaimer Webshecht, Oscar Schimmel[105]) sans oublier les Mazzoni père et fils. L'ensemble des machines était estimé à plus de 63000 lires (italiennes). L'ensemble de l'actif de la fabrique, y compris les bâtiments, les machines, les crédits et les marchandises s'élèvait à plus de 360000 lires (it.) Quoique le décès soit bien postérieur à la date que nous nous sommes fixés, l'exemple nous semble devoir être cité en faveur de la tendance très nette d'un certain nombre d'entrepreneurs devenus désormais industriels à concentrer, intégrer et mécaniser leur entreprise. On assistait ainsi à la naissance de *lanifici* intégrés comme on pouvait en trouver dans le nord de la Péninsule, mais aussi dans la laine cardée, en Angleterre[106], en France et en Belgique dès le premier XIXè siècle, à l'instar d'un Ternaux à Sedan[107] ou d'un Biolley à Verviers[108].

Trois remarques: cela n'empêche pas ces industriels d'avoir recours au travail à domicile, essentiellement pour le tissage, et éventuellement à des entreprises plus spécialisées pour certains travaux; Targetti, par exemple, fait filer, carboniser et fouler une part de ses draps à d'autres, dans une mesure très modeste, mais significative toutefois de la nécessité ponctuelle de recourir aux services des entreprises *a conto terzi*, et de répartir les pertes éventuelles.

---

[104] Elle est en effet située au même lieu dit que l'ancienne foulonnerie Angiolini à laquelle fut ensuite ajoutée la filature et louée à Florent Filiot; à l'époque dont nous parlons, celui-ci a cessé depuis quelques années ses activités, il est donc possible qu'il s'agisse du même établissement.

[105] orthographe incertaine

[106] P.Hudson *Proto-indistrialisation: the case of the West Riding Wool Textile Industry in the 18th and early 19th centuries,*

[107] G.Gayot *De la pluralité des mondes industriels...*, op.cit.

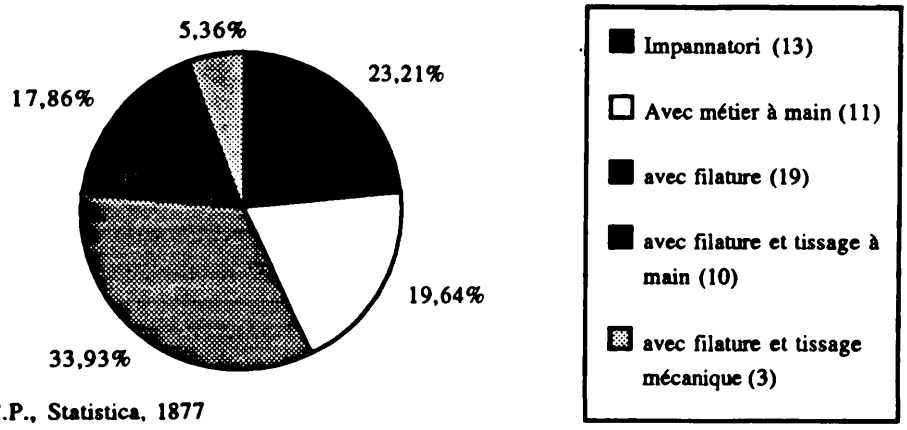
[108] P.Lebrun *L'industrie de la laine à Verviers pendant le XVIIIè siècle et le début du XIXè siècle*, Liège, 1948

D'autre part, la tendance à la concentration et à l'intégration des activités ne date pas des années 1860 puisque nous avons vu Pacchiani puis Gelli, Cai opérer un tel choix bien avant l'introduction de la laine mécanique et de la mécanisation massive. La concentration n'est donc pas essentiellement, ou seulement, une conséquence de la mécanisation.

Enfin, si cette tendance ne doit pas être niée, ni sous-évaluée, notamment par le rôle indirect d'entraînement, d'émulation qu'elle constitua, elle était loin de constituer le mouvement d'ensemble vers lequel tendaient les entrepreneurs de Prato: en 1927, quand C.Calamai écrivit son compte-rendu de l'industrie lainière dans la ville, il n'existait encore que 13 établissements complets organisés sur le modèle du *lanificio*[109]. La plus grande part des entrepreneurs n'avait donc pas effectué ce choix.

Au moment où s'achève notre enquête, un relevé opéré par la Commune de Prato sur la *filatura e tessitura della lana* dans la ville permet de faire le point sur les caractéristiques du monde entrepreneurial, à l'exception toutefois des entreprises uniquement spécialisées dans la finition qui n'apparaissent pas ici.

Les entrepreneurs de Prato en 1877



Source: A.C.P., Statistica, 1877

Un quart seulement des entrepreneurs (23, 21%) contrôlait filature et tissage et avait donc effectivement commencé à concentrer verticalement les activités et les risques. Seuls trois ou quatre de ces entrepreneurs étaient à la tête de tous les secteurs de la fabrication et pouvaient à ce titre réaliser entièrement seuls leur production, à l'exception toutefois du tissage dont une bonne partie restait effectuée à domicile, étant donné le faible nombre de

---

109 C.Calamai *L'industria laniera nella Provincia di Firenze*, Edito a cura della Camera di Commercio e Industria della Provincia di Firenze, 1927, p.80

métiers possédés par les fabricants: point besoin d'y revenir, nous avons vu qu'il s'agissait là d'une caractéristique de la ville sur la longue durée. Quand à ceux qui ne possédaient pas d'installations de finition, la majorité, ils avaient recours non seulement aux tisseurs à domicile mais aux entreprises spécialisées.

C'était au fond également la situation du grand nombre de fabricants qui ne s'étaient équipés que d'une filature. Ils étaient de plus en plus nombreux on le voit à faire ce choix: filant pour leur propre production, mais aussi pour le compte de ceux qui ne disposaient pas d'installations, ils étaient d'un côté industriels, et de l'autre continuaient d'organiser la production et de gérer leur entreprise comme les anciens marchands-fabricants, donnant à travailler à domicile et à finir aux héritiers des maîtres de la finition.

Les investissements nécessaires à l'équipement d'une filature différaient toujours grandement. Un certain nombre se trouvait sans doute dans une situation comparable à celle de Gaetano Mocai, qui mourait en 1886 en laissant à ses héritiers des machines *nell' Anificio* (sic) *idraulico tenuto in affitto di proprietà del Conte Guicciardini di Firenze* d'une valeur de 2000 lires[110]: l'ensemble était de construction ancienne, en bois, et animait un modeste travail. Il ne s'agit pas d'une survivance, au contraire. Comme par le passé, la location limitait les investissements de départ et l'on pouvait devenir filateur pour quelques milliers de lires. Ainsi Martino Sbraci se lançait-il dans l'aventure de la filature en 1875: *prese in affitto dai fratelli Bardazzi un edificio...nel dedicarsi alla detta industria fece quasi esclusivamente assegnameto sul credito e sui lucri che se ne riprometteva in quanto che non aveva capitali disponibili per l'acquisto delle macchine e per le spese necessarie*[111]: un indice de l'espoir qui animait le milieu; il n'était pas toujours fondé: *vedendo di non potere da solo sostenersi nel dicembre 1876 associò il signore Severino Vannucci negoziante in Prato.* Recours aux plus grands et bientôt dépendance ou faillite, c'était peut-être le lot d'un certain nombre, pas de tous, pourvu que la conjoncture soit bonne.

L'équipement d'une filature valait en moyenne entre 10 et 15000 lires: c'est ce qu'achetait à crédit Sbraci comme ce que possédait Pacchiani à sa mort. Il fallait y ajouter 20 à 30000 lires correspondant à la valeur moyenne de l'édifice hydraulique s'il n'était pas loué. Le montant des investissements s'était donc

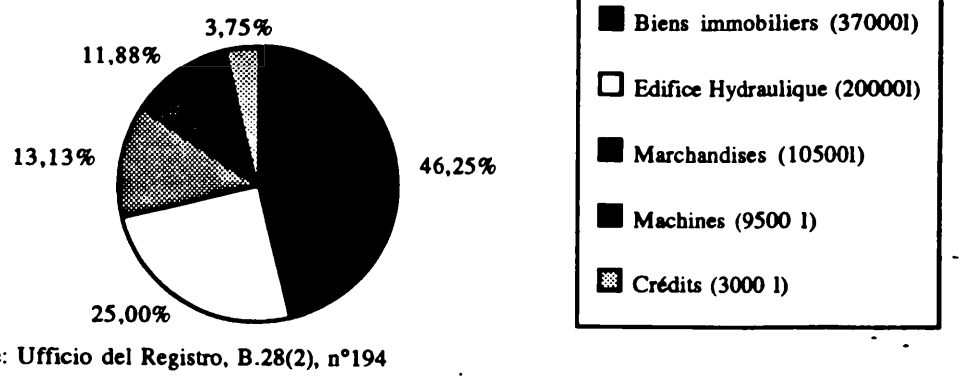
---

110 Ufficio del Registro, Successioni, B.284, n°269

111 A.S.F., Tribunale di Firenze, Fallimenti, 1886, fasc.37

accru, mais pas forcément de manière à rendre inaccessibles aux nouveaux venus les installations, au contraire nous l'avons vu. Au fond, le patrimoine moyen d'un "filateur" moyen tournait toujours autour de 50-100.000 lires. Ainsi Francesco Caramelli mourait-il en 1885 laissant un patrimoine net d'un peu plus de 70000 lires:

Patrimoine actif de Francesco Caramelli en 1885



Source: Ufficio del Registro, B.28(2), n°194

Son frère, lui, s'occupait de filature et de tonte, mais il louait l'édifice hydraulique de Coiano où il travaillait et ne possédait donc que 15000 lires de machines, un patrimoine total d'un peu plus de 43000 lires. L'équipement d'une filature pouvait donc être beaucoup plus modeste que les 43000 lires qu'y investissait au contraire D.Alphandery[112], l'un des plus grands industriels du temps, aux côtés de Pacchiani qui, lui, ne possédait que 15000 lires de machines, nous l'avons dit. Diversité des situations donc.

Elle se retrouvait dans la finition où continuaient d'exercer des entrepreneurs somme toute assez modestes, teinturiers qui ne s'étaient encore qu'imparfaitement adaptés au changement des temps, tondeurs aux modes antiques qui disparaissaient presque totalement, dont le patrimoine atteignait difficilement 20000 lires[113], qui faisaient faillite lors des crises. A leurs côtés naissaient également des entreprises beaucoup plus importantes dont la Campolmi et Cie fut un symbole cité par tous: fondée peu après l'unité, elle comptait parmi ses actionnaires certains des principaux négociants de la ville: Vannucchi, Forti, Mercatanti et Capolmi bien sûr[114]: en 1894, le capital social

---

[112]Ufficio del Registro di Prato, Successioni, B.20, 1877

[113]Ufficio del Registro, Successioni, se trouve un certain nombre de cas, qu'il nous semble inutile de détailler ici trop longuement. Exemple Bogani Filippo (URP, B.26, n°39), tondeur et teinturier: patrimoine net 12000 lires, Silli Alessandro (URP, B.28, n°239), teinturier: moins de 2000 lires; Livi Fortunato (URP., B.30, n°1), dont le père faisait partie de la société avec Colzi et Del Lena: laisse des dettes derrière lui, etc.

[114] Ufficio Notarile di Firenze, Campani, p.10489 (1894: Mercatanti vend sa part aux autres actionnaires pour 32500 lires It)

s'élevait à 130000 lires[115] qui montrait là aussi l'ampleur des investissements, le saut qualitatif et quantatif réalisé et l'importance des écarts existant dans le secteur.

Quoiqu'il en soit, ces entreprises spécialisées étaient en quelque sorte les pivots du système puisqu'elles servaient la plus grande part des entrepreneurs, depuis ceux qui possédaient filature et tissage mécanique jusqu'aux plus petits *impannatori*. L'enquête de 1877 met en effet en lumière le nombre important d'entrepreneurs (42, 86% pour être exact) qui ne possèdaient pas de machines à proprement parler: c'était le cas bien sûr des *impannatori* dont il est précisé qu'ils donnaient l'ensemble du travail soit aux entreprises *conto terzi*, soit aux tisseurs à domicile. Mais les entrepreneurs qui ne possèdaient que des métiers à tisser se trouvaient dans une situation semblable: tous les métiers étaient encore manuels; point de rupture par conséquent avec un passé qui remontait aux années 1830 quand nous avons constaté l'apparition dans les maisons de fabriques d'une pièce spécialement réservée aux métiers manuels les plus coûteux; au vu du nombre toujours extrêmement réduit de ceux-ci (jamais plus de six), ces entrepreneurs continuaient de toute évidence à utiliser les services des tisseurs à domicile. Au fond ce sont des *impannatori* avec métiers, une variante qui n'impliquait que peu de modifications dans la pratique et la gestion de l'entreprise. Il fallait toujours avoir recours à d'autres pour la filature, éventuellement le travail des chiffons, la finition: ainsi, la moitié ou presque, des entrepreneurs avait besoin des services des autres entreprises pour réaliser la production.

Un rapport communal du début du siècle nous décrit les façons de travailler de cette petite industrie, qui, insistait-on, *è antichissima nel nostro comune, ne forma quasi una specialità*. Voici donc comment opéraient ces petits *impannatori*: *il fabbricante acquistati gli stracci occorenti gli fa scegliere da pochi operai che tiene alle proprie dipendenze; fa i mescoli secondo il genere delle stoffa che vuole ottenere e dopo avergli fatti carbonizzare e fatta filare la lana resultante, ardisce la tela in casa e la da poi a tessere ad individui che anno i telai in proprio. Dopo la tessitura fa passare la tela per tutti gli stabilimenti di tintoria, rifinizione etc per ritirare poscia la pezza rifinita, misurata e impaccata; ed è tanta la perizia messa in opera da questi fabbricanti che nessun danno è*

[115]Ufficio del registro di Prato, Successioni, B.50, n°33: Vannucchi Odordo fu Cesare, décédé en 1894; patrimoine net de 423000 lires.

recato ad essi il continuo estendersi della grande industria, tanto da potere vivere a lato di essa sostendone vistosamente la concorrenza.[116]

Les *impannatori,* représentant un quart de l'effectif, autant que ceux qui concentraient filature et tissage, représentaient donc bien l'un des pôles toujours vivace du monde entrepreneurial. La modestie des origines était l'une des constantes; voici Augusto Brogi: *già filatore di lana nella fabbrica di un suo parente, nel 1854 abbandonò il mestiere e senza alcun suo capitale si dedicò alla mercatura fatto forte da vari negozianti presso quali potè trovare appoggio..Per qualche anno i suoi affari procedevano favorevolmente ed il suo nome venne ad acquistare una qualche considerazione..*[117] jusqu'à ce que la première crise ne sape le crédit sur lequel reposaient toutes ses affaires et n'emporte son entreprise. La fragilité caractérisait l'*impannatore*: *una volta nell'ingranaggio se ha fortuna e giudizio gira con quello (il capitale ricavato dalle speculazioni passate), se no viene stritolato e fa posto a un altro*[118]. En somme, pour ces entrepreneurs, la fabrication continuait d'être une spéculation, heureuse ou non.

Des liens multiples les liaient cependant aux grands entrepreneurs. Le plus souvent liens de crédits, mais cela allait parfois, rarement cependant, jusqu'à la dépendance totale. Ainsi Placido Vannucchi *intraprese nel 1873 la lavorazione dei tessuti di lana e come non aveva capitali proprii per provedere all'impianto delle fabbricazioni, acquisti di macchine, di materie prime, anticipazioni di salari, ricorse fin d'allora al credito...trovò senza molta difficoltà le richieste sovvenzioni..l'impianto fu naturalemente modesto; una macchina a mano e pochi operai a coadiuvare il lavoro indefesso al quale egli stesso si era posto, manmano poi ultimate le stoffe erano immediatamente vendute ai pochi clienti*: le schéma est désormais classique, modulé ici d'une dépendance nette vis à vis d'un plus grand négociant: les pièces, nous dit-on en effet, étaient tout spécialement vendues *alla casa Alphandery per conto della quale può dirsi che procedesse la fabbricazione...i rapporti (erano) così stretti da rendere la sua fabbrica quasi una dipendenza della medesima..la casa Alphandery sovveniva in danaro, in cessione di titoli a proprio favore coll'accettazione e il pagamento di cambiali facente carico al Vannucchi, e il Vannucchi passava o a titolo di vendita a prezzi e condizioni pattuiti, o in deposito per che fosse venduta in conto, alla casa Alphandery la maggior parte*

---

[116] A.C.P., Anagrafe, 20, 1907
[117] A.S.F., Tribunale di Firenze, B.17, fasc.209, 1872
[118] Germinal, 25/7/1901

dei suoi prodotti[119]. L'entreprise Vannucchi était donc à la limite de la sous-traitance: ne vivant que grâce au plus grand, ce petit fabricant était bien sûr la première victime lorsque la conjoncture s'enrayait, ce qui était justement le cas à la fin des années 1870 et provoquait immédiatement la faillite de notre petit *impannatore*.

Vannucchi est un cas limite, qu'il convient de ne pas négliger. Mais ce n'était pas là la situation de la majorité des *impannatori* qui prospéraient dans les périodes de bonne conjoncture grâce aux multiples opportunités du commerce: leur nombre continuait donc de fluctuer grandement: 13 en 1877, ils étaient plus de 42 en 1918, pour retomber à 20 en 1927.

Le monde entrepreneurial apparaissait donc toujours varié. En gros se dessinait une structure tri-polaire: d'un côté, les entrepreneurs qui faisaient le choix de l'intégration et se trouvaient à la tête d'entreprises très similaires aux *lanifici*, d'un autre, l'ensemble de ceux qui continuaient à faire leurs affaires en bons marchands-fabricants, utilisant massivement le recours au crédit, au travail à domicile et aux services des entreprises spécialisées: celles-ci constituaient donc le troisième pôle indispensable à la structuration d'ensemble et au fonctionnement de ce qui semblait bien constituer un système. Ainsi, par rapport aux pôles lainiers du nord de l'Italie ou même à d'autres centres de laine cardée, la spécificité de Prato semblait bien être la spécialisation plus importante des entreprises, la plus grande division du travail et des risques, qui, ailleurs, caractérisait plus nettement le travail de la laine peignée.

Les caractéristiques des produits *made in Prato* furent pour une grande part responsables de ces choix entrepreneuriaux, redisons-le: alors qu'en Italie du Nord, les produits de qualité moyenne et fine poussaient à la concentration et à l'intégration des activités, à Prato, l'orientation vers des produits de qualité plus commune rendait au contraire toujours économiquement satisfaisante la solution de la déconcentration et des entreprises *per conto terzi...le quali in produzioni così poco intensamente capitalistiche conservano vantaggi evidenti anche per il ricorso ad un capitale fisso sociale constituito dal territorio stesso, dalle abitazioni dei tessitori e degli imprenditori, ed a una forza lavoro che è in grado per motivi molteplici di sopportare la precarietà, la disoccupazione legata alla crisi. Il tipo di produzione prevalente a Prato rende fin dall'inizio meno competitiva l'impresa verticale, anche se l'aspirazione a confrontarsi con modelli produttivi di più alto registro tecnologico e di più raffinata qualità*

---

[119] A.S.F., Tribunale di Firenze, Fallimenti, fasc.712 (1879)

merceologica sarà a lungo parte integrante del patrimonio culturale locale, affiancata in modo ambivalente da una particolare fierezza di tutte quelle specificità che fanno del sistema produttivo pratese un modello fondato sul riuso dei materiali industriali e del territorio stesso.[120]

En fait, diverses productions coexistaient toujours à Prato et chacune avait, si l'on peut dire, ses entrepreneurs. Ceux qui firent le choix de l'intégration et de la concentration des activités étaient également spécialisés dans des productions de qualité plus fine pour lesquelles la surveillance des ouvriers, les nouveautés mécaniques se revélaient nécessaires. Mais l'orientation dominante et de longue durée dans les textiles de plus basse qualité permit la vitalité d'une structure fondée sur la déconcentration, la spécialisation des entreprises, le recours toujours important au travail à domicile. Du reste, les mêmes entrepreneurs pouvaient avoir des stratégies différentes selon les différents tissus qu'ils fabriquaient. A une telle diversité, s'en ajouterait bientôt une autre: celle du *Fabbricone*, installé par des autrichiens à la suite du tarif protecteur de 1887 et s'occupant exclusivement de laine peignée, elle représentait l'importation à Prato d'un modèle étranger: par sa spécialité, par sa taille, par l'ampleur des capitaux investis, la nouvelle usine ne correspondait en rien aux différents modèles de développement locaux; les entrepreneurs, et plus généralement l'ensemble du tissu urbain, éprouva donc à son égard, comme le note Pescarolo *una continua ambivalenza fra ammirazione per il produttivismo e sanzione etica della disumanità che implicava...piuttosto che il modello complessivo della fabbrica, furono singole parti di essa, probabilmente, ad esercitare un'influenza sul tessuto industriale pratese.*[121]

Un tissu riche et cohérent, dont il nous faut maintenant étudier de plus près la qualité et la solidité.

---

[120] A.Pescarolo *Modelli di industrializzazione..*, op.cit., p.67

[121] A.Pescarolo, op.cit., p.71

Chapitre 15

LES ENTREPRENEURS, LA FAMILLE ET LES AFFAIRES

Monde entrepreneurial multiple -des artisans aux *lanaioli*-, il évoluait des négociants aux industriels, des trafiquants aux commerçants. Cette diversité n'empêchait cependant pas l'existence de comportements communs à tout le groupe caractérisé par un ensemble de pratiques qui changeaient très lentement; qu'il s'agisse de rapports familiaux, de stratégie d'accumulation, de drainage des capitaux, les entrepreneurs de Prato firent preuve de plus de conformité que d'originalité: conformité des comportements à l'intérieur du groupe entrepreneurial mais aussi au sein de l'ensemble plus vaste des élites citadines auxquelles les plus grands s'agrégèrent; la référence au cadre plus vaste de la société urbaine est nécessaire pour comprendre la place qu'y prirent les entrepreneurs textiles, pour évaluer les éventuels éléments novateurs qu'ils y apportèrent.

Deux thèmes parcourent très schématiquement l'historiographie: l'un, ancien, soutenait l'affirmation simultanée au XIXè siècle du capitalisme industriel, de l'éthique individualiste et de la culture politique libérale; l'autre décelait l'échec global d'une telle affirmation en Italie, du moins jusqu'à une saison avancée du XIXè siècle: pays du retard de la révolution industrielle, du maintien de structures familiales et sociales encadrant fortement l'individu et freinant sa libre affirmation, la société italienne aurait longtemps vécue imprégnée des valeurs traditionnelles de ses élites anciennes; les quelques noyaux de capitalistes auraient été incapables d'affirmer des valeurs propres et auraient au contraire avant tout recherché la conformité aux valeurs dominantes, supposées en contradiction avec une véritable modernisation économique et sociale.

Au premier rang des enjeux, la famille: à l'individualisme capitaliste s'opposeraient les règles traditionnelles et coercitives de la famille ancienne; le thème a été recemment repris par P.Macry[1]: *Se la modernizzazione...si esprime nell'individualismo e nel nuclearismo dell'imminente società di massa, il cognome e la cultura della famiglia,* dont il montre toute l'importance dans la

[1] P.Macry *Ottocento. Famiglia, élites e patrimoni a Napoli*, Torino, Einaudi, 19

Naples du XIXè siècle, *ne sono tra gli ostacoli più tenaci*[2]. Alors, des individus modernes, nos entrepreneurs, ou des membres d'une famille qui résiste aux assauts de la modernité? Mais l'entreprise fut-elle jamais une affaire individuelle?

Intimement lié au problème de la famille et de l'entreprise, celui du financement des affaires: quel rôle jouent les structures de la parenté, les réseaux d'alliance dans la récolte des capitaux? Quels sont les apports extérieurs et comment s'organisent les réseaux de crédits? L'archaïsme de structures manquant de banques a souvent été mise en avant. Mais J.Bouvier a depuis longtemps renversé les termes de la proposition: on a les banques, ou plutôt le système de crédit, que l'on mérite.

Autre thème discuté, celui de l'investissement terrien des entrepreneurs: une fois constatée sa permanence, on y a vu le signe d'une volonté de conformisme social qui faisait de la terre le vecteur principal de l'intégration dans la société traditionnelle, un symbole de l'acceptation des valeurs du monde ancien en même temps qu'une fuite vers des investissements improductifs, stérilisation des capitaux accumulés dans l'activité industrielle et commerciale[3]; vision schématique déjà discutée par de nombreuses études ont . Nous tenterons donc d'évaluer l'ampleur et la signification de l'achat immobilier de la part des entrepreneurs de Prato, ainsi que son évolution éventuelle au cours du siècle.

Beaucoup de ces thèmes ont déjà été abordés de façon indirecte dans les pages précédentes, il ne s'agit donc ici que de systématiser des remarques faites précédemment, de rassembler les fils un peu dispersés qui ont déjà été noués: voilà qui permettra d'être plus rapide et d'aller droit au coeur des logiques entrepreneuriales.

1 L' ENTREPRISE, UNE AFFAIRE DE FAMILLE

INDIVIDUS OU FAMILLES?

Retour en arrière: Vincenzo Mazzoni et les Pacchiani semblent, comme d'habitude, nous présenter les deux versions antithétiques du problème; d'un côté, nous l'avons dit, un homme sans autre famille que sa femme et ses trop jeunes enfants; de l'autre, une famille multiple, Giovacchino étant, à l'heure

---

[2] Idem, p.261

[3] P.Macry reprend lui aussi ce thème, ainsi par exemple que G.Gozzini *Firenze Francese. Famiglie e mestieri ai primi dell'800*, Firenze, Ponte alle Grazie, 1989, p.105 et suivantes notamment.

où arrivait Mazzoni, le véritable chef de cette organisation complexe qui unissait sous le même toit diverses générations et noyaux familiaux. La rencontre du passé et du futur? La famille complexe, héritée d'une structure traditionnelle, était-elle destinée à s'effacer devant la montée des individus nouveaux, pour qui la famille se résumait au nid conjugal et ne faisait plus peser sur leur destinée les pesanteurs de décisions collectives?

Des individus entreprenants?

Vincenzo Mazzoni était certes seul à son arrivée à Prato, mais c'est en société qu'il fit fortune: sans le clan Pacchiani, que serait devenu notre aventurier des spéculations fabricantes? La société venait combler les insuffisances de Vincenzo Mazzoni, incapable de supporter seul les responsabilités et le poids de l'entreprise: individu isolé, il dut trouver les associés qui permettraient la réalisation de la fabrication envisagée, en mettant à sa disposition leur savoir-faire et leurs installations, qui lui ouvriraient l'accès au monde entrepreneurial pratésien, en lui faisant profiter de leurs relations dans le monde de la draperie locale ou des laines régionales.

Une fois père de famille, quel modèle reproduisait Vincenzo? Sûrement pas celui de l'indépendance de ses fils; au contraire, nous les avons vus habitués dès leur plus jeune âge aux mécanismes du négoce ou de la fabrication et restant bien au delà de leur majorité sous la domination de ce *padre padrone* qui continuait jusqu'à sa mort à décider du destin de l'entreprise comme de celui des membres de sa famille.

Le *self-made man* devait donc une bonne partie de sa réussite aux secours de l'association, et se comportait ensuite en chef de famille traditionnelle, décidant en patriarche du destin de tous.

Le cas est exemplaire: voyant surgir de nouveaux venus dans le monde entrepreneurial, on s'aperçoit bien vite que les auteurs des plus belles réussites étaient rarement des individus isolés surgis du néant. A l'autre extrêmité de la période étudiée, l'ascension de Beniamino Forti fut, nous l'avons vu, rapide: arrivé seul à Prato, il s'affirma vite dans le monde entrepreneurial, bouleversant même les modalités traditionnelles de gestion de l'entreprise. Mais la fortune de Forti fut loin d'être le fruit du travail solitaire d'un seul individu. Dès qu'il voulut s'intéresser de plus près à la fabrication, Beniamino, comme Mazzoni, chercha associé: il put ainsi profiter des connaissances de son partenaire pour s'initier au monde de la fabrique pratésienne, pour nouer relations et intérêts. Beniamino était-il du reste vraiment seul? Il apparaissait au contraire l'élément avancé d'une famille soudée qu'il s'empressa de faire

venir à Prato dès que les affaires s'y révélèrent prometteuses; un clan uni et muni de relations étroites que procuraient la communauté israélite: Beniamino épousa une Cardoso Laines[4] et sa fille un Bemporad[5], appelé à jouer un rôle important dans les milieux d'affaires florentins. Une famille, une société, un réseau, c'est bien ce qui soutenait l'individu entreprenant qu'était Beniamino Forti.

Un ensemble de facteurs d'autant plus évident dans la réussite de Giovan Battista Mazzoni, qui dut aux capitaux de son père et aux relations de son oncle un démarrage facile et prometteur: sans ces appuis familiaux, Giovan Battista aurait eu beaucoup plus de mal à réaliser dans les meilleures conditions son projet d'espionnage industriel. Il n'avait donc rien d'un entrepreneur sorti du néant, mais s'affirmait dès le départ comme un héritier qui mettait à profit les ressources accumulées par la famille et utilisait pleinement un réseau de relations déjà solidement ancré dans la société locale.

La cohésion familiale semblait en fait le facteur premier de la réussite entrepreneuriale: elle permettait de mobiliser hommes et capitaux, ressources et savoir-faire, orientant les énergies vers le but commun de sa collective promotion. Au contraire d'un carcan empêchant l'affirmation de l'individu entreprenant, la famille était bien souvent la condition initiale de sa réussite et de son affirmation; loin d'être des individus dégagés de tous liens familiaux, les nouveaux venus étaient en général les représentants de famille unie dont l'entière mobilisation permettait l'espoir d'une réussite.

Rien de surprenant à cela: les histoires entrepreneuriales du XIXè siècle sont histoires de familles[6]. Comme le rappelait J.P.Hirsch, *Philippe Ariès a beaucoup contribué à détruire un lieu commun lorsque, faisant valoir la "prodigieuse excroissance du sentiment familial" dans les moeurs contemporaines, il concluait: "ce n'est pas l'individualisme qui a gagné, c'est la famille"*; et Hirsch d'ajouter: *dans toute entreprise, le rôle éminent des liaisons familiales est une évidence; la façon dont elles jouent l'est beaucoup moins.*[7]

---

[4] Clementina fu Daniele cf Ufficio del registro di Prato, Successioni, B.44, n°44; le mariage a été célébré en 1857, avant la venue de Beniamino à Prato.

[5] Ufficio notarile di Firenze, Beltrami, 7968, 1876-77: Ernesta Forti épouse Michelangelo di Giuseppe di Isach Bemporad.

[6] Il est inutile de rappeler ici une littérature abondante; pour le cas italien, P.Macry, op.cit., p.221, note que *il dinamismo delle borghesie d'impresa assomiglia a un affare di famiglia, più che ad una vocazione di singoli individuali.* Familles encore que les Caprotti et les Crespi étudiées par R.Romano, les Mazzonis de F.Levi, les Florio de S.Candela, familles entrepreneuriales étudiées également par G.Fiocca pour la ville de Milan. cf Bibliographie.

[7] J.P.Hirsch *Les deux rêves du commerce.*, op.cit., p.119; la citation de P.Ariès est extraite de *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, p.460-461.

Comme partout ailleurs, famille et entreprise sont profondément liées à Prato, mais sur quelles bases était organisée la famille?

Une constellation de familles complexes[8]?

Les Pacchiani semblaient loin d'être les seuls à cohabiter sous le même toit. Bon nombre de familles précédemment rencontrées étaient de structure complexe: cohabitaient les parents et leurs enfants mariés, mais aussi les oncles, mariés ou non, les tantes nubiles, la grand-mère désormais veuve, un ensemble parental assez large que dominait la figure de l'homme le plus âgé du groupe.

Chez les Soffi-Ghibellini, la règle était la même depuis des décennies et se poursuivaient jusqu'à la ruine du début du XIXè siècle. Deux frères, Vincenzo et Antonio Franco de Gio Bartolommeo, prenaient officiellement le bail de la foulonnerie en 1680; si le hasard concentra par la suite l'ensemble du patrimoine familial en la personne de Bartolommeo di Vincenzo, ses cinq fils restèrent sous le même toit; Francesco, le fils aîné, assuma après la mort de son père la gestion des affaires familiales, reprise en main après son décès par ses frères et son fils aîné, sous la direction de qui l'économie domestique précipita, comme nous l'avons vu. Jusqu'à la ruine, personne n'avait quitté le toit familial, tous avaient suivi leur chemin selon une distribution des rôles organisées par le père de famille.

Rien de fondamentalement différent chez les Conti, les Angiolini, les Franchi, les Cocci, en général chez la plupart des artisans de la finition qui tous montraient une certaine propension à l'unité fraternelle: elle permettait entr'autre de mettre à profit un nombre de bras élevé limitant ainsi les nécessaires apports extérieurs: pas de ministres, mais des frères qui se partageaient les tâches, c'était semble-t-il le modèle dominant de gestion d'entreprises artisanales qui aspiraient à devenir grandes; comme sur une métairie, serait-on tenté de dire, le nombre de bras étaient si possible proportionné au travail. L'unité avait bien sûr d'autres avantages: elle permettait également de concentrer les efforts financiers, de réaliser des économies de coûts que les familles séparées n'auraient pu faire, d'accumuler ensemble un patrimoine qu'il aurait été bien difficile de mettre sur pied séparément.

---

[8] Pour des raisons d'évidente simplification, nous regroupons ici sous le terme de familles complexes les familles étendues (familles avec une seule unité conjugale mais autres parents convivents, différents des fils) et les familles multiples (familles avec deux ou plusieurs unités conjugales).

Les *lanaioli* ne se comportaient pas différemment: les exemples sont nombreux; voici la famille Nistri: deux frères, Giuseppe Maria et Tommaso Nistri, s'étaient lancés dans la fabrication des draps dans les années 1770; ils vivaient bien sûr sous le même toit qu'ils partageaient également avec leur frère cadet Franco. Les fils de Tommaso vivaient eux aussi avec leur père et leurs oncles: lorsqu'en 1781 mourait l'un d'eux, Gaspero Maria, la maison regroupait son oncle paternel Franco, ses frères, Giovan Battista et Settimio, sa soeur célibataire Anna, sa femme et ses deux enfants: sept personnes, trois générations, un ensemble uni désormais sous la direction du frère le plus âgé, Settimio.

Une organisation destinée au déclin? Les nouveaux venus du XIXè siècle ne semblaient pas plus de libres individus entreprenants que leurs prédécesseurs. Les Bresci, nous l'avons vu, étaient deux frères qui continuèrent jusqu'à leur mort leur communauté de vie et d'entreprise, aidés et relayés par leurs fils respectifs; même constatation chez les frères Cai, qui cohabitèrent avec femmes et enfants jusquà la seconde moitié du XIXè siècle, pour ne pas parler encore des frères Gelli dont la communauté fut la règle de vie...des exemples ponctuels certes, mais qui semblent pourtant indiquer l'importance du phénomène et sa relative permanence dans un arc de temps très large: l'union familiale restait la condition première de l'affirmation dans la société entrepreneuriale, au XIXè siècle comme auparavant.

Une mesure plus précise de l'importance des structures familiales complexes dans le milieu entrepreneurial serait bien sûr souhaitable; deux sources pourraient être mises à contribution pour une recherche plus approfondie de ce phénomène: d'une part les *Riscontri delle bocche della città, sobborghi e contado* des années 1773-1774[9] et bien sûr le recensement de 1841 dont le traitement informatique est en cours d'élaboration pour l'ensemble de la Toscane[10]. N'ayant pu pour l'instant mener une telle étude, il faut ici satisfaire notre curiosité par des indices glanés au fil des pages de notaires ou des registres de tutelles: ils convergent pour nous faire penser à l'importance maintenue de la famille complexe dans le milieu entrepreneurial.

Rien d'extraordinaire à cela. Ce type de famille a conservé en Toscane jusqu'à l'heure actuelle un poids bien supérieur à la moyenne nationale: en 1971, 25,3 des familles toscanes étaient de type complexe, contre 16,9% pour

---

[9] S.A.S.P., Comune, Atti di finanza, 2250

[10] L'étude est menée notamment sous la direction de C.A.Corsini.

l'ensemble de l'Italie[11], la région n'était dépassée que par les Marches et l'Ombrie (respectivement 27,1% et 27,5%). Un phénomène lié à la persistance de la *mezzadria* dont le corollaire en terme d'organisation familiale est une structure où coexistent parents et enfants, frères et soeurs pour la gestion d'un domaine auquel la famille est strictement liée et proportionnée[12]. Le milieu rural est donc le lieu essentiel de persistance de cette organisation familiale spécifique.

Les études démographiques relatives à la commune de Prato confirment à la fois la persistance et la répartition territoriale du phénomène; persistance car *nel corso di un secolo la perdita della famiglia è poco meno di un componente a Prato...comunque minore di quella dell'intera Toscana*[13], mais d'autre part *esiste una precisa dicotomia...fra città e campagna, sia in termini di ampiezza media della famiglia, sia in termini di distribuzione delle famiglie*[14]: en 1841, *il 68,7% delle persone del centro sono comprese in famiglie nucleari, rispetto al 50,5% della campagna*[15], pourcentage qui du reste s'élève à plus de 75% si l'on considère les familles appartenant au secteur textile[16]. Corsini met donc ainsi en lumière une très nette différence entre ville, lieu de nucléarisation précoce de la famille, et la campagne, lieu de maintien de structures complexes.

Dès lors, le comportement que nous croyons percevoir chez les familles entrepreneuriales n'est pas de simple conformité avec les moeurs générales de leur entourage. L'intérêt d'une étude plus fine est donc évident. L'impression n'est pourtant pas forcément trompeuse: G.Gozzini, analysant les données du recensement florentin de 1810, a noté que les familles complexes (étendues ou multiples) étaient numériquement plus importantes parmi les couches

---

11 M.Paci *La struttura sociale italiana. Costanti storiche e trasformazioni recenti*, Bologna, Il Mulino,Universale Paperbacks, 1982

12 De nombreuses études ont été consacrées à ce thème sur lequel il est inutile de s'arrêter ici: voir notamment P.Laslett *Caratteristiche della famiglia occidentale*, in *Famiglia e mutamento sociale* a cura di M.Barbagli, Bologna, Il Mulino, 1977, p.98; C.Klapisch, Demonet M. *"A uno pane e uno vino": la famille rurale toscane au début du XVè siècle*, A.E.S.C., 1972, 27.etc..M.Paci, op.cit., p.65 synthétise les résultats de ces différentes recherches: *l'ipotesi che si può formulare..è che la mezzadria ....abbia costituito un forte incentivo al mantenimento in Italia della famiglia estesa ben oltre il XVII secolo...E infatti sulla base del più spinto sfruttamento della forza lavoro familiare (che perciò si vuole numerosa e gerarchicamente organizzata) che il mezzadro può far fronte alla varietà dei lavori richiestigli e al peso gravoso del reparto.*

13 C.A.Corsini, *Le trasformazioni demografiche e l'assetto sociale*, in *Prato, storia di una città*, op.cit., vol.3, tome 1, p.383

14 Idem, p.384

15 Idem, p.386

16 Idem

aisées[17], et se retrouvaient de façon très nette par exemple chez les entrepreneurs de la soie[18]. Voici qui semblerait donc confirmer les impressions diffuses que nous a laissé la fréquentation des familles entrepreneuriales de Prato.

Un tel comportement est évidemment lié à la nature de l'activité et témoigne de la volonté de profiter au mieux toutes les potentialités de la famille. Potentialités de travail et de savoir-faire, potentialités de diversifications des activités, potentialités financières que permet l'union. Pour une organisation cohérente de cet ensemble de facteurs essentiels à la réussite du groupe, le contrôle du père de famille sur les destins individuels est très strict.

Une organisation inégalitaire

Inégalitaire, la famille l'est par nature: au sommet de cette structure hiérarchisée, l'homme le plus âgé du groupe prend en main la destinée collective, définit les rôles, décide du sort de chacun pour le bien de tous, gère en somme les hommes, le patrimoine et l'entreprise dans le but d'accroître le bien commun. Les familles Mazzoni et Pacchiani nous ont déjà suffisamment donné l'occasion d'évoquer cette figure du *padre padrone* dont personne n'a légitimement le droit de discuter le jugement. Qu'il s'agisse de familles multiples ou non, l'autorité du père est incontestable, si ce n'est incontestée.

Les fils ont donc devoir de soumission, obligation de suivre consciencieusement les volontés de leurs aînés, d'oeuvrer au bien commun. Ils sont néanmoins l'élément fort de la famille, chargés d'en reproduire le nom et d'en conserver l'unité; ils peuvent du reste être sûrs d'en retirer l'essentiel des fruits: les fils sont les principaux héritiers du patrimoine familial qu'ils se partagent à égalité; les filles, dotées, ne reçoivent que la légitime, une part toujours nettement inférieure à celle de leurs frères[19]; contrairement à eux, elles sont destinées à quitter le toit paternel pour s'intégrer dans une autre famille; éléments mobiles, elles ont évidemment un rôle important dans les stratégies matrimoniales, mais ne comptent que marginalement dans la famille,

---

17 G.Gozzini *Firenze francese. Famiglie e mestieri ai primi dell'800*, Firenze, Ponte alle Grazie, 1989, p.73-74

18 Idem, p.108 et suivante

19 Pour plus de précisions, cf Cantini *Leggi e Bandi*, 1814, n°182

toute entière dominée par la *logique du nom*[20] dont l'ensemble des efforts tendent à conserver le patrimoine à la lignée des héritiers mâles.

A cet égard, le milieu entrepreneurial fait preuve d'une remarquable continuité; les modifications introduites par le code civil français à l'époque napoléonnienne furent largement refusées: pas question d'accepter la communauté des deux époux, ni de respecter l'égalité successorale des enfants quelque soit leur sexe. Le testament et les contrats de mariage sont là pour témoigner du rejet général de ces nouveautés qui perturbaient les logiques familiales; même sort fut plus tard réservé aux nouvelles lois de l'Italie unifiée qui instauraient l'égalité des divers membres de la famille et prévoyaient surtout la division des biens en parties égales sans distinction de sexe: un élément qui continuait d'être perturbateur à la fin du XIXè siècle et auquel les testaments se chargeaient toujours de remédier: il en allait de l'intégrité du patrimoine et du maintien des mécanismes depuis longtemps mis en place de dévolution des biens et de répartition des rôles dans la famille. Là logique du nom n'avait pas dit son dernier mot, pour le plus grand bien des entreprises.

Restaient cependant à assurer l'unité du patrimoine, et surtout au sein de celui-ci l'unité de l'entreprise commerciale, malgré l'égalité des droits des fils à la succession: la tâche était loin d'être évidente, aussi tout l'art du père de famille était-il de définir des rôles et de prévoir des mécanismes successoraux qui puissent maintenir cette nécessaire unité, au delà de la volonté de ses descendants.

GÉRER LES CARRIÈRES ET ORGANISER LE FUTUR

Carrières, vocation et succession chez les Nistri

La famille Nistri, nous l'avons dit, était multiple: dans la seconde moitié du XVIIIè siècle, les trois fils d'Antonio Nistri vivaient sous le même toit, partageaient le pain et le vin, les biens et le *negozio di lana e lino* que les deux aînés, Tommaso et Giuseppe Maria, avaient mis sur pied; les minutes notariales nous permettent d'entrer dans les rouages des décisions familiales.

Une politique matrimoniale assez stricte régit les destins des deux premières générations aux fins de la concentration du patrimoine: Tommaso fut le seul des trois frères à prendre épouse -un indice de la diffusion du célibat, arme bien connue pour éviter la dispersion des biens? Le cas est trop limité pour en décider, contentons-nous de remarquer. De ses quatre fils, trois certes se

---

[20] L'expression est reprise à P.Macry, op.cit.

marièrent; mais Antonio, l'aîné, le fit, semble-t-il, contre la volonté paternelle: son mariage précoce entraîna son départ de la maison commune; cette rupture de l'ordre familial ne lui fut pas pardonnée: sa descendance fut désormais exclue de tous les partages familiaux qui tentaient de maintenir intact un patrimoine en formation; l'exclusion frappait qui enfreignait les règles d'obeissance.

Les trois autres héritiers de Tommaso furent fils et neveux soumis, à l'autorité paternelle, puis à celle de leur oncle Giuseppe Maria, promu chef de famille après le décès de son frère: ainsi entre en scène l'oncle paternel, personnage de poids dans le cadre de la famille élargie[21], qui conserve toujours un rôle non négligeable dans les familles nucléaires, en particulier lorsque meurt le père. Soumission voulut dire pour l'un des fils de Tommaso embrasser la carrière ecclésiastique: la vocation, dont rien ne permet évidemment de mettre en doute la sincérité, rencontrait heureusement les stratégies familiales. Le hasard des naissances également, car seul l'un des deux fils mariés, Gaspero Maria, eut le bonheur d'être père: l'ensemble des stratégies successorales de la famille convergèrent donc vers ses deux fils; ils étaient désignés par un sort que l'on avait contribué à former, pour hériter de l'ensemble du patrimoine familial.

C'est bien ce qu'affirmait leur grand oncle paternel Giuseppe d'Antonio lorsqu'il testait: placé devant la nécessité de projeter l'avenir de sa famille, Giuseppe lèguait l'ensemble de ses biens aux petits-fils de son frère aîné, non sans prévoir une phase d'usufruit pour ses neveux, Giovan Battista, Settimio et Gaspero Maria, le père des élus.[22]

A terme, tous les membres du clan faisaient de même, même si les biens prenaient momentanément des chemins de traverse: le dernier fils vivant d'Antonio, Franco, semblait privilégier une sorte de succession entre célibataire: c'est à son neveu Giovan Battista, chanoine, qu'il donnait ses biens; celui-ci faisait de même et donnait à son tour l'ensemble de ses biens à sa soeur célibataire Anna: il lui revenait en dernière instance de faire parvenir ce patrimoine à ses neveux, ce qu'elle fit par testament en 1797[23]; dernier de la

---

21 C'est ce que faisait remarquer déjà P.Macry pour le cas napolitain; de nombreux témoignages en confirment le poids dans les structures familiales des entrepreneurs de Prato: on les retrouve dans les conseils de famille, on en recommande l'obeïssance aux fils dans les testaments: ainsi Maddalena Pacchiani, veuve Pittei, recomandait à ses enfants *rispetto e deferenza al reverendo Francesco Pittei, loro zio paterno e a Anna Pittei loro zia che dovranno considerare come loro madre...*: A.S.F., Notarile moderno, Mazzoni, p.18149, Testament 1819; de nombreux autres exemples vont dans ce sens; nous ne pouvons développer et du reste, le phénomène est bien connu.

22 A.S.F., Notarile moderno, Ceri, p.29485, Testament de 1779

23 A.S.F., Notarile moderno, Varrocchi, p.30135

liste, Settimio testait en faveur de ses neveux en 1805[24]: ainsi la boucle se refermait, les deux enfants concentraient désormais l'essentiel du patrimoine des Nistri.

Qu'était devenu pendant tout ce temps le négoce? Il avait suivi une ligne plus directe: Tommaso et Giuseppe Maria l'avait commencé ensemble, les fils de Tommaso, Settimio et Gaspero Maria, y furent initiés et le poursuivirent sous la direction de leur oncle: la mort rapprochée de Giuseppe Maria et de Gaspero Maria en laissa l'entière direction à Settimio: bien sûr, tous y avaient une part, mais un seul le dirigeait de fait et personne ne songeait à contester cette répartition. Ce fut donc sous la direction de leur oncle paternel Settimio que les deux héritiers de la famille, Antonio et Tommaso, s'initièrent au négoce et firent leurs premières armes: ils en héritèrent donc très naturellement, continuant jusqu'en 1821 à vivre *in perfetta comunione e hanno ritenuto in società il negozio di fondaco che tengono aperto in questa città conosciuto sotto la ragione "Settimio e nipoti Nistri"*[25].

1821 marque une rupture dans l'histoire patrimoniale familiale: les deux frères qui avaient vécu depuis si longtemps ensemble au sein d'une famille élargie, ayant désormais femmes et enfants, décidaient de diviser leur patrimoine commun. Ce n'était pas la première fois que cela arrivait dans la famille Nistri: en 1781 déjà, après les morts rapprochées de Giuseppe Maria et de Gaspero Maria, un partage avait été fait entre tous les héritiers[26]; partage qui n'entamait en fait en rien la fondamentale unité patrimoniale puisque les mécanismes complexes des sucessions faisaient revenir l'ensemble des biens aux deux héritiers désignés depuis longtemps; en 1821, les destins se séparaient sans espoir de retour: les enfants des deux frères recueilleraient chacun l'héritage paternel. Pourquoi ce changement? Les frères Nistri faisaient leurs comptes: avec chacun près de 130000 de biens immobiliers, une maison de maître à Prato et quatre métairies chacun, ils pouvaient assumer leur rang et assurer l'avenir de leurs enfants, les bienfaits de la communauté n'avait plus de raison d'être aussi prégnantes que par le passé. Un seul élément restait commun: le négoce, *da continuarsi anche in appresso in società*; il persistait en effet jusqu'au tournant du siècle, jusqu'au retrait des héritiers dans la position plus confortable de *possidenti*. Giuseppe di Tommaso mourait en 1888, héritier content d'une longue famille de négociants dont la solidarité familiale avait été un rempart constant contre les dangers de division du patrimoine: lui-même

---

24 A.S.F., Notarile moderno, Varrocchi, p.30135
25 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36037
26 A.S.F., Notarile moderno, Varrocchi, p.30111

lèguait à son fils unique, héritier de près de 70% de sa fortune (le reste revenant à ses trois soeurs) la coquette somme de 120000 lires, en maison, métairies et crédits.[27]

Prégnance de la discipline familiale, célibat ou vocation ecclésiastique des frères cadets, rigueur successorale qui tendait à concentrer l'ensemble du patrimoine et à préserver coûte que coûte l'unité de l'entreprise familiale, telle furent quelques-unes des lignes d'action des Nistri: une attitude commune?

L'unité et ses limites

Les testaments étaient l'occasion pour les chefs de famillle de prévoir soigneusement les détails de leurs successions: ils s'attachaient à redire les règles de conduite que leurs héritiers devaient poursuivre. L'unité était l'exigence première, la condition *sine qua non* du succès; tout bon père de famille tentait d'en inculquer la morale exigeante à ses descendants, il leur redisait avec toute la solennité des dernières volontés leur devoir de vie commune. Pacchiani l'avait fait, la pratique était en fait courante; inutile de reproduire ici toutes les recommandations testamentaires insistant sur *la buona unione e armonia* que les parents prêchait à leurs enfants; l'exemple d'Anton Maria Becherini, testant en 1731, suffit à indiquer les vertus de l'union; il exortait en effet ses trois fils *a vivere in santa pace, e detti tre a non dividersi, ma tirare avanti ciascheduno i suoi negozi per utile comune, atteso che così vengono a mantenersi in buono stato di famiglie, e con la discordia vanno in rovina*.[28] Voilà qui indiquait clairement les motivations d'une unité considérée comme le fondement de toute fortune possible, le moyen de réaliser l'accumulation indispensable à l'ascension économique de la famille, incapable de survivre sans ce secours de différentes unités familiales. La famille multiple, c'était aussi la multiplicité des activités...

Unité réelle ou voeu paternel destiné à rester lettre morte? Les cas diffèrent. Nous avons constaté la persistance de familles unies pendant des générations; mais de nombreuses divisions entre frères, entre oncles et neveux purent également suivre à plus ou moins long terme le décès du chef de famille: nous y avons trouvé l'une de nos plus intéressantes sources notariées. Souvenons-nous que les frères Mazzoni se divisèrent, ainsi que Vincenzo Pacchiani et ses neveux; ces derniers cessèrent également à terme toute communauté; nombreux les avaient précédés ou les suivaient dans cette voie:

---

[27] Ufficio del Registro di Prato, Successioni, B.29, n 170
[28] A.S.F., Notarile moderno, Ambrogi, 25226

sans les rappeler tous, il suffit d'évoquer les Angiolini, les Martini, les Reali, les Caponi, les Bacci, les Livi etc etc pour s'apercevoir que grands ou moins grands, beaucoup choisissaient les voies de l'indépendance: un triomphe de la famille nucléaire, une volonté d'échapper au contrôle d'une famille élargie? Sans doute. Mais deux nuances doivent être apportées: d'une part, la division de fait n'empêchait nullement la collaboration, la proximité est facteur d'unité[29]; d'autre part, lors des divisions, la plupart des jeux étaient faits, les fortunes largement constituées, les rôles bien définis: en somme, on se divisait la plupart du temps lorsque la fortune était déjà bien établie, lorsque chacun pensait pouvoir poursuivre seul son chemin d'ascension sociale; deux tensions opposées coexistaient: d'une part, la reconnaisance de la nécessité de l'unité aux fins de l'accumulation, le désir de se mettre à son compte et d'être son propre maître qui se contentait mal de la situation de soumission qu'impliquait nécessairement le respect des décisions du chef de famille: l'impatience de Gaetano Mazzoni était grande, il ne fut sûrement pas le seul.

Certains décidaient de voler de leurs propres ailes avant la mort de leur père, tel, nous l'avons vu, Antonio Nistri; bien avant lui, le fils aîné d'Anton Maria Becherini était parti à Venise au début du XVIIIè siècle tenter de faire fortune; de tels départs prématurés, quoique rares, se retrouvent ça et là au fil des histoires familiales: une même condamnation sanctionnait ce refus manifeste d'obeissance, ce comportement déviant; s'il évitait d'être totalement déshérité, ce fils trop indépendant ne recevait que la portion congrue de la légitime, en l'occurrence le plus souvent les capitaux que lui avait confiés son père au moment de son départ: dès lors, ce fils n'était plus partie prenante des partages familiaux, sa descendance était éloignée de toutes les questions patrimoniales ultérieures.

Ainsi en allait-il dans la famille Nistri, de même en avait décidé Anton Maria Becherini à l'égard de son fils Silvestro qui ne recevait que 100 écus, alors que les autres se partageaient l'ensemble du patrimoine: cette mesure précisait le testateur n'était pas le fruit de *l'odio o mal volontà che porti a detto Silvestro...*(ma) *perchè giudica che ogn'uno deve avere del bene, poichè quello ha acquistato il capitale in Venezia ed esso testatore gl'ha rilasciato, e questi hanno faticato in Prato e si sono sempre portati bene, ajutando con le loro*

---

29 De nombreux travaux contemporains ont insisté sur ce fait, en particulier Litwak qui *ha sottolineato..che non già il nucleo isolato, bensì il nucleo inserito in una rete di parentele flessibile appare oggi il più adatto a rispondere alle esigenze della famiglia e della società, proponendo per questo tipo di famiglia il termine di "famiglia estesa modificata" definita come "una serie di famiglie legate su basi egualitarie, con una forte accentuazione di questi legami come un valore in sè"*, cf M.Paci, op.cit, p.75 et E.Litwak *Occupational Mobility and Extended Familiy Cohesion* in American sociological review, XXV, I.

industrie la casa e cooperando all'accrescimento del patrimonio del testatore, quale era una volta assai tenue, ricevano mediante questa disposizione una ben giusta corrispondenza e adeguata remunerazione.[30] En somme, l'héritage était la récompense de l'assiduité à accomplir sa part de fatigue et son devoir de fils. L'exclusion sanctionnait qui sortait du giron familial, et refusait ainsi explicitement ou non le rôle qui devait normalement lui être attribué dans la distribution des tâches familiales: une organisation mise en place bien avant la mort du père qui pemettait à la fois d'assurer la promotion familiale et de maintenir l'unité de l'entreprise.

La distribution des rôles

Plusieurs cas de figure existent: à ses débuts, l'entreprise semblait devoir mobiliser toutes les énergies familiales, plusieurs fils étaient alors poussés vers les entrepôts, les boutiques, la gestion quotidienne d'activités complexes qui réclamaient de multiples soins et énergie. L'unité familiale était alors un dogme qui permettait d'éviter le démembrement de l'entreprise. C'est ce qui se passa dans la famille Pacchiani, où les deux fils de Filippo furent initiés aux secrets des bains, de même chez les Mazzoni où tous étaient convoqués pour la bonne réussite de l'oeuvre paternelle. De même chez les Conti, les Angiolini, les Martini, les Cocci: on n'en finirait pas de citer les familles qui choisirent de mobiliser ainsi leur capital humain aux fins de l'activité négociante et fabricante alors à ses prémisses ou dont la consolidation exigeait les efforts de tous.

Arrivé à un stade ultérieur du développement familial, quand les affaires avaient d'ores et déjà apporté une prospérité consolidée à la famille, le premier souci n'était plus le développement de l'entreprise, mais son intégrité, l'initiation négociante semblait alors progressivement réservée à un seul des fils, qui, en cas de division, était donc l'héritier désigné pour assurer la continuité de l'entreprise familiale. Il devenait dès lors de première importance d'orienter les autres fils vers des carrières alternatives. Beaucoup choisirent la vocation ecclésiastique.

Des prêtres

La forte cléricalisation des familles entrepreneuriales, que nous avions déjà rapidement évoquée, frappe en effet: les Soffi-Ghibellini comptaient au milieu du XVIIIè siècle, nous l'avons dit, un négociant et trois chanoines,

30 A.S.F., Notarile moderno, Ambrogi, 25226

chacun des frères Pacchiani envoyait l'un de ses fils au séminaire puis à la prêtrise; dans la famille Conti, à la fin du XVIIIè siècle, trois des héritiers de Gaetano étaient prêtres; ce n'était du reste pas les premiers dans la famille à embrasser l'habit ecclésiastique: un de leur grand oncle l'avait fait avant eux.

Pourquoi une telle propension au sacerdoce? Au delà des problèmes de vocation personnelle, il semble évident que la carrière ecclésiastique présentait à Prato comme ailleurs beaucoup d'avantages pour les familles: l'habit sacerdotal permettait à la fois de caser des fils et de conserver à terme l'intégralité du patrimoine; les prêtres agissaient en célibataires qu'ils étaient: conserver les biens à l'intérieur de la famille était bien l'une des fonctions qu'ils devaient remplir; comme le rappelle P.Macry...*queste figure concorrono in modo rilevante alla conservazione della richezza familiare, confermando i legami tipici di una famiglia allargata, la cui norma non si limita alla relazione padre-figlio ma coinvolge tutta l'area di un cognome.*[31] Ainsi, dans la famille Conti, des processus de successions similaires à ceux déjà constatés chez les Nistri furent mis en place: les oncles prêtres laissant à terme l'ensemble des biens familiaux aux héritiers de leur frère décédé dans le siècle[32].

Mais la carrière ecclésiatique avait de plus l'avantage sur le célibat pur et simple d'assurer l'avenir de son titulaire, désormais à l'abri des vicissitudes du siècle: un élément assurèment intéressant pour des familles qui ressentaient la précarité relative d'une situation entièrement bâtie sur les spéculations commerciales. Surtout, non contents d'être casés, les prêtres l'étaient de façon qui faisait honneur à toute la famille: la respectabilité du lignage y gagnait; les postes les plus recherchés et les plus prestigieux étaient ceux de chanoine de la cathédrale, véritables billets d'entrée dans l'élite du pouvoir citadin: la possibilité de faire parvenir un fils à ces charges prestigieuses supposait le déploiement d'une stratégie familiale clairement orientée à ce but, et ne reculant pas devant la dépense pour accroître ainsi le patrimoine de prestige social[33]: le pourcentage élevé d'ecclésiastiques provenant de familles liées à la laine[34] *esprime l'aspirazione sociale della borghesia emergente a inserirsi in modo socialmente qualificato nella società ecclesiastica*[35].

---

31 P.Macry, op.cit., p.57

32 Pietro et Luigi, prêtres, testèrent au profit des héritiers de leur frère défunt Gaspero

33 C.Fantappiè *Riforme ecclesiastiche e resistenze sociali. La sperimentazione istituzionale nella diocesi di Prato alla fine dell'Antico Regime*, Bologna, Il Mulino, 1986: la dot ecclesistique était à la fin du XVIIIè siècle de 1000 écus et 36 écus de rente annuelle, p.94

34 Fantappiè, op.cit., l'estime à 16%

35 Idem, p.94

Les carrières ecclésiastiques, en particulier celles qui menaient au chapitre de la cathédrale, étaient donc loin d'être uniquement des voies de garage pour cadets de famille: ce furent au contraire souvent les aînés que l'on orientait vers ces carrières qui devaient assurer la reconnaissance sociale de l'ensemble du groupe: Francesco était l'aîné de Giovacchino Pacchiani, de même Luigi était-il le premier fils de Vincenzo. S'il est en général difficile à partir de nos sources de déterminer avec exactitude l'ordre des fils, il n'en nait pas moins le soupçon qu'une fois assurée la promotion entrepreneuriale, beaucoup étaient tentés ainsi de conjuguer les multiples avantages que présentaient les carrières écclésiastiques.

Ce fut d'ailleurs la raison des oppositions farouches que provoquèrent à Prato les tentatives de réforme proposées à la fin du XVIIIè siècle par Scipione de Ricci[36]: il dut finalement faire marche arrière devant l'hostilité conjuguée de toute la ville. Les marchands furent aux premières loges pour défendre la tradition en matière de collation des bénéfices et soutinrent en sous main les tumultes, ainsi qu'en rendait compte un rapport au *Buon Governo*: *generalmente i sollevati sono tutti sottoposti ai mercanti ed è notabile che niuno dei mercanti abbia raffrenato questa gente che dipende in tutto da' loro cenni. Si dice anzi che i mercanti abbiano loro pagata la giornata di ieri* (jour d'émeute populaire à Prato suite aux rumeurs de destruction de l'autel de la *Sacra Cingola*, un des cultes majeurs de la ville) *come se avessero lavorato...Tutti però concludono che il capo è l'arcivescovo di Firenze* (Antonio Martini, frère de...Lorenzo Martini, un homme, une famille que nous avons déjà eu l'occasion de rencontrer à maintes reprises) *coll'intelligenza di Roma.*[37] Ainsi, l'épisode d'opposition aux réformes ecclésiatiques montrait l'union du bas peuple, de la vieille noblesse et de la nouvelle bourgeoisie contre les réformes de Ricci, et plus généralement de Léopold, qui remettaient en question les équilibres sociaux de la ville, la gestion du pouvoir citadin.

L'attrait des carrières ecclésiastiques ne s'arrêta pas au XIXè siècle: les conseils de famille installés lors des tutelles nous font faire connaissance avec ces oncles paternels ayant pris la voie des ordres: B.Colzi, nous l'avons vu, était un modeste teinturier; l'un de ses frères était prêtre; de même don Nicola Nesti, frère d'Antonio, ainsi que Cipriani: autant de familles engagées depuis longtemps dans la finition et qui trouvaient ainsi un débouché honorable pour leur fils. Le mouvement ne se tarissait pas: l'un des fils de Giovanni Bresci, une

---

36 C.Fantappiè, op.cit.

37 A.S.F., Presidenze de lBuon Governo, 60, cité par C.Fantappiè, op.cit., p.367

fois la fortune familiale désormais solidement ancrée, prendrait l'habit sacerdotal; de même chez les Romei, où l'un des fils de Cesare devenait chanoine: les nouveaux venus suivaient les traces de leurs prédécesseurs. Aussi rencontre-t-on des prêtres chez les Bacci[38], les Lastrucci[39], les Mochi, les Bianchi, les Caponi de Giovacchino.

L'exemple de cette dernière famille nous montre comment des processus identiques à ceux décrits pour les Nistri jouaient encore pleinement au XIXè siècle: la situation était, il est vrai, quelque peu exceptionnelle puisque le père mourait précocément en 1817, laissant de nombreux enfants: cinq fils et trois filles, qui plus est, en bas âge. Des filles, deux se marièrent, soulageant ainsi le toit familial du poids de bouches à nourrir; tous les frères cohabitèrent, avec leur mère et leur soeur nubile: l'aîné, célibataire, reprit le commerce de son père, le second devint prêtre, les trois autres s'occupèrent de commerce; au total un seul se maria: concentration mais aussi urgence patrimoniale dictèrent sans doute ces choix; dans une situation où la famille nombreuse devait faire face aux inconvénients causés par la mort précoce du père de famille, il était impossible de supporter le poids de nouveaux individus, femmes ou enfants; le célibat devenait une exigence de survie avant d'être un impératif de concentration patrimoniale.

L'accès à la prêtrise avait donc des motivations diverses: toujours est-il qu'elle conjuguait pour les familles des avantages certains qui en firent toujours une direction privilégiée pour les fils: la baisse des vocations n'était pas encore à l'ordre du jour. Il s'agissait pourtant toujours d'entrer dans le clergé séculier: pas de moine, un peu plus de soeurs chez les enfants d'entrepreneurs; il est vrai que l'importance des ordres ne cessait de faiblir dans la ville et qu'ils offraient sans doute un intérêt moindre en terme de prestige ou de pouvoir. Du reste, au XIXè siècle, les charges ecclésiastiques avaient perdu le monopole du prestige. D'autres carrières s'offraient à la disposition des chefs de famille décidés à trouver à leurs fils de possibles alternatives au commerce.

Des docteurs

Voici de nouveau la famille Bacci; Giovan Battista et sa femme n'avaient semble-t-il pas pratiqués les *funestes secrets*: cinq fils et trois filles, dont une seule était mariée en 1831, quand mourait le père. L'un des fils cadet de Giovan Battista, nous l'avons dit, était prêtre; que faisaient les autres? L'aîné était

38 Genesio de G.B. Bacci, prêtre en 1843

39 Carlo di Vincenzo Lastrucci et de Caterina Caponi, il s'agit ici de l'aîné.

architecte, le puîné *computista*, un troisième frère était mort avant son père, un seul des fils, Vincenzo, second par la naissance, avait été initié au commerce; dans ces conditions, la succession ne posa pas de gros problèmes et le négoce n'eut aucun mal à ne pas être divisé: Vincenzo en devenait naturellement le gérant puis l'héritier, les autres ayant une profession suffisante à les faire vivre, sans compter qu'ils héritaient également des possessions foncières de la famille[40].

Giovan Battista avait agi en père avisé: engageant ses fils dans des professions qui leur permettaient non seulement de vivre dignement, mais de tenir un certain rang social, il consolidait la position acquise par la famille et laissait à un seul héritier le soin de poursuivre la vocation commerciale: ainsi la cohabitation de tous intégrait des revenus différents et mettait le lignage à l'abri des éventuels revers du commerce, la séparation pouvait également se faire sans heurts majeurs, puisque chacun avait un rôle bien différent, le célibat n'était plus aussi nécessaire qu'avant: hormis le prêtre, les trois autres frères se mariaient; deux pourtant n'avaient pas de descendance; c'était donc en fin de compte aux docteurs Giovan Battista et Giuseppe, fils de Carlo, fils aîné de Giovan Battista, que revenait l'essentiel du patrimoine familial[41]: continuité...

En tous cas, l'exemple des Bacci semble un indice de l'importance qu'eurent les "professions libérales" dans les orientations professionnelles des fils de familles entrepreneuriales; l'étude d'un certain nombre de familles confirme cette impression; ainsi les Conti: une branche de la famille, les descendants de Matteo, privilègièrent les carrières ecclésiastiques, nous l'avons dit; leurs cousins, fils de Clemente, furent eux orientés vers les professions libérales: Pietro, l'aîné, était *medico fisico*[42], Francesco employé à Florence, Giuseppe employé à Prato[43], les autres *possidenti;* une orientation qui s'accompagnait donc du retrait de la famille de la sphère commerciale.

C'est bien ce que reprochait à ses collègues un entrepreneur de Prato qui déplorait que l'on fasse dans la ville trop d'*avocats et de prêtres* et pas assez de

---

40 A.S.F., Notarile moderno, Costantini, p.38673: 1847 division du patrimoine de G.B.Bacci entre ses fils.

41 Leur père Carlo teste bien sûr en leur faveur (A.S.F., Notarile moderno, Carradori, p.4119), de même que leur oncle négociant Vincenzo (A.S.F., Notarile moderno, Carradori, p.4120), leur oncle prêtre Genesio (Ufficio del registro di Prato, Successioni, B.4, 1864), et leur tante entrée au couvent (Ufficio del Registro di Prato, Successioni, B.2)

42 A.S.F., Notarile moderno, Costantini, p.38686

43 S.A.S.P., Vicariato, Tutele, 293

teinturiers[44]: de la solution destinée à préserver l'intégrité de l'entreprise à la fuite d'un secteur trop insécurisant vers des positions de prestige, il n'y avait qu'un pas à l'en croire facilement franchi. En effet, la hiérarchie des valeurs n'est pas toujours celle à laquelle on s'attendrait: les cadets, répétons-le, n'étaient pas les seuls destinés à la prêtrise ou orientés vers les études; il semble au contraire que bon nombre d'aînés de familles négociantes y aient trouvé la consolidation sociale d'une position précédemment acquise par leurs ancêtres: que l'échéance soit à plus ou moins long terme, bon nombre d'héritiers de familles entrepreneuriales finissaient dans des emplois stables, des studios de médecins, de notaires, d'architectes, d'avocats qui les plaçaient dans la bonne bourgeoisie locale. Le négoce n'était pas aussi valorisant: plus versatile, il demandait à être confirmé par des positions socialement plus sûres.

Peut-on leur reprocher une telle attitude? La diversité comme la consolidation des fortunes en dehors du commerce était une attitude rationnelle, en conformité avec l'analyse de la situation changeante du commerce, avec une échelle de valeur qui plaçait à son sommet la promotion sociale et la conservation des rôles acquis: des éléments que l'on retrouve d'ailleurs dans les stratégies matrimoniales des familles entrepreneuriales.

MARIAGE, RÔLE ET PLACE DES FEMMES

Au pays de la dot

La pratique de doter les filles était donc absolument générale, dans le milieu entrepreneurial comme dans l'ensemble de la société toscane: c'était le régime officiellement reconnu par les lois du Grand Duché; celui que tout le monde acceptait et continuait à pratiquer au delà des divers changements de la législation, nous l'avons évoqué. A la dot était naturellement associé le régime dotal: aucune communauté entre époux, qui, au terme de leur vie commune, avaient toujours qui sa dot, qui son patrimoine.

La dot était théoriquement inaliénable, le mari ne faisait que la gérer; elle devait revenir à la femme en cas de veuvage et constituait alors son moyen de survie puisqu'elle était exclue de la succession de son mari, sauf dispositions contraires précisées par testament; en cas de mort de la femme sans enfant, la dot devait réintégrer le patrimoine de son lignage, le mari n'y ayant aucun droit; seuls les enfants en héritaient, toujours de façon inégale, puisque les garçons en recevaient, comme pour l'héritage paternel, la plus grosse part, les

[44] Atti del Comitato dell'Inchiesta industriale, categoria 7, §2: Filatura di lana, deposizione de l signore D.Alphandery di Prato.

filles n'en ayant toujours que la *légitime*, à moins toujours de dispositions expressément formulées par testament.

Des significations variées peuvent être attribuées à la dot[45]: elle était, nous dit-on, *nécessaire pour conférer un support économique et une dignité symbolique à l'union conjugale*[46]; la dot représentait alors la contribution de la femme aux dépenses du mariage, en même temps que manifestation de l'approbation de l'union, élément d'une stratégie matrimoniale. Nous reviendrons sur ce dernier élément qui bien sûr est capital; elle était également, et surtout, instrument de stratégie successorale[47]: la dot, *machine à déshériter les femmes*, constituait en effet bien souvent une avance sur succession et tendait dès lors à se confondre avec la légitime: il était souvent clairement énoncé dans les testaments que les filles devaient se contenter de leurs dots et des éventuels legs que leur faisait leur père sans demander à leurs frères l'établissement exact de l'état patrimonial. Vincenzo Mazzoni nous en a déjà offert l'exemple: pour prix de leur silence, chacune de ses filles recevait un legs de 100 sechins, somme qu'elles perdaient automatiquement si elles demandaient une *rigorosa liquidazione della legittima*[48]; même dispositions dans le testament de G.B. Bacci qui rappelait que la dot de sa fille *deve tener luogo di sua legittima...la medesima non possa promuovere alcuna domanda contro l'eredità di lui per titolo di legittima dovendo contentarsi della dote e dei legati ricevuti*[49]; les frères étaient toujours pour le moins réticents à verser la part légitime des filles en surplus de la dot; s'ils se voyaient contraints à un tel versement, les remboursements s'étalaient alors sur des années, restant le plus souvent toujours ouverts à la mort de celle qui devait en bénéficier, indiquant assez ainsi la relativité de la légitime.

Dans la majorité des cas, la part des femmes se limitait donc à leur dot; elle était presque toujours constituée, en plus de l'habituel trousseau[50], d'argent liquide ou de crédits, presque jamais de terres, de maisons, encore moins bien sûr de part d'entreprise: les biens patrimoniaux étaient réservés aux hommes, non de droit, -les femmes pouvaient posséder les immeubles, la terre

---

45 Voir notamment Ida Fazio *Valori economici e valori simbolici: il declino della dote in Italia dell'800*, Quaderni storici, aprile 1992 et F.Laroche-Gisserot *Pratiques de la dot en France au XIXè siècle*, A.E.S.C., nov-dec.1988.

46 I.Fazio, po.cit., p.293

47 F.Laroche-Gisserot, op.cit.

48 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36063, Codicillo di Vincenzo Mazzoni, 1819

49 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36063, Testamento di G.B. Bacci, 1823

50 Dans les contrats de mariage étudiés, il ne nous est jamais apparu que *il corredo e i gioielli erano un apporto maritale*, comme le dit au contraire I.Fazio, à la suite de P.Ungari *Storia del diritto di famiglia in Italia*, Bologna 1970.

et le faisaient parfois dans le cas des extradotaux qu'elles géraient seules quoique avec le nécessaire consentement le leurs maris-, mais de fait: ce n'était qu'en cas d'absence de tout héritier mâle, fils ou collatéraux, que les filles héritaient.

Des héritières

Quelques rares exemples existent de filles recueillant le patrimoine de leur père: ces héritières faisaient en fait profiter leur mari de ces biens dont l'administration de toutes façons leur échappait de droit, si ce n'est de fait; le gendre remplaçait le fils, un étranger au lignage était admis à partager le toit paternel en l'absence de descendance masculine: les rôles se renversaient, pour causes exceptionnelles. Ainsi en fut-il dans la famille de Giovanni Caponi, qui ne laissait que deux filles: l'une avait été mariée normalement, emportant sa dot et quittant la maison paternelle pour le toit de son mari; Caterina, au contraire, était restée chez son père et y avait porté son époux, Vincenzo Lastrucci, désormais étroitement associé aux affaires; Caterina était donc désignée pour recueillir l'ensemble du patrimoine paternel qui devait être administré par son époux[51]. La procédure était toutefois assez exceptionnelle pour que Giovanni Caponi justifie longuement son choix:

Considerando che il signore Vincenzo Lastrucci suo genero e convivente non ha mai conseguito il pagamento della dote costituita alla signora Caterina Caponi..ne ritirati i frutti di detta dote, che lo stesso signore Lastrucci non solo ha prestato assistenza negli affari del di lui negozio unitamente a detta sua moglie, ma ancora ha versato in mano di lui tutti i guadagni provenienti dai suoi lucri personali, e dal suo impiego, come pure la signora Caterina Caponi..hanno sempre versato in casa i loro guadagni personali, perciò dichiara a scanso di qualunque contestazione dopo la sua morte che non potrà essere giammai promossa contro detto signore Lastrucci pretensione alcuna... dovendosi riguardare come..correspettativo e compensato con i lucri personali versati, con i frutti dotali e colle mercedi che esso e sua moglie avrebbero meritate per l'assistenza prestata agli affari commerciali di detto signore codicillante[52].

Il est évident que l'intrusion d'un étranger dans la maison ne se faisait pas sans problèmes ni justifications: du reste, seule sa femme était propriétaire, lui-même ne possédant à sa mort qu'un peu plus de 2000 lires[53]; la nécessité de

---

51 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36063, testament de Giovanni Caponi, 1825
52 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36063, codicille de Giovanni Caponi, 1831
53 S.A.S.P., Vicariato, Tutele, Allegretti, 1836

continuer l'entreprise familiale se montrait parfois supérieure aux exigences du nom et aux habituelles divisions des rôles entre hommes et femmes.

Le cas ne fut pas unique; en 1810, Cristiano Menabuoni épousait Carola Giacchetti, seule héritière de son père Niccola: *al seguito di un tal matrimonio, esso Cristiano Menabuoni si separò della sua famiglia e tornò a vivere e coabitare colla sposa e i di lei genitori impiegando la opera sua in assistere con assiduità alle manifatture di beretti di lana ad uso di Levante, ed alle altre alle quali attendeva lo stesso di lui suocero che per l'avanzata età e per i suoi incomodi di salute non avrebbe da se solo potuto sostenere l'incarico della direzione di quella fabbricazione*[54]: de fait, Niccola Giacchetti mourait l'année suivante, laissant tout son patrimoine à sa fille. Capitaux et comptant *furono rilasciati a libera disposizione di Cristiano e fu il mezzo col quale egli potè attivare ed estendere i propri traffici e speculazioni commerciali*: voici donc un homme nouveau dont la fortune n'avait elle rien de neuf; s'il reconnaissait en 1848 que rien ne lui appartenait, cela ne l'empêchait pas de faire une donation universelle à ses fils, avec l'accord toutefois de son épouse, véritable propriétaire de l'ensemble.

Même intrusion d'un étranger dans la famille lorsqu'en 1822, Francesco Farfalli épousait Anna Casini, seule fille d'un riche fabricant; Francesco dès lors vivait dans la maison de son beau-père, alors qu'il était lui-même fils unique de Niccola Farfalli également fabricant: rien d'un étranger au milieu donc; la situation exceptionnelle des deux familles expliquait là encore ce renversement inhabituel des rôles: Niccola était au bord de la faillite, il semblait évident que son fils ne pourrait rien hériter ou si peu, Felice Casini avait lui besoin d'un gendre; l'ensemble de sa fortune ne revenait bien sûr pas à son gendre, ni même à sa fille, mais aux enfants du couple, qui, malheureusement, étaient encore deux filles: le sort s'acharnant sur la famille, Francesco mourait très jeune en 1829, dix ans avant son beau-père: la gestion des affaires familiales échappait totalement à sa fille, exclue de la gestion du patrimoine, dépossédée de la tutelle de ses deux filles, placées, contre leur volonté et celle de leur mère, dans un *conservatorio* florentin. La voix des femmes était-elle si faible?

Pouvoir et place des femmes

Les femmes, qu'elles soient filles ou épouses de négociants, étaient, comme l'ensemble de leur sexe, constamment soumises au pouvoir d'un père, d'un mari, d'un frère: rien que de très normal dans une société aussi largement

---

[54] A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36055

dominée par les hommes. Il ne faut cependant pas en déduire trop rapidement l'absence de rôle des femmes, au contraire.

Dots et fortunes

Les contrats de mariage, accord entre les deux familles sur le montant de la dot, sa constitution, le moment de son effectif payement, les garanties qu'offre à cette somme théoriquement inaliénable la famille de l'époux, ne disent rien sur la fortune de l'époux; il est par conséquent impossible d'évaluer le poids de la dot dans la constitution de la fortune de la nouvelle famille qui, du reste, n'en était pas une lorsque les jeunes époux s'installaient sous le toit du père du marié: c'était alors lui qui recevait directement la dot de sa belle fille, en tant qu'administrateur général des biens des membres de sa famille.

Nous avons systématiquement relevé le montant des dots que reçurent les filles ou les femmes d'entrepreneurs rencontrées au détours des actes notariés, des registres de tutelles ou de successions: près de 170 dots échelonnées entre XVIIIè et XIXè siècle qui permettent certaines constatations; le montant des dots se situe en général entre 2000 et 5000 lires: dans cette fourchette se trouvent près de 40% des dots relevées; c'est la dot d'une honnête fille de petit marchand, de fabricants déjà prospères mais point encore arrivés au sommet de l'échelle sociale; la valeur correspond grosso modo à une petite maison urbaine; placée à 5%, la dot rapporte au maximum 250 lires par an, c'est à peu près ce que reçoit pour ses menues dépenses la femme de Giuseppe Pacchiani[55]; rien de bien extraordinaire donc.

En dessous de 1000 lires, les dots sont fort proches de celles du monde artisanal: les 35 lires qu'apportait la femme de Filipo Pacchiani indiquaient bien la modestie de la condition familiale de la mariée mais aussi de l'époux qui se contentait d'une dot aussi modeste; les artisans plus prospères dotaient en général leurs filles aux alentours de 500-600 lires: 529 lires, c'était par exemple la dot de Trinita Fanciullacci, épouse de Vincenzo Lumini, provenant d'une famille longtemps engagée dans le travail du cuivre et pour l'instant, nous sommes en 1820, reconverti dans la laine; 588 lires, c'était encore ce que recevait Niccola Cai de sa femme au début du XIXè siècle; nous sommes là dans la frange inférieure du monde entrepreneurial. L'ascension se marque dans les dots aussi: ainsi lorque Vincenzo Lumini se remariait en 1835, il avait commencé à faire affaires; plus beau parti, il pouvait également prétendre à une épouse mieux dotée: sa nouvelle compagne provenait toujours des rangs de l'artisanat,

---

55 A.S.F., Notarile moderno, Ceri, p.29483

mais fille des prospères *forniciai* de Figline, elle lui apportait un peu plus de 2000 lires.

La valeur des dots tendait donc logiquement à croître en même temps que la fortune familiale: le montant de la dot devenait lui aussi un symbole de réussite; c'est bien ainsi que tous comprirent l'importante dotation que Vincenzo Mazzoni constitua à sa fille aînée lors de son mariage en 1810; de mémoire d'entrepreneurs de Prato, on n'avait vu somme aussi considérable donnée à une fille lors de son mariage -plus de 40000 lires: un seuil était largement franchi, socialement et symboliquement, les dots de ces parvenus commençaient à rivaliser avec celles de la noblesse encore fortunée: Lazzero Mazzoni, le fils aîné de Vincenzo remportait encore une fois le gros lot en épousant une Vai, prestigeuse famille de la plus vieille noblesse de la ville qui lui apportait 56000 lires de dot: un record dans nos enregistrements, du moins jusqu'à ce qu'Alessandro Pacchiani ne décide de marier ses filles...sans doute les plus beaux partis de la Prato nouvellement italienne.

En dessous de cette élite de la fortune, ceux qui appartenaient à la bonne moyenne de la fabrique pouvaient se permettre de doter leurs filles entre 10000 et 15000 lires: ainsi les filles de Lorenzo Farfalli recevaient-elles chacune 10500 lires de dot, la fille de Florent Filiot recevait elle un peu plus de 13000 lires italiennes, tandis que la première fille de Odoardo Vannucchi apportait un peu plus de 11000 lires it. à son mari. Des sommes qui n'avaient rien de négligeable, pouvant représenter, nous l'avons vu, la valeur d'un fond de teinturerie ou d'une boutique de tondeur, la valeur encore d'une modeste métairie.

Sans nous attarder maintenant sur les stratégies matrimoniales qui pouvaient bien sûr influer sur le montant de la dot, il faut remarquer que dans l'ensemble, la dot était bien inférieure à la fortune du mari. Cela n'impliquait pourtant pas son absence d'intérêt économique: en effet, son inaliénabilité était toute relative; on demandait au mari d'assurer le maintien d'une fortune au moins égale à la dot, ce qui en permettait la restitution en cas de veuvage: l'inscription hypothécaire était l'instrument de cette garantie; elle assurait non seulement la femme mais aussi, dans une certaine mesure, l'ensemble de la famille. En ce sens, on peut penser avec I.Fazio que l'inaliénabilité *rappresenta genericamente, una protezione dagli effetti dirompenti dell'economia di mercato; e in questo senso, più puntualmente, va interpretata come una pratica diretta a consolidare le tappe intermedie dei processi di mobilità sociale ascendente, spesso attraversati da prospettive di incertezza rispetto al futuro*[56].

---

56 I.Fazio, op.cit., p.303

Une fois respectée cette inscription hypothècaire, rien n'empêchait le mari de placer la dot ainsi qu'il l'entendait puisqu'il en était le seul administrateur: généralement composées, outre le trousseau, d'argent comptant ou de crédits, les dots constituaient une importante source de liquidité qui pouvaient être placée dans le commerce, ou même favoriser le départ de spéculations des plus modestes: *significa fornire alla nuova famiglia coniugale capitali da impiegare favorevolmente col credito, o liquidità per sostenere strategie imprenditoriali. Il tacito accordo sul privilegio dei figli maschi-che ricevono comunque la parte più importante del patrimonio familialre- rende possibili pratiche di reciprocità, per cui i fratelli della donna dotata in denaro riceveranno a loro volta dalle proprie spose i liquidi per proseguire l'attività paterna loro trasmessa.*[57] Le processus fonctionne selon des modalités similaires à Prato et ailleurs.

Les dots fournirent le dernier recours de situations familiales critiques, permettant par leur emploi circonstancié d'éviter le rabaissement total du noyau familial. Ainsi, Pier Antonio Cocci était-il fort endetté en ce début de XVIIIè siècle, à tel point qu'il ne payait plus depuis longtemps les loyers de son calandre; trop longtemps pour la patience de son propriétaire, le noble Bocchineri qui ordonnait donc la mise en vente de l'immeuble: sa belle-fille, Marianna Belli, épouse de Girolamo di Pier Antonio, le rachetait grâce à la permission obtenue d'y employer son capital dotal; l'édifice restait ainsi dans la famille, qui vivait sous le même toit, quoique désormais formellement aux mains de Marianna; la situation était compliquée du fait que la dot de l'autre belle-fille de Pier Antonio, Caterina Magni épouse de GioMichele, était inscrite sur l'immeuble vendu: c'était désormais Marianna qui était responsable de la dot de sa belle-soeur; le conflit latent éclata après la mort de Pier Antonio; en 1723: Caterina obtenait du magistrat l'autorisation pour son mari de retirer sa dot auprès de sa belle-soeur et de l'employer *parte per bisogni della famiglia, parte da pagarsi a chi avesse venduto a Gio Michele arnesi per uso della sua bottega di cimatore*[58]: voici deux dots qui furent bien utilisées pour le secours de la famille et l'investissement dans des activités desquelles étaient responsables les hommes.

Un tel jeu apparaissait courant. Inutile de reproduire tous les exemples: souvenons-nous de la détresse dans laquelle se trouvait au début du XIXè siècle la famille Soffi-Ghibellini; Bartolommeo et ses enfants ne furent sauvés de la misère totale que grâce à l'emploi du capital dotal de sa femme Rosa di

---

57 I.Fazio, op.cit., p.302

58 A.S.F., Notarile moderno, Gatti, p.23103

Francesco Franchi: provenant elle aussi d'une famille de la finition, elle utilisait progressivement ses 5600 lires de dot pour payer les créditeurs de son mari et permettre la survie journalière de la famille[59]. Un exemple que l'on retrouve dans de nombreux rapports de faillite: non seulement les épouses sont alors autorisées à faire passer avant leur propre crédit dotal les autres créanciers de leur mari, mais les dots sont aussi directement utilisées pour faire face aux passivités[60]; sans compter évidemment les propres biens que peut éventuellement posséder la femme: ainsi Rosa Ferrari, épouse d'Evangelista Martini, failli, vend-elle les biens immobiliers qu'elle a reçus de son père et donne les 7000 lires comptant qu'elle en a retirées à son mari, contre une inscription hypothècaire; les difficultés ne cessant pas, elle cède alors son crédit à L.Varrocchi qui donne en comptant cette somme à son époux; au total, elle ne possède plus qu'une inscription hypothècaire d'un peu plus de 200 lires, portion de sa dot que son mari a touchée en comptant, et utilisée.

Ainsi les dots constituaient un apport de liquidité, une garantie de status et un éventuel recours ultime pour la famille, gérées par les maris pour le plus grand bien des affaires familiales dans lesquelles les femmes avaient d'ailleurs un rôle important à jouer.

Femmes de négociants

Il n'est plus besoin de démontrer que les femmes de négociants, de fabricants avaient un rôle actif et essentiel dans la gestion quotidienne des affaires: de nombreuses études y ont insisté; l'une des plus belles, celle qu'a consacré à la femme d'Oberkampf S.Chassagne, nous a montré l'ensemble des tâches quotidiennes que devaient accomplir la femme de l'entrepreneur, figure oeuvrant à l'ombre de son puissant mari qui en recevait une aide indispensable et fidèle; il n'en allait pas autrement à Sedan, à Lille, et en général dans toutes les places de manufactures et de commerce, il n'y a donc rien de surprenant que les premières vertus des filles et des épouses de négociants à Prato soient celles du travail, de la gestion des subordonnés et des affaires.

Giuseppa Mazzoni nous a déjà offert l'exemple remarquable d'une épouse dévouée et activement présente dans les entreprises variées de son mari: avant que les enfants ne grandissent, elle fut avec le commis G.B. Andrei

---

59 A.S.F., Notarile moderno, Mazzoni, p.35935 et S.A.S.P., Vicariato, Atti Cercignani, b.61

60 Exemple de la faillite de Francesco Becheri: l'activité était exercée en commun avec son frère Bartolommeo qui doit donc s'accoler la moitié des passivités: c'est la dot de sa femme qui sert de monnaie d'échange avec le frère.

la principale collaboratrice de Vincenzo, au courant de toutes ses spéculations et de toutes ses affaires, capable de le remplacer pendant ses longs séjours à Prato: c'était elle alors qui allait recouvrer les crédits, passer les commandes, s'informer des affaires en cours. De même, la fille aînée du couple, Vincenza, était comme ses frères mise au courant des travaux de la manufacture dès son plus jeune âge; son père lui en rendait hommage, rappelant dans son testament *la di lei cooperazione ai lavori e fabbriche di Vincenzo nel tempo che viveva nella casa paterna*[61]: il n'était pas encore question d'éduquer les filles au chant et aux travaux de couture, ou si elles l'étaient, c'était pour pouvoir coudre les nappes des bérets qui semblaient être l'une de leurs vocations dans la manufacture; elles savaient manier le rouet et le *filatoio*, tisser à l'occasion, surtout faire les comptes et tenir leur rôle de fidèle soutien aux activités.

Voilà qui n'étonnerait pas par exemple le futur mari de Vincenza Mazzoni, lui dont la soeur était une *donna assai attiva per gli affari di suo fratello..accudisce la bottega, va a spartire con i contadini tutte le grascie, e tiene tutta la scrittura dei poderi ed è stato suo padre che l'ha fatto stare così*[62]. Force est de croire que de nombreux pères agissaient de même: si les femmes étaient bien *casalinghe*, ainsi que le rappelait par exemple la plaque funéraire de Gertrude Pacchiani[63], épouse de Vincenzo, il faut entendre par là qu'elles s'occupaient de tout ce qui avait trait à la maison, et l'entreprise en était la première préoccupation.

On le voyait surtout quand mourait le mari et que les veuves devaient reprendre en main les destinées de la famille et du négoce.

le rôle et le sort des veuves

Elles ne le faisaient jamais seules: les testaments avaient la plupart pris soin, surtout en cas de présence d'enfants en bas âge, de nommer des tuteurs et des exécuteurs testamentaires qui encadraient désormais le sort de la famille provisoirement sans tête: la femme pouvait être désignée comme tutrice; elle ne l'était pas systématiquement: nous l'avons vu dans le cas de Anna Casini épouse Farfalli qui n'était pas la tutrice de ses enfants, son père ayant nommé un certain Berti, approuvé par le conseil de famille[64]: le cas était rare, mais pas

---

61 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36063, codicillo di Vincenzo Mazzoni, 1819

62 S.A.S.P., Mazzoni, Vincenzo, 21/11/1808

63 Elle se trouve dans la cloître de l'Eglise San Francesco de Prato, ainsi qu'un bon nombre de familles négociantes du reste; la plaque, apposée par Luigi et Damiano Pacchiani, exalte les vertus de leur mère *donna casalinga modesta devota.*

64 S.A.S.P., Vicariato, Tutele, 299

forcément exceptionnel; ainsi Lorenzo Martini nommait comme tuteurs son frère et deux amis de la famille, et non sa femme[65], de même Luigi Magheri[66] et d'autres. La chose n'a en fait rien d'extraordinaire dans une structure dominée par la logique du nom: le patrimoine devait être à tout prix en mains sûres, géré par des membres de la famille du père qui redoutait par dessus tout une intrusion de la famille maternelle: P.Macry l'a bien montré, et le processus ne semble guère différent à Prato. C'est donc ce qui explique que la veuve, même tutrice, était de toutes façons secondée, aidée et conseillée par un homme, de préférence un membre de la famille, l'oncle paternel étant dans la majorité des cas le préféré, à défaut des *amis* extérieurs mais suffisamment au courant des affaires pour en gérer correctement le sort: ainsi, lorsque Niccola Farfalli testait en 1815, il nommait tuteurs de ses enfants et responsables de son patrimoine sa femme, son frère Pietro et un ami Gio Antonio Cironi; G.B.Bacci quant à lui prévoyait strictement les rôles de chacun: la tutelle devait être exercée par sa femme, aidée de Giuseppe Martini, qu'il priait de *volere sorvegliare gli affari commerciali per il miglior andamento dei medesimi*, G.B Torracchi, chargé *della scrittura e economia interna della famiglia*, enfin S.Ciardi, *agente dei nobili Naldini a invigiliare gli interessi di campagna*[67].

On comprend qu'ainsi encadrée la veuve n'ait eu au fond qu'une autonomie parfois bien limitée: elle était pourtant la plupart du temps priée *finchè sana fare tutte le operazioni e servizi che fa attualmente*[68]; il ne manque pas en effet de veuves en affaires, qui continuaient après la mort de leur mari à gérer l'entreprise sous la surveillance des tuteurs ou du conseil de famille: ainsi le conseil louait-il l'action de Rosa Franchi, veuve de Giovacchino Caponi qui grâce à sa *savia e premurosa condotta*, aidée par son co-tuteur *nell'eserczio del delicato loro ministero, avendo essi utilmente amministrato e anche aumentato l'asse ereditario...provveduto allo stabilimento di due figli e mantenimento della numerosa famiglia, custodita gelosamente e corroborata la fraterna communione e alleanza e conservati infine il credito, l'interesse e l'attività di quei traffici che costituiscono in sostanza il quasi totale degli assegnamenti lasciati*[69].

Tous les enjeux de cette phase difficile étaient ainsi énumérés: union, crédit, intérêt. Au premier titre de l'intérêt familial se trouvait ainsi placé le

---

65 A.S.F., Notarile moderno, Varrocchi, p.30135

66 S.A.S.P., Vicariato, Tutele, b.108: Luigi di Pietro Magheri, décédé en 1817 avait nommé comme tuteur son frère et B.Cecconi, le notaire.

67 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36063

68 A.S.F., Notarile moderno, Carlesi, p.27454, Testamento di Agostino Farfalli, 1760

69 S.A.S.P., Vicariato, Tutele, Cercignani, b.108

maintien du lien que l'on souhaitait indissoluble entre les fils bien entendu, mais aussi entre la mère survivante et ses enfants: la mort défaisait en effet la communauté conjugale et la veuve pouvait décider de partir, de se remarier...et d'emporter sa dot: c'est bien sûr ce que l'on tentait absolument d'éviter par toute une série de dispositions testamentaires assignant biens et revenus à la veuve, tant qu'elle resterait dans la famille; ainsi la femme de Niccola Farfalli avait le droit de *conseguire liberamente di sua propria autorità dagl'eredi il trattamento di vitto, vestiario, abitazione, servitù, medici e medicine in caso di malattia, che riceve attualmente..si valuta a scudi 180, cioè 132 per vitto, abitazione, servitù, medici e scudi 48 per vestiario;* si les fils prenaient en main le patrimoine, ils devaient donner 4 écus par mois à leur mère pour le vêtement et autre, si la mère ne partageait plus le toit de ses enfants, elle pouvait demander ces 180 écus en comptant et devait recevoir *un letto con sei para lenzuole, quattro federe, quattro asciugamani, due tovaglie, dodici tovaglioli, un burò, un tavolino, otto seggiole e quattro quadri .oltre il di lei vestiario e uso delle gioie*[70]; une précision impressionnante qui s'accompagnait de l'ultime précaution: *in questo legato è incluso il frutto della dote che non può essere scorporata dal patrimonio,* sauf bien sûr en cas de secondes noces que personne ne semblait souhaiter[71]. Le remariage signifiait en effet que la femme reprenait sa dot, et qu'elle agissait de façon plus indépendante dans la sphère matrimoniale, ordinairement enjeu de stratégies familiales mûrement réfléchies.

Bien marier ses enfants

Le mariage était bien sûr une affaire de famille: alliances et avenir s'y jouaient, déterminant des stratégies mûrement pesées par le chef de famille; la correspondance Mazzoni nous permet ici encore d'entrer dans les mécanismes complexes de la décision.

Piano, piano ch'ho fretta[72]

Massima da tenersi presente a se stessi trattandosi di maritare il sesso femminile...a noi incombe oltre i doveri di consanguineità, quelli ancora di omini e direttori: le mariage demandait du temps, de la réflexion, une juste

---

[70] A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36061, testamento di Niccola Farfalli, 1809

[71] Seul un testament parmi ceux que nous avons consultés comporte une indication contraire: il s'agit de celui de Pietro di Clemente Conti, testant en 1829 qui *conforte* et *conseille* sa femme de passer en secondes noces en prevoyant en plus de sa dot une prestation mensuelle: il est vrai qu'ils n'ont pas d'enfants et que les héritiers de Pietro sont ses frères: A.S.F., Notarile moderno, Costantini, p.38686

[72] S.A.S.P., Mazzoni, Gaetano, 7/3/1819

pesée de tous les facteurs en jeu; il ne se décidait évidemment pas de la même manière pour une fille ou un garçon.

Vincenza Mazzoni se mariait dans sa vingtième année; Maria n'était guère plus âgée quand elle quittait le toit paternel; mais les recherches, les informations sur les partis possibles, les prises de contact duraient à chaque fois plusieurs années. L'habitude de marier précocément les filles semblait chose habituelle à Prato: un prétendant se présentait alors que Maria n'avait pas quinze ans, Vincenzo rapportait l'entrevue: *io gli o risposto che non è ancora in età...mi ha risposto cosa importa che non abbia l'età, basta che sia fanciulla e io gli o risposto che è troppo presto a metterla a tribola*[73]. Pourtant, marier jeunes les filles, c'était à la fois leur assurer l'avenir et alléger la maison d'une composante, permettre ainsi aux fils de prendre eux-mêmes épouses.

Les différents partis étaient soumis à un examen exhaustif et sans complaisance; toutes les informations réunies pour évaluer à sa juste valeur l'opportunité de l'alliance projetée: ainsi, quand on commençait à parler du jeune Zarini pour marier Vincenza, les Pacchiani étaient les principaux fournisseurs d'informations; selon Giuseppe Pacchiani, Niccola Zarini avait toutes les qualités que l'on pouvait espérer d'un bon parti: *economo, pulito, desideroso di ascendere sempre il suo patrimonio*[74]*..esaminato individuo per individuo, lo Zarini è il più ricco che sia a Prato*[75]. La richesse était en effet la première des requêtes de la famille Mazzoni pour marier ses filles: il fallait s'assurer que le jeune homme avait du bien pour faire vivre de façon décente sa famille et qu'il était économe pour savoir gérer avec prudence son patrimoine. C'est toujours ce qui dictait le sens des préoccupations familiales quand se présentait, en 1819, un parti pour la jeune Nunziata: *Bernardo Franceschi di Partina in Casentino ma abitante oggi in Firenze..le relazioni che ne ho avute sono buone sia per il morale che per le sostanze, non so per il fisico, che mi pare un poco magro...* les Pacchiani fournissaient des renseignements supplémentaires: *in quei passati tempi avevano una grossa fabbrica di pannine e traffico per vendita di lana, formaggi e boni prosciutti..adesso non lavorano e vivono dei loro possessi;* la situation de la famille importait avant toute chose: *ci sono solo tre fratelli in famiglia che uno abita Partina senza moglie..il mezzano non ha nessuna eredità, ebbe il suo patrimonio paterno che ha saputo mantenere e forse qualche cosa aumentare..ha più o meno scudi 800 l'anno di*

---

[73] Idem, Vincenzo, 18/10/1813
[74] Idem, Giuseppe Pacchiani, 1/1/1808
[75] Idem, 8/9/1808

rendita. Le détail était précis, tous les réseaux de relation et de renseignements mis en branle pour des informations les plus approfondies et récentes possibles; on pesait le pour et le contre; pour l'occasion Gaetano était le plus réticent: *l'esca d'oro e le passioni son molte potenti, esse invitano l'omini a fingere e tentare di vendere l'ortica per l'attuga* (sic), la résidence florentine jouait selon lui en sa défaveur, puisqu'il choisissait ainsi *di erogare delle somme per il fantasma delle passioni e del lusso*[76]. Une accusation suffisamment lourde pour que le prétendant soit finalement écarté.

Les discussions étaient au fond semblables quand il s'agissait de trouver des épouses aux fils; en août 1813, Vincenzo écrivait à Lazzero: *ora passiamo a discorrere con voi e con vostra madre del più essenziale, ed è che mi progettano un bon partito per accasarvi, quando però a voi piaccia di fare un tal passo, e che vostra madre ne sia contenta; questa che mi si propone è una fanciulla di anni 20, nipote del signore Giuseppe Baldi uno dei componenti la ragione della Banca Orsi di Firenze, dunque della detta famiglia pare non ci sia eccezione, nella dote dice il signore Orsi, che propone, non vi sarà da dire, dice che la ragazza proposta è erede del patrimonio del sudetto signore Giuseppe Baldi; se a fratelli e sorelle non l'o saputo, ma si potrà sapere; mi si dice che la detta ragazza abbia avuto un ottima educazione.*[77] Une héritère d'une famille en vue de la finance florentine, éduquée aux bonnes manières, voilà qui ne pouvait déplaire. Mais sans doute Lazzero n'était-il pas encore prêt à se mettre sous le *joug* du mariage; il attendit longtemps en effet avant de prendre épouse: ses parents étaient morts depuis longtemps quand il épousa Teresa Vai en 1832; mais il pouvait être content de lui: ce mariage consacrait l'ascension sociale de toute la famille, nous l'avons dit. Rien à voir au contraire avec le mariage bâclé de son frère cadet Giuliano dont nous avons déjà dit également dans quelles circonstances il épousait finalement la fille du chancelier Bertini qui n'exhibait que la *meschina dote* de 1500 écus.

Le bilan de la politique matrimoniale de la famille Mazzoni fut donc, en matière de gendres: Niccola Zarini, *negoziante e possidente*, Damiano Pacchani, pour un temps *nogoziante e possidente*, Felloni *médecin et possédant* de Cascina auquel serait finalement mariée Nunziata[78], et enfin Luigi Franceschi, *médecin physicien et possédant* de Livourne, qui devenait en 1831 le mari de Donata[79]; en matière de belles-filles: Teresa Vai, *nobile*, Giuliana Bertini; sans

---

[76] Idem, Gaetano, 7/3/1819
[77] Idem, Vincenzo, 14/8/1813
[78] A.S.F., Notarile moderno, L.Michelotti di Livorno, 21/2/1824
[79] A.S.F., Notarile moderno, Santoni di Livorno, 28/3/1831

parler de cette dernière, qui ne fit partie des plans de personne, sauf ceux très personnels de Giuliano, les mariages contractés par les enfants de Vincenzo Mazzoni semblent répondre à diverses exigences: à la base, désir de respectabilité et d'un degré de fortune suffisant, rien d'étonnant à cela; mais surtout, il fallait contracter ou consolider des alliances: le cas des deux filles aînées, qui se mariaient dans le milieu négociant de Prato, est exemplaire: il allait de soi qu'une fille de Mazzoni épouserait un Pacchiani; la société se renforçait d'alliances matrimoniales, un schéma classique; tout aussi classique le processus inverse qui faisait du nouveau gendre un nouvel allié de la famille: alors que les Mazzoni n'avaient que très peu, voire pas du tout, fréquenté en amitié ou en affaires les Zarini, le mariage de Vincenza rapprochait les deux noyaux familiaux qui, d'orénavant nous l'avons vu, faisaient partie commune pour de nombreuses spéculations: les ramifications négociantes s'amplifiaient.

Le mariage des filles cadettes repondait lui essentiellement au désir de stabilité: les deux derniers gendres étaient membres de ces professions qui attiraient par ailleurs bon nombre de fils de négociants; là encore, la chose n'a pas de quoi surprendre: on retrouve un tel échange matrimonial entre milieu négociant et milieu des professions en France[80]; les professions libérales rassuraient, pour les mêmes raisons qu'elles séduisaient pour les carrières des fils: stabilité et relative sécurité lors des crises étaient ses deux grandes vertus; ainsi les médecins, avocats, notaires purent faire de beaux mariages avec les filles de riches négociants: il est en effet légitime de penser que les dots de Nunziata et Donata représentaient de belles sommes pour leurs maris; mais, en l'absence de registres de successions pour cette époque, il est impossible de dire si elles constituaient l'apport principal du couple, comme cela semblait être le cas ailleurs[81].

La logique du mariage de Lazzero, enfin, était tout autre: il s'agissait de frapper à la porte de l'ancienne noblesse, de sceller par le mariage un processus d'ascension sociale: une tâche qui seyait bien au fils aîné et qu'il remplissait à Prato comme dans toutes les autres places négociantes.

Reconnaissance sociale, amplification du réseau négociant, sécurité semblent bien être les trois principales directions des stratégies matrimoniales déployées dans le milieu entrepreneurial de Prato.

---

[80] O.Voillard *Nancy au XIXè siècle: 1815-1871. Une bourgeoisie urbaine*, 1978; J.P.Chaline *Les bourgeois de Rouen. Une élite urbaine au XIXè siècle*, Paris, 1982.

[81] En particulier à Nancy, à Rouen, op.cit.; J.P. Chaline montre que dans les mariages entre une fille de négociant et un fonctionnaire, l'apport principal est celui de la femme et que les fonctionnaires ont été les principaux bénéficiaires des hausses des dots qu'il constate au XIXè siècle.

Des mariages prestigieux

En fait, dans le même temps où Lazzero prenait pour épouse Teresa Vai, un certain nombre d'héritiers de *lanaioli* réussissaient comme lui à s'unir avec les représentantes de la vieille noblesse; les plus beaux mariages étaient toujours ceux des fils, en particulier des fils aînés, dépositaires en quelque sorte du prestige familial. Quelques exemples suffisent à indiquer une tendance certaine au fusionnement des élites dans la société citadine.

Soit donc la famille Martini -il n'est plus besoin d'insister sur son rôle et sa place dans le milieu entrepreneurial-: le fils aîné de Lorenzo, Vincenzo, se mariait quand la famille était encore en voie d'ascension, sa femme, Antonia Mei, lui apportait certes une belle dot, pas un nom. Il en était de même pour le premier mariage de son frère puîné Luigi: Anna Pieraccini, épousée en 1808, apportait 28000 lires de dot, une très belle somme, mais son second mariage avec L.Buonamici alliait la famille avec la noblesse de souche; les liens du reste se multipliaient: en 1821, Anna de Vincenzo Martini prenait pour époux Antonio Naldini, autre ancienne famille noble; cette fois, la jeune mariée apportait plus de 36000 lires de dot à son époux; son frère Luigi, qui se mariait en 1836 à Luisa Goggi, encore une descendante de nobles, n'en recevait que 35000 lires: les sommes pourtant s'équivalaient; mais la mort précoce de son épouse poussait Luigi à de secondes noces; il se tournait cette fois vers la nouvelle noblesse: Giuseppina, fille de Nicolo Zarini et de Vincenza Mazzoni serait sa nouvelle compagne en 1841, un très beau parti là aussi puisque la petite fille de Mazzoni apportait une dot semblable à celle de sa mère (47000 lires): une somme assez semblable à celle que recevait un autre Mazzoni, Carlo fils de Niccolò, une nouvelle famille d'anoblis, qui prenait pour épouse en 1839 Gaspera Martini, fille de Luigi. Ainsi, deux frères (sur les quatre de la famille), et quatre petits-enfants, huit mariages, une esquise de réseaux dans les hautes sphères du pouvoir économique et politique citadin: Martini, Mazzoni, Zarini, pour les nouveaux nobles, Naldini, Goggi, Buonamici pour les anciens, un réseau de sociabilité que symbolisaient ces unions qui manifestaient l'ascension réussie des plus grands noyaux manufacturiers, l'union des élites.

Il ne s'agit que de l'un de ces réseaux bien sûr, on pourrait en dessiner d'autres, par exemple à partir des Pacchiani: on se souvient que les filles d'Alessandro épousèrent qui un Martelli, l'un des plus riches négociants de la ville, qui un Salvi-Cristiani, l'un des représentants de la vieille noblesse.

Nous sommes ici au sommet de l'élite négociante; d'autres réseaux se forment, plus internes au groupe qui démontrent là aussi la vigueur et l'intérêt d'une politique matrimoniale bien conduite.

Des réseaux entrepreneuriaux

Nous voici à la fin du XVIIIè siècle: Clemente Conti, foulonnier, avait épousé Isabella, fille (et héritière) de Gaspero Andrea Tronci, fabricant, et de Ginevra, elle-même fille et héritière (avec ses deux soeurs) de Fabiano Marchesuoli, tondeur; l'une des soeurs de Ginevra, Gaspera, était l'épouse de Lorenzo Martini, fabricant et teinturier, tandis qu'une Martini avait pour mari Domenico Cocci, tondeur; ainsi Tronci, Marchesuoli, Cocci, Conti et Martini, respectivement fabricant, tondeurs, foulonnier, teinturier et fabricant se trouvaient unis par des liens familiaux, mais aussi par des liens de société: Lorenzo Martini et Gaspero Tronci furent associés pendant quelques années, et pour cause: tous deux avaient à gérer les biens de leurs épouses respectives, parmi lesquels se trouvait la boutique de tondeur qu'elles avaient héritée de leur père. Ainsi se dessinaient des réseaux d'alliance qui dépassaient largement le cadre familial.

En effet, les alliances se multipliaient: les Conti étaient également liés aux Nistri, les Nistri étaient eux-même liés aux Bacci, aux Mochi, et aux Pacchiani, qui étaient également liés aux Pittei; les Soffi-Ghibellini étaient liés aux Becherini et aux Franchi qui eux-mêmes étaient parents des Angiolini, et liés aux Caponi. Le milieu semblait posséder un assez haut degré d'endogamie: c'était d'abord vers des familles liées aux mêmes activités que l'on cherchait à faire alliance; la diversification matrimoniale ne venait que dans un second temps, quand il s'agissait de marier les filles à des *dottori* ou les fils à de belles héritières. Est-ce à dire que l'on se mariait entre cousins, comme cela semblait le cas dans certains milieux de commerce soucieux de faire circuler au maximum les biens dans les mêmes mains[82]? Une étude plus pointue pourrait seule en décider de façon radicale, mais il ne semble pas que l'on aille si loin -d'ailleurs les interdits canoniques étaient aussi là pour inviter à la plus large extension des mariages. Le régime dotal d'autre part rendait sans doute moins crucial qu'en pays d'égalité la nécessité de recours à la plus stricte endogamie pour conserver l'intégralité des patrimoines.

La valse de toutes ces parentèles demanderait certes à être un peu plus ordonnée et mesurée: il semble néanmoins évident qu'il y a là tentative de

---

82 cf notamment J.P.Hirsch *Les deux rêves du commerce*, op;cit, p.303 et suivantes; G.Gayot *De la pluralité des mondes industriels...*, op.cit.

créer des réseaux, non pas de dépendance, mais de possibles entraîdes, de complémentarité surtout entre professions liées au textile: il n'est pas indifférent de voir s'allier entre elles des familles qui avaient chacune une spécialité bien définie dans la production manufacturière; les rapports entre activités en furent facilités, fluidifiés par les contacts que supposait la parenté; ces réseaux montrent par ailleurs que si la famille était à la base même de l'entreprise, elle n'était point non plus autosuffisante: l'alliance restait le moyen de convoquer le crédit, à tous les sens du terme.

2 AU DELÀ DE LA FAMILLE

UN REMÈDE À L'INSUFFISANCE: L'ALLIANCE

Si les alliances matrimoniales unissaient bien souvent, nous venons de le voir, des noyaux entrepreneuriaux aux activités complémentaires, les sociétés renforçaient ou complétaient ces jeux du mariage; aussi indispensables que les unions du sang qu'elles redoublaient parfois, les unions sociales apportaient aux familles la force nécessaire à affronter les activités de fabrication et de vente.

Un repérage difficile

Il est malheureusement très difficile de repérer les sociétés existantes dans le monde entrepreneurial de Prato: pas de trace de registres de sociétés; il en existait pourtant à Florence qui, depuis les débuts de l'époque moderne, servaient à conserver la mémoire de toutes les sociétés en accomandite passées dans la ville ou dans le grand Duché: là est bien le problème; Prato n'y a en tous cas qu'une part tout à fait négligeable, nous reviendrons sur l'explication possible d'une telle absence: elle se poursuit du reste dans les registres postérieurs à l'époque napoléonnienne qui prennent le relai des précédents; dans les volumineux dossiers du Tribunal de Commerce, puis du Tribunal de Première Instance spécialement consacrés à l'enregistrement des sociétés, les entrepreneurs de Prato n'apparaissent que de façon extrêmement marginale; quant aux registres post-unitaires, ils sont en cours de classement: la consultation n'en était donc que très malaisée, voire impossible: les sondages rapidement effectués ont permis de constater là encore la relative inconsistance du milieu entrepreneurial de la ville.

Face à une telle absence, on peut bien sûr se demander si les sociétés constituées à Prato devaient bien être enregistrées à Florence: le doute est permis, les limites juridiques du Tribunal de Commerce constitué après la Restauration semblant se limiter, comme la Chambre du même nom,

exclusivement à la capitale[83]. Dès lors, il faudrait s'attendre à trouver ces enregistrements dans les archives vicariales: l'état du classement ne nous a pas permis de les retrouver, soit qu'ils soient enfouis dans la masse des affaires civiles, soit qu'ils aient disparu, ou qu'ils n'aient jamais existé; une incertitude certes dommageable.

L'état des sources ne permet donc en aucune façon de faire une étude exhaustive des sociétés, d'en comptabiliser le nombre, d'en étudier les participants, d'en repérer la structure, la durée et d'évaluer les capitaux investis.

Du moins, les registres de notaires auraient dû nous permettre de faire connaissance avec une part d'entre elles, de voir surgir au détour des registres les premiers actes formalisés des alliances sociales. Notre espoir a été en partie déçu: nous avons bien retrouvé quelques actes de naissance de sociétés, mais en nombre bien inférieur à ce que nous attendions, compte-tenu du fait que B.Cecconi, dont nous avons dépouillé tous les registres, était l'un des principaux notaires du milieu négociant, nous l'avons dit. Les registres de tutelles nous ont bien mis en présence de quelques cas de société, nous y avons déjà fait allusion, mais les cas, là encore, sont relativement peu nombreux. Même présence assez faible dans les registres de faillite: il est vrai que les sociétés étaient sans doute plus solides et moins sujettes à la faillite, qui, en tant qu'acte formel reconnu comme tel, fut longtemps un phénomène relativement minoritaire; minoritaire par rapport aux défaillances restées dans l'ordre du privé dont nous trouvons trace dans les ventes volontaires ou dans l'auto-désignation de curateurs.

Est-ce à dire que les sociétés furent inexistantes, ou du moins très peu developpées dans le milieu entrepreneurial de Prato? L'affirmation nous semble excessive. Les familles Mazzoni, Pacchiani, Zarini, nous ont habitué au contraire à les voir engagées dans une multitude de liens sociaux, d'une durée et d'une portée variable. Mais la plupart semblaient être des sociétés *de fait*, dont l'existence n'était que verbale, ou tout au plus se formalisait dans un contrat privé qui n'était enregistré nulle part: une existence en deçà de la loi qui manifestait la volonté de faire entre soi, de ne pas trop faire savoir comment l'on s'organisait[84]; un exemple entre tous: c'était un contrat *verbal* qui liait Niccolo Zarini et Luigi Bianchi pour la fabrication de chapeaux de paille, une

---

[83] Cantini *Leggi e bandi, 1814, n°165*

[84] Des considérations semblables sont faites à Lille où le nombre de sociétés existantes, nous dit J.P.Hirsch, était beaucoup plus important que celui des socités légalisées: cf J.P.Hirsch *Les deux rêves du commerce*, op.cit, p.315-318

société qui durait le temps du bon vouloir des deux associés et se basait sur la confiance réciproque. Niccolo Zarini n'avait en effet que peu d'arguments à présenter quand il portait devant le tribunal son associé qui depuis *molti mesi...non da generi a lavorare* et refuse de faire *amichevolmente* le bilan et la liquidation.

Que valaient en effet de tels actes privés de reconnaissance? Rien, ou presque, au terme de la loi[85]: en fait, on reconnaissait le cas échéant l'existence de ces sociétés non strictement formalisées; les dossiers de faillite les signalent en effet, même quand elles n'avaient pas eu de baptême légal; ainsi, en 1812, Gaspero Viviani, marchand-fabricant de Prato cessait ses paiements: avec lui vivait son neveu Giovanni; dès lors se posait le problème de la société existant entre les deux; l'affaire était occasion pour le magistrat de Prato de définir ce qu'était une société: *considerando che la società è un fatto la di cui prova deve risultare o dagli atti comprovanti espressamente la volontà e l'intenzione dei soci, o dalle circostanze le quali in mancanza di una dichiarazione espressa vengono a somministrare dei riscontri capaci di coartare la prova della volontà tacita di quelli che sono fra di loro riuniti in società*[86]...volonté tacite suffisait donc à définir une société; les témoignages du milieu faisaient alors preuve, manifestant par la même occasion la publicité interne dont jouissaient les sociétés: parmi les entrepreneurs, point de doute, on savait qui était qui, et qui était allié avec qui.

S'unir entre soi

Une union qui allait sans le dire était celle qui unissait les différents membres de la famille autour de l'entreprise commune: l'entreprise commerciale et fabricante, l'entreprise ménagère au sens large; il allait de soi que tous les membres d'une famille unie participaient aux affaires communes, c'est encore ce que disait notre magistrat: *considerando che fra le persone che sono tra di loro strettamente congiunte di sangue, e che vivono in società di famiglia, non ci sono stipulazioni scritte, le quali siano dirette a comprovare e a regolare la società degli interessi*[87]...le tribunal concluait à l'existence bien réelle d'une société entre oncle et neveu et rejetait la demande de celui-ci de n'être point impliqué dans les affaires de son oncle.

Une union qui allait mieux en le disant, comme semble le montrer J.P.Hirsch pour le milieu lillois? La société complément et tutelle des alliances

---

85 Une ordonnance de 1673 *esige che le società siano fatte di scrittura*..

86 S.A.S.P., Atti Giudiziari, Tribunale di commercio, 1812-14, fallimenti Viviani

87 S.A.S.P., Atti Giudiziari, Tribunale di commercio, 1812-14, fallimento Viviani

familiales? Dans la situation de Prato, il nous a semblé que l'on tendait à une formalisation des sociétés familiales quand l'unité était, pour une raison quelconque, remise en cause ou quand la situation se dégradait.

Deux exemples: quand il apparaissait évident que la situation de l'entreprise familiale des Soffi-Ghibellini était considérablement détériorée, une société était formalisée entre Bartolommeo et ses oncles; les justifications expliquaient bien le fonctionnement antérieur et les motivations du changement: *fino dal 4/4/1798*, expliquaient-ils au notaire, *(Bartolommeo) ha ritenuto l'amministrazione e firma piuttosto per mero effetto di tacita abitudinaria familiare connivenza che per effetto di una stabile, ferma precedente disposizione...una simile libertà piena d'amministrazione mancante di superiore vigilanza di scarico e di rendimenti di conti è stata insensibilmente pregiudiziale ai suoi propri interessi*...dorénavant, on faisait donc le compte strict du patrimoine de famille et l'on contrôlait la gestion de Bartolommeo par le biais d'un *amico comune che da lunghissimo tempo è stato ed è particolarmente addetto alla loro famiglia*; en 1811, la société cessait quant au négoce de teinture: ainsi les oncles formalisaient dans un premier temps l'existence de la société familiale et rétablissaient un contrôle sur leur neveu, puis ils se désengageaient des affaires commerciales, avant de diviser l'ensemble du patrimoine en 1812; la situation critique expliquait donc ce passage à une forme reconnue de société, qui précédait le partage des destins.

La formalisation de la société pouvait au contraire advenir pour perpétuer une union qui risquait d'être mise en cause par la rupture de la communauté de vie; ainsi les frères Livi: ils avaient vécu depuis la mort de leur père en 1857 *sotto uno stesso tetto ed in una stessa famiglia*, mais l'un d'eux, Carlo, était appelé à aller demeurer à Sienne où il était employé: dès lors la communauté n'allait plus de soi; il fallait éviter que ce frère puisse retirer du jour au lendemain les capitaux qu'il possédait comme les autres dans les entreprises familiales: ainsi procédait-on à une division formelle du patrimoine, afin de connaître avec exactitude la part de chacun, et l'on créait une société en accomandite entre les frères dont le *scopo unico e solo* était la filature de la laine; la société s'appelerait *Giuseppe Livi e C.* du nom du frère aîné; Carlo était *socio accomandante* et ne pouvait *essere tenuto verso i terzi al di là del capitale conferito in società*, 5731 lires, soit un peu plus d'un tiers de son héritage total, la société avait durée triennale renouvelable, bilan en janvier et *utili repartiti in perfetta uguaglianza fra i tre fino alla concorrenza di tanta somma da corrispondere all'interesse del 5 3/4 sul capitale di ciascuno; ogni più di utili dovrà essere ceduto per 3/4 a favore dei soci amministratori e 1/4 al*

socio accomandante[88]: à la communion totale succédait une formalisation rigoureuse de l'accord familial.

Du reste, la famille était par ailleurs engagée dans une autre société, toujours pour la filature de la laine, avec un étranger au cercle familial, Andrea Capaccioli qui possédait en commun avec eux la filature, puis le *lanificio*[89], les machines et les crédits: une société en nom collectif, où chacun versait une somme égale et était responsable au même titre des bonheurs et des malheurs de l'affaire gérée en commun.

C'était là la forme dominante, semble-t-il, des sociétés existant à Prato dans le milieu textile: associations tout à la fois de capitaux, de noms, de savoir-faire, associations à responsabilité en général illimitée, et à durée relativement brève, mais évidemment renouvelable: il fallait pouvoir faire face rapidement à des situations de crise et désengager le capital. Inutile de citer toutes les sociétés que nous avons pu retrouver; nous en avons déjà citées: sociétés entre artisans, comme ce fut le cas entre les Conti et les Angiolini pour l'exercice de la foulonnerie, entre les Desii et les Cai pour la gestion de la boutique de tondeurs, entre Del Lena, Colzi, Livi pour l'exercice de la teinturerie; exemples qui montrent en fait la réunion de talent et de capitaux, de liens de travail et de famille se concrétisant dans la société commune et totale d'une activité qui n'empêchait personne, nous l'avons dit, de faire des affaires par ailleurs.

Sociétes internes au milieu, qui contrairement à la première impression que peuvent donner les informations lacunaires dont nous disposons, furent, pensons-nous, multiples, facteurs de dynamisme, si ce n'est également de cohésion. Par contre, le faible nombre de sociétés en accomandite peut être un indice de la relative "fermeture" du milieu.

Des associés extérieurs au milieu?

Il semble en effet que bien peu d'associés dans les entreprises de fabrications, de négoces ou de finitions de la ville proviennent de milieux autres que celui des familles entrepreneuriales: parmi les sociétés en accomandites enregistrées à Florence, nous l'avons dit, un nombre dérisoire concerne des entreprises de Prato; un indice au moins de la très faible participation florentine aux affaires de la ville: en fait, on ne trouve trace de

---

88 A.S.F., Ufficio Notarile di Firenze, Beltrami, 7954.

89 A.S.F., Tribunal di prima istanza, 1251; Ufficio Notarile di Firenze, Beltrami, 7954 et Ufficio del registro di Prato, Successioni, B.49, n°33: Livi Fortunato fu Giovanni, décédé en 1894

liens qu'assez tard, au XIXè siècle, et en relation surtout avec le commerce et la fabrication de la paille; ainsi, Niccolo Mazzoni, l'ancien maire de la Prato napoléonnienne, faut-il le rappeler, contractait en 1820 une société en accomandite avec Sebastiano Kleiber et Cesare Lampronti, deux grands noms de la finance florentine, pour *la fabbrica di cappelli di paglia*: société exercée à Prato par Mazzoni sous son nom, il versait également l'essentiel du capital (80% des 80000 que totalisaient la société), mais se procurait ainsi une ouverture de crédit auprès de ces puissants financiers et sans doute une facilité de commercialisation[90]. L'exemple semble exceptionnel, et il n'est pas indifférent qu'il concerne la paille: secteur alors en pleine expansion et qui semblait devoir permettre les plus beaux profits, il intéressait les financiers et spéculateurs beaucoup plus que la fabrication de tissus, dont le marché restait incertain et les profits parfois trop mesquins: mieux valait donc s'en tenir à l'écart.

Un domaine de la laine pouvait cependant attirer les spéculateurs: celui des bonnets à la levantine; des sociétés en effet se créèrent, mais eurent pour centre de fabrication Florence et non Prato[91], qui, de façon générale, semblait *terra incognita* des grandes spéculations productives florentines: on trouvait les florentins dans le Casentino, à Pise, mais pas à Prato, -une ultime expression de l'hostitilité latente entre les deux villes? Une ignorance réciproque peut-être: les florentins avaient sans doute du mal à comprendre ce milieu de la fabrique, ils n'avaient de rapport qu'avec les plus grands; les entrepreneurs de Prato d'autre part ne souhaitaient pas forcément constituer des sociétés qui auraient certainement sanctionné leur infériorité.

Autres grandes absentes des sociétés commerciales textiles de Prato: les familles nobles de la ville. Le phénomène est évidemment également lié à la faible présence de sociétés en accomandites qui constituèrent de façon constante le mode de participation de l'élite devenue terrienne dans les affaires commerciales: l'un est sans doute symptôme de l'autre. Mais cette absence de participation directe du capital noble ne surprend pas vraiment quand on sait le désengagement progressif et néanmoins massif qu'opérèrent à Florence même

---

90 A.S.F., Tribunale di Commercio, Accomandite, 291; M.Scardozzi avait déjà mentionné cette société, en l'attribuant toutefois de façon erronée à Lazzero Mazzoni; nous la remercions de nous avoir fourni les informations précieuses sur cette société, et d'autres, contenues dans les registres d'accomandites du Tribunal de Commerce qu'elle étudie tout particulièrement.

91 Par exemple la société en accomandite Cosimo Giachi e C., créée par acte privé le 11/10/1815, publiée le 12/2/1816 et qui cessait de vivre en janvier 1818; elle regroupait elle aussi de grands noms du négoce florentin: Luigi Del Turco, C.Giachi, V.Brochi, I.Guidi, A.Bertolini, A.Bernardi, M.Martini, C.Lampronti, G.Guasconi, G.del Rosso, A.e G.Puccini: A.S.F., Tribunale di Commercio, Accomandite, B.242-405

ces familles des activités productives[92]; d'autre part, leur domaine de prédilection semblait être depuis longtemps la soie, beaucoup moins la laine[93]; mais l'on pouvait penser que la noblesse de Prato, prête à partager le pouvoir avec les représentants des familles négociantes, auraient pu également participer de plus près aux activités de la ville; rien de tel semble-t-il; l'orientation dominante des familles nobles de la ville ne fut pas celle d'une participation directe aux activités: l'un des membres les plus actifs de la noblesse entrepreneuriale de la ville, Giuseppe Buonamici, s'engagea dans le travail du cuivre, puis la fonderie, plutôt que dans la laine; mais il fut un autre mode de participation indirect: par la possession et la location des bâtiments productifs, nous l'avons vu.

De façon générale, les entrepreneurs de Prato furent donc les principaux, si ce n'est le plus souvent les seuls, animateurs de leurs sociétés productives; ceci du moins jusqu'à une époque avancée du XIXè siècle: l'introduction de la laine mécanique semble avoir ouvert davantage les sociétés locales aux étrangers, -il faudrait une enquête approfondie dans les registres post-unitaires d'enregistrement des sociétés pour en décider; les premiers sondages effectués indiquent une ouverture, certes, mais assez limitée. Pourtant, le milieu entrepreneurial sut mobiliser des capitaux dépassant largement ses seuls cercles par d'autres biais que les sociétés.

LES JEUX ET LES RÉSEAUX DU CAPITAL

Trouver le capital nécessaire à la bonne marche des affaires fut en effet la préoccupation première et constante du monde négociant et fabricant. A en croire de nombreux écrits consacrés à l'industrie textile de Prato, l'auto-financement fut le principal, si ce n'est l'unique mode de fonctionnement des entreprises; c'est en particulier ce qu'affirmait E.Bruzzi à propos de la période post-unitaire, mais le phénomène, disait-il, perdurait sur la longue durée: *l'industria pratese, avanti e dopo (e questo è un suo gran pregio), si dovette formare e sviluppare tutta da sè, in se stessa, capitalizzando i frutti dell'unico suo sudore; di due bocconi, diremo, serbandone uno, per devolvere al lavoro la spesa dell'altro*[94]. Une affirmation qui prend les allures d'une reconnaissance du mérite intrinsèque de ce type de financement qui ne doit rien à personne et semble devoir ajouter un surplus de valeur morale à ces entrepreneurs qui

---

92 Litchfield *Les investissemnts commerciaux des patriciens florentins au XVIIIè siècle*, in

93 Cf aussi à ce propos P.Malanima *La decadenza di un'economia cittadina...*, op.cit.

94 E.Bruzzi *L'arte della lana*, op.cit., p.125

surent, ou durent être, indépendants et auto-suffisants. Certes, nous nous sommes attachés à montrer comment les pratiques matrimoniales cherchaient à mobiliser tous les ressorts de la parentèle, d'une parentèle judicieusement élargie à de possibles alliés, nous avons également vu que les sociétés étaient presque exclusivement internes au milieu. Mais cela suffit-il à conclure à l'auto-financement massif des entreprises?

Les jugements émis lors des faillites invitent à d'autres considérations: en effet, dans de nombreux cas, et en particulier lorsqu'il s'agit des plus modestes entrepreneurs, dont on s'attend à priori qu'ils soient les principaux et uniques bailleurs de fonds d'une activité qui n'emploie qu'un capital limité, on entend dire au contraire que le négoce ou la fabrique ont été entrepris *sans fonds propres*, sans aucun capital, sans apport personnel: l'auto-financement semblerait donc, au départ au moins, réduit à rien.

Entre ces deux propositions contradictoires, il faut essayer d'y voir clair sur la façon de réunir et de trouver le crédit, sur la provenance des capitaux, sur les manques ou les absences d'un système qui apparaît plus complexe que ce que l'on veut bien en dire habituellement. Nous sommes tentés de nous demander avec J.P.Hirsch *par quelle étrange confusion, entretenue autour de la notion d'"autofinancement", en vient-on parfois, à partir de deux réalités incontestables -le bon usage des ressources patrimoniales, et le réinvestissement d'une grande part des profits-, à minimiser le rôle des réseaux qui donnaient pourtant au milieu tout son dynamisme?*[95] Avant d'entrevoir les réseaux, il faut chercher quels étaient les moyens de réunir ou d'utiliser un capital extérieur aux cercles de la famille.

A la recherche de capitaux

La forme la plus courante pour trouver rapidement des sommes importantes fut, au XVIIIè siècle, d'imposer des cens sur les propriétés immobilières, ce qui supposait bien sûr que l'on en eût[96]: ainsi en 1737, Girolamo fu Francesco Focosi imposait un cens de 17.2 écus *su un suo edificio ad uso di mangano ed altro ad uso di Bindolo ossia accotonatoio* qu'il vendait pour 400 écus (2800 lires) à Antonio Frati, lui-même marchand-fabricant; en 1772, les frères Frati vendaient ce cens à Agostino Farfalli pour la même

---

95 J.P.Hirsch *Les deux rêves du commerce*, op.cit., p.322

96 Même procédé dans le West Riding: P.Hudson *The Genesis of Industrial Capital. A Study of the West Riding Wool Textile Industry c.1750-1850*, Cambridge, Cambridge Univ.Press, 1986

somme[97]; ainsi Focosi avait-il pu trouver le capital qui lui manquait, mais sa famille continuait d'en payer longuement les fruits: en effet, théoriquement remboursables, les cens ne l'étaient en fait que bien rarement et pesaient donc pendant de longues années sur le patrimoine immobilier dont la rente était de ce fait très diminuée. Aussi la démarche était-elle à double tranchant: de l'argent immédiat contre d'infinis remboursements.

Les cens avaient une double signification: le besoin d'argent de certains mais aussi la volonté de placements sûrs de ceux qui les achetaient; placements particulièrement prisés dans les périodes d'incertitudes; la famille Angiolini, par exemple, en acheta un certain nombre à la fin du XVIIIè et au début du XIXè siècle, à un moment où il fallait sans doute placer les fruits des bénéfices de l'activité dans des rentes durables: en 1785, Niccola achetait un cens à Giovacchino Carmagnini pour 150 écus, en 1801, c'est à Frati qu'il en achetait un pour 400 écus, l'année suivante à Magheri pour 100 écus; nous ne connaissons surement pas tous les investissements que fit ainsi Niccola: mais la division patrimoniale qu'opérèrent ses fils après son décès permet d'en recenser au moins 21, pour un capital total de plus de 30000 lires qui rapportait ainsi 4% par an en moyenne; la plupart avait été achetée entre 1793 et 1802 à des entrepreneurs en mal d'argent frais: Mercatanti, Pini, Cocci, Carlesi, Carmignani, Valentini, Corona, Becherini, Magheri, Frati, autant de familles liées aux activités productives de la ville, le plus souvent au textile[98], un réseau vaste qui dépassait largement ceux de la parentèle, mais qui restait cependant à l'intérieur de la même couche sociale.

Pourtant le cens fut également l'instrument d'un élargissement du recrutement des capitaux; il fait notamment apparaître des relations intéressantes avec l'important patrimoine ecclésiastique de la ville; quelques exemples: voici Giuseppe Farfalli, à la fin du XVIIIè siècle; ayant besoin de trouver de l'argent frais, il imposa un cens de 56 lires sur une de ses maisons et vendit le capital pour 200 écus (1400 lires) au *Conservatorio di San Giorgio*[99]; la famille était coutumière du fait: en 1773, son frère avait de même imposé un cens de 53.2.6.8. écus sur une des maisons de la famille et l'avait vendu au *canonico Lazzero del fu Alessandro Palli* pour 1600 écus (11200 lires); les cas n'étaient en fait pas rares: en 1791, Conti et Magheri imposaient un cens sur des propriétés communes et le vendaient au *Ritiro di San Giorgio*[100]; en 1790 Lazzero Nistri imposait un cens de 6 écus sur divers immeubles et le vendait au

---

97 A.S.F., Notarile moderno, Conforti, p.25914
98 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36013 et p.36022
99 A.S.F., Notarile moderno, Lolli, p.29473
100 A.S.F., Notarile moderno, Varrocchi, p.30115

couvent de San Francesco pour 150 écus[101]: ainsi était-ce le moyen pour les institutions ecclésiastiques de placer leurs capitaux de façon sûre et pour les marchands de pouvoir disposer de sommes quelque fois importantes pour le fonctionnement de leurs affaires, pour régler des dettes urgentes, pour doter des filles sans retirer des capitaux au commerce.

L'imposition de cens cessa semble-t-il presque totalement au XIXè siècle: quand Giovanni Angiolini commença à manquer d'argent circulant, avant même la Restauration, il contracta des emprunts; ainsi en 1814, sur sa demande, G.Giorgio lui-même *negoziante e possidente di Prato* lui prêtait 600 écus (4200 lires) *in moneta d'argento;* les pactes étaient les suivants: *il detto Angiolini possa ritenere e rigirare per suo proprio conto, rischio ed interesse la detta somma* dont la restitution était prévue dans un délai de six ans; Angiolini devait verser 6% d'intérêts par an à Giorgi et hypothéquer en sa faveur sa foulonnerie; les conditions étaient à peu près semblables lorsque le même Angiolini, la même année, empruntait encore 2674 lires à Nunziato Martelli: un prêt sur deux ans, à 5% d'intérêt, mais la moitié du capital devait être remboursée à la fin de la première année, la foulonnerie était de nouveau hypothéquée. En fait, les prêts deviennent très courants, toujours garantis par hypothèque; ils sont le plus souvent internes au milieu négociant et montrent la propension certaine des plus grands à placer ainsi leurs capitaux; pour ne citer qu'un exemple, Giuseppe Martelli laissa en mourant à ses héritiers plus de 100000 lires placés en emprunts auprès de particuliers, près de 20% de son patrimoine actif; les réseaux convergaient vers les plus grands.

Est-ce à dire qu'il n'existait alors plus de recrutement en dehors du milieu? Le patrimoine ecclésiastique, au reste bien diminué, ne semblait plus placer ainsi ses capitaux; mais les sources restaient cependant diversifiées: ainsi, parmi les créditeurs des frères Martini se trouvaient Luisa Franchi, veuve de F.Bertini et ses fils qui *somministrano a titolo d'imprestito fruttifero ai fratelli Martini scudi 1000 nel 1830, pagato a F.Casini per uguale somma prestata nel 1825 per anni cinque al 5% con ipoteca*[102]; F. Casini était lui-même négociant, beau-père de Francesco Farfalli, nous en avons déjà parlé: c'était donc lui qui commençait à prêter des capitaux aux frères Martini, capitaux sans doute fondamentaux dans la mise en route des affaires de ces derniers; voulant récupérer son capital au bout des cinq années prévues, il était remplacé par la famille Bertini qui plaçait ainsi un capital provenant du patrimoine du père et

---

101 A.S.F., Notarile moderno, Varrocchi, p.30115

102 AS.F., Tribunale di Prima Istanza, 1295, fallimento fratelli Martini, 1833

mari défunt: sa disparition avait en effet entraîné la liquidation du négoce de cuivre qu'il gérait, les marchandises avaient été vendues, la boutique louée et les capitaux ainsi dégagés employés en divers prêts, tous concédés à des marchands de la ville: outre le prêt aux frères Martini, les Bertini prêtaient en effet 2100 fiorini à Giovanni Caponi, 1260 fiorini à Giuseppe Del Rigo et 4200 fiorini à Giuseppe Cicambelli[103]: prêts hypothècaires qui garantissaient l'avoir de la famille et lui assuraient des rentes à 5%: une formule bien connue et souvent employée qui permettait à la fois la relative sûreté des placements et la disponibilité de capitaux pour les activités de la ville. Ainsi étaient placés les patrimoines lors des tutelles, ainsi s'investissaient les dots: rien de bien étonnant à cela; ils montraient cependant la disponibilité des capitaux à s'engager, grâce à la garantie hypothécaire, dans les activités négociantes dont ces familles avaient souvent été auparavant elle-même actrices.

Ainsi voyons-nous les familles négociantes se livrer assez communément aux jeux de l'emprunt, indiquant que l'auto-financement n'était pas le seul mode de fonctionnement des entreprises. De plus, beaucoup fonctionnaient journalièrement grâce aux emprunts sans le dire que permettaient les jeux de l'écriture: à l'intérieur de la ville circulaient ces "lettres de change", promesses de paiement, qui étaient autant de crédits à court terme: des acceptations de paiements différés, des papiers de complaisance qui alimentaient les circulations de capitaux que l'on espèrait bien réaliser cependant lorsque la production serait écoulée. Un crédit en deçà de la loi, dont les relations commerciales étaient seules garantes.

Mais quand les échéances ne cessaient d'être différées, la loi devenait nécessaire pour reconnaître le crédit, pour légaliser le contrat: on trouve traces de ces passages devant notaire quand les lettres de change arrivées à terme dépassaient la limite de ce qui pouvait être accepté sans reconnaissance légale; un exemple tardif mais significatif: en 1872, Franco Sapori se reconnaissait débiteur de Giovanni Mengozzi pour la somme de 3500 lires, montant de quatre *pagherò* restés sans paiement: le terme en était dorénavant prévu en 1875, mais désormais le capital rapportait au prêteur le taux de 6% par an, sans compter des surplus divers qui augmentaient en fait le taux d'intérêt.[104] Poursuite d'une pratique ancienne dont les traces se retrouvent particulièrement dans les dossiers de faillites: ainsi, Paolo di Clemente Conti était-il reconnu, en 1833, créditeur privilégié des frères Martini pour 550 écus (3850 lires) *per somministrazioni fatte in diverse volte* qui avaient ensuite abouti à une

---

103 A.S.F., Notarile moderno, Mazzoni, p.18143

104 Ufficio Notarile di Firenze, Beltrami, 7964

reconnaissance de dettes, de durée quinquennale avec intérêt et hypothèque[105]. Prêts sans le dire qui allaient mieux en le disant, telles peuvent être interprétées ces *scritture cambiarie* qui semblaient alimenter le commerce.

Elles alimentaient surtout les échanges de la ville et de ses fournisseurs: là surtout, la lettre de change permettait de jouer sur un temps précieux dont on espèrait bien tirer le maximum; elle permettait d'attendre le temps de la vente, en ce mois de Septembre où les acheteurs se pressaient à la foire, où les comptes se tiraient; en attendant, la fabrication avait pu se prévaloir de matières premières payées de cette promesse de futur: nous avions déjà évoqué ce mécanisme qui voulait qu'à Prato, selon l'expression déjà citées de Lazzero Mazzoni, *les semaines deviennent des années*, qui faisait qu'en pratique la plus grande partie des entrepreneurs de la ville fabriquaient à crédit, comme l'expliquait le maire aux autorités napoléoniennes.

Mais les réseaux étaient organisés, et loin d'être égalitaires.

Des réseaux inégalitaires

Dilation du temps, confiance n'était pas accordée à n'importe qui: pour obtenir ce crédit sans le dire, il fallait que le nom ait une réputation suffisante de respect des termes explicites ou non du contrat; il fallait être connu et reconnu, axiome de base de tout échange commercial dans lequel les individus sont loin d'être interchangeables, on le sait; ce qui voulait dire que chacun connaissait son monde et qu'un inconnu, un nouveau-venu, devait être introduit par la garantie que lui apportaient des noms reconnus: la *mallevadoria* que devaient nécessairement présenter les petits n'était-elle pas la première marque de leur inscription dans un réseau?

Cette demande de garantie valait à majeure raison lorsqu'il s'agissait d'entrer en contact avec des étrangers à la ville: voici donc l'histoire édifiante révélée par un procès en diffamation qu'eût à juger le vicaire de Prato en 1837: G.Benelli accusait G.B.Bastogi d'avoir écrit une lettre anomyme à G.Rodocanacchi de Livourne *all'oggetto di nuocere e denigrare il credito mercantile del Benelli*[106], on apprend en fait que Benelli était le neveu de Bastogi qui lui servait de garantie pour ses relations avec les marchands de Livourne: *è stato lui*, expliquait pour justifier son attitude Bastogi, *a raccomandare Benelli a Rodocanacchi e voleva avertirlo dei problemi per non*

---

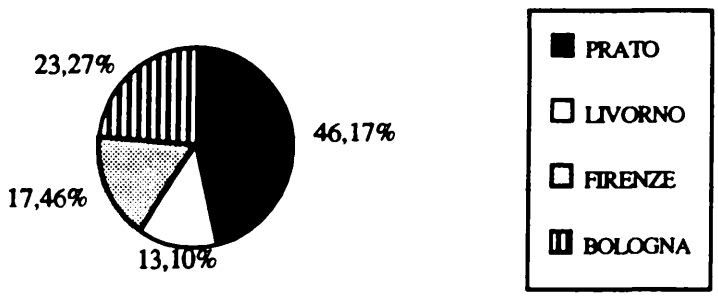
105 AS.F., Tribunale di Prima Istanza, 1295, fallimento fratelli Martini, 1833
106 S.A.S.P., Vicariato, Atti Criminali Cercignani XXV et XXVI

essere accusato di avere raccomandato un uomo privo di mezzi; les négociants de Livourne étaient effectivement extrêmement méfiants: ils refusaient de confier la marchandise sans la garantie d'un grand, *e poi dubita della firma,* il fallait que le notaire de Prato *gli asserisce che Martelli* (auquel s'était adressé Benelli après la défection de Bastogi) *ha firmato sotto i suoi occhi..questo perchè tante volte fissano la vendita con garanzia e la lettera opportuna non si presenta;* la prise de position d'un grand de la ville était un préalable à toute ouverture de crédit, c'est aussi ce que disait l'intéressé Benelli: *se d'allora in poi non trovava persone che gli avessero fatte delle firme, non avrebbe più trovato fido fra i negozianti livornesi.*[107]

Ainsi, les relations en dehors de la ville, et en particulier avec les fournisseurs, des entrepreneurs plus modestes passaient-elles obligatoirement par le détour d'un plus grand, qui les présentait et les recommandait. En fait, ces plus grands étaient au centre de réseaux de crédits multiples, dont ils détenaient l'essentiel des fils. Ils semblaient en effet maîtres des relations avec les réseaux extérieurs à la ville: réseaux qui se nouaient avec Livourne et les autres villes fournisseuses de matières premières: Sienne, Bologne essentiellement; ou encore qui s'étendaient jusqu'à la capitale voisine, centre financier, centre d'écoulement d'une partie des produits vendus aux trafiquants de tissus en gros de la ville qui s'occupaient de leur commercialisation.

Les différentes géographies de créditeurs que permettent d'établir les dossiers de faillite nous semblent à ce propos très révélatrices. Voici la répartition des dettes des frères Martini, précédemment évoqués, faillis en 1833. Le graphique représente les pourcentages des valeurs des différents créditeurs.

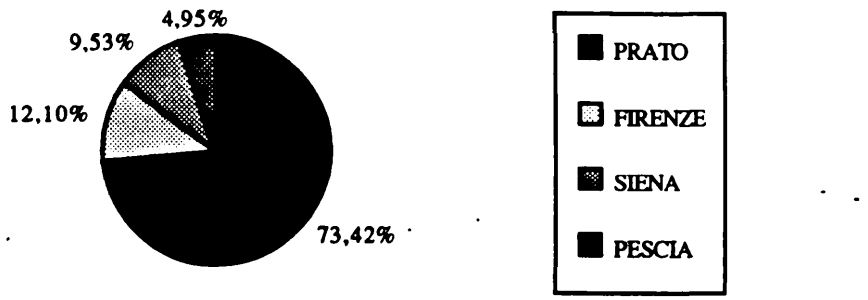
GEOGRAPHIE DES CREDITEURS COMMERCIAUX DES FRERES MARTINI, FAILLIS EN 1833



107 idem

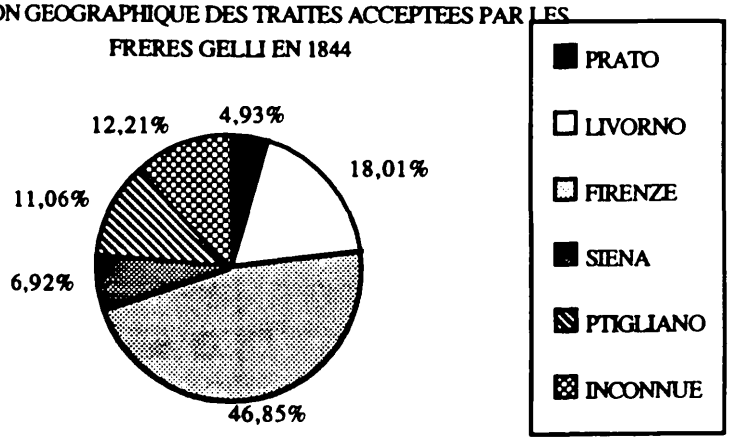
Les Martini se fournissent directement en matières premières à Livourne et à Bologne: laine, lin et chanvre surtout, qu'ils obtiennent à crédit sur garantie d'un grand (ils sont eux aussi fortement liés à Giuseppe Martelli), des fournisseurs de Florence leur font des avances sur la marchandise; mais c'est essentiellement avec leurs collègues de Prato qu'ils sont en relation: le circuit n'est donc pas fermé sur l'extérieur mais il trouve dans la ville l'essentiel de ses possibilités de jeu. Bien d'autres présentent une situation analogue: ainsi Luigi Pelagatti, failli lui en 1848.

GEOGRAPHIE DES CREDITEURS DE LUIGI PELAGATTI EN 1848



En fait, à Sienne, Florence et Pescia, il n'est en relation à chaque fois qu'avec un seul correspondant; l'essentiel de ses relations commerciales et de son crédit se concentre à Prato. Une situation tout à fait différente de celle des frères Gelli qui comptent parmi les plus grands fabricants de Prato dans la première moitié du XIXè siècle et qui faillissent en 1844.

REPARTION GEOGRAPHIQUE DES TRAITES ACCEPTEES PAR LES FRERES GELLI EN 1844

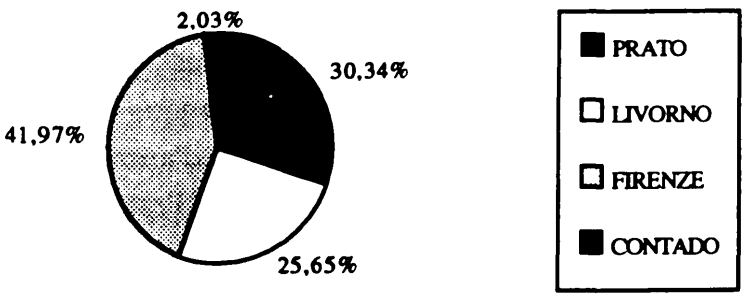


Prato n'a plus qu'un rôle très secondaire, elle vient bien après les villes fournisseuses de matières premières et de finances; les grands de Prato sont naturellement plus extravertis que leurs modestes confrères, rien de très

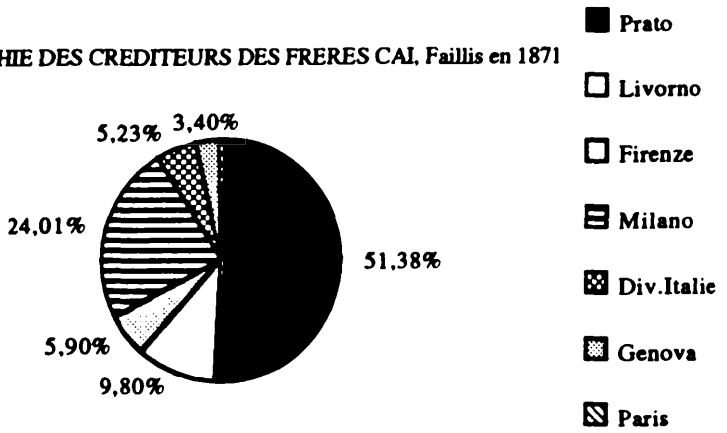
surprenant, mais une constatation qui nuance bien des affirmations sur la fermeture de la ville qui n'aurait eu que des relations marginales avec les deux grands autres centres du Grand duché, Livourne et Florence; au contraire nous pensons que les relations étaient multiformes, mais les réseaux hierarchisés et concentriques: un premier cercle regroupait les petits entrepreneurs de la ville qui avaient surtout des relations avec les plus grands (mais pas seulement, il faut le répéter), et un second voyait les plus grands nouer de multiples relations à l'extérieur, en particulier vers les centres de matières premières, Sienne, Bologne et Livourne, les centre de commercialisation et de finances, Florence et Livourne encore.

Toujours est-il que les relations se bornaient encore exclusivement au Grand Duché, ce qui semblait changer après l'Unité. Le cas des frères Cai, faillis en 1854 et de nouveau en 1871 permet à ce propos d'intéressantes comparaisons: l'ouverture des horizons est nette, en même temps que la diminution de l'importance relative de Livourne qui semble en effet marquer le pas au profit des places septentrionnales, nouvelles fournisseuses de matières premières et relai vers l'étranger.

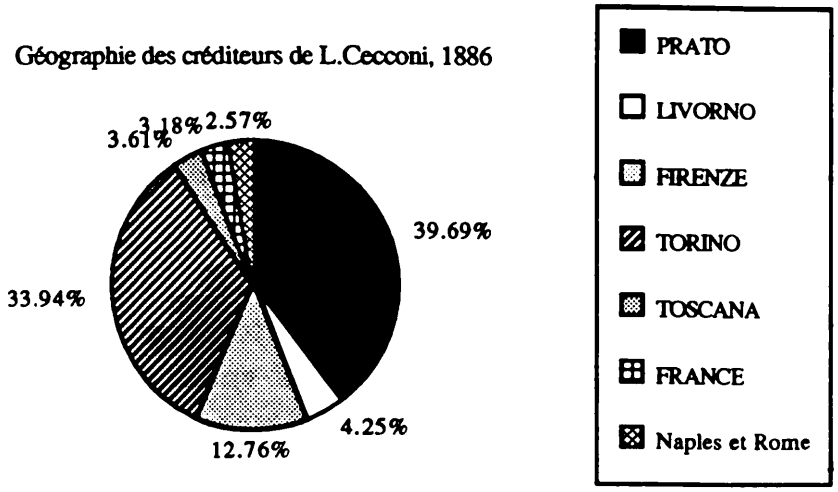
GEOGRAPHIE DES CREDITEURS DES FRERES CAI EN 1854



GEOGRAPHIE DES CREDITEURS DES FRERES CAI, Faillis en 1871



La géographie des créditeurs de L.Cecconi, dont la faillite est certes plus tardive, inspire au fond des remarques analogues.



Restent de tous ces raisonnements de grandes absentes: les banques.

Des banques?

Si nous n'en avons pas fait mention jusqu'à maintenant, c'est qu'en effet, la plupart des affaires semblaient se régler de façon interne, sans l'intervention d'établissements spécialisés qui faisaient d'ailleurs leur apparition assez tardivement, on le sait[108]: banquiers privés, banquiers négociants, ou plutôt négociants qui ajoutaient la banque à leurs activités multiples; le commerce d'argent, une activité parmi d'autres des Mazzoni, Martelli et autres grands du milieu entrepreneurial de Prato, banquiers plus puissants et plus spécialisés de Florence.

Il existait pourtant dans la ville des institutions liées au crédit, mais elles avaient dans l'ensemble un rapport ambigü avec les activités productives[109]. Le Mont de Piété, créé ici comme dans la plupart des villes toscanes à la fin du moyen-âge, semble avoir eu un rôle réduit: quelques teinturiers ou tondeurs y portaient parfois les draps de leurs clients quand l'argent manquait de façon trop évidente[110]; ceci au XVIIIè comme après l'Unité italienne; mais nous n'avons trouvé trace d'un investissemnt majeur dans les activités productives.

---

108 Remarques de Bergeron, Bouvier, confirmées dans le cas lillois par J.P.Hirsch, op.cit., p.330, comme du reste à Sedan et ailleurs.

109 Pour l'organisation des différentes institutions au XIXè siècle, la référence de base est la contribution de R.P.Coppini *L'organizzazione e la funzione del credito*; in *Prato, Storia di una città*, op.cit.,, t.3, vol.1, pp.589-659

110 On en trouve trace dans les registres de procès de l'*arte della lana* et après l'Unité *il disagio sociale crescente traspare dal fatto che vengono accettati panni portati da garzoni:* R.P.Coppini, op.cit., p.606

Toutefois, le Mont était un important lieu du pouvoir citadin, et les nouvelles familles admises à la citoyenneté au XVIIIè siècle y firent leur entrée, notamment les Soffi-Ghibellini, Franchi, Bettazzi etc[111]: une participation intéressante, essentiellement par les salaires que dispensaient le Mont à ses collaborateurs, mais également par de possibles prêts: E.Stumpo note en effet que parmi les débiteurs secrets apparaissent également ces nouvelles familles en général liées au textile, voilà qui n'étonnera pas si l'on se souvient de ce qui a été dit de la participation des *lanaioli* au rouages multiples du pouvoir citadin. Après la tourmente qu'il connut pendant la période napoléonnienne, le Mont fut réorganisé de façon stable à partir de 1821, grâce à l'oeuvre du *gonfaloniere* Giuseppe Martini, un nom que désormais nous connaissons bien: *fin da questa occasione si manifestarono i legami del ceto borghese con gli ambienti ecclesiastici: infatti la Cassa dei Resti del Patrimonio ecclesiastico metteva a disposizione del Monte oltre 66.000 lire*[112]... une possibilité de jeu qui là encore concernait essentiellement les plus puissantes familles du négoce..

Certaines furent également parmi les promotrices de la *Cassa di Risparmio* qui s'ouvrit dans la ville en 1830, filiale de celle créée l'année précédente à Florence; sans revenir sur les enjeux de cette création qui vit de nouveau l'action conjointe des familles bourgeoises et d'ecclésiastiques[113], le débat qui s'instaura entre Prato et Florence à propos de l'indépendance ou non de la nouvelle Caisse était très intéressant: devrait-on verser *i depositi che racoglieremo nella casa madre, o potremo impiegarli cautamente e con maggiore vantaggio in speculazioni locali?* En effet l'on réfléchissait à Prato *che essendo...città industriosa e dedita alle speculazioni non pare convenga diminuire la massa circolante del denaro col portarlo a Firenze, e che impiegandolo qua si potrebbe ottenere il doppio intento di favorire l'economia e l'industria degli artisti col ricevere i loro depositi ed assicurare il commercio coll'impiegare il denaro raccolto*[114]. Un programme qui montrait bien quelles pouvaient être les exigences existant à Prato, mais qui ne fut visiblement que très faiblement réalisé par la Caisse: *la politica della Cassa non sembra avere inciso in funzione di stimolo alle diverse attività, almeno nel suo primo trentennio di vita: si tratta sempre di prestiti non troppo rilevanti, né i*

---

111 E.Stumpo *Le forme del governo cittadino*, in *Prato Storia di una città*, op.cit., t.2, p.326

112 R.P.Coppini *L'organizzazione e la funzione del credito*; in *Prato, Storia di una città*, op.cit.,, t.3, vol.1, p.590

113 Cf Coppini, op.cit., G.Magnolfi fut l'un des premiers à prendre contact avec Ridolfi, bientôt suivi de Raffaello Scarpettini, piovano di Montemurlo

114 A.R.M., Scarpettini a Ridolfi, 5 dic.1829, cité par R.P.Coppini, op.cit., p.596

mutuanti appaiono persone note[115]; tout au plus agit-elle comme un faible complément aux mécanismes privés de prêts; et même, dans la mesure où les épargnes étaient peu réinvesties dans le secteur productif, on pourrait se demander si elle n'enleva pas, comme le craignait les intéressés, une partie des capitaux qui auraient pu s'investir indirectement dans le commerce.

L'exigence d'une institution assurant le crédit, et le reste, demeurait cependant: ce fut la raison du succès de la *Banca del Popolo* créée en 1865 à Florence et en 1866 à Prato qui faisait des opérations de dépôt, d'épargne, de compte-courant, des prêts, des changes, des anticipations, des escomptes surtout; les plus grands noms de l'industrie textile du temps se trouvent liés à cette entreprise: Mazzoni, Franchi, Alphandery, Pampaloni etc, un succès qui marque l'importance de l'initiative; on en retrouve les effets dans les registres notariés où la banque apparaît très activement engagée dans l'activité, en particulier d'escompte: ce fut d'ailleurs un des motifs de différents avec Florence; trois ans après sa création, les actionnaires de Prato se plaignaient amèrement du comportement de la direction centrale de la banque qui faisait *che la sede pratese non aveva di solito denari per attemperare agli sconti, pur essendo questa una delle principali ragioni per cui era nata;* on se plaignait donc de *l'attentato all'autonomia amministrativa delle succursali,* d'autant plus que le siège central apparaissait impliqué dans des manoeuvres spéculatives peu légales qui allaient entraîner sa perte.

Finalement fut créeé en 1877 la *Banca pratese,* dont le but proclamé par manifeste était de *coadiuvare e promuovere, mediante lo sconto, il commercio nel paese*[116]un organisme *indipendente e formata di piccoli capitali, naturalmente locali*[117]; on y retrouvait en fait des personnages de premier plan de l'industrie textile comme Alphandery, Del Soldato etc: le milieu entrepreneurial réussissait effectivement à gagner son indépendance dans le domaine bancaire, le problème de l'escompte allait pouvoir être réglé: la maturité bancaire venait avec la laine mécanique.

Voilà qui ne contentait pas tout le monde, en particulier *certa gente (che) vorrebbe vivere alle spalle del piccolo commerciante, valendosi di certi ricatti che sebbene non cadano sotto il codice penale, sono però peggiori di quelli brigantesch...questi ignobili scontisti che il popolo chiama con altra più*

---

115 R.P.Coppini, op.cit., p.600; encore faudrait-il vérifier exactement le pourcentage de prêts concédés à des personnes liées au textile.

116 *Notizie preliminari, Regio Decreto d'autorizzazione e Statuto della Banca Pratese,* Prato, 1877, cité par Coppini, op.cit., p.650.

117 E.Bruzzi *L'Arte della Lana,* op.cit., p.125

appropriata ed energica parola, i quali vorrebbero dominare essi e gridano contro perchè, se la Banca si apre, vedonsi tolti i subiti e lauti guadagni[118]. L'usure était l'un des problèmes majeurs semble-t-il de ce système sans institutions: les petits, apprend-on en particulier au détour des dossiers de faillites, devaient escompter leurs lettres de change à des taux très élévés qui ne faisaient qu'aggraver leur situation. Le numéraire manquait en effet, or il en fallait forcément, ne serait-ce que pour payer les ouvriers, il en fallait pour payer les traites, pour payer les intérêts, et il se payait fort cher: qu'ils soient de Florence ou de Prato, les banquiers privés étaient en mesure de poser des conditions draconniennes aux petits entrepreneurs. C'est donc avec difficulté, avec adresse, avec chance que l'on réussissait à ne pas succomber aux multiples embûches du chemin entrepreneurial: un élément qui poussait à la stabilisation la plus rapide possible d'une situation si durement acquise?

3 LES ENTREPRENEURS ET LA TERRE

Investir dans la terre, pousser les fils vers des emplois stables et honorables, deux aspects d'un même processus qui selon certains dénotait une volonté de parvenus, contraire à l'esprit véritablement entrepreneurial: *chi in quei tempi...divenne industriale pratese, non ebbe..veraci virtù industriali, nè principî, non diremo cultorali, ma intuitivi, da esserlo,* disait E.Bruzzi, que nous avons déjà cité; il poursuivait: *fu solo...per rialzarsi alquanto di una miseria finanziaria ad una quasi sedicente agiatezza di corta veduta...Non altro era da essi bramato ed ambito che di raggranellare, dunque, un minimo di tre o quattrocento mila lire di patrimonio sufficiente allora a fare vita borghese in una città come questa..e da investirlo lestamente in qualche podereto ed in qualche stabile rustico e urbano, per cessare la piccola industria avviata e ritirarsi a vita contemplativa, paga di non far più nulla. Pei figli, il sogno di molti fu quello di impieghi o delle professioni.*[119] En somme, une aspiration commune à *fare la vita del possidente campagnolo* qui avait un moment tenté Mazzoni lui-même et qui semblait ainsi être, aux dires de Bruzzi, l'aspiration la plus commune de familles dont l'activité commerciale, négociante ou fabricante ne servait que de tremplin à une ascension sociale somme toute limitée; des "entrepreneurs" qui se contentaient bien vite de la rente, modeste mais sûre, de biens fonciers rapidement achetés, ou de la stabilité qu'offraient des emplois dans les professions libérales, au prestige bourgeois reconnu de tous.

---

[118] *L'industriale pratese*, 20 mai 1877, cité par Coppini, op.cit., p.613

[119] E.Bruzzi *L'arte della lana..*, op.cit., p.134-135

Deux thèmes liés donc: la fuite relativement rapide des entrepreneurs vers des positions plus sûres, le rôle de l'investissement foncier comme alternative au commerce. Deux thèmes qui parcourent une partie non négligeable de l'historiographie des entreprises et des entrepreneurs, souvent accusés de trahir en quelque sorte leur "mission historique" au profit d'un embourgeoisement tranquille, voire, pire, d'un alignement sur les valeurs courantes et toujours dominantes de l'aristocratie. Des jugements qui ont toutefois été nuancés, remis en cause par l'étude du rôle de l'investissement foncier dans le commerce, des interactions entre les différentes sphères, de leur complémentarité plutôt que leur opposition[120]: toucher terre, c'est aussi toucher crédit, à tous les sens du terme, et de cela nos entrepreneurs avaient particulièrement besoin, nous l'avons vu. Alors, à quel saint commercial ou terrien se vouer: que devrons-nous penser de nos entrepreneurs? Qu'ils se réfugiaient frileusement vers des valeurs sûres, ou qu'ils assuraient leur crédit, condition de la poursuite des affaires? Il faut se tourner du côté de la terre, des achats qu'y firent les entrepreneurs de Prato.

LA SITUATION DE LA PROPRIÉTÉ AU XVIIIÈ SIECLE

C'est encore une fois le maire de Prato pendant la période napoléonienne qui parle et rapporte aux autorités compétentes les dangers d'une politique qui ne tiendrait pas compte de la diversité des situations locales. De quoi s'agissait-il? De la conscription et de la tentative de limiter le nombre de réfractaires qui ne cessait de s'accroître: pour contrer la fâcheuse tendance qu'avaient les conscrits à disparaître dans la campagne sans plus donner trace à l'armée française, l'administration conquérante avait décidé de mettre à contribution les plus gros propriétaires de chaque commune, espérant que leur influence sur les paysans leur permettrait de faire réapparaître les insoumis; appliquant cette décision, le maire de Prato convoquait les plus imposés de la commune, douze personnes parmi lesquels une moitié de familles d'anciennes noblesse et une moitié de négociants fraîchement promus à un niveau de fortune semblable[121]: l'échantillon semblait représentatif de la nouvelle répartition des biens. Et pourtant, le maire semblait douter de l'efficacité de leur influence dans la

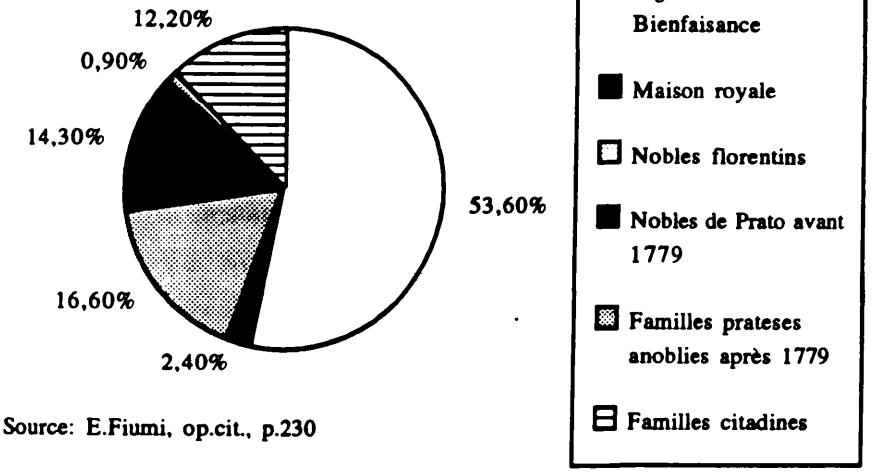
---

120 Cf notamment Bergeron *A propos des biens nationaux: la signification économique du placement immobilier*, in Annales ESC, 26 (1971), pp.415-419; J.P.Hirsch *Les deux rêves du commerce*, op.cit., p.215 et suivantes

121 Parmi les nobles: Vai Luigi, Bizzochi Franco, Muzzarelli Bartolomeo, Gini Girolamo, Goggi Alessandro, Geppi Pietro, parmi les citadins Campani Santi, Pacchiani Vincenzo, Martini Giuseppe, Nistri Anton Vincenzo, Soffi Ghibellini Vincenzo, Mochi Niccola, Niccoli Niccolo, tous ces derniers, à l'exception du premier peut-être, liés à l'industrie textile de la ville.

campagne: *io devo rendere giustizia alle buone disposizioni che animano questi proprietari, ma... manca in essi l'autorità di minacciarli e farli obbedire... la misura la più giusta ed efficace sarebbe quella di rivolgersi contro i possessori dei fondi dai quali ricavano le famiglie dei refrattari la sussistenza*[122]. Qui donc étaient les propriétaires des campagnes de Prato? Des ecclésiastiques, des florentins, ainsi que l'ont montré depuis longtemps les études de Fiumi[123].

Répartition de la propriété foncière à Prato -1779-



Source: E.Fiumi, op.cit., p.230

La Chiesa..similmente a l'aristocrazia fiorentina..ha stabilito nel pratese una delle proprie roccaforti fondiarie[124]: une affirmation qui prend toute sa valeur au regard de ce graphique synthétisant les résultats obtenus par Fiumi à partir de l'étude détaillée des registres de la *dîme* de 1779. Comme ailleurs dans le *contado*, mais peut-être plus qu'ailleurs, le territoire de Prato était aux mains de forces extérieures à la communauté; le *commissario regio* de la province de Pistoia (incluant Prato) le notait d'ailleurs très pertinemment au début du XIXè siècle: *il territorio era per la massima parte posseduto da esteri o da conventi dall'uno e dall'altro sesso*[125]; nobles et *citadins* de Prato ne possédaient qu'un peu moins de 30% des terres. Encore l'essentiel de cette propriété citadine appartenait-elle aux familles de l'ancienne noblesse dont les pouvoirs et les possessions étaient depuis longtemps consolidées. La part initiale des *citadins*, et a fortiori des entrepreneurs, était donc très ténue: aussi peut-on parler d'une dichotomie entre la campagne et la ville, d'une relative extranéité de l'une à l'autre.

---

122 S.A.S.P., Comune, 703, 8/10/1810

123 E.Fiumi, op.cit., p.203-233

124 M.Cozzi *La proprietà fondiaria*, in *Prato, Storia di una città*, op.cit., T.3, p.242

125 A.S.F., R.Consulta, 2789

D'aucuns, comme le *commissario regio* de Pistoia, Cercignani, estimaient d'ailleurs que l'un des principaux facteurs de la vocation commerciale et productive des habitants de Prato se trouvait dans cette impossibilité de s'étendre hors les murs: en effet, faute de pouvoir accéder à la rente foncière, ils auraient été ainsi contraints *necessariamente a rivolgersi alla industria che sola può formare la (loro) ricchezza*[126]: une analyse fort intéressante; elle tendrait à démontrer une fois de plus que les entrepreneurs de Prato furent constamment à la recherche d'un *espace*, espace où se glisser, s'affirmer, dans une situation initialement peu favorable: ce pourrait bien être l'une des clés de la vocation *industrielle* de la ville, constamment rappelée, et arborée comme un insigne de distinction.

Mais la situation foncière évoluait, on constatait à partir de la seconde moitié du XVIIIè siècle *una fioritura di possessi fondiari, alcuni di ragionevoli entità, spettanti a una classe borghese, quella dei cittadini, che va rapidamente affirmandosi*[127].

UNE LENTE PRISE DE POSSESSION?

Les données de la dîme confirment les actes épars repérés au fil des registres notariés, et nuancent du même coup les affirmations du maire de Prato: les entrepreneurs de Prato investirent effectivement dans la terre.

Des possédants terriens

Ils y investirent parfois beaucoup, ainsi que nous l'évoquions précédemment: à côté de l'entreprise, fleurissaient comme autant de labels de notoriété et garantie de stabilité les métairies dispersées sur tout le territoire communal, rarement au delà. Ainsi les Martini: Lorenzo avait commencé une accumulation terrienne que ses héritiers ne cesseraient d'accroître au XIXè siècle; quand il mourait, en 1805, il laissait plus de 25.000 écus (175.000 lires) investis en six métairies achetées au fil des ans et des bénéfices de ses activités multiples[128]. Les Nistri avaient fait de même: lors du partage familial de 1781, oncles, neveux et frères se répartissaient quatre métairies achetées entre 1758 et 1774, pour une valeur totale de près de 12000 écus (presque 84000 lires), soit 4000 de plus que la valeur du *négoce*[129]. Même constatation chez les Farfalli:

126 A.S.F., R.Consulta, 2738
127 E.Fiumi, op.cit., p.232
128 A.S.F., Notarile moderno, Mazzoni, p.35931
129 A.S.F., Notarile moderno, Varrocchi, p.30111

Agostino avait acheté avant sa mort en 1773 un grand ensemble de terres avec villa à Signa, tellement grand que l'achat avait été effectué en société avec Giovacchino Niccoli: un témoignage intéressant du groupement des forces pour l'investissement terrien, comme pour les autres activités, les autres spéculations; la part qui revenait à Farfalli valait à elle seule plus de 7000 écus (42000 lires) comprenant deux métairies dotées de leur maisons, des maisons de location etc; non content, il avait ensuite acheté en 1772 une autre métairie avec maison pour plus de 5500 écus (38500 lires)[130]. Les Pacchiani ne démentissaient bien sûr pas leurs collègues, eux qui se partageaient en 1819 le fruit d'une longue accumulation terrienne: plus de 15 métairies, des terres variées, un capital investi de plus de 300000 lires qui témoignait à lui seul de la fortune accumulée dans le commerce et investie en partie dans la terre des environs[131].

Le mouvement ne se démentirait pas au XIXè siècle: Alessandro Pacchiani, on l'a dit, poursuivait la politique menée de longue date par la famille et laissait à sa mort 600000 lires de biens immobiliers. Son cas n'avait d'exceptionnel que l'ampleur de la fortune ainsi accumulée: plus modestement, une, deux, trois métairies furent un investissement habituel que l'on retrouve dans bien des patrimoines de représentants de la "bonne fabrique": pas de grands ensembles, pas de *fattoria* ici, même chez les plus grands, mais des terres dispersées dans l'ensemble du territoire communal ou dans son voisinage proche (Carmignano, Vaiano etc), rarement au delà; sauf cas exceptionnels, les négociants ne possédaient pas de biens ailleurs dans le Grand duché: c'est donc à un lent grignotage du territoire communal qu'ils se livrèrent; le phénomène était loin de concerner uniquement les plus riches: un teinturier comme A.Nesti mourait en 1835 en laissant une moitié de métairie, achetée avec son frère, prêtre en 1817; une valeur modeste, un peu plus de 17000 lires, mais qui représentait 46% du patrimoine actif brut, 72% du patrimoine net: les pourcentages les plus élevés de patrimoine investi dans la terre se trouve chez la catégorie intermédiaire d'entrepreneurs, ceux qui, à l'instar, de L.Pelagatti se ruinaient parfois pour acheter une métairie.

Cette relative *faim de terre* de la part d'une bourgeoisise urbaine qui commençait à avoir les moyens de la satisfaire déterminait de nouvelles "tensions": en effet dans *un "feudo" tradizionalemente ripartito fra potere ecclesiastico e una nobiltà agraria non pratese, che, a scala chiaramente extracomunale, domina la campagna, vengono a sovrapporsi...classi nuove e la*

130 A.S.F., Notarile moderno, Ceri, p.29478
131 A.S.F., Notarile moderno, Cecconi, p.36035

realtà di una città economicamente effervescente, di una borghesia che non ha nel suo territorio, nelle sue campagne, sufficiente spazio fisico per la propria ascesa[132]. Si la terre ne fut pas le lieu de l'ascension, elle en fut cependant la manifestation: certains moments privilégiés permirent aux entrepreneurs urbains, et avec eux l'ensemble de la bourgeoisie citadine, de commencer à élargir leur aire d'influence à la campagne voisine.

Des moments décisifs

Premier de ces moments: la période des réformes léopoldines. Cercignani témoignait de nouveau de ce premier pas important vers la conquête rurale: *le molte soppressioni di corporazioni religiose che si fecero sino da quel tempo* (il s'agit bien sûr du règne de Léopold I) *e le allienazioni dei loro beni, come di quelle dei luoghi pii, portarono alle famiglie pratesi il mezzo facile di acquistare per così dire un'esistenza politica che non avevano mai avuta.*[133] Intéressante notation: la terre plus que la fortune procure une reconnaissance *politique*, un moyen de participer aux institutions, d'autant plus nécessaires à la suite des réformes de Léopold qui affirmaient la domination d'un monde de propriétaires.

La mise en vente des terres se faisait de façon très favorable[134]: les acheteurs ne payaient qu'un quart du prix au moment de l'achat et devaient rembourser le reste au taux d'intérêt très faible de 3% par an. L'étude de la destination sociale des ventes montre la persistance des nobles: ils opérèrent près de 11% des achats (22% de la valeur); ces nobles étaient pour l'essentiel étrangers à la ville: la main mise des florentins ne s'allègea pas, loin de là, nous y reviendrons. Mais ces ventes révélèrent également le dynamisme des *citadins* qui réalisèrent 49% des achats; parmi les dix plus gros acheteurs, 9 étaient liés au commerce et à la fabrication de la laine: Mochi, Martini, Casini, Frati, Niccoli, Magheri, Valentini, Zarini, Bettazzi. Ainsi semblerait se confirmer l'opinion de Giorgetti selon laquelle l'un des résultats des réformes léopoldines fut de stimuler l'emploi de nouveaux capitaux dans l'agriculture.

Pour prendre la mesure des changements intervenus dans la répartition de la propriété, nous avons analysé sommairement le *dazzaiolo* de 1807: un registre comparable à celui étudié par E.Fiumi en 1779, et qui indique pour

---

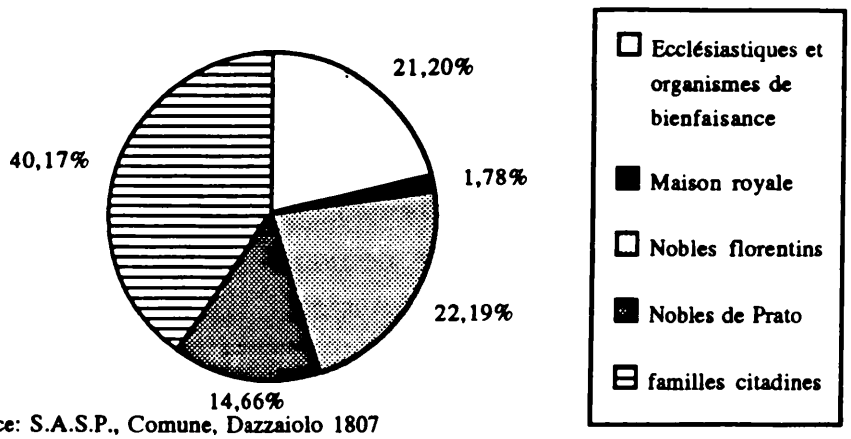
132 M.Cozzi, op.cit., p.251

133 A.S.F., R.Consulta, 2789

134 C.Fantappiè *Riforme ecclesiastiche e resistenze sociali...*, op.cit., p.246 et suivantes

chaque contribuable une évaluation de la rente sur laquelle sont ensuite calculés les impôts.

Répartition de la propriété foncière à Prato -1807-



Source: S.A.S.P., Comune, Dazzaiolo 1807

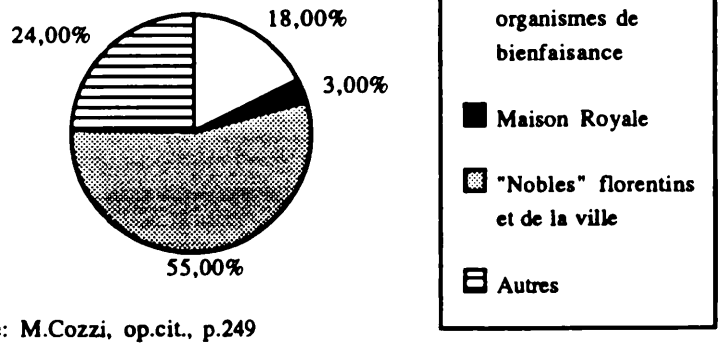
Ces données conservent une part d'incertitudes: le risque qu'elles soient incomplètes peut être à notre avis écarté, le chiffre total de la dîme est en effet très proche de celui de 1779 (mais les *Ceppi* ont disparu); surtout, il est possible que quelques erreurs de repérage se soient glissées dans le traitement et le classement -nous ne possédons pas toute l'aisance de Fiumi en matière de reconnaissance des familles et de leur appartenance. Mais globalement, l'évolution qui se dessine est très nette: la propriété ecclésiastique subit une baisse très forte, tout en restant cependant une caractéristique importante du territoire; l'augmentation de la propriété des *citadins* est également très nette: ils semblent avoir conquis un rôle si ce n'est de premier poids, du moins de partenaires des anciens barons de la terre; avec cependant une réserve: les côtes *citadines* apparaissent dans l'ensemble très faibles, elles indiquent bien souvent la propriété d'immeubles urbains plus que de terres, nous y reviendrons. De plus, si les nobles de Prato semblent *grosso modo* stationnaires, la part des florentins s'est accrue, influençant toujours de façon notable le *contado*.

La vente des biens nationaux, second moment privilégié de renouvellement des bases de la propriété immobilière, entraîne de semblables considérations; l'essentiel des ventes eut lieu après l'annexion à l'empire en 1808. L'interprétation du rôle de ces ventes et de leur importance dans la création d'une propriété de type "moderne" ont déjà été l'objet de nombreux débats sur lesquels il est inutile d'insister ici; R.Zangheri estime qu'il s'agit *di una "vera ed autentica rivoluzione fondiaria", che ha certamente caratteri del tutto diversi da quella avvenuta in Francia, e porta alla formazione di una*

media e grande proprietà borghese...secolari equilibri sono rotti, che il riformismo settecentesco aveva solo insidiato ed eroso; la natura ancora più che la distribuzione della proprietà è cambiata[135]. Au niveau de la distribution des ventes, des mécanismes semblables à ceux qu'avaient déjà déclenchés les ventes de l'époque léopoldine furent à l'oeuvre: la "bourgeoisie" participa largement aux achats (50, 2%), talonnée dans le département de l'Arno par les nobles qui s'en octroyèrent près de 39%[136]: des nobles qui provenaient encore et toujours de Florence, quatre seulement venant de Prato.

Pour avoir une certaine idée des changements provoqués par la période française, il faut cette fois se tourner vers le nouveau cadastre dit *léopoldin*: pensé par le gouvernement napoléonien, il fut réalisé par le gouvernement restauré qui entreprit les premiers relevés vers 1820 et proclama l'entrée en vigueur en 1832-35. M.Cozzi y a étudié, pour Prato, la répartition de la propriété[137].

Répartition de la propriété foncière rurale à Prato -1832- (en fonction de la superficie)



Source: M.Cozzi, op.cit., p.249

Les données exprimées en fonction non plus de la superficie, mais de la rente, sont légèrement différentes: respectivement 15%, 5%, 50%, 30%.

Quelques remarques: la propriété ecclésiastique poursuit son déclin; mais la baisse semble bien moindre que lors de la première série de ventes; les propriétés de l'Eglise restent un facteur important du territoire; encore plus importants semblent être les biens possédés par les nobles: plus de 55% de la

---

135 R.Zangheri *Gli anni francesi in Italia: le nuove condizioni della proprietà*, Studi Storici, 1979, n°1, p.26

136 M.Bassetti *La vendita dei beni nazionali in Toscana. Il dipartimento dell'Arno*, in *La toscana rivoluzionaria...*, op.cit., a cura di I.Tognarini, p.489

137 M.Cozzi, op.cit., p.231-318

superficie, 50% de la rente, ils apparaissent être désormais les plus gros possédants de la campagne: il s'agit bien en effet ici des chiffres de la propriété rurale, ce qui explique sans doute la plupart des différences avec les relevés de 1807: nous y avions en effet constaté la part importante mais non prépondérante des nobles qui possédaient 36, 85% de la fortune immobilière de la ville et de ses terres; mais les différences proviennent également pour une certaine part des regroupements opérés par M.Cozzi qui semble avoir inclus dans la catégorie de nobles des personnes qui ne l'étaient pas mais qui étaient à coup sûr de gros propriétaires terriens[138]: aussi, s'il est vrai que *le proprietà nobiliari (sono) generalmente rafforzate*[139], il semble plus problématique d'affirmer qu'*è aumentata la quota spettante alla "nobiltà" pratese*[140], du moins faut-il remarquer que parmi cette noblesse se trouvent désormais les réprésentants des plus grandes familles négociantes (Pacchiani, Zarini, Mazzoni, Martini, Paoli, etc) et d'un certain nombre d'autres familles provenant en général du même milieu que Cozzi a abusivement inclus dans la noblesse de Prato. Aussi, nous semble-t-il que le cadre d'ensemble n'est pas si différent de celui de 1807: renforcement des nobles et de la bourgeoisise citadine, en particulier celle qui s'est enrichie dans le négoce et la fabrication textile, tensions vers la terre qui ne s'y résolvent cependant pas, la conquête du territoire restait imparfaite.

Une "perte pour le commerce"?

Un enlisement des fortunes commerciales dans la riche terre de Prato? C'est ce que pense Bruzzi, on l'a vu, c'est ce que dit également C.Fantappiè analysant les résultats des ventes léopoldiennes[141], c'était déjà ce que stigmatisait le maire de Prato, qui s'y connaissait en investissement terrien: *a diminuire i capitali girabili in commercio,* expliquait-il en 1813, *è concorsa in maniera molto vistosa la smania che si è impossessata di tutti gli spiriti per acquistare dei terreni, tutti i piccoli mercanti hanno voluto comprare il podere e questa è stata altrettanta perdita per il commercio*[142].

Cette "perte pour le commerce" advenait dans un moment où il se portait décidément mal, où les foires enregistraient la stagnation des affaires, où les bérets semblaient bel et bien une industrie défunte, où tous se demandaient

---

138 Cecconi, Ferretti, Magnolfi, Martelli, Nistri etc
139 M.Cozzi, op.cit., p.247
140 Idem, p.249
141 C.Fantappiè, op.cit., p.256
142 S.A.S.P., Comune, 705, 2/10/1813

que faire pour reprendre courage: dans une telle situation, n'était-ce pas prudence que d'investir dans la terre? La terre qui ne donnait certes pas de gros bénéfices (encore que la terre de Prato soit globalement riche) mais pouvait assurer la conservation de ce qui avait été acquis, la pérennisation de réussites, importantes ou modestes, qui semblaient pour le moment devoir succomber à une volonté trop obstinée de rester dans le commerce: rappelons-nous Mazzoni rêvant tout à coup de se transformer en gentilhomme campagnard pour éviter de voir sa fortune fondre dans des spéculations et des fabrications non rentables. L'investissement terrien enlèvait certes des capitaux au commerce, mais à un commerce moribond, qui paraissait devoir anéantir le fruit des fortunes acquises récemment; la terre au contraire, en assurant leur conservation, rendait possible le retour aux activités dès qu'elles retrouvaient quelque intérêt. Au fond, les Français avaient déjà montré le chemin, sans que pour autant on puisse en conclure à une perte de tout "esprit commercial".

L'investissement terrien de la période napoléonienne représente sans doute le meilleur exemple de cette sauvegarde de l'acquis par la terre, mais au fond, les achats antérieurs ou postérieurs n'ont-ils pas des caractéristiques semblables? Lors des ventes léopoldiennes, les entrepreneurs les plus en vue eurent l'occasion d'investir une part de leurs très beaux bénéfices commerciaux dans les métairies: est-ce pour cela, comme le pense Fantappiè, qu'ils furent incapables de se moderniser, de résister à la concurrence étrangère, provoquant ainsi la crise de leurs activités fabricantes? Le propos nous semble excessif, si ce n'est injustifié: au contraire, les entrepreneurs qui firent les plus grands achats continuèrent par la suite de prouver leur dynamisme commercial, notamment en saisissant l'occasion des bérets à la levantine pour diversifier une nouvelle fois leur production.

D'une façon générale, l'acquisition d'une terre peut se comprendre comme la volonté de stabilisation d'une étape dans un processus d'accumulation des richesses et d'ascension sociale; un processus au fond semblable à l'inaliénabilité de la dot telle que l'analysait I.Fazio: face aux revers toujours possibles du commerce, la terre, élément stable, maintient le patrimoine à un niveau donné. Une garantie pour soi et pour les autres: la terre manifeste aux yeux de tous une certaine position, elle est un élément de confiance, en particulier pour ceux qui prêtent, sur hypothèque ou non: le crédit s'installe sur la propriété foncière. La terre sert donc au commerce, la stérilisation est toute relative, d'autres y ont déjà insisté.

Acheter des terres, c'est donc manifester une position, assurer le crédit, c'est aussi élargir le processus de diversification des activités auquel nos entrepreneurs, des plus grands aux plus petits, étaient très attachés, nous l'avons assez vu; un investissement qui, jaugé à point, pouvait être fructueux: M.Cozzi calcule en effet une valeur moyenne de 22,9 lires de rente imposable par *quadrato* (0,3406 ha) *che paiano qualificare il territorio di Prato come molto ricco rispetto al circostante..ed ovviamente alla maggior parte della Toscana che registra appena 6,95 lire a quadrato*[143]. La terre de Prato était riche, voilà qui explique les appétits divers qu'elle suscitait. Encore fallait-il ne pas acheter n'importe où, n'importe comment et à n'importe quelles conditions: on se souvient assez des précautions et des renseignements attentifs que prenaient les Mazzoni avant tout achat pour ne pas devoir insister sur la nécessaire pesée préalable d'un ensemble de facteurs complexes: une terre s'achetait avec la même minutie que se réalisait une spéculation commerciale.

C'est parfois ce que ne comprenaient pas les plus petits attirés et parfois engloutis par le mirage de la terre: on se souvient de la faillite de L.Pelagatti qui avait voulu faire un achat trop gros et déplacé, une erreur fatale à l'équilibre de son patrimoine, ou encore G.B.Piccardi qui engloutissait de trop fortes sommes dans des améliorations jugées inutiles; un détail cependant intéressant qui attise notre curiosité sur la gestion de ces métairies: nos entrepreneurs promus propriétaires terriens furent-ils dans ce nouveau domaine *entreprenants?* Difficile de savoir, mais globalement, ils ne semblent pas s'être reposés sur la gestion routinière de leurs métayers: contrôlant au contraire ce domaine comme une quelconque de leurs activités, pour le mieux de leurs bénéfices. L'exemple des Farfalli apparaît significatif de la conduite possible de ces terres entrepreneuriales: Giuseppe del fu Lorenzo Bigagli expliquait au vicaire de Prato devant lequel il venait se plaindre en 1798 que *sono 200 anni che suoi antenati sono lavoratori del podere della Castellina, prima di diretto dominio dei Ceppi poi comprato dalla casa Farfalli;* Giuseppe, héritier de ce bien foncier *gli ha fatto fare di grandissimo lavoro, senza menarli bono niente, solo col tenerli a buone parole...e adesso lo ha mandato via*[144]. Grands travaux, durcissement de la condition des métayers, renvoi de qui est jugé incompétent, telles semblent être les directives de l'action foncière de Giuseppe Farfalli; bien sûr, il faudrait plus que cet exemple isolé pour pouvoir juger de l'action terrienne de nos entrepreneurs.

---

143 M.Cozzi, op.cit., p.235

144 S.A.S.P., Vicariato, 13, Lettere, 1795-99

Il faut enfin insister de nouveau sur le fait que l'investissement terrien était une façon de prendre en main un territoire qui avait toujours largement échappé aux *citadins* de la ville, une façon de contrôler les hommes et les activités du proche *contado* qui avait été pendant de longs siècles le domaine réservé de familles étrangères à la ville, à ses intérêts et à ses activités: en quelque sorte, le lent grignotage de la terre ressemblait à une lente appropriation d'un espace duquel les *citadins* avaient été rejetés depuis toujours. Mais la prise de possession restait largement fragmentaire, incomplète, parcellaire: la noblesse et le clergé dominaient encore la campagne; M.Cozzi parle de dichotomie maintenue entre les deux aires: le terme est sans doute excessif et rend mal compte de l'importance de la terre, comme aspiration, comme valeur et comme bien économique dans les possessions d'une part des entrepreneurs de la ville. Il est pourtant vrai que leur domaine de prédilection restait la ville, à l'intérieur de laquelle se déroulait la majeure part des stratégies, une ville dont la prise de possession ne cessait de s'accroître.

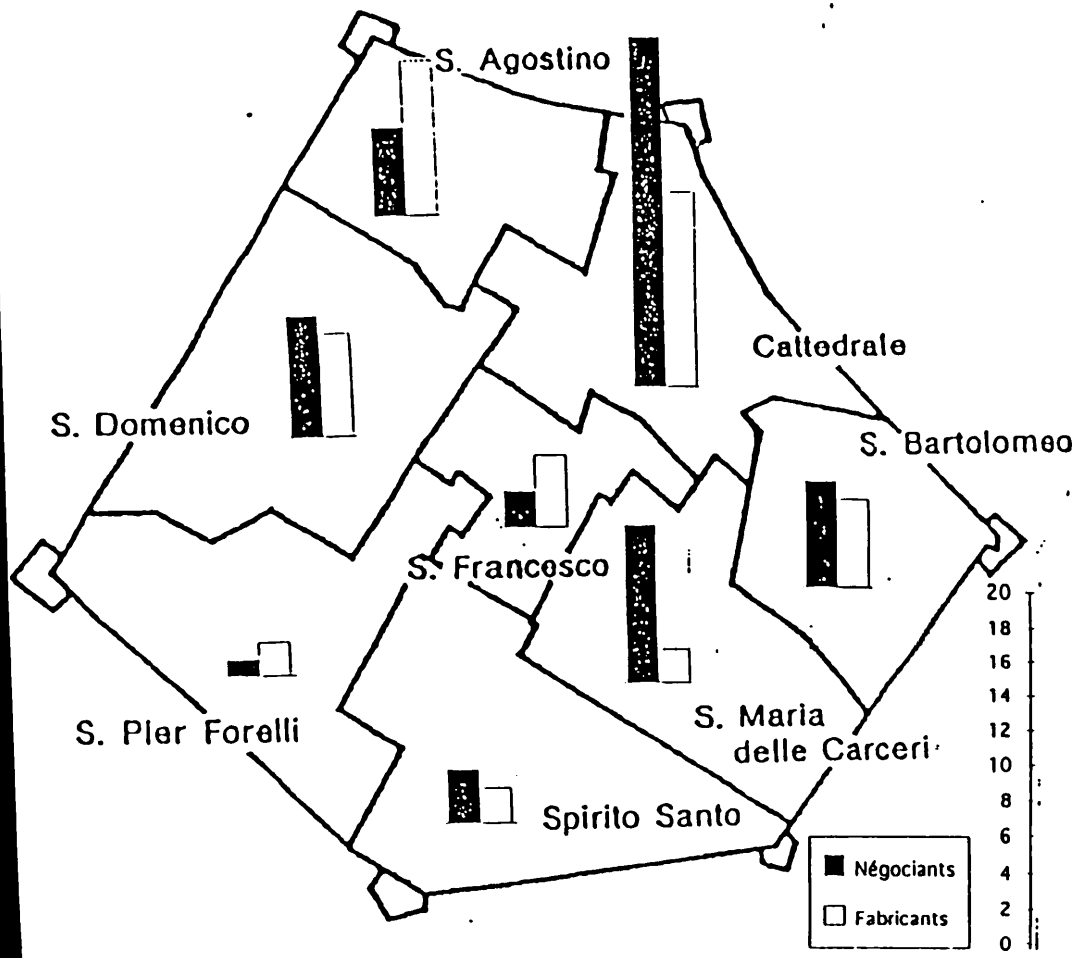
LA VILLE DES ENTREPRENEURS

Posséder, c'était en effet d'abord posséder sa maison, lieu de vie et de travail manufacturier, lieu d'échanges et de commerce. Ce fut, on s'en souvient, l'un des premiers investissements de Filippo Pacchiani: louant puis achetant la maison Via del Palazzuolo, il y installait de façon durable sa famille et ses activités; la maison se transformait sous l'effet des nouvelles exigences, elle s'agrandissait, par l'achat successsif des bâtiments contigus, elle changeait d'aspects au fils des ans, mais ne cessait jamais d'être le lieu d'enracinement dans la ville, lieu d'identification familiale et de prestige manufacturier.

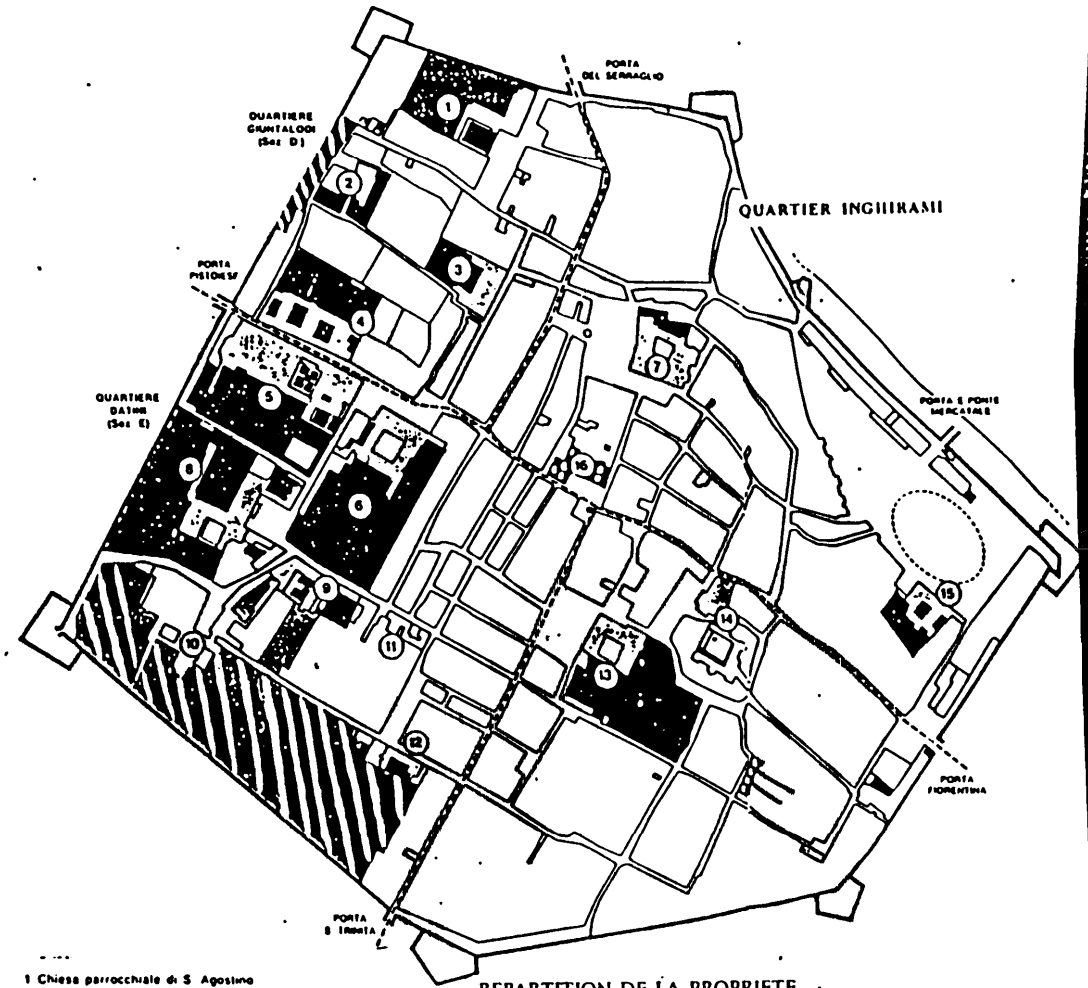
Les ventes qui ne cessaient depuis l'époque léopoldine avaient surtout permis la prise de possession multiple d'une ville jusque là elle aussi dominée par les biens ecclésiastiques. A la ville religieuse succédait la ville manufacturière, sans véritable solution de continuité. Les multiples petits achats nous disent le désir des familles artisanales, commerçantes, négociantes de posséder la maison, lieu d'exercice de l'activité, lieu de vie et de travail: peu de patrimoine sans cette possession la plus essentielle et la plus vivement désirée.

Une maison que rien initialement au moins ne distinguait, mais qui devenait de plus en plus fonctionnelle aux activités: boutique et dépôts du rez-de-chaussée, habitation des étages supérieurs (plan); les prix augmentaient à mesure que s'accroissaient les fonctions

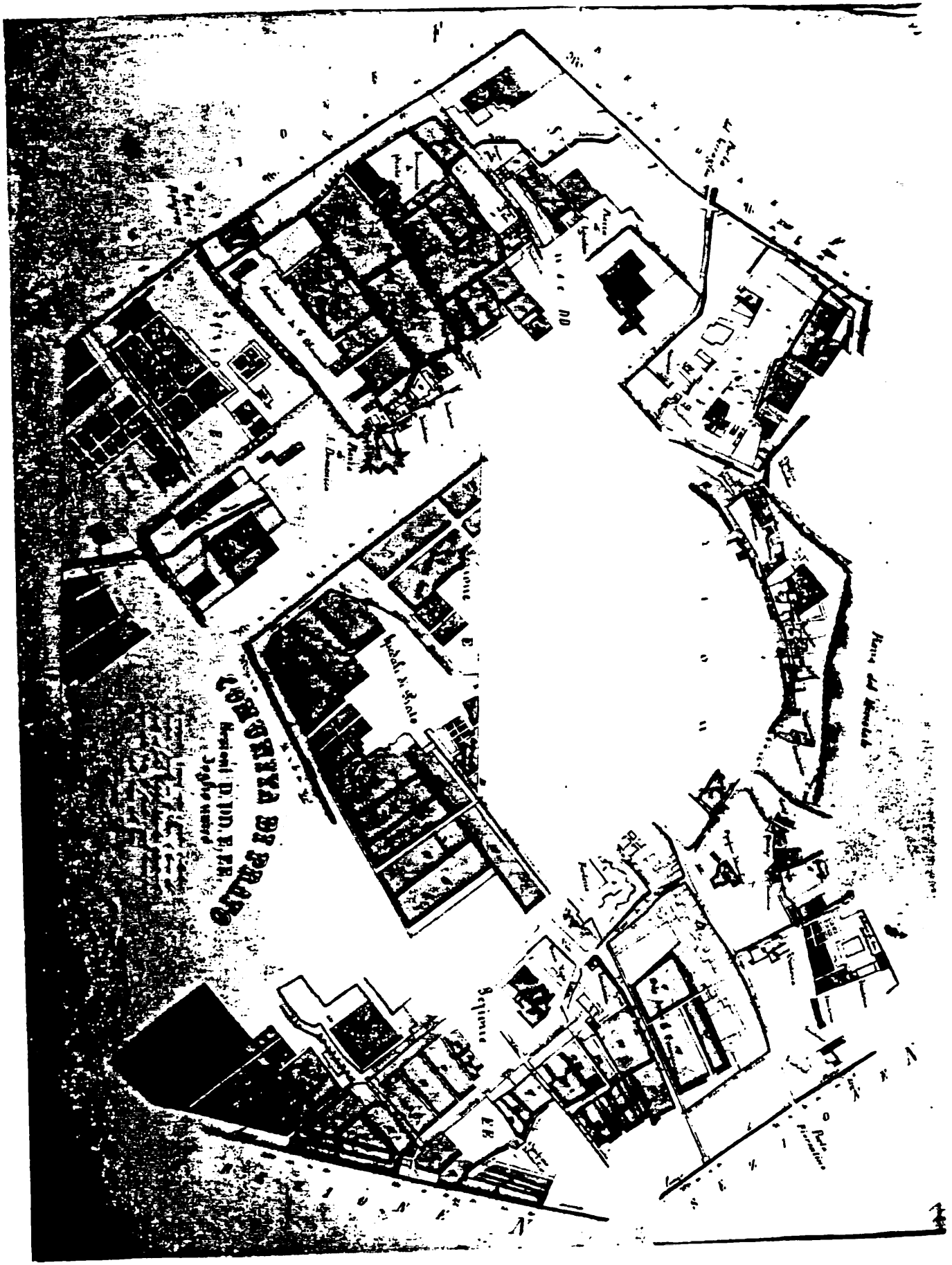
DEUX IMAGES DE LA VILLE...ECCLESIASTIQUE ET NEGOCIANTE



Source: Prato, Storia di una città, vol.3, t. 1, p.110 (catasto particellare 1832)
Prato, Storia di una città, vol.3, t.2, p.681 (S.A.S.P., Comune, 2789, tassa sul commercio 18-18)



LA VILLE ET SES INDUSTRIES



Les teintureries étaient initialement les plus chères, puisque nécessairement reliée à un système de canaux, posédant un ensemble complexe de bains, de pièces spécialisées, que ne requéraient pas les boutiques de tondeurs par exemple.

Les prix s'accroissaient surtout de façon considérable lorsque la maison se faisait fabrique: le *fonds Gelli*, précédemment évoqué, est un cas emblématique de ce processus: un processus minoritaire, si ce n'est unique, nous l'avons dit, de concentration sur un même "terroir" des espaces mêlés d'une manufacture de plus en plus concentrée et de l'habitation du propriétaire. La plupart des maisons négociantes restaient beaucoup plus modestes, l'essentiel étant longtemps la possession de la boutique et des dépôts nécessaires à l'exercice d'activité toujours dispersées.

Mais la demeure, lieu de représentation et de prestige, lieu des échanges et de manifestation des positions sociales, tendait à devenir pour les plus grands la symbolisation piétrifiée et magnifiée des lieux communs de l'ascension sociale. La maison, dans le vocabulaire d'un Mazzoni, était alors identifiée à une villa[145], aussi calme, mais plus pratiquement organisée: un lieu de villégiature manufacturière, où le séjour est assimilé à *uno stare in paradiso*[146]: un paradis où le travail était cependant bien présent, valeur centrale et magnifiée de l'univers manufacturier, lui seul permet le juste repos de l'entrepreneur besogneux, toujours attentif à la tâche et ne déléguant à personne ses pleins pouvoirs de gestion des hommes et de l'espace: l'utile devenait une composante de l'agréable, les terrasses découvertes permettraient certes les loisirs et le repos, elles permettraient surtout le séchage régulier des bérets: mais quel plus doux plaisir que de voir ondoyer sur leurs formes les rouges bérets qui feraient la prospérité familiale? Les près qui environnaient la maison étaient de même loués autant pour le calme que pour les ressources nouvelles qu'ils procuraient. La maison s'ornait, elle était *ridotta a un palazzo addirittura*[147]: en effet, fer forgés, peintures murales décoraient cet ensemble qui devait en quelque sorte manifester aux yeux de tous que les vertus entrepreneuriales produisaient des chefs-d'oeuvre comparables aux plus beaux palais de l'oisiveté nobiliaire.

---

145 S.A.S.P., Mazzoni, 16/12/1799

146 S.A.S.P., Mazzoni, 27/12/1799

147 S.A.S.P., Mazzoni, 3/2/1800, et aussi 27/12/1799, 16/12/1799, 6/9/1799 et 9/9/1799

Mazzoni ne fut pas le seul à avoir de telles visions. Il vaut la peine de faire un détour chez les Martini, juste après le décès de Lorenzo (1805), non plus dans les lieux de travail que nous avions déjà visités, mais dans les espaces familiaux. L'entrée même suggérait que l'on pénétrait au coeur de la fortune familiale: on accèdait par *una magnifica e bella scala con ringhiere di ferro, illuminata da una superiore lanterna, elegantemente dipinta a figure a fresco* à l'étage noble, composé de salons *con caminetti alla francese, con marmo..il tutto dipinto,* des chambres *anch'esse dipinte,* le tout assorti d'une *privata cappella... dipinta e con altare*[148]: marbre, fer, peintures murales semblaient décidément être les trois éléments privilégiés du décor de la réussite; Peintures murales à thèmes parfois manufacturiers si l'on en croit les doléances de Mazzoni fâché d'avoir été représenté sous un jour défavorable dans une des fresques commandées par les Pacchiani; ainsi découvre-t-on justement un art de commande aux services de ces parvenus: les détails malheureusement manquent...

Mais ces grands ne perdaient pas le sens des affaires: s'ils investissaient dans leur propre maison, ils ne s'en contentaient évidemment pas; les fabricants investissaient dans la pierre de la ville encore plus que dans les métairies: n'était-ce pas le lieu d'une rente foncière élevée, revigorée sans cesse des effets bénéfiques d'activités multiples qui y prospéraient? Sauf en cas de crises redoutables, les loyers rentraient, et bien, diversifiant une nouvelle fois les sources de revenus.

Dans ce jeu tout urbain prenait une part non négligeable la masse de ces propriétaires moyens, représentants de cette bonne moyenne de la fabrique dont nous avons parlé plus haut, englobés dans l'ensemble relativement vaste de 247 propriétaires des 453 boutiques, 195 magasins, 13 remises, 7 moulins, 8 teintureries recensés par le cadastre et répartis inégalement dans la ville concentrés en fait dans le quartier Inghirami, véritable noyau central de cette entrepreneurialité diffuse, mêlant fabriques et commerces, boutiques et teintureries, si caractéristique de Prato[149]

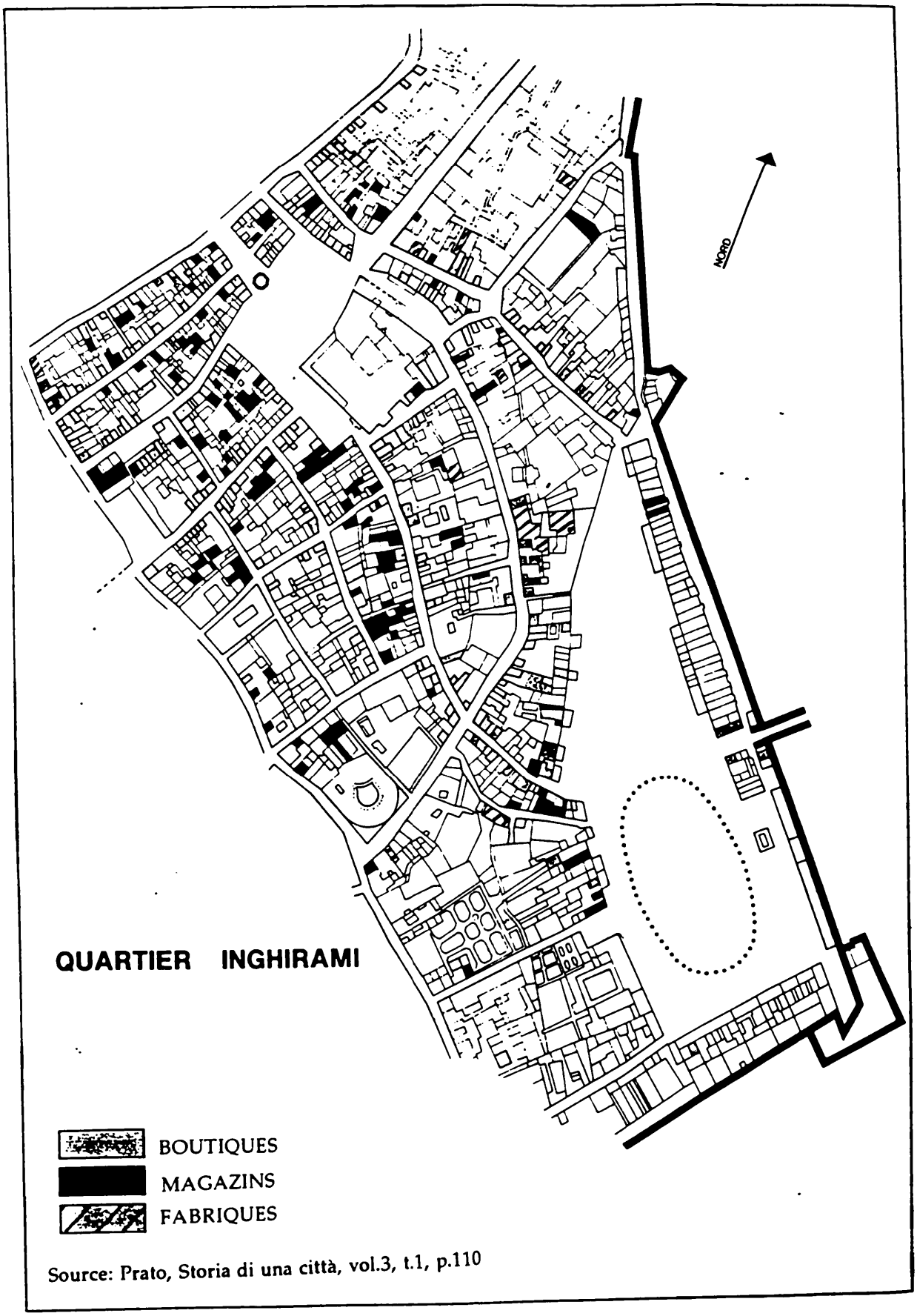
Ni "piétrification", ni enlisement dans la terre, les stratégies d'investissements immobiliers des entrepreneurs apparaissaient éléments de la complexité de leurs stratégies: complexité, diversité, multiplicité des horizons qui apparaissent être des constantes du milieu: qu'il s'agisse de gérer

148 A.S.F., Notarile moderno, Mazzoni, p.18135

149 M.Cozzi, op.cit., p.269

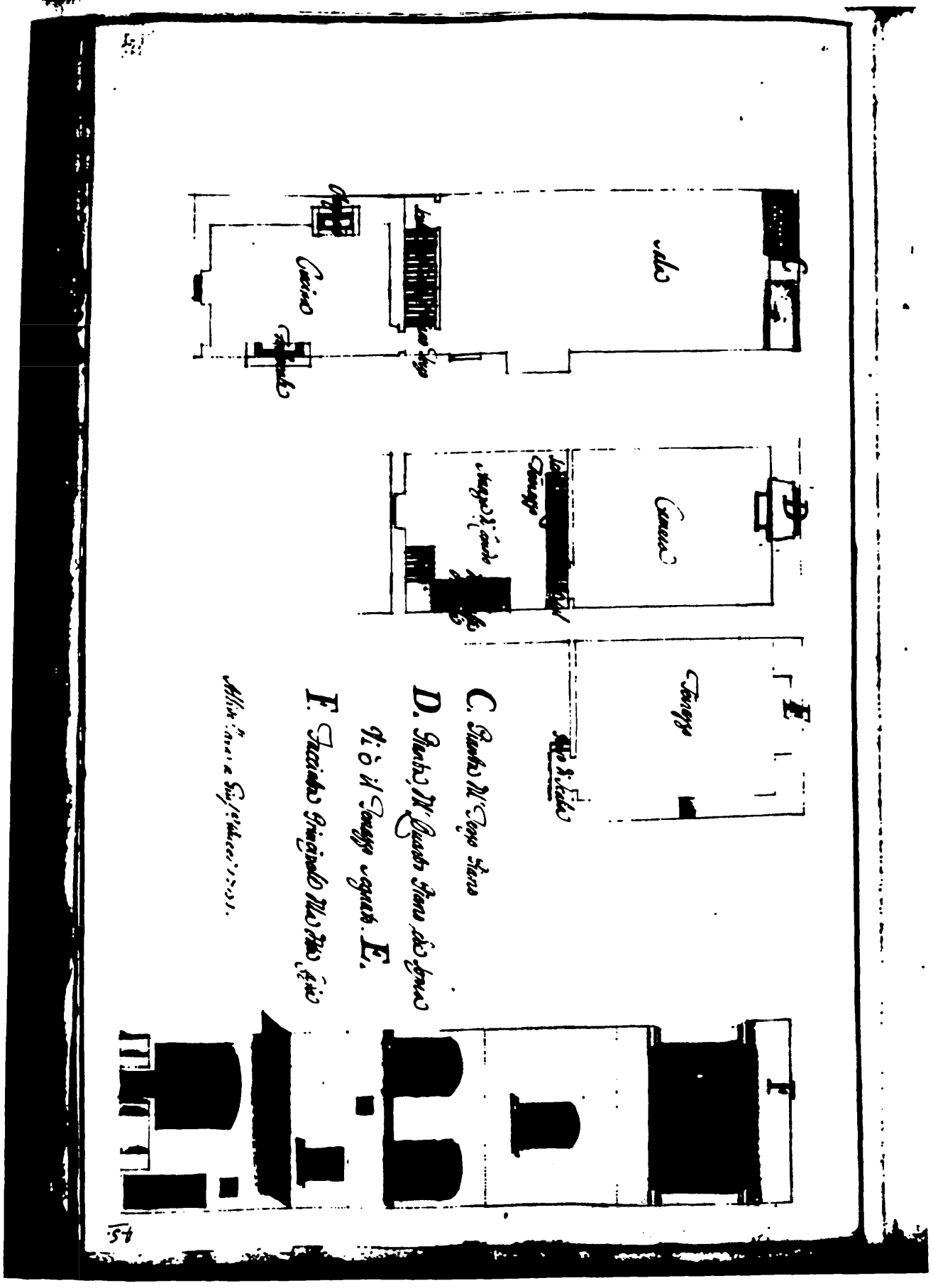
l'entreprise, de marier ses fils et ses filles, de nouer des relations de fabrique ou de crédits, de prévenir un avenir toujours incertain, toutes les opportunités étaient saisies, toutes les occasions étaient bonnes pour tenter de maîtriser une situation dont la précarité restait constamment présente à l'esprit de tous. Marchands et fabricants, propriétaires et négociants, une diversité fille de la faiblesse et qui fit leur force.

UN QUARTIER à HAUTE DENSITE COMMERCANTE



Source: Prato, Storia di una città, vol.3, t.1, p.110

UNE MAISON ORDINAIRE AVEC BOUTIQUE



Source: Archivio Diocesano di Prato, III-8

CONCLUSION

Au terme de ce travail, il nous faut tirer les fils des intrigues qui se sont noués autour des entrepreneurs de Prato. Des Mazzoni, aux petits *impannatori*, aux *lanaioli*, aux *negozianti*, un petit monde très vivant s'est révélé à nos yeux: un monde rendu plus dynamique au XVIIIè siècle par les nouvelles possibilités de croissance que semble alors offrir le marché régional.

Le poids des marchés

-Prato se trouve dans une zone périphérique de l'économie industrielle en formation; elle ne participe que très modestement à la division internationale du travail -les produits semi-ouvrés de soie largement exportés par le nord de la péninsule sont absents ici; une situation qui détermine de façon constante la position des acteurs économiques. Ce sont donc d'abord, et essentiellement, les possibilités du marché régional qu'ils tentèrent d'exploiter: rien ici d'un marché international lointain, c'est au plus près, souvent à la foire de la ville même, que les produits sont écoulés; la ville se trouve devoir affronter sur ce marché limité l'expansion d'autres centres régionaux, eux aussi gagnés par une certaine fièvre textile au XVIIIè siècle. Dans ce rayon d'expansion régional du textile de Prato réside la première spécificité de la ville par rapport au modèle proto-industriel.

-Et pourtant, l'originalité de Prato par rapport à ses concurrents régionaux fut d'avoir plus d'une corde à son arc: la finition représenta, on l'a vu, un avantage supplémentaire du centre de Prato, qui pouvait compter sur une disponibilité en énergie fondamentale dans la localisation des foulonneries, sur un *back-ground* technique transmis depuis des générations. Supériorité qui lui permit également de s'adapter rapidement au travail des bonnets levantins, éléments essentiels du maintien de la prospérité de Prato, notamment après la Restauration; la possibilité de jouer sur plusieurs tableaux fut l'une des chances que surent saisir les différents acteurs du textile de la ville; ils en firent une condition de croissance; en ce sens, la manufacture de la paille s'intégre, plus qu'elle ne s'oppose, à ce schéma: elle fut une occasion supplémentaire de jouer sur plus d'un secteur, tout comme le furent également les ateliers de travail du cuivre ou, dans une moindre mesure, la papéterie. Plus qu'en terme de rivalité, il faut comprendre le développement conjoint de ces activités comme les ressources possibles d'une zone dans

laquelle les activités secondaires tendaient à acquérir un poids sans cesse croissant.

-L'insertion sur les marchés fut pourtant loin d'être assurée, c'est ce que nous ont fait comprendre les nombreuses difficultés des Mazzoni à trouver un juste créneau pour leur production; leur perplexité et leurs hésitations étaient partagées par leurs confrères; d'une façon générale, nous avons noté comment les différents marchés sur lesquels intervinrent les entrepreneurs de Prato restèrent toujours pour eux marqués du sceau de l'incertitude, marchés concurrentiels sur lesquels ils devaient tenter de s'immiscer en trouvant un biais qui leur soit propre et leur donne quelques chances d'emporter la préférence. Ils y réussirent le plus souvent en choisissant la voie du bas de gamme au moindre prix.

Nous avons vu comment les *mezzalanine*, ces étoffes grossières pour le *vulgaire*, furent les principaux agents de la croissance du XVIIIè siècle, aux côtés des étoffes de lin; d'une certaine façon, dans le cadre d'une demande régionale limitée, faire dans la basse qualité, c'était aussi accroître l'espace du marché, tandis que les draps de qualité avaient de toutes façons une clientèle restreinte qui se tournait de surcroît vers les productions étrangères, contre lesquelles les fabricants de Prato ne pouvaient prétendre entrer en compétition. En contre-partie: une grande sensibilité aux possibilités d'achat de ces couches inférieures, largement conditionnées par les aléas de la production et des prix agricoles; mais ces productions infimes furent également à l'origine des premières timides percées sur le marché extérieur, l'orientation était donc porteuse.

Ce fut encore par le biais d'une moyenne qualité à bon prix que les entrepreneurs de Prato entrèrent finalement sur le marché international de la chéchia; une entrée dont ils ne furent pas maîtres: une grande partie des fils de la commercialisation, et de ses bénéfices, étant tirés par les négociants de Livourne; cette limitation est un signe de la dimension des entrepreneurs de Prato: rien en eux de grands négociants à ampleur internationale; même les Mazzoni, nous l'avons vu, ne possédent pas la connaissance des réseaux internationaux que peuvent avoir leurs amis juifs ou grecs livournais; les entrepreneurs de Prato sont hommes de la proximité, peu s'aventurent au delà du terrain connu de la région, voire de la ville; mais ils savent tirer partie de toutes les bonnes occasions qui s'y présentent.

Ils le montrèrent de nouveau après le tournant du siècle, une fois la mine des bérets épuisée, en sachant recueillir celle de la laine mécanique, dernier produit phare du textile de la ville dans la période étudiée, et qui allait rester telle jusqu'à ces dernières années. Une nouvelle fois, le choix fut celui de

textiles bon marché, condition d'une possible conquête de place sur un marché national en formation, avant d'être un tremplin pour l'étranger.

-Mais l'affirmation ne vaut que par sa nuance, car si les entrepreneurs firent globalement le choix de la basse qualité, ils tentèrent également de façon relativement constante de tenir différents fils, et de différentes qualités: c'est aussi dans la diversification de leur production, -beaucoup de qualité courante, et un peu de meilleure qualité-, qu'ils recherchèrent les voies de la préférence: chez eux, on pouvaient trouver de tout, ou presque. Concluons donc à une relative intelligence du marché de la part des entrepreneurs, à une capacité à en saisir les mouvements et les potentialités; en un mot, à s'y adapter.

Des entrepreneurs dont nous avons tenté de mettre à jour les multiples figures: le groupe est en effet complexe, dans ses origines, dans ses choix, dans son évolution.

-Partant du XVIIIè siècle, nous avons vu comment le monde entrepreuneurial avait en quelque sorte une double origine: les traditionnels *lanaioli*, figures de marchands-fabricants organisateurs de la production, se trouvaient ici comme ailleurs au centre de l'organisation de la production; ils sortirent alors résolument du domaine réservé de la laine pour mélanger toutes les fibres. Mais le siècle fut également l'occasion d'une "innovation": les maîtres de la finition devinrent experts de leur branche, maîtres d'oeuvre des apprêts d'une grande partie des draps régionaux. Une promotion liée à l'antique spécialisation de Prato dans ce domaine. Les voies de l'indépendance étaient ainsi ouvertes pour ces chefs d'ateliers traditionnels; nombreux voulurent la saisir, un certain nombre y réussirent; nous avons longuement suivi le parcours exemplaire de Filippo Pacchiani, prototype de ces garçons commis à qui la chance sourit, et qui surent suffisamment bien gérer leurs affaires pour se permettre de fabriquer, d'abord quelques pièces de ces mauvais draps si courants à Prato, et puis l'ensemble des étoffes tissées par la ville.

Voici qui déterminait une mobilité, une promotion par le bas, un passage de l'atelier à la fabrication, puis au commerce. C'est au fond le contre-pied de la figure classique du marchand s'investissant peu à peu dans la production, pour contrôler, puis rationnaliser. Une voie qui, pourtant, a été expérimentée dans d'autres régions, où les tisserands, les petits producteurs ruraux, acquièrent la capacité de devenir entrepreneurs indépendants. Dans le cas de Prato, le facteur sans doute déterminant tient au choix de la gamme de produit: en effet, dans le cadre d'une qualité relativement basse, les *lanaioli* ne ressentaient pas le besoin de contrôler personnellement un secteur qui, dans les conditions présentes,

leur donnait toute satisfaction. Inutile d'investir dans des activités qui ne sont pas des points critiques de la manufacture, surtout quand le marché est si peu sûr. La croissance de la production régionale de draps fut à la fois la cause d'"insécurité" des *lanaioli*, condition de l'indépendance et de la prospérité des artisans de la finition aussi.

-Mais ces artisans avaient, tout comme les plus modestes marchands fabricants, des capitaux souvent forts modestes: la masse des petits, que l'on appelaient déjà *impannatori*, vivaient de crédits de matières premières, de crédits de manufactures des "entreprises" spécialisées de la finition également, un jeu constant de report d'échéances, d'allers, de retours et d'attentes d'argent dans des réseaux organisés et hiérarchisés: les plus grands multipliant les contacts extérieurs tandis que la sphère des connaissances des petits se limitait à la ville; mais ces jeux s'avéraient périlleux dès que l'année s'annonçait mauvaise: fragilité d'un monde, dont la vitalité permettait cependant toujours à de nouvelles vocations entrepreneuriales d'éclore dès que les temps redevenaient meilleurs. On peut réellement parler d'un vivier local de petite entrepreneurialité: la ville est son terrain d'éclosion, mais elle réussit à polariser les ressources des centres mineurs, des bourgs qui l'entourent.

-Un fort taux de renouvellement marquait de façon continue le groupe: par retrait, plus encore que par faillites; les plus petits surtout entrent et sortent de l'activité avec facilité, profitant des bonnes années pour faire tisser, s'arrêtant dès que la tendance se renverse. Mais l'on quitte également l'activité dès que fortune un peu plus que modeste est faite, pour se consacrer à des activités moins risquées; cela ne veut pourtant pas dire que l'on ne trouve pas quelques belles généalogies d'entrepreneurs qui, de père en fils, d'oncles en neveux, font prospérer la maison: les Pacchiani nous en offrent l'un des plus beaux exemples, mais ils ne furent cependant pas les seuls.

-Un trait au moins fut commun à ces différentes figures d'entrepreneurs: la multiplication des activités, suivant une logique de diversification qui resta l'une des constantes du milieu. L'étude des patrimoines nous a permis de mieux mettre à jour ces stratégies, trop répandues pour être casuelles. Diversifier pour diviser et réduire les risques, pour profiter de toutes les bonnes occasions, une attitude qui fut constamment celle de Mazzoni que l'on découvre en cela très proche des orientations communes de Prato. Cette stratégie incitait à regarder ailleurs plutôt qu'à accroître la participation à une seule branche: non pas tout contrôler dans le textile, mais jouer sur plusieurs tableaux était l'orientation directrice des stratégies de gestion des patrimoines.

Une attitude au fond caractéristique du capitalisme marchand qui refuse la spécialisation et le choix de tirer parti de tout.

Cela conduit au maintien d'un groupe associant les marchands-fabricants, grands ou petits, utilisant les services de noyaux plus spécialisés, et toujours indépendants: division des tâches, spécialisation dans une branche de la production et maintien de la coordination des opérations par les marchands-fabricants, telle sembla être pendant longtemps la direction des choix entrepreneuriaux de Prato.

Est-ce à dire que *non era presente in loro un vero spirito d'intrapresa..nè la volontà di affrontare il rischio che comporta l'attività industriale*[1]? La question nous semble mal posée, biaisée; elle suppose en effet que le choix de l'investissement industriel soit largement déterminé par la mentalité des entrepreneurs, qui, en l'occurence, n'auraient pas la claire vision de leur vocation à devenir industriels. Mais est-on sûr qu'il s'agisse d'un problème de vocation? N'est-ce pas au contraire le résultat d'un choix dépendant largement de la situation dans laquelle agissent ces entrepreneurs? Nous penchons vers cette hypothèse: dans une situation de marché concurrentiel et de qualité relativement basse, la nécessité de la concentration ne se posait pas forcément dans les mêmes termes que dans des zones où le marché semblait prometteur de possibilités suffisamment importantes pour que l'on investisse une part de capital, au risque de perdre la flexibilité et la capacité de réorientation rapide qui caractérise au contraire toute structure dominée par l'importance du capital circulant.

Est-ce pour autant que l'on assista à une croissance sans révolution? Nous avons essayé de montrer les incertitudes, les hésitations, les modes d'appropriation des techniques nouvelles par les entrepreneurs de Prato; non pas un retard ou un sommeil technique, mais au contraire une adaptation de la technique aux conditions de la production: une adaptation mesurée, qui passe par un certain bricolage pour une meilleure adéquation de la technique aux exigences locales. S'il faut parler d'un rapport spécifique de Prato à la technique, nous le verrions dans cette observation des nouveautés, qui n'est pas snobisme de posséder ce qui se fait de plus nouveau, mais appropriation de ce qui semble utile, et l'utile ici rejoint bien sûr l'agréable, c'est à dire le souci d'économiser; nous pensons avoir suffisamment insisté dans cette perspective sur les raisons de la longue permanence des métiers à tisser manuels et sur la persistance de

---

[1] V.Castronovo *Forrmazione e sviluppo del ceto imprenditoriale lqniero e cotoniero piemontese*, op.cit., p.780

l'emploi de l'énergie hydraulique: non pas un retard, mais la conséquence d'un choix de longue durée: réduire les coûts de fabrication.

La mécanisation fut l'oeuvre des plus grands, mais pas seulement. Elle fut aussi l'occasion à saisir d'une nouvelle déconcentration des activités. On investissait dans la filature et l'on continuait à agir comme un marchand-fabricant pour le reste des opérations. Toujours diviser et partager les risques..et en prendre le moins pour soi.

Cela ne voulait d'ailleurs pas dire que la tendance à la concentration, qui accompagne souvent la mécanisation, n'existaient pas; on a vu le choix, précoce, des Pacchiani, suivis par les Martini, les Gelli, les Cai, les Forti: dès le début du XIXè siècle jusqu'après l'Unité d'Italie existèrent des tentatives sécrétées par le milieu local pour modeler l'entreprise sur les modèles couramment adoptés ailleurs; il ne faut donc pas opposer à toute force la concentration et la dispersion des activités et des choix productifs. Il faut noter leur coexistence dans le même terroir productif, et tenter de l'expliquer; nous ne pensons pas que les uns soient plus "modernes" que les autres; il faut remarquer que les entrepreneurs qui firent le choix de la concentration étaient en général plus sûrs de leurs débouchés que les autres; ce n'est pas un hasard si les premières tentatives ont justement été faites par les entrepreneurs engagés dans la production des bonnets levantins, ou par ceux qui s'acheminaient vers une production de meilleure qualité -Pacchiani en est encore l'exemple typique. Mais il n'existait pas alors à notre avis place à Prato pour la multiplication de telles initiatives; le caractère dominant était bien la souplesse d'investissement, la division des risques et la flexibilité d'une production adaptée année après années aux conditions changeantes du marché.

-Est-ce à dire que les entrepreneurs de Prato furent dès lors les adeptes convaincus de la petite échelle? En faire comme le suggère Zeitlin le résultat d'un choix conscient des entrepreneurs nous semble relever d'un *indéniable tour de force*[2]; c'est vouloir plier une réalité complexe à un modèle univoque qui n'est pas acceptable. A Prato, aucun thériocien n'est venu conceptualiser, justifier, et encore moins orienter, les termes du développement. Si l'on peut trouver, comme dans bien d'autres lieux, une condamnation morale de la grande entreprise, l'état d'esprit des fabricants était sans doute dominé par une sorte de complexe d'infériorité vis à vis des performances de l'étranger, constamment perçu comme un danger réel et imminent (souvenons nous des affirmations péremptoires de Mazzoni). Que certains industriels aient pu

---

2 M.Lungonelli, op.cit., p.50

constater et approuver un développement qui ménageait la conservation de structures sociales traditionnelles et n'entraînait pas de concentrations socialement périlleuses " à l'anglaise", ne veut pas dire que l'ensemble du milieu entrepreneurial ait agi rationnellement selon de tels critères. Inversement, analyser la diffusion de la petite entreprise comme le résultat de "*carences*" et "*d'insuffisances du développement industriel local*"[3] nous apparait réducteur. L'orientation des entrepreneurs vers les produits de basse qualité -qui entraîne également la fragmentation du processus productif et la relative déconcentration de leurs entreprises- nous semble être une réponse adaptée à une situation spécifique, fondamentalement de faiblesse mais dont ils surent finalement tirer le meilleur parti, pour eux d'abord, et pour la persistante dynamique du textile de la ville ensuite.

Au total, l'étude des comportements des entrepreneurs de Prato nous invite peut-être surtout à reconsidérer certains modèles théoriques.

-C'est le cas de la proto-industrie, qui nous a fourni une grille de lecture initiale; mais au fur et à mesure de l'étude, il s'avérait de plus en plus difficile de tenir la spécificité du modèle; certes, les entrepreneurs avaient bien des allures de *Verlegers: fixed investments were not a prerequisite fot the success of enterprise. Mercantile capital* (et déjà une première nuance, de taille, s'impose, on l'a vu) *was basically in the form of raw materials, goods in process, and accounts receivable*[4]. Sans nous attarder ici sur la fait de savoir si les crédits aux clients sont en fait une forme d'investissement en capital fixe[5], il faut noter que les entrepreneurs de Prato ne se transforment que partiellement en acteurs de la phase deux de l'industrialisation, sans pour autant que la place de Prato, elle, ne se transforme; mais il est vrai qu'un même entrepreneur n'a pas de mal à vêtir plusieurs vestes. Ce sont surtout les conditions dans lesquelles ils opérèrent qui semblent n'avoir que peu à voir avec les définitions précises du modèle: nous avons rappelé, avec d'autres, la proximité des marchés, le lien avec la conjoncture agricole; le caractère ambivalent de la main d'oeuvre employée qui joue un rôle également déterminant dans les choix d'orientations, les incertitudes de la démographie des populations engagées dans le travail textile. Surprenante protoindustrialisation en effet..:faut-il dire qu'il s'agit d'une croissance ayant lieu dans le cadre des structures

---

[3]Idem

[4]F.Mendels

[5]Ce qui semble être l'hypothèse soutenue par P.Richardson *The Structure of Capital during the Industrial Reolution Revisisted: Two cases studies from the Cotton Textile Industry*, in The Economic History Review, second series, vol.XLII, n°4, 1989; voir à ce propos P.Verley *La révolution industrielle anglaise: une révision*, in Annales ESC, mai-jiun 1991, n°3, p.746

préindustrielles, ayant par conséquent un caractére asymptotique, tendant vers un taux nul car elle bute sur les mécanismes liant l'économie et la démographie[6]? Nous laissons ces discussions à plus savant que nous.

-De même, il ne nous parait finalement que peu pertinent de savoir si les entrepreneurs du XVIIIè et XIXè siècle préparèrent le terrain pour leurs confrères du district industriel de l'après-guerre. Deux remarques nous semblent toutefois devoir être faites: d'une part, dans des conditions de marchés et de qualité similaires, n'est-il pas somme toute logique de retrouver des choix de développement semblables? D'autre part, il nous semble évident que s'est opérée à partir de la fin du XVIIè siècle la revivification d'une aire textile ancienne, sur des bases nouvelles: cela a engendré un certain nombre de comportements, tant au niveau des entrepreneurs que de la main d'oeuvre, qui constitue dès lors un héritage important pour de futurs développements: banalité?

-Les modélisations du district comme les tentatives de repérer de possibles alternatives à la production de masse renouvelaient certaines questions, notamment celle du rôle des institutions, sur lequel on insistait dans l'un et l'autre cas. C'était aussi une question que nous nous posions. Sur ce point, il nous a semblé que, du point de vue particulier de Prato, le maintien de la corporation n'avait pas suscité ici les effets catastrophiques qu'on lui a souvent attribué; au contraire, la corporation fut l'élément d'un jeu mené par les entreprneurs, source de conflits certainement entre des figures aux intérêts divergents, mais dans l'ensemble fonctionnels aux intérêts des marchands. Plusieurs remarques, nous l'avons dit, s'imposent: une partie de l'intérêt de la corporation dérivait de la possibilité qu'elle donnait d'un espace institutionnel propre à la ville, aux abris contre les prétentions de la rivale florentine: un atoût apprécié étant donné la rivalité constante avec la puissante voisine, la corporation remplit un rôle protecteur non négligeable; cette possibilité de jeu montrait par là même la relative souplesse d'utilisation de l'institution qui, il faut le remarquer, n'engageait plus que bien formellement la main d'oeuvre; on peut dire qu'elle se transformait en l'outil des dominants; si elle rappelait parfois les tarifs en vigueur, elle ne faisait pas grand chose pour les faire appliquer: un tel jeu n'a-t-il eu lieu qu'à Prato? Le reste de l'Europe en montre au contraire de nombreux exemples; ne faut-il pas réinterroger d'un autre point de vue ces institutions si décriées?

---

[6]E.Wrigley *Continuity, chance and change. The Characters of the Industrial Revolution in England*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1988; compte-rendu in P.Verley, op.cit., notamment p.737.

Que les institutions soient une donnée importante des possibilités du jeu manufacturier, il n'est plus l'heure de le nier; il nous semble que dans le cas de Prato la possibilité de jeu constante qu'offrirent aux plus grands manufacturiers, mais pas seulement à eux, les institutions municipales est un élément important de la compréhension du système..et un élément de continuité jusqu'à nos jours?

Dans cette optique, et dans la période étudiée, les institutions pieuses, elles-aussi solidement et fermement controlées par la classe dirigeante, nous semblent finalement l'un des pivot du système sur lequel nous regrettons donc de ne pas nous être plus longuement arrêté: éléments de consensus, nous semble-t-il, entre entrepreneurs et leurs employés, mais pas seulement, éléments de cohésion sociale relative, elles jouèrent également un rôle important de limitation des coûts sociaux de l'industrialisation dans le cadre d'une manufacture largement urbaine: en termes de conflits comme en termes d'investissements sociaux; très peu ici d'organisations paternalistes financées par les entrepreneurs eux-mêmes, comme ce fut par exemple le cas à Schio- au contraire, on assista à une prise en charge collective par le biais de ces institutions, qui avaient bien d'autres avantages: source de revenus pour les temps de chomage "ouvriers", elles étaient également sources de salaires et de places recherchées par l'élite; par leur intermédiaire se constituaient des réseaux de dépendances complexes dans la ville qui demandent encore à être analysés.

-La ville constituait le point de départ et d'arrivée des stratégies entrepreneuriales: c'est dans la ville que se développait le principal des activités, celles du moins que l'on côtoyait, dans la ville encore que l'on cherchait à s'installer, par l'achat d'une maison, lent grignotage de l'espace par les activités productives et commerciales au détriment des édifices religieux, qui, du reste, par le biais des *Conservatori*, se transformaient eux-mêmes en édifices de travail dans le respect de Dieu. La noblesse elle-même était encore citadine, les plus grands y accédaient -les Mazzoni, Pacchiani, Martini, Zarini-: est-ce à dire que les entrepreneurs ne cherchaient que les titres réconfortants qui leurs permettaient de délaisser les sources commerciales et fabricantes de leur fortune, comme le soutient Lanaro? Il faut là encore nuancer: les titres n'empéchèrent personne de continuer à commercer, et à fabriquer: les Mazzoni, comme les Pacchiani sont là pour en témoigner; il est vrai que nous avons décelé une nette attirance des plus modestes, non pas vers l'impossible noblesse, mais plus prosaïquement, vers des charges de prêtrises, de canonicat surtout, dont les privilèges urbains étaient considérables, puis vers les

professions sûres et reconnues de notaires, d'employés, de docteurs: stratégies familiales, nous l'avons dit, qui consistaient souvent à trouver ainsi des emplois sûrs, prestigieux et rémunérés dans le cadre local, aux nombreux fils, ne laissant qu'à l'un d'eux les charges, et les risques des trafics; un effectif retrait vers des positions stables: des entrepreneurs "va-nu-pieds" sans vocation industrielle? Mais qui leur demandait d'en avoir? C'est évidemment le signe de l'insécurité de la situation. Mais si l'on en connaissait les risques, on en savait aussi les avantages, et l'aventure continuait d'en tenter plus d'un, d'autant que les caractéristiques de l'organisation permettaient toujours aux plus modestes de tenter leur chance: une chance sans doute infime, mais qui restait ouverte; fragilité et possibilité de réussites nous semblent les deux inconnues d'une équation qui fut résolue en tout cas dans un sens favorable aux talents entrepreneuriaux, et aux vertus de travail industriel.

Réussite dont les fruits s'investissaient aussi dans la terre, on s'en souvient; là encore, les condamnations péremptoires ne sont pas de mise: outre qu'elle est source de profit non négligeable, la terre peut être une assurance, elle est d'ailleurs garantie pour le crédit, un avantage reconnu de tous; elle est aussi une prise de possession, qui reste d'ailleurs très incomplète, du territoire: largement aux mains d'étrangers considérés comme hostiles, il devait être reconquis pour permettre enfin une expansion hors les murs, pour tenter de neutraliser la sujétion vis à vis des puissants voisins florentins; dans ce cadre, ne peut-on effectivement parler de dessein articulé dans lequel avancent d'un même pas la manufacture et le commerce, la propriété foncière et immobilière[7].

-Cette lente prise de possession renforce sûrement et complète le sentiment d'appartenance à une réalité spécifique, à une ville industrieuse qui se bâtit peu à peu un territoire, organisant l'espace proche selon les mêmes modalités utilitaires que le fut la ville; une ville dans laquelle le *fare da sè* est, comme ailleurs en Italie, peut-être plus qu'ailleurs, l'élément porteur d'une identité commune qui incite à rechercher le travail indépendant, à être son propre maître: partagée par les commis teinturiers du XVIIIè siècle, comme par les petits *impannatori* contemporains; facteur puissant de cohésion locale qui fait dire, encore actuellement, à chaque habitant de la ville: *son pratese e voglio essere rispettato;* autant que Datini, ils ont de quoi l'être.

---

[7]E.Menduini, p.117

SOURCES

INDEX DES FONDS D'ARCHIVES CONSULTES

SEZIONE DELL'ARCHIVIO DI STATO DI PRATO (SASP)

COMUNALE

ARTI

F. 40: Résultats de l'enquête de 1767 pour Prato

ARTE DELLA LANA

F.58: Diurni Deliberazioni e partiti, 1739-1759
F.61: Vachetta delle deliberazioni dell'Arte, 1764-75
F.64: Atti civili dell'Arte
F.65: Atti civili dell'arte (processi)
F.66: Atti civili dell'arte (processi)
F.67: Atti civili dell'arte (processi)
F.68b: Atti civili dell'arte (processi)
F. 81-147: REGISTRO DI MARCHIO, 1715-1780
F.151: Libro entrate e uscite

ARTE E TIRATOIO

F.159-215: GIORNALE DELLE PANNINE, 1815-1864

ATTI DI FINANZA

F.2223: Tassa familiare 1801
F.2234: Tassa familiare 1801
F.2246: Stato delle animi del contado e sobborghi di Prato
F.2250: Riscontri delle bocche della città e sobborghi, 1773-74
F.2368: Tassa del 10 e del 5 per cento, 1710-11
F.2390: Prato città, sobborghi e contado: Dazzaiolo dei tassati per la nuova contribuzione del 2 per cento..
F.2591: Imprestito forzato dell'anno 1800
F.2676: Tassa familiare 1830
F.2691: Tassa familiare 1845
F.2706: Tassa familiare 1860
F.2789: Ruolo della tassa sul commercio 1848
F.2835: Octrois (période napoléonienne)

ATTI GIUDIZIARI

Tribunale di commercio di Prato, 1812-14

CANCELLERIA

F.45: Testamenti di vari tempi
F.275: Délibérations div. 1775-76
F.283: Déliberations 1787
F.300: Déliberations 1807
F.303: Decreti e deliberazioni non soggetti al diritto di registrazione, 1809
F.514: Tratte del Gonfaloniere, Priori e Consiglieri; nobili, cittadini e possidenti; 1814-1848
F.519: Nuova imborsazione di Nobili, 1814
F.520: Nuova Imborsazione di Cittadini, 1814
F.529: Registro dei cittadini fatto nell'anno 1842
F.655: Deliberazioni diverse 1774-75, notamment problème de la réforme de la communauté.
F.646: Résutats des enquêtes de 1767 et 1772
F.675: Tiratoio, projet de nouveau séchoir, 1783, Riforma dell'Arte 1775

F.688: Tiratoio, réglement 1797, occupation du sol public
F.691: Tiratoio, emplois de la période napoléonienne
F.703: Délibérations communales 1809-1810
F.704: Délibérations communales 1811
F.705; idem 1813
F.724: Proposti per il consiglio municipale ecc
F.726: Concorso del 1808
F.727: divers
F.738: Tiratoio,1814, comptes, réglement de 1816
F.752: Scuole di carità di Santa Caterina
F.754: nobiltà, cittadinanza
F.761: strade, ecc.
F.763: Ceppi, Conservatori ecc.
F.753: Tiratoio, débiteurs insolvables, réforme de 1825
F.806: Tiratoio, 1860-65; projet d'agrandissement
F.830: Copia lettere, 1815-16
F.888: Tiratoio e diverso

STATO CIVILE

F.3140: Matrimoni 1808
F.3141: Matrimoni 1809
F.3142: Matrimoni 1810
F.3149: Matrimoni 1826-1836

VICARIATO E PRETURA

F.13: LETTERE Buon Governo-Vicario, 1795-99
F.16: LETTERE ID, 1700-1800
F.57: Processi economici
F.65: ATTI ECONOMICI CRIMINALI al tempo di F.Cercignani, 1829-30
F.106 B: Processi economici, 1829
F.133: DELEGAZIONE DI GOVERNO; PROCESSI 1850

TUTELLES ET CURATELES

108: al tempo del vicario Cercignani
F.I(296): ultimate dal 4/44 al 5/47 (Allegretti)
FII(297): id
F.III(299): id
F.I(298): ultimate dal 1850 al 4/1851(pretore Marabotti)
F.II(293): id
FIII(346): id
F.IV(824): ultimate 1850/54 (Marabotti)
F.V(295): id
F. (294) QRS
F senza indicazione

F.1(591) Tutele e curatele a tutto Agosto 1859
F.2(440): id
F.3(493): id
F.4(495): id
F.5(538): id

F(334): tutele e curatele, lettera C
F.1(335): Tutele e curatele a tutto Dic 1865
F.III(338): a tutto Dic. 1865 (D.E.G).
FVI(332): id

FVII(333): a tutto Dic 1865 (STUZ)
FIX(331): Tutele e curatele ultimate (BS)

pretura

F1: 1865-67
F2: 1868
F3: 1869-73
F4: 1873
F5:1875
F6: 1877
F7: 1878
F8: 1897
F9: 1904

ATTI CIVILI
AL TEMPO DEL VICARIO CERCIGNANI

F.51-F.60: 1828-

ATTI CRIMINALI
AL TEMPO DEL VICARIO CERCIGNANI

F1-23: 1828-1838

GIORNALE D'UDIENZA PETTORALE

F.393

BUONAMICI

F.27: ins. *Per la Istituzione di un tribunale civile a Prato 1837*, (Indicazione delle fabbriche meccaniche alle quali danno moto le acque del fiume Bisenzio, situazione e popolazione del vicariato, etc)
ins.4: elections de 1850, notamment liste des éligibles
Memoria sui Ceppi 1850

CEPPI

F.3003: Processi

CONSERVATORIO DI S. CATERINA

F.2: Corrispondenza
F.21: Prodotto dei lavori, 1787-1829
F.30: Entrata e uscita di contanti, 1787-1813
F.56: Dare e avere per lavori, 1834
F.70: Berretti fatti, 1834
F.71: Scuola di tessuto lana e lino, 1834-35
F.92: Scuola del tessuto, cucito e a mano, 1800-1876
F.107: Travaux des élèves, 1850-61
F.108: Registri di lavori Beretti
F.110: Stame,lana filata, lana tessuta, beretti, 1833

MARTINI

Lettres et documents divers de la famille

MAZZONI

B.1 à 10: Epistolaire de la famille de 1787 à 1842

MISCELLANA FAMIGLIE PRATESI

F.858: Pini, Nocentini

ARCHIVIO COMUNALE DI PRATO (A.C.P.)

AFFARI COMUNALI

F.1: Esposizione del 1861

ANAGRAFE

F.17: Stastistica industriale, telai, contratti di lavoro
f.18: Statistica industriale, attività, mutuo soccorso
F.19: Statistica, stracci
F.24: Donne e fanciulli, industriali sommessi
F.20: Statistica, condizioni delle industrie
F.21: Statistica
F.22: Informazioni sull'industria

ATTI DEL CONSIGLIO COMUNALE

F.105: Scuola di tessitura e tintura; 1895-96
F.116: Scuola di tessitura e tintura
F.136: Istanza Mercatanti/ Niccolai

CAVALCIOTTO E GORE

F.118: Descrizione degli impianti (1= 1816)

CONSORZI IDRAULICI

F.143: Correspondance de Giuseppe Martini, 1835-47

IMPOSTE E TASSE

F.114-115: Tassa di famiglia 1875
F. :Richezza mobile 1866
F. :Imposta sui fabbricati 1866

LAVORO

F.232: Collegio dei probi-viri dell'industria tessile
F.233: Scioperi diversi

SANITA

F.67: Stracci:prospetto 1885, regolamentazione ecc
F.69: stracci
F.70: stracci; décrets, protestations, inspection..

STATISTICA

F.318: Domande statistiche, sensali, fiere, 1861-1872
F.319: Stabilimenti industriali senza operai, acque, fiere, 1873-74
F.320: Esposizione di Filadelfia, Caldaie a vapore; 1875-76
F.321: Lavoro donne e fanciulli, statistica industriale, lana meccanica; 1877-78

F.322: Statistica delle manifatture, elenco nominativo
F323: Caldaie a vapore, industria della lana, tabelle, scuole industriali; 1881-85
F.324: Caldaie a vapore; 1886-88
F.325: Caldaie a vapore; 1889-91
F.326: Caldaie a vapore, filatura, correzioni alle statistiche; 1892-93
F.327: utenti caldaie, industriali a macchinario
F. 328: paglia, società edificatrici case popolari; 1896-97
F.329: Notizie sulla lana; 1898/99-1900

TIRATOIO

GIORNALI DELLE PANNINE, 1865-92

UFFICIO DI POLIZIA MUNICIPALE

F.17: Desinfezione stracci (1884)
F.18;20;22;
F.19: fabbricanti che hanno licenziato operai; 1886
F.21: Nota dei telai di Prato

UFFICIO DEL REGISTRO DI PRATO

Registres de successions de 1863 à 1900 (en raison de l'état de non classification totale du fonds, il ne nous a pas paru utile d'indiquer ici la numérotation, aléatoire, du fonds; nous y avons fait référence dans la mesure du possible lors des citations ponctuelles)

ARCHIVIO DI STATO DI FIRENZE (A.S.F.)

ARTE DELLA LANA

F.444: Enquête de 1738-40
F.465: Divers
F.466: Gualchiere di Firenze, ristretto delle pannine
F.486: Fabbricanti di pannine, 1761-65

ATTI DI POLIZIA

F 39, F 16: Scioperi delle trecciaiole nel 1896

CAMERA DI COMMERCIO

F.39: divers
F.1105: divers

CARTE GIANNI

F.7,Ins. 103: Ciclata Istorica, Pensieri, Riflessioni sul goverbo delle Manifatture in Toscana, 1787; Petition du lanaiolo N.Bourgeois 23 germinal, an VII
F.8,Ins. 113: Un ragionamento francese sulla Toscana
F.9: Progetto di regolamento dei Pagherò, 1800
F.13,Ins. 271: Sull'equilibrio sociale
F.13,Ins. 274: Ricordi sulle manifatture (1807)
F.18, Ins. 366: Mercanti e Artigiani
F.36: Travaux de la députation pour l'enquête de 1767; Memoria sopra la maniera di migliorare e accrescere le lane toscane
F.39, Ins.503: Enquête de 1767
F.47, Ins. 541: Ricerche sul fido di piazza e credito mercantile in Toscana
F.48,Ins.550: Prospetto dimostrativo concernante lo stabilimento del commercio in Livorno
F.52, Ins.64: Consulto sul frutto dei cambi

F.83, Ins. 152: Gualchiera di Santa lucia

CATASTO TOSCANO

F.858, n°186: comunità di Prato
F.888: idem

CERAMELLI-PAPIANI

5988: MAZZONI, rescritti di nobiltà, stemmi
6727: ZARINI Niccolò

DEPUTAZIONE SOPRA LA NOBILTA E CITTADINANZA

F.53: Prato
F.54: idem
F.88: 1831; Mazzoni, Pacchiani
F.91: 1833-34; Pacchiani Luigi e Damiano,

DOGANE, AMMINISTRAZIONE GENERALE

F.87: Telerie forestiere

MISCELLANA DI FINANZA A

F.351: Arte della lana di Prato
F.399: Berretti alla levantina e diversi
426: fabbrica Martini
F.467: Divers; Pannina etc
F.845: Prato

NOTARILE MODERNO

AMBROGI P. 1721-1737 P.25223-25227

25223: 1729-30
25224: 1734
25225
25227
25226: Testaments

BELLERECCI F 1710-1772 P.24306-24308

24308:Testaments

CECCONI B 1801-1804 P.36011-36065

36011: 1801-1807
36012: 1807
36013: 1808
36014: 1809
36015: 1810
36016: 1810
36017: 1810
36018: 1811
36019: 1811
36020: 1811
36021: 1812
36022: 1812
36030: 1830
36031: 1815
36032: 1816-17

36033: 1817-18
36034: 1818
36035: 1818-19
36036: 1819-20
36037: 1820-21
36038: 1821-22
36039: 1822-23
36040: 1823-24
36041: 1824
36042: 1826
36043: 1826-27
36044: 1828-29
36045: 1829-30
36046: 1830-32
36047: 1832-33
36048: 1834-35
36049: 1836-37
36050: 1837-39
36051: 1839-41
36052: 1841-42
36053: 1842-44
36054: 1844-47
36055: 1847-50
36056: 1850-51
36055: 1847-50
36057: 1851-53
36058
36059: 1855
36060: Testament 1802-1808
36061: Testament 1808-1815
36062: Atti 1808-1815
36063:Testaments1815-1835
36064:Testaments 1835-1853
36065:Testaments 1855

CARRADORI 1845-1880

P.4089-4123
4119:TEST 1857-62
4120:TEST 1862-66
4121: TEST 1866-68

Atti originali:4864-4896

4869: 1853-54
4874: 1857-59
4875: 1859-60
4876: 1860-61
4877: 1861-62
4878: 1862-63
4879: 1863-64
4880: 1865-66
4881: 1866-68
4882: 1868-69
4883: 1867-68
4884: 1868-69
4885: 1869-70
4886:1870

CARMANINI F 1800-1804 P. 35543-35545

35543: 1800-1803

COSTANTINI P 1829-1858 P.38666-38688 ATTI: 19981-20000

38673: 1847
38674: 1847-48

19981:1829-35

38676-77: 1849-51
38686:Testaments

CERI GD 1769-1798 P.29477-29486

29477: 1777
29478: 1774-1782
29479: 1784
29480
29481: 1785-86
28482: 1786-93
29483: 1793-96
29485: Testaments

CHIOCCHINI 1762-1809 P.28661-28679

28671
28672:1807-1809

CARLESI F 1747-1767 P.27450-27454

27454: Testaments

CONFORTI P. 25913-25916

P.25914: 1772

FRANCHI S P.33342-33344

33342: 1793-1803

GAMUCCI P.27790-27797

27790: 1751-72
27791: 1772-74
27792: 1775-76
27793: 1777-78
27794: 1779-84
27795: 1784-95
27796: Testaments 1752-83
27797: Testaments 1783-93

GATTI T 1699-1730 P.23100-23107

23103: 1717-1721
23104: 1723-30

GIUNTI

28529: Testaments

GUIDI Atti originali: 1504-1545
1856

LOLLI P.29471-29476

29473: 1785-1791
29474: 1792

MAZZONI 1801-1845 P.35929-35948 Atti: 18132-18149

35931: 1808 18135: 1807-1808
35932: 1815-17 18146

35933: 1817-20
35934: 1820-23
35935: 1823-25
35937: 1827-29
35938: 1829-30
35940: 1833

18147
18149

MEUCCI Anton Domenico

19680: 1681-82
19679: 1679-81

MEUCCI I 1714-1732 P.24554-24566

24556: 1721
24558
24959: 1728-32
24960: Testaments 1716-31

PALLONI G 1790-1839 P.34247-34267

34261: 1822-27

SACCHI P.26781-26789

26789: Testament 1766-75

VARROCCHI 1775-1816 P.30110-30137

30110: 1775-80
30111: 1781
30112: 1783-85
30113
30114: 1789
30115: 1789-92
30116: 1792-93
30117: 1793
30118: 1794-95
30119: 1795-97
30120: 1798
30121: 1799-1802
30122: 1802-1805
30123: 1805-1808
30125: 1810
30130: 1813
30131: 1814
30135: Testaments

SASSOLI P.21419-21424
1705-1707

VINCI GV 1756-1809 P.28129-28162

28148: 1799-1800
28149: 1799-1801

NOTAIRES LIVOURNAIS

BRANDI

39354: 1834

MANGANI

39587: 1849-50

MUGNAI 1807-1851 P.37728-37738

37728: 1807-1808
37732
37736: 1841-51
37738: Testaments

PACINI F 1804-1838 P.36781-36797

36781: 1804-1806

SALVESTRI 1832-1878 P.3599-3713 Atti:4395-4514

3706:Testaments1843-49

4595:1832-33
4596: 1833-34
4597: 1834-35

SANTONI A P.35527-35540

35534: 1828-33

PRATICA SEGRETA

F.64: 1770-73
F.69: 1789

PREFETTURA DELL'ARNO

F.375: Laines du département
390: statistique industrielle, foires et marchés
391: foires et marchés
F.451: Bêtes à laine du département de l'Arno
F.456: Stato dei fabbricanti
470: Memoria sulle manifatture di Pistoia
F.476: Lettres et projets de l'école d'Arts et métiers de Prato
Notice sur les manufactures du département
F.516: foires
F.520: Patentes, 1812-14
F.575: la laine et ses emplois etc
F.589: statistique industrielle

REGGENZA

F.851: Observations sur la prohibition de la sortie des huiles de la Toscane et l'introduction des draps étrangers

REALE CONSULTA

F.2789: Relazione del vicario di Prato
F.2737: Rapporti dei vicari
F.2738: Rapporti dei vicari

RUOTA CRIMINALE

F.1807:Registro dei processi 1825-1833

SEGRETERIA DI FINANZE ANTERIORE AL 1788

F.848: Divers Prato (Petizioni collettive e di particolari)
F.1104: Arti e Manifatture, Arte della Lana
F.1117: Inchiesta del 1759 (e 1766) sulle Arti

SEGRETERIA DI GABINETTO

F.103, ins.15: enquête 1766
F.154: Progetto di GB Magnini per reanimare l'Arti e aumentare ed estendere il commercio
F.306: Relazioni dei vicari, fine '700
F.316: Relazioni dei vicari, fine '700
F.334: Statistica industriale del 1850
F.426: concessioni ferroviarie

SEGRETERIA E MINISTERO DEGLI ESTERI

2472: Legazione toscanea in Costantinopoli, 1832-33
2473: idem, 1834-35
2474: IDEM, 1836-37
2476: IDEM, 1840
2480: IDEM, 1846

STATUTI COMUNITA AUTONOME E SOGGETTE

F.664: Riforme della comunità di Prato, XVIIIè siècle

TRIBUNALE DI COMMERCIO

Accomandite

F.290: 1818-19
F.291: 1820-22
F.292: 1823
F.295: 1829
F.296: 1830
F.301: 1838

TRIBUNALE COLLEGIALE DI PRIMA ISTANZA DI FIRENZE

FALLIMENTI
F.1218
F.1221
F.1230
F.1232
F.1233
F.1236
F.1239
F.1242
F.1251
F.1255
F.1257
F.1265
F.1266
F.1268
F.1270
F.1271
F.1272
F.1273
F.1292
F.1293
F.1294
F.1295
F.1297 BIS: Repertorio dei fallimenti 1838-1867
F.1310: Fallimenti 1850-52

F.1361: Repertorio delle società mercantili

TRIBUNALE DI FIRENZE

FALLIMENTI
1867, F.2, Fasc 25: Targetti
1867, F.2, Fasc 29: Viviani
1868-69, F.5, Fasc.59: Puggelli
1869, F.7, Fasc.105: Naldini
1870, F.28, Fasc 292: Cai
1870, F.48, Fasc 452: Cai
1871, F.11, Fasc.145: Fiorelli
1871, F.11, Fasc.149: Rosati
1872, F.17, Fasc.199: Ricci
1872, F.17, Fasc.209: Brogi
1872-73, F.29, Fasc.297: Castelli
1872-73, F.29, Fasc.301: Davini
1875, F.45, Fasc.421: Nannicini
1875, F.54, Fasc.425: Rastrelli
1875, F.45, Fasc.429: Bottari
1877, F.52, Fasc.478: Faini
1877, F.54, Fasc.503: Brogi
1878, F.63, Fasc.601: Bini, Giovannelli
1879, F.75, Fasc. 712: Vannucchi
1883, F.90, Fasc.2: Bacci
1883, F.91, Fasc.13: Gori
1883, F.95, Fasc.38: Francini
1884, F.96, Fasc.6: Giovannelli
1886, F.107, Fasc.5: Melani
1886, F.107, Fasc. 14: Romagnoli
1886, F.109, Fasc.37: Sbraci
1887, F.111, Fasc.4: Grassi
1887, F.111, Fasc.6: Guasti
1887, F.111, Fasc 7: Nocentini
1887, F.112, Fasc.12: Biagini
1887, F.112, Fasc.13: Melani
1887, F.112, Fasc.22: Cecconi
1887, F.113, Fasc.30: Gabbiani
1887, F.113, Fasc 41: Baldini
1888, F.114, Fasc.6: Sanesi
1888, F.114, Fasc11:Brogi G
1888, F.114, Fasc.13: Brogi C
1890, F.123, Fasc.27: Giovannelli
1891, F.126, Fasc.9: Castagnoli E
1891, F.126, Fasc.11: Castagnoli G&E
1891, F.126, Fasc.16: Bini
1891, F.128, Fasc.30: Giovannelli
1891, F.128, Fasc.33: Guarducci
1892, F.132, Fasc.92: Ditta Menicacci
1891, F.127, Fasc 19: Pini-Vannucchi
1891, F.127, Fasc.27: Bini
1891, F.138, Fasc.61: Pancani
1892, F.138, Fasc.65: Meoni
1892, F.138, Fasc.73: Morgani
1892, F.140, Fasc.93: Ditta Cipriani
1892, F.140, Fasc.100: Fiaschi
1893, F.143, Fasc 17: Mercatanti
1893, F.145, Fasc 47: Silli
1895, F.156, Fasc.49: Masi
1895, F.157, Fasc.72: Piccioli,Masi
1895, F.157, Fasc.73: Cecchi

1896, F.161, Fasc.317: Niccolai
1896, F.162, Fasc.385: Morelli
1896, F.167, Fasc.444: Nistri, Pieri
1896, F.170, Fasc.469: Bigagli
1897, F.173, Fasc.491: Bresci
1897, F.173, Fasc.496: Tozzi e Magelli
1898, Fasc.595: Morganti
1898, Fasc. 626: Becherucci
1899, Fasc.710: Querci
1899, Fasc.743: Risaliti
1900, Fasc.847: Chiti
1900, Fasc.895: Silli
1903, Fasc.1061: Del Soldato
1903, Fasc.1076: Bini
1904, Fasc.1148: Bianchi

TRIBUNALE MILITARE

F.422 B:Sentenze penali

UFFICIO DELLE SUCCESSIONI

Serie I, F.52: 1847
Serie I, F.53: 1848

ARCHIVIO NOTARILE DI FIRENZE

BELTRAMI P 1855-1908

7952: 1855-57
7953: 1857-58
7954: 1858-59
7955: 1859-60
7956: 1860-61
7957: 1862
7958: 1863
7963: 1868-70
7964: 1870-73
7965: 1873-74
7966: 1875
7967: 1876
7968: 1876-78
7993: 1889
F 8014: Testaments

CAPPELLI
1878

CAMPANI

10489: 1894

DAMI

11084: 1789-90
11085: 1791
11086: 1792

ARCHIVIO DI STATO DI LIVORNO (A.S.L.)

COMUNITA

F.631: LETTERE del maire 1809-1813
F.633: Lettere; Prospetto della situazione della comunità di Livorno nei suoi rapporti economici e politici, dic.1823
F.634: ID
F.645: ID, 1830
F.646: ID

PREFETTURA DEL MEDITERRANEO

F.139: LAINES du Département, soie, foires et marchés
F.140: Stato dei fabbricanti del circondario
F.320: PATENTE Livorno
F.350: PATENTES di Pontedera, Ponsacco, 1809
F.622-623: PATENTES de Castelfiorentino
F.879: PATENTES de Fucecchio
F.586: PATENTES DE San Miniato, 1809
F.923: PATENTES de Castelfranco di sotto, 1810
F.933: PATENTES di Santa Croce, 1810
F.962: PATENTES di Pescia 1810
F.1357: PATENTES di San Gimignano 1810

SANITA MARITTIMA

F.228: LETTERE dei consoli toscani 1804-1805
F.240: id 1825
F.250: ID 1835

ARCHIVIO DI STATO DI PISTOIA (A.S.P.)

CONSERVATORIO DELLE CROCIFISSINE

F.428: Amministrazione del lanificio

SCUOLE LEOPOLDINE

F.69: Registro de lavori di filatoi della scuola della Sapienza di Pistoia, 1783-1815
F.74: Quaderno dei ricorrenti che mandano lavoro alla scuola del filato 1821-26
F.77: Panni-lani, 1788-1799
F.78: Libro dei contanti ricevuti, 1845-1854
F.88: Scuola della maglia; capi portati in questa scuola dai Particolari l'anno 1838
F.89: Quaderno del lavoro dei Berretti fatto quest'anno 1799-1810

TRIBUNALE DI PRIMA ISTANZA

F.107: 1808-1814 (tutelle famille Crocini et divers)

ARCHIVES NATIONALES DE PARIS

Série 1e

89: Etat de la population de Toscane, statistique, commerce, agriculture
90: Décrets économiques de la junte de Toscane; Arrété de 1809 pour l'école d'arts et métiers

Série F 10

409: Notes sur l'agriculture, les manufactures, le commerce et les douanes de Toscane.

536: Bêtes à laine (rapport de Lullin de Chateauvieux)

Série F 12

535: Relations commerciales avec la France
1015: brevets d'invention (Mazzoni-Pacchiani)
1227: Projet d'école d'Arts et Métiers de Prato
1346 Enquête sur les manufactures de laine; réponse de Michel d'Orléans
1400: Bonneterie Orléans
1611: Rapport sur l'école d'Arts et Métiers de Prato

Fonds Affaires Etrangères

Série B III

241: commerce au Levant 1767-90
387: Toscane 1748-59 (en fait tarifs douaniers XIXè siècle)
409: Toscane 1700-1868

BIBIOTECA FORTEGUERRIANA DI PISTOIA

Carte GIUSEPPE MAZZONI

Cassetta I: carte relative a Niccolò Mazzoni (1747-1846)
Cassetta II: Lettere, Niccolò Mazzoni

BIBIOTECA RONCIONIANA DI PRATO

Carte Guasti

69: notizie diverse

SOURCES IMPRIMEES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES IMPRIMEES

ATTI del comitato dell'inchiesta industriale,1872

GRISELINI F., DIZIONARIO delle Arti e dei mestieri,Venezia, 1769

M.A.I.C. *Industria della lana*, Annali di statistica, s.IV (1895), fasc.84

M.A.I.C. *Notizie sulle condizioni industriali della provincia di Firenze*, Annali di Statistica, s.IV (1895), fasc.79

CAMERA DI COMMERCIO ED ARTI DI FIRENZE *Relazione della Camera di Commercio ed Arti di Firenze sopra la statistice e l'andamento del commercio e delle arti del proprio distretto nell'anno 1864*, FIRENZE, 1865

CAMERA DI COMMERCIO E ARTI DI FIRENZE 1865

CAMERA DI COMMERCIO E ARTI DI FIRENZE Fiere e mercati nella provincia di Firenze 1908

CANTINI L. Legislazione toscana, Firenze, 1800-1808, 32 vol.

ESPOSIZIONE dei prodotti di arte e manifatture toscane, Firenze, 1841

ESPOSIZIONE dei prodotti di arte e manifatture toscane, Firenze, 1844

ESPOSIZIONE dei prodotti di arte e manifatture toscane, Firenze, 1847

ESPOSIZIONE dei prodotti di arte e manifatture toscane, Firenze, 1850

ESPOSIZIONE dei prodotti di arte e manifatture toscane, Firenze, 1854

ESPOSIZIONE ITALIANA tenuta a Firenze nel 1861, 3 vol.,FIRENZE,1867

GIORNALE per la Esposizione regionale Toscana del 1870

ESPOSIZIONE MANDAMENTALE DI ARTI, D'INDUSTRIE E DI AGRICOLTURA IN PRATO.Elenco dei premiati. Prato,1880

GUIDA CATALOGO DELL'ESPOSIZIONE MANDAMENTALE PRATESE, PRATO, 1880

STATUTI DELL'ARTE DELLA LANA DI PRATO , a cura di R.PIATTOLI e R.NUTI, Firenze, 1947

BIBLIOGRAPHIE

I GENERALITES, PROBLEMATIQUE, MONDES INDUSTRIELS

Ouvrages antérieurs à 1900

ALBERTI G., *Le corporazioni d'Arti e mestieri e la libertà del commercio interno negli antiche economisti italiani*, Milano, Hoepli, 1888

ROLAND DE LA PLATIERE ., L'art du fabricant d'Etoffes en laines rases et sèches, unies et croisées, in *Description des Arts et Métiers*, Paris, 1780, t.VII.

ROLAND DE LA PLATIERE, *Encyclopédie méthodique: Manufactures, Arts et Métiers*, Paris, 1784-1790, 4 voL

DU MONCEAU Duhamel, Art de la draperie, principalement pour ce qui concerne les draps fins, in *Description des Arts et Métiers*, t.VI, 1765

GRISELINI F *Della fabbrica de panni lani colla descrizione del vero uso della navetta inglese*, Venezia ,1769

GRISELINI F., *Dizionario delle Arti e mestieri*, vol.V: *Drappiere di panni lani*, Venezia, 1769

MAESTRI P., *L'Italie économique en 1867. Aperçus des industries italiennes à l'exposition universelle de Paris*, Firenze, 1867

RAMAZZINI, *Saggio sopra le malattie degli artefici*, Venezia, M.Zanotto, 1857

ROSSI A. *Dell'arte della lana in Italia e all'estero giudicata all'esposizione di Parigi 1867*, FIRENZE, 1869

ROSSI A. *Questione operaia e questione sociale*, Torino, 1879

ROSSI A. *Sulle lane artificiali e meccaniche*, Atti dell'Istituto Veneto di scienze , lettere ed arti, 1865

SERGENT E. (a cura di), *Nuovo Vocabolario d'Arti e Mestieri compilato sull'edizione originale di G.Carena*, Milano, 1869

SERRISTORI *Statistica dell'Italia* , Firenze, 1839

ZUCCAGNI ORLANDINI *Corografia fisica, storica e stastistica dell'Italia e delle sue isole*, Firenze, 1842-45, 25 VOL

Ouvrages postérieurs à 1900

AA.VV., *Domanda e consumi: livelli e strutture nei secoli XIII-XVIII*, Firenze, 1975 (VI Settimana di studio dell'Istituto Internazionale di storia economica Datini)

AA.VV., *L'impresa. Industria Commercio Banca. Secc.XIII-XVIII*, (XXII Settimana di studio dell'Istituto Internazionale di storia economica Datini, mai, 1990)

AA.VV., *Production et commerce du papier et du livre, secc XIII-XVIII, XXIII Semaine d'Etude* organisée par l'*Istituto internazionale di Storia Economica "F. Datini"*, Prato, 15-20 avril 1991.

AA.VV., *La lana come materia prima. I fenomeni della sua produzione e circolazione nei secoli XIII-XVII*, Firenze, 1974

AA.VV., *Produzione commercio e consumo dei pani lana (nei secoli XII-XVIII)*, Firenze, 1976

AA.VV., Villes et territoire pendant la période napoléonienne (France et Italie), Ecole Française de Rome, 1987

AMBROSOLI M. Fiere e mercati in un'area agricola Piemontese fra Sette e Ottocento, in *Storia d'Italia, Dal feudodalismo al capitalismo*, Torino, Einaudi, 1978, pp. 661-712

ANGELI S., *Proprietari, commercianti e filandieri a Milano nel primo Ottocento*, Milano, Angeli, 1982

ARE G. *Econonomia e politica nell'Italia liberale (1890-1915)*, Bologna, Il Mulino, 1974

ARE G; *Alle origini della Italia industriale*, Napoli, 1974

ASSERETO G. Lo scioglimento dell corporazioni , in *Studi Storici*, 1988, pp.245-251

AVAGLIANO L. (a cura di) *L'Italia industriale nelle sue regioni: bilancio storiografico*, Edizioni Scientifiche Italiane, 1986 (Atti del primo Convegno nazionale di storia dell'industria, ott. 1985)

AVAGLIANO L. *Alessandro Rossi e le origini dell'Italia industriale*, Napoli,1970

AYMARD M., "Autoconsommation et marchés: Chayanov, Labrousse ou Le Roy Ladurie", *Annales ESC*, 1983, pp.1392-1409

AYMARD M. Commerce et consommation des draps en Sicile et en Italie méridionale (XVè-XVIIIè siècles), in *Produzione,commercio e consuli dei panni di lana*. Atti della seconda settimana di studio 1970, Istituto Internazionale di Storia Economica F.Datini, Prato-Firenze, 1976

AYMARD M., "L'entrepreneur dans la société de son temps", XXII Settimana di studi Istituto Internazionale di Storia economica F.Datini, 1990

AYMARD M. La transizione dal feudalismo al capitalismo, in *Storia d'Italia*, Annali, I, Torino, Einaudi, 1978

AYMARD M., "Rendements et productivité agricole dans l'Italie moderne, *Annales ESC*, 1973, pp.475-98

AYMARD M., Villes laborieuses, villes oisives: l'Italie à l'époque moderne, in *La force du travail dans les cités méditerraniennes du milieu du XIXè siècle*, Université de Nice, *Cahiers de la Méditerranée*, 3, Nice, 1974

BAGLIONI G., *L'ideologia della borghesia industriali nell'Italia liberale*, Torino, Einaudi, 1973

BAGNASCO A. *Tre Italie. La problematica territoriale dello sviluppo italiano*, Bologna Il Mulino, 1977

BAIROCH P.-PIUZ A.M. (études éditées par) *Des économies traditionnelles aux sociétés industrielles*, Paris-Genéve, Droz, 1985

BAIROTI P. *Sul filo di lana. Cinque generazioni di imprenditori: i Marzotto*, Bologna, Il Mulino, 1986

BANTI A.M , Gli imprenditori meridionali: razionalità e contesto, *Meridiana*, n°6, 1989, pp. 63-89

BANTI A.M., Strategie matrimoniali e stratificazione nobiliare. Il caso di Piacenza (XIX secolo), *Quaderni Storici*, aprile 1987, pp. 153-169

BANTI A.M. *Terra e denaro. Una boghesia padana dell'Ottocento*, Venezia, Marsilio, 1989

BANTI A.M. Una fonte per lo studio delle élites ottocentesche: le dichiarazioni di successione dell'ufficio del registro, *Rassegna degli Archivi di Stato*, janv-avr 1983, pp.83-118

BARBAGLI M., *Sotto lo stesso tetto. Mutamenti della famiglia in Italia dal XV al XX secolo*, Bologna, Il Mulino, 1984

BARBIERI F Archeologia industriale nel veneto: dall'opificio di Nicolo Tron (1726 circa) alla "fabbrica alta" di Alessandro Rossi (1862) in *Ricerche di storia dell'arte*, n°7, 1979

BECATTINI G. (a cura di) *Modelli locali di sviluppo*, Bologna, Il mulino, 1989

BECATTINI G.(a cura di) *Mercato e forze locali: il distretto industriale*, Bologna, Il Mulino, 1977

BECCATTINI G., PYHE F., SENGENBERGER W.(a cura di), *Distretto industriale e cooperazione fra imprese in Italia*, in *Studi e Informazioni*, Quaderni n°34, suppl. n°1, 1991

BELLETTINI A. L'evoluzione demografica dell'Italia nel quadro europeo del Settecento: analogie e particolarità, in *La popolazione italiana nel Settecento*, Bologna, 1980

BERGERON L. A propos des biens nationaux: la signification économique du placement immobilier, *Annales ESC*, 1971, 26 (2), pp.415-419

BERGERON L. Douglas, Ternaux, Cockerill; aux origines de la mécanisation de l'industrie lainière en France, *Revue Historique*, 1972, pp.67-80

BERGERON L. Ed, *Histoire économique et sociale du monde, III, Inerties et révolutions, 1730-1840*, Paris, A.Colin, 1978

BERGERON L. *L'épisode napoléonien*, Paris, Seuil, 1972

BERGERON L. La signification de la propriété foncière dans les grandes fortunes d'affaires en France (Premier Empire-Restauration), *Annuario dell'Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea*, 31-32, pp.61-76

BERGERON L. La société et les institutions, in *La Toscana nell'età rivoluzionaria e napoleonica*, op.cit., pp.39-49

BERGERON L. *Les capitalistes en France, 1780-1914*, Paris, Gallimard, 1978

BERGERON L. Les espaces du capital in *Histoire de France, L' espace*, Paris, Seuil, 1989

BERGERON L. Négociants et manufacturiers français dans les premieres decennies du XIXè siècle: d'une approche typologique à une analyse sociologique, *Revue Historique*, 261, 1979, 1, pp.131-142

BERG M, HUDSON P. Rehabiliting the industrial revolution, *Economic history review*, XLV, 1982, pp.24-50

BERG M., HUDSON P., SONENSCHER M., ED *Manufacture in Town and country before the factory*, Cambridge, 1983

BERTA G. Dalla manifattura al sistema di fabbrica: razionalizzazione e conflitti di lavoro, in *Storia d'Italia, Annali I*, Torino, Einaudi, 1978

BERTOLI P., GHIOTTO E. *La fabbrica di panni alti di Niccolò Tron a Schio*, Schio, Safigraf,1985

BERTOLI P., Meccanizzazione e prodotti: scelte di A.Rossi, in *Schio e Alessandro Rossi*. op.cit.

BIAGIOLI G. "Soie et soieries" nell'impero napoleonico, *Quaderni Storici*, 73, 1990, pp.55-91

BIANCHI G., CASINI BENVENUTI S., MALTINTI G. *Lo sviluppo multiregionale italiano, onde longhe e "take-off" regionali* in *Spazi del potere*, p. 91-106

BONELLI F. Il capitalismo italiano. Linee generali d'interpretazione, in *Storia d'Italia, Annali I*, Torino, 1978

BOURGUET M.N., Dal diverso all'uniforme: le pratiche descrittive nella statistica dipartimentale napoleonica, in *Quaderni storici*, 55, 1, ap.1984, pp.193-230

BOUVIER J., A propos de la crise de 1805: les crise économiques sous l'Empire, in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1970, pp.506-513

BOUVIER J., "Système bancaire et entreprises industrielles dans la croissance européenne au XIXè siècle, in *Annales ESC*, 1972, pp.46-70

BRAUDEL F., *Civilisation matérielle, économie et capitalime, XV-XVIIIè siècle*, Paris, A.Colin , 1979

BRAUDEL F., *La dynamique du capitalisme*, Paris, Arthaud, 1985

BRAUDEL F., *Le modèle italien*, Paris, Arthaud, 1989

BRUSCO S. *Piccole imprese e distretti industriali*, Torino, Rosenberg& Sellier, 1989

BULFERETTI L., COSTANTINI C., *Industria e commercio in Liguria nell'età del Risorgimento (1700-1861)*, Milano, 1966

BURGUIERE A., "Pour une typologie des formes d'organisation domestique de l'Europe moderne (XVI-XIXè siècle)", in *Annales ESC*, 1986, 3, pp.639-655

CAFAGNA L. *Dualismo e sviluppo nella storia d'italia*, Venezia, Marilio, 1989

CAFAGNA L. Protoindustria o transizione in bilico? (A proposito della prima onda della industrializzazione italiana), In *Quaderni Storici*, 54, Dic 83, p.971-984

CAFAGNA L., *The Industrial revolution in Italy. 1830-1914*, in C.M.CIPOLLA (ed) *The Fontana Economic History of Europe*, v.IV, London, 1973

CAGLIOTI D.L. I fallimenti del tribunale di commercio di Napoli: una fonte per lo studio del piccolo e medio commercio cittadino nell'ottocento, in *Società e Storia*, 44, 1989, pp.443-453

CAIZZI B, *L'economia lombarda durante la Restaurazione (1814-1859)*, Milano, Banca commerciale italiana, 1972

CAIZZI B., *Industria e commercio della Repubblica Veneta nel secolo XVIII*, Milnano, 1965

CAIZZI B. *Storia dell'industria italiana dal XVIII secolo ai nostri giorni*, Torino, 1965

CALAME M.A., EICHER M.C., TEISSONNIERE-JESTIN P. *Familles industrielles d'Alsace*, Strasbourg, Oberlin, 1989

CANDELORO G., *Storia dell'Italia moderna*, II, *Dalla restaurazione alla Rivoluzione nazionale*, Milano, Feltrinelli, 1958

CAPRA C., *L'età rivoluzionaria e napoleonica in Italia 1796-1815*, Torino, Loescher, 1978

CAPRA C. Nobili, notabili, élites: dal "modello" francese al caso italiano, in *Quaderni Storici*, 37, 1978, pp.12-44

CARACCIOLO A. *L'Albero dei Belloni. Una dinastia di mercanti del Settecento*, Bologna, Il Mulino, 1982

CARACCIOLO A. *La formazione dell'Italia industriale*, Bari, 1963

CARACCIOLO A. La storia economica, in *Storia d'Italia*, 3, *Dal primo Settecento all'Unità*, Torino, Einaudi, 1973, pp.509-693

CARACCIOLO F. *Il processo d'industrializzazione. Politica e riflessioni teoriche sulla crescita industriale nei paesi second comers*, Roma, Gentile ed., 1979

CARON F., ed, *Entreprises et entrepreneurs, XIX-XXè siècles*, Paris, 1983

CARRIERE C., COURDURIE M. Un sophisme économique. Marseille s'enrichit en achetant plus qu'elle ne vend (Réflexions sur les mécanismes commerciaux levantins au XVIIIè siècle), *Histoire, Economie, Société*, 1984, 1, pp.7-51

CARRIERE C., MORINEAU M., Draps du Languedoc et commerce du Levant au XVIIIè siècle, in *Revue d'histoire économique et sociale*, 1968

CARRIERE C., *Négociants marseillais au XVIIIè siècle. Contribution à l'étude des économies maritimes*, Marseille, 1973

CASSANDRO M. *Note per una storia delle fiere*, Studi in memoria de F.Melis, Napoli, 1978,vol.I

CASTRONOVO V. Formazione e sviluppo del ceto imprenditoriale laniero e cotoniero piemontese, *Rivista Storica Italiana*, 1966

CASTRONOVO V. Il dibattito sul decollo industriale italiano: l'interpretazione di A. Gerschenkron, *Rivista Storica Italiana*, 1979

CASTRONOVO V., *L'industria cotoniera in Piemonte nel secolo XIX*, Torino, ILTE, 1965

CASTRONOVO V. *L'industria laniera piemontese nel secolo XIX*, Torino, 1964

CASTRONOVO V. Lo sviluppo economico nella storia dell'Italia unita, *Rivista Storica Italiana*, 1979

CASTRONOVO V. Proto-industria, *Quaderni Storici*, 1983

CENTO BULL A. Proto-industrialisation, small capital accumulation and diffused entrepreneurship. The case of Brianza in Lombardy (1860-1950), in *Social History*, 14, 1989, p177-200

CERRUTI S., *La ville et les métiers: naissance d'un langage corporatif (Turin XVII-XVIIIè siècle)*, Paris, Ed. EHESS, 1990

CHALINE JP., *Les bourgeois de Rouen. Une élite urbaine au XIXè siècle*, Paris, 1982

CHALINE JP. Les industriels normands: un patronat sans dynasties? , *Le Mouvement Social*, 132, 1985

CHAPLAIN J.M. *La chambre des tisseurs. Louviers: cité drapière 1680-1840*, Paris, Ed. du Champ Vallon, collection "Milieux", 1984

CHASSAGNE S. Industrialisation et désindustrialisation dans les campagnes françaises: quelques reflexions à partir du textile, *Revue du Nord*, LXIII, 1981, pp.35-58

CHASSAGNE S., L'innovation technique dans l'industrie textile pendant la révolution, in *Histoire Economie Société*, 1993, 1, pp.51-62

CHASSAGNE S., *Le coton et ses patrons. France 1760-1840*, Paris, ed.EHESS, 1991

CHASSAGNE S. *Oberkampf. Un entrepreneur capitaliste au siècle des lumières*, Paris, Aubier, 1980

CHASSAGNE S., Une institution originale de la France post-révolutionnaire et impériale: la société d'encouragement pour l'industrie nationale, in *Histoire Economie Société*, 1989, 2, pp.147-166

CIPOLLA C.M. *Saggi di storia economica e sociale*, Bologna, Il Mulino, 1988

CIPOLLA C. *Storia dell'economia italiana*, Torino, 1959

CIPOLLA C.M. The decline of Italy: the case of a fully mature economy, *Economic History Review*, 2 serie, VIII, 1954

CIRIACONO S , L'industria a domicilio nel Veneto dell'Ottocento. Una proposta interpretativa in *La società inafferabile*, op.cit.

CIRIACONO S. La proto-industria rivisitata: the first workshop of Warwick University, *Quaderni Storici*, 59 (1985), p.513-519

CIRIACONO S., Protoindustria, lavoro a domicilio e sviluppo economico nelle campagne venete in epoca moderna, in *Quaderni Storici*, 52, 1983, pp.57-80

CIVILE, DE MAYO, MONTRONI, PILATI, STORCHI, TAGLE, VISCEGLIA *Studi sulla società meridionale*, Napoli, Guida Editori, 1978

CLARKSON L.A *Proto-industrialisation: the first phase of industrialisation?* London, Macmillan, 1985, 71p

COLEMAN D.C., MATHIAS P., *Enterprise and History. Essays in honour of C.Wilson*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984

COORNAERT E. *La draperie sayetterie d'Hondschoote (XIVè-XVIIIè siècle)*, Paris, P.U.F., 1930

COORNAERT E., Une capitale de la laine: Leyde, in *Annales ESC*, 1947, pp.169-177

CORNER P., Manodopera agricola e industria manifatturiera nella Lombardia postunitaria, in *Studi Storici*, XXV, 1984

CORNETTE J., *un révolutionnaire ordinaire*. Benoît Lacombe, négociant, 1759-1819, Paris, Champ Vallon, 1986

COSTANTINI M., *L'albero della libertà economica. Il processo di scioglimento delle corporazioni veneziane*, Venezia, Arsenale editrice, 1987

CROUZET F., Angleterre et France au XVIIIè siècle. Essai d'analyse comparée de deux croissances économiques, in *Annales ESC*, 21, 1966, pp.254-291

DAL PANE *Il tramonto delle corporazioni in Italia (secoli XVIII e XIX)*, Milano, 1940

DAL PANE L. *Storia del lavoro in Italia dagli inizi del secolo XVIII al 1815*, MILANO, 1944

DAUMARD A., L'histoire de la société française contemeporaine: sources et méthodes, in *Revue d'histoire économique et sociale*, 1974, 1

DAUMARD A., *Les fortunes françaises au XIXè siècle*, Paris-La Haye, 1973

DAUMARD A., Une source d'histoire sociale: l'enregistrement des mutations par décès, in *Revue d'histoire économique et sociale*, 1957, 1

DAUMAS M., *Histoire générale des techniques*, Paris, 1968

DEARGIS C. Storia e economia: il "modello gerschenkroniano", *Rivista Storica Italiana*, 1979

DE CLEMENTI A.(a cura di) *La società inafferabile. Protoindustria, città e classi sociali nell'Italia liberale*, Roma, 1986

DECLEVA E. (a cura di) *L'Italia industriale nel 1881.Conferenze sull'esposizione nazionale di Milano*, Milano, Banco del Monte di Milano, 1984

DELSALLE P., *La brouette et la navette. Tisserands, paysans et fabricants dans la région de Roubaix et de Tourcoing, 1800-1848*, DunkerqueWesthoek, ed. des Beffrois, 1985

DELUMEAU , *L'alun de Rome, XVè-XIXè siècles*, Paris, SEVPEN, 1962

DE MAJO S. Industria laniera s trutture socio-professionali nel Regno di Napoli nella seconda metà del Settecento. I casi di Arpino, Salerno, San Severino, in *Studi sulla sòcietà meridionale*, op.cit., pp.165-220

DE MATTEO L. *Governo, credito e industria laniera nel mezzogiorno. Da Murat alla crisi post-unitaria*, Napoli, 1984

DE MAYO S. L'industria meridionale preunitaria tra protezionismo statale e fluttuazioni cicliche: i lanifici della valle del Liri (1806-1860), in *L'industria laniera*, a cura di C.Cimmino , Acerra, 1986

DEWERPE A. Croissance et stagnation proto-industrielles en Italie méridionale: la vallée du Liri au XIXè siècle, *Mélanges de L'école française de Rome*,1981

DEWERPE A. Génése proto-industrielle d'une région développée:l'Italie septentrionale (1800-1880), *Annales ESC*, 1984, pp.896-914

DEWERPE A. *L'industrie aux champs. Essai sur la proto-industrialisation en Italie du nord. (1800-1880)*, Roma, Ecole Française de Rome, 1985

DEWERPE A., Politiques économiques et industrialisation en Italie du Nord pendant la période française, in *La révolution française*, op.cit., pp.155-166

DEYON P. *Amiens, capitale provinciale*, Paris-La Haye, Mouton, 1967

DEYON P. Fécondités et limites du modèle proto-industriel: un premier bilan, *Annales ESC*, 1984

DEYON P., "l'enjeu des discussions autour du concept de "proto-industrialisation", *Revue du Nord*, LXI, 1979, pp.9-15

DEYON P., La concurrence internationale ds manufactures lainières aux XVIè et XVIIè siècles, *Annales ESC*, 1972, pp.20-32

DEYON P., Mendels F; "La proto-industrie: théorie et réalité", 8è Conférence Internationale d'Histoire Economique, Budapest, 1982

DEYON P. Un modèle à l'épreuve. Le développement industriel de Roubaix de 1762 à la fin du XIX siècle, *Revue du Nord*, LXIII, 1981

DEYON P. "Variations de la production textile aux XVIè et XVIIè siècles, *annales ESC*, 1963, pp.939-55

DE ROSA L., *La rivoluzione industriale e il Mezzogiorno*, Roma-Bari, 1974

DORIA G., *Investimenti e sviluppo economico a Genova alla vigilia della prima guerra mondiale*, vol.1: *Le premesse (1815-1882)*, Milano, Giuffrè, 1969

"Elites, famiglie, strategie imprenditoriali: Macry e Banti sull'Ottocento italiano, in *Meridiana*, 6, 1989, pp.231-259

ENDREI W., Changements dans la productivité de l'industrie lainière au moyen-âge, in *Annales ESC*, nov-dec. 1971, pp.1291-1299

ENDREI W., *L'évolution des techniques du filage et du tissage du Moyen-Age à la Révolution industrielle*, Paris, 1968

ESTIER R. *Productions agricoles et industries rurales; l'exemple du roannais textile au XIXè siècle* in *Des économies traditionelles aux sociétés industrielles*, op. cit.

FAZIO I. Valori economici e valori simbolici: il declino della dote nell'Italia dell'Ottocento, *Quaderni Storici*, aprile 1992, pp.291-316

FEDERICO G. Di un nuovo modello dell'industrializzazione italiana, *Società e Storia*, VI, 1980, pp.433-455

FIOCCA G. (a cura di) *Borghesi e imprenditori a Milano dall'unità alla prima guerra mondiale*, Roma-Bari, 1984

FIOCCA G., Dieci famiglie imprenditoriali milanesi durante la seconda metà dell'800: una ricerca in corso, in *Quaderni Storici*, 1981, 41, pp.703-710

Fondazione ASSI di Storia e studi sull'impresa; Istituto per la storia dell'Umbria contemporanea (a cura di) *Piccola e grande impresa: un problema storico*, Milano, F.Angeli, 1987

FONTAINE L., L'activité notariale. Note critique, in *Annales ESC*, 1993, 1, pp.475-483

FONTANA G.L., L'industria laniera scledense da Niccolò Tron ad Alessandro Rossi, in *Schio e Alessandro Rossi*, op.cit., pp.71-255

FONTANA GL (a cura di) *Schio e Alessandro Rossi. Imprenditorialita, politica, cultura e paesaggi sociali del secondo Ottocento*, Rome, 1985

FORME PROTOINDUSTRIALI, n° speciale *Quaderni Storici*, 59, 1985

FRANZINA E. Alle origini dell'Italia industriale: ideologia e impresa in A.Rossi, *CLASSE*, n°4, 1971, p.179-231

FRANZINA E *Vicenza. Storia di una città, 1404-1866*, Vincenza, 1980

FRASCANI P. Per la storia della stratificazione sociale in Italia: i ruoli dell'imposta di richezza mobile, in *Rassegna degli Archivi di Stato*, 1983, pp.1063-1114

FREUDENBERGER H., *The Waldstein Woolen Mill. Noble Entrepreneurship in Eighteenth Century Bohemia*, Boston, 1963

FRONZONI, PONI *Per una storia della proto-industria rurale in Emilia Romagna*, Milano, 1978

GALLOUJ F., Cycles économiques et innovations de service: quelques interrogations à la lumière de la pensée schumpéterienne, in 3èmes journées de *L'IFRESI-CNRS*, Lille, janv.1993

GAYOT G, HIRSCH JP., ed., *La Révolution française et le développement du capitalisme*, Revue du Nord, n°5, spécial hors-série, 1989, Actes du colloque de Lille nov.1987

GAYOT G. Concentration et dispertion de la draperie sedanaise au XVIIIè siècle, *Revue du Nord*, 1979, 240, pp.127-148

GAYOT G. *De la pluralité des mondes industriels. La manufacture de draps de Sedan, 1646-1870.* Thèse pour le doctorat d'Etat ès lettres, Dir.P.Deyon, janv.1993 (à paraître)

GAYOT G., Les entrepreneurs au bon temps des privilèges: la draperie royale de Sedan au XVIIIè siècle, in *Revue du Nord*, 1985, 265, pp.413-446

GAYOT G., Le point sur le renouvellement des dynasties d'entrepreneurs à travers la révolution, in *La révolution française..*, op.cit., p.347-354

GAYOT G. Le second Empire drapier des Neuflize à Sedan (1800-1830), *Histoire, Economie, Société*, 1986, 1, pp.103-123

GEORGELIN J., *Venise au siècle des Lumières*, Paris-La Haye, Mouton-EHESS, 1978

GERSCHENKRON A., *Il problema storico dell'arretratezza economica*, Torino, Einaudi, 1965

GIANNETTI R. Paradigmi dell'industrializzazione: dalla "rivoluzione industriale" alle "traiettorie tecnologiche", *Passato e Presente*, X, 1991, n°25, pp.133-143

GILLE B., *Les investissements français en Italie. (1815-1914)*, Torino, ILTE, 1968

GIORGETTI G., *Capitalismo e agricoltura in Italia*, Roma, Ed. Riuniti, 1977

GIORGETTI G. *Contadini e proprietari nell'Italia moderna. Rapporti di produzione e contratti agrari dal secolo XVI ad oggi*, Torino, Einaudi,1974

GOZZINI G. Borghesie italiane dell'Ottocento, in *Italia contemporanea*, 1990, 178, pp.117-126

GRENDI E., Sul commercio anglo-italiano del Settecento: le statistiche dei customs, *Quaderni Storici*, aprile 1992, pp.263-275

GRENIER JY Modèles de la demande sous l'ancien régime, *Annales ESC*, mai-juin 1987, pp.497-527

GRIBAUDI M., BLUM A., Des catégories aux liens individuels: l'analyse statistique de l'espace social, in *Annales ESC*, nov.-dec. 1990, pp.1365-1402

GUENZI A; ,PONI C., un "netxork" plurisecolare: acqua e industria a Bologna, in *Studi Storici*, 1989, 2, pp.359-377

GUITTO L. *La fabbrica totale. Paternalismo industriale e città sociali in Italia.* Milano, Feltrinelli, 1972

HAU M. *L'industrialisation de l'Alsace (1803-1939)*, Stasbourg, 1987

HAU M. La longevité des dynasties industrielles alsaciennes, *Le Mouvement Social*, 132, 1985

HEERS J La mode et les marchés des draps de laine: Génes et la montagne à la fin du Moyen-Age, *Annales ESC*, 1971

HERTNER P., *Il capitale tedesco in Italia dall'Unità alla prima guerra mondiale*, Bologna, Il mulino, 1983

HIRSCH JP., Les milieux de commerce, l'esprit de système et le pouvoir à la veille de la Révolution, in *Annales ESC*, nov.dec. 1975, 6, pp.1337-1370

HIRSCH JP. La région lilloise: foyer industriel ou place de négoce?, *Le Mouvement Social*, 1985

HIRSCH J.P. *Les deux rêves du commerce. Entreprise et institution dans la région lilloise (1780-1860)*, Paris, Ed. EHESS, 1991

HIRSCH JP., Négoce et corporations, in *La révolution française*, op.cit., pp.357-364

HOPPIT J. *Risk and failure in English Business 1700-1800*, Cambridge, 1987

HO S.P.S. Proto-industrialisation, proto-fabriques et désindustrialisation: une analyse économique, *Annales ESC*, 1984, pp.882-895

HUDSON P., From manor to Mill: The West Riding in Transition, in *Manufacture in-Town and country before the factory*, op.cit.

HUDSON P., Proto-industrialization: The Case of the West Riding Wool Textile Industry, in *History Workshop Journal*, 12, 1981

HUDSON P. *The genesis of Industrial Capital. A study of the West Riding Wool Textile Industry c. 1750-1850*, Londres-Cambridge, Cambridge University Press, 1986

IL CONCETTO SPAZIALE DI REGIONE: Una identificazione controversa, *Passato c Presentc*, 9, 1985

JANSEN P.C. La nuova storia economica e sociale: gli sviluppi dopo il '45. *Rivista Storica Italiana*, 1983,

JEANNIN P. "La proto-industrie:développement ou impasse?", *Annales ESC*, 1980, pp.52-65

JOBERT P., CHEVAILLER J. C. "La démographie des entreprises en France au XIXè siècle. Quelques pistes", *Histoire, Economie, Société*, 1986, 2, pp.233-264

JONES E.L. "Le origini agricole dell'industria", *Studi Storici*, 1968

KELLENBENZ H. "Industries rurales en Occident de la fin du Moyen-âge au XVIIIè siècle", *Annales ESC*, 1963, 5, p.833-

KOCKA J. (a cura di), *Borghesie europee dell'Ottocento*, Venezia , Marsilio, 1989

KRIEDTE P.,MEDICK H.,SCHLUMBOHM J. *L'industrializzazione prima dell'industria*, Bologna, 1984

LACAITA C.G. *Istruzione e sviluppo industriale in Italia*,1859-1914, Firenze, 1973

LACAITA C.G., *L'intelligenza produttiva. Imprenditori, tecnici e operai nella Società d'Incoraggiamento e d'Arti e Mestieri di Milana (1838-1988)*, Milano, Electa, 1990

LAZZARINI A. (a cura di) *Trasformazioni economiche e sociali nel veneto tra XIX e XX secolo*, Vicenza, 1984

LA CROISSANCE REGIONALE DANS L'EUROPE MEDITERRANEENNE, XVIII-XXè SIECLES. Actes du colloque de Marseille, 16-18 juin 1988; Bergeron L. (Dir), Paris, editions de l'EHESS, 1992

LANARO S. Industrie e agricoltura nella strategia capitalistica di A.Rossi, *Quaderni Storici*, 1971

LANARO S. "Movimento cattolico e sviluppo capitalistico nel veneto fra '800 e '900", *Studi Storici*, XV, 1974, n°1, pp.57-105

LANARO S., *Nazione e lavoro. Saggio sulla cultura borghese in Italia*, Venezia, Marsilio ed., 1979

LANARO S. *L'Italia nuova*. Identità e sviluppo, 1861-1988, Torino, Einaudi, 1988

LANDES D.S. (a cura di) *A che servono i padroni? Le alternative storiche dell'industrializzazione*, Torino, Bollati Boringheri, 1987

LANDES D.S., *L'Europe technicienne. Révolution technique et libre essor industriel en Europe ocidentale de 1750 à nos jours*, Paris Gallimard, 1975 (édition originale anglaise 1969)

LANDES D.S., A che servono davvero i padroni?, in *A che servono i pardoni?...*, op.cit.

LANDES D.S., "Small is beautiful. Small is Beautiful?" in Fondazione ASSI (a cura di) *Piccola e grande impresa: un problema storico*, Milano, F.Angeli, 1987

LAROCHE-GISSEROT F. Pratiques de la dot en France au XIXè siècle, *Annales ESC*, nov. dec. 1988, pp. 1433-1452

LEBRUN P. *L'industrie de la laine à Verviers pendant le XVIIIè siècle et le début du XIXè siècle*, Liège, 1948

LEFEBVRE G., *Etudes orléanaises. Contribution à l'étude des structures sociales à la fin du XVIIIè siècle*, Paris, CNRS, 1962

LEON P., *Economies et sociétés préindustrielles*, t.2, 1650-1850, Paris, A.Colin, 1970

LEVI F. *L'idea del buon padre. Il lento declino di un'industria familiare*, Torino, Rosenberg e Sellier, 1984

LEVI G., Carrières d'artisans et marché du travail à Turin (XVIIIè-XIXè siècles), in *Annales ESC*, nov.-dec., 1990, pp.1351-1364

LEVI G. I mutamenti della famiglia in Italia secondo Marzio Barbagli, *Quaderni Storici*, aprile 1986, pp.231-249

LEVI G. Per una storia della fabbrica in Italia: una proposta di lavoro, *Rivista di Storia Contemporanea*, 1977, pp.568-594

LEVY-LEBOYER M., La patronat français -t-il été malthusien?, in *Le mouvement social*, 1974

LEVY-LEBOYER M., Le patronat français a-t-il échappé à la loi des trois générations?, in *Le mouvement social*, 132, 1985, pp.27-41

LUNGONELLI M. Tra industria e burocrazia: gli esordi della statistica industriale in Italia, *Studi Storici*, XXVIII, 1987, pp. 277-295

MACRY P. *Ottocento. Famiglia, élites e patrimoni a Napoli*, Torino, 1988

MACRY P. Tra rendita e "negozio". A proposito di borghesie urbane meridionali, in *Meridiana*, n°5, 1989, pp. 61-75

MALANIMA P. , "Espansione e declino: economia e società fra Cinque e Seicento", in *Studi Storici*, XX, 1979, pp.287-316

MALANIMA P., "Industrie cittadine e industrie rurali nell'età moderna", in *Rivista Storica Italiana*, 1982, pp.247-281

MALANIMA P. *L'economia italiana nell'età moderna*, Roma, Ed. Riuniti, 1982

MANTESE G *L'Arte della lana e della seta nella ripresa economica vicentina del secolo XVIII*, Vicenza, 1977

Manufacture du Dijonval et la draperie sedanaise 1650-1850, Cahiers de l'inventaire, 2, 1984

MARCO L. Faillites et crises économiques en France au XIXè siècle, *Annales ESC*, Mars-avril 1989, pp. 355-378

MARCO L. *La montée des faillites en France XIXè-XXè siècles*, Paris, Editions L'Harmattan, 1989

MARGAIRAZ D. *Foires et marchées dans la France pré-industrielle*, Paris, EHESS, 1988

MARGAIRAZ D., La formation du réseau des foires et des marchés: stratégies, pratiques et idéologies, in *Annles ESC*, nov.dec. 1986, pp.1215-1242

MARGLIN S.A. A che servono i padroni? Origini e funzioni delle gerarchia nella produzione capitalistica, in *A che servono i padroni*, op.cit.

MARKOVITCH T.J. *Histoire des Industries françaises. Les industries lainières de Colbert à la Révolution*, Genève-Paris, Droz, 1976

MARKOVITCH T.J. La croissance industrielle sous l'Ancien Régime, in *Annales ESC*, 1976

MARQUIE C., Protoindustrialisation et révolution: le textile carcassonnais (1760-1815), in *Information historique*, 1988, pp.71-77

MARTIN J.C. Le commerçant, la faillite et l'historien, *Annales ESC*, 1981, pp.1251-1268

MASSAFRA A. (a cura di) *Il Mezogiorno preunitario. Economia, società e istituzioni*, Bari, 1988

MATHIAS P. "La révolution industrielle anglaise", *Annales ESC*, 1972, 1, pp.33-45

MELOGRANI P. *La famiglia italiana dall'800 a oggi*, Roma-Bari, Laterza, 1988

MENDELS F. Des industries rurales à la proto-industrie, historique d'un changement de perspective. *Annales ESC*, 1984, 5, pp.977-1008

MENDELS F., Le temps de l'industrie et le temps de l'agriculture. Logique d'une analyse régionale de la protoindusitralisation, in *Revue du Nord*, 1981, 248, pp.21-34

MENDELS F. *Proto-industrialisation:theory and reality.General Report*, International Economic History Congress, Budapest, 1982."A" Themes, Budapest, 1982

MENDELS F. Proto-industrialization:the first phase of industrialization process, *Journal of Economic History*, 32, 1972, pp.241-261

MEYER A.J., *Il potere dell'ancien régime fino alla pria guerra mondiale*, Roma-Bari, Laterza, 1982

MORANDINI F. Gli archivi di impresa nel periodo dell'industrializzazione in Italia. Situazione, problemi, prospettive. *Rassegna degli Archivi di Stato*, janv-avril 1983, pp. 141-151

MORI G. *Studi di storia dell'industria*, Editori Riuniti, 1967

MORI G. *L'industrializzazione in Italia (1861-1900)*, Bologna, Il Mulino, 1977

MORI G. Un'infanzia durata 150 anni. Formazione dell'industria italiana dagli esordi alla fine del secolo XIX, *Passato e Presente*, 1982, 1,pp.91-114

MORI G La genesi dell'industria, *Studi Storici*, 1983, n°3-4

MORI G. Industrie senza industrializzazione; La peninsola italiana dalla fine della dominazione francese all'Unità nazionale (1815-1861) , communication au colloque *Les tentatives d'industrialisation précoces de la périphérie (1800-1870)*, Genève, juin 1989

MORI G., "Riabilitare la rivoluzione industriale" (e in parte un "cane morto"). Qualche commento su una discussione che si riaccende, in *Studi Storici*, 1993, 1, pp.61-72

MORONI M. La pluriattività in un'area mezzadrile: la tessitura nelle campagne fidardensi dell'800, in*Annali Cervi*, 11, op.cit., p. 197-204

NICCO R., *L'industrializzazione in Val d'Aosta. Studi e documenti*, Quaderni dell'Istituto Storico della Resistenza in Vale d'Aosta, II, 1988

Notabili e funzionari nell'Italia napoleonica, *Quaderni Storici*, 37, 1978

O'BRIEN P.K., Do We have a Typology fot the Study of European Indutrialization in the XIXth Century?, in *The Journal Of European Economic History*, XV, 1986

O'Brien P., KEIDER C., "les voies de passage vers la société industrielle et en France (1780-1914), *Annales ESC*, 1979, pp.1284-1303

ORMEZZANO V. P. *Sella e la grande industria laniera italiana*, BIELLA, 1926

PACI M. *La struttura sociale italiana. Costanti storiche e trasformazioni recenti*, Bologna, Il Mulino, 1982

PANCIERA W. Articolazione della produzione e livelli tecnologici delle manifatture laniere di Schio nella seconda metà del XVII secolo, *Quaderni Storici*,1985, pp.403-426

PANCIERA W Incentivi e "deregulation" nella Vicenza del'700, in "*Industria vicentina*" n°1 1987

PANCIERA W., *I lanifici dell'Alto Vicentino*, Vicenza, 1988

PANZAC D. L'escale de Schio: un observatoire privilégié de l'activité maritime en mer Egée au XVIIIè siècle, *Histoire, Economie, Société*, 1985, 4, pp.541-561

PAZZAGLI C., Statistica "investigatrice" e scienze "positive" nell'Italia dei primi decenni unitari, in *Quaderni Storici*, 45, 1980, pp.779-822

PERONI B *Fonti per la storia d'Italia dal 1789 al 1815 nell'archivio nazionale di Parigi*, Roma, Reale Academia d'Italia, 1936

PERROT J.C., *Une histoire intellectuelle de l'économie politique (XVII-XVIIIè siècles)*, Paris, ed. EHESS, 1992

PERROUX F. *La pensée de Schumpeter*, Paris, Droz, 1965

POLLARD S. *Les temps de l'industrie et les temps de l'agriculture. Logique d'une analyse régionale de la proto-industrie*, Revue du Nord, 63, 1981

POLLARDS., *The Peaceful Conquest. The industrialization of Europe 1760-1970*, Oxford, 1981

POLSI A., La "statistica dell'industria manifattrice" del 1862, in *Quaderni Storici*, 40, 1980, pp.894-917

PONI C., All'origine del sistema di fabbrica: tecnologia e organizzazione produttiva dei mulini di seta nell'Italia settentrionnale (sec.XVII-XVIII), in *Rivista storica italiana*, 1976, 3, pp.444-497

PONI C., Misura contro misura. Come il filo di seta divenne sottile e rotondo, in *Quaderni Storici*, 1981, 47, pp.385-422

PONI C. Per la storia del distretto industriale serico di Bologna (secoli XVI-XIX), *Quaderni Storici*, aprile 1990, pp.95-167

PONI C. "Premessa" al volume sulla proto-industria, *Quaderni Storici*, 1983, pp.5-10

POUSSOU J.P., Les activités commerçantes des villes françaises de 1789 à 1815, in *Histoire Economie Société*, 1993, 1, pp.101-118

PROTOINDUSTRIA, N° speciale *Quaderni Storici*, 52, 1981

QUAZZA G. *L'industria laniera e cotoniera in Piemonte dal 1831 al 1861*, TORINO, 1961

RAMELLA F. Famiglia e lavoro industriale in alcuni distretti piemontesi fra otto e novecento, *Storia Urbana*, 1981, 17, pp.81-101

RAMELLA F. Famiglia, terra e salario in una comunità tessile dell'ottocento, *Movimento operaio e socialista*, XXIII, 1977, n°1, p.7-44

RAMELLA F. Il problema della formazione della classe operaia in Italia. Il caso di un distretto industriale dell'800. *CLASSE*, n°10, 1975, pp.107-161

RAMELLA F. *Terra e telai. Sistemi di parentela e manifattura nel biellese dell'ottocento*, TORINO, Einaudi, Microstorie, 1984

RINAUDO Y. Un travail en plus: les paysans d'un métier à l'autre (vers 1830-vers 1950), *Annales ESC*, mars-avril 1987, pp. 283-302

ROMANELLI R, MACRY P., Borghesie urbane dell'Ottocento, fascicolo monografico di *Quaderni Storici*, 1984, 56

ROMANELLI R., La nuova Italia e la misurazione dei fatti sociali: una premessa, in *Quaderni Storici*, 45, 1980, pp.765-778

ROMANO R. *Borghesia industriale in ascesa. Gli imprenditori tessili nella inchiesta industriale del 1870-74*, Milano, F.Angeli, 1977

ROMANO R. *I Caprotti. L'avventura economica ed umana di una dinastia industriale della Brianza*, Milano, 1980

ROMANO R., *I Crespi. Origini, fortune e tramonto di una dinastia industriale lombarda*, Milano, 1985

ROMANO R. *L'industria cotoniera lombarda dall'Unità al 1914*, Milano, Banca Commerciale italiana, 1992

ROMANO R *Una tipologia economica* in *Storia d'Italia, I caratteri originali*, p.253-304, Torino, Einaudi, 1972.

ROSSI A. Imprenditorialità, politica, cultura e paesaggi sociali nel secondo ottocento. Atti del Congresso Nazionale di Studi Storici, Schio, 14-16 Dic. 1979

ROVERATO G., *Una casa industriale. I Marzotto*, Milano, 1986

SABBATINI M. Formazione e ideologie della società industriale in Italia. L'impresa industriale e l'ideologia imprenditoriale di A.ROSSI, *Ideologie*, n°12, 1970

SABEL C.F. "La riscoperta delle economie regionali", in *Meridiana*, 3, 1988, pp.13-71

SABEL C.F., ZEITLIN J, "Historical Alternatives to Mass Production: Politics, Markets and Technology in nineteenth-Century industralization", *Past and Present*, 108, 1985, pp.133-176

SAGLIO J. Concezione dell'impresa, scelte imprenditoriale e scambio sociale.Considerazione su alcune teorie economiche e sociologiche, *Osservatorio economico*, n.3, 1990

SALVEMINI B., Per un profilo della borghesia imprenditoriale dell'Ottocento meridionale: una griglia interpretativa generale, in A.Signorelli (a cura di) *Le borghesie dell'Ottocento*, Messina, 1988

SCHLUMBOHM J., Proprietà fondiaria e produzione di tele nell campagne di Osnabrück e Bielefeld all'inizio del XIX secolo, in *Quadeni Storici*, 59, 1985, pp.373-401

SCHREMMER E. Proto-industrialization:a step toward industrialization? *Journal of European Economic History*,vol. 10 (1981), pp.653-670

SEGRETO L.(a cura di) *La rivoluzione industriale tra il Settecento e l'Ottocento*, Milano, 1984

SEGRETO L. La protoindustrializzazione nelle campagne dell'Italia settentrionale ottocentesca, in *Studi Storici*, 1988, pp. 253-273

SELLA D *Commerci ed industrie a Venezia nel secolo XVII* ,Venezia Roma, 1961

SELLA D., Les mouvements longs de l'industrie lainière à Venise aux XVI et XVII siècles, in *Annales ESC*, 12, 1957, pp.29-45

SERENI E. *Il capitalismo nelle campagne (1860-1900)*, Torino, 1947

SODANO M., *Degli antichi lanifici biellesi e piemontesi*, BIELLA, 1953

SOLDANI S. L'istruzione tecnica nell'Italia liberale (1861-1900), in *Studi Storici*,1981, pp.79-117

SONNINO E. *Bilanci demografici di città italiane: problemi di ricerca e risultati, La demografia storica delle città italiane*, Bologna, 1982

TARGETTI R. *Scritti di economia laniera*, ROMA, 1942

TARLE E. *Le blocus continental et le royaume d'Italie*, Paris, Alcan, 1928

THOMSON J.K., Variations in industrial structure in preindustrial Languedoc, in *Manufacture in Toxn and country*, op.cit.

VALENSI L; Islam et capitalisme: production et commerce des chéchias en Tunisie et en France aux XVIIIè et XIXè siècles, in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, XVI, 1969, pp.376-400

VAN der WEE H. (ed), *The rise and Decline of urban Industries in Italy and in the Low countries. (Late Middle Ages-Early Modern Times)*, Leuven University Press, 1988

VENTURI F., L'Italia fuori d'Italia, in *Storia d'Italia*, 3, *Dal primo Settecento all'Unità*, Torino, Einaudi, 1973, pp.987-1481

VENTURI F., *Settecento riformatore*, Torino, Einaudi, 1969-80

VERLEY P. La révolution industrielle anglaise: une révision, *Annales ESC*, mai-juin 1991, n°3, pp. 735-755

VERLIN H., *Entrepreneur-entreprise. Histoire d'une idée*, Paris, PUF, 1982

VISCEGLIA M.A., Lavoro a domicilio e manifattura nel XVIIIe XIX secolo: produzione, lavorazione e distribuzione del cotone in Terra d'Otranto, in *Studi sulla società meridionale*, op.cit., pp.233-274

WOOLF S.J. *Contribution à l'histoire des origines de la statisque: France, 1789-1815*, in EHESS, La statistique en France à l'époque napoléonienne, journée d'études, Bruxelles, 1981

WOOLF S.J., L'impact de l'occupation française sur l'économie italiene (1796-1815), in *Revue économique*, nov.1989, 6, pp.1097-1117

WOOLF S.J., La formazione del proletariato (secoli XVIII-XIX), in *Storia d'Italia, Annali I: Dal feudalismo al capitalismo*, Torino, Einaudi, 1978

WOOLF S.J., La storia politica e sociale, in Storia d'Italia, 3, *Dal primo Settecento all'Unità*, Torino, Einaudi, 1973

WOOLF S.J *Napoléon et la conquête de l'Europe*, Paris, Flammarion ,1990

WOOLF S.J *Porca miseria. Poveri e assistenza nell'età moderna*, Roma-Bari, Laterza, 1988 (édition originale anglaise, 1986)

WOOLF S.J., The poor and how to relieve them: the Restoration debate on poverty in Italy and Europe, in *Society and Politics in the Age of the Risorgimento. Essays in honour of Denis Mack Smith*, ed. by J.A.Davis and P. Ginsborg, Cambridge University Press, pp.49-69

WORONOFF D., L'industrialisation de la France de 1789 à 1815, in *Revue Economique*, 40, nov. 1989, pp.1047-1059

ZALIN G., *Dalla bottega alla fabbrica. La fenomenologia industriale nelle provincie venete tra '500e '900*, Verona, 1987

ZAMAGNI V. *Industrializzazione e squilibri regionali in Italia*, Bologna, Il Mulino, 1978

ZAMAGNI V; *Dalla periferia al centro. La seconda rinascita dell'Italia 1861-1981*, Bologna, Il Mulino, 1990

ZANAZZO B *L'arte della lana in Vicenza (secoli XII-XV)*, in "Miscellana di storia veneta", sIII, t.VI, Venezia 1914 (statuti dell'arte)

ZANGHERI R. Gli anni francesi in Italia: le nuove condizioni della proprietà, *Studi Storici*, 1979, n°1, pp. 5-26

ZANGHERI R. *La popolazione italiana in età napoleonica, Bologna*, Museo del Risorgimento, 1966

ZANINELLI S., *L'industria del cotone in Lombardia dala fine del '700 alla unificazione del paese*, Torino, ILTE, 1965

ZANINELLI S., *Storia dell'industria lombarda, I, un sistema manufatturiero aperto al mercato*, Milano, 1988

ZEITLIN J. Mercati, macchine e microstoria, *Quaderni Storici*, XX, 1985

ZEITLIN J., "Small-scale production and economic development: from industial dualism to flexible specialization", in Fondazione ASSI (a cura di), *Piccola e grande impresa: un problema storico*, Milano, F.Angeli, 1987

II LA TOSCANE ET PRATO

Ouvrages antérieurs à 1900

A.B., Fabbrica di manifatture recentemente eretta in Prato, in *Giornale del commercio*, V, 32 (10/8/1842)

A.G.B., Il Monte di pietà, in *Calendario pratese*, 1848

A.G.B., Istruzione e Beneficienza in *Calendario Pratese*, 1850

BANDINI S.A., *Discorso sopra la Maremma di Siena*, Firenze, 1775

BARGIACCHI *Storia degli istituti di beneficenza, d'istruzione e d'educazione in Pistoia*, Firenze,1883-84,4 vol.

BIFFI TOLOMEI *Esame del commercio attivo toscano e dei mezzi di estenderlo*, Firenze, 1792

BIFFI TOLOMEI, *Sentimento imparziale per la Toscana sopra la seta, e la lana tanto come prodotti che come manifatture*, 1791

BOWRING *Statistica della Toscana, di Lucca, degli Stati Pontefici e Lombardo-venеti*, Londra, 1838

BRISSET P., La vie des femmes en Toscane, in *Revue des deux mondes*, 23, 1859, pp.752-768

CALAMAI L., Dell'industria manifatturiera e commerciale in rapporto alla nazionalità italiana, in *Atti dell'Accademia dei Georgofili*, 1848

CALAMANDREI F (a cura di) Rapporto della commissione incaricata di esaminare il cotone tinto in rosso a guisa di quello di Aleppo dal sig Mazzoni di Prato, in *Atti Accademia dei Georgofili*, 1824, t.VI

CAPPONI G. Sui vantaggi e svantaggi si morali che economici del sistema della mezzadria, *C.A.A.G.*, vol XI,1833

CARLI G. Saggio politico e e conomico sopra la Toscana fatto nell'anno1757 in OPERE, I, MILANO, 1784

CASTELLANI V., Quattro parole sull'arte della paglia in Toscana, in *La Toscana Industriale*, Prato, 1879

CIARDI G. Cenni sull'industria e commercio della città e del comune, in *Pel Calendario Pratese* del 1847, Prato, 1846

CORRIDI F., Della necessità di uno stabilimento tecnologico a migliorare il morale degli artigiani, in *Atti dell'Accademia dei Georgofili*, 1847

COYER, *Voyages d'Italie*, Paris, 1763-64

Cronaca industriale in *La Toscana Industriale*, 15/12/1879

FERRINI A., *Descrizione geografica della Toscana*, Firenze, 1838

FIERE della Toscana, in *Giornale agrario toscano*, 1831, V

FRANCALACI G.(perito agrario di Prato) , *Memoria sopra la cultura della paglia da cappelli*, Firenze, 1825

GRABERG De Hemsö cav., Prospetto del commercio dell'impero di Marocco, e delle sue relazioni con quelli dei popoli d'Italia, in *C.A.A.G.*, XII, 1834

GUASTI C., Sulle scuole del Comune e sull'istruzione popolare in Prato, in *Calendario Pratee*, 1848

Insegnamento industriale, in *La Toscana Industriale*, 15/1/1880

L.A., Corrispondenza sul Conservatorio delle pericolanti in Prato, in *Giornale del commercio*, VI, 5, (1/2/1843)

LAMBRUSCHINI, Trattura a vapore del signore C.Scoti a Pescia, in *Giornale agrario toscano* , 1828, pp.285-302

LEROY-BEAULIEU P., Les populations agricoles de la Toscane, étude d'économie rurale, in *Revue des deux mondes*, 15/2/1870

LIMBERTI G., Del Conservatorio delle fanciulle pericolanti, in *Calendario Pratese*, 1849

LULLIN de CHATEAUVIEUX, *Lettres écrites d'Italie en 1812 et 1813 à m.Charles Pictet*, Genève, 1820

MARIOTTI F., Dell'Arte e del commercio della paglia da cappelli, dalla loro origine fino ai tempi presenti, in *Nuova Serie degli Atti dell'Accademia dei Georgofili*, 1853

MARIOTTI F., *L'Arte della paglia in Toscana*, Firenze, 1858

MARIOTTI F., *L'industria del cotone in Toscana*, Rocca San Casciano, 1857

MARIOTTI F., Del modo di provvedere all'incremento dell'industria nazionale, in *Atti dell'Accademia dei Georgofili*, 1861

MARIOTTI F., *Storia del lanificio toscano antico e moderno*, FIRENZE, 1864

MARIOTTI F., *Sullo stato delle industrie manufatturiere in Toscana*, Sd., sl.

MARTELLI C. Idee sopra una strada ferrata da Firenze a Livorno, in *Giornale agrario toscano*, XII (1838), 47, pp.189-200

MAZZONI B. *Biografia del Dott. Giov. Batt. Mazzoni pubblicata nel secondo anniversario della sua morte*, Prato, Giachetti, 1869

MAZZONI B. *Biografia del dottor G.B. Mazzoni*, PRATO, 1869

MAZZONI GB., Descrizione di una macchina per cardare i panni, in *C.A.A.G.*, 1838, XVI, pp.184-189

MAZZONI G.B. Manifatture e commercio, in *Calendario Pratese*, 1846

MAZZONI G.B. Manifatture e commercio, in *Calendario Pratese*, 1848

Memorie e storie di cose patrie, in *Pel Calendario Pratese del 1846*

MERCATI della Toscana in *Giornale agrario toscano*, 1831, V

METZ-NOBLAT A., Pichichia, souvenirs du Val d'Arno, in *Revue des deux mondes*, 21, 1859, pp.301-328

MONTAZIO E., Il popolo di Prato e la Casa Pia dei Ceppi, in *Il Popolano*, 23/4/1848

Notizie economiche in *Giornale agrario toscano*, 1827

Pietro Leopoldo D'Asburgo Lorena, *Relazioni sul governo della Toscana*, a cura di A.Salvestrini, Firenze, Olschki, 1969)

MUGNAI V. *Tariffa delle Gabelle toscane*, Firenze, 1781

N.N., Manifattura di bordatini in Pontedera, in *Giornale del Commercio*, I, 45, (24/10/1838)

PAGNINI G.F. *Della Decima e di varie altre gravezze imposte dal comune di Firenze*, LISBONA-LUCCA, 1765

PAOLINI A.G.B. *Della legittima libertà del commercio*, Firenze, 1785, 2 vol.

PAOLINI , Discorso sul lusso dei contadini, in *A.A.G.*, 1919, vol.II

PERA *Livornesi illustri* , 1867

PRATO e la sua esposizione artistico industriale del 1880, Suppl. al periodico "La Toscana Industriale", PRATO, 1880

REPETTI *Dizionario geografico fisico storico della Toscana* , 6 vol, Firenze, Mazzoni, 1841

RICCI G., Livorno, in *Giornale agrario toscano*, 1837, n°42, pp.101-119

RICCI G., Sui caratteri generali dell'Industria in Toscana, in *Giornale Agrario toscano*, 1838

RICCI (LAPO DE') Cenni sugli effetti dell'esportazione della paglia da cappelli, in *CAAG*, vol.XII, 1834

RICCI (LAPO DE'), Del lusso delle vesti dei contadini, in *C.A.A.G.*, 1819, vol.II

RICCI (LAPO DE'), Danni dell'ambizione del vestiario, in *Giornale agrario toscano*, 1827

RICCI (LAPO DE'), Avvertenze sul lusso nel vestiario, in *Giornale agrario toscano*, 1828

RIDOLFI C. Nota sul Kermes reso indigeno della Toscana dal sig Mazzoni di Prato, letta nell'adunanza del 7 agosto 1831, in *C.A.A.G.*, vol IX, 1831

SARCHIANI G. *Ragionamento sul Commercio Arti e Manifatture della Toscana*, Firenze, 1781

SERRISTORI L., Fiera di Prato nell'anno 1839, in *Giornale del commercio*, 18/9/1839

S(erristori) L., Industria manifatturiera in Toscana, in *Giornale del Commercio*, I, 13 (28/3/1838)

S(erristori) L., Sulla opportunità d'incoraggiare i possidenti per il miglioramento delle lane, in *Giornale del Commercio*, I, 20, (16/5/1838)

S(erristori) L., Annuo medio consumo di lana nelle principali fabbriche di Toscana, in *Giornale del commercio*, I,21 (25/5/1838)

S(erristori) L., Sugli ostacoli che si frappongono al succeso delle associazioni industriali in Toscana, in *Giornale del commercio*, I, 9, (28/2/1838)

S(erristori) L., Sulla navigazione dell'Arno, in *Giornale del commercio*, I, 39 (26/9/1838

S(erristori) L., Sulla fiera di Prato nell'anno 1839, in *Giornale del commercio*, II, 38, (18/9/1839)

SISMONDI *Tableau de l'agriculture toscane*, 1802

Sulle lane tocane alla prima esposizione dei Georgofili, in *C.A.A.G.*, XVI, 1838, pp.264-275

TARGIONI TOZZETTI Rapporto dei progressi delle Arti e Manifatture in Toscana, *C.A.A.G.*, I, (1818)

TARGIONI TOZZETTI A., Rapporto delle manifatture e dei prodotti industriali inviati alla prima pubblica esposizione in Firenze nelle sale dell'I.e R., Accademia dei Georgofili, in *C.A.A.G.*, XVI, 1838, pp.240-264

TARTINI Dei progressi delle Scienze, Arti e Manifatture in Toscana, 1817-18, in *C.A.A.G*, 1819

TARTINI SALVATICI F, Riflessione sull'attuale situazione della manuifattura dei cappelli di pagli in Toscana, in *CAAG*, IX, 1831, pp.54-78

TOMMASEO *Una gita a Prato*, 1834

TOSCANA INDUSTRIALE (la) Programma, n°1, 23/7/1879

VAI G., Cassa di risparmio in Prato, in *Giornale agrario toscano*, 1830

VAI G. Notizie intorno alle attuali manifatture di Prato, in "*C.A.A.G.*", XII, t.IV, 1834, p.240

ZOBI *Manuale storico degli ordinamenti economici vigenti in Toscana*, Firenze, 1847

ZOBI *Storia civile della Toscana dal 1737 al 1848*, Firenze, 1852

ZUCCAGNI ORLANDINI *Atlante geografico, fisico e storico del Granducato di Toscana*, Firenze, 1832

ZUCCAGNI ORLANDINI A., *Ricerche statistiche sul Granducato di Toscana*, Firenze, 1848, 5 vol.

Ouvrages postérieurs à 1900

AA.VV., *Il principato napoleonico dei Baciocchi (1805-1814). Riforme dello Stato e società*, Lucca, 1986

ANGIOLINI F. *Il ceto dominante a Prato nell'età moderna*, in *Prato storia di una città*, vol.2, 1986, pp. 343-428

ASSERETO G. La fine dell'antico regime: la dominazione napoleonica a Prato, in *Prato storia di una città*, vol.2, 1986, pp.759-825

ASSERETO G. La politica economica francese in Toscana e "le perfectionnement des manufactures", in *La toscana rivoluzionaria*, op. cit., pp.293-306

ATTI del Convegno: Gli Inglesi a Livorno e all'Isola d'Elba, Livorno-Portoferraio, 1979, Livorno, 1980

ATTI del convegno Livorno e il Mediterraneo nell'età medicea, Livorno, 1978

AVIGDOR E. *L'industria tessile a Prato*, Milano, 1961

AYMONINO C. La città di Livorno, in *Studi Storici*, 1972

BADIANI A. Il progetto di una scuola industriale a Prato sotto il governo napoleonico, in *Archivio Storico Pratese*, XI, 1934, pp.145-149

BAGGIANI D., Tra crisi commerciali e interventi istituzionali. Le vicende del porto di Livorno in età trardo medicea (1714-1730), *Rivista Storica Italiana*, 1992, fasc.III, pp.678-729

BALLERINI O. Descrizione di due antichi tiratoi, in *Archivio Storico Pratese*, IX, 1930

BANDEL L. *L'industria della lana mecanica. Notizie storiche e statistiche*, ROMA,1924

BANDETTINI P. *La popolazione toscana alla metà dell'Ottocento*, Archivio dell'Unificazione Italiana, serie I, vol.III-IV, fasc 1, Torino ILTE, 1956

BANDINETTI P. *I prezzi sul mercato di Firenze dal 1800 al 1890*, in Archivio economico dell'Unificazione Italiana, série I, vol.V, 1957, fasc.1

BANTI A.M. Richezza e potere. Le dinamiche patrimoniali nella società lucchese del XIX secolo, *Quaderni Storici*, n°56, 1984, p.385-432

BARBIERI G Prato e la sua industria tessile, in *Studi geografici sulla Toscana*.,Firenze, La Nuova Italia, 1957

BARSANTI D., *Allevamento e transumanza in Toscana. Pastori, Bestiami e pascoli nei secoli XV-XIX*, Firenze, Ed.Medicea, 1987

BARSANTI D., Le ferrovie nella Toscana lorenese: considerazioni a margine di un annoso dibattito storiografico, in *La Toscana dei Lorena*, op.cit., pp.491-514

BARUCHELLO M., *Livorno e il suo porto. Origini, caratteristiche e vicende dei traffici livornesi*, Livorno, 1932

BASSETTI M., La vendita dei beni nazionali in Toscana nel periodo napoleonico: il Dipartimento dell'Arno, in *La Toscana rivoluzionaria e napoleonica*, op.cit., pp.471-510

BATTISTINI F., Un esempio di protoindustria: le prime fasi della produzione di seta nelle campagne lucchesi del Settecento, in *Società e Storia*, n°41, 1988, pp.535-558

BECAGLI V. ,La tariffa doganale del 1791 e il dibattito sulla libertà di commercio, in *La Toscana rivoluzionaria*, op. cit. , pp.279-292

BECATTINI G. ,(a cura di) *Lo sviluppo economico della Toscana, con particolare riguardo all'industrializzazione leggera*, Firenze, IRPET, 1975

BECATTINI G., Riflessioni sullo sviluppo socio-economico della Toscana in questo dopo-guerra, in *La Toscana*, a cura di G. MORI, op. cit.

BECATTINI G., Sviluppo economico e crescita civile nella Toscana del dopoguerra, in *Il Ponte*, Marzo-aprile 1989, pp. 29-48

BELLANDI M , La fiera di Prato e le sue origini, in *Prato Storia e Arte*, I, 1960, n°2, pp.29-34

BELLUCCI P. La politica lorenese della viabilità: i valichi stradali transalppenninici, in *La Toscana dei Loreni*, op. cit., pp.477-490

BENELLI G. *La fabbrica Forti in Val di Bisenzio*, PRATO, 1983

BERARDI D, ROMAGNOLI M *L'area pratese tra crisi e mutamento. Relazione sullo stato e prospettive dell'economia pratese* , Prato, 1984

BERTINI F., *Nobiltà e finanza tra '700 e '800. Debito e affari a Firenze nell'età napoleonica,* Firenze, 1989

BIAGIANTI I., La soppresione dei conventi in età napoleonica, in *La Toscana rivoluzionaria e napoleonica,* op.cit., pp.443-470

BIAGIOLI G. , I problemi dell'economia toscana e della mezzadria nella prima metà dell'Ottocento, in *Contadini e Proprietari,* op.cit., pp.85-172

BIAGIOLI G. Analisi di alcune fonti Toscane: catasti, statistiche, censimenti, in *Villes et territoires pendant la période napoléonienne (France et Italie),* op.cit.

BIAGIOLI G. "Dall'Italia della mezzadria all'Italia dell'industria diffusa: percorsi economici e demografici di un mutamento", *Annali A CERVI,* 11, 1989, pp. 113-122

BIAGIOLI G., "Identificazione Toscana: la Toscana e gli altri", *Società e Storia,* 39, 1988, pp.129-140

BIAGIOLI G. *L'agricoltura e la popolazione in Toscana all'inizio dell'Ottocento;* Pisa, Pacini Mariotti, 1975

BIAGIOLI G., Le metayage en Italie centrale: un système agraire à l'épreuve de l'histoire et de l'historiographie, in *Bulletin du Centre Economique et Sociale de la Région Lyonnaise,* 3, 1990, pp.7-35

BISORI G. G.B. *Mazzoni e la Prato dei suoi tempi,* in *G.B.Mazzoni e l'evoluzione di Prato nei secoli XIX-XX,* PRATO, 1968

BISORI G. *Gaetano Mazzoni visto a cent'anni della sua morte,* Prato, Rindi, 1967

BISORI G. *Macchine ed arti in Prato,* Roma, tipografia del Senato, 1956

BISORI G *Origini e sviluppo dell'industria laniera pratese,* Firenze, Tip STIAV, 1962

BITOSSI C., Prato, "un microcosmo in movimento", in *Società e Storia,* n°44, 1989, pp.382-391

BORTOLETTI L. *Livorno dal 1748 al 1958. Profilo storico urbanistico,* Firenze, 1970

BOUTIER J., I libri d'oro del granducato si Toscana (1750-1860). Alcune riflessioni su una fonte di storia sociale, *Società e Storia,* n°42, 1988, p. 953-966

BOVE M.C , *Documenti per una storia del lanificio pratese tra '700 e '800 tratti dal carteggio Mazzoni (1799-1820),* Firenze, Tesi di Laurea 1976-77, Facoltà di lettere e filosofia, dir Pecchioli

BRESCHI R., Cicli imprenditoriali e permanenze storiche sul territorio della montagna pistoiese. 1765-1860, in *Storia urbana,* 9, 1979, pp.51-85

BRUZZI E. Cento anni nel progresso industiale di Prato, *Archivio Storico Pratese,* 1949, pp.29-46

BRUZZI E., L'industria della cata in Prato, in *Archivio Storico Pratese,* 18, 1940, pp.106-114

BRUZZI E. Il lanificio pratese 2OO anni or sono, *Archivio Storico Pratese,* 1939, p.31-36

BRUZZI E. I nostri antichi tiratoi, *Archivio Storico Pratese,* XX, 1942, p.41-47

BRUZZI E. *L'arte della lana in Prato,* Prato, 1920

BRUZZI E., L'arte della lana nel Granducato di Toscana alla fine del dominio mediceo, in *Archivio Storico Pratese*, XIII, 1935

BRUZZI E., L'organizzazione del lavoro nell'antica arte della lana pratese, in *Archivio Storico Pratese*, 1941, p.57-62

BRUZZI E., Sulla storia dell'arte della lana in Toscana considerata nella sua genesi e nella sua legislazione, in *Archivio Storico Pratese*, 1937

BUSINO G., *Vilfredo Pareto e l'industria del ferro nel Valdarno. Contributo alla storia dell'imprenditorialità italiana*, Milano, Banca Commerciale Italiana, 1977

CALAMAI C. *L'industria laniera nella provincia di Firenze*, Firenze,1927

CAMERANI S., Contributo alla storia dei trattati commerciali fra la Toscana e i Turchi , in *Archivio Storico Italiano*, 1939

CAPONI C., Le origini della camera del lavoro a Prato, *Prato Storia e Arte*, XII, 1971, pp.41-48

CARMONA M., Aspects du capitalisme toscan aux XVI-XVIIè siècles, *R.H.M.C.*, XI, 1964

CARMONA M., La Toscane face à la crise de l'industrie lainière:techniques et mentalités économiques au XVIè et XVIIè siècles, in *Produzione, commercio e consumo dei panni lana*, Settimana Datini, op. cit., pp.151-168

CARRIERE C., COURDURIE M. Les grandes heures de Livourne au XVIIIè siècle. L'exemple de la guerre de Sept ans, in *Revue Historique*, 1975, pp.39-80

CIANO C., Pietro Leopoldo e i problemi del porto di livorno, in *La Toscana dei Loreni*, op. cit., pp.80-91

CIUFFOLETTI Z, ROMBAI L.(a cura di), *La Toscana dei Loreni. Riforme, territorio, società. Atti del convegno di studi, Grosseto, nov.1987*, Firenze, Olschki, 1989

CIUFFOLETTI Z., L'academia economico-agraria dei Georgofili, in *Quaderni Storici*, 1977, pp.865-875

CIUFFOLETTI Z. La lotta politica e sociale: l'amministrazione comunale, i conflitti sociali e di gruppo (1815-87), in *Prato storia di una città*, vol.2, 1986, pp.1235-1332

CIUFFOLETTI Z., Vittorio Fossombroni e la continuità della tradizione leopoldina in Toscana (1754-1844), in *Rassegna storica toscana*, 1975, 2, pp.191-211

CIUFFOLLETTI Z., I moderati toscani e la tradizione leopoldina, in *I Lorena in Toscana*, op. cit., pp.121-138

COMEZ A. Gaetano Mazzoni sperimentatore; Una caratteristica figura di laniero del primo '8OO, in *Laniera*, LII, 1939

Consiglio Nazionale delle Ricerche-Sovraintendenza Archivistica per la Toscana, *Archivi di imprese industriali in Toscana*, Firenze, 1982

CONTADINI E PROPRIETARI nella Toscana moderna, Atti del Convegno di Studi in onore de G. Giorgetti, vol 2, Firenze, Olschi, 1981

COPPINI R.P. Continuità e mutamento in Toscana tra proprietà terriera e capitale finanziario, *Società e Storia*, 39, 1988, pp.159-168

COPPINI R.P., L'organizzazione e la funzione del credito, in *Prato, storia di una città*, op.cit., vol.3, t.1, pp.589-659

COPPINI R. P. Ceti dirigenti e banche nel periodo della Restaurazione, in *La Toscana dei Lorena*, op. cit., pp.605-639

COPPINI R.P., Restaurazione e ceti dirigenti in Toscana, in *I Lorena in Toscana*, op.cit., pp.81-106

COPPINI R.P., *Il Granducato di Toscana dagli anni francesi all'unità*, Torino, UTET, 1993

CORSINI C.A. Le trasformazioni demografiche e l'assetto sociale, in *Prato storia di una città*, vol.2 , 1986, pp.319-436

COZZI M., La proprietà fondiaria, in *Prato, storia di una città*, op.cit., vol.3, pp.231-318

CRESTI C., Immagine e struttura della città nel tempo dell'industria, in *Prato storia di una città*, vol.2 , 1986, pp.437-538

D'ADDARO A. *Prato fra riforme e rivoluzione*, in *Storia di Prato*, PRATO, 1980

DAL PANE L *Industria e commercio nel Granducato nella eta` del Risorgimento;* vol.I: *Il Settecento*; vol.II: *L'Ottocento*, Bologna, 1973

DAL PANE L. *I lavori preparatori per la grande inchiesta del 1766 sull'economia toscana*, in *Studi storici in onore di G.Volpe*, Firenze, Sansoni, 1958

DAL PANE L. *La finanza toscana dagli inizi del secolo XVIII alla caduta del Granducato*, Milano, 1965

DAL PANE L., Le riforme economiche del Settecento, in *Il Settecento italiano*,, pp.112-135

DELLA BORDELLA P.L., *L'arte della lana in Casentino. Storia di lanifici*, Cortona, Calosci,1984

DEL PANTA L. Città e campagna in Toscana nella seconde metà del XVIII secolo: dinamica e distribuzione territorale della popolazione, in *Storia urbana*,1978

DEL PANTA L. La struttura del regime demografico della Toscana dell'età del Lorena, in *La Toscana dei Loreni*, op. cit., pp.533-554

DEL PANTA L. *Una traccia di storia demografica della Toscana nei secoli XVI-XVIII*, Firenze, 1974

DELLA PINA M. *Gli insediamenti e la popolazione* , Prato storia di una città, vol.2, 1989, pp.43-132

DIAZ F. *Francesco Maria Gianni dalla burocrazia alla politica sotto Pietro Leopoldo di Toscana*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1966

DIAZ F. *I Lorena in Toscana. La Reggenza*, Torino, UTET, 1988

DONATI E. Dopoguerra e crisi economica-sociale: la Toscana nel 1815-1817, in *La Toscana dei Loreni*, op. cit., pp.569-586

DOREN A. *Le arti fiorentine*, Firenze, Sansoni, 1940

DOVERI A., Aggregato domestico e pluriattività nella provincia pisana di metà ottocento attraverso i dati del censimento del 1841, in *Annali Cervi*, 11, op. cit., p.159-179

FANTAPPIE C. Alle radici del fallimento ricciano. Il tumulto di Prato del 20-21 maggio 1787, in *Archivio Storico Pratese*, 1978

FANTAPPIE C. *Riforme ecclesiastiche e resistenze sociali. La sperimentazione istituzionale nella diocesi di Prato alla fine dell'Antico Regime*, Bologna, Il Mulino, 1986

FANTAPPIE` C. Strutture ecclesiastiche e vita religiosa a Prato, in *Archivio Storico Pratese*, 1979

FASANO GUARINI E. Un microcosmo in movimento (1494-1815) , in *Prato storia di una città*, vol.2, 1986, pp.827-882

FENZI G. Il Granducato di Toscana fra reazione e rivoluzione nei primi anni dopo il congresso di Vienna, *Ricerche storiche*, 1981, pp.388-389

FERRONI E., A G.B. Mazzoni. Pratese di nascita, Europeo per adozione, Ingegnere per merito. "C'è qualcosa di più importante delle belle scoperte: la conoscenza del Metodo con cui sono state fatte", in *Progress*, VI, 1980, n°23

FILIPPINI J.P. Il movimento del porto di Livorno durante il primo periodo lorenese (1737-1801), in *La Toscana dei Loreni*, op. cit., pp.49-80

FILIPPINI J.P., Les Livournais et l'occupation française sous le premier Empire in *Annales historiques de la révolution française*, n°220, 1975, pp.203-230

FILIPPINI J.P., Les nations à Livourne (XVII-XVIIIè siècles), in *I porti come impresa economica*, XIX Settimana di Studio dell'Istituto Datini, 1987

FILIPPINI J.P., Livorno e gli Ebrei dell'Africa del Nord nel Settecento, in *Gli Ebrei in Toscana dal Medioevo al Risogimento*, Firenze, 1980, pp.21-32

FILIPPINI JP. *Le conseguenze economiche e sociali della dominazione francese sulla vita del porto di Livorno*, in *La Toscana rivoluzionaria e napoleonica*, op. cit. , pp.321-338

FIUMI E. *Demografia, movimento urbanistico e classi sociali in Prato dall'età comunale ai tempi moderni*, 2vol., 1968

Fotelnikova L.A., La produzione dei panni di lana della campagne toscana nei secoli XIII-XIV e la politica delle città e delle arti della lana, in *La produzione dei panni lani*, op.cit., pp.221-229

FRATTARELLI FISCHER L., Dai documenti al modello in scala. Livorno nella metà del Settecento, in *Storia urbana*, 52, 1990, pp.23-47

FRATTARELLI FISCHER L., Livorno città nuova: 1574-1609, in *Società e Storia*, n°46, 1989, p.873-893

GIANETTI R., La Toscana e le Toscane: il problema di una storia economica in un ambito regionale, in *Società e Storia*, 39, 1988, pp.141-148

GIANI G. Per la storia dell'arte della lana in Prato, in *Archivio Storico Pratese*, 1928,p.97-113

GIOMMI E., Il dibattito sui Ceppi e sulla pubblica beneficenza a Prato nel 1848, in *Archivio Storico Pratese*, LV 1979, fasc I-II, pp.185-210

GIORGETTI G., Agricoltura e sviluppo capitalistica nella Toscana del '700, in *Agricoltura e capitalismo*, op.cit.

GIORGETTI G. Per una storia delle allivellazioni leopoldine, in *Capitalismo e agricoltura in Italia*, op.cit.

GIORGETTI G. Sulle origini della società toscana contemporanea, in *Studi Storici*, 1974, 3, pp.671-693

GORI V. *Breve storia dell'industria laniera toscana specialmente fiorentina in rapporto colla medesima in Prato e nei luoghi di maggior produzione*, PRATO, 1920

GOZZINI G. *Firenze francese. Famiglie e mestieri ai primi dell'800*, Firenze, Ponte alle Grazie, 1989

GOZZINI G. Il censimento fiorentino del 1810, *Passato e Presente*, 4, 1983, pp.227-239

GOZZINI G. Il censimento fiorentino del 1810: un'ipotesi di ricerca, in *La Toscana rivoluzionaria e napoleonica*, op.cit., pp.431-442

GOZZINI G., I "gironi della miseria nella Firenze di primo Ottocento, in *Studi Storici*, 1, 1988, pp.175-206

GOZZINI G. Matrimonio e mobilità sociale nella Firenze di primo Ottocento, *Quaderni Storici*, 1984, pp.907-939

GIUNTINI A., Le comunicazioni stradali e ferroviarie, in *Prato, storia di una città*, op.cit., vol.3, pp.539-588

GIUNTINI A., *Leopoldo e il treno. Le ferrovie nel Granducato di Toscana, 1824-1861*, Napoli, Edizioni Scientifiche Italinae, 1991

GURRIERI F. Evoluzione e prospettiva del centro storico di Prato nella progressiva industrializzazione del suo territorio, in *Prato Storia e Arte*, 1966

IL FABBRICONE DI PRATO, storia di una fabbrica e della sua città, PRATO, 1976

IMBERCIADORI I. *Forze e aspetti industriali della Toscana del primo '800*, FIRENZE, 1961

IMBERCIATORI I, *Economia toscana nel primo '800*, Firenze, Vallecchi, 1961

IMBERCIATORI I, L'agricoltura al tempo dei Lorena, in *I Lorena in Toscana*, op.cit., pp.139-158

IMBERCIATORI I. *Campagna toscana nel '700. Dalla reggenza alla Restaurazione 1737-1815*, Firenze, Academia economico-agraria dei Georgofili

IMMAGINI DEL LAVORO NEL "FABBRICONE" DI PRATO, PRATO, 1925

I LORENA IN TOSCANA. Convegno internazionale di Studi, Firenze nov. 1987. Firenze, Olski, 1989

L A MANIFATTURA SERICA IN TOSCANA TRA '700 e '800. Il recupero della "gran filanda" Scoti di Pescia. Giornata di Studio e Mostra, Pisa 1990, Giardini, 1990

LA CITTA ABBANDONATA, Ricerca documentaria sui luighi di lavoro dell'area pratese, Prato, S.D.

LA TOSCANA DEI LORENA. Riforme, territorio, Società. Atti del convegno di Studi, Grosseto, 27-29 nov. 1987, a cura di Z. Ciuffoletti e L. Rombai, Firenze, Olski, 1989

La Fiera di Prato fino dalla sua origine, n° unico, Prato, 1914

LEVI G., ALLEGRA L., La storia moderna di Prato, in *Quaderni Storici*, 69, dic. 1988, pp.991-997

LITCHFIELD, Les investissements commerciaux des patriciens florentins au XVIIIè siècle, in *Annales ESC*, XXIV, (1969), pp.685-721

LoROMER D.G., *Merchants and reform in Livorno. 1814-1868*, Berkeley, 1987

LUNGONELLI M. *Dalla manifattura alla fabbrica. L'avvio dello sviluppo industriale (1815-95)*, in *Prato storia di una città*, vol 2, 1986, pp.3-50

LUNGONELLI M. *L'industria laniera nella Prato postunitaria (1861-1895). Nascita e sviluppo di un sistema di piccole imprese*, in Fondazione ASSI-Istituto per la storia dell'Umbria cotemporanea, *Piccola e grande impresa: un problema storico*, Milano, Angeli, 1987, p171-202

MALANIMA P., An example of industrial reconversion: Tuscany in the sixteenth and seventeenth centuries, in *The rise and Decline of urban Industries in Italy and in the Low countries*, op.cit., pp.63-74

MALANIMA P. "Firenze tra '500 e'700: l'andamento dell'industria cittadina nel lungo periodo", *Società e Storia*, n°2, 1978, pp.231-56

MALANIMA P., *IL gelso e la seta in Toscana*, in *La manifattura serica in Toscana tra '700 e '800*, op.cit., pp.25-30

MALANIMA P. *Il lusso dei contadini*, Bologna, Il Mulino, 1990

MALANIMA P. *La decadenza di un'economia cittadina. L'industria di Firenze nei secoli XVI-XVIII*, Bologna, 1982

MALANIMA P. "La formazione di una regione economica: la Toscana nei secoli XIII-XV", in *Società e Storia*, n°20, 1983, pp. 229-269

MALANIMA P. Le attività industriali, in *Prato storia di una città*, vol 2, 1986, pp.217-277

MANUCCI U. *L'industria pratese del cardato*, Prato, ed. del Palazzo, 1982

MARCHI A., 1809: una memorabile inondazione del Bisenzio, in *Prato, Storia e Arte*, 61, 1983

MARCHI A., Studi sul periodo napoleonico a Prato (1808-14), in *Prato, Storia e Arte*, XXIV, 1983 n° 62 et 63, XXV 1984, n°64 et 65

MARCHI R. Analisi delle determinanti di congiuntura nella economia laniera pratese durante gli ultimi secoli, in *Prato storia e arte*, n°20, 1967, p.63-75

MARCHI R. Differenzie e analogie nel processo storico di formazione del sistema delle imprese laniere di Prato e di Biella, in *Prato storia e arte*, n°13, 1965, p.59-70

MARCHI R. *Storia economica di Prato dall'Unità ad oggi*, MILANO, Giuffrè, 1962

MARIOTTI S., L'espansione urbana di Prato attraverso l'apertura delle strade private e i piani di lotizzazione, in *Storia urbana*, 45, 1988, pp.177-209

MARTELLI F. *La comunità di Pontassieve e i suoi lanaioli. Aspetti di vita economica dal XVI al XVIII secolo*, Firenze, Sansoni editore

MASCILLI MIGLIORINI L. Viaggiatori in Toscana nell'età dei Lorena, in *La Toscana dei Loreni*, op. cit., pp.639-650

MAZZONI GB e l'evoluzione di Prato nei secoli XIX-XX, Azienda Turismo Prato, 1968

MAZZONI L., Vincenzo Mazzoni (1740-1820) e la fabbrica dei beretti alla levantina. Notizie raccolte dell'epistolario della famiglia Mazzoni, in *Archivio Storico Pratese*, 1934, p.49-59

MAZZONI L., *Un viaggiatore toscano dei primi dell'800*, San Casciano Pesa, Stianti, 1938

MELCHIONDA R., *Firenze industriale nei suoi incerti albori*, Firenze, Le Monnier, 1988

MELIS F., Sulla disseminazione dell'opificio laniero pratese del Trecento, in *Prato Storia e Arte*, 1960, pp.19-24

MENDUNI E. *Prato 1814-1861. La struttura sociale, lo sviluppo delle forze produttive, la vita culturale e politica*, Tesi di Laurea, 1981-82

MENZIONE A. *Agricoltura e proprietà fondaria in Prato*, in *Prato, Storia di una città*, vol 2, op.cit., pp.133-216

MEONI A. *Prato ieri*, Firenze,1971

MEONI A., *La mano di Prato*, Prato, 1979

MICHI P. Il rincaro dei prezzi del 1846-1847 a Prato, in *Archivio Storico Pratese*, XLIV, 1968, pp.108-127

MILANO A. *Uno sguardo sulle relazioni tra la Livorno ebraica e i paesi della Barberia*, Miscellana di studi in memoria di D.Disegni, Torino, 1969

MINECCIA F. Aspetti e questioni di storia della Toscana durante il periodo rivoluzionario e napoleonico, in *Ricerche storiche*, 1989, pp.429-461

MINECCIA F. La vendita dei beni nazionali in Toscana (1808-1814): i dipartimenti dell'Ombrone e del Mediterraneo, in *La Toscana nell'età rivoluzionaria e napoleonica*, op.cit., pp.511-551

MIRRI M., Contadini e proprietari nella Toscana moderna, in AA.VV., *Contadini e proprietari nella Toscana moderna*, op.cit., pp.9-127

MIRRI M., *La lotta politica in Toscana intorno alle "riforme annonarie"*, Pisa, Pacini, 1972

MISUL R. *Le arti fiorentine, decadenza e soppresione. Le camere di commercio: origini, modficazioni*, Firenze, Seeber, 1904

MORETTI I., Il Bisenzio nell'ambiente pratese del basso medioevo, in XV Settimana di Studio dell'Istituto Datini *Le acque interne (sec.XII-XVIII)*, Prato, 1983

MORETTI I. *Qualche considerazione sul sistema delle gore pratesi*, in La politica delle acque nella storia di Prato, PRATO, sd(1983)

MORI G. (A CURA DI) *Il tempo dell'industria*, in *Prato, storia di una citta*, op.cit., vol.3, pp.1419-1498

MORI G.(a cura di) *La Toscana* , Storia d'Italia, Torino, Einaudi, 1986

MORI G. *Economia e società in Toscana dopo l'Unità*, Convegno Siena-Arcidosso, 1979

MORI G. *L'economia del Granducato di Toscana della Restaurazione all'Unità d'Italia*, Miscellana storica della Valdelsa, LXVII, 1961

MORI G. L'estrazione dei minerali nel Granducato di Toscana durante il periodo delle riforme (1737-90), in *Studi di Storia dell'industria*, op.cit., pp.83-141

MORI G. *L'industria del ferro in Toscana dalla Restaurazione alla fine del Granducato (1815-1859)*, Torino, ILTE, 1966

MORI G. *L'industria Toscana fra l'inizio del secolo e la guerra di Libia*, in *Studi di storia dell'industria*, ROMA, ed.Riuniti, 1976

MORI G. Linee e momenti dello sviluppo della città del porto e dei traffici di Livorno, in *La Regione*, 12, 1956, pp.3-44

Nel primo centenario della morte di GB Mazzoni, *Archivio Storico Pratese*, XLIII, 1967, Fasc I.IV

NICASTRO S. Crisi nell'industria e nel commercio pratese, in *Archivio Storico Pratese*, III(1920), pp.159-166, IV (1921), pp.71-79

NICASTRO S. *Sulla storia di Prato dalle origini alla metà del secolo XIX*, PRATO, 1916

NICASTRO S., insigni pratesi dimenticati: Francesco Pacchiani, in *Archivio Storico Pratese*, 1920, pp.173 e s.

NUTI R. Il monumento a V. Mazzoni nel chiostro di San Francesco, in *Archivio Storico Pratese*, XII, 1935

NUTI R. *La fiera di Prato attraverso i tempi*, Prato, 1939

NUTI R., L'archivio della famiglia Martini, in *Archivio Storico Pratese*, 17, 1939, pp.87-89

NUTI R. *Il conservatorio di Santa Caterina a Prato*, Annali della carità, XII, 1942

NUTI R. Il mutuo soccorso fra gli operai, in *Archivio Storico Pratese*, XX, 1942

PAMPALONI G., Il Conservatorio delle Pericolanti di Prato poi Conservatorio di S.Caterina e le scuole di Carità, in *Archivio Storico Pratese*, XXXV, 1959 fasc I-IV

PANESSA G., *Le communità greche di Livorno. Vicende fra integrazio ne e chiusura nazionale*, Livorno, 1991

PANSINI G., Gli ordinamenti comunali in Toscana, 1849-1853, in *Rassegna Storica toscana*, 1956, pp.33-77

PAOLETTI C., Architettura urbanistica in Prato. Il Novecento, in *Prato, Storia e Arte*, I, 1960

PARENTI G. *Il commercio estero del Granducato dal 1851 al 1859*, Archivio economico dell'unificazione italiana, s.I, VIII(1959), fasc.1

PASSERIN, Un'inedditto saggio del Sismondi sui problemi dell'economia toscana all'inizio dell'occupazione francese del 1799, in *Rassegna Storica del Risorgimento*, 1951, pp.547-562

PAZZAGLI C., *L'agricoltura toscana nella prima metà dell'800. Tecniche produttive e rapporti mezzadrili*, Firenze, 1973

PAZZAGLI C. Le campagne e i contadini fra la permanenza della mezzadria e l'attrazione urbana in Prato, *Storia di una città*, vol 3, op.cit., pp.135-230

PAZZAGLI C. Un secolo di storia agraria toscana: dal catasto lorenese a quello del 1929, in *Contadini e Proprietari*, op. cit.

PESCAROLO A. Le trecciaiole delle campagne fiorentine tra '800 e '900: una proto-industria marginale che prepara l'industrializzazione diffusa, in *Annali cervi*, 11, op. cit., pp.?

PESCAROLO A *Modelli di industrializzazione, ruoli sociali, immagini del lavoro (1895-1943)*, in *Prato storia di una città*, vol.3, 1986, pp.51-134

PESCAROLO A., RAVENNI GB. *Il proletariato invisibile. La manifattura della paglia nella Toscana mezzadrile*, Milano, F.Angeli, 1991

PIATTOLI R. Documenti per la storia dell'arte della lana in Prato, in *Archivio Storico Pratese*, XVIII, 1952

PIEROTTI G. *L'arte della lana in Toscana*, Firenze, 1926

PINTO G., TOGNARNI I., Povertà e assistenza, in *Prato storia di una città*, vol.2, pp.429-502

PRATO, STORIA DI UNA CITTA, Vol.2: *Un microcosmo in movimento(1494-1815)*, a cura di E.FASARO GUARINI, Comune di Prato- Le Monnier, 1986

PRATO, STORIA DI UNA CITTA, Vol.3: *Il tempo dell'industria(1815-1943)*, a cura di G.MORI,, Comune di Prato- Le Monnier, 1989

PRETI D. L'arte della lana in Toscana al tempo della Reggensa Lornese (1737-63), in *Studi Storici*, XII, 1971

REPERTI INDUSTRIALI a cura di U. MANUCCI, Prato, s.d.

RISTORI R. *La camera di commercio e la borsa di Firenze*, Firenze, Olschki, 1963

RITAINE E. *Ressources sociales du développement économique:un système localisé en Italie*, MIRE-FN Sciences Politiques-CNRS-Bordeaux, 1985

ROMANO R., A Florence au XVIIè siècle. Industries textiles et conjoncture, in *Annales ESC*, 1952, pp.508-512

ROMBAI L., L'assetto del territorio, in *Prato, Storia di una città*, op.cit., vol.2, pp.3-42

ROTOLI C. (a cura di) *I Lorena in Toscana*, Convegno internazionale di studi Firenze nov.1987, Firenze, Olschki, 1989

SABBATINI R., *Di bianco lin candida prole: la manifattura della carta in età moderna e il caso toscano*, Milano, F.Angeli, 1990

SALVADORI R.G., *La comunità ebraica di Pitigliano dal XVI al XX secolo*, Firenze, Giuntina, 1991

SCARDOZZI M., Gli Scoti, una famiglia di imprenditori serici tra Settecento e Ottocento, in *La manifattura serica in Toscana tra '700 e '800...*, op.cit., pp.31-52

SCARDOZZI M. Le società commerciali fiorentine tra ka Restaurazione e l'Unità, in *Quaderni Storici*, agosto 1991, pp. 451-490

SCARDOZZI M. Per l'analisi del ceto commerciale fiorentino nella prima metà dell'ottocento: i setaioli, in *Quaderni Storici*, 1989, pp.235-268

SEGRETO L., La città e il suo doppio: Prato tra Otto e Novecento, in *Studi Storici*, 1990, pp.261-275

SESTAN E. Prato nella storia d'Italia, in *Archivio Storico Pratese*, LVII, 1981

SOLDANI S., Vita quotidiana e vita di società in un centro industrioso, in *Prato, storia di una città*, op.cit., vol.3, pp.663-806

SONNINO G. *Saggio sulle industrie, marina e commercio sotto i primi due lorenesi (1737-1790)*, Cortona, Tipografia Alari, 1909

STORIA DI PRATO, ed Cassa Risparmi e depositi, 3 vol. 1980

STUMPO E., Le forme del governo cittadino, in *Prato, storia di una città*, op.cit., vol.2, pp.281-342

TOGNARINI (a cura di) *La Toscana nell'età rivoluzionaria e napoleonica*, Napoli, 1985

TOGNARINI I, Siderurgia e "guerra marittima": iniziative e insuccessi di uno dei "meilleurs mécaniciens de France" all'isola d'Elba (1803-1810), in *La Toscana nell'età rivoluzionaria..*, op.cit.

TOGNARINI I., Pistoia e il suo territorio nella Toscana lorenese, in *Il territorio pistoiese e i Lorena tra '700 e '800, viabilità e bonifiche*, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1990

TORTI C., Economia di borghi e mestieri delle donne: la pluriattività femminile a Calcinaia e S.Croce tra '700 e '800, in *Annali Cervi*,op.cit., p.145-158

TORTI C., Precondizioni possibili del "modello di sviluppo" toscano, in *Società e Storia*, 39, 1988, pp.150-157

TRIGILIA C., Strategie di flessibilità: imprenditori, sindacati e governo locale. Il caso di Prato, in Regini M., Sabel C.(a cura di) *Strategie di riaggiustamento industriale*, Bologna, Il Mulino, 1989

TROTTA G., Attività mineraria ed organizzazione territoriale nel granducato di Toscana durante la prima metà dell'800. Rapporti con il regno di Sassonia, in *Storia urbana*, 29, 1984, pp.35-59

TURI G *"Viva Maria".La reazione alle riforme leopoldine(1790-1799)*, Firenze, Olschki, 1969

TURI G., La vita culturale, in *Prato, storia di una città*, op.cit., vol.3, pp.1135-1234

VICHI P., Per un'analisi della viabilità toscana in età lorenese, in *La Toscana dei Loreni*, op. cit., pp.455-476

WAQUET J.C., Quelques considérations sur l'industrie et la commerce de la soie à Florence aux XVIIè et XVIIIè siècles, in *Settimana Datini sur la soie*

WAQUET J.C. Tra principato e Lumi: Lo spazio della Reggenza nella Toscana del Settecento, in *Società e storia*, n°19, 1983, pp.37-47

WOOLF S.J., Economy and finances in Tuscany in the Revolutionary-Napoleonic Period, in *La Toscana nell'età rivoluzionaria e napoleonica*, op.cit., pp.27-38

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION p.1

I PARTIE PARCOURS D'ENTREPRENEURS: LES MAZZONI ET PACCHIANI, FABRICANTS DE BERETS A LA LEVANTINE

Chapitre 1: LA RENCONTRE DE DEUX FAMILLES p.27

1 VINCENZO MAZZONI, UN HOMME NOUVEAU p.27

UN JEUNE HOMME ENTREPRENANT p.27

FABRIQUER, UNE VOCATION? p.29
saisir les bonnes opportunités p.29
les "fabrications" de Mazzoni p.30
s'associer à Prato p.34

2 LA LONGUE ET PROGRESSIVE ASCENSION D'UNE FAMILLE DE TEINTURIERS: LES PACCHIANI p.35

LE CHEMINEMENT DE FILIPPO: DU COMPAGNON TEINTURIER AU PETIT FABRICANT p.36
le don de son maitre p.36
La lente ascension de Filippo p.37

GIOVACCHINO ET VINCENZO: DES HERITIERS ENTREPRENANTS p.38
l'union indivisible p.38
L'accumulation des Biens p.39

UN PARCOURS CARACTERISTIQUE DU XVIIIE SIECLE p.40

3 L'ORGANISATION DE LA SOCIETE p.41

Chapitre 2 FABRIQUER DE BEAUX ET SOLIDES BERETS p.46

1 LA MISE EN PLACE DE LA FABRIQUE p.46

COMMENT FABRIQUER LES BERETS? p.46

Concevoir les opérations p.46
L'exigence de qualité p.47
De la laine au Bérêt p.48

LA GEOGRAPHIE COMPLEXE D'UNE FABRIQUE DECONCENTREE p.54

Transporter p.54
Les allers et retours de la laine p.56
L'exigence de concentration? p.59

DES TATONNEMENTS PERMANENTS: "MAI SI FINISCE D'IMPARARE" p.60

Des bérêts tricotés ou tissés? p.61
Mélanger les laines p.64
Faire naitre la couleur p.67

2 DES PROBLEMES CONSTANTS p.73

LES MULTIPLES DEFECTUOSITES DU PRODUIT p.73

LES DIVERGENCES MANUFACTURIERES p.77

De la bonté du travail p.78
De la juste direction des hommes p.82

3 LES DIFFICULTES DU TRAVAIL p.85

"L'OCCHIO DEL PADRONE E OBBLIGATO IN UN POSTO, IN TUTTI GLI ALTRI SI TRADISCE p.85
Le fléau du vol p.85
L'habitude du mauvais travail p.89
"NON VI SAREBBE BRANCA O GRADO DI LAVORO CHE NON ANDASSE CORRETTO" P.93

CHAPITRE 3 AU COMMENCEMENT ET A LA FIN DE LA FABRIQUE: LE COMMERCE

1 L' AVENTURE DE LA COMMERCIALISATION p.101

VENDRE ET FABRIQUER SUR COMMISSIONS p.101
Conquérir la Préference p.104
La concurrence, un danger? p.107
Eviter la dépendance p.110

VENDRE EN TEMPS DE CRISE p.112
Envoyer en société, envoyer pour son compte p.112
Troquer les bérets p.118

VENDRE AU DETAIL p.120

2 LES TEMPS DU CAPITAL p.121

LE RETOUR DES COMMISSIONS p.121
LES RETOURS DES VENTES AU LEVANT p.123

3 LES VOIES DE L'APPROVISIONNEMENT p.126

LES MARCHES DE LA LAINE p.126
S'approvisionner à Livourne p.126
Multiplier les contacts p.129
Aller directement à la laine p.132

ACHETER DES DROGUES, DU SAVON DES CHARDONS.. p.134

4 TIRER LES COMPTES p.135

Chapitre 4: LES REVES DE L'ENTREPRENEUR p.137

1 LA FABRIQUE ENTRE REVE ET REALITE p.138

UN IDEAL DE FABRIQUE p.138

Qualité, faible quantité, tranquillité p.138
Le rêve de l'autosuffisance p.141
La perfection, un bon choix ? p.145
Une fabrique continuellement remise en question p.148

FABRIQUER MALGRE TOUT p.150

La réalité des bérets p.150
Rénover, innover, inventer p.152

UNE FABRIQUE RENTABLE? p.159

Evaluer la production p.159
Capital, dépenses et profits p.160
Les mécanismes d'un lent endettement p.163

LES MULTIPLES ENTREPRISES DE FABRICATION DES MAZZONI p.166

Fabriquer des draps p.167
Les draps de la société Mazzoni-Pacchiani p.167
Les Mazzoni, marchands fabricants de draps p.169

Spéculer sur les draps p.171
Spéculations sur les fabrications p.173

2 LES MAZZONI, DES MARCHANDS D'ABORD p.176

TRAFIQUER DE TOUT p.176
Pourvoir en matières premières p.176
Ecouler les produits finis? p.178
Les bonnes affaires des temps de pénurie p.179
Le commerce d'argent p.183

L'IMPORTANCE DU RESEAU p.185
L'horizon du négociant p.185
La valse des sociétés p.186

FARE LA VITA DEL POSSIDENTE CAMPAGNOLO p.189

3 LE DEVENIR DE DEUX FAMILLES p.192

ASSURER LA CONTINUITE DE L'ENTREPRISE p.192
Eduquer les fils aux affaires p.192
Une formation sur le tas p.192
Les voies d'une bonne éducation p.195
Le rêve de l'unité p.197

NEGOCE ET INNOVATION CHEZ LES MAZZONI p.201
Les affaires de Lazzero p.202
Gaetano, affairiste, voyageur et expérimentateur p.204
Giuliano, le possédant p.209

LES DESTINS DIVERGENTS DES PACCHIANI p.212
Les malheurs de Vincenzo et de Damiano p.212
La poursuite de l'ascension manufacturière: Giuseppe et Alessandro p.214

II PARTIE: LES TERRITOIRES MANUFACTURIERS p.218

Chapitre 5: L'ETAT, LE MARCHE, LES ENTREPRENEURS p.221

1 VISIONS DE LA TOSCANE: L'ETAT, LES INTELLECTUELS, LES ENTREPRENEURS p.221

2 ATTENTES DES ENTREPRENEURS ET POLITIQUE ETATIQUE p.236

CIRCULER p.236
Unifier le marché intérieur p.236
La politique douanière, un enjeu économique p.238
Les moyens de la communication p.244

SOUTENIR LES ENTREPRENEURS? p.252

L'ETAT, LES ENTREPRENEURS, L'INNOVATION p.256
Les Médicis: priorité à la Capitale p.256
L'aiuto di macchine? p.257
Prato à l'heure des mécaniques françaises? p.257

Chapitre 6: LES ENTREPRENEURS ET LES MARCHES p.263

La Toscane, un lieu propice aux manufactures? p.263

1 PREDOMINANCE DU MARCHE REGIONAL? p.269

DES PRODUCTIONS VARIEES, DE QUALITE INFERIEURE p.269

LE CHOIX, OU LA NECESSITE, DE LA BASSE QUALITE p.272
La législation, un rôle d'incitateur au choix? p.272
Des choix régionaux à l'insertion dans les problématiques européennes p.273
Des choix innovants? p.274

UNE PRODUCTION POUR LE *VULGAIRE* p.275
Une demande incertaine p.276
Les lieux de vente p.278
Une conjoncture liée aux saisons p.285

UN MARCHE CONCURRENTIEL p.288

2 L'OUVERTURE INTERNATIONALE: LES BERETS p.295

UNE PREMIERE PERCEE AU DELA DES FRONTIERES p.295

A LA MODE DES BERETS LEVANTINS p.297
Une opportunité à saisir p.297
La basse qualité, un mode d'insertion sur le marché international p.298
Régulation du marché et aléas conjoncturels p.300

LES NOUVELLES FRONTIERES NAPOLEONIENNES p.303
Le port franc à l'épreuve p.303
Les échanges dans l'empire p.305
A l'épreuve de la frontière p.307
Une conjoncture mouvementée p.309

3 LA VARIETE MAINTENUE DES MARCHES ET DES PRODUCTIONS p.311

DES BERETS ET DES DRAPS P.311
Une reprise difficile p.311
De la concurrence...et de la résistance p.316
Le poids des fibres p.319
Toujours des bonnets levantins p.320

UNE MONO-ORIENTATION TARDIVE p.324

LE RENOUVEAU PRODUCTIF P.327

CHAPITRE 7 A LA RECHERCHE DE MATIERES PREMIERES ET DE BRAS p.331

1 LES VOIES DE L'APPROVISIONNEMENT p.331

LA LAINE TOSCANE p.331

LES FIBRES VEGETALES p.337

LES RESEAUX DE RELATION P.339

2 NOUVELLES VOIES D'APPROVISIONNEMENT p.341

DE LA LAINE AUX CHIFFONS p.341

PRATO, CAPITALE DES CHIFFONS p.342

3 L'ESPACE DU TRAVAIL p.344

DES BRAS TRES OCCUPES p.345
Des manufactures rivales p.345
Dans les campagnes: la *mezzadria* p.346
Une offre de travail rurale fragmentée et diversifiée p.349

TOUJOURS LA VILLE p.354

L'EVOLUTION DES ROLES DANS LA MANUFACTURE p.361

CHAPITRE 8 LE TEMPS DE L'ARTE DELLA LANA p.365

1 ETRE UNE VILLE D'ART p.365

UN PRIVILEGE? p.365

ORGANISER ET LEGIFERER: LA PUISSANCE THEORIQUE DE L'ARTE p.367

UN BIENFAIT? p.369

2 UNE CORPORATION ARCHAIQUE? p.371

RECRUTEMENT ET GOUVERNEMENT DE L'ART p.371

Une corporation malthusienne? p.371
Le gouvernement de l'Art, un enjeu? p.374
Une corporation délaissée? p.374
Le gouvernement d'une élite? p.375

LE JEU DES REGLEMENTS p.378

UN CONTROLE EXCESSIF? p.382

3 ART ET FINITION p.384

REGLEMENTER LE FINITION p.384

CONTROLER LES ARTISANS DE LA FINITION, TAXER LES ETRANGERS p.386

DRAPIERS, ARTISANS DE LA FINITION ET GOUVERNEMENT DE L'ART p.389

4 ART ET MONDE TEXTILE p.393

LA VERITE ET LA JUSTICE DES TAXES p.394

LA FRONDE DES MARCHANDS p.397

DE L'UTILITE DE LA CORPORATION p.400
Le parti règlementaire p.400
La règle et la liberté p.403
Les bénéfices d'un privilège p.405

5 LA LONGUE SURVIE DE L'*ARTE DELLA LANA*? p.409

LE REFORMISME ECLAIRE A L'ATTAQUE DES CORPORATIONS p.409

LA FIN DE L'*ARTE DELLA LANA* A PRATO p.413

L'ETAT, LES ENTREPRENEURS ET LES INSTITUTIONS DU COMMERCE p.417

Chapitre 9 LA COMMUNE ET LES ENTREPRENEURS p.427

1 LA COMMUNE, HERITIERE DE L'ART? p.427

2 ENTREPPRENEURS ET ADMINISTRATION COMMUNALE p.432

EQUILIBRES D'ANCIEN-REGIME p.432

LA "MAIRIE": RENOUVEAU OU CONTINUITE? p.438

LE MAGISTRAT RESTAURE p.441

3 LA COMMUNE ET LA MANUFACTURE p.444

LA REGLEMENTATION CITADINE p.444

LES BIENVAILLANCES DE LA COMMUNAUTE p.447

LES "*MEMBRES DE LA COMMUNAUTE*" p.452

III PARTIE: LES ENTREPRENEURS

Chapitre 10: Portrait de groupe p.457

1 MESURE ET PHYSIONOMIE D'ENSEMBLE DU GROUPE ENTREPRENEURIAL p.457

2 PERMANENCE ET RENOUVELLEMENT SUR LA MOYENNE DUREE p.470

3 UNE FORTE TURBULENCE p.475

Chapitre 11: L'ART DES ENTREPRENEURS au XVIIIè siècle p.480

1 LE *LANAIOLO*, AU CENTRE DE L'ORGANISATION p.481

GERER LES OPERATIONS p.481
Les étapes de préparation des matières premières p.481
L'extension de la filature p.482
Les espaces du tissage p.485

REDUIRE LES COUTS DE PRODUCTION...ET LA QUALITE p.486
Jouer sur les rétributiuons du travail p.487
Vols et mauvais travail p.489
Un produit décadent p.489

2 L'ART DE LA FINITION p.490

LES FOULONNERIES p.491
Du foulage p.500
..à Prato p.500

TONDRE, LUSTRER ET PERFECTIONNER LES ETOFFES p.502

A L'EPREUVE DE LA COULEUR p.504

APPRETER LES TOILES p.506

3 ESTIMER LES COUTS DE FABRICATION p.507

CHAPITRE 12: L'ADAPTATION DES TECHNIQUES p.516

1 UN LONG SOMMEIL TECHNIQUE? p.518

2 MODALITES D'INTRODUCTION DES MACHINES A PRATO p.523

LES INITIATIVES PRIVEES p.523

LES MACHINES *MADE IN PRATO*: L'ACTION DE G.B.MAZZONI p.525
La carrière exemplaire d'un espion industriel p.526
Premier pas p.527
"L'industria fa giornalmente dei nuovi progressi, e chi vive d'industria non dee dormire"

L'ART DES ENTREPRENEURS ENTRE MECANISATION ET TRAVAIL A DOMICILE p.532
Les incitations aux changements p.532
Une *malattia epidemica*: la paille p.532
Perfectionner et économiser p.535
Nouveautés et traditions dans les équilibres de la fabrique p.536

3 LA MECANISATION NE VA PAS DE SOI p.539

L'APPRENTISSAGE DES TECHNIQUES p.539
Du côté des entrepreneurs p.539
L'éducation technique de la main d'oeuvre p.541

BRISER LES MACHINES? p.546

SPECIFICITES PRATESIENNES? p.549

4 UNE AUTHENTIQUE INNOVATION: LE RECYCLAGE MECANIQUE DES DECHETS DE LAINE p.551

UNE INNOVATION DELA ANCIENNE p.551

LE RENOUVELLEMENT DE LA FABRICATION p.554
Des techniques originales? p.554
Vers la mécanisation p.555
Etat des métiers p.559

Chapitre 12:*LANAIOLI* ET MAITRES DE LA FINITION. COMPOSITION ET EVOLUTION DE LA FABRIQUE AU XVIIIE SIECLE p.566

I A LA RECHERCHE DES *LANAIOLI* p.566

AVOIR PLUS D'UNE FIBRE A SON ARC p.567
Dans la laine, des différenciations? p.567
Mélanger les fibres p.569

LES MULTIPLES ACTIVITES DES MEMBRES DE L'ARTE DELLA LANA p.571
Une orientation précoce p.571
Une attitude constante p.572

DES MARCHANDS D'ABORD? p.574

2 LA DISTINCTION DES MAITRES DE LA FINITION p.576

L'EFFERVESCENCE DU XVIIIE SIECLE p.576
La multiplication des ateliers p.577
L'indépendance possible p.582

DES LUTTES FRATICIDES p.583
Multiplier les activités p.583
Teinturiers contre foulonniers p.584
Urbanité et activités multiples p.587

LA DISTINCTION POSSIBLE p.588
Faire de tout p.588
Dans et hors le textile p.590
Se mettre à fabriquer p.592
Un parcours significatif p.593

3 UN MONDE COMPOSITE p.595

LA DIVERSITE DES SITUATIONS p.595

UNE POIGNEE DE GRANDS p.603
Les voies de la distinction p.603
Caractéristiques de grands p.604

LA MULTIPLICATION DES PETITS p.605
Le sens de l'évolution p.605
L'espoir et ses incertitudes p.606

Chapitre 13: RENOUVELLEMENTS ET CONTINUITES DU XIXè SIECLE

1 CONTINUITES, RUPTURES? LES INCERTITUDES DE LA PERIODE FRANÇAISE p.610

UN MONDE BOULEVERSE? p.611

L'AFFIRMATION DES GRANDS p.612

NOUVEAUX QUESTIONNEMENTS p.614

2 LE TEMPS DES NEGOCIANTS p.616

UN GROUPE EN MOUVEMENT p.616
Le devenir des anciens p.616
Le renouvellement du groupe p.621

UN MONDE DIVERS p.623
Au sommet, les grands négociants p.623
La fragilité des petits p.625
La bonne moyenne de la fabrique entre espoirs et incertitudes p.627

INNOVATIONS ET CONTINUITES, DYNAMISMES ET ROUTINES p.633
La persistance de la diversification p.633
un investissement minimum en capitaux fixes p.637
Innover? p.639
Les entrepreneurs de bonnets à la pointe p.642
Des profils variés p.647

3 UN MONDE D'INDUSTRIELS? p.653

UN NOUVEL ENTRAIN p.654

UN PARCOURS SIGNIFICATIF: LES MERCATANTI-FORTI p.656

DE LA DIVERSITE, TOUJOURS p.659

Chapitre 14 LES ENTREPRENEURS, LA FAMILLE ET LES AFFAIRES p.668

1 L' ENTREPRISE, UNE AFFAIRE DE FAMILLE p.669

INDIVIDUS OU FAMILLES? p.669
Des individus entreprenants? p.670
Une constellation de familles complexes? p.672
Une organisation inégalitaire p.675

GERER LES CARRIERES ET ORGANISER LE FUTUR p.676
Carrières, vocation et succession chez les Nistri p.676
L'unité et ses limites p.679
La distribution des rôles p.681
Des prêtres p.681
Des docteurs p.684

MARIAGE, ROLE ET PLACE DES FEMMES p.686
Au pays de la dot p.686
Des héritières p.688
Pouvoir et place des femmes p.689
Dots et fortunes p.690
Femmes de négociants p.693
le rôle et le sort des veuves p.694

Bien marier ses enfants p.696
Piano, piano ch'ho fretta p.696
Des mariages prestigieux p.700
Des réseaux entrepreneuriaux p.701

2 AU DELA DE LA FAMILLE p.702

UN REMEDE A L'INSUFFISANCE: L'ALLIANCE p.702
Un repérage difficile p.702
S'unir entre soi p.704

Des associés extérieurs au milieu? p.706

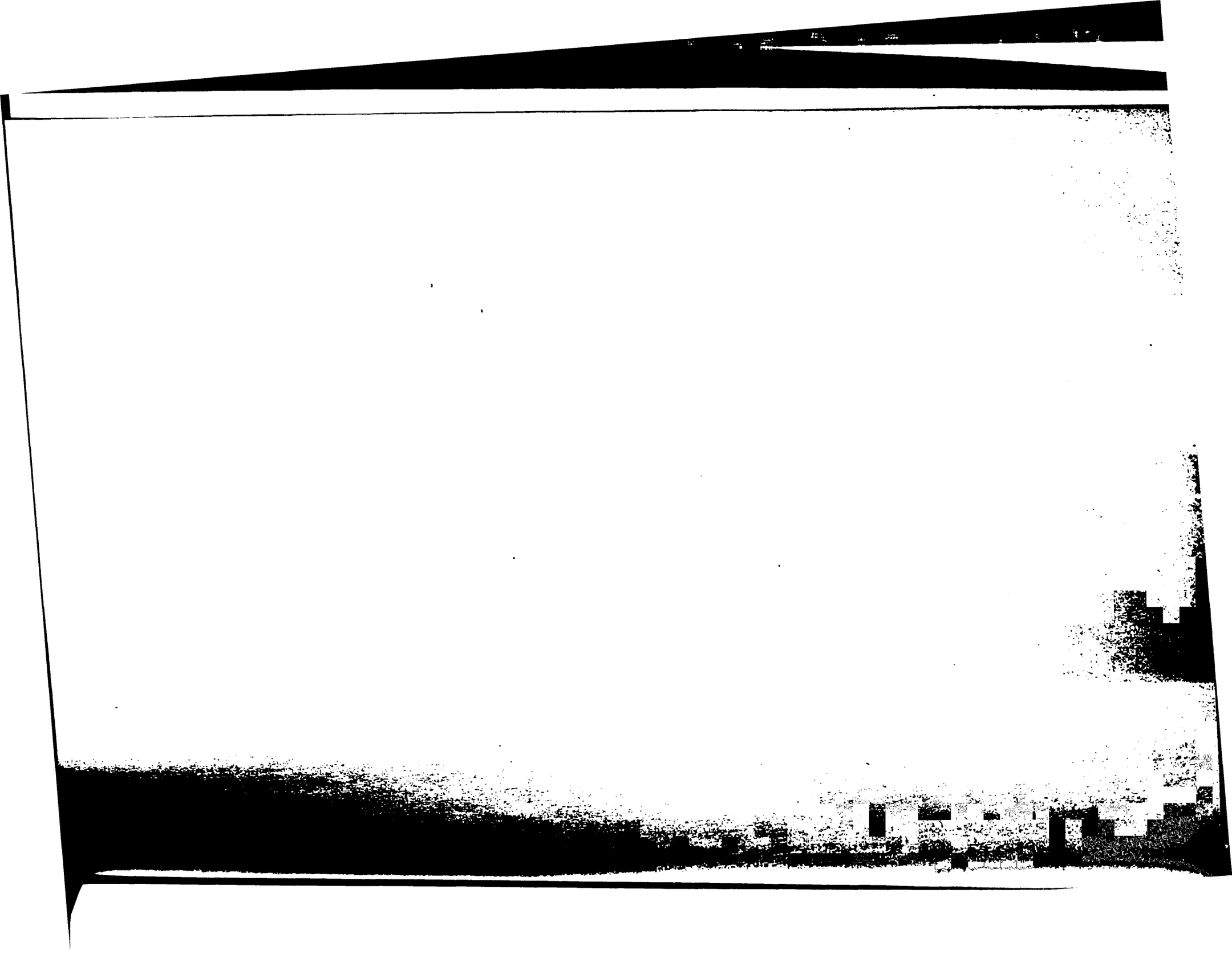
LES JEUX ET LES RESEAUX DU CAPITAL p.708
A la recherche de capitaux p.709
Des réseaux inégalitaires p.713
Des banques? p.717

3 LES ENTREPRENEURS ET LA TERRE p.20

LA SITUATION DE LA PROPRIETE AU XVIIIE SIECLE p.721

UNE LENTE PRISE DE POSSESSION? p.723
Des possédants terriens p.723
Des moments décisifs p.725
Une "perte pour le commerce"? p.728

LA VILLE DES ENTREPRENEURS p.731

CONCLUSION p.738

SOURCES p.748